

Collana Europea

M.O.D.O.

Rivista di Storia, Scienze umane e Cultural Heritage

3-4/2021



Ripensare la geopolitica delle rivoluzioni

a cura di Pierre Serna e Paolo Conte

COSME-MIC

Ripensare la geopolitica delle rivoluzioni

a cura di

Pierre Serna e Paolo Conte

COSME B.C.
I-II semestre 2021

© 2021 COSME B.C. - Napoli
ISSN 2784-868X

(On-line)

Stampato nel mese di ottobre 2021
COSME Beni Culturali

Mo.Do. digitale

Rivista di Storia, Scienze umane e Cultural Heritage

anno II, nn. 3-4
2021

Rivista semestrale di scienze storiche, sociali ed umane

Direzione scientifica

Giuseppe Cirillo

Co-Direttori

Cinzia Cremonini – Lina Scalisi

Comitato scientifico

Antonio Álvarez-Ossorio Alvariño, Cristina Bravo Lozano, Giuseppe Caridi, Cinzia Cremonini, Fulvia D'Aloisio, David D'Andrea, Antonino De Francesco, Eugenio Di Rienzo, Pedro García Martín, Antonio Lerra, Manfredi Merluzzi, María Luz González Mezquita, Aurelio Musi, Maria Anna Noto, Elisa Novi Chavarría, Roberto Quirós Rosado, Elena Riva, Lina Scalisi, Matthias Schnettger, Pierre Serna, Giulio Sodano, Angelantonio Spagnoletti, Mario Tosti, Stefano Vitali, Paola Viviani.

Segreteria amministrativa

Antonio Puca

Coordinamento di redazione

Marina Cavallera, Maria Anna Noto, Paola Viviani

Redazione

Luigi Alonzi, Teresa Armanno, Catia Brilli, Francesco Campenni, Paolo Conte, Silvana D'Alessio, Elvira Diana, Angelo Di Falco, Amalia Franciosi, Emilio Gin, Alessandra Mita, Carla Pedicino, Astrid Pellicano, Claudia Pingaro, Alice B. Raviola, Carmen Saggiomo, Juan Sánchez García de la Cruz, Miriam Sette, Alfonso Tortora, Marco Trotta, Katia Visconti.

Direzione

COSME B. C. (Beni Culturali)

Manoscritti e corrispondenza vanno indirizzati al Coordinamento di redazione.

Referee

Ogni contributo destinato ad un numero di «Mo.Do. digitale» viene inviato dalla redazione a due *referees* per avere una valutazione dettagliata, rispettando il criterio dell'anonimato. La direzione, quindi, discute i giudizi ricevuti insieme al curatore del numero e, infine, decide se pubblicare l'articolo, accettarlo con o senza modifiche, oppure respingerlo.

Rivista Open Access

Tutti i diritti di proprietà letteraria ed artistica sono riservati. Riproduzione vietata. Manoscritti e fotografie, anche se non pubblicati, non si restituiscono.

In copertina: *Liberté égalité: Macdonald général de division*, stampa, Auguste Firmin Chabrier disegnatore; Giovanni Folo incisore, Roma 1797-1799.

Ripensare la geopolitica delle rivoluzioni

a cura di

Pierre Serna e Paolo Conte

Sommario

SEZIONE I

Profili scientifici

Introduzione

Pierre SERNA, *Géopolitiques des Révolutions d'un nouveau monde (1770-1830)* p. 13

Parte I

Nuovi approcci scientifici (fasc. I)

Annie JOURDAN, *D'une révolution à l'autre (1776-1830)* p. 39

Bernard GAINOT, *Race, couleur, sang. La République au défi des castes pendant la Révolution de Saint-Domingue* p. 63

Viviana MELLONE, *Il Congresso di Vienna in prospettiva atlantica. La Conferenza di Parigi sulla contesa della Banda Oriental* p. 97

Parte II

Nuovi spazi d'analisi (fasc. II)

Paolo CONTE, *Fra isole, coste e progetti federali: quando il Mediterraneo era al centro della rivoluzione* p. 133

Mathieu FERRADOU - Tim MURTAGH, *A workers' international behind the Irish Rising of 1798? James Coigly, the Irish, Scottish and English popular movements and the Republican Federation project (1797-1798)* p. 187

Andoni ARTOLA - Alvaro ARAGÓN, *Competizione imperiale, repubblicanesimo e reti transfrontaliere: la Rivoluzione francese nel Paese Basco spagnolo* p. 227

Jean-Loup KASTLER, *De la révolution de Genève à la révolution en Dauphiné: existe-t-il des «révolutions montagnardes»?* p. 263

SEZIONE II

Problemi storiografici, di scienze sociali ed umane (fasc. I)

Francesco DENDENA, *L'impero prima dell'Impero: il mondo atlantico e l'accumulazione del capitale imperiale* p. 291

Medicina e “malattia” nella storiografia. Il dibattito storiografico

Giuseppe ARMOCIDA *Medicina e rivoluzione: la rivoluzione della medicina* p. 311

Concetta FALCONE e Giovanni ALTADONNA *Le metafore della malattia in alcuni recenti studi* p. 321

SEZIONE III

Il dibattito storiografico e di scienze sociali contemporaneo (fasc. II)

La rivoluzione «sbiadita». La recente storiografia sulla Rivoluzione francese nel dibattito accademico. Daniele DI BARTOLOMEO legge Antonino DE FRANCESCO p. 333

Integrazione amministrativa ed esperienza sociale nell'Europa napoleonica. Jeanne-Laure LE QUANG legge Aurélien LIGNEREUX p. 339

Formazione dello Stato ed amministrazione nel periodo napoleonico. Cecilia CARNINO legge Valentina DAL CIN p. 347

La questione della cultura di genere nel lungo periodo: la scrittura quotidiana femminile. Luca DI MAURO legge Tiziana PLEBANI p. 353

L'«incorruttibile tiranno»: la dicotomia tra promesse e realizzazioni rivoluzionarie. Giuseppe SCIARA legge Marcel GAUCHET p. 359

Patrioti ed associazionismo nel Triennio giacobino italiano. Carlo BAZZANI legge Alessandro GUERRA p. 365

Élite transnazionali nella monarchia spagnola tra XVII e XVIII secolo. Juan Sánchez GARCÍA DE LA CRUZ legge Valentina FAVARÒ p. 371

Elisabetta Farnese. Giuseppe CIRILLO legge Giulio SODANO p. 377

Filippo IV. Cinzia CREMONINI legge Aurelio MUSI p. 395

Sezione I

Profili scientifici

Géopolitiques des Révolutions d'un nouveau monde (1770-1830)

Pierre SERNA

IHRF-IHMC, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

pierreserna@wanadoo.fr

Les faits demeurent les mêmes, et pourtant l'histoire peut changer. La Révolution (sous-entendue française) est devenue les Révolutions (sous-entendu d'abord atlantiques), désormais remis en questions par d'autres pluriels, Révolution continentales, révolutions maritimes, révolutions de la Méditerranée, éclatant l'objet en une multiplicité de ruptures, comme enchaînées et autonomes à la fois à partir des années 1780 jusqu'en 1830, pour recommencer de façon nouvelle en 1848¹.

La Révolution est devenue une «géopolitique» au sens littéral du terme, c'est-à-dire une extension de l'espace et de sa structuration au travers de la politique et des conflits qu'elle génère, avec pour double conséquence, la reconfiguration des espaces vécus au ras du sol par les populations, ou des redéfinitions des souverainetés du point de vue institutionnel, au sommet des États-Nations. L'historien se fait observateur d'échelles différentes, étonnantes, inattendues que rendent possible la question du lien entre le micro-local et la mondialisation des conséquences politiques rendues possibles par la globalisation interdépendante des économies².

Il faut saisir l'opportunité de cette diffraction d'enquêtes menées par de jeunes chercheurs désormais, ayant intégré la dimension cosmopolite des Révolutions du XVIII^e siècle. Cela implique de savoir se détacher d'une seule querelle de mots autour des concepts de «Révolution atlantique», «Révolution occidentale», «Révolution continentale»,

¹ P. SERNA, *La Révolution française à l'heure de la mondialité ou l'hypothèse d'un Empire républicain*, dans «Rivista Storica Italiana», n. CXXXII, fasc. II, 2020, pp. 624-653.

² M. RAPPORT, *The Unruly City: Paris, London and New York in the Age of Revolution*, Londres, Basic Books, 2017.

«Révolution maritime», «Révolution méditerranéenne», pour aborder de façon concrète les connexions politiques, les interrelations culturelles, les liens de personnes et les échanges d'informations, entre les différentes révolutions. Elles peuvent être appréhendées selon une théorie renouvelée des dominos, ou selon une histoire transnationale, ou plutôt transversale puisque la Nation, en tant que réalité contemporaine, naît de ces Révolutions connectées, dans sa double dimension patriotique et internationale³.

Les rapports interpersonnels, les échanges d'ouvrage et leur traduction, les migrations de réfugiés politiques, les associations politiques accueillant volontiers des «étrangers», les correspondances tenant lieu de stimulations et d'encouragements écrits, les transferts d'idées et de pratiques, les exportations de modèles constitutionnels, le partage d'une fraternité d'armes dans la multiplicité des combats, la démocratisation massive de la politisation pour ou contre les révolutions d'ailleurs marquent durablement la période. Il faut ajouter les expériences partagées de l'adversité inhérentes au temps des Révolutions, les temps de la vieillesse des échecs inéluctables à toutes les révolutions et le temps des Mémoires venues. Tous ces temps offrent de nouvelles sources, où et comment comprendre ensemble, ces nouvelles interprétations des Révolutions. Les enquêtes sur les cercles secrets cosmopolites, les reconstitutions de parcours biographiques croisant des destinées diverses sur plusieurs années, voire décennies. La reconstitution de la généalogie des constitutions, les études sur les espaces frontaliers, constituent désormais les recherches d'une nouvelle génération qui repense les Révolutions. L'approche globale des Révolutions s'en trouve changée. La perspective d'un regard global sur l'ensemble de la période de 1763, de la fin de la Guerre de Sept Ans à 1830, permet de mieux saisir la dynamique révolutionnaire, et le jeu de feuilletage des générations d'acteurs se passant le flambeau, depuis ceux qui sont nés entre 1740 et 1750, pères fondateurs des Révolutions jusqu'à ceux qui sont né entre 1800 et 1820 et qui seront les Républicains du XIX^e siècle. L'histoire ne s'écrit plus selon un régime d'événementialité que les dates ordonnent, mais selon des logiques de générations entrecroisées, complices ou en concurrence, tout au long

³ P. ORY, *Qu'est-ce qu'une nation? Une histoire mondiale*, Paris, Gallimard, 2020.

de parcours existentiels, rendant aux acteurs et aux actrices toute leur agentivité.

Cette nouvelle histoire des Révolutions, que le livre d'Annie Jourdan, *La Révolution, une exception française?* a profondément changée depuis le bicentenaire, correspondant à son tour à de profonds bouleversements en Europe. L'effondrement du mur de Berlin et après un court enthousiasme, l'entrée dans un nouvel âge thermidorien de toute l'Europe de l'Est et de la Russie en même temps que l'Asie a créé une situation confuse entre espoirs et désillusion. La conséquence en était une vague de luttes démocratiques en Chine et en Corée par exemple, pendant que le continent sud-américain connaissait quelques expériences chavézistes⁴.

De fait, l'histoire américaine, tenue à l'écart par une interprétation classique qui s'obstinait à ne pas y lire une révolution sociale ou encensée par une histoire critique qui voulait en faire l'exemple d'une «bonne Révolution» contre la «mauvaise Révolution» française, redevint essentielle pour comprendre l'étincelle des bouleversements de part et d'autre de l'Océan atlantique. La période 1772-1783 redevenait une authentique révolution. A partir de 1765, une série de troubles trouvait dans les colonies anglaises, une matrice aboutie et repérable lors de la guerre d'indépendance (1775-1783), puis entre 1787-1789, lors de la rédaction de la Constitution, le tout formant une «Révolution»; c'est-à-dire le renversement d'une souveraineté et la mise en place d'une République au sens contemporain du terme, entre division des pouvoirs et représentation de la souveraineté. Un modèle était né. Il allait inspirer dans l'espace atlantique et continental européen, d'autres «passages à l'acte» de soulèvement de population, mettant à bas les anciens régimes⁵.

Le second apport fut l'introduction de l'intersubjectivité des acteurs liés entre eux de façon différentes mais insérés dans l'étude d'une socio-histoire qui contextualisait de façon plus précise les notions de groupe de réseaux, d'amitiés, de sociabilité, de complicité et de vécu ensemble,

⁴ A. JOURDAN, *La Révolution, une exception française?*, Paris, Flammarion, 2004, et dans la même veine et de la même importance EAD., *La Révolution batave entre la France et l'Amérique (1795-1806)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.

⁵ Sur la radicalité de la Révolution américaine, voir la partie consacrée à la comparaison entre les deux révolutions française et américaine par A. JOURDAN, *Nouvelle histoire de la Révolution*, Paris, Flammarion, 2018.

si essentielles pour comprendre le phénomène d'entraînement collectif, de soutien partagé et largement explicative des logiques de radicalité vécues à plusieurs⁶. La redécouverte des biographies, puis des réseaux capillaires liant les personnes a permis une histoire vivante de la Révolution, pas simplement au ras du sol, mais soucieuse de comprendre la façon dont les acteurs avaient intégré pour eux-mêmes et par eux-mêmes, la pensée puis l'action révolutionnaires, dont les traces éparées et fragiles esquissent une nouvelle approche de la culture révolutionnaire⁷.

De nouvelles hypothèses se dessinent. Par-delà les particularités que le contexte rigoureux de chaque révolution permet de mettre en évidence, la notion d'universalisme est réinterrogée, au niveau du processus de formation, d'expansion, des aspects incontrôlables même des révolutions, sur les zones frontalières et au-delà. Les révolutions gagnent en épaisseur chronologiques. Leurs stabilisations en expérience républicaine et démocratique se voient davantage prises en compte et de fait le Directoire et les Républiques Sœurs sont étudiées de façon nouvelle. Leurs défaites aussi, sous la forme de dictatures nouvelles, les césarismes, ou sous la forme ancienne du retour des restaurations, ne sont plus simplement considérées comme des réactions mais comme des temps intermédiaires. Ce n'est plus tant la comparaison qui fait sens que la nature du lien entre les Révolutions qui a évolué. L'étude du fonctionnement et l'observation des articulations, mouvantes, souples, et pourtant réelles entre les différentes révolutions s'imposent⁸. Cette nouvelle génération d'historien-ne-s, plus sensibles à la part d'interactions personnelles proches ou éloignées dans l'espace, qu'à l'établissement de la fonction narrative d'un texte racontant l'histoire,

⁶ T. TACKETT, *Par la volonté du Peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997; H. BURSTIN, *Révolutionnaires. Pour une anthropologie politique de la Révolution française*, Paris, Vendémiaire, 2013.

⁷ R. TAWS, *The Politics of the Provisional. Art and Ephemera in Revolutionary*, Pennsylvania, Paperbeck Editions, 2013.

⁸ M. FERRADOU, *Histoire d'un «festin patriotique» à l'hôtel white (18 novembre 1792): les Irlandais patriotes à Paris, 1789-1795*, dans «*Annales historiques de la Révolution française*», n. 382, 2015, pp. 123-143.

est redevable de bien de pionniers qui ont ouvert la voie de cette histoire nouvelle des Révolutions⁹.

Ce renouveau a commencé par la découverte de la politique ou de la question de la politisation et de la construction d'un espace d'opinion publique. Non sans polémique, cette aventure intellectuelle a commencé avec Alfred Cobban, secouant les «certitudes» d'une histoire sociale puis selon des voies différentes explorée par François Furet et Keith Baker, et continuée de façon tout à fait différente par Michel Vovelle ou Roger Dupuy¹⁰. Plus particulièrement, c'est au moment où le paradigme de l'histoire sociale marquait le pas, avec d'un côté une transformation néolibérale engagée aux États-Unis et au Royaume-Uni, rompant la logique d'un État providence comme héritage solidaire de la seconde guerre mondiale, et d'un autre côté, un début de déconnexion de la société avec ses combats collectifs et les mobilisations sociales comme solution pour l'amélioration du sort de chacune et chacun, que les études sur la politique revinrent. Un nouveau libéralisme s'imposant où seules les valeurs du marché priment, un grand repli individualiste symbolisé par la défaite des partis traditionnels et l'origine du rejet de la classe politique traditionnelle, coïncident avec le retour, dans les études de sciences humaines, d'une interrogation sur le désenchantement de la politique et par là même un retour sur la naissance de celles-ci en temps de crise mettant en valeur l'étude de la politisation dans ses origines et la refondant de façon assumée comme horizon à reconquérir¹¹. Mais comment?

Dans cette perspective, «la découverte de la politique» de Michel Vovelle fut un jalon important pour ceux qui voulurent bien lui accorder l'importance que l'ouvrage méritait. Demeurant dans un cadre français, Michel Vovelle posait le problème, plus que de la Révolution comme un

⁹ Jean Jaurès dans son histoire socialiste de la Révolution fut le premier à saisir l'importance de l'aspect européen puis international et enfin colonial de la geste révolutionnaire.

¹⁰ F. FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, Nrf, 1978; K. M. BAKER, *Au tribunal de l'opinion. Essai sur l'imaginaire politique au 18^e siècle*, Paris, Payot, 1993; M. VOVELLE, *La découverte de la politique. Géopolitique de la Révolution française*, Paris, La Découverte, 1993; R. DUPUY, *La politique du peuple. Racines, permanences et ambiguïté du populisme*, Paris, Albin Michel, 2002.

¹¹ M. DOBRY, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1987 (3^e ed. 2009).

récit, celui de la construction d'un nouvel État, comme le résultat d'une somme d'interactions polyphoniques entre tous les lieux de discussion et de décisions, des Assemblées nationales aux conseils généraux des départements, des districts aux cantons, des communes aux sociétés populaires, et pour reprendre le chemin inverse, via une correspondance qui englobait une partie de la société, avec des motions, des pétitions, des demandes, des critiques. Toutes ces paroles écrites «remontaient» vers les Assemblées Nationales, dont les députés consacraient plusieurs heures, chaque jour, à écouter ces multiples voies «d'en bas», construisant de la façon la plus concrète qui soit, un rapport avec les mandants en une sorte de démocratie représentée et directement effective. Le défi historiographique était double: comment mesurer la politisation par l'engagement de ces acteurs et actrices et quel biais de la culture ou de la vie matérielle, cette nouvelle façon d'être au monde empruntait? Le second défi qui expliquait la géopolitique de la cité en construction, consistait à choisir délibérément, quitte à ne pouvoir répondre toujours, différents croisements argumentatifs, traduits cartographiquement pour comprendre cette «découverte de la politique». Plusieurs attitudes s'affirmaient, permettant de comprendre, de manière précise, des postures différentes, depuis l'engagement irréductible, à l'indifférence massive également, mais aussi donnant à voir les formes de l'anti et de la contre-révolution, offrant enfin un tableau bigarré, complexe, contradictoire ou cohérent. La question religieuse, la fracture ville-campagne, les formes d'exploitation de la terre dans ce pays largement rural, les canaux de diffusion des informations, selon le maillage des routes, les structures sociales, les espaces plus ou moins éloignés des frontières en guerre, devenaient des clés essentielles de compréhension d'une explication de la Révolution, refusant de se plier à la seule urgence de l'événementialité, imposant la géographie politique avec ses conflits particuliers dans une dynamique globale, «de la cave au grenier», du village aux bourgs, des villes et à la capitale. Michel Vovelle n'était pas le seul à emprunter ces nouveaux chemins entre méthodes interdisciplinaires, faisant appel à la géographie, à l'anthropologie, à la psychanalyse, à la sociologie, à la science politique, ou utilisant les nouveaux chantiers, comme ceux des

élections, de la presse, de la culture populaire, ou de la parole des invisibles de l'histoire¹².

Presque trente ans après, la grande désillusion de la transition politique des pays connaissant un nouveau thermidor politique façon fin de XX^e siècle, tel que le définit Jean François Bayard¹³, le constat porté sur un nouvel ordre mondial se dresse au travers du retour des conflits, des défauts d'une économie-monde, de la crise écologique et des dégâts dits collatéraux d'un phénomène ancien, renommé globalisation...

Pourquoi et comment chaque génération dont la matrice politique demeure là même, soit la gestion plus ou moins réussie d'un système politique née entre la fin du XVII^e et la fin du XVIII^e, traduit sous la forme du parlementarisme royal ou du républicanisme démocratique (tous deux fondés sur l'idée de souveraineté d'un peuple représenté par des députés défendant les libertés collectives et individuelles contre un pouvoir exécutif, avec les systèmes diplomatiques y afférant), a décliné deux réalités que l'on peut considérer comme contradictoires, car soit potentiellement fortement belligènes, soit paradoxalement fédérantes, et parfois les deux en même temps: la nation, et l'expansion du marché mondial.

Doux commerce ou capitalisme sauvage? Nation-nationalisme ou nation-cosmopolitisme? Progressivement, la naissance des petites, des moyennes et des grandes patries s'est fondée sur ce dilemme qu'à bien regarder, les jeunes chercheurs continuent d'interroger de façon féconde et novatrice¹⁴. Encore une fois, le concept de géopolitique revient pour penser à nouveaux frais, une des dimensions de la modernité, présente dans quasiment tous les articles. Le lien entre République et Révolution, comme traduction dans l'espace de la politique, d'un bouleversement capable de changer les relations de domination, s'inscrit dans des lieux

¹² B. GAINOT, *1799, un nouveau Jacobinisme?*, Paris, Éd. du CTHS, 2001; J. D. POPKIN, *A New World Begins: The History of the French Revolution*, New York, Basic Books, 2019; L. HUNT, *L'invention des droits de l'homme. Histoire, psychologie et politique*, Genève, Markus Haller, 2013.

¹³ F. ADELKHAH-J.-F. BAYART-O. ROY, *Thermidor en Iran*, Bruxelles, Complexe, 1993; J.-F. BAYART, *Le gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.

¹⁴ Voir le livre fondateur de J.-F. CHANET, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996.

donnés. Ces espaces deviennent des laboratoires d'études de la reconfiguration des nouvelles formes d'occupation, d'accaparement de redistribution, de rachat, et d'expansion dans un nouveau régime politique à son tour modelant l'espace selon de nouvelles divisions administratives¹⁵.

Les Révolutions transforment les espaces: de la vente des biens nationaux à la campagne, aux guerres mondiales qu'elles provoquent. Les Révolutions provoquent des bouleversements culturels sur le statut des espaces, leur donnant de nouveaux noms, de nouvelles frontières, impliquant la notion d'expansion, de rejet, de conflit, de conciliation, puis d'officialisation de nouvelles cartes politiques. Voilà pourquoi, dix ans après, l'expression «toute Révolution est une guerre d'indépendance» me semble encore opératoire et repérable dans plusieurs articles¹⁶. Cette expression, mieux murie, implique de considérer le contexte international inhérent à chaque révolution, sans lequel il n'est pas possible de saisir pourquoi un pays se soulève, indépendamment de toutes les raisons objectives et liées de façon insécable à sa situation interne. Sans minimiser les particularités de chaque État, il s'agirait de constater à sa juste valeur la dimension locale de l'aspect international des Révolutions, tout en repensant le terme «indépendance» et ses différentes déclinaisons diplomatiques entre les pays constitués, mais aussi oser penser le mot jusqu'à l'autonomie communale, ou la gouvernance la plus fine de la rue.

«Indépendance» est un terme qui n'a pas bonne presse au XVIII^e siècle. En revanche la sociabilité, la soif de découvertes, la passion des rencontres, les systèmes d'interconnexion, les formes de lectures croisées, et surtout la croissance du «doux commerce», selon l'expression du temps, qui implique les relations amplifiées entre les humains, caractérisent l'époque. Les vertus révélées par des échanges multipliés procurent richesses, travail et prospérités individuelle et collective. Au contraire, l'indépendance est perçue comme repli, comme

¹⁵ I. WOLLOCH, *The new Regime Transformations of the French Civic Order; 1789-1820s*, New York, Norton and Cie, 1994.

¹⁶ P. SERNA, *Toute révolution est guerre d'indépendance*, in *Pour quoi faire la Révolution*, sous la direction de J.-L. CHAPPEY-B. GAINOT-G. MAZEAU-F. REGENT-P. SERNA, Marseille, Agone, 2012, pp. 19-49.

solitude suspecte, comme style de vie rustique, comme risque pour les équilibres fondés sur l'interdépendance. Ainsi les mariages dynastiques, les échanges de cour à cour, les relations commerciales, ne cessant de prospérer sur tous les ports du mondes et comptoirs coloniaux, démontrent leurs bienfaits¹⁷.

C'est pourtant ce concept d'indépendance qui s'impose comme l'aboutissement d'une révolution, à la condition de le reformuler au cœur d'une modernité qui marque les deux siècles suivants. Entre temps, durant les Révolutions de la fin du XVIII^e siècle, le mot a conquis un nouveau sens: il exprime l'émancipation des peuples, la reconquête de leur souveraineté, telle qu'une longue histoire des décolonisations l'a démontré jusqu'à nos jours.

Ainsi, lorsque les Américains, excédés par les prétentions de la métropole après la Guerre de Sept Ans, imposent l'épreuve de force jusqu'à la Guerre d'indépendance, il s'agit pour eux de délimiter un espace, de le fédérer, et de s'auto-gouverner dans un premier temps, ce qui ne peut aller sans difficulté entre les Américains eux-mêmes. Ils sont divisés entre loyalistes fort nombreux qui demeurent fidèles à la couronne, et entre les indifférents, peut-être encore plus nombreux qui s'occupent de leurs affaires. Il existe enfin une double minorité clivée entre modérés dans l'action, mais sûrement pas dans leur volonté d'émancipation et une autre composante des *Patriots*, prête à prendre les

¹⁷ *Encyclopédie* dite de Diderot et d'Alembert. «INDÉPENDANCE INDÉPENDANCE, s. f. (*Philosoph. Morale.*) la pierre philosophale de l'orgueil humain; la chimère après laquelle l'amour-propre court en aveugle; le terme que les hommes se proposent toujours, & qui empêche leurs entreprises & leurs désirs d'en avoir jamais, c'est l'*indépendance*. Cette perfection est sans doute bien digne des efforts que nous faisons pour l'atteindre, puisqu'elle renferme nécessairement toutes les autres; mais par-là même elle ne peut point se rencontrer dans l'homme essentiellement limité par sa propre existence. Il n'est qu'un seul être *indépendant* dans la nature; c'est son auteur. Le reste est une chaîne dont les anneaux se lient mutuellement, & dépendent les uns des autres, excepté le premier, qui est dans la main même du créateur».

Voir en line sur: <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/encyclopedie1117/>
Bien d'autres articles où le terme apparait renvoient à cette même au pire négative au mieux ambiguë, l'indépendance est une liberté mais à quoi sert-elle dans une solitude opposée à l'utilitarisme et à la naissance du sens et du bien commun en ce siècle?

armes¹⁸. Un schéma se met en place: la partie radicale, moteur d'une action directe, constitue un facteur puissant de mobilisation et d'avancée démocratique. Ces membres finissent le plus souvent par être vaincus par ceux qui recherchent l'unité du pays, dans la stabilisation des nouvelles institutions. Ces derniers trouvent le moyen de finir leur révolution en inventant un régime politique garanti par une constitution, mais plus que tout, par un traité de paix avec la puissance adverse la plus forte, faisant entrer le nouveau pays dans le concert diplomatique des entités reconnues officiellement à la table des discussions internationales. Entre temps, le pays indépendant et régénéré a connu une autre révolution car il est vrai aussi que toute «révolution est une guerre civile», et comment pourrait-il en être autrement ?¹⁹ Au nom de quelle ingénuité naïve les détenteurs du pouvoir ancien devraient-ils accepter les logiques émancipatrices des dominés de la veille en qui ils ne voient que les acteurs de la politique du ressentiment, ou de la dégénérescence de leur monde, ou de la canaille déclassée et prétendant refonder un ordre social en leur retirant leurs privilèges?²⁰

Reste ensuite à construire une possible mais longue stabilisation du nouveau régime, non dépourvues de menaces internes ou de graves périls d'échecs internationaux. L'histoire de toutes les guerres révolutionnaires d'indépendance le démontrent, sans quasi exception, des États Unis aux pays africains aujourd'hui, du modèle d'État-nation au modèle de fédération, faisant communauté nationale. Ce premier constat géopolitique qui concerne de façon plus précise la période 1780-1830 renvoie à une autre donnée intrinsèque au débat, celle de la chronologie, liée à la reconfiguration de l'espace. Le débat a heureusement rebondi ces dernières années une fois la polémique terminée autour de la fin des Révolution tant souhaitée par les historiens furétiens et que le réel de l'histoire a démonté en 2011, lorsque le peuple auquel on pensait le moins, celui de Tunisie, s'est révélé capable

¹⁸ B. COTTRET, *La Révolution américaine. La quête du bonheur (1763-1787)*, Paris, Perrin, 2003.

¹⁹ D. ARMITAGE, *Every Great Revolution Is a Civil War*, in *Scripting Revolution: A Historical Approach to the Comparative Study of Revolutions*, sous la direction de K. M. BAKER - D. EDELSTEIN. Stanford, Stanford University Press, pp. 57-68, 269-271.

²⁰ *Ibidem*.

d'accomplir sa révolution et faire déchoir son despote Ben Ali²¹. Avec une acuité nouvelle, s'est donc reposée la question, déjà émise par Ernest Labrousse: «comment commencent les Révolutions?»²².

Aujourd'hui semble s'imposer l'idée d'une longue chronologie, encore une fois non pour lisser, normaliser ou banaliser dans une chaîne continue telle ou telle révolution irréductible dans sa particularité à étudier précisément, mais pour mieux comprendre une autre histoire, celle d'une opposition sourde à une forme d'État. Entre les XVI^e et du XVII^e siècle, des monarchies se dotent de façon plus rationnelle, des cinq piliers de la gouvernamentalité moderne: l'impôt, la justice, la police, la guerre et le secret du roi, soit les relations diplomatiques²³. Autrement dit, les Révolutions de l'âge moderne s'écrivent parallèlement ou à côté de l'histoire des pouvoirs monarchiques en voie de mutation²⁴. Le renforcement du pouvoir exécutif et de l'administration de façon plus centralisée, l'expansion coloniale ultramarine, le renforcement continental ou géographique, par conquête des périphéries immédiates, le contrôle toujours plus affermi des populations sous la forme d'impôts direct et indirects, la surveillance policière, voire la mobilisation guerrière, constituent autant de chantiers de réformes en cours aux XVII^e et au XVIII^e siècle. L'ensemble des grandes monarchies européennes est concerné. Espagne, Angleterre, France, Autriche, Îles Britanniques, Prusse, Royaume de Naples, Russie entre autres connaissent ces mutations. Aborder le réel de cette façon double permet de sortir d'un roman des révolutions, qui fait par exemple commencer les révolutions européennes selon la Révolution enchantée et glorieuse de 1688, presque point sanglante et trouvant de suite la

²¹ N. MARZOUKI, *La transition tunisienne: du compromis démocratique à la réconciliation forcée*, dans «Pouvoirs», n. 156, 2016, pp. 83-94.

²² E. LABROUSSE, *1848-1830-1789: comment naissent les révolutions*, 1948; F. DÉMIER, «Comment naissent les révolutions»... cinquante ans après, dans «Revue d'Histoire du XIX^e siècle», n. 14, 1997, pp. 31-49.

²³ F. COSANDEY-R. DESCIMON, *L'absolutisme en France. Histoire et historiographie*, Paris, Seuil, 2002.

²⁴ P. SERNA, *Mettre le monde par-dessus tête, dans État, pouvoirs et contestations dans les monarchies française et britannique (vers 1640 - vers 1780)*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2019, pp. 135-158.

recette parlementaire encore existante aujourd'hui²⁵. Aborder en revanche l'histoire de la modernité comme une lutte sans cesse activée, sans cesse rejouée, presque toujours perdue et recommencée, permet de construire l'histoire des Révolutions comme une histoire répétée par les espoirs entretenus de renverser l'autorité injuste, de mettre à bas l'arbitraire despotique. Une histoire pessimiste, plus que critique des Révolutions, moins lisse que celle de la fondation des États sans oppositions, comme par effet de téléologisme royal, s'écrit désormais. En ce sens, le livre de Jean Nicolas, *La Rébellion française*, paru au début du XXI^e siècle, offre des perspectives encore très neuves afin de comprendre une histoire souterraine, mais permanente, de l'irréductible opposition de toutes sortes de communautés aux formes de pouvoirs qu'elle considèrent comme illégitimes, ne cherchant pas seulement une façon de les renverser, mais imaginant de nouvelles formes de légalités, soit dans le passé grec ou romain à faire revivre, soit dans la mystique eschatologique du retour aux premières communautés communistes chrétiennes, soit en inventant un nouveau contrat social²⁶. Cette plus longue séquence chronologique pour comprendre les Révolutions, partant du XVII^e siècle pour aller jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, procure à la recherche un double avantage méthodologique et historiographique.

La méthode d'abord. La Révolution sort du registre de la pure événementialité de rupture foudroyante, comme s'en persuadent les révolutionnaires, entre un avant et un après impensable ensemble. Jean Nicolas montre les infinies gradations et typologies de longue durée, de la colère individuelle, aux remous, des troubles aux séditions, des subversions aux tumultes. Des révoltes quasi permanentes finissent par constituer une histoire en commun, partagée, celle de l'«intranquillité», selon le néologisme heureux inventé par l'historien, se terminant par un grand passage à l'acte sous la forme d'une révolution qu'une longue contestation prépare entre 1775 et 1788 et que les graphiques de la colère démontrent.

À ce point, intervient le second apport méthodologique grâce aux travaux d'Arno Meyer, de Jean Clément Martin et de Zeev Sternhell en

²⁵ E. DZIEMBOWSKI, *Le siècle des révolutions, 1660-1789*, Paris, Perrin, 2019.

²⁶ J. NICOLAS, *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale (1661-1789)*, Paris, Seuil, 2002.

grande partie. Il est impossible de comprendre une Révolution dans son contexte global si l'on n'étudie pas simultanément, voire même avant la révolution choisie, la contre-révolution qui le plus souvent et de façon logique l'a précédée, la percevant arriver de façon inéluctable d'une façon ou d'une autre, voire la provoquant, espérant instaurer, comme en France avec les Parlements, un nouvel ordre capable de conforter ses anciens privilèges, contre la volonté réformatrice du roi lui-même²⁷. Une méthode nouvelle interdit désormais de focaliser l'étude d'une révolution sans toutes les conflictualités qu'elle rencontre, soit parce qu'elle assume de les affronter, soit parce que la violence s'impose de suite dans l'impossibilité de partager deux représentations du monde rigoureusement opposées, entre les partisans des anciens privilèges restreints et les défenseurs des nouvelles libertés élargies.

C'est là qu'entre en scène le plus complexe des acteurs de ces révolutions modernes, le peuple/Le Peuple, car traversé lui aussi, par une somme de postures, de positions, voire de revirements qui, loin de trahir une inconsistance, une ignorance ou une versatilité constitutive et incontrôlable, sous la figure de la foule, démontre études après études la claire et forte conscience des enjeux politiques dont il est immédiatement la victime, l'acteur, ou le réceptacle²⁸. Le peuple possède sa politique sans être populiste. Il comprend l'économie qui le régit²⁹. Ses différentes composantes (afin de ne pas le réduire à un singulier réducteur) développent leurs cultures, leurs croyances, leurs aspirations et leurs facultés à créer leurs rapports de forces, ou leurs formes d'indifférences, se traduisant par des autonomies, invisibles des gouvernants, mais bien réelles. Les travaux de Roger Dupuy sur le peuple contre-révolutionnaire ou bien ceux de Maurizio Gribaudi sur l'invisible république de travailleurs parisiens de 1795 à 1830, complétés par les travaux Peter Linebaugh sur les communautés de travailleurs

²⁷ J.-C. MARTIN, *Contre-révolution, révolution et nation en France. 1789-1799*, Paris, Seuil, 1998; A. MAYER, *Les furies. Violence, vengeance, terreur aux temps de la Révolution française et de la Révolution russe*, Paris, Fayard, 2002; Z. STERNHELL, *Les anti-lumières. Une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Paris, Gallimard, 2010.

²⁸ P. GRATEAU, *Les cahiers de doléances, une relecture culturelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

²⁹ R. SPANG, *Stuff and Money in the Time of the French Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.

réprimés à Londres tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, constituent des apports majeurs à la compréhension complexe des secteurs populaires dans le processus des Révolutions³⁰. Ces historiens insistent également sur des phénomènes de mémoire collective, passées de génération en génération qui peuvent échapper à l'historien à cause du séquençage excessifs des chrononymes, là où dans le vécu réel des contemporains des faits, ce sont les petits-fils des radicaux expulsés d'Angleterre qui deviennent les insurgents aux États-Unis, là où Michelet rappelle l'importance dans son histoire de l'oralité transmise plus de 50 ans après que les faits se soient déroulés³¹.

Une longue respiration esquisse un long et triple processus de construction, d'abord pacifique de l'État par le biais de réformes, ensuite belliqueux par le biais des conséquences des guerres, jamais anodines en terme de reconfigurations des institutions, ou sous la forme de renversement violents d'Anciens Régimes, et enfin la mise en place de régime d'exception révolutionnaires. Cette respiration correspond chronologiquement à trois générations emboîtées d'hommes et de femmes, celle de 1740 et de Condorcet par exemple, qui ont initié les Révolutions, celle de 1770, avec Bonaparte et madame de Staël qui ont désiré les accomplir et les terminer, celle de 1800 avec Blanqui ou Blanc qui les ont poursuivis au XIX^e siècle.

Ces éléments de chronologie posés, à côté de l'hypothèse d'une nouvelle géopolitique des Révolutions rendent plus complexe l'interprétation des Révolutions mais point impossible et certainement plus intéressante en fonction d'un troisième élément, présent dans les articles, l'adoption du point de vue intersubjectif des acteurs pris dans leur individualité, replongé-e-s dans un temps long et un espace qui réunit les Océans Atlantique, Indien et les mers méditerranée, des Caraïbes, du Nord, de la Manche, sans oublier l'espace continental,

³⁰ R. DUPUY, *Les chouans*, Paris, Hachette, 1998; M. GRIBAUDI, *Paris ville ouvrière. Une histoire occultée (1789-1848)*, Paris, La Découverte, 2014; P. LINEBAUGH, *Les pendus de Londres. Crime et société civile au XVIII^e siècle*. Édition préfacée et annotée par P. MINARD, Toulouse, CMDE/Lux, 2018.

³¹ M.-R. TROUILLOT, *Silencing the Past: Power and the Production of History*, Boston, Beacon Press, 1997.

jusqu'aux Alpes, comme hinterland du commerce colonial par exemple et sensible aux mouvements de révoltes dans les îles sucrières³².

Une des interrogations roboratives et récurrentes ces dernières années a concerné justement la place des Empires dans les Révolutions et l'importance des soulèvements coloniaux dans la zone d'influence anglaise, puis dans l'espace atlantique français et enfin dans l'immense empire espagnol³³. Il ne s'agit pas de renverser de façon inutilement provocante la place des centres et des périphéries et de suggérer à toute force que les Révolutions ont commencé dans les colonies, quoique l'exemple américain après la Guerre de Sept Ans montre un déplacement de l'épicentre des révolutions vers Boston en 1772, puis vers l'Irlande en 1778, avant d'échouer dans les *Gordon Riots* en 1780... à Londres. Peut-être faudrait-il penser une chaîne de révolution d'espaces dominés par des métropoles fragilisées à l'issue de la Guerre de Sept Ans, les déterminant à toujours intégrer davantage leurs colonies dans leur système géopolitique, dans la course à l'hégémonie mondiale. Cette politique de renforcement des États, paradoxalement, poussait à un contrôle toujours accru de la traite négrière. Cette stratégie économique de renforcement colonial par intégration des économies continentales à celles des îles, s'accompagnait de violences toujours accrues envers les esclaves. Saint-Domingue, devenu un système concentrationnaire de plantation constituait l'exemple le plus mortifère³⁴. Ainsi une histoire à part davantage égale, selon l'expression de Romain Bertrand, permettrait de mieux intégrer la logique des soulèvements dans les colonies dans une interconnexion de problématiques, rendant parfois la situation extrêmement complexe à comprendre. Dans cette perspective, Saint-Domingue demeure

³² M. KWASS, *Louis Mandrin: La mondialisation de la contrebande au siècle des lumières*, Paris, Vendémiaire, 2016.

³³ M. COVO, *Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique: la colonie de Saint-Domingue, entre métropole et États-Unis (ca. 1778 - ca. 1804)*, thèse soutenue en 2013 à l'EHESP; P. CHENEY, *Revolutionary Commerce: Globalization and the French Monarchy*, Cambridge, Harvard University Press, 2010; ID., *Cul de Sac: patrimony, capitalism, and slavery in French Saint-Domingue*, Chicago, University of Chicago Press, 2017.

³⁴ D. GEGGUS, *The Haitian Revolution: A Documentary History*, New York, Hackett, 2014, et le fondement de toute son œuvre, *Slavery, war, and revolution: the British occupation of Saint Domingue, 1793-1798*, Oxford, Clarendon Press, 1982.

l'observatoire privilégié des historiens, mettant aux prises, Français, Anglais, Espagnols et Américains, à un niveau de concurrence internationale et militaire rarement égalé³⁵. Au sein de l'Empire français, la complexité se renforce au moment de comprendre les logiques entre la métropole et sa colonie. Les colons sécessionnistes puis contrerévolutionnaires, les libres de couleurs exclus puis intégrés à la citoyenneté, et enfin les esclaves, au départ invisibles puis se soulevant en 1791 représentent trois populations aux intérêts divergents, engagées dans un combat à mort entre 1791 et 1804, n'empêchant pas parfois des alliances de circonstances, ou la tentative de reprise en main de la situation par la métropole³⁶.

Désormais de nouveaux travaux que résume l'article de Bernard Gainot, se penchent encore plus en profondeur pour comprendre les relations entre les Libres de couleurs et les Noirs. L'historien tente de déconstruire le roman national haïtien édifié autour de la figure de Toussaint-Louverture, longtemps admiré comme une icône et désormais interrogé sur la nature exacte du régime qu'il voulait édifier par-delà sa volonté légitime de donner un État Indépendant aux esclaves devenus libres³⁷. Ces derniers ne pouvaient qu'être outrés de réaliser que Bonaparte était prêt à assumer une grave régression du droit français, avec le rétablissement de l'esclavage en 1802. Le Premier Consul désirait reconstruire un empire républicain colonial englobant Saint-Domingue, la Floride, la Louisiane, «réinventant» dans cette espace du monde, un nouveau centre de rayonnement de la France. C'est un projet historique qui s'avère un échec le plus souvent méconnu en France³⁸. La recension de l'ouvrage d'Alan Forrest par Francesco Dendena, montre l'inéluctable déchéance de la France de l'Atlantique, alors que le royaume britannique ne cesse d'y renforcer sa puissance. Le déséquilibre des relations entre la métropole et les territoires d'outre-mer a

³⁵ D. GEGGUS, *The World of the Haitian Revolution*, Bloomington, Indiana University Press, 2009.

³⁶ J. D. POPKIN, *You Are All Free! The Haitian Revolution and the Abolition of Slavery*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

³⁷ P. GIRARD, *The Slaves Who Defeated Napoleon: Toussaint Louverture and the Haitian War of Independence, 1801-1804*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2011.

³⁸ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic, Trade, War, and Slavery in the Age of Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 2019.

commencé bien avant 1789, les dettes et les faillites de part et d'autres de l'Atlantique pouvaient être masquées par un enrichissement rapide, en réalité, l'incapacité de la France à maîtriser les routes maritimes face à l'effort de guerre navale permanent anglais, empêchait à la longue de pouvoir assurer un rayonnement pérenne sur l'Océan atlantique et explique en grande partie le repli européen assumé par Napoléon. Surement, faut-il en déduire une bipolarité intrinsèque à ces révolutions, comprises non seulement comme des effondrements-refondations au sein de royaumes européens, mais aussi au sein d'empires coloniaux en compétitions féroces, pour la domination des marchés. Cette logique, qui lierait les métropoles aux colonies sans nier leur particularité face à la geste révolutionnaire, induirait aussi des conséquences politiques de grande ampleur. Ainsi le modèle fédératif fut autant pensé en Europe comme réponse à la centralisation des États avec des sciences camérales renouvelées, mais aussi dans les colonies comme alternative à la domination métropolitaine et possibilité de reconstruction étatique nouvelle, comme dans les États-Unis naissants. L'imprécision de la limite géographique induite par le nom du pays lui-même, pouvait laisser imaginer une expansion sur les autres empires coloniaux, à re-fédérer, ce qui ne manquera pas de se produire avec la Floride et le Texas³⁹.

Toujours plus au sud, donc. C'est une question nouvelle qui apparaît avec le décentrement des nouveaux chantiers, plus seulement concentrés sur la névralgique Europe du Nord et son dynamisme économique commercial et belliqueux, mais désormais redonnant toute leur importance à des Suds, encore à explorer et tout particulièrement ceux de la Méditerranée et de l'Amérique à replacer au centre du geste révolutionnaire ou des relations diplomatiques nouvelles. Les articles de Viviana Mellone et de Paolo Conte reconsidèrent l'importance à accorder à l'héliotropisme géopolitique des études révolutionnaires confirmés par les conclusions d'Annie Jourdan sur la Grèce et sa révolution de l'Indépendance. Une nouvelle focale sur l'Italie et l'Égypte du général républicain Bonaparte, puis les luttes pour la décolonisation de l'Amérique espagnole, permettent de mieux saisir de nouveaux modèles politiques hérités des Révolutions sans oublier l'expérience

³⁹ *Les empires atlantiques: des Lumières au libéralisme, 1763-1865*, sous la direction de F. MORELLI-C. THIBAUD-G. VERDO, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

libérale espagnole de 1820-1823, en passant par les Sud et leurs longues traditions politiques si différentes des espaces du Nord de l'Europe.

L'espace méditerranéen possède le mérite, dans cette dynamique, par l'emboîtement de révolutions différentes, de poser les deux questions liées du régime politique et de la nation qui doit s'y fonder. En effet, la modernité des révolutions de l'indépendance dans le bassin méditerranéen et l'Amérique du Sud, est de lier leur fin à l'établissement d'un régime républicain, ce qui au départ n'avait rien d'évident, voire relevait de l'utopie partagée par quelques hommes de lettres ou soldats minoritaires. Les Américains, eux-mêmes dans leur majorité, au début des années 1770, se seraient fort bien contentés d'un régime d'autonomie dans un Commonwealth. De même, la Révolution française a été conçue et faite pour renforcer la monarchie par une constitution. Il n'est pas jusqu'à Toussaint Louverture qui ne conserva jusqu'à la fin un fort attachement aux formes politiques de la monarchie. Ainsi la République, à moins d'adopter une vision téléologique, n'est apparue que dans un second temps de la radicalisation révolutionnaire, et le plus souvent lorsqu'il sembla évident aux révolutionnaires qu'ils n'obtiendraient leur reconnaissance parmi les autres pays, que lorsqu'ils auraient démontré leur puissance de feu, par l'épreuve de la guerre⁴⁰. Les Républiques peuvent être donc considérées comme des formes d'anomalies par rapport à l'horizon d'idéalité fixées par le programme hérité de la philosophie des Lumières, si l'on se limite à ne vouloir penser le cosmopolitisme que sous l'angle irénique de la paix entre les peuples. La guerre ne seraient pas un élément exogène aux Républiques ou le seul fait de l'hostilité bien réelle des monarchies réactionnaires qui désiraient réellement en découdre avec le nouveau régime, mais un élément à prendre en compte, dans sa violence et que les Lumières dites radicales, demeurées minoritaires dans le champ des idées politiques, avaient déjà envisagées, au moment de trouver une issue à l'esclavage ou à la sortie du système de la monarchie absolue⁴¹.

⁴⁰ *Republics at War, 1776-1840, Revolutions, Conflicts, and Geopolitics in Europe and the Atlantic World*, sous la direction de P. SERNA-A. DE FRANCESCO-J. MILLER, New York, Palgrave MacMillan, 2013.

⁴¹ J. ISRAEL, *Les lumières radicales: la philosophie de Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Paris, Amsterdam, 2020.

Le bassin méditerranéen en offre un exemple, depuis l'aventure Corse de 1750 jusqu'à l'Indépendance de la Grèce en 1823. Le temps de gouvernance de Pascal Paoli marque les esprits européens, par sa volonté de secouer le joug de Gênes et par là même, de fonder, par de nouvelles institutions, la base de reconnaissance d'un peuple capable de proposer une forme de constitution, sous la forme d'une république, organisée autour de pouvoirs traditionnels. Seule une opération de «police européenne» menée par la France en 1768, met terme à cette expérience en imposant un nouveau joug à l'île de beauté, se trouvant, avec un gouverneur militaire, dans une situation quasi coloniale. Une génération plus tard, 1789 propose trois solutions fermement débattues dans l'île, livrant une possible lecture pour comprendre la situation d'autres espaces convoités et secoués par des crises dans le bassin méditerranéen. Les représentants et les communautés corses peuvent décider de s'intégrer pleinement à la France continentale, ce qui est réalisé le 30 novembre 1789. Pour autant, deux autres solutions existaient au moins, celle de proposer une fédération avec la France sur la base du lien qui existaient de l'autre côté de l'Atlantique entre les différents États, ou bien la possibilité de négocier une indépendance alliée de la France que le vieux Paoli et ses partisans restés en Corse avaient toujours conservée comme solution politique à défendre pour l'avenir de l'île. Il faut souligner que la même problématique se pose immédiatement avec l'enclave du comtat Venaissin et la ville d'Avignon qui plonge cette partie du Sud-Est dans un état de quasi guerre civile en 1790 et jusqu'en 1791, avec la réunification de la cité épiscopale et de son territoire à la France en septembre 1791, après de longs mois d'hésitation de l'Assemblée constituante et un premier vote négatif⁴². Un personnage de la gauche radicale, Dufourny de Villiers, refuse même, au nom de l'intégrité du peuple avignonnais, l'idée de la réunification de la France au nom du principe d'indépendance du comtat et de son légitime droit à se constituer en nation⁴³. Encore

⁴² P. VIOLA, *Il crollo dell'antico regime*, Rome, Donzelli, 1993 analyse de façon pertinente la question constitutionnelle posée par le cas d'Avignon.

⁴³ L. P. DUFOURNY, *Supplément à la défense des droits des Avignonnais, des Comtadins et autres peuples à la plus entière liberté, pour répondre aux diverses objections, et particulièrement aux députés, au rapporteur et à M. de Robespierre*, Paris, imprimerie de Chalons, 1790.

quelques mois et avec la déclaration de la guerre au roi de Bohême et de Hongrie, la Méditerranée comme espace crucial pour les belligérants, mais aussi pour l'Angleterre, aussi bien que pour la France, redevient un laboratoire d'observation des Révolutions, se transformant en républiques, dans un premier temps...

Considéré dans une vaste amplitude, du Portugal à l'Égypte, la Méditerranée impulse autant qu'elle adapte des modèles politiques, entre l'ancien et le moderne, entre le XVIII^e siècle des réformes et la naissance des nations au XIX^e siècle, entre mer et montagne, villes et campagnes, entre catholicisme romain et anti-révolutionnaire et républicanisme grec ou latin revivifié par la régénération révolutionnaire. À ce propos, l'article d'Andoni Artola et d'Alvaro Aragon Ruano montre combien le laboratoire basque est opérant et paradigme de bien des complexités de ce monde méditerranéen. Le Pays Basque se révèle d'autant plus intéressant qu'il pose la question des Républiques anciennes liées à la culture des privilèges. En effet, toute la population basque est supposée noble, confrontée à la révolution de l'égalité résultat d'une conquête politique passant par la destruction des privilèges, se déroulant juste au-delà de la frontière entre les deux espaces. Auparavant, tout au long du XVIII^e siècle, le Pays Basque a su résister à l'intégration à la couronne d'Espagne, défendant ses libertés et son histoire. Par ailleurs, la monarchie espagnole ne peut rendre totalement hermétique la fermeture du pays aux nouvelles qui arrivent de France à partir de l'été 1789. Pamphlets, nouvelles, journaux, livres et lettres circulent et viennent dessiner un clivage entre les élites urbaines et commerçantes prêtes à recevoir l'idée d'émancipation par l'égalité des droits, et les communautés rurales, tenues par leurs prêtres, et se défiant d'une nouveauté révolutionnaire, vécue sous la forme d'un satanisme à rejeter par tous les moyens. La guerre transforme ici aussi la donne politique et accélère les changements au point que l'idée d'une république de Guipuzcoa apparaisse, avec en arrière fond le projet de réunir le peuple basque de part et d'autre des Pyrénées. Pourtant, ni le peuple des campagnes basques à la base, ni le gouvernement français au sommet, n'approuvent ce choix. Qui est donc républicain?... Le camp des militaires français et celui des élites locales basques, une minorité agissante, composée de membres de la classe moyenne supérieure qui porte l'idée de l'émancipation et de la méritocratie. Le constat local est

important. Il vient confirmer l'idée que la République est une construction conjoncturelle, que rend possible les conflits et l'aboutissement d'un fort capital d'éducation qui libère des contraintes morales et économiques de l'Ancien régime. Les nouveaux républicains qui le sont devenus dans l'épreuve, ceux qui se sont élevés socialement par l'accumulation d'un capital de savoirs transformés en rentes économiques ou par l'épreuve égalitaire et méritocratique du feu, désirent s'autogouverner et construire la souveraineté nouvelle.

N'est-ce pas ce que les deux articles de Jean Loup-Kastler évoquant les Alpes, tant reliées par l'histoire du commerce, à la Méditerranée, et l'article de Paolo Conte, sur les «Républiques sœurs», démontrent aussi, chacun à leur manière? L'article sur les origines de la Montagne, comme métaphore de la radicalité républicaine, décrit la sociographie particulière du monde de la fabrique, de l'artisanat de qualité, de l'industrie commerçante dans le Dauphiné, soutenant les idées de tolérance avant 1789, inspirées par l'exemple de Genève. Bientôt viennent la résistance et l'émancipation des ordres de Paris, au nom des libertés ancestrales. Un monde d'avocats, d'hommes de lettres, de juristes, de capitaines d'industries, dont la ganterie incarne la réussite, réclame son indépendance et sa liberté. Tous ne partagent pas la même idée de l'ordre politique. La confrontation de Barnave et Mounier le démontre, mais chacun sait ce que peut une république, ou tout du moins une fédération d'espaces libres comme la Suisse voisine le démontre. Sans anticiper sur le processus historique, il y a un fondement de *res publica* dans la volonté de traiter la politique locale, qui ne peut s'exprimer avec des mots adéquats à la modernité de fait, car les mots pour le dire, renvoient à une réalité américaine en cours, ou à une antiquité encore plus lointaine mais qui, transportées dans l'existence des contemporains, montrent le lien entre géographie, émancipation des personnes, échanges transfrontaliers et réinvention permanente de la politique.

L'intuition de Paolo Viola, qui se posait la question de la vitesse de l'effondrement de la Monarchie française et du système féodal durant l'été 1789, impose encore son actualité⁴⁴. L'historien soutenait que la géopolitique des années 1787-1789 constituait une des clés de

⁴⁴ P. VIOLA, *Il crollo dell'antico regime*, cit.

compréhension du vide du centre du pouvoir, incapable de résister aux forces centrifuges aux limites du royaume. Les trois grands espaces périphériques, qui sont la Bretagne, la Provence et le Dauphiné, se révèlent déterminants, non seulement dans la constitution d'une opposition au centre versaillais, mais encore plus, dans le dépassement de la logique monarchique impériale. La convocation des États-généraux durant l'été 1788 donne la possibilité à ces trois espaces, de retourner une logique d'éloignement politique de la capitale, pour la transformer en stratégies nombreuses d'occupation du centre du pouvoir. L'affirmation d'entités dites patriotiques pouvait conjuguer l'émancipation du pouvoir local vis-à-vis de la capitale politique et en même temps, la reconnaissance d'un même idéal, dans une entité plus vaste, fondée sur la volonté particulière d'inventer une fédération. Le cœur agissant de la Révolution dans ce cas, consiste, point seulement dans les événements parisiens de l'été 1789, mais autour des lois sur les communes et les départements à l'automne 1789, qui vont avoir des conséquences sur la politique du pays, jusqu'aujourd'hui même. Elles deviennent pleinement concrètes lors des élections des maires des 44.000 communes de France, le sommet de la politisation participante de la décennie, et quelques semaines plus tard, autour du mouvement des fédérations du printemps et de l'été 1790, ébauche d'un nouveau pays, «les Départements-Unis de France», sous la forme d'une «monarchie républicaine», non sans poser de problème par ailleurs⁴⁵.

Encore plus au sud et quelques années plus tard, la campagne militaire de 1796 déplace la problématique républicaine. Paolo Conte retrace de façon précise le débat des vingt dernières années sur l'Italie de Bonaparte et son réveil à la forme républicaine. La nouveauté de

⁴⁵ Ici on peut dire que l'intuition de Furet et Halvei fut juste dans la claire compréhension que les mécanismes d'adoption de la loi et d'application de celle-ci, préparait le régime à devenir concrètement une forme de monarchie où Louis XVI aurait tiré toute la reconnaissance d'être le père de la patrie et se serait couvert de gloire de défendre la Révolution, ce qu'il refusa concrètement de faire, peut-être parce que devant Bonaparte il ne concevait la République que sous la forme d'un despotisme éclairé et césarien qu'après tout sa victoire éclatant sur l'Angleterre ne rendait pas impossible à imaginer. F. FURET - R. HALVEI, *La monarchie républicaine. La constitution de 1791*, Paris, Fayard, 1991; R. DUPUY, *La Garde nationale (1789-1872)*, Paris, Gallimard, 2010.

l'article consiste à s'extraire du débat sur le *Risorgimento* italien pour poser différemment la renaissance de l'idée républicaine en Italie, portant encore une fois la plus grande attention sur l'agencement géographique des questions politiques. Paolo Conte démontre combien dans le va-et-vient des opposants aux anciens régimes, de la Lombardie au Royaume de Naples est née l'idée d'une république fédérale, comme solution alternative aux «Républiques sœurs» inféodées à la «Grande nation» ou à une unification de la péninsule trop difficile à réaliser. Galdi, un patriote de la première heure, est capable de penser pour l'Italie la solution d'un fédéralisme républicain, et la développe pour le bassin méditerranéen. Surtout, il l'imagine dans la perspective future d'une Europe des peuples. Cette idée portait en elle deux possibilités, ou bien celle d'une «fédération des peuples» que toutes les gauches européennes du Directoire, reliées entre elle, avaient comprise et défendaient sous la forme d'un volontarisme des peuples, ou bien celle d'une république impériale construite par le sommet de l'État de la «Grande Nation» et qui ne manque pas d'advenir avec Bonaparte⁴⁶.

Revient pourtant en mémoire comme un potentiel avorté sitôt que formulé, l'émergence d'un fédéralisme jacobin, comme éventuel futur de la forme républicaine, que les impératifs du gouvernement révolutionnaire rendent impossibles⁴⁷. Il y a là pourtant un possible souterrain de la République qui lie directement la Révolution française à tous les autres mouvements révolutionnaires du XIX^e siècle par deux biais, abordés conjointement par Jean Loup Kastler et Paolo Conte. Ces deux articles pointent deux phénomènes apparemment contradictoires, pourtant au fondement de la persistance, sous la forme d'une anomalie, parce que paradoxale et antinomique cette fois, de l'idée de république au XIX^e siècle: les sociétés secrètes et l'éducation publique⁴⁸.

Il revient à Mathieu Ferradou et Timothy Murtagh, dans la présentation du réseau des républicains irlandais qu'ils étudient au travers de ses paradoxes constitutifs, entre volonté de transparence, et

⁴⁶ *Républiques Sœurs. Le Directoire devant la Révolution atlantique*, sous la direction de P. SERNA, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

⁴⁷ *Existe-t-il un fédéralisme Jacobin?: études sur la Révolution*, Paris, Cths, 1986.

⁴⁸ J.-N. TARDY, *L'Âge des ombres. Complots, conspirations et sociétés secrètes au XIX^e siècle*, Paris, Les belles Lettres, 2015.

nécessité de cacher aux pouvoirs répressifs, à Dublin, à Londres, leurs agissements subversifs aux ordres constitués de déplacer la question républicaine. Autour de James Coigly, ils étudient toute la complexité du modèle irlandais. La complexité des enjeux religieux, trop souvent oubliés, est remise justement en valeur. Qu'en est-il d'un républicanisme d'inspiration catholique? Qu'en est-il des traditions écossaises, irlandaises, voire anglaises au moment de fonder une nouvelle éthique politique fondée sur un contrat social repensé? Qu'en est-il aussi, justement rappelé dans cet article, des tensions sociales qui déterminent aussi des engagements entre groupes urbains, ruraux dont les intérêts sont différents et dont on ne doit pas faire l'économie d'une réflexion au moment d'aborder les fondements de ce républicanisme particulier et à la fois exemplaire. Dans le cas irlandais, l'existence d'un monde parallèle au réel visible, devient un moyen indispensable pour se défendre d'une répression brutale de la part de la couronne britannique. De fait, les mouvements insurrectionnels portant l'idée de fondation républicaine, vont trouver dans la sociabilité des réunions secrètes, la possibilité d'approfondir leur projet, la nécessité de le resserrer à une élite initiée, et formée à l'éventualité de l'organisation de coup de forces. Comme en France, en Italie, en Grèce, l'expérience militaire n'est pas exclusive mais elle demeure déterminante, comme le parcours d'un Wolfe Tone le démontre. L'armée offre savoir-faire, un savoir être, des solidarités discrètes et fortes, et une démocratisation dans le combat, l'ensemble constituant une propédeutique du combat politique, une fois les guerriers revenus dans la vie civile. Des sociétés irlandaises aux *carbonari* en passant par les francs-maçons allemands aux avatars du babouvisme en France, ou de la charbonnerie du Jura, l'Europe se couvre de sociétés de gens instruits et mécontents des dictatures royales ou impériales. Ces clandestins de la politique décident d'agir dans une république secrète, sans laquelle le processus d'acculturation des générations, se passant des savoirs faire politique et des écrits séditeux, n'aurait pas fonctionné tout du long du XIX^e siècle⁴⁹. Apprendre la république en secret devient aussi une forme de combat qui place la

⁴⁹ L. NAGY, *D'une terreur à l'autre. Théories du complot et nostalgies de l'Empire, 1815-1816*, Paris, Vendémiaire, 2012.

géopolitique à un autre niveau: celui de l'espace invisible de la politique, pourtant omniprésent et traqué par les polices⁵⁰.

Cependant, en guise d'ouverture du volume, la question du secret pose indirectement celle de la république en construction, puisque dans le secret, on partage un savoir, on apprend, selon une autre temporalité, on s'initie au projet politique à venir. Il faut ici intégrer à cette dimension en creux du réel, la notion de régime d'historicité pour comprendre à nouveaux frais la relance de la question républicaine au XIX^e siècle, par le biais de l'éducation comme enjeu central de la politique nouvelle. L'interrogation ne serait plus comment naissent les Révolutions, mais comment adviennent les Républiques? La réponse concerne l'éducation, comme acculturation profonde et séculaire de sociétés qui ont voulu construire leur souveraineté indépendante, à partir du partage, de la diffusion, de la croyance en la perfectibilité, et de la pédagogie offerte gratuitement et obligatoirement comme condition *sine quae non* de l'advenue des républiques en une géopolitique qui devait/devrait se transformer en une assemblées des patries réconciliées.

⁵⁰ Cela n'empêche pas évidemment de faire le même raisonnement sur l'internationale secrète contre-révolutionnaire tout aussi active et sans laquelle on ne comprendrait pas la capacité de résistance aussi de l'ancien monde ayant à son tour adopté cette forme moderne d'action politique, à côté du réel pour mieux l'investir. Voir A. DUPONT, *Une internationale blanche. Histoire d'une mobilisation royaliste entre France et Espagne dans les années 1870*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

D'une révolution à l'autre (1776-1830)

Annie JOURDAN
Université d'Amsterdam
jourdan.annie@bbox.fr

En dépit de publications toujours croissantes, il reste encore beaucoup à dire sur les révolutions des XVIII^e et XIX^e siècles – sans oublier celles du XVII^e siècle – dont il ne sera pas question ici, mais qui peuvent expliquer, ce qu'il faut bien appeler la spécificité britannique⁵¹. On peut ainsi se demander pourquoi certains pays sont restés immuns à une ou plusieurs des vagues révolutionnaires qui se sont succédé sur deux siècles, à savoir: la première des années 1770-1780 (j'inclus ici la Révolution américaine comme une extension de l'Europe, compte tenu de l'intensité des communications transatlantiques de l'époque). Puis la seconde des années 1790, qui a touché une grande partie de l'Europe, suite à la Révolution française et s'est poursuivie avec les soulèvements des années 1820. Est venue ensuite la vague des années 1830, et *last but not least*, le «Printemps des peuples» de 1848, que nous n'évoquerons ici qu'en conclusion. Ce qui surprend ou devrait surprendre, c'est que certains pays importants comme la Prusse, l'Autriche et, surtout la Grande-Bretagne – ou, plus exactement, l'Angleterre, puisque l'Irlande a essayé maintes et maintes fois de se libérer de la domination britannique – n'ont pas participé aux premières vagues. Je ne vais pas donner ici une réponse définitive à ce questionnement important, mais cela mérite d'être noté⁵². La Grande-Bretagne présente évidemment une spécificité dans la constellation européenne, parce que, justement, elle a

⁵¹ Sur les révolutions du XVII^e siècle, voir le livre récent d'E. DZIEMBOWSKI, *Le Siècle des révolutions, 1660-1789*, Paris, Perrin, 2019, qui se concentre sur la révolution de 1688-1689, et n'aborde pas hélas la période de Cromwell.

⁵² Voir par exemple, E.J. HOBSBAWM, *L'ère des révolutions*, Paris, Fayard, 1969.

vécu deux révolutions au XVII^e siècle, qui lui ont permis d'introduire un certain nombre d'institutions libérales, telles qu'une déclaration des droits, l'*Habeas Corpus*, et l'implantation de libertés privées et publiques. De ce fait, la Grande-Bretagne a longtemps été un modèle pour l'Europe continentale. Inversement, les pays gouvernés par les despotes éclairés avaient plus de mal à imposer des lois libérales à leurs dirigeants. Les seules réformes approuvées par ces despotes tendaient à renforcer leur pouvoir et à rationaliser l'État dans l'espoir d'accroître leurs ressources. Les meilleurs exemples en sont donnés par l'empereur d'Autriche Joseph II et le roi de Prusse Frédéric le Grand. Seuls les Pays-Bas autrichiens – province éloignée du Saint Empire Romain Germanique – sont entrés en révolution à la fin des années 1780⁵³. Les autres provinces n'ont su vaincre la répression officielle. C'est le cas de la Hongrie, par exemple.

On peut aussi se demander pourquoi les historiens récents sont si friands de la dénomination «Révolution atlantique», étant donné que les premiers pays à être touchés au XVIII^e siècle par le phénomène révolutionnaire étaient des pays européens non-atlantiques. Je pense à la Corse des années 1750; à la Pologne des années 1790. Et que dire de l'Italie, de la Rhénanie, de la République de Genève et de la Suisse qui sont des pays méditerranéens ou continentaux⁵⁴. Dans les années 1820, qui plus est, ce sont avant tout des nations méditerranéennes qui sont touchées par la fièvre révolutionnaire, notamment l'Espagne, Naples, le Piémont et la Grèce. Sans oublier le Portugal, même si ce n'est pas à proprement parler un pays méditerranéen. La popularité du terme

⁵³ La Révolution dite du Brabant s'est amorcée juste avant celle de la France, ce qui pourrait être en partie dû à la présence en son sol de nombreux patriotes néerlandais, exilés juste après leur échec de 1787.

⁵⁴ Je n'oublie évidemment pas Haïti ou l'Amérique du Sud et ses révolutions successives entre 1810 et 1825. Mais je me concentre consciemment sur l'Europe continentale. Qui plus est, les recherches sur ces révolutions spécifiques se sont accumulées ces dernières années. Notamment l'important projet de recherches dirigé par Nathan Perl-Rosenthal et Clément Thibaud sous le titre «Les origines océaniques des révolutions atlantiques». Pour en savoir plus, R. BLAUFARB, *The Revolutionary Atlantic: Republican Visions 1760-1830. A Documentary History*, Oxford, Oxford University Press, 2017. À propos de la Méditerranée, *Reimagining Democracy in the Mediterranean (1780-1860)*, edited by J. INNES-M. PHILIP, Oxford, Oxford University Press, 2008.

«Révolution atlantique» dénote un américo-centrisme nouveau style, qui tente de détrôner l'eurocentrisme en vogue depuis bien longtemps, avec pour prétexte de mettre en avant les révolutions sud-américaines et caribéennes, longtemps méconnues des historiens classiques, tels que Jacques Godechot et Robert Palmer. Mais il y a plus. Avec l'essor de l'histoire globale – pensez aux ouvrages et au succès de Christopher Bayly – l'âge des révolutions est considéré comme un phénomène global, bien qu'il soit difficile, voire impossible, d'en découvrir des échos en Asie, Afrique ou Russie⁵⁵. Après Eric Hobsbawm, Michael Lang a fort bien contesté cette interprétation⁵⁶. Depuis 2004, j'ai fait le choix de travailler sur les révolutions occidentales – au pluriel, puisque chacune d'entre elles était différente et spécifique – ce par quoi je me sépare de mes prédécesseurs⁵⁷. Je suis certes consciente que cette appellation est elle aussi sujette à critique et peut être rejetée comme un énième centrisme. Faute de mieux et pour conclure sur ce point, le fait est que depuis 1776, il y a eu des révolutions à la fois dans l'Atlantique et en Méditerranée, mais aussi sur le continent européen⁵⁸. Quel que soit le nom dont on l'affuble, ce phénomène était occidental et transnational plus que mondial ou global.

Des vagues révolutionnaires

L'analyse des vagues révolutionnaires a pour avantage indéniable non seulement de découvrir des connexions ou des ricochets d'un pays à l'autre, mais aussi de distinguer entre eux et de dévoiler les affinités et différences d'une vague à l'autre. En effet, si la contamination révolutionnaire produit des effets similaires dans les divers pays impliqués, ils ne proviennent pas nécessairement des mêmes causes et n'ont pas nécessairement les mêmes conséquences, quoique les attentes

⁵⁵ À l'exception évidemment du mouvement des Décembristes de 1825.

⁵⁶ M. LANG, *Globalization and its History*, dans «Journal of Modern History», n. 78, 2006, pp. 899-931.

⁵⁷ Voir notamment ma contribution à *Contemporanea*, vol.10, n. 1, 2007, pp.129-135 et la discussion «L'âge des révolutions: rebonds transnationaux» dans «Annales historiques de la Révolution française», n. 397, 2019, pp.193-223. Voir l'intervention de Clément Thibaud.

⁵⁸ Si la Corse est incluse, cette vague peut être considéré comme ayant commencé dans les années 1750.

des patriotes aient été identiques, du moins dans les années entre 1789 et 1799 – et probablement jusqu'en 1848 avec certaines nuances et certains changements – dus aux événements antérieurs et à la conjoncture. C'est dire que d'une vague à l'autre, s'opèrent des glissements non moins importants. En fait, les premières révolutions des années 1780 – à l'exception des États-Unis entre 1776 et 1786⁵⁹, qui est un cas à part – étaient encore conservatrices. Elles s'efforçaient de restaurer libertés et coutumes anciennes (pensez à la Belgique, aux Provinces-Unies ou à Genève et à la Suisse), qui semblaient menacées par les réformes des despotes éclairés (Belgique, voire France), ou par les lois rétrogrades introduites par une oligarchie de magistrats (Hollande/Genève/Suisse). D'autres sources de mécontentement pouvaient également être la perte de – ou la peur de perdre – l'indépendance. Ce qui incitait les États à renforcer l'unité nationale, comme ce fut le cas de la Corse (années 1750) ou de la Pologne (années 1790). En revanche, les révolutionnaires d'Amérique du Nord et du Sud cherchaient avant tout à s'émanciper de leurs colonisateurs. Volonté d'émancipation qui caractérise également les révoltes italiennes contre l'Autriche et celles de la Grèce contre la Turquie des années 1820.

Il existe plusieurs façons d'étudier ces vagues révolutionnaires. Dans une récente critique de livre, David Bell nous rappelle ainsi que pour comprendre les connexions internationales, les historiens doivent prendre en compte plusieurs facteurs à différents niveaux: influences directes ou indirectes, mais aussi les différentes échelles temporelles et les raisons diverses qui expliquent les décisions publiques ou individuelles. En bref, l'histoire n'est pas seulement «une question d'ondulations à la surface des événements, mais doit aussi tenir compte du courant en profondeur, et des marées lentes et régulières»⁶⁰. Aux historiens de prendre en considération ces multiples dimensions!

Cet article sera beaucoup plus modeste et se focalisera sur les divers projets constitutionnels et les textes mis en œuvre ou conçus par les

⁵⁹ On pourrait dire que les résultats de la Révolution américaine sont allés bien au-delà de ses intentions initiales, mais que les réformes de 1787-1789 supprimèrent certains des «excès» de la décennie révolutionnaire précédente. 1776 serait la phase «jacobine» et 1787, la phase thermidorienne de cette révolution.

⁶⁰ D.A. BELL, *Did Britain win the American Revolution?*, dans «The New York Review», 23 avril 2020.

révolutionnaires européens des années 1820, avant de les confronter à ceux des révolutions du XVIII^e siècle. Il me semble que ce genre de textes en dit plus long que tout discours politique et est en mesure de révéler ce que furent les aspirations réelles des coalitions dominantes et les attentes générales. Qui plus est, une confrontation des revendications ultérieures avec celles de 1776 ou de 1789-1795, de même qu'une comparaison entre elles permettent de mieux appréhender comment fonctionnent les connexions – ou les circulations, si l'on préfère. On y découvrira ainsi rejets, malentendus, acceptations, inspirations et corrections ou adaptations du modèle initial. C'est que, n'en déplaise à une historiographie parfois un peu chauvine, la Révolution française fut certes un modèle pour nombre de patriotes européens, mais jamais un modèle exclusif!

Dans les années 1780 et malgré le précédent de la Révolution américaine qui venait de proclamer pour la première fois au monde les droits universels des hommes⁶¹, la plupart des pays européens ne réclamaient encore que leurs droits originaux, droits qui auraient été violés par leur gouvernement respectif. Même en France, où les constitutions américaines ont été traduites dès 1783 avec l'approbation du roi de France, des penseurs tels que Condorcet ne s'aventureraient pas aussi loin que les Américains⁶². Ils demandaient tout au plus quelques libertés particulières, et non la Liberté révolutionnaire, avec majuscule! Tout change entre 1788 et 1789, lorsque la France elle-même, pays le plus peuplé et le plus puissant du continent, entre en révolution. Alors prolifèrent les projets de déclarations des droits et des constitutions et est réactualisée la nouvelle République américaine, qui devient la référence – positive ou négative. Et cela suggère que, jusque-là, l'Europe n'avait pas bien compris à quel point les réalisations nées de la guerre d'Indépendance (1776-1783) étaient radicalement innovantes. Grâce aux événements de France et aux débats de l'Assemblée nationale, ces

⁶¹ La Grande-Bretagne a proclamé une déclaration des droits en 1688, mais celle-ci ne s'adressait qu'aux sujets britanniques. Ce qui n'est pas le cas de la déclaration américaine de 1776, incluse dans la Déclaration d'Indépendance. Voir aussi D. ARMITAGE, *The Declaration of Independence. A Global History*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2007.

⁶² Pour voir cette évolution, comparer N. CONDORCET, *De l'Influence de la Révolution américaine*, Paris, 1786, avec *Lettre d'un citoyen des États-Unis*, de 1788.

innovations sont désormais mieux comprises et vont inspirer les Européens. Parmi elles, prévaut la nécessité d'une déclaration des droits et d'une constitution écrite, deux bastions contre l'arbitraire. Les années 1780 semblent ainsi avoir été une période d'incubation plus qu'une impulsion radicale⁶³. C'est également perceptible dans les projets constitutionnels conçus dans les années 1780 par les patriotes néerlandais ou dans les commentaires de certains d'entre eux, par exemple les commentaires de Mandrillon, un marchand français vivant en Hollande⁶⁴. Il en va de même pour les patriotes belges, qui ne demandent des réformes radicales qu'après 1789. Par la suite, la situation évolue. Les patriotes européens suivent la route que trace l'Assemblée nationale de France et exigent des droits naturels et une participation populaire effective. Les Français et les patriotes étrangers prennent également conscience qu'il y a au moins deux modèles à leur disposition: une république fédérale telle que les États-Unis – pensez à l'idée de créer des États-Unis belges – et une monarchie ou république centralisée⁶⁵, qui attire tous ceux qui rêvent d'union et de force. Seuls quelques-uns considèrent encore la monarchie britannique comme un modèle adéquat – en raison justement de son équilibre subtil des pouvoirs. Necker, le ministre de Louis XVI était l'un d'entre eux, au même titre que les 'monarchiens' (Lally-Tolendal, Mounier, Malouet). Dans tous les pays concernés, les options fédéralistes et centralisatrices ont été à la fois débattues, prônées ou rejetées, en fonction du contexte local. Pour exemple, le débat politique néerlandais rejette l'«unité centralisée» à la française en faveur de «l'unité décentralisée» – sans pour autant admirer le fédéralisme américain, jugé outré⁶⁶. Entre-temps, les patriotes européens ont surtout découvert combien il était important d'obtenir une constitution écrite et une déclaration universelle des droits. Et cette

⁶³ Je distingue donc bien la vague des années 1780 (1776-1788) de celle de 1790 (1789-1799).

⁶⁴ A. JOURDAN, *La Révolution batave entre la France et l'Amérique*, Rennes, Pur, 2008, pp. 53-58.

⁶⁵ Ici, ce qui importe, ce n'est non pas l'alternative entre monarchie ou république, mais entre centralisation versus fédéralisme – avec leurs immenses conséquences pour le gouvernement ou l'État.

⁶⁶ A. JOURDAN, *La Révolution batave*, cit., p. 161.

fois, ils ont compris qu'ils devaient impliquer le peuple pour remporter le combat⁶⁷.

La Révolution français et l'Europe

Examinons maintenant les relations de la France avec ses voisins européens, puisque la Révolution française a eu un grand impact sur le continent pendant et après cet événement majeur. Ce qui ne veut pas dire qu'elle a influé sur toute réforme et toute révolution. Dans les premières années qui suivent la chute de la Bastille, on le sait, les gouvernements successifs de la France oscillent entre le désir d'émanciper les peuples opprimés et la nécessité de privilégier l'intérêt national. À cette époque, la République de Genève est le seul pays européen à se révolutionner, profitant de l'annexion par la France de la Savoie en novembre 1792. Les premiers troubles éclatent en décembre 1792, et, en février suivant, les journaux français sont en mesure de présenter la première déclaration des droits de Genève – conçue et rédigée par les Genevois eux-mêmes. Suit en 1793 une constitution très démocratique, dans le droit fil de la tradition genevoise. Au même moment, la Rhénanie est envahie par des troupes françaises et occupée jusqu'en juillet 1793, tandis que la Belgique est «libérée» des Autrichiens par l'armée de Dumouriez et occupée jusqu'à la défaite de ce dernier, en avril 1793. Pendant ce temps, la France a annexé plusieurs enclaves, au prétexte que leurs peuples voulaient devenir Français: Corse, Avignon, Savoie, Nice. Mais elle hésite sur le sort des Belges et des Allemands⁶⁸. Ces territoires doivent-ils être annexés ou rester indépendants⁶⁹? Les défaites militaires de la France de 1793 mettent fin à ces hésitations. Ce n'est qu'après le retour des victoires de 1795 que se pose à nouveau le problème des «territoires libérés».

⁶⁷ Exilé genevois et meilleur ami de Brissot, Étienne Clavière pensait que la révolution patriote hollandaise (1781-1787) était vouée à l'échec, parce que le peuple n'était pas impliqué.

⁶⁸ M. BELISSA, *Fraternité universelle et intérêt national. Les cosmopolitiques du droit des gens*, Paris, Kimé, 1998; A. JOURDAN, *Nouvelle histoire de la Révolution*, Paris, Le Grand livre du mois, 2018, pp. 423-467.

⁶⁹ Il y a eu un vote en Belgique qui semblait indiquer que les habitants voulaient faire partie de la France. Un premier pas avait été fait dans cette direction, avant que Dumouriez ne fût battu.

À la fin de la Convention Thermidorienne (septembre 1795), lorsque se succèdent les victoires françaises, seuls deux pays ont accompli leur révolution. Les Provinces-Unies avec l'aide de la France et la République de Genève, tandis que la Belgique est finalement annexée à la France. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que ces trois pays avaient déjà vécu une révolution dans les années 1780, avant même que les Parisiens ne prennent la Bastille. Ces révolutions avaient échoué et les patriotes chassés de leur pays s'étaient pour une grande part réfugiés en France. Ils avaient suivi de près ce qui se passait à Paris, dans l'espoir que la France les aide à rentrer chez eux et à prendre leur revanche. En outre, deux de ces pays étaient déjà des républiques – oligarchiques, c'est vrai – avec une vieille tradition républicaine. Tout cela pourrait expliquer pourquoi ils ont été si prompts à accomplir leur propre révolution. Lorsque les réfugiés néerlandais, belges et genevois ont pu rentrer dans leur pays, ils l'ont fait certes avec des rêves de vengeance contre leurs anciens «opresseurs»⁷⁰, mais aussi avec de nombreux projets qu'ils ont pensé et repensé pendant leur exil, que ce soit des déclarations ou des textes constitutionnels, tandis qu'ils s'intéressaient aussi à la codification. Aucune de leurs idées n'était pourtant similaire à celles des Français. Chacune était adaptée à ce qu'ils nommaient eux-mêmes leur «caractère national»⁷¹. Ce point est maintenant évident, mais ce n'a pas toujours été le cas. Les historiens des années 1960-1980 ont largement négligé cet aspect et insisté beaucoup trop sur l'influence unilatérale de la France.

En Italie, la situation était tout autre. Certains États avaient déjà été réformés et modernisés par leurs dirigeants autrichiens, comme la Toscane et la Lombardie. Inversement, Rome et les États pontificaux; le Piémont et la Sardaigne; Naples et la Sicile réprimaient quiconque aspirait à des changements, tandis que les Républiques des Venise et de Gênes se faisaient de plus en plus oligarchiques⁷². La situation n'était révolutionnaire que chez certains intellectuels, inspirés par les succès de

⁷⁰ Cette soif de vengeance explique les actes de violence qui entraîneraient ces pays dans une sorte de guerre civile.

⁷¹ Pour plus de nuances et de références, voir ma *Nouvelle Histoire de la Révolution*, Paris, Flammarion, 2018.

⁷² W. STUART WOOLF, *A History of Italy (1700-1860). The Social Construction of Political Change*, Londres, Methuen & Co., 1979.

la Révolution française – ainsi qu’il en allait en Allemagne et, plus encore, en Rhénanie. En Suisse, les révolutions française et genevoise avaient ranimé des aspirations démocratiques ou du moins libertaires chez les habitants, qui souffraient d’un manque de liberté et de l’impérialisme bernois. Bien que les autorités aient interdit le port de la cocarde tricolore et refusé de reconnaître la République française, les patriotes n’en demandaient pas moins de grands changements – parmi eux les membres du club helvétique de Paris, où les réfugiés suisses se rencontraient régulièrement. Jusqu’en 1796, quand Frédéric César de la Harpe arrive dans la capitale française et que Bonaparte crée de jeunes républiques en Italie, la France se refusait d’intervenir, car une Suisse neutre avait de nombreux avantages⁷³. Entre autres choses, elle protégeait les frontières orientales de la France des vellétés guerrières de l’Autriche. Mais les victoires de Bonaparte et la création des «républiques sœurs» mirent fin à cette politique. Une fois que Bonaparte avait créé la République cisalpine à laquelle il réunit la Cispadane, il se vit contraint de la protéger, et, pour ce faire, il voulait obtenir le canton suisse du Valais. Quelque temps plus tard, il décide de réunir les territoires suisses italiens à «sa» république. Pendant ce temps, La Harpe et son collègue Peter Ochs tentaient de convaincre le Directoire français de les aider à renverser les gouvernements suisses. Fin 1797, ils présentent un projet de constitution qu’ils discutent avec Bonaparte et le Directoire – dont Merlin de Douai corrigera quelques imperfections.

Le fait est que jusqu’aux victoires de Bonaparte, il n’y avait que deux républiques «sœurs» libres et indépendantes: les Républiques genevoise et batave. La République batave avait dû accepter la présence de troupes françaises sur son territoire, mais ces forces n’intervenaient effectivement que lorsque les autorités néerlandaises leur demandaient de le faire. Jusqu’en janvier 1798, la France avait laissé les Bataves libres d’adopter la constitution de leur choix et la forme de gouvernement qu’ils souhaitaient, avec pour seule condition que ce soit une république plus ou moins centralisée. Mais deux ans s’étaient écoulés depuis leur ‘libération’, et les Hollandais n’avaient toujours pas de gouvernement stable. Le peuple batave avait rejeté le premier projet de constitution de 1797. Le pays était sous l’emprise du provisoire, ce qui était néfaste à

⁷³ Sur la Suisse, voir A. JOURDAN, *Nouvelle histoire de la Révolution*, cit., pp. 428-463.

l'alliance franco-néerlandaise et explique l'intervention française de janvier 1798, qui aboutit à l'introduction d'une constitution en avril de la même année. Texte fondateur rédigé par les Bataves eux-mêmes, qui ont peu tenu compte des observations que leur avait fait parvenir Daunou⁷⁴.

Pendant ce temps, Bonaparte avait donc métamorphosé le visage de l'Italie sans l'autorisation de son gouvernement, lequel aurait voulu échanger les territoires italiens conquis contre la Belgique et la rive gauche du Rhin. Le général victorieux avait créé en Lombardie une République cisalpine et stimulé la transformation de Gênes en République ligurienne, tandis qu'il menaçait la république aristocratique de Venise. À son initiative, le traité de Campo Formio reconnaissait le nouvel ordre italien et prévoyait de surcroît que les Français occuperaient les îles Ioniennes de Venise – Corfou, Céphalonie et Zante. Cette nouvelle donne entraîne d'autres changements, puisque les nouveaux territoires doivent être protégés. Cela implique que l'armée française aura beaucoup plus de territoires sous sa coupe et aura besoin de plus en plus d'hommes pour y faire régner l'ordre et la paix. À la fin des années 1790, la France s'engage ainsi sur une voie complexe et risquée, stimulée en cela par des patriotes italiens tels que Giuseppe Ceracchi, un sculpteur romain ou Buonarrotti, un Jacobin toscan – pour n'en citer que deux des plus flamboyants. Début 1798, le Directoire français va plus loin encore. Il accepte l'expédition d'Égypte concoctée par Bonaparte. Grosse erreur s'il en fut, car l'initiative lui aliène tout à la fois la Russie et la Turquie et est à l'origine de la deuxième coalition antifrançaise, beaucoup plus puissante que la première. Il y a pis. Elle prive la France de ses meilleurs soldats et de sa flotte, à un moment où le Directoire en a le plus urgent besoin, puisqu'il vient de «révolutionner» Rome et d'y imposer une constitution républicaine, tandis qu'est proclamée la République helvétique et que Genève est annexée à la France. Entre-temps, d'autres généraux imitaient le jeune

⁷⁴ Daunou, membre du Directoire et ancien Girondin devint à partir de 1795 un spécialiste en matière de constitution. Il contribue à la rédaction de celle de l'an III, commentera la constitution batave de 1797, rédigera celle de Rome, corrigera avec Merlin de Douai celle de la Suisse et participera à la rédaction de celle de Bonaparte en 1799.

héros. Le général Hoche, par exemple, espérait fonder une république cisrhénane en Rhénanie, mais décède juste avant avoir pu y mettre la touche finale. Le chaos s'accroissait sur le continent – et ce, jusqu'en Irlande, où un violent soulèvement a lieu en 1798 – en conjonction avec une tentative d'invasion par la marine française. C'était la deuxième, et celle-ci comme la première échouèrent lamentablement. Bouleversée par Bonaparte, l'Italie est en proie aux ambitions des uns et des autres, mais aussi et de plus en plus sujette aux spoliations et aux pillages. En bref, la péninsule est tombée dans un inextricable chaos, exacerbé par les velléités prédatrices des nouvelles républiques italiennes à l'endroit de leurs voisins – que ce soit Gênes ou la Cisalpine qui souhaitent s'agrandir, tandis que Naples marche sur Rome en hiver 1798. Cerise sur le gâteau: en 1798-1799, des généraux français transforment ou essaient de transformer les États italiens, qui ont échappé à l'avidité de Bonaparte en républiques démocratiques: Joubert s'imagine en créer une au Piémont sous le nom de Subalpine; Serrurier rêve d'avoir sa république de Lucques – tous deux en vain, tandis que le général Championnet parvient envers et contre tous à transformer le royaume de Naples en République. Conscient des dangers d'une démocratisation plus poussée de la péninsule italienne, le Directoire avait pourtant interdit la création de nouvelles républiques dès novembre 1798. C'était trop tard⁷⁵.

Plus important encore, ce qui avait été souhaité par une majorité de Néerlandais ou même de Genevois était rejeté dans d'autres contextes, en particulier lorsque la «libération» était imposée par une armée étrangère et accompagnée de violences, de pillages et de déprédations. En Italie et en Suisse, le nouvel ordre divisait les habitants et les dressait les uns contre les autres. La guerre civile était latente, voire effective. Il en allait plus ou moins de même dans les îles Ioniennes, où les citoyens nouveaux ne comprenaient pas vraiment ce que les Français voulaient d'eux⁷⁶. Pire encore, la politique agressive des Français en 1798 effrayait

⁷⁵ A. DE FRANCESCO, *L'Italia di Bonaparte, Politica, statualità e nazione nella Penisola tra due rivoluzioni, 1796-1821*, Turin, Utet, 2011.

⁷⁶ Voir la *Correspondance de Ioannis Kapodistrias* pour une vue d'ensemble nuancée. Dans les années 1820, les Grecs avaient une meilleure compréhension des réformes françaises. Durant la Révolution française, cependant, il y avait des «passeurs» grecs

donc les grandes puissances, dont la Turquie et la Russie qui, jusque-là ne s'étaient pas directement impliquées. Ce que l'Angleterre n'était pas parvenue à atteindre plusieurs années durant – une véritable coalition des puissances européennes contre la France – c'est à la politique agressive du Directoire qu'on la doit! Politique initiée par Bonaparte en Italie envers et contre les ordres de son gouvernement et qui a des conséquences extrêmement néfastes pour la France et ses alliés. En 1799, l'Italie est perdue, la République helvétique, divisée en deux factions hostiles – l'une pro-française et l'autre pro-autrichienne –, n'est sauvée que de justesse. Au cours de cette crise tragique, seule la République batave résiste et survit. Cette situation dramatique explique en partie pourquoi se fait jour un mouvement révisionniste qui aspire à modifier le régime directorial, mais une nouvelle erreur est commise quand il implique Bonaparte dans cette entreprise. Le coup d'État de 18 Brumaire sonne le glas de la République en France – même si elle se maintient nominalement jusqu'en 1806. Par la suite, c'est une autre histoire qui commence avec Bonaparte aux commandes, une histoire dont il est responsable et dont la préface a été écrite dès 1796-97. Mais par une étrange ironie du sort, c'est pendant le consulat et l'Empire que d'importantes créations révolutionnaires ont été exportées un peu partout en Europe, où elles ont progressivement commencé à fonctionner et à être acceptées⁷⁷.

Une troisième vague

À la chute de «l'ogre corse» en 1815, les attentes suscitées par la Révolution française étaient loin d'être oubliées. Sous la Restauration (1815-1830), ceux qu'on nomme les libéraux souhaitent la poursuivre, ou mieux encore, compléter ce qui reste inachevé. Comme l'écrit le journaliste du *Mercurie Surveillant*, Charles de Ceulleneer, «la Révolution n'est pas terminée et menace toute l'Europe d'un feu universel», si les

pour populariser les idées révolutionnaires et les réformes. Le plus important était Rigas Feraios, qui fut emprisonné par l'Autriche, où il décéda en 1798.

⁷⁷ Parmi ces créations, on peut citer: les juges de paix et le jury, la codification, la constitution écrite et les droits fondamentaux – civils et non plus civiques ou politiques.

gouvernements refusent d'accorder au peuple une représentation nationale et des libertés constitutionnelles⁷⁸.

Une nouvelle génération revendique cet héritage et exige un gouvernement libéral et le règne de la loi. Parmi les membres de ce mouvement international se trouvent des patriotes italiens, espagnols, portugais et grecs. La troisième vague est en route. Ces patriotes se rencontrent un peu partout sur le continent, à Londres, Paris et Bruxelles, et créent entre autres des comités grecs. Dans celui de Bruxelles, le comité est financé par le banquier belge, François Rittweger⁷⁹. Leurs tâches consistent à recruter des volontaires qui iront combattre sur place les 'opresseurs du peuple'. Parmi les volontaires se trouve le célèbre général espagnol Francisco Mina, qui en 1820 a introduit la constitution de Cadix de 1812 en Espagne. Cette constitution est également adoptée au Portugal, à Naples et dans le Piémont pendant les révolutions de 1820-1821⁸⁰. Le «volcan est toujours actif», note un témoin. Ces événements le démontrent. En France, les royalistes observent avec inquiétude les signes de propagation révolutionnaire. La conclusion qu'ils tirent, c'est que toute idée de réforme référant à un retour à 1789-1799 doit être combattue à tout prix. En France, comme ailleurs, l'héritage de la Révolution a donc la face de Janus. Pour les libéraux et les radicaux, c'est un exemple à suivre, une promesse à réaliser. Pour les conservateurs et les royalistes, c'est une hydre, dont il faut écraser toutes les têtes, avant qu'elle ne se transforme en un monstre invincible.

Que recherchent exactement les révolutionnaires des années 1820? À parachever les promesses de la Révolution française qui ont été violées! C'est-à-dire les libertés fondamentales, garanties par une constitution écrite; une véritable représentation nationale; la séparation des pouvoirs, et la prééminence du droit sur toutes les autres autorités! Mais ils s'efforcent aussi d'obtenir l'indépendance. La révolution républicaine des années 1790, qui s'était faite contre l'arbitraire et avait été soutenue

⁷⁸ Ch. de CEULLENEER, *Défense du Mercure surveillant*, Bruxelles, 1816.

⁷⁹ Grâce au roi des Pays-Bas et son fils, Bruxelles était devenue un refuge d'exilés et la plaque tournante des révolutionnaires européens. Voir Archives nationales de France, F7-6651 (Lettres de Bruxelles).

⁸⁰ À ce sujet, *Connexions after Colonialism. Europe and Latin America in the 1820's*, sous la direction de M. BROWN-G. PAQUETTE, University of Alabama Press, 2013.

par le peuple, a en effet été suivie d'une période de libération des peuples colonisés! C'est ce que Jeremy Adelman appelle «une révolution impériale»⁸¹. Mais cette révolution nouveau style n'est plus dirigée par des juristes et des intellectuels, comme elle l'avait été entre 1776 et 1795, mais beaucoup plus souvent par des généraux et leurs armées. On peut évidemment les trouver en Amérique latine, mais aussi en Europe, où les anciens officiers de Napoléon se battent contre les «opresseurs». Le général Fabvier est un bon exemple de ce genre d'aventuriers. En 1823, il est en Espagne et lutte contre les réactionnaires. Dans les années suivantes, on le retrouve en Grèce, où il participe à la lutte pour l'indépendance. Et que dire du général Lallemand qui envahit le Mexique en 1818 et sert ensuite en Espagne, avant de partir pour la Grèce. Comme si cette vague des années 1820 alliait héritage révolutionnaire et héritage bonapartiste! En fait, tous les perdants de 1789-1815 se regroupent contre les Restaurations victorieuses, de sorte que les héritages révolutionnaires et bonapartistes fusionnent après 1815. La Grèce est un bon exemple de cette situation, tout comme les révolutions sud-américaines. Est-ce si surprenant quand on sait qu'un grand nombre de généraux et d'officiers français ont rejoint leurs homologues européens ou américains dans l'espoir de retrouver une activité et de donner un sens à leur nostalgie de la Grande Aventure que furent à la fois la Révolution et l'Empire? Ce qui ne veut pas dire non plus que les généraux français ont fait tout le travail, mais plutôt qu'ils ont inspiré un nouveau type de révolution qui aurait de graves conséquences dans l'avenir: le «prononciamiento», un nouveau type de bouleversement politique, dirigé par l'armée⁸².

⁸¹ J. ADELMAN, *An Age of Imperial Revolution*, in «American Historical Review», vol. 113, n. 2, 2008, pp. 319-340.

⁸² R. BLAUFARB, *The French Revolutionary Wars and the Making of the American Empire*, dans *The French Revolution in Global Perspective*, sous la direction de S. DESAN-L. HUNT-W. M. NELSON, Ithaca, Cornell University Press, 2013, pp. 148-162. I. CASTELLS, *Le libéralisme insurrectionnel espagnol (1814-1830)*, dans «Annales historiques de la Révolution française», n. 336, 2004, pp. 221-233. Sur les autres influences et aventuriers, M. BROWN, *Adventuring through Spanish Colonies. Simon Bolívar, foreign mercenaries and the birth of new nations*, Liverpool, Liverpool University Press, 2006.

Un nouveau modèle

Mais il y a plus! Ce qui précède démontre qu'un nouveau modèle s'est répandu dans une partie non négligeable de l'Europe au cours des années 1820: la constitution espagnole de 1812. C'est-à-dire une monarchie constitutionnelle fondée sur la souveraineté nationale et la religion. Les droits ont disparu et avec eux, les droits naturels de l'homme⁸³. Sont maintenues la liberté et l'égalité, mais seulement en tant que droits civils et en tant que libertés constitutionnelles. Curieusement, cette constitution et ses clones ne comportent plus qu'un seul organe législatif: la séparation des pouvoirs se fait entre lui et le monarque. Le modèle espagnol, qui combine traditions locales et historiques avec des lois positives, était peu appréciée du roi d'Espagne, qui la lisait comme une «copie des principes révolutionnaires et démocratiques de la constitution française de 1791». Contraint de l'accepter durant les trois ans (1820-1823) où le libéralisme régna en Espagne, il s'empresse de la supprimer quand sont renversés les libéraux. En Espagne, au Portugal, à Naples et dans le Piémont, c'est donc ce modèle qui a dominé⁸⁴. Rien de tel dans la France de la Restauration (1814-1830), où s'imposa dès 1814, ce que Pierre Rosanvallon appelle le «moment anglais»⁸⁵. C'est-à-dire un régime mixte fondé sur la souveraineté nationale et la monarchie héréditaire, mais avec deux organes législatifs – une chambre haute et une chambre basse. Le roi a donné à cette constitution le nom de Charte – concession du roi à ses sujets, tout comme en Angleterre. Bien que les ministres soient devenus responsables, le roi ne l'est toujours pas, mais, contrairement au Directoire, lui a obtenu le droit de dissolution. Dans notre contexte, cela signifie qu'un modèle qui semblait être devenu obsolète depuis 1776-1789, pouvait refaire surface et redevenir pertinent. C'est ainsi que le ministre autrichien, Metternich l'interprétait du reste, quand il décrivait la Charte comme inspirée de la Grande-Bretagne, mais «adaptée aux besoins nouveaux». Il désapprouvait en

⁸³ C'est déjà le cas dans la première constitution de Bonaparte de 1799.

⁸⁴ J.-B. BUSAALL, *Le spectre du jacobinisme. L'expérience constitutionnelle française et le libéralisme espagnol (1808-1814)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012; J. VARELA SUANZES-CARPEGNA, *La Constitution de Cadix dans son contexte espagnol et européen (1808-1823)*, dans «Jus Politicum», n. 9, 2013, pp.1-25.

⁸⁵ P. ROSANVALLON, *La Monarchie impossible. Les Chartes de 1814 et de 1830*, Paris, Fayard, 1994, pp. 57-64.

revanche la constitution espagnole et la jugeait «dangereuse pour les trônes et la paix sociale». C'est que le modèle espagnol aurait été trop proche du précédent français de 1791⁸⁶.

En Grèce, les premières constitutions révolutionnaires (1822, 1823 et 1827) étaient elles aussi différentes. Comme en Espagne, elles prévoient un organe législatif unique et une mention à la religion nationale. Là non plus, aucun droit naturel n'est évoqué, seul sera établi le «droit public des Grecs»: c'est-à-dire l'égalité devant la loi, la méritocratie et les droits civils. Les constitutions grecques introduisent aussi le droit d'être entendu par la justice et jugé publiquement, ainsi que l'abolition de la torture – ainsi qu'il en était allé dans la plupart des pays 'révolutionnés' dans les années 1790. Une grande différence avec la Constitution française de 1791 et celle de l'Espagne de 1812 par contre, c'est que l'exécutif ne sera pas exercé par un roi, mais par un corps collégial – comme la France de 1793 ou mieux encore de 1795. Mais, dès 1827 s'opère un glissement important, puisque le texte constitutionnel remplace le corps collégial par un président, élu par le corps législatif⁸⁷. C'est la première fois que cette institution devient réalité en Europe⁸⁸. Ici donc résonne l'impact du modèle américain, tout comme du reste l'Acte grec d'Indépendance de janvier 1822 qui semble faire écho à la déclaration américaine de 1776⁸⁹.

Le premier président fut Ioannis Kapodistrias, qui avait déjà été gouverneur de la République Septinsulaire entre 1803 et 1807. Ce qui est également intéressant dans ce texte de 1827, c'est que quelques articles semblent avoir été empruntés à la codification française (code

⁸⁶ S. PIERRÉ-CASQUETTES, *La Constitution de Cadix et le droit constitutionnel européen*, dans «Revue Civitas Europa», n. 29, 2012, pp. 5-21.

⁸⁷ Ces textes en Français et l'Acte d'Indépendance peuvent être trouvés sur Internet. DigiThèque Mjp. <https://mjp.univ-perp.fr/constit/gr.htm>

⁸⁸ L'Amérique du Sud avait suivi les États-Unis sur ce point, et repris le républicanisme de même que le fédéralisme. À l'exception toutefois du Brésil.

⁸⁹ Dans la constitution de 1827, il est fait mention d'un pouvoir exécutif élu pendant sept ans et incarné par un seul homme. Le pouvoir législatif siège désormais 4 à 5 mois seulement et n'est plus permanent. Je dirais que ce nouveau texte avec ses références à la codification et un exécutif fort est plus inspiré du régime napoléonien que les premières constitutions grecques avec leur exécutif collégial. Ici, on peut donc distinguer des inspirations américaines mêlées à diverses inspirations françaises. Cfr. D. ARMITAGE, cit., pp. 108, 148.

civil, code militaire, code commercial, etc), ainsi que les articles sur la garde nationale, la justice publique et la justice de paix. Des emprunts aux textes révolutionnaires français se décèlent également dans plusieurs termes, tels que la proclamation selon laquelle l'État grec sera «un et indivisible»; et que «la souveraineté réside dans la nation et que le pouvoir est issue d'elle et n'existe que pour elle». L'article 99 de la Constitution de 1827 est plus explicite encore, en ce qu'il spécifie que la codification sera fondée sur celle de la France. Il n'en demeure pas moins que les constitutions grecques, comme celle de la France (1814) ou de l'Espagne (1812) omettent toute mention aux droits naturels. Les seuls droits dont les Grecs pourront jouir sont limités à la vie, à l'honneur et à la propriété, ainsi qu'à la liberté personnelle en vertu de la loi (1827). Certes, ils obtiennent le droit de s'exprimer et de publier, tandis que la noblesse sera supprimée. Cette constitution à la sauce franco-américaine ne plaisait pas vraiment à la Sainte-Alliance ou à l'Angleterre, et, en 1830, lors de la quatrième vague révolutionnaire, la république grecque est contrainte d'adopter une monarchie héréditaire⁹⁰.

Il en va de même pour la Belgique, qui doit accepter un roi, tandis qu'en Espagne, l'ironie du sort veut que ce soient les baïonnettes françaises qui mettent fin à l'expérience constitutionnelle et renversent les libéraux au profit de l'autocrate Ferdinand VII. Cela dit, s'il ne fait aucun doute que les révolutions des années 1830 cultivaient initialement des aspirations révolutionnaires, les résultats définitifs sont quelque peu régressifs. L'Europe tout entière redevient monarchiste⁹¹. Le seul progrès enregistré à cette date est que ces monarchies nouvelles sont constitutionnelles, à l'exception donc de l'Espagne de 1823, mais aussi de la Grèce, dont le roi refuse dans un premier temps d'accorder à son

⁹⁰ A. COUDERC, *L'Europe et la Grèce, 1821-1830. Le concert européen face à l'émergence d'un État-nation*, dans «Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin», n. 42, 2015, pp. 47-74.

⁹¹ L'antique République néerlandaise était devenue une monarchie en 1806, lorsque Napoléon y a créé un trône pour son jeune frère Louis. En 1814, avec le soutien des Anglais, le fils du dernier stadhouder, Guillaume I^{er} a remplacé Louis. Il s'agit là de la première étape dans la «monarchisation» de l'Europe. Ce processus s'est terminé par la création de monarchies en Belgique et en Grèce, tandis que l'Italie est retombée entre les mains de ses princes et souverains autocratiques.

peuple un texte fondateur⁹². Seule la Suisse républicaine échappe alors au sort infligé aux anciennes républiques et conserve sa forme ancestrale. Le républicanisme est tombé en disgrâce, rejeté comme synonyme de démocratie et de chaos⁹³.

En Allemagne et en Italie, les révolutions des années 1820-1830 n'ont fait que raviver l'impatience des peuples, des élites patriotes. Les efforts pour s'émanciper n'ont mené qu'à de vagues promesses qui n'ont été suivies d'aucune réalisation effective. En Allemagne, où trois États avaient adopté des constitutions dès 1818-1819 – Bade, Bavière et Wurtemberg – les efforts pour poursuivre la libéralisation de la monarchie constitutionnelle furent eux aussi étouffés dans l'œuf et les manifestations en faveur de la liberté de la presse énergiquement réprimées. Même impuissance en Italie. Seule Bologne parvint provisoirement à s'affranchir du joug pontifical et à former un gouvernement, mais pour peu de temps. L'Autriche est là pour enrayer toute velléité rébellionnaire. Et la nouvelle France de Louis-Philippe n'est pas encore assez puissante pour leur venir en aide.

D'un échec à l'autre

La cinquième vague (1848) s'est étendue sur l'Europe tout entière. En Italie, Pologne, Hongrie, Autriche, Suisse et France. L'Espagne et le Portugal ont été épargnés, car ils viennent à peine de clore une guerre civile de plusieurs années, tandis que la Belgique et la Grèce restent pacifiques et que la Grande-Bretagne poursuit prudemment ses réformes.

En fait, seule la nouvelle constitution française de novembre 1848 exprime les attentes contemporaines des Européens révoltés. Les droits naturels y sont réintroduits; la fraternité obtient enfin la priorité sur la

⁹² En Prusse et en Autriche, de même que dans les États allemands, la Révolution de 1830 ne donna lieu à aucune réforme d'envergure. Quant à l'Italie, ses révolutions successives furent tuées dans l'œuf. La Grande Bretagne évita les drames de ses voisins grâce à sa réforme électorale de 1832, qui corrigeait les défauts du système et élargissait le suffrage – et l'Acte d'Emancipation de 1829 en faveur de l'Irlande catholique.

⁹³ Comme suggéré ci-dessus, les républiques ne sont pas toujours démocratiques. Elles peuvent être oligarchiques et aristocratiques. Il faut donc faire une distinction entre démocratie et république ce qu'on ne fait pas toujours, y compris de nos jours.

propriété et pour la première fois devient partie intégrante de la devise nationale: «Liberté, Égalité, Fraternité». Sous le sceau de la fraternité, est proclamé le droit au travail, à l'instruction et aux secours, et la République française est ressuscitée. Pour la première fois depuis fort longtemps, la France reconnaît enfin et assume son héritage révolutionnaire, y compris celui de la Convention – pour peu de temps hélas, puisque le premier président qu'ait eu la France et qui n'est personne d'autre que le neveu de Napoléon I^{er} suit bientôt l'exemple de son oncle et, en 1852, assassine la Deuxième République.

Dans d'autres pays, comme l'Italie et l'Allemagne, un premier pas est fait dans la réalisation (de l'idée) d'unité nationale contre les «opresseurs» étrangers. Resurgit ainsi ce qui préoccupait déjà les révolutionnaires corses, italiens, sud-américains et belges des vagues précédentes. Les priorités étaient en effet différentes selon qu'un pays était ou non indépendant ou occupé par une puissance étrangère. En Hongrie, en Roumanie, Pologne, etc., la révolution de 1848 fut d'abord une guerre d'indépendance contre les puissances impériales au nom de la nation. Les aspirations démocratiques passent au second plan ou vont de pair avec cette volonté d'émancipation. Mais pour ces nations elles aussi, la révolution de 1848 a échoué et aucune nouvelle république n'a été créée, sauf en France⁹⁴. Certes, une République romaine voit le jour, mais elle ne tarde pas à être renversée – c'est Louis-Napoléon qui ici aussi s'en charge et qui restitue au Pape son pouvoir⁹⁵. Certes, les souverains du Piémont et de la Toscane promettent une constitution à leurs sujets, mais tout comme en Allemagne, en Prusse ou en Autriche, les promesses font long feu. En juin 1848, la révolution hongroise est écrasée, suivie ensuite de la défaite de Vienne d'octobre et de celle de Berlin de novembre.

Une étude des divers projets constitutionnels et déclaratoires devrait dévoiler sur quels précédents s'appuyaient les révolutionnaires

⁹⁴ J. BREUILLY, *The Revolutions of 1848*, dans *Revolutions and Revolutionary Tradition in the West, 1560-1991*, sous la direction de D. PARKER, London, Routledge, 2000, pp. 109-131. Notons pourtant que la Suisse moderne est née de la révolution de 1847, qui mène à la nouvelle constitution de 1848 et met fin à la guerre civile.

⁹⁵ Sa constitution de 1849 est extrêmement intéressante, tout comme celle de Francfort pour le nouvel empire allemand. Sur 1848, voir aussi J. SPERBER, *Revolutionary Europe (1780-1850)*, Harlow (GB), Longman, 2000.

européens de 1848-1849 et poursuivre ce que j'ai tenté de faire ici pour les années 1820. Cela permettrait de mieux nuancer encore l'analyse des connexions et interactions entre pays européens et de percevoir si Italiens et Allemands sont parvenus ou non à s'émanciper des modèles français, américain ou britannique – ainsi qu'ils l'avaient rêvé.

Conclusion

Ce que ces vagues révolutionnaires révèlent avant tout, c'est qu'il n'y avait pas un modèle exclusif, inspirant tous les autres. Pourrait s'y ajouter, même si cela n'a pas vraiment été traité ici que chacune des nations impliquées adopte un rythme et des priorités spécifiques, ce qui explique les caractéristiques propres à chaque vague. Les monarchies constitutionnelles allemandes, par exemple, réclamaient la liberté de la presse. D'autres désiraient un élargissement du suffrage (Angleterre et France); d'autres encore l'indépendance (Hongrie) ou la suppression de la féodalité (pays slaves et allemands).

Ce qui a retenu ici mon attention, c'est que le modèle peut tout aussi bien être anglais, américain, français qu'espagnol. Chaque protagoniste s'est flatté par ailleurs d'apprendre des erreurs de ceux qui ont précédé. Comme le disait Mazzini, notamment, «il est temps de renouveler la tradition française et d'«italianiser» le mouvement». Les Allemands avaient ainsi tendance à rejeter l'exemple français et aspiraient à une «révolution légale» - quelle que soit la signification précise de l'expression. Cette priorité n'est pas typique de la mi-19^e siècle. Après tout, les Français ont voulu faire mieux que les Américains, tandis qu'en 1797-1798, les Néerlandais se targuaient d'éviter les erreurs des premiers comme des seconds et d'adapter leur texte fondamental au «caractère national». Tout au long du XIX^e siècle, qui plus est, le modèle français révolutionnaire était quelque peu disqualifié par les tragédies des années 1792-1794 et l'impérialisme de Napoléon. Sous la Restauration, les Européens préféraient ne pas trop être associés avec ce qui venait de France. Et quand certaines institutions françaises s'imposaient à eux, elles étaient rarement présentées comme telles. Ainsi, bien que la constitution espagnole présente des ressemblances flagrantes avec celle de 1791, les législateurs ont nié s'en être inspiré, préférant mentionner une origine britannique et la tradition espagnole. La terminologie a même été modifiée et hispanisée. Alors que chaque bouleversement

parisien avait un effet électrisant au-delà de la France, l'influence de celle-ci sur ses voisins était dissimulée⁹⁶ et d'autant plus que triomphait un peu partout un nationalisme plus ou moins vindicatif, niant tout apport étranger dans la formation des nations nouvelles.

D'autres conclusions intéressantes peuvent être tirées. La première est qu'un emprunt peut émaner de différents textes et sources. Prenez la Grèce, par exemple. Son Acte d'Indépendance a beaucoup de points en commun avec la Déclaration de l'Amérique de 1776, alors que ses textes constitutionnels ont une similitude avec ceux des Français et des Espagnols, tout en affichant une originalité certaine. Rien de plus logique en fait, puisque chaque pays a ses priorités propres – selon ses contingences et sa culture. Une chose est sûre, cependant. Les révolutions des années 1820 et 1830 n'étaient pas aussi généreuses que celles des années 1790. Exit les droits sociaux et les libertés politiques, la garantie sociale et le droit au travail, le droit aux secours et à la protection que l'on retrouve non seulement dans la constitution française de 1793, mais aussi dans les textes genevois, batave, ligurien ou napolitain des années 1790⁹⁷. C'est-à-dire dans les textes qui ont été rédigés librement – sans intervention du Directoire. Du suffrage universel, il n'est plus question – ce qui deviendra une revendication entre 1830 et 1848. Ce qui s'impose malgré tout, c'est le droit d'être éduqué et la liberté de s'exprimer. Le fait que les droits naturels ne soient plus mentionnés signifie évidemment que le peuple n'a plus le droit de se lever contre son gouvernement – alors que le nouveau régime lui-même est le produit de la révolution. Comble de l'ironie!

Est également modifiée la composition des coalitions révolutionnaires. En 1776 ou en 1789, chaque citoyen était plus ou moins impliqué. Pendant l'ère des Restaurations, un changement se produit poussant vers l'avant des officiers et des soldats, sans oublier les sociétés secrètes. Inspirées par la franc-maçonnerie et les associations contre-révolutionnaires, ces sociétés secrètes ont tenté de conquérir la

⁹⁶ J. BREUILLY, *The Revolutions of 1848*, dans *Révolutions and the Revolutionary Tradition*, cit.,

⁹⁷ J'ai étudié cet aspect en détail dans: *Transnational Perspectives. The French Revolution, the Sister Republics, and the United States*, in *The Cambridge History of the Age of Atlantic Revolutions*, sous la direction de W. KLOOSTER, CUP, à paraître, 2022.

société civile à leur cause et de renverser les gouvernements. Elles pouvaient compter sur un réseau international de révolutionnaires. Cela est évident pendant la Révolution grecque, où des volontaires de l'Europe et d'ailleurs ont combattu pour l'indépendance hellénique. Ce qui suggère que dans les années 1820-1830, il n'était pas encore question de nationalisme⁹⁸. Tout au plus de formation de la nation. La cause révolutionnaire demeurait universelle. C'est même le cas en Russie, où les officiers qui se trouvaient en Espagne en 1823 ont pris le parti des Grecs, avant de tenter de révolutionner leur pays en décembre 1825⁹⁹. Tous ces efforts n'ont pas suffi à vaincre la grande coalition réactionnaire des rois – excepté dans l'Amérique hispanique où sont décisives les années 1820. Durant cette période, la Sainte-Alliance s'est avérée assez forte pour briser ces soulèvements en Europe. La France s'en est chargée en Espagne, tandis que l'Autriche agissait en Italie, et la Prusse en Allemagne. Mais à la fin de la décennie, quelque chose avait malgré tout changé, ainsi qu'en témoigne l'envoi de 14.000 soldats français en Grèce pour lutter contre les oppresseurs turcs, et ce, avec l'accord de la Russie et de l'Angleterre. Ce qui porta un coup fatal à la fameuse Alliance¹⁰⁰.

La vague des années 1830 est assez similaire. C'est plus la conclusion des soulèvements des années 1820 qu'un véritable tournant. La Grèce et la Belgique se sont proclamées indépendantes, mais ont dû accepter une monarchie héréditaire. En Belgique, c'est un succès, qui explique le calme des années suivantes. Mais le nouveau roi grec Otto, contrairement à Léopold de Belgique, refusait d'introduire une constitution et gouvernait tel un monarque absolu. Les conséquences ne se sont pas longtemps fait attendre. Un coup d'État militaire eut lieu en septembre 1843, qui persuada Otto de donner une constitution à son peuple. Si on se tourne vers la France, la situation politique était tout à fait différente. 1830 avait relancé la grande révolution de 1789 et divisé

⁹⁸ Entendu dans son sens classique et synonyme d'amour excessif et exclusif de son pays/de sa patrie. On sait que les historiens anglo-américains confondent formation de la nation et nationalisme.

⁹⁹ J. GRANDHAYE, *La république des décembristes. Pour une histoire de la modernité politique en Russie (1760-1870)*, Thèse de doctorat, Université panthéon-Sorbonne, Paris 1, 2008.

¹⁰⁰ Elle fut dissoute en 1825 à la mort d'Alexandre I^{er}.

une fois de plus les Français. Certains souhaitaient revenir à 1789; d'autres à 1793; certains voulaient le retour de la république; d'autres celui d'une monarchie constitutionnelle. D'autres encore rêvaient de ressusciter la monarchie absolue – la seule légitime à leurs yeux. Les monarchistes libéraux l'ont emporté, mais ne sont pas parvenus à réconcilier les Français. L'instabilité persista tout au long de la période 1830-1848.

En vérité, un grand changement s'est produit en 1848, lorsque les révolutions ont réuni une coalition massive de libéraux, de chrétiens et de radicaux de toutes les classes, coalition qui promettait l'obtention de vastes acquis. Pendant quelques mois, les patriotes européens ont cru en effet que leurs attentes seraient réalisées. En France, une constitution républicaine généreuse a donc été mise en œuvre qui promettait des droits politiques et sociaux, tout droit sortis de l'arsenal 1793. Mais quatre ans plus tard, la Deuxième République est une fois encore renversée par un Bonaparte et ces droits sont abolis¹⁰¹. En Europe, les révolutions sont réduites à néant entre 1848 et 1850. Cependant, les promesses inaccomplies resteraient une attente populaire à travers le monde occidental. Faute d'avoir obtenu ces droits, les peuples opprimés se tourneront peu à peu vers le nationalisme. C'est une autre façon de s'émanciper, mais cela ne mène pas forcément à la démocratie. Pour celle-ci, un autre combat était nécessaire. Entre-temps, il est devenu clair que les connexions transnationales ne provoquent pas nécessairement des révolutions à travers le monde, même si elles inspirent des changements politiques, sociaux, techniques, juridiques ou culturels. Et ceux-ci proviennent de sources aussi diverses que les peuples concernés.

¹⁰¹ Les journées de juin 1848 avaient déjà amorcé une régression, mais la constitution de novembre 1848 demeurait généreuse.

Race, couleur, sang.
La République au défi des castes pendant la
Révolution de Saint-Domingue

Bernard GAINOT

IHRF-IHMC, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

bgainot@orange.fr

C'est sans aucune distinction d'individus, de place, de grade, que l'histoire des Républiques consacre à la postérité le souvenir des belles actions; si son burin fidèle, en retraçant les annales d'un grand peuple, doit couvrir d'une gloire immortelle un héros, un homme vertueux, elle n'est point arrêtée par la considération s'il est né en Europe, ou sous le ciel brûlant de l'Afrique; s'il a le visage de couleur bronzée, ou approchant de l'ébène. Les traits de courage d'un nègre sont aussi dignes d'admiration que ceux d'un habitant de l'ancien monde. D'ailleurs, qui a plus de droits à l'estime générale, que l'homme de couleur combattant en faveur de la liberté, après avoir éprouvé toutes les horreurs de l'esclavage? Pour égaler les plus fameux guerriers, il lui suffit de se rappeler tous les maux qu'il a soufferts¹.

Dans les *Papiers Dumas*, au département des manuscrits de la BNF, on trouve cet article anonyme, découpé dans un journal de l'époque directoriale, intitulé «Le général Dumas, homme de couleur». Il est daté du 4 germinal an V (24 mars 1797). Le général Thomas-Alexandre Dumas est alors au fait de sa gloire, grâce aux faits d'armes qui l'ont distingué dans la campagne du Tyrol. C'est un éloge vraiment républicain d'un général dont la couleur est une marque de distinction et de raffinement, et non d'opprobre et de discrimination. Quelques lignes plus loin, l'auteur enfonce le clou: il souligne que Dumas est l'«un des plus beaux hommes qu'on puisse voir, sa physionomie intéressante est accompagnée d'un air doux et gracieux. Ses cheveux crépus rappellent la chevelure des Grecs et des Romains». Un sang-mêlé,

¹ Bibliothèque Nationale de France, Nouvelles acquisitions françaises, 24 641, Papiers Dumas.

d'origine africaine par sa mère, modèle de la beauté antique! Qu'est-ce à dire?

Tout d'abord, même si cet article reflète un point de vue minoritaire, le fait qu'il ait été publié annule entièrement les affirmations selon lesquelles la discrimination raciale serait un invariant structurant de la société française, et plus encore l'indice du préjugé colonial gravé au cœur de la République.

A contrario, son caractère minoritaire doit être interrogé. Est-il l'expression d'une petite élite républicaine, isolée face à une opinion populaire prompte à marginaliser les personnes de couleur?

Certes, le nombre de Noirs en métropole à l'approche de la Révolution est fortement réduit, 5000 personnes environ pour 28 millions d'habitants². Mais ces gens de couleur sont fortement concentrés à Paris, et dans quelques grandes villes portuaires. Si des phénomènes de marginalisation, se traduisant notamment par l'indigence et la prostitution, peuvent être relevés, des exemples d'intégration, et même de réussite sociale, par les mariages mixtes, ou les carrières entrepreneuriales, sont notables³. En dépit d'une législation raciale qui se veut fortement coercitive, notamment la Police des Noirs en 1777, les conclusions établies par plusieurs historiens ayant soigneusement relevé les traces de la communauté des Noirs et des gens de couleur dans un environnement populaire urbain vont dans le sens d'une assez grande tolérance, ou du moins d'une indifférence à la couleur de la peau⁴. Si une tendance à la purification raciale se fait jour à la fin de l'Ancien Régime, sous la pression des couches dirigeantes coloniales, dans l'esprit de la loi (mais pas dans l'exercice de la justice),

² E. NOËL, *Être noir en France au XVIII^e siècle*, Paris, Tallandier, 2006, p. 95.

³ P. H. BOULLE, *Race et esclavage dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2007. Voir également du même auteur, «Les gens de couleur à Paris à la veille de la Révolution» dans *L'image de la Révolution française*, sous la direction de M. VOVELLE, Pergamon Press, 1989, vol. 1, pp. 159-168.

⁴ Outre E. NOËL-P. H. BOULLE, voir S. PEABODY, «There are no slaves in France». *The political culture of race and slavery in the Ancien Regime*, Oxford, Oxford University press, 1996; S. T. MCCLOY, *The negro in France*, Lexington, University of Kentucky Press, 1961. De nombreux textes de référence se trouvent dans *Le droit des Noirs en France au temps de l'esclavage*. Textes choisis et commentés par P. H. BOULLE-S. PEABODY, Paris, L'Harmattan, 2014.

elle est mise en échec par la neutralité de la société.

Le terme même de «race» est fortement indéterminé dans la France du XVIII^e siècle. On s'accorde à lui reconnaître trois sens différents: le plus commun est le sens féodal, qui renvoie aux origines familiales. Il est synonyme de lignage, ou de dynastie (la «race des Capétiens»), mais il peut également s'employer pour désigner une communauté revendiquant les mêmes ancêtres. Ainsi, la doctrine des «deux races» est-elle fréquemment invoquée au cours du XVIII^e siècle pour présenter les origines de la «Nation-France»: la race des Francs, qui est la race des seigneurs, d'origine germanique; et la race des Gaulois, d'origine gallo-romaine, qui compose la plèbe et les populations conquises. Sieyès propose que les Gaulois renvoient les aristocrates issus des Francs dans leurs forêts originelles de Germanie⁵. Le deuxième sens invoque le sang, la pureté du sang (*limpieza de sangre*), et structure les sociétés ibériques, notamment la hiérarchie des *castas* dans l'Empire colonial espagnol. Ce qui nous conduit au troisième sens, celui qui désigne chaque composante de la société coloniale par la couleur de la peau. C'est ce que nous pouvons appeler le sens créole⁶. Ces trois significations, toutefois, ne renvoient pas à des réalités distinctes. Elles tendent même de plus en plus à se confondre. Le *sang pur* obsède l'aristocrate en quête de ses origines; tout comme il sert aussi de marqueur invisible pour assigner chaque catégorie de la population coloniale à son origine, et même pour établir des équivalences sommaires entre cette population coloniale et la population métropolitaine: les Blancs sont les aristocrates, les Noirs la masse laborieuse rivée à la terre, et les sang-mêlés une sorte de Tiers État. Fausses évidences, puisque l'obsession de la «pureté» du sang n'est pas de même nature en métropole et aux Antilles.

Le sens contemporain de la race a perdu sa polysémie. Voici quelle est sa définition au début du XX^{ème} siècle:

On doit entendre par *race* la continuité d'un type physique traduisant les

⁵ E. SIEYÈS, *Qu'est-ce que le Tiers-État?*, 1789. Sieyès utilise le terme «races» pour désigner les différents peuples aux origines du peuplement de la France (p. 18), mais il parle plus spécifiquement de la «caste» nobiliaire (p. 12), socialement définie par son parasitisme, et non ethniquement définie par ses origines.

⁶ J.-L. BONNIOL, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992.

affinités de sang, représentant un groupement essentiellement naturel, pouvant n'avoir, et n'ayant généralement rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue, les mœurs, qui répondent à des groupements purement artificiels, nullement anthropologiques, et ne relevant que de l'Histoire dont ils sont les produits⁷.

Le point fondamental est ici l'opposition entre la *naturalisation* (le donné biologique) qui englobe la race, et l'*artificialisation* (le construit social, qui appartient à l'Histoire). Ainsi isolée, la race est ensuite traitée selon deux opérations distinctes: une classification catégorisante, qui permet de cerner des types raciaux à partir de certains critères, et enfin, une hiérarchisation de ces types raciaux, qui couronne la démarche⁸.

Selon Pierre-André Taguieff⁹, deux logiques principales de racisation sont à l'œuvre: une affirmation de la différence raciale centrée sur une supposée infériorité d'un groupe donné. C'est l'hétéroracisation, essentiellement opérante sous les régimes coloniaux esclavagistes. L'aspect inégalitaire de la relation est primordial, tandis que l'assignation à la race de tout un groupe humain (les Africains aux Antilles) par les profiteurs du système a pour finalité l'exploitation forcenée de ce groupe, et non son extermination. La seconde logique, celle de l'autoracisation, tire son nom du fait qu'un groupe humain affirme sa supériorité, soulignant sa différence, et énonçant son identité, en argumentant sur la pureté de la race. Le groupe dominant définit du même coup les attributs racialisés du groupe humain pris pour cible, engageant un processus de séparation dont la finalité est la ségrégation, la déportation, ou l'extermination de ce groupe cible. C'est la marche vers la Shoah dans l'Allemagne nazie, le régime d'apartheid en Afrique du Sud, etc.

Sur le plan méthodologique, il est essentiel de bien distinguer ces deux logiques à l'œuvre dans les structures sociales racistes. L'esclavage ne saurait être confondu avec le génocide. Il est absurde de dire que l'édit de Colbert de mars 1685, qui ne sera baptisé *Code Noir* que dans le

⁷ E. PITTARD, *Les races et l'Histoire. Introduction ethnologique à l'Histoire*, Paris, Albin Michel, 1924, p. 4.

⁸ P.-A. TAGUIEFF, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Fayard, 2002 (1^{ère} édition, 1998), p. 100.

⁹ ID., *La force du préjugé, essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Gallimard, 1987, p. 163.

cours du XVIII^e siècle, cible les Africains noirs comme groupe humain spécifique. Il dessine juridiquement les contours du statut servile dans une économie d'exploitation forcenée du travail humain, afin d'assurer la perpétuation de cette société inégalitaire, perpétuation mise en péril par la violence débridée des maîtres¹⁰. Mais, sur le plan historique, le statut d'infériorité assigné à la majeure partie de la population conduit à la racialisation de cette dernière, de telle sorte que le racisme est à la fois justification et conséquence de la mise en esclavage, mais il ne préexiste pas à cette dernière.

Ainsi, si les deux logiques ne sont pas réductibles l'une à l'autre, elles se superposent néanmoins dans les formations sociales structurées autour de l'économie esclavagiste de plantation. À partir de ces rapports d'exploitation, l'idéologie raciste développée au sein des sociétés coloniales devient système ségrégatif: c'est le *préjugé de couleur*, comme le baptisent ses adversaires. Nous essaierons dans une première partie d'en préciser la portée pratique, et les représentations qui le justifient. La révolution de Saint-Domingue disloque le préjugé de couleur, et remodèle les catégories socio-juridiques. Dans une deuxième partie, nous nous attacherons à la rhétorique de quelques acteurs emblématiques de cette *révolution des couleurs*. Toutefois, dans ses interactions avec la métropole, par un jeu de miroirs, sont projetées des représentations qui vont alimenter la transition vers le racisme contemporain, comme doctrine de hiérarchisation des groupes humains, et à ce titre comme justification des discriminations exercées à l'égard de certains d'entre eux. Ce racisme s'est surtout développé à partir de l'abolition de l'esclavage et en réaction à celle-ci, à partir du début du XIX^e siècle. Mais, comme nous le verrons dans une dernière partie, il contribue à une codification plus rigide du préjugé de couleur.

Le préjugé de couleur

Le qualificatif *préjugé de couleur* est un terme péjoratif employé par ses

¹⁰ J.-F. NIORT, *Le Code Noir. Idées reçues sur un texte symbolique*, Paris, Le Cavalier bleu, 2015. Cette analyse rigoureuse, à la fois historique et juridique, se démarque de l'ouvrage à succès de Louis Sala-Molins (*Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*) qui procède par indignations rétrospectives, et par confusion entre exploitation et extermination.

victimes, la couche intermédiaire des affranchis, soit par miscégénéation (on emploie alors plus volontiers le terme de *sang-mêlés*, que celui de *métis*), soit par manumission (il n'existe qu'une minorité de Noirs bénéficiaires de ce procédé, comparativement aux sang-mêlés)¹¹. Il y a une controverse autour du *Code Noir*, au début de la Révolution, les libres de couleur réclamant une application stricte de l'Édit de 1685, débarrassé de tous les infléchissements discriminatoires qui l'encombraient depuis la Régence. À l'origine, le texte ignorait les caractéristiques raciales de la population servile, et stipulait que l'affranchissement débouchait sur une liberté pleine et entière. Progressivement, et parallèlement au développement d'une économie de grands domaines esclavagistes ayant recours exclusivement à l'importation d'une main d'œuvre africaine, se met en place un édifice ségrégationniste, clairement dirigé contre les affranchis et les sang-mêlés, afin de les exclure des charges publiques, et de leur imposer de sévères restrictions dans l'espace public.

Le terme de «préjugé» est profondément lié à la culture des Lumières: c'est le contraire et l'envers du jugement par la Raison. Selon Voltaire, c'est une «opinion sans jugement». Le terme peut tout aussi bien avoir un sens d'antériorité: une opinion avant le jugement. Mais, dans le cas qui nous occupe, c'est un sens d'adversité: le préjugé isole une catégorie d'innocents afin de les persécuter. Ici, la différenciation porte sur la couleur de la peau¹².

Chez les auteurs qui ont parfois été présentés, non seulement comme des apologistes du préjugé de couleur, mais encore comme des théoriciens de ce système, Moreau de Saint-Méry figure en bonne place. Ce créole métissé, représentatif de l'élite des Lumières, se livre pendant plusieurs pages, à établir une classification des personnes de couleur en fonction des «nuances, produites par les diverses combinaisons du mélange des Blancs avec les Nègres, et des Nègres avec les Caraïbes, ou

¹¹ D'après les dictionnaires, la «miscégénéation» est l'union d'individus de races ou d'origines différentes, tandis que la manumission est un acte juridique d'affranchissement, voir Y. DEBBASCH, *Couleur et liberté. Le jeu du critère ethnique dans un ordre juridique esclavagiste*, Paris, Dalloz, 1967.

¹² M. FIORAVANTI, *Il pregiudizio del colore. Diritto e giustizia nelle Antille francesi durante la Restaurazione*, Rome, Carocci, 2012, pp. 21-62.

Sauvages ou Indiens Occidentaux, et avec les Indiens Orientaux»¹³. Il est possible de voir, dans cette fastidieuse répartition, établie à partir du taux de mélange entre le sang noir et le sang blanc, isolant une centaine de catégories baptisées «classes», la parfaite illustration de la raison classificatoire emblématique de la pensée des Lumières, et donc de l'opération de hiérarchisation à partir de critères raciaux¹⁴. L'apparence de la personne, essentiellement fondée sur la couleur de la peau, mais aussi sur d'autres critères comme la forme du nez, ou la configuration des cheveux, ne suffit plus pour l'assigner à une catégorie raciale donnée. Il faut surtout partir à la recherche obsessionnelle du sang pur, critère organique: dans ce recours à la biologie figurerait l'avancée décisive vers le racisme scientifique.

Mais Moreau n'est toutefois pas totalement convaincu ni de la pertinence des résultats, ni de la rigueur de la méthode. On arrive au mieux à des approximations:

l'arbitraire agit sur toute la classification, et l'on ne peut offrir que les approximations que j'ai établies [...]. Ce serait peut-être après tant de recherches sur les dénominations tirées de la couleur, le lieu d'en faire sur la cause de celle-ci dans les nègres; mais cette dissertation où je ne réunirais sûrement pas plus de lumières qu'il n'y en a dans celles qui ont été publiées sur cette matière, m'écarterait sans utilité, j'ose le dire, de mon sujet, et ne servirait qu'à ajouter une opinion de plus à celles qui ont considéré la chaleur, comme la cause principale de la couleur foncée du nègre; cause que mille circonstances peuvent accélérer, ralentir, balancer ou détruire, sans qu'il soit permis à l'homme de porter un jugement certain sur ce point¹⁵.

L'apparence (critère externe) ne coïncide pas toujours avec le sang (critère interne): il est difficile d'arriver à une sûreté dans le jugement par la classification raciale. Il faut donc s'en remettre à l'opinion

¹³ M. L. E. MOREAU DE SAINT MÉRY, *Description topographique, physique, civile, politique, historique, de la partie française de l'isle Saint-Domingue*, Publications de la Société française d'histoire d'outre-mer, t. 1, 2004. Les tableaux, ou «résultats» issus de cette répartition en classes, se trouvent aux pp. 86-100.

¹⁴ P.-A. TAGUIEFF, *La couleur et le sang*, cit., p. 100. Voir aussi A. BURGIO, «Il paradosso storico del razzismo illuminista», dans *L'invenzione delle razze. Studi su razzismo e revisionismo storico*, a cura di A. BURGIO, Rome, Manifestolibri, 1998, p. 43.

¹⁵ M. L. E. MOREAU DE SAINT MERY, *Description topographique*, cit., pp. 101-102.

(l'opinion créole blanche, en l'occurrence) qui se fonde sur le «préjugé» pour énoncer le principe intangible sur lequel repose tout l'édifice :

Il est vrai que pour appuyer l'opinion, qui, n'admettant pas la possibilité de la disparition totale de la trace du mélange, veut par conséquent qu'une ligne prolongée jusqu'à l'infini, sépare toujours la descendance blanche de l'autre, on dit que la nuance qui s'était affaiblie pendant deux ou trois générations, s'avive et décèle le mélange africain [...], mais cet indice, auquel il serait peut-être plus dangereux de croire qu'on ne le pense, c'est l'œil du préjugé qui le voit, et s'il se promenait dans l'Europe entière, il trouverait avec ce système de quoi y former aussi une nomenclature colorée¹⁶.

Malgré l'obsession de la statistique, le préjugé de couleur ne peut se légitimer par une démarche rationnelle. Il échappe à la sphère de la Raison, plaçant le notable éclairé devant un dilemme: il doit recourir pour justifier son statut à l'«œil du préjugé», qui est l'instinct de survie de la société coloniale blanche. Cette société repose sur l'esclavage, qui nécessite la perpétuation de la barrière des couleurs, l'existence de la «trace du mélange [...] prolongée jusqu'à l'infini». Marcel Dorigny rapproche à juste titre la position de Moreau (porte-parole de l'opinion créole) de celle de Barnave, autre défenseur intransigeant du *statu quo* colonial:

À Saint-Domingue, près de quatre cent cinquante mille esclaves sont contenus par environ trente mille Blancs [...], il est donc physiquement impossible que le petit nombre des Blancs puisse contenir une population aussi considérable d'esclaves si le moyen moral ne venait à l'appui des moyens physiques. Ce moyen moral est dans l'opinion qui met une distance immense entre l'homme noir et l'homme de couleur, entre l'homme de couleur et l'homme blanc, dans l'opinion qui sépare absolument la race des ingénus des descendants d'esclaves, à quelque distance qu'ils soient. C'est dans cette opinion qu'est le maintien du régime des colonies et le gage de leur tranquillité¹⁷.

La hiérarchie et la séparation des couleurs reposent sur l'opinion et sur le «préjugé palpable». C'est le «moyen moral», indissociable des «moyens physiques» (le régime d'exception coloniale) pour perpétuer le

¹⁶ *Ibid.*, pp. 99-100.

¹⁷ A. BARNAVE, extraits du discours du 23 septembre 1791, cité par M. DORIGNY, *Introduction à la Description de la partie française de l'isle Saint-Domingue*, cit., p. XIX.

système esclavagiste. C'est, en quelque sorte, une position fonctionnelle, le maintien d'un système socio-économique d'exploitation forcée de la force de travail humaine, et non l'expression d'un racisme structurel, qui cible une population donnée en vue de son abaissement, voire de son extermination.

Comment le préjugé de couleur est-il analysé par les auteurs qui se rangent du côté des victimes? Reprenons les arguments développés par l'abbé Grégoire en décembre 1789 dans son *Mémoire en faveur des gens de couleur*¹⁸. Nous sommes alors au moment où la Société des Amis des Noirs, dont les principaux dirigeants sont Grégoire, Clavière et Brissot, opère un tournant radical en s'appuyant sur le groupe des libres de couleur, plutôt que de s'épuiser à essayer de convaincre les intérêts coloniaux d'adoucir l'esclavage, puis de l'abolir progressivement. C'est le point de vue qui a été préalablement défendu par les porte-parole du groupe des libres de couleur, comme Julien Raimond ou Vincent Ogé, que Grégoire reprend à son compte. Tout se joue sur les apparences: les Blancs utilisent la force pour prononcer qu'une «peau rembrunie» exclurait des avantages de la société. Les épithètes par lesquelles on désigne les personnes de couleur sont infâmes, et par là même, c'est toute la catégorisation que nous avons précédemment relevée qui est discréditée: le terme *mulâtre* évoque la bête de somme, solide mais bornée; le terme *sang-mêlés*, que Grégoire reprend pourtant dans le titre de son mémoire, évoque précisément cette névrose obsessionnelle de la corruption du sang pur, qui est également à l'œuvre pour les *quarterons*. Bref, il n'est pas jusqu'au terme de *gens de couleur*, qui ne soit piégé par ce système de relégation, et de déshumanisation, qui est l'armature de la hiérarchie sociale. La légitimation de ce système est la même que chez Moreau de Saint-Méry, c'est la tache ineffaçable, le stigmate infâmant de l'esclavage. Grégoire cite un autre grand théoricien de la ségrégation, Hillard d'Auberteuil, qui écrivait en 1771: «L'intérêt et la sûreté veulent que nous accablions la *race* des Noirs d'un si grand mépris, que quiconque en descendra jusqu'à la sixième génération, soit couvert d'une

¹⁸ H. GREGOIRE, *Mémoire en faveur des gens de couleur ou sang-mêlés de Saint-Domingue, et des autres îles françaises de l'Amérique*, adressé à l'Assemblée nationale dans L'abbé Grégoire. *Ecrits sur les Noirs*, t. I, 1789-1808, sous la direction de R. HERMON-BELOIT, Paris, L'Harmattan, pp. 3-29.

tache ineffaçable»¹⁹.

La théorisation de la ségrégation est concomitante à la pratique législative qui l'encadre; exclusion des grades militaires, interdits professionnels, port de vêtements distincts, lieux réservés, état civil particulier. Toutes ces mesures se précipitent à partir de 1768: le préjugé de couleur est récent. Grégoire peut parfaitement l'historiciser en faisant la généalogie. Tout est affaire de *sex-ratio*: une population d'aventuriers, de boucaniers, de pirates, est à l'origine du peuplement européen des Antilles, mais a dû s'unir, pour faire souche, à des femmes amérindiennes ou d'ascendance africaine, ou bien métissées, puisque les femmes européennes qui effectuaient alors la grande traversée étaient une infime minorité. C'est le grand secret dans le placard des familles créoles: «un homme né sous 48° de latitude s'est uni à une femme noircie par les feux de l'Equateur»²⁰. Les recherches récentes menées par Frédéric Régent sur les familles des maîtres de plantation à la Guadeloupe illustrent ce métissage originel²¹, ainsi décrit par le Père Dutertre en 1667:

Il y a quantité de ces mulâtres dans les îles, qui sont libres, et qui travaillent pour eux; j'en ai vu quelques-uns assez bien faits, qui avaient épousé des Françaises. Ce désordre pourtant a été autrefois plus commun qu'il n'est aujourd'hui, car la quantité de femmes et de filles dont les Antilles sont fournies l'empêche; mais au commencement de l'établissement des colonies, il a été épouvantable et presque sans remède²².

Julien Raimond, un planteur important du Sud de Saint-Domingue, est issu de ces unions mixtes qui étaient généralisées dans ce qu'il appelle

¹⁹ H. GREGOIRE, *Mémoire*, cit., p. 11. L'ouvrage d'HILLARD D'AUBERTEUIL, important magistrat créole au Conseil souverain, duquel Grégoire a extrait la citation s'intitule: *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue*. (1776-1777). Il s'agit, sous ce nom, d'une collection de mémoires de colons, dont celui d'E. PETIT, *Le patriotisme américain, ou Mémoire sur l'établissement de la partie française de Saint-Domingue*. Les termes en italiques dans la citation sont soulignés par moi.

²⁰ *Ibid.*, p. 22.

²¹ F. RÉGENT, *Les maîtres de la Guadeloupe, propriétaires d'esclaves (1635-1848)*, Paris, Tallandier, 2019, pp. 42-46.

²² R. P. DU TERTRE, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667, t. 1, p. 513, cité par F. RÉGENT, *Les maîtres de la Guadeloupe*, cit., p. 46.

le «premier âge de la colonie»:

Ces premiers Blancs vécurent avec ces femmes comme dans un état de mariage; ils en eurent des enfants. Quelques-uns touchés de la tendresse et du soin de ces femmes, et entraînés par l'amour paternel, épousèrent leurs esclaves, et, en les rendant libres par cet acte, ils légitimaient encore le fruit de leurs amours ou de leurs habitudes. Le plus souvent, ils laissaient, en mourant, à ces enfants, des possessions qu'ils avaient cultivées. D'autres hommes, moins sensibles que ces premiers, peut-être plus orgueilleux, peut-être enfin engagés déjà par des liens indissolubles, se contentèrent d'affranchir les enfants ainsi que la femme qui les avait mis au monde, et donnèrent à ces enfants des terres et quelques esclaves²³.

Le préjugé de couleur, dont Raimond situe l'origine dans le «troisième âge de la colonie» (les années 1740) et le foyer dans les rivalités sexuelles; jalousie transformée en haine des «femmes blanches» envers les filles de couleur, que les colons épousaient volontiers car elles offraient en dot des terres et des esclaves. Cette attirance se double d'une concurrence interne aux colons, entre les créoles, majoritairement métissés, et les jeunes fils de famille fraîchement débarqués d'Europe, en quête de fortune rapide, et méprisants, puis haineux, envers les jeunes gens de couleur qui ont bénéficié d'une bonne éducation, qui ont acquis de l'aisance et des talents.

La catégorisation renvoie davantage à un état social, à une hiérarchie interne au monde créole, qu'à un déterminisme biologique exclusif : le Blanc est imposé comme marqueur de notoriété: «Il faut, pour être reconnu blanc, être socialement accepté comme tel, être reçu par des Blancs, vivre comme eux. Vivre blanchement en quelque sorte»²⁴. L'assignation au statut par la réputation fonctionne aux îles pour la blancheur, comme en France métropolitaine pour la noblesse.

²³ J. RAIMOND, *Observations sur l'origine et les progrès du préjugé des Colons blancs contre les Hommes de couleur*, par M. Raymond, homme de couleur de Saint-Domingue, Paris, Belin, 26 janvier 1791. Le document se trouve à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, ms 10 763.

²⁴ D. RENARD, *Vivre blanchement: les hommes de couleur libres et la Révolution française*, dans *Les droits de l'Homme et la conquête des libertés*, sous la direction de M. VOVELLE, Presses Universitaires de Grenoble, 1988, cité par F. GAUTHIER, *L'aristocratie de l'épiderme. Le combat de la Société des Citoyens de couleur, 1789-1791*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 236.

D'ailleurs, le préjugé de couleur n'est pas l'apanage des réputés Blancs; Grégoire, pour en revenir à son *Mémoire*, cite un pamphlet anonyme, *Réflexions des nègres libres*, dans lequel un supposé Noir affranchi revendique la pureté de sang pour son groupe, qui contribue à le placer à un rang supérieur à celui des mulâtres, une espèce abâtardie produite par le mélange des sangs: «Il est aussi évident que le Nègre est au-dessus du mulâtre, qu'il l'est que l'or pur est au-dessus de l'or mélangé»²⁵.

Les arguments qui servent à légitimer le préjugé de couleur peuvent parfaitement être retournés au bénéfice du groupe que l'on cherche à tenir à distance, dans une sorte de processus de *monde à l'envers* qui ne subvertit pas la ségrégation, mais qui en inverse les signes. Grégoire cite cet écrit pour illustrer l'absurdité de cette recherche du sang pur.

Pour en sortir, Grégoire, tout comme Raimond, préconisent les mariages mixtes, et donc la généralisation du métissage. Le métissage honteux devient métissage revendiqué, il trace le chemin pour une amélioration, non pas de la *race*, mais de *l'espèce*: «En général, les gens de couleur sont d'une constitution robuste, car le croisement des races améliore l'espèce»²⁶. Toutefois, si, par une autre inversion de sens qui est un véritable sacrilège pour l'opinion créole blanche, la frange radicale des Amis des Noirs voient dans le métis un modèle de régénération, la question de l'origine, de la génération, taraude l'imaginaire colonial. Le romancier Madison Smart Bell²⁷, dans son ouvrage sur la révolution de Saint-Domingue, campe, peu après la grande insurrection des esclaves d'août 1789, un jeune mulâtre qui sonde les entrailles de son père mort pendant le soulèvement, en quête d'une réponse à la grande énigme de la génération. Métaphoriquement, la scène illustre l'obsession de la société coloniale pour la question de l'origine; la fixation anatomique est un moyen de dépasser l'apparence, la superficialité de la couleur. Elle est toutefois différente de la causalité biologique, dont se nourriront ultérieurement les théoriciens du racisme pseudo-scientifique²⁸.

²⁵ H. GREGOIRE, *Mémoire*, cit., p. 28.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ M. SMART BELL, *Le soulèvement des âmes*, Arles, Actes Sud, 1999, t. 1 d'une trilogie dont le premier volume est paru en anglais en 1995, sous le titre: *All Souls' Rising*.

²⁸ R.-F. MARTIAL, professeur d'anthropologie des races à la Faculté de médecine de Paris pendant le régime du Vichy: *Les Métis. Nouvelle étude sur les migrations, le mélange des races, le métissage, la retrempe de la race française et la révision du code de la famille*, Paris,

La «révolution des couleurs»

Il faut maintenant questionner l'une des deux grandes orientations prises par le processus révolutionnaire qui se déroule à Saint-Domingue. Il a, premièrement, une dimension économique et sociale, dont l'évènement le plus marquant est la grande insurrection des ateliers d'esclaves de la Plaine du Nord²⁹, puis les métamorphoses successives du système de l'habitation³⁰, et, parallèlement, une dimension politique et culturelle avec la «révolution des couleurs», comme l'écrivit le représentant de la République française aux États-Unis, Edmond Genet, à propos de la défaite du parti royaliste colonial du gouverneur Galbaud au Cap le 21 juin 1793³¹.

À partir de cette date, la République sous les tropiques se tient symboliquement sur une ligne de crête, entre l'équilibre des couleurs, qui est la doctrine officielle³², et la guerre des couleurs, cette hydre renaissante dans les moments de crise.

Une crise majeure se déroule au Cap le 30 ventôse an IV (20 mars 1796), lorsque le gouverneur Étienne Laveaux, représentant officiel de la République française, est arrêté par des officiers mulâtres du premier régiment de troupes franches du Cap, complices du commandant

Flammarion, 1942.

²⁹ C'est la plus marquante, mais ce n'est pas la seule. Toute la colonie fut secouée par des révoltes serviles, et l'économie sucrière s'était entièrement effondrée en 1794.

³⁰ B. GAINOT, *La Révolution des esclaves, Haïti, 1763-1803*, Paris, Vendémiaire, 2017, p. 120; P. CHENEY, *Cul de sac. Patrimony, capitalism, and slavery in French Saint-Domingue*, The University of Chicago Press, 2017; J. GONZALEZ, *Maroon nation. A history of revolutionnery Haïti*, New Haven, Yale University Press, 2019.

³¹ Selon Edmond Genet, Saint-Domingue ne peut plus être gouvernée par des Blancs, il faut laisser la «révolution de la couleur» aller à son terme, Archives des Affaires étrangères, *Correspondance politique*, États-Unis, 34, 13 novembre 1793.

³² La symbolique des trois couleurs (Blancs, Noirs et, parfois les Jaunes, parfois les Rouges, pour désigner les sang-mêlés) est toujours mise en avant dans la mise en représentation de la révolution tropicale; surtout avec l'élection des représentants de Saint-Domingue envoyés au Corps Législatif, cfr. B. GAINOT, *La députation de Saint-Domingue aux assemblées du Directoire*, dans «Revue française d'histoire d'outre-mer», n. 316, 1997, numéro spécial, avec le soutien de l'Association pour l'étude de la colonisation française (APECE), *Léger-Félicité Sonthonax: la première abolition de l'esclavage: la Révolution française et la Révolution de Saint-Domingue*, pp. 95-110.

militaire de la ville, le général mulâtre Vilatte. Dans le *compte-rendu* de son action comme gouverneur, Laveaux ne manque pas de souligner que la clef du comportement des mulâtres n'est pas l'intérêt général, mais le ressentiment:

Les hommes de couleur sont tourmentés d'une haine insurmontable contre les Blancs. Cette haine est d'autant plus active qu'elle a pour principe un orgueil qu'ils n'osent pas avouer. Ils voyent avec dépit la nécessité dont leur seront toujours les Blancs, attendus l'impérialité et l'incapacité qu'ils ne justifient que par une ambition sans bornes. À les entendre ils devraient seuls posséder le pays et leur donner des lois³³.

Ces préventions à l'égard des officiers mulâtres poussent Laveaux et le commissaire Sonthonax à se tourner en priorité vers les troupes noires. Pourtant, les officiers noirs ne sont pas non plus exempts de ressentiment envers les hommes de couleur. Toussaint-Louverture va jusqu'à déconstruire le récit héroïque de la Révolution de Saint-Domingue, qui faisait jusqu'alors, et à juste titre, la part belle aux anciens libres de couleur, et tout particulièrement à la prise d'armes de Ogé et Chavannes en octobre 1790, soit une antériorité de neuf mois sur la grande révolte des esclaves d'août 1791. C'est comme si le récit héroïque et unifié de la révolution coloniale se fragmentait au gré des couleurs:

Je me suis aperçu par le style et le passage de la mort des prétendus martyrs de la liberté générale, Ogé et Chavannes, que l'auteur de ces deux lettres est un homme de couleur. Il impose impunément quand il dit que ces deux chefs moururent pour la liberté. J'ai des preuves par devers qui m'assurent le contraire³⁴.

³³ E. LAVEAUX, *Compte-rendu par le général Laveaux à ses concitoyens, à l'opinion publique, aux autorités constituées*, Paris, le 1^{er} floréal an V (20 avril 1797), imprimerie du bureau central d'abonnement à tous les journaux, pp. 76-77, in Archives nationales, ADXX(a)/43, dossier 16 (Laveaux).

³⁴ BNF site Richelieu, département des manuscrits, fonds français, Nouvelles acquisitions françaises, *Papiers de Saint-Domingue*, ms. 12 104, lettre de Toussaint-Louverture à Laveaux, 2 floréal an IV (21 avril 1796), f. 202. On peut donner diverses interprétations de ce positionnement de Toussaint, on ne peut toutefois contester le fait que la prise d'armes de Ogé et Chavannes soit l'évènement déclencheur de la révolution.

Il ne faut cependant pas confondre une argumentation fondée sur la couleur, avec une autre qui serait fondée sur la race. Les accusations portées à l'encontre des mulâtres sont de nature psychologique (l'orgueil, l'ambition) et/ou politique (le projet de «domination imbécile»³⁵), elles découlent du statut social, mais ne visent jamais une quelconque prédisposition de nature. On ne trouve pas trace non plus, dans le discours républicain, d'une condamnation globale du groupe ethnique en tant que tel, et Laveaux prend bien soin de distinguer, parmi les officiers de couleur, les «intrigants» de la majorité loyale, et attachée aux institutions républicaines.

La politique d'équilibre des couleurs est délicate, et ne cible pas que les sang-mêlés. Les Européens sont également visés, mais, là encore, pour des raisons sociales, politiques et historiques, et non globalement, pour des raisons d'appartenance à une quelconque «race blanche». Laveaux envisage une substitution de population, l'émigration des anciens maîtres créoles blancs, remplacés par des métropolitains, indispensables au maintien d'une société qui repose sur l'équilibre des couleurs:

Il est donc question de chercher les moyens d'avoir des propriétaires qui aiment les cultivateurs libres, et d'avoir des cultivateurs qui aient confiance en leur propriétaire. Ceux-ci sont trouvés, ce sont les nègres du pays, ils aiment et auront confiance dans les amis et les protecteurs de leur liberté.

Il faut renouveler la masse des propriétaires, jamais leur cœur ne pourra se défaire des anciennes habitudes; le père blanc déteste son enfant mulâtre, il en est qui, présents encore dans la colonie, sont dévorés de chagrin de voir leur fils en place. Il faut donc qu'ils quittent un pays où ils entretiennent les haines et les divisions. Il faut qu'ils quittent pour la prospérité de la colonie, et le commerce, et la Mère patrie, et pour la tranquillité du pays; il faut qu'ils quittent parce que, par leurs discours, ils détruisent tout le bien qu'on a pu opérer, parce que, sans cesse ils disent aux nègres qu'ils ont pu séduire par quelques paroles et dons, que cette liberté ne peut tenir, qu'ils rentreront tous dans l'esclavage; que l'Anglais et l'Espagnol envahiront le pays [...]. Enfin, tout prouve que, pour la paix, l'agriculture, le commerce, il faut renouveler le pays en propriétaires, puisqu'on ne peut espérer de changement réel dans les opinions des propriétaires³⁶.

³⁵ Terme employé par Laveaux, *Compte-rendu*, cit., p. 77.

³⁶ AN, Col CC9 Saint-Domingue A/9, E. LAVEAUX, *Rapport à la Convention Nationale*, 1er vendémiaire an 3 (21 septembre 1794). Le terme «cultivateurs» désigne ici les

C'est en fin de compte, et à cette époque, un programme identique que défend Toussaint-Louverture, désigné par Laveaux comme son bras droit et son sauveur. Toussaint s'adresse comme représentant du «Peuple Noir» à Viénot-Vaublanc, le maître d'œuvre de l'offensive des partisans de la restauration coloniale au Conseil des Cinq Cents en mai 1797³⁷. Dans cette réplique, on peut mesurer à la fois l'élaboration d'une théorie différentialiste des groupes humains, sans toutefois que l'argumentaire qui en découle conduise à une formulation racialisante de ces différences. Parmi ces arguments, deux sont à retenir, qui seront plus largement repris par Toussaint-Louverture dans sa réponse. Vaublanc a accusé les Noirs d'être *ignorants et grossiers*, donc incapables de conduire une politique, ce à quoi Toussaint répond longuement, car il peut à bon droit se sentir personnellement visé par cette allégation:

Telle fut la conduite de ces *Noirs* entre les mains desquels le Citoyen Viénot-Vaublanc dit que le gouvernement militaire de Saint-Domingue se trouvait; tels sont ces *négres* qu'il accuse d'être ignorants et grossiers, incapables de distinguer la licence la plus effrénée de l'austère liberté, fléchissant sous les lois. Ils sont tels parce qu'ils n'ont pas reçu l'éducation, mais la faute en revient aux maîtres qui les ont privés de cette éducation. Doit-on leur imputer à crime ce défaut d'éducation? [...] Et n'appartiendra-t-il qu'aux *peuples civilisés* de distinguer le Bien et le Mal, d'avoir des notions justes sur la Bienfaisance et la Justice? [...] Les hommes de Saint-Domingue ont été privés de l'éducation; mais, par cela même, *ils sont restés plus près de la Nature*, et ils ne méritent pas, parce qu'ils ne sont pas arrivés à ce degré de *perfection* que l'éducation donne, de faire une classe à part du reste du genre humain, et d'être *confondus avec les animaux*³⁸.

anciens esclaves, ou *nouveaux libres*. À d'autres endroits, la population blanche que Laveaux souhaite faire migrer aux Antilles est désignée comme «sans-culotte», un terme davantage politique que social.

³⁷ Sur la conjoncture et les animateurs de cette offensive du lobby colonial, voir B. GAINOT, *Bottu, le républicain des colonies*, dans «Annales historiques de la Révolution française», numéro spécial *Révolutions aux colonies*, n. 293-294, pp. 431-444, 1993; et aussi *Ibid.*, *Le lobby colonial face à la représentation politique pendant la Révolution française (1789 - 1802)*, dans *Vertu et politique. Les pratiques des législateurs (1789-2014)*, sous la direction de M. BIARD-P. BOURDIN-H. LEUWERS-A. TOURRET, Rennes, Pur, 2015, pp. 141-151.

³⁸ F.-D. TOUSSAINT-LOUVERTURE, *Réfutation de quelques assertions d'un discours prononcé*

La catégorisation renvoie à un problème de statut, davantage qu'à une couleur: on le voit avec l'emploi du terme «noir», qui est celui utilisé par l'état-civil post-abolitionniste (une personne d'ascendance africaine exclusive), pour rompre avec le terme «nègre», pratiquement synonyme d'esclave. Dans cet extrait, Toussaint réemploie les termes dans lesquels s'exprime l'anthropologie à l'époque des Lumières. Il convient du fait que la condition servile induit un écart de civilisation, en défaveur des Noirs. Mais, là où la pensée coloniale voyait un déficit irrémédiable, et quasiment de nature, du jugement, déficit qui réduit l'individu à la condition animale, Toussaint (comme tous les abolitionnistes, d'ailleurs) en fait une incapacité provisoire, susceptible d'être comblée par l'éducation. «L'association à nos droits politiques, le titre de citoyen français, les grades civils et militaires ne peuvent changer son naturel; aucune instruction ne saurait perfectionner son organe, ni moraliser son être», va bientôt affirmer un colon blanc à Bonaparte, au terme d'un processus régressif, qui est aussi le renoncement à l'universalisme républicain³⁹. Au contraire, en mettant en avant la notion de perfectibilité, les abolitionnistes réaffirment leur confiance dans le programme de régénération qui n'est certainement pas, comme il est bien trop souvent affirmé⁴⁰, une mise sous tutelle paternaliste des peuples enfants par les peuples émancipés, mais un processus autonome d'éducation mutuelle.

La question du rapport entre la couleur et la citoyenneté est également posée par Vaublanc, dans un sens restrictif. Selon Toussaint, il aurait affirmé que «les Blancs à Saint-Domingue sont les seuls vrais

au Corps Législatif le 10 prairial an V, par Viénot-Vaublanc, BNF, 8° Lk(12)/536, p. 6. Les termes placés en italiques l'ont été par moi.

³⁹ AN, AFIV 1213, *Lettre d'un colon au Premier Consul*, an X (1802), citée par S. HAZAREESINGH, *Toussaint-Louverture*, Paris, Flammarion, 2020, p. 377.

⁴⁰ Pour prendre un exemple récent, l'affirmation que l'on trouve sous la plume de S. HAZAREESINGH, *Toussaint-Louverture*, cit., p. 157 («Sonthonax était un paternaliste blanc éclairé qui abhorrait sincèrement l'esclavage, mais sans reconnaître que les Noirs étaient véritablement ses égaux») témoigne de l'ignorance profonde du processus abolitionniste, et sombre de ce fait dans le contresens et le jugement de valeur racialisant; est-ce parce qu'il est blanc que Sonthonax se voit reprocher son «paternalisme»?

Français»⁴¹. C'est une anticipation du Code Civil napoléonien, mais Vaublanc, qui s'exprime alors dans l'enceinte d'une République abolitionniste, ne peut aller jusqu'à préconiser un système d'apartheid. Aussi s'abrite-t-il derrière les propos de Rochambeau, selon qui «il faut que l'on prononce enfin à qui doit appartenir Saint-Domingue, si c'est aux hommes de couleur, aux Noirs ou aux Français»⁴². Nous relevons la même conception exclusive de la citoyenneté, sur des critères ethniques.

Dans le camp républicain, la réflexion sur le devenir colonial prend une toute autre direction. Un jeune fonctionnaire public, membre de l'expédition Hédouville⁴³, ayant des attaches familiales dans la colonie, Pierre-Michel Édouard Lefebvre, publie en 1798 un tableau de la République française, dans lequel il esquisse les voies possibles à emprunter pour ancrer solidement une République moderne, commerciale⁴⁴. La réflexion sur les territoires ultra-marins est totalement intégrée à cette perspective de régénération: Lefebvre estime que le préjugé de couleur est le principal obstacle à cette entreprise. Aussi préconise-t-il un dépassement de l'équilibre des couleurs par un métissage généralisé:

Il ne suffira pas, pour régénérer ce pays, que le gouvernement y fasse passer la paix des Européens; il est indispensable qu'il détruise le préjugé qui a servi si longtemps à y consacrer une odieuse tyrannie. Pour cela, il faudra qu'il favorise, par tous les moyens qui seront en son pouvoir, les mariages entre les différentes classes, les Blancs, les Noirs, les Mulâtres, les Métis, les Quarterons, etc [...]. Cela croisera les espèces, mêlera les sangs, unira les intérêts, et *confondra*

⁴¹ F.-D. TOUSSAINT-LOUVERTURE, *Réfutation*, cit., p. 17.

⁴² Service Historique de la Défense (Vincennes), *Papiers Rochambeau*, Correspondance commencée le 9 ventôse an IV, lettre à Dufaÿ de Bordeaux, le 15 ventôse an V (5 mars 1797).

⁴³ Sur l'expédition militaire commandée par le général Hédouville, et ses instructions ambiguës, je renvoie à A. MICHEL, *La mission du général Hédouville à Saint-Domingue*, Port au Prince, Imprimerie La Presse, 1929.

⁴⁴ Sur cette équivalence «République moderne», «République commerçante» voir J. LIVESEY, *Making democracy in the French revolution*, Cambridge, Harvard University press, 2001; ainsi que B. GAINOT, *La république comme association de citoyens solidaires. Pour retrouver l'économie politique républicaine (1792-1799)*, dans J.-L. CHAPPEY-B. GAINOT-G. MAZEAU-F. REGENT-P. SERNA, *Pourquoi faire la révolution?*, Marseille, Agone, 2012, pp. 149-180.

toutes les couleurs. J'ai proposé plus haut de distribuer à chaque nègre une portion de terre; les femmes auraient aussi part à cette faveur; avec une pareille dot, elles trouveraient facilement des époux dans cette foule de matelots, d'ouvriers, de soldats européens que la misère surprend dans les colonies, ou que le désir de faire fortune y amène. Au besoin, le gouvernement accorderait une certaine portion de terrain aux Blancs, qui voudraient former de telles alliances⁴⁵.

Comme on le voit, un autre pilier de l'Ancien régime colonial, la grande plantation, serait démantelé par une réforme agraire qui brouillerait également les limites entre les couleurs et entre les sexes. Le programme égalitaire républicain pour les colonies, reconverties en départements d'outre-mer en 1798, prend une tournure particulièrement radicale à la fin du Directoire.

La réaction impériale

Le cours des choses allait faire dériver la question coloniale bien loin de cette utopie radicale de république commerçante de petits propriétaires métissés. En 1804, ce n'est pas une république qui s'installe après une très dure guerre pour l'indépendance de Haïti, mais une dictature militaire qui forge son destin par l'épuration ethnique.

Le 1^{er} janvier 1804, Haïti déclara son indépendance, notamment obtenue avec l'aide des Britanniques qui s'étaient entre temps rangés de leur côté. Mais cette indépendance fut suivie par deux siècles d'une gestion calamiteuse des affaires de l'État, marquée par la corruption et les détournements de fonds à grande échelle, la brutalité de dictatures sanguinaires jusqu'à la fin des années 1980, et l'instabilité politique de ces trente dernières années.

Le ton est donné, à peine la souveraineté acquise, par les termes de la proclamation lue par Boisrond-Tonnerre le 1^{er} janvier 1804, au nom de Jean-Jacques Dessalines, premier chef de l'État haïtien (et autoproclamé «Empereur» quelques mois plus tard):

Votre œil consterné n'aperçoit que leurs assassins; que les tigres dégouttant

⁴⁵ E. LEFEBVRE, *Considérations politiques et morales sur la France constituée en République*, Paris, Bertrand, 1798. BNF, Lb42/1897, pp. 268-269.

encore de leur sang⁴⁶, et dont l'affreuse présence vous reproche votre insensibilité et votre coupable lenteur à les venger. Qu'attendez-vous pour apaiser leurs mânes? Songez que vous avez voulu que vos restes reposassent auprès de ceux de vos pères, quand vous avez chassé la tyrannie; descendrez-vous dans leurs tombes sans les avoir vengés? Non! Leurs ossements repousseraient les vôtres.

Et vous, hommes précieux, généraux intrépides, qui, insensibles à vos propres malheurs, avez ressuscité la liberté, en lui prodiguant tout votre sang, sachez que vous n'avez rien fait, si vous ne donnez aux nations un exemple terrible, mais juste, de la vengeance que doit exercer un peuple fier d'avoir recouvré sa liberté et jaloux de la maintenir; effrayons tous ceux qui oseraient tenter de nous la ravir encore; commençons par les Français [...]. Qu'ils frémissent en abordant nos côtes, sinon par le souvenir des cruautés qu'ils y ont exercées, au moins par la résolution terrible que nous allons prendre de dévouer à la mort quiconque né Français souillerait de son pied sacrilège le territoire de la liberté⁴⁷.

Il est important de rappeler qu'une fraction significative des officiers supérieurs s'étaient réunis pendant plusieurs jours afin de rédiger une déclaration plus longue, «précédée d'un long exposé de motifs [...] profondément méditée et calquée sur l'acte de l'indépendance américaine», nous informe Thomas Madiou sur un texte aujourd'hui disparu⁴⁸. C'est Dessalines qui interrompt le processus, impatient et mécontent des garanties données à l'ensemble de la population, pour confier à Boisrond la rédaction d'un «acte d'extermination en termes foudroyants»⁴⁹. Appels répétés à la vengeance, évocation du sang purificateur du territoire, bestialisation (tigres, vautours) de la

⁴⁶ Boisrond-Tonnerre évoque ici les milliers de victimes de la répression menée sous les gouvernements successifs de Leclerc, puis de Rochambeau. Si on ajoute les victimes de la guerre du Sud, conduite par Toussaint-Louverture en 1799, et les vagues successives d'émigration, Saint-Domingue aurait perdu, selon les estimations, entre le tiers et la moitié de sa population par rapport à la dernière décennie de l'Ancien Régime. La question reste ouverte.

⁴⁷ J'ai pris le texte de la proclamation d'indépendance chez Th. MADIOU, *Histoire d'Haïti*, t. III, 1803-1807, Port-au-Prince, Éditions Henri Deschamps, 1989.

⁴⁸ Th. MADIOU, cit., p. 144. Cet épisode est corroboré par D. GEGGUS, *Haitian's declaration of independence*, dans *The Haitian Declaration of Independence: Creation, Context, and Legacy*, sous la direction de J. GAFFIELD, Charlottesville, University of Virginia Press, 2016, pp. 25-41.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 145.

représentation de l'ennemi à immoler, nous sommes là aux antipodes d'un État de droit, qui repose sur la justice, l'indépendance de cette dernière, la formation du jugement par le libre débat. Il n'est pas jusqu'à une rhétorique de l'urgence qui est celle de l'état d'exception, le régime juridique de l'époque coloniale, avec lequel la République avait cherché à rompre par l'isonomie.

Dessalines ordonna dès le mois de février l'extermination totale des quelques milliers de Français qui avaient choisi de rester dans le pays, contrairement à la grande majorité de leurs compatriotes (à l'exception de quelques rares personnes considérées comme «utiles», comme les médecins et les prêtres, ainsi que les femmes acceptant d'épouser un homme noir). Cet ordre d'extermination, qui eut un retentissement international fort contreproductif, puisqu'il justifia l'isolement auquel Haïti fut condamné, causa la mort d'environ 4000 civils en quelques semaines. Une tuerie de masse, qui fut suivie un an plus tard par le massacre des populations d'origine européenne d'un certain nombre de villages et de petites villes dans l'ancienne partie espagnole conquise par l'armée haïtienne (actuelle République dominicaine).

Dès cette époque, les premiers historiographes de la Nation haïtienne tentèrent de justifier cette «politique du massacre», et la tonalité véhémement et imprécatoire du discours de Boisrond, empreint d'une mystique de la mort et du sang, par l'invocation des innombrables atrocités commises par le corps expéditionnaire français. De même, le fait de fonder le nouvel État sur l'épuration ethnique, qui n'est après tout que l'anticipation de nombreuses décolonisations du siècle passé, et qui se traduit par l'inflexion raciale de la législation⁵⁰, se trouve légitimé chez les mêmes auteurs⁵¹ par l'argument selon lequel la

⁵⁰ Pour Laënnec Hurbon, «ce qui s'apparente ici à l'expression d'une purification ethnique, telle qu'elle a été appliquée en Serbie ou au Rwanda, est compris directement comme un appel à la vengeance, car la vision courante que le tout-venant, principalement l'analphabète ou le demi-lettré en Haïti, a de Dessalines, est celle de l'homme qui, en 1805, a donné l'ordre de massacrer tous les Blancs restés dans l'île après la victoire sur les armées de Leclerc et de Rochambeau». Cfr. *Le Monde*, 30 décembre 2003, «Le bicentenaire d'Haïti sur fond de sang et de dictature».

⁵¹ Parmi les premiers historiens de Haïti, retenons surtout P.-V. VASTÉY, *Essai sur les causes de la révolution et des guerres civiles d'Haïti, faisant suite aux réflexions politiques sur quelques ouvrages et journaux français concernant Haïti*, imprimerie royale de Sans-souci,

catégorie «noir» est de nature politique (peut être «réputé noir» un Européen qui a accompli un acte profitable au nouvel État, inversion du postulat «réputé blanc» en vigueur à l'époque coloniale), et non biologique.

Il est particulièrement vain de chercher à reconstituer la généalogie de ces massacres de masse, pour en établir la responsabilité. Il est essentiel toutefois de faire remarquer que la catégorie «Blanc» n'est nullement ici un désignant politique, comme cela aurait pu être le cas dans l'hypothèse d'un droit de représailles, fréquent dans les conflits qui impliquent un fort contingent de civils; il est explicitement recommandé de ne pas épargner, ni les femmes, ni les enfants, signe d'une volonté affichée d'éradication d'une fraction de la population, en raison de ses origines⁵². Car cette épuration ethnique remplit aussi, chez ses commanditaires, une visée politique; tremper l'unité de la nation par le crime originel, qui va transformer en bourreaux les tièdes, ou bien ceux qui exercèrent des fonctions sous la République, ou bien encore les opposants politiques parmi les hauts responsables politiques et militaires, ceux qui cherchèrent à établir une alternative à l'entreprise éradicatrice du groupe dirigeant. La question de la race est alors une dimension de l'alternative propre aux sorties de conflit: représailles ou amnistie, deux modes de résolution des blessures infligées au corps social⁵³.

1819; mais on peut également se rapporter aux points de vue de deux des acteurs majeurs de la période, G.-J. BONNET (*Souvenirs historiques*, Paris, Durand, 1864), et de L. BOISROND-TONNERRE (*Mémoires pour servir à l'histoire d'Haïti*, Imprimerie centrale du gouvernement, 1804). Th. MADIOU (*Histoire d'Haïti*, cit., t. III, pp. 177-179) insiste sur le massacre des femmes blanches et admet que «ces terribles mesures font horreur à l'humanité», tout en renvoyant la responsabilité à la psychologie collective (l'«effervescence révolutionnaire»), en rappelant les massacres de septembre 1792 et trois siècles d'abrutissement servile.

⁵² *La révolution à Saint-Domingue. Récits de rescapés (1789-1804)*, présentés par V. COUSSEAU-M.C. KIENER, Paris, Les Perséides, 2016. Et aussi J. POPKIN, *Jean-Jacques Dessalines, Norbert Thoret, and the Violent Aftermath of the Haitian Declaration of Independence*, dans *The haitian declaration of independance*, cit., pp. 115-135.

⁵³ P. RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000: tout particulièrement l'épilogue pp. 593-656. Essentiel pour la question de l'amnistie, N. LORAUX, *La Cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot, 1997. Enfin, pour la décennie révolutionnaire: S. CLAY, *Justice, vengeance et passé révolutionnaire: les crimes de la Terreur*

En contre-point, les tenants de la restauration coloniale préconisent une rupture nette et franche avec la «philanthropie», un terme qui recouvrait tout aussi bien le principe de perfectibilité de l'espèce humaine, lié au monogénisme⁵⁴, l'humanitarisme, et, prioritairement, l'assimilation, qui avait été jusqu'alors la doctrine officielle de la République. D'anciens fonctionnaires coloniaux, associés à des officiers supérieurs du corps expéditionnaire commandé par Leclerc, inondent le Ministère de la Marine et des colonies de mémoires, qui prônent cette rupture qui s'avère bien plus radicale que la simple restauration du préjugé de couleur. Un homme de loi créole, qui habite Port-au-Prince depuis trente ans, décline ainsi les facteurs qui rendent impossible toute perspective d'assimilation:

Qu'est-ce que le nègre? 1. sous le rapport du mécanisme de ses organes et de ses affections morales. L'erreur fondamentale qui bouleverse toute l'Europe depuis quinze ans, c'est l'idée que le nègre doit être assimilé aux européens. On pense qu'avec le temps, et des lois analogues à son tempérament, on parviendra à le civiliser, qu'on lui donnera un caractère moral et sociable. "Malheureusement pour l'humanité, ce n'est là qu'un rêve de l'amour-propre et de l'orgueil de l'esprit humain, qui s'indigne qu'un homme, extérieurement semblable à un autre, n'ait cependant été classé par la nature que comme un être intermédiaire entre le singe et lui". Une observation des gestes, des attitudes, des grimaces, des comportements, du nègre, souligne son analogie avec le singe. Il fait tout par boutades, et rien par réflexion; c'est un animal.

Le nègre est donc une espèce particulière, à laquelle il faut des lois et un régime particulier: "Le nègre n'a point de patrie; il ne connaît que le despotisme et le despote. La loi n'est rien pour lui: l'autorité, dans les mains d'un seul, accompagnée de la bayonnette, voilà son talisman: il n'en connaît point, il ne peut en connaître d'autres"⁵⁵.

Ce qui est visé au-delà de cette condamnation de l'assimilation, c'est l'abolition de l'esclavage:

blanche, dans «Annales historiques de la Révolution française», n. 350, 2007, pp. 109-133.

⁵⁴ C.-O. DORON, *L'homme altéré. Races et dégénérescence, XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 2016.

⁵⁵ SHD, Vincennes, Mémoires et Reconnaissances, 1M 1324, Mémoire n. 25: du Cap, le 6 prairial an X (26 mai 1802), adressé au général Leclerc.

La deuxième question posée porte; qu'est-ce que le nègre, sous le rapport politique de l'État et du Commerce? "Le nègre, sous ce rapport, ne peut être considéré que comme agriculteur. Il faut qu'il féconde la culture, par ses bras, par ses sueurs, par son travail." Le gouvernement peut-il obtenir du travail avec le système de la liberté? Non. Le gouvernement peut-il obtenir avec ce système un commerce réglé, un revenu certain et assuré? Non. La colonie vit dans le délire depuis 1793, lorsqu'on a voulu élever à Saint-Domingue la puissance africaine sur les débris de la fortune des colons français. Il faut couper "la gangrène de la liberté négrière jusques dans ses dernières racines".

[...] Pour arriver à ce résultat, il ne faut pas laisser de troupes noires, car la révolte d'une seule compagnie de noirs enrégimentés peut, en se faufilant dans nos ateliers, incendier, égorgé toute la colonie de nouveau. Enfin, il faut surtout en finir avec les droits accordés aux mulâtres, en "arrêtant et en déportant tous les mâles au-dessus de quinze ans" [...] "le mulâtre est une production monstrueuse dans l'ordre physique de la Nature; il l'est infiniment plus dans l'ordre moral. Comme tous les animaux produits de deux espèces différentes ou contraires, il réunit en lui tous les vices de l'une et de l'autre, sans avoir aucune de leurs qualités. Semblable au mancenillier, il corrompt, il empoisonne tout ce qui l'approche et le touche." [...] Le mulâtre ne veut pas l'égalité des droits, il veut régner exclusivement. Il dit que la France est le pays des blancs, l'Afrique le pays des nègres, et Saint-Domingue le sien exclusivement⁵⁶.

Un autre colon créole, Sigisbert Mansuy, qui exerça des fonctions militaires importantes en tant qu'adjudant de la place du Cap, va encore plus loin, et prône la guerre d'extermination⁵⁷, à titre préventif: il ne

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, Mémoire n. 12-15; adressé au maréchal Berthier, de Bordeaux, le 30 messidor an XIII (juillet 1805). L'emploi du terme «génocide» doit être utilisé avec prudence; dans ce cas précis, l'éradication ne vise pas la totalité d'un groupe humain en raison de ses origines, mais la catégorie des «nègres guerriers», ce qui souligne par ailleurs l'importance du fait militaire dans les requalifications sémantiques. Toutefois, la mention des femmes et des enfants déborde la cible initiale, et entre dans le cadre d'une «politique du massacre». Je renvoie à B. GAINOT, *Sur fond de cruelle inhumanité: les massacres coloniaux pendant la guerre d'Indépendance de Saint-Domingue*, dans «La Révolution française», n. 3, 2011, consulté le 24 janvier 2021: <https://journals.openedition.org/lrf/239>; et pour la controverse autour de la qualification de «génocide», J. SEMELIN, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 2005; B. BRUNETEAU, *Génocides. Usages et mésusages d'un concept*, CNRS éditions, 2019.

faut pas hésiter à sacrifier une bonne partie de la population actuelle, pour éviter une nouvelle révolution. Il faut pratiquer une politique de terreur, et les difficultés s'aplaniront:

Malheur au gouvernement, si la clémence l'emporte et, si on va à Saint-Domingue dans l'intention d'employer la douceur. Sans un grand exemple de vengeance commandé par la politique, cette colonie ne peut se relever de ses ruines». Il faut une vengeance complète, sacrifier aux mânes des «malheureuses victimes égorgées» [...] l'armée brigande et une partie de la population noire et mulâtre, sans distinction d'âge, ni de sexe [...]. La tranquillité est rétablie pour toujours, et le prestige qui gouvernait jadis Saint-Domingue renaît⁵⁸.

La perspective exterminatrice, justifiée par un droit de représailles consécutif aux massacres ordonnés par Dessalines à Haïti, s'étend à l'ensemble de la couche intermédiaire. Ce n'est pas une restauration coloniale qui est prônée, c'est un édifice nouveau fondé sur la stricte équivalence du statut et de l'origine:

Il ne doit plus y avoir à Saint-Domingue que deux classes d'hommes, le blanc et l'esclave. Tous les anciens libres noirs et mulâtres doivent être exterminés ou déportés; la côte d'Afrique, devant Gorée, offre un asile à ceux qui n'auront pas mérité la mort; le nombre en est petit.

[...] La caste des hommes de couleur risque d'être renaissante; par le déficit des femmes blanches, et par le penchant des blancs pour les négresses et les femmes de couleur. Mais le gouvernement n'accordera plus de liberté à aucun individu de cette caste des hommes de couleur, et en s'emparant des enfants mâles pour les mettre, quand ils seront en âge, à bord de bâtiments de guerre, où ils serviront à vie. Ainsi, on rompra l'attachement des blancs pour les femmes de couleur, on les contraindra à prendre des femmes blanches pour épouses ou concubines⁵⁹.

À la même date exactement, De Bordes, ex-officier dans l'armée coloniale, préconise la reconquête de la colonie, soulignant parfaitement l'enjeu de celle-ci: l'incompatibilité radicale entre l'état militaire des Noirs, et la prospérité de la colonie, qui repose exclusivement sur l'économie esclavagiste de plantation:

⁵⁸ Mémoire 12/15, *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

Le sort des «nègres guerriers» est tracé; il doit subir la «vengeance nationale», proportionnée aux crimes qu'il a commis. Mais, de façon plus générale, l'état de guerrier est incompatible avec la prospérité coloniale: "les terres des colonies ne peuvent être cultivées que par des mains *asservies* que leur fournissent depuis des siècles les contrées de l'Afrique. Or, soit pour le présent, soit pour l'avenir, quelle garantie pourrait répondre à la mère-patrie que celle du nègre guerrier, fumant encore du sang de ses maîtres, et si longtemps exercé à ne manier que les armes du carnage et la torche de l'incendie, se prêterait à reprendre les instruments paisibles de la culture, et cela sur un sol où des triomphes passagers, qui ne cesseront d'enivrer son cœur, lui ont un moment fait croire qu'il en était l'unique et le légitime possesseur". C'est une nécessité pour la prospérité future de la colonie, que tout nègre qui sera trouvé les armes à la main soit sacrifié immédiatement aux moyens de sûreté publique⁶⁰.

Une autre incompatibilité est celle du statut constitutionnel (l'isonomie républicaine⁶¹) des territoires coloniaux et du maintien d'une économie esclavagiste. Maguytot, importante figure des assemblées coloniales, et préfet colonial sous Leclerc, voit dans l'assimilationisme la racine de tous les désastres:

Nous ne sommes plus au temps où l'humanité des novateurs s'alarmait si vivement sur le sort de nos noirs; alors, l'esclavage, sans lequel nos colonies d'Amérique ne peuvent remplir leur destination, avait besoin d'apologie, au sein même de la métropole. Mais il est évident aujourd'hui qu'en les exceptant de la constitution de l'Empire, et en attribuant au Sénat l'organisation coloniale, le gouvernement a reconnu que, là où rien ne ressemble à la France, où les choses et les hommes diffèrent presque autant que les productions, l'influence du climat, l'espèce de population et de cultures, l'éloignement des lieux, demandent un régime particulier.

[...] dans ces contrées un ciel brûlant interdit aux Européens le travail de la terre; des hommes, nés sous une même latitude, peuvent seuls y être employés, que de grâces ne doit-on pas au premier navigateur qui conçût l'heureuse idée

⁶⁰ *Ibid.*, Mémoire 16 à 18; *Idée générale d'un plan de campagne à Saint-Domingue*, 16 juillet 1805, troisième partie: «Moyens d'assurer la conquête». Le mémoire est signé «De Bordes, ancien officier français». Les termes en italiques sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit d'origine.

⁶¹ Le terme d'isonomie (utilisé pour définir le territoire de la Cité dans la Grèce antique) illustre le fait que, sur un même territoire, les habitants sont soumis aux mêmes lois. Il implique une égalité de droit pleine et entière entre tous les citoyens relevant de la même souveraineté.

d'aller les chercher en Afrique, où leur existence barbare pesait inutilement sur leurs côtes stériles! Esclaves en naissant de leurs chefs et de leurs parents, qui les vendent, ils le sont devenus de leurs acheteurs; leur condition, sous ce rapport, n'a donc point changé. L'homme, qui a toujours été ce qu'il est, n'a que les idées relatives à sa position, et par elle, ne se croit pas malheureux; mais on pourrait affirmer que celle du noir, sauf l'obligation du travail, s'est par là singulièrement améliorée, à son arrivée dans nos colonies, il y a trouvé une nourriture abondante, des secours en cas de maladie, et tous les soins nécessaires à sa vieillesse. N'est-ce pas là toute la dose de bien-être que ses facultés physiques et morales lui permettaient d'espérer? Car, à suivre le nègre, qui vient de naître jusqu'à son dernier jour, on le verra toujours le même, un grand enfant, espèce de machine incapable de réflexion et de prévoyance, mû seulement, comme les animaux par le sentiment de ses besoins, par cet instinct qui leur en fait chercher et saisir les objets⁶².

Avec Maguytot, nous voici revenus à une apologie classique de l'esclavage, justifiée tant par la «sauvagerie» de la société africaine, que par l'infériorité morale de l'individu que ses facultés ne permettent pas de hausser au-delà de la condition du «nègre», épithète qui résume trois états; l'état d'enfance, l'état mécanique, l'état animal.

Il est courant de considérer que les premières années du Consulat consacrent une réaction coloniale de grande ampleur, au cours de laquelle s'affirme une rigide hiérarchie raciale, dont le but est de disqualifier l'acquisition de la citoyenneté par les noirs⁶³. L'ouvrage du naturaliste Virey, en 1801, place la «race africaine» à un stade intermédiaire entre l'humanité et les grands primates. Cette opinion est partagée avec les tenants de la restauration intégrale du système esclavagiste. Au nombre de ceux-ci, on trouve Louis-Narcisse Baudry des Lozières, le beau-frère de Moreau de Saint-Méry, qui fait paraître en mars 1802 un ouvrage qui connut un grand retentissement, *Les égarements du nigrophilisme*. Outre les habituelles justifications du système esclavagiste par l'inhospitalité du climat, et la barbarie des sociétés africaines, il y a toute une argumentation sur l'incompatibilité entre la constitution «naturelle» du genre humain, et les dispositions «naturelles» du «nègre» qui, si on suit l'argumentaire de l'auteur serait étranger à

⁶² *Ibid.*, Mémoire, n. 22 bis, *Sur Saint-Domingue et en général sur nos colonies d'Amérique*, 4 septembre 1806, signé Maguytot et adressé au Ministre de la marine, p. 21.

⁶³ Y. BÉNOT, *La démence coloniale sous Napoléon*, Paris, La Découverte, 1992.

l'humanité, comme il est étranger à l'exercice de la Raison:

Le nègre est naturellement paresseux [...] et le vice de l'oisiveté devient [...] sa plus grande jouissance dès qu'il est libre [...]. C'est en vain que les Nigrophiles flattent leur imagination de l'espoir de voir les Nègres perpétuer la culture des denrées coloniales, sans l'assistance des Blancs; ils n'en auront ni le talent, ni même la volonté [...]. Sensible comme je le suis, je voudrais que les fables des Nigrophiles se réalisent, que tous les hommes de la terre fussent libres et parfaitement libres. Ce serait la preuve qu'ils seraient tous également raisonnables; mais, malheureusement, c'est un de ces beaux rêves que les passions et la constitution naturelle de l'Homme ne permettent jamais de voir en réalité⁶⁴.

Nous sommes aux antipodes de la doctrine de la perfectibilité. La cible du pamphlet, c'est l'économie politique des abolitionnistes, la régénération des anciens esclaves par le travail et la propriété. D'ailleurs, pour désigner ce courant abolitionniste symbolisé par la *Société des Amis des Noirs*, l'auteur substitue l'étiquette «nigrophile» à celle usitée jusqu'alors de «philanthrope». C'est là une racialisation des qualificatifs destinés à désigner l'adversaire, qui est tout à fait significative, dans ce contexte.

Ces apologues ouvertes de l'esclavage, parallèles à la déshumanisation des Noirs, ne sont pas entièrement liées aux traumatismes du processus révolutionnaire à Saint-Domingue. Benoît Gouly défend un point de vue semblable plusieurs années avant le rétablissement de l'esclavage. C'est le grand mérite de Claude Wanquet d'avoir exhumé la brochure publiée par Gouly en décembre 1794, intitulée *Vues générales*⁶⁵. À la suite de longues descriptions physiques de l'homme noir (le «corps du

⁶⁴ L. N. BAUDRY DES LOZIERES, *Les égarements du nigrophilisme*, Paris, Migneret, 1^{er} germinal an X (22 mars 1802), pp. 55-56.

⁶⁵ B. GOULY, *Vues générales sur l'importance du commerce des colonies, sur l'origine et le caractère du peuple qui les cultive, ainsi que sur les moyens de faire la constitution qui leur convient, avec quelques observations et réflexions sur les sources des désastres de celles du Nouveau-Monde depuis la Révolution*, Paris, Imprimerie nationale, frimaire an III, BNF, 4-LE38-1075. Analyse et contextualisation plus précises de la brochure dans C. WANQUET, *La France et la première abolition de l'esclavage 1794-1802*, Paris, Karthala, 1998. Pour une présentation de la carrière de Gouly, voir C. WANQUET, *Un jacobin esclavagiste, Benoît Gouly*, dans «Annales historiques de la Révolution française», numéro spécial, *Révolution aux colonies*, n. 293-294, 1993, pp. 445-468.

nègre»), l'auteur en vient à :

L'âme du nègre, d'Afrique surtout, semble n'être accessible que par l'organe de l'ouïe: il ne s'anime guère qu'aux sons bruyants d'un tambour ou d'une voix exprimée avec force. Il n'a point de physionomie, ses traits sont sans expression, ses yeux sans vivacité, et sa figure présente l'image de la stupidité: il agit et ne réfléchit pas: il parle peu et souvent il chante: jamais un sentiment profond de douleur ou de plaisir ne fait couler des pleurs de ses yeux; jamais le rire ne vient sur ses joues peindre cette douce situation d'une âme sensible qui invité à partager le bonheur dont elle jouit. Presque entièrement privé de sentiment moral [...] son penchant pour le plaisir le rend infidèle et inconstant dans ses amours; il caresse peu ses enfants qu'il abandonne sans peine. [...] Il aime les liqueurs spiritueuses et il en abuse quand il peut; alors, il est facile de lui faire commettre les plus grands forfaits, sans qu'il soit susceptible de crainte ni de remords; dans cet état, rien ne peut l'arrêter; il n'est même pas capable d'imaginer qu'il fait mal⁶⁶.

Si une telle brute conserve des traces d'humanité, elle ne peut être placée à égalité avec la strate supérieure de l'espèce, seule apte à conduire *par nature* les affaires de la Cité. Sans aller, comme chez Virey, à postuler l'existence de plusieurs espèces humaines (polygénisme)⁶⁷, Gouly n'en insiste pas moins sur les énormes différences *de nature*, qui vont permettre de hiérarchiser les groupes humains, différences:

dans la couleur de la peau, dans l'habitude du corps, dans la tournure de ses membres, dans la coupe de la tête, dans la fortune, dans la disposition des diverses parties du visage, dans l'état et dans l'aptitude des organes des sens, dans ses appétits, dans ses idées, dans le nombre de ses besoins et dans les moyens de les satisfaire, dans le mode et dans l'étendue de ses facultés⁶⁸.

En fait, ce sont bien les attributs de la citoyenneté qui sont au cœur du débat; autonomie du jugement et de l'action, capacité de représentation, port d'armes. La couleur n'est qu'un marqueur,

⁶⁶ B. GOULY, *Vues générales*, cit., pp. 33-35.

⁶⁷ Pourtant, à certains moments, Gouly semble bien rejeter les Noirs dans une catégorie extra-humaine lorsqu'il affirme que le Noir, prototype de l'«homme brut [...] touche de très près à l'orang-outang dans ses habitudes et dans ses goûts», cfr. *Ibid.*, p. 53.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 32.

superficiel, de ces aptitudes et de ces facultés, que la configuration des organismes va rendre immuables. Incapable de maîtriser celles-ci, le Noir est définitivement rejeté du côté de l'étranger. Il y a opposition franche entre «Citoyen» et «Africain». Rien n'est plus significatif que l'altercation, en février 1795, entre le représentant noir Belley, qui a été qualifié d'«Africain», par le représentant Serres, un proche de Gouly, et qui proteste vigoureusement, en ripostant qu'«il est Français, tout comme toi». Pour les membres du lobby colonial, la citoyenneté est circonscrite à la partie blanche de la population.

Quelles que soient la violence et la convergence des propos, il ne faut pas voir la période comme une rupture majeure, qui autoriserait le surgissement inédit d'une doctrine raciale préfigurant le racisme «scientifique» contemporain. Il s'agirait plutôt d'un retour à la force du préjugé, après le grand refoulement de la période révolutionnaire. En nous gardant de toute démarche téléologique, qui consisterait à collectionner tous les indices annonciateurs d'un racisme biologique se révélant dans une séquence chronologique déterminée, nous enregistrons qu'à défaut de rupture franche, il y a un combat permanent autour du système colonial ségrégué, entre les défenseurs de l'exception coloniale, et les partisans de la «citoyenneté élargie», terme que nous emploierons de préférence à celui d'«universalisme», qui nous ferait verser dans une autre forme d'anachronisme⁶⁹.

Conclusion

Il y eut bien une inflexion dans les inspirations de la politique coloniale de la France sous le Consulat, inflexion par touches successives, qui connaît une brusque accélération entre mai et juillet

⁶⁹ L'universalisme de cette époque était encore pensé dans les termes du débat des Lumières, comme une cosmopolitique (M. BELISSA, *Fraternité Universelle et Intérêt National (1713-1795). Les cosmopolitiques du droit des gens*, Paris, Kimé, 1998). La «citoyenneté élargie», ou «citoyenneté inclusive» s'inscrit dans le rapport à l'émergence de la souveraineté nationale. Pour la redéfinition de la citoyenneté au sortir des sociétés esclavagistes, voir B. GAINOT, *La naissance des départements d'outre-mer. La loi du 12 nivôse an VI (1^{er} janvier 1798)*, dans «Revue historique des Mascareignes», 1998, pp. 51-74; F. CHARLIN, *L'expérimentation de l'identité législative aux colonies, de la Convention au Directoire*, dans *Les colonies, la Révolution française, la loi*, sous la direction de J.-F. NIORT-F. RÉGENT-P. SERNA, Rennes, Pur, 2014, pp. 93-106.

1802. Est-ce une restauration coloniale, un retour pur et simple à la situation d'avant 1789, comme il est fréquemment analysé? À mon avis, le terme est inapproprié. Il y eut plutôt une réaction coloniale, c'est-à-dire une volonté délibérée de rompre avec la législation révolutionnaire. Restaurer l'esclavage, certes, mais aussi et d'abord liquider l'égalité civile et politique, liquider la citoyenneté élargie. La cible, ce n'est pas prioritairement l'esclave, c'est l'affranchi et le sang-mêlé; du moins, les visées concernant les uns et les autres n'étaient-elles pas identiques. Il y eut bien, sur le plan juridique, des innovations majeures en la matière de la part du régime napoléonien. Ces innovations sont inspirées par le désir de mettre à l'écart une certaine catégorie de la population, en apparence en raison de sa couleur de peau, mais bien plus fondamentalement, en raison de ses origines. C'est cette inflexion, dictée par une réaction contre l'émancipation des Noirs pendant la Révolution, qui est de nature raciale. Le Code Civil fut promulgué aux colonies en 1805, mais il ne concerne que les Blancs. Seuls ces derniers pouvaient prétendre au titre de citoyens français, car, selon le commissaire de justice de la Guadeloupe, Bertolio, la classe des Blancs est «la seule qui forme politiquement et civilement la colonie»⁷⁰. Dès l'arrêté du 2 juillet 1802, le droit de citoyenneté avait été retiré aux gens de couleur

Ce ne sont pas seulement les droits politiques qui ont été retirés aux libres de couleur, ce sont tous les droits civils. Ils sont inscrits sur un registre d'état-civil commun avec les esclaves, à part d'un autre registre réservé aux Blancs. Cette dualité des registres d'état-civil existait déjà sous l'Ancien Régime mais, alors, on enregistrait à part les libres et les esclaves. C'était la condition juridique qui faisait la différence, pas la couleur de la peau.

Comme en un miroir inversé, la Constitution haïtienne promulguée en mai 1805 connaît une inflexion identique, mais en sens contraire. L'article 12 met le Blanc à l'écart en lui interdisant l'accès à la terre, tandis que l'article 14 établit une équivalence entre la citoyenneté

⁷⁰ J.-F. NIORT, «Le Code Civil ou la réaction à l'œuvre en métropole et aux colonies» dans *Du Code noir au Code civil. Jalons pour l'histoire du droit en Guadeloupe. Perspectives comparées avec la Martinique, la Guyane, et la République d'Haïti*, Paris, L'Harmattan, pp. 59-85.

haïtienne⁷¹ et le qualificatif de «Noir» :

Toute acception de couleur parmi les enfants d'une seule et même famille dont le chef de l'État est le père, devant nécessairement cesser, les Haïtiens ne seront désormais connus que sous le nom générique de Noirs⁷².

Les catégories racialisantes déterminent les relations sociales jusque dans la mort, comme on l'a vu pour les Blancs. Cela vaut aussi pour le peuple Noir, comme le montre l'anecdote suivante, rapportée par Madiou. Après la chute de Dessalines, attiré dans une embuscade et tué par ses propres généraux, les proches conseillers du défunt empereur, Boisrond-Tonnerre et Etienne Mentor, sont jetés dans un cachot, et sommairement assassinés par une escouade aux ordres du Conseil militaire qui a pris le pouvoir. Mentor est le premier tombé percé de coups de baïonnettes. Boisrond apostrophe alors les assassins: «qu'ai-je fait pour mériter la mort? *Je sers de passeport à Mentor*»⁷³. Mentor étant Noir, il fallait qu'un mulâtre comme Boisrond soit frappé pour démontrer à la population haïtienne la prévalence d'un certain équilibre des couleurs. Pourtant, cette statistique macabre peut tout aussi bien s'interpréter d'une autre façon: l'assignation à une catégorie racialisante est plus forte que la personnalité de la victime, que son mérite individuel (on reconnaît à Boisrond des talents littéraires et une vaste culture imprégnée des Lumières), ou que sa propre responsabilité (secrétaire de Dessalines, c'est lui qui lui a proposé de prendre le titre d'Empereur).

La conscience de sa couleur était un élément structurant de l'exception coloniale. En restaurant cette dernière par l'article 91 de la Constitution de l'an VIII⁷⁴, les nouveaux maîtres de la France vont plus loin que la restauration pure et simple du préjugé de couleur, ils s'engagent dans la voie d'une gouvernance des statuts et des conditions (sur les plans juridique, économique, socio-culturel), qui préfigure ce que sera l'apartheid. Pour autant, la justification ultime de cette politique raciale reste bien de nature économique; c'est un racisme d'exploitation.

⁷¹ Ici, «citoyenneté» s'entend au sens civil, l'Empire de Dessalines n'octroyant pas de droits politiques.

⁷² Th. MADIOU, cit., pp. 275, 546.

⁷³ *Ibid.*, p. 424.

⁷⁴ «Le régime des colonies françaises est déterminé par des lois spéciales».

Sur ce fond de mépris et d'humiliation, le cours des événements révolutionnaires a parfois conduit vers des «politiques du massacre», vers un racisme d'extermination. Ces dérives étaient inhérentes à la société coloniale, mais elles vont se donner libre cours, grâce à la militarisation des conflits civils. Ce qui paraît incongru aux yeux des partisans de la réaction coloniale, c'est la prise d'armes des populations de couleur, et l'avantage durable que confèrent aux militaires de couleur la discipline, l'uniforme et le grade. La figure qui est insupportable, qu'il faut réduire absolument, c'est celle du «nègre guerrier»⁷⁵, ce n'est pas celle de l'esclave. Mais, dans une conjoncture donnée comme la décennie révolutionnaire, en un lieu donné comme les Antilles, les deux se chevauchent, et parfois se confondent.

L'ordre esclavagiste une fois rétabli dans les territoires qui sont restés sous souveraineté française, c'est-à-dire une fois que les militaires de couleur furent soit désarmés, soit déportés ou exterminés pour ce qui est des rebelles, il faut encore établir les relations sociales sur des bases hiérarchiques sans nuances; une couche dirigeante entièrement blanche, une masse servile entièrement noire et, idéalement, rien entre les deux. Pourtant, le groupe intermédiaire des libres de couleur existe bel et bien, il va même se renforcer au début du XIX^e siècle. C'est ce groupe qui alimente les craintes des responsables de la politique coloniale.

Et aussi les craintes de la population métropolitaine? Il est impossible de généraliser, mais on constate que le régime napoléonien s'efforça de réduire les contacts entre Français métropolitains et gens de couleur, par une législation répressive spécifique; éloignement des personnes de couleur de la capitale, car on a le souvenir du rôle joué par cette population dans le cours de la Révolution, interdiction des mariages mixtes⁷⁶. Dans la continuité des édits sur la Police des Noirs de 1777, ces dispositions répressives illustrent le progressif déplacement de l'imaginaire racial des périphéries coloniales vers le centre métropolitain,

⁷⁵ Sur la centralité du fait militaire dans les événements de la révolution de Saint-Domingue, je renvoie à B. GAINOT, *Les officiers de couleur dans les armées de la République et de l'Empire (1792-1815)*, Paris, Karthala, 2007; et, pour une étude de cas particulièrement éclairante, à J.-A. MERLANDE-R. BELENUS-F. RÉGENT, *La rébellion de la Guadeloupe (1801-1802)*, Conseil général de la Guadeloupe, Gourbeyre, 2002.

⁷⁶ P. H. BOULLE-S. PEABODY, *Le droit des Noirs en France au temps de l'esclavage. Textes choisis et commentés*, Paris, L'Harmattan, 2014, pp. 159-181.

selon un mécanisme spatio-temporel souvent décrit⁷⁷.

Cet imaginaire racial emprunte encore la forme du préjugé de couleur, davantage que les axiomes du racisme scientifique de la fin du XIX^e siècle; mais, dans le contexte post abolitionniste, nous ne sommes pas engagés sur la voie d'une simple restauration de l'Ancien Régime colonial, mais sur une phase de transition. Réduits à la défensive par le succès des théories sur la hiérarchie des races et le fixisme des caractères, les héritiers des Lumières, de Grégoire⁷⁸ à Anténor Firmin⁷⁹, réaffirment l'unité de l'espèce, et sa perfectibilité⁸⁰.

⁷⁷ «La race est un produit colonial importé ensuite à la métropole», dans C.-O. DORON, *L'homme altéré*, cit., p. 120. Pour la période contemporaine, Aimé Césaire décrit la migration de la violence coloniale des territoires périphériques au cœur des métropoles impériales européennes.

⁷⁸ B. GAINOT, *L'abbé Grégoire et la place des noirs dans l'histoire universelle*, dans «Gradhiva, revue du Musée du Quai Branly», numéro spécial *Présence africaine. Les conditions noires: une généalogie des discours*, n. 10, 2009, pp. 22-39.

⁷⁹ Anténor Firmin (1850-1910), diplomate haïtien, membre de la société d'anthropologie de Paris: *De l'égalité des races humaines: anthropologie positive*, Paris, Imprimerie Pichon, 1885.

⁸⁰ C.-O. DORON, *L'homme altéré*, cit., dans le sillage de Foucauld, voit dans ce legs des Lumières (unité de l'espèce humaine ou monogénisme, doctrine de la perfectibilité et processus de civilisation) une entreprise de domestication et d'asservissement des peuples coloniaux. C'est nier le fait qu'un corpus doctrinal, que l'on peut revisiter de façon plurielle, puisse être *déplacé* pour devenir une arme de la critique, dans un contexte autre que celui de son élaboration. C'est ce qui se passe en l'occurrence avec l'appropriation du legs des Lumières par les abolitionnistes.

*Il Congresso di Vienna in prospettiva atlantica.
La Conferenza di Parigi sulla contesa
della Banda Orientale*

Viviana MELLONE
Università di Napoli l'Orientale
viviana.mellone@libero.it

Nel periodo compreso fra la Guerra dei Sette anni (1756-1763) e la Prima Guerra mondiale, lo spazio atlantico ha registrato un'inedita convergenza di processi politici, socioeconomici e culturali. Lo studio delle rivoluzioni ha rappresentato una delle chiavi di accesso al vorticoso e simultaneo succedersi di trasformazioni. La Dichiarazione d'Indipendenza americana del 1776 e gli eventi parigini del 1789 crearono difatti la nuova costellazione del lessico politico e mutarono la concezione del potere, scatenando effetti anche nei luoghi tradizionalmente considerati ai margini della geografia delle rivoluzioni¹.

¹ D. GEGGUS, *The Influence of Haitian Revolution on Blacks in Latin America and the Caribbean*, in *Coloureds and National Identity in Nineteenth Century Latin America*, edited by N.P. NARO, London, Institute of Latin American Studies, 2003, pp. 38-59; G.B. NASH, *Sparks from the Altar of '76: International Repercussions and Reconsiderations of the American Revolution*, in *The Age of Revolution in Global Context, c.1760-1840*, edited by D. ARMITAGE-S. SUBRAHMANYAM, London, Palgrave Macmillan, 2010, pp. 1-19; *The French Revolution in Global Perspective*, edited by S. DESAN-L. HUNT-W.M. NELSON, Ithaca, Cornell University Press, 2013; ma si vedano anche P. SERNA (Sous la direction de), *Républiques sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, Pur, 2009; *Rethinking the Atlantic World: Europe and America in the age of democratic revolutions*, edited by M. ALBERTONE-A. DE FRANCESCO, New York-Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009; C. THIBAUD-G. ENTIN-A. GEMEZ F. MORELLI (sous la direction

Successivamente, la stagione napoleonica fu ancora una volta foriera di processi di scala atlantica, con l'invasione francese della penisola iberica nel 1808 che spinse le colonie latino-americane a riconfigurare il rapporto con la madrepatria². Nel 1820-21, ancora, le insurrezioni liberali europee incrociarono l'ultima ondata delle guerre liberatrici nei territori ispano-americani³.

Tuttavia, la storiografia si è interessata raramente al rapporto fra la diplomazia europea e i territori americani⁴, mentre ampio è stato l'interesse riservato alle rivoluzioni. La scarsità di indagini sul tema è da

de), *L'Atlantique Revolutionnaire. Une Perspective Ibero-Americaine*, Becherel, Les Perseides, 2013; *Entre Méditerranée y Atlántico. Circulaciones, conexiones y miradas, 1756-1867*, A. DE FRANCESCO-L. MASCILLI MIGLIORINI-R. NOCERA coordinadores, Santiago de Chile, FCE, 2014.

² J. LYNCH, *Las Revoluciones Hispanoamericanas. 1808-1826*, Barcelona, Editorial Ariel, 1983; *Independence and Revolution in Spanish America*, edited by E. POSADA CARBÓ, London, Institute of Latin American Studies, 1999; A. MCFARLANE, *Guerras e independencias en las Américas*, in M.T. CALDERÓN-C. THIBAUD (eds.), *Las revoluciones en el mundo atlántico. Una perspectiva comparada*, Bogotá, Taurus Historia, 2006, pp. 171-88; J.C. CHASTEEN, *Americanos: Latin America's struggle for independence*, New York, Oxford University Press, 2008; *Napoleon's Atlantic: The impact of Napoleonic Empire in the Atlantic world*, edited by C. BELAUBRE-J. DYM-J. SAVAGE, Boston, Brill, 2010.

³ M. BROWN-G. PAQUETTE, *Introduction. Between the Age of Atlantic. Revolutions and the Age of Empire*, in *Connections after Colonialism. Europe and Latin America in the 1820s*, edited by M. BROWN-G. PAQUETTE, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2013, pp. 12 e ss.

⁴ I. B. SCHWEIDE, *La diplomacia de la Santa Alianza y la independencia hispanoamericana*, in «Tierra Firme» (1936), n. 1, pp. 5-21; W.S. ROBERTSON, *France and Latin-American Independence*, Baltimore, The John Hopkins press, 1939; E. SUZZI CASAL, *Las discusiones acerca de la invasión lusitana a la Banda Oriental*, in *IV Congreso internacional de Historia de América*, Buenos Aires, Comisión Nacional Ejecutiva del Sesquicentenario del Congreso de Tucumán y de la Independencia, VII, 1966, pp. 35-63; R. CAILLET BOIS, *La ocupación de la Banda Oriental por los portugueses y la mediación de las potencias europeas (1816-1820)*, in «Boletín del Instituto de Historia Argentina "Doctor Emilio Ravignani"», IX (1967), n. 14-15, pp. 316-368; M. KOSSOCK, *Historia de la Santa Alianza y Emancipación de América Latina*, Buenos Aires, Ediciones Símbola, 1968; R. H. BARTLEY, *Imperial Russia and the struggle for Latin American Independence, 1808-1828*, Austin, Texas Institute of Latin American studies-The University of Texas at Austin, 1978; B. SCHRÖTER, *Die Banda Oriental zwischen independencia und europäischer grossmachtpolitik 1816 bis 1820: positionen und probleme*, in «Asien Afrika Latinamerika», XIX (1991), n. 4, pp. 744-758; U. SCHMIEDER, *Spain and Spanish America in the System of the Holy Alliance: The Importance of Interconnected Historical Events*

attribuirsi alla visione teleologica dei processi rivoluzionari sfociati nella nascita di Stati-nazione, che ha dato risalto alla mobilitazione nazionalistica, lasciando in ombra le altre dinamiche connesse alla trasformazione politica in atto. Con riferimento specifico alle rivoluzioni americane, si è ritenuto quindi che, nella prospettiva degli uomini del tempo, l'indipendenza delle colonie fosse una realtà certa e non eventuale ancor prima del suo verificarsi. In tale ottica, le potenze europee e le élite di governo avrebbero ritenuto inutile mobilitarsi per preservare le relazioni di subalternità tipiche degli imperi tradizionali, operando, laddove fosse possibile, solo al fine di sostituire il dominio politico in via di dissoluzione con privilegiati rapporti economici, come nel caso della Gran Bretagna⁵.

Posto, invece, che i processi rivoluzionari innescati dalla rivolta degli schiavi ad Haiti e la dichiarazione d'indipendenza dell'Argentina (1810) non crearono una cesura netta nei rapporti politici, ideologici e culturali fra vecchio e nuovo mondo, né tantomeno determinarono la disgregazione improvvisa dell'impero spagnolo, questo studio intende approfondire come gli attori istituzionali europei immaginassero di conservare o reinventare i legami con le colonie ispanoamericane in una fase in cui gli esiti delle trasformazioni in atto apparivano tutt'altro che scontati. L'indagine si concentra sulla Conferenza di Parigi tenutasi fra il 1816 ed il 1819. Tale trattativa diplomatica, mai considerata dalla storiografia sulla Restaurazione⁶ e poco conosciuta anche in ambito

on the Congresses of the Holy Alliance, in «Review (Fernand Braudel Center)», XXXVIII (2015), n. 1-2, pp. 147-169.

⁵ Per questa critica alla visione teleologica delle rivoluzioni americane, cfr. D. GUTIÉRREZ ARDILA-J.L. OSSA SANTA CRUZ, *La Restauración como fenómeno extra-europeo, 1814-1826*, in «Revista Universitaria de Historia Militar», VII (2018), n.15.

⁶ Nella vasta letteratura sul tema, siano di riferimento: H.J. NICHOLSON, *The Congress of Vienna: a Study in Allied Unity, 1812-1822*, London, Constable & Co, 1946; K HOLSTI, *Peace and War: Armed Conflicts and International Order, 1648-1989*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991; A. OSIANDER, *The States System of Europe, 1640-1990: Peacemaking and the Conditions of International Stability*, Oxford, Clarendon Press 1994; A. WATSON, *The Evolution of International Society: A Comparative Historical Analysis*, Abingdon, Routledge, 2009 (prima edizione 1992); J. SÉDOUY, *Le concert européen: aux origines de l'Europe (1814-1914)*, Paris, Fayard, 2009; T. LENTZ, *Le congrès de Vienne. Une refondation de l'Europe 1814-1815*, Paris, Perrin, 2013; H. KISSINGER, *A World Restored: Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace, 1812-22*, USA, Point books & Media,

americanistico⁷, fu la prima mediazione dopo il Congresso di Vienna. Essa si occupò di regolare la contesa ispano-portoghese della Banda Oriental, territorio compreso fra gli attuali Uruguay e Brasile, ma ben presto divenne il primo tavolo diplomatico in cui discutere del rapporto tra Ferdinando VII e i suoi sudditi oltreoceano⁸.

Dopo aver delineato i passaggi fondamentali della Conferenza di Parigi, la riflessione si soffermerà separatamente su due prospettive istituzionali. Da una parte la Spagna, consapevole delle implicazioni delle rivoluzioni liberali sui processi d'indipendenza e favorevole alla conservazione dell'impero mediante un'azione armata sotto l'egida della Santa Alleanza. Dall'altra la Francia e la Russia, che coltivarono progetti reciprocamente differenti di conservazione dell'unità dello spazio atlantico, accomunati dall'inclinazione riformistica e liberale verso i sudditi delle colonie. Oltre a restituire la proiezione nello spazio

2013 (prima edizione 1957); L. MASCILLI MIGLIORINI, *Metternich*, Roma, Salerno editrice, 2014; V. CRISCUOLO, *Il Congresso di Vienna*, Bologna, il Mulino, 2015; M. JARRETT, *The Congress of Vienna and its Legacy. War and Great Power Diplomacy after Napoleon*, Croydon, CPI Group, 2016.

⁷ L'unico lavoro a riguardo è V. SANZ LOPEZ, *La Conferencia de Paris sobre la Banda Oriental*, Caracas, Academia Nacional de la Historia, 1993. Lopez ha avuto il merito di comprendere come la mediazione europea circa l'invasione portoghese della Banda Oriental fosse la sede privilegiata in cui l'Europa si occupò della crisi ispano-americana. Nel suo lavoro risulta centrale la valorizzazione dei faldoni specificamente dedicati alla mediazione, custoditi presso gli archivi del ministero degli affari esteri francese a La Courneve-Parigi. Nonostante gli elementi inediti, tuttavia, il testo si sofferma poco sul significato della Conferenza per l'Europa della Restaurazione, considerandone l'esito fallimentare molto più legato al crollo dell'Impero spagnolo e all'instabilità politica e sociale interna del Paese iberico.

⁸ Nel mio volume *La Restaurazione atlantica. La Conferenza di Parigi sulla Banda Oriental (1816-1819)*, Napoli, Esi, 2020, mi sono occupata della Conferenza verificandone il contributo allo sviluppo delle pratiche della diplomazia post-congressuale, con particolare riferimento al principio d'intervento ed alla formazione della gerarchia delle potenze, soprattutto riguardo alla Francia e al dualismo Gran Bretagna/Russia. L'analisi è stata poi rivolta alla definizione dello spazio atlantico, con una riflessione ampia sul caso francese e per altri aspetti limitata a valutare l'agency dell'azione politica e diplomatica (europea e/o latino-americana). Al fine di sviluppare una riflessione compatta sullo spazio atlantico, in queste pagine si ripropone una particolare focalizzazione sulla prospettiva francese, a cui si affiancano la prospettiva russa e quella britannica, indagate invece *ex novo*.

atlantico così come venne vissuta dalle élite e dagli Stati europei, la pluralità e singolarità di esperienze e immaginari statuali che emergono da questo rispecchiamento consentirà di ragionare sul senso dell'equilibrio post-congressuale, inteso non soltanto come accordo strategico atto a ridisegnare la gerarchia degli stati, ma quale ordine di convivenza interstatale nuovo fatto di principi condivisi.

La Conferenza di Parigi

Il 28 agosto 1816, a poco più di un anno di distanza dalla stipula del trattato conclusivo del Congresso di Vienna, l'esercito brasiliano invase la Banda Oriental, allora possedimento spagnolo⁹. L'aggressione portoghese inaugurò una guerra fra il Regno del Portogallo e l'esercito orientale che si sarebbe conclusa, nel 1820, con l'annessione della Banda al nascente Impero del Brasile. L'invasione scandiva la plurisecolare contesa ispano-portoghese della Banda, ma essa costituiva, adesso, un motivo di particolare apprensione per l'Europa "Restaurata", a causa dell'avvicinarsi di movimenti rivoluzionari e spinte nazionalistiche nella zona. La Banda Oriental faceva infatti parte del Vicereame del Rio de la Plata, ultima delle colonie a sorgere nell'Impero spagnolo (1776) e la prima a dichiararsi indipendente (1810) dalla madrepatria con il nome di Confederazione argentina o, alternativamente, Province Unite del Rio de la Plata¹⁰.

⁹ E.F. RESNICH, *A Family Imbroglia: Brazil's Invasion of the Banda Oriental in 1816 and Repercussions on the Iberian Peninsula, 1816–1820*, in «*Revista de História*», LI (1975), pp. 179–205.

¹⁰ G. VERDO, *L'indépendance argentine entre cités et nation: (1808-1821)*, Paris, Publications de la Sorbonne, Paris 2006; G. TIO VALLEJO, *Rupturas precoces y legalidades provisionarias: el fin del poder español en el Río de la Plata*, in *La formación de los Estados-naciones americanos (1808-1830)*, a cura di M. CHUST CALERO-J.A. SERRANO, «*Ayer*», LXXIV (2009), pp. 133-162.

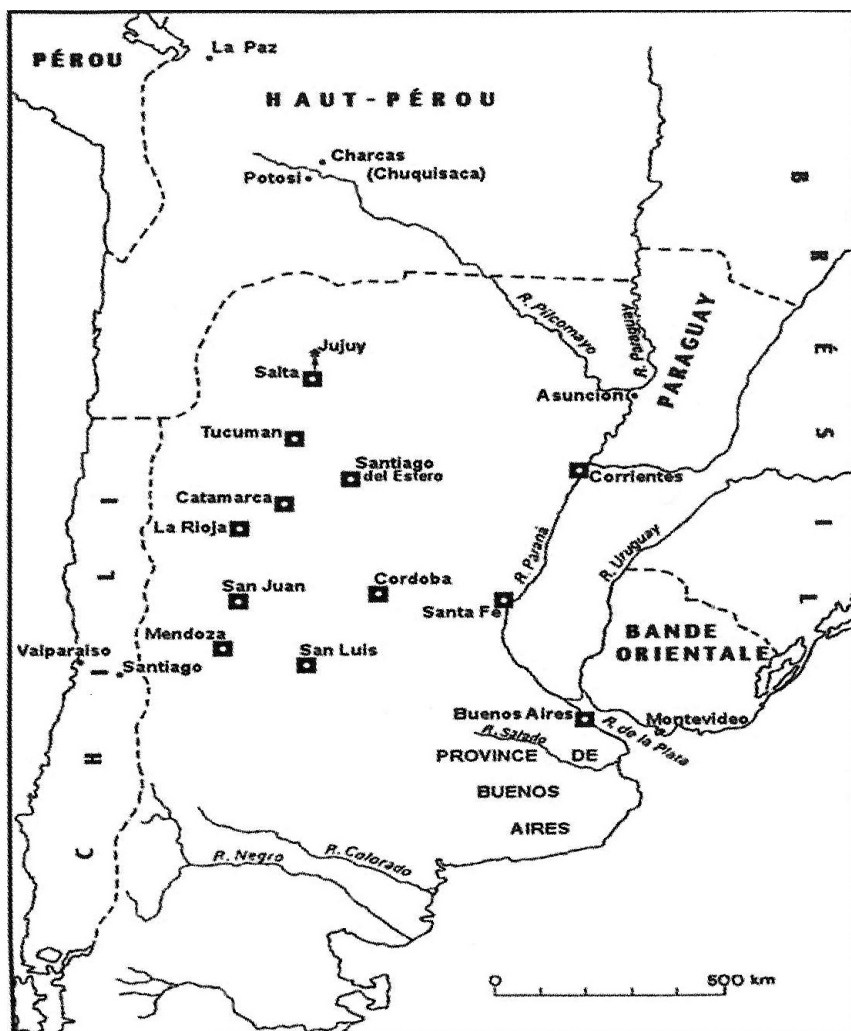


Fig. 1 La Banda Orientale su una carta contemporanea dell'America del Sud, tratto da: G. VERDO, *L'indépendance argentine entre cités et nation: (1808-1821)*, Paris, Publications de la Sorbonne, Paris.

Il 25 novembre 1816 la Spagna invocò l'aiuto della Francia, affinché mediasse con il Portogallo per la restituzione della Banda¹¹. Tuttavia, il primo ministro e ministro degli affari esteri francese Armand Emmanuel

¹¹ Archives du Ministère des Affaires Étrangères-Archives diplomatiques, La Courneuve-Paris (d'ora in poi AMAE), Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, f. 7, lettera del conte di Peralada, ambasciatore spagnolo a Parigi, al duca di Richelieu, 25 novembre 1816.

de Vignerot du Plessis duca di Richelieu decise di convocare a Parigi una conferenza multilaterale, la prima dopo il Congresso di Vienna, la quale avrebbe coinvolto le potenze della Quadruplice Alleanza per risolvere la disputa¹².

La discussione sulla Banda Oriental si polarizzò subito sul tema dell'opportunità di intervenire o meno nel rapporto fra Ferdinando VII e le sue colonie. Fu la Gran Bretagna per prima a stravolgere le finalità della controversia. L'entourage britannico espresse la propria disponibilità a mediare a condizione che la Spagna adottasse misure liberali nel governo delle colonie. La grande potenza marittima indicò in tre punti i modi per ristabilire un rapporto pacifico fra Spagna e colonie: 1) l'amnistia generale per gli autoctoni coinvolti nelle ultime rivoluzioni; 2) un sistema di commercio liberale a beneficio degli stranieri e dei nativi americani; 3) una particolare attenzione ai creoli per ciò che riguardava la nomina e la promozione ad incarichi pubblici¹³.

Un mese dopo, Giorgio III alzò il tiro, premendo affinché Ferdinando VII abolisse la schiavitù nelle colonie o almeno sottoscrivesse una dichiarazione di impegno in tale direzione. A ciò il ministro degli esteri britannico Robert Stuart, visconte di Castlereagh accompagnò una certa ostilità verso l'opzione dell'intervento armato degli eserciti europei a sostegno del sovrano spagnolo¹⁴. L'altro polo della Conferenza venne a quel punto a delinarsi con la posizione della Spagna. Nelle istruzioni del primo segretario di stato spagnolo José Garcia de León Pizarro al plenipotenziario spagnolo a Parigi Carlos José de lo Ríos y Sarmiento duca di Fernán Núñez del 5 ottobre 1817¹⁵ e

¹² AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, ff. 17-18, lettera del duca di Richelieu a Peralada, 4 dicembre 1816.

¹³ AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, foglio 34, lettera del primo segretario di stato spagnolo José Garcia de León Pizarro all'ambasciatore britannico a Madrid sir Henry Wellesley, 10 gennaio 1817.

¹⁴ W. SIEMANN, *Metternich. Strategist and Visionary*, Cambridge – Massachusetts, London, Harvard University Press, 2019 (prima edizione 2016), pp. 618-627.

¹⁵ Archivo Histórico Nacional-Madrid (d'ora in poi AHN), Estado, b. 6815, foglio senza numero, istruzioni di Pizarro al duca di Fernán Núñez, 5 ottobre 1817.

nella lettera alle potenze mediatrici del 17 dicembre dello stesso anno¹⁶, la visione ferdinandina dell'intervento appare differenziata. Per un verso, Pizarro asserì che la Spagna non avrebbe consentito alle potenze europee di discutere e influenzare il governo delle colonie, poiché ciò avrebbe in sostanza favorito i ribelli a discapito del sovrano riconosciuto, mentre la diplomazia avrebbe dovuto circoscriversi ai rapporti fra gli stati, o, per meglio dire, fra sovrano e sovrano. Per questo l'unico tema ad avere spazio alla conferenza avrebbe dovuto essere la contesa territoriale e, nello specifico, la violazione del confine spagnolo da parte dell'esercito brasiliano. Il riconoscimento della sovranità spagnola sulla Banda e la constatazione della sua violazione, quindi, avrebbero dovuto dar luogo alla sua restituzione da parte del Portogallo. Per altro verso, secondo il sovrano borbonico la non ingerenza nelle politiche interne avrebbe dovuto essere derogata quando si trattava di contrastare le rivoluzioni: ciò avrebbe giustificato l'intervento militare della Spagna e di uno o più eserciti europei in America del Sud per placarne i disordini.

Attorno ai due poli della conferenza si verificò la più generale organizzazione degli schieramenti in campo, secondo una dinamica che ricalcò i conflitti interstatuali dello scenario post-napoleonico e al tempo stesso contribuì alla definizione dei ruoli e delle posizioni nella gerarchia post-Vienna. A supporto della Gran Bretagna e del Portogallo si pose un'Austria piuttosto neutra, motivata a sostenere nel merito le ragioni della monarchia Hannover, ma anche a rafforzare nel complesso le posizioni britanniche contro le tendenze egemoniche russe¹⁷. La Francia funse da mediatrice piuttosto equilibrata, anche perché desiderosa di riscattarsi dalla condizione di secondo piano cui era stata relegata con il secondo Trattato di Parigi¹⁸. La Russia, invece, si schierò a sostegno della Spagna, spinta tanto dalla visione specifica dell'Europa della Restaurazione alternativa a quella britannica, quanto dalla sfida russo-

¹⁶ AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, foglio 77, lettera di Pizarro alle potenze mediatrici, 17 dicembre 1817.

¹⁷ Per una disamina approfondita di queste posizioni, cfr. V. SANZ LOPEZ, *La Conferencia de Paris*, cit., e V. MELLONE, *La Restaurazione atlantica*, cit.

¹⁸ Mi sia consentito rimandare nuovamente al mio *La Restaurazione atlantica*, cit., pp. 119-164.

britannica per l'egemonia che le due potenze sperimentarono dentro e fuori il Vecchio Continente¹⁹. Così, diversamente da Castlereagh, lo zar ritenne non fosse possibile occuparsi della pacificazione dell'Impero spagnolo senza il consenso di Ferdinando. Alessandro parteggiò inoltre per la soluzione di una spedizione militare spagnola volta a placare i disordini nella Banda, affinché Ferdinando si riprendesse l'ex Vicereame del Rio de la Plata e i portoghesi potessero rientrare in Brasile. Accanto a ciò, la Russia cercò di influenzare l'entourage ferdinandino sull'opportunità di concedere delle riforme alle colonie latino-americane, sulla scia della visione riformistica e liberale che lo stesso Alessandro aveva cercato di applicare in Polonia e Finlandia²⁰.

Il 24 settembre 1818, infine, Spagna e Portogallo sottoscrissero la bozza del trattato conclusivo, corredata da un'ulteriore bozza specifica sullo svolgimento dell'intervento militare²¹. Il documento riconobbe la legittimità spagnola dei territori afferenti alla Banda Oriental e ne stabilì la restituzione alla Spagna solo dopo l'invio dell'esercito da parte di quest'ultima. In particolare, il contingente avrebbe dovuto essere composto da almeno 8.000 uomini²²; dopo tre giorni dal loro arrivo l'esercito portoghese avrebbe dovuto lasciare Montevideo con i territori circostanti²³, arretrando verso una linea militare provvisoria che sarebbe stata individuata di comune accordo fra i comandanti degli eserciti contendenti. La linea provvisoria avrebbe consentito la ritirata graduale dei portoghesi, evitando di lasciare zone scoperte e in balia dei ribelli. I contingenti portoghesi avrebbero potuto rimanere lungo la Banda per i sei mesi successivi alla consegna di Montevideo, in ragione di urgenze, «circonstance occasionnelles ou politiques» concordate con le potenze

¹⁹ A. LOBANOV-ROSTOVSKY, *Anglo-Russian Relations through the Centuries*. in «The Russian Review» n. 7, 1948, pp. 41-52; E. SERGEEV, *The Great Game, 1856-1907: Russo-British Relations in Central and East Asia*, John Hopkins University Press, Baltimore, MD, 2013.

²⁰AHN, Estado, b. 6816, f. 257, lettera dell'ambasciatore russo a Madrid Dmitri Tatishev a Pizarro, 27 dicembre 1817.

²¹AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 699, 1818-1819, Différend avec le Portugal, Médiation, ff. 186 ss., Project de Traité présenté par l'Espagne, 24 settembre 1818.

²² *Ibidem*, f. 190, Convention additionnelle à le Traité, art. 1.

²³ *Ibidem*, f. 191, Convention additionnelle à le Traité, art. 5.

mediatrici²⁴. Ferdinando avrebbe dovuto oltretutto corrispondere un risarcimento al Portogallo per le spese sostenute negli ultimi due anni al fine di proteggere i confini brasiliani con il proprio esercito. Il re Borbone, infine, acconsentì a concedere un'amnistia per tutti i ribelli coinvolti negli ultimi disordini²⁵.

Il trattato conclusivo della Conferenza di Parigi, tuttavia, si rivelò immediatamente un insuccesso e non fu mai attuato, perché subito dopo la redazione delle bozze Spagna e Portogallo insorsero a vicenda contro le pretese reciproche. Il plenipotenziario portoghese a Parigi, duca di Palmela, fece presente alle potenze mediatrici come per Giovanni di Braganza fosse inaccettabile che nella somma calcolata a titolo di risarcimento non si fosse presa in considerazione l'occupazione della linea provvisoria militare, causa, invece, di un ulteriore dispendio economico per il Portogallo. Sarebbe stata in aggiunta carica di conseguenze negative – continuava – l'omessa determinazione della medesima linea provvisoria, lasciata alla discrezione dei luogotenenti dei due eserciti²⁶.

L'ambasciatore portoghese sfidò inoltre il duca di Fernán Núñez nella vecchia disputa sui confini, esigendo dalle potenze mediatrici la revoca dell'art. 8 della bozza nella parte in cui recitava che «la base des traités de 1777 et 1778» avrebbero sostituito «les convenances mutuelles pour la délimitation des possessions des deux Couronnes en Amérique»²⁷. Ciò mentre la Spagna chiese una dilazione dei tempi per la stesura del trattato definitivo che essa stessa aveva accelerato e che essa ritenne necessaria perché «le Brésil avec sa conduite n'a pas dissipé les doutes et les soupçons qui ont conduit l'Espagne à entamer la médiation»²⁸.

²⁴ *Ibidem*, f. 192, Convention additionnelle à le Traité, artt. 6-7.

²⁵ *Ibidem*, f. 187, Project de Traité présenté par l'Espagne, 24 settembre 1818, art. 3.

²⁶ *Ibidem*, ff. 194-197, lettera di Palmela ai plenipotenziari, 27 settembre 1818.

²⁷ *Ibidem*. I due trattati (rispettivamente di S. Ildefonso e di Pardo) avevano stabilito la cessione portoghese della città di Colonia del Sacramento e della sua regione di afferenza alla Spagna. Per i testi originali dei due trattati, si consulti: <https://pueblosoriginarios.com/textos/san-ildefonso/tratado.html>.

²⁸ AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 699, 1818-1819, Différend avec le Portugal, Médiation, f. 248, lettera di Fernán Núñez alle potenze mediatrici, 3 novembre 1818.

L'autosabotaggio del trattato conclusivo da parte di Spagna e Portogallo contribuì senza dubbio al disinteresse generale nel quale la Spagna disattese gli impegni contratti. Esso fu indicativo di un elemento di debolezza strutturale del negoziato: i due contendenti non sarebbero mai riusciti ad accordarsi, poiché avrebbero sempre teso a giovare della situazione politica indefinita nella Banda per espandervi i propri confini. Il fallimento del negoziato, tuttavia, dipese soprattutto dal fatto che nel corso dei mesi la maggioranza delle potenze chiamate al tavolo delle trattative si convinse che non sarebbe mai stato possibile affrontare la Conferenza di Parigi, secondo l'inclinazione spagnola, come disputa territoriale, poiché l'invasione portoghese si era resa necessaria per l'insicurezza dei confini con il Brasile e a causa dello sviluppo dei movimenti rivoluzionari. La circostanza rendeva dunque indispensabile intervenire nella vita politica dell'Impero spagnolo.

La Conferenza di Parigi fu ricca di implicazioni per lo sviluppo della diplomazia post-napoleonica. Le potenze europee si avvalsero infatti della crisi ispano-americana per consolidare, in primo luogo, la gerarchia delle potenze e, in secondo luogo, il sistema di regole per la disciplina dei rapporti interstatuali, entrambe le cose stabilite al Congresso di Vienna. Come ho avuto modo di approfondire altrove²⁹, fu proprio dalla Conferenza di Parigi che iniziò ad elaborarsi il «principio d'intervento». Più che intendersi come un vero e proprio principio di diritto internazionale, l'intervento militare divenne la massima che orientò l'azione delle potenze europee consentendo l'ingerenza di uno o più stati europei nella politica interna di un altro stato attraversato da una rivoluzione. La sua affermazione segnò un distacco nettissimo rispetto alle epoche storiche precedenti. Solo nel corso del Settecento, infatti, si era affermato il dibattito teorico sull'opportunità dell'ingerenza/non ingerenza. Ma comunque, prima della Restaurazione, sia fra i governi che fra i teorici l'azione diplomatica e la riflessione critica erano stati finalizzati a circoscrivere al massimo questo tipo di azione, considerandola in sostanza lesiva della sovranità degli stati e in fondo mai del tutto da giustificare. Inoltre, proprio attraverso questo negoziato sulla contesa della Banda Oriental, si può vedere come non solo l'intervento militare, ma anche varie forme di influenza non

²⁹ V. MELLONE, *La Restaurazione atlantica*, cit., passim.

coercitiva nelle politiche interne degli stati più fragili si andavano affermando come dottrina e pratica specifiche del primo quindicennio post-Vienna rispetto ad epoche precedenti³⁰. Quello su cui si intende qui riflettere, tuttavia, è che se la crisi ispano americana fu il primo laboratorio per sperimentare regole e gerarchie dell'Europa post-congressuale, ciò pone in evidenza come per i principali attori europei lo spazio atlantico fosse un luogo unitario dal punto di vista politico, ideologico e culturale, nonostante la profonda riconfigurazione del rapporto con la madrepatria messa in atto dai sudditi iberoamericani. Come si vedrà nelle prossime pagine, l'Europa non pensò affatto all'imminente disgregazione del vecchio impero spagnolo. Inoltre, ritenne che i processi d'indipendenza non avrebbero interrotto i legami fra le due sponde dell'oceano, consentendo di creare nuovi rapporti di subalternità convergenti con i percorsi di ristrutturazione interni agli stati e con il nuovo equilibrio post-congressuale.

La Spagna e lo spazio atlantico legitimista

Nella visione di Ferdinando VII, come del resto nella tradizione di pensiero reazionario europeo, la rivoluzione stava manifestandosi come un virus contagioso alimentato dalla cattiva disposizione d'animo dei suoi fautori e non da una visione politica. Essa sarebbe stata in grado, per di più, di intaccare l'ordine sociale e morale seminando disordine nelle politiche domestiche e guerra fra gli stati³¹. La radicalità di tali effetti venne paventata in numerose lettere dell'entourage borbonico ai plenipotenziari alla Conferenza, come in quella del segretario di stato Pizarro del 17 dicembre 1817, in cui questi avvertì:

³⁰ *Ibidem*.

³¹ J. J. OESCHLIN, *Le mouvement ultra-royaliste sous la Restauration, son idéologie et son action politique 1814-1830*, Paris, LGDJ, 1960; N. DEL CORNO, *Gli "scritti sani". Dottrina e propaganda della reazione italiana dalla Restaurazione all'unità*, Milano, FrancoAngeli, 1992; O. TORT, *La droite française. Aux origines de ses divisions, 1814-1830*, Paris, Éditions du CTHS, 2013; P. RUJULA, *Le myte contre-revolutionnaire de la «Restauration»*, in J.-C. CARON-J.-P. LUIS (sous la direction de), *Rien appris, rien oublié? Les Restaurations dans l'Europe postnapoléonienne (1814-1830)*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2015, pp. 231-242.

Le système de neutralité qui a été observé en Grande Bretagne dans le conflit agité de certaines provinces espagnoles d'Espagne et de la Mère Patrie, mais qui est souvent commun, est une prérogative de toutes les nations coloniales. En ce moment, nous voyons que la Révolution américaine a pris une opposition directe à la doctrine de la légitimité et aux intérêts commerciaux du monde. La civilisation européenne et les relations entre ces pays et l'Europe présupposent que si le sort continue, la barbarie continuera de manière isolée et si elle donnera à toutes les nations la possibilité d'accéder à ce qu'elles veulent commercialiser. S'ils sont gouvernés par des gouvernements, ils sont toujours gouvernés par des bases anarchistes et instables³².

Gli effetti disastrosi del fenomeno rivoluzionario rendevano dunque impossibile scendervi a patti e necessario arginare tale pericolo con un intervento armato. Nella missiva, di poco precedente, del 5 ottobre 1817, Pizarro infatti specificava che il Portogallo avrebbe dovuto consegnare la Banda Oriental al capo del contingente armato che sarebbe stato di lì a poco inviato dalla Spagna³³. Va precisato che l'ipotesi repressiva venne considerata ad alta probabilità di successo nel momento in cui venne formulata, perché, nel 1814, la spedizione militare spagnola di 10.000 uomini guidata dal generale Pablo Morillo e approdata in Venezuela nel febbraio 1815 era riuscita a ristabilire l'autorità realista nel Nuovo Regno di Granada, in Venezuela e Messico³⁴. Ciò mentre, nell'ottobre 1814, l'esercito del Vicereame del Perù aveva riconquistato Santiago del Cile riuscendo ad aver ragione della giunta rivoluzionaria lì instaurata³⁵.

³² AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, f. 77, lettera di Pizarro alle potenze mediatrici, 17 dicembre 1817.

³³ AHN, Estado, b. 6815, foglio 21, nota confidenziale di Fernán Núñez a mr De Souza, 5 ottobre 1817.

³⁴ D. GUTIÉRREZ ARDILA-M. LOK, *La experiencia de la Restauración a través del lente ultramarino: estudio comparado de la supervivencia política en los Países Bajos y el Nuevo Reino de Granada (1810-1820)*, in «Revista Universitaria de Historia Militar», VII (2018), n. 15, pp. 16-38; R. MORENO GUTIÉRREZ, *La Restauración en la Nueva España: Guerra, cambios de régimen y militarización entre 1814 y 1820*, in «Revista Universitaria de Historia Militar», VII (2018), n. 15, pp. 121-125.

³⁵ J. CROW-J.L. OSSA SANTA CRUZ, «Indios seducidos» *Participación político-militar durante la Restauración de Fernando VII. Chile, 1814-1825*, in «Revista Universitaria de Historia Militar», VII (2018), n. 15, pp. 35-78.

Senza dubbio, lo spazio atlantico al quale pensarono Ferdinando e i suoi delegati contemplava l'Impero spagnolo, da recuperare con i confini antecedenti al 1808-1810. Tuttavia, l'entourage borbonico non confidò nella conservazione dei propri territori solo affidandosi al proprio esercito. Una volta ristabilita l'autorità realista nel Nuovo Regno di Granada, Venezuela, Messico e Cile, esso non credette nemmeno che i rapporti di subalternità fra i Vicereami iberoamericani e la madrepatria avrebbero potuto recuperarsi con le sole cruente repressioni che pure furono attuate³⁶. La storiografia ha diffuso un'immagine bieca e ottusa della politica estera ferdinandina durante la Restaurazione³⁷. In effetti, essa risultò approssimativa e poco consapevole del ridimensionamento che la Spagna stava assumendo nella nuova gerarchia delle potenze³⁸. In tale direzione, ad esempio, al Congresso di Vienna il plenipotenziario spagnolo Labrador si era fatto portavoce di ambizioni dinastiche, territoriali e finanziarie che mal si coniugarono con la debole capacità della sua classe politica di rivendicarle, oppure furono giudicate eccessive dato il peso specifico del Paese borbonico nel contesto europeo. Tuttavia, la Spagna della Restaurazione non agì nell'ignoranza e nel disprezzo della diplomazia europea post-napoleonica, ma ritenne invece che il vecchio impero avrebbe potuto preservarsi solo se inserito

³⁶ Rimando sempre a *La Restauración como fenómeno extra-europeo*, cit.

³⁷ Nella vasta letteratura a riguardo, cfr. almeno W.R. de VILLAURRUTIA, *España en el Congreso de Viena: según la correspondencia oficial de d. Pedro Gomez Labrador, marques de Labrador*, Madrid, F. Beltran, 1928; F. SUAREZ, *La crisis política del antiguo regimen en España: 1800-1840*, Madrid, Rialp, 1958; M. ARTOLA, *Los orígenes de la España contemporánea*, Madrid, Instituto de estudios políticos, 1959; M. MORENO ALONSO, *Historiografía romántica española. Introducción al estudio de la historia en el siglo 19*, Sevilla Universidad, Servicio de Publicaciones, 1979; J.M. JOVER ZAMORA, *España en la política internacional. Siglos XVIII-XX*, Madrid, Marcial Pons, 1999; M.V. LÓPEZ-CORDÓN CORTEZO, *España en la Europa de la Restauración (1814-1834)*, in *Historia de España*, Espasa-Calpe, a cura di R.M.P. MENÉNDEZ PIDAL-J.M. JOVER ZAMORA, Madrid, 2001, vol. XXXII, pp. 1-147.

³⁸ Cfr. in particolare W.R. de VILLAURRUTIA, *Fernan Nuñez: el embajador*, Madrid, F. Beltran, 1931, p. 182; J. GARCÍA de LEÓN y PIZARRO, *Memorias: (1770-1835)*, edición, prólogo, apéndices y notas de Á. ALONSO CASTRILLO, Madrid, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 1999, p. 210; A. BARROSO IGLESIAS, *España en la formación del sistema internacional post-napoleónico*, tesi di laurea discussa presso l'Università Complutense di Madrid, a. 2009, p. 77.

nel sistema di Vienna. Di questo sistema l'*entourage* borbonico fece propri e valorizzò quei dispositivi che avrebbero consentito l'affermazione di regimi reazionari quali quello ferdinandino.

Conviene soffermarsi su due aspetti, uno teorico, l'altro pratico, che la Spagna ritenne alla base della diplomazia post-congressuale e funzionale al proprio impero. Dal punto di vista teorico, per il sovrano borbonico il sistema di Vienna avrebbe potuto giustificare l'intervento armato nella Banda Oriental. Egli si avvale del principio di legittimità sviluppato nel suo duplice significato. Per un verso, nell'istanza del 17 dicembre 1817 ai plenipotenziari alla Conferenza, il segretario di stato spagnolo Pizarro fece appello alla legittimità così come venne concepita da Metternich: la sovranità degli stati attribuita su base ereditaria o per cessione dei diritti da un sovrano all'altro. Tale accezione consentiva non soltanto di condannare il Portogallo e imporgli la restituzione della Banda Oriental, ma anche di stigmatizzare ogni politica di concessione verso i popoli ribelli, che sarebbe andata inevitabilmente a detrimento dei sovrani riconosciuti, in quanto detentori di «diritti riconosciuti, alleanze, mezzi legali»:

Il est tout aussi remarquable que dans les mémoires on parle beaucoup de garantir les peuples rebelles, alors qu'il aurait été naturel de se référer aux garanties à offrir au gouvernement légitime, puisque c'est lui qui a reconnu des droits, des alliances, des moyens juridiques, qui a commencé la médiation en nourrissant la confiance envers les alliés et les sentiments de l'humanité et le désir d'une paix durable dont le monde a grandement besoin³⁹.

Per altro verso, Pizarro diede istruzioni affinché l'ambasciatore Núñez evocasse il principio di legittimità nell'accezione sviluppata dal principe di Talleyrand al Congresso di Vienna. Secondo questi la sovranità su di un determinato territorio non poteva semplicemente essere riconosciuta a chi l'aveva già detenuta e l'aveva poi persa nelle ultime vicende rivoluzionarie e nemmeno poteva essere attribuita tenendo conto del principio di equilibrio fra gli stati. La legittimità, piuttosto, era conquistata e mantenuta in base a due requisiti: la capacità

³⁹ AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 698, 1816-1818, Différend avec le Portugal, Médiation, foglio 77, lettera di Pizarro alle potenze mediatrici, 17 dicembre 1817.

concreta di governo, incluso il controllo militare, del territorio e quella di conquistare e mantenere il consenso dei cittadini grazie ad un governo condiviso della cosa pubblica⁴⁰. Secondo Talleyrand, quest'ultima circostanza sarebbe stata assicurata dotandosi di una costituzione e trasformando quindi la monarchia in senso costituzionale. Núñez sembrò rifarsi a questa seconda accezione nella lettera del 17 novembre 1817, inviata al duca di Richelieu per assicurarsi l'appoggio della Francia di fronte alle stringenti richieste britanniche:

Le Congrès de Vienne s'est occupé de régler les intérêts de toutes les puissances en adoptant les moyens les plus commodes et les mieux adaptés aux circonstances; et S.M.C. eu accès à l'acte de ce congrès avec une noble concession; avec un désintéret généreux; et avec le désir le plus sincère de maintenir la paix et de comprendre comment se mettre d'accord avec les intérêts de ses alliés, tel est l'esprit des traités qui régissent aujourd'hui la conduite de la grande Confédération européenne. Mais il faut convenir que le principe de légitimité ne doit en aucun cas se fonder uniquement sur le rétablissement et la stabilité des familles souveraines, mais aussi sur l'intégrité de leurs États. Une fois l'intégrité attaquée, les droits de légitimité, de propriété, de souveraineté le seront aussi, et cela ne conduit pas au maintien de la paix en Europe et au rétablissement de cet équilibre⁴¹.

Come si è detto, la legittimità di Talleyrand implicava che la Spagna dimostrasse l'effettiva capacità di controllare il proprio territorio. La via costituzionale era però aliena alla visione reazionaria di Ferdinando VII⁴². Al sovrano spagnolo non restò dunque che cavalcare l'ipotesi di una spedizione dell'esercito spagnolo sulla Banda Oriental, affinché potesse dimostrare alla Conferenza di muoversi se non in tutto, almeno

⁴⁰ *Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes, par le duc de Broglie*, II, Paris, Calmann Lévy, 1891, pp. 155-162; cfr. anche L. BELY, *Talleyrand et Metternich: la restauration de la diplomatie*, in *L'art de la paix en Europe: Naissance de la diplomatie moderne*, par L. BELY, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, pp. 659-671.

⁴¹ AHN, Estado, b. 6816, foglio 32, lettera di Fernán Núñez a Richelieu, 17 novembre 1817.

⁴² Sul regime politico spagnolo durante il sessennio assolutista, cfr., nella vasta letteratura, R. SÁNCHEZ MANTERO, *Fernando VII: un reinado polémico*, Madrid, Información e Historia-Temas de Hoy, 1996; M. ARTOLA, *La España de Fernando VII*, in *Historia de España*, XXXII, cit.; E. LA PARRA, *Fernando VII. Un rey deseado y detestado*, Spagna, Grupo Planeta, 2018.

in parte, in consonanza con la concezione di sovranità che venne elaborata dalle diverse anime della Restaurazione.

Dal punto di vista pratico, la Spagna ritenne che il sistema di Vienna avrebbe potuto supportare la spedizione armata spagnola con un esercito europeo o con i contingenti armati di uno o più stati europei. Questo contributo si rendeva necessario vista la forte instabilità dell'esercito spagnolo, minato da un profondo processo di disaffezione verso la monarchia borbonica, che dipese da tre elementi. In primo luogo, il reclutamento ingente al suo interno di elementi della borghesia durante le guerre napoleoniche, i quali, soprattutto quando ufficiali, dopo la smobilitazione del biennio 1814-15 guardarono con insoddisfazione al mondo post-bellico ed espressero dunque una domanda di protagonismo sociale e professionale. In secondo luogo, il reclutamento dei gruppi borghesi o comunque partecipi di una stagione della mobilitazione militare diversa da quella di Antico regime, cosa che mise inoltre in evidenza le contraddizioni e le storture nel funzionamento dell'esercito, dove erano abituali favoritismi e ritardi notevoli nei pagamenti. In terzo luogo, questa disaffezione era accresciuta dai guerriglieri che avevano affiancato le truppe di linea contro l'invasione napoleonica, i quali, mai irreggimentati, rappresentavano una forza suscettibile di unirsi in qualunque momento ai pronunciamenti militari. Questo potenziale eversivo determinò il continuo succedersi di ammutinamenti militari nei primi sei anni del regno di Ferdinando VII⁴³. Esso era stato, inoltre, il fattore scatenante della rivoluzione di Cadice del 1812 e portò il sovrano a ritardare continuamente la spedizione dell'esercito nella Banda addirittura al gennaio 1820, quando, come già presagito, i contingenti destinati all'America del Sud si ammutinarono nuovamente, scatenando il ciclo delle coeve rivoluzioni mediterranee. Come se non bastasse, vi era la timida allusione alla costituzione di una forza militare che avrebbe riunito gli eserciti degli stati componenti⁴⁴.

⁴³ J. RAMÓN ALONSO, *Historia política del ejército español*, Editora Nacional, Madrid 1974, pp. 174 ss.

⁴⁴ Sulla gestazione del progetto, nato nel 1804, le influenze illuministiche e l'impronta cristiana, introdotta con la crisi mistica di Alessandro, cfr. S. GHERVAS, *Réinventer la tradition, Alexandre Stourdza et l'Europe de la Sainte Alliance*, Paris, Honoré Champion,

Nella documentazione relativa alla Conferenza non vi sono riferimenti espliciti alla richiesta di un supporto armato europeo. Il 4 ottobre 1817, tuttavia, in una nota confidenziale al duca di Palmela, Pizarro propose «une alliance offensive ou défensive contro les rebelles de l'Amérique espagnole»⁴⁵, affinché i due Paesi iberici potessero condividere gli oneri militari della repressione in nome della solidarietà fra i sovrani. D'altra parte, non può dimenticarsi che, a partire dall'estate del 1817, l'entourage spagnolo fece affidamento sulla Russia come principale alleato per contrastare la linea britannica alla Conferenza. Nel 1815, lo zar aveva appunto ideato la Santa Alleanza, nella quale era previsto l'intervento collettivo, armato, cristiano dei Paesi aderenti qualora una rivoluzione in uno o più stati minacciasse di turbare l'ordine stabilito a Vienna. All'Alleanza avevano aderito le potenze della Quadruplice Alleanza, ma anche il Piemonte, il Regno delle Due Sicilie, i Paesi Bassi, la Danimarca, la Sassonia, la Baviera, il Wurtemberg, il Portogallo, la Svizzera, gli stati tedeschi e la stessa Spagna.

Gli spazi atlantici “liberali”: l'utopia zarista

La “visione liberale”⁴⁶ dello spazio atlantico fu dominante fra gli attori principali della Conferenza. Le strategie e le posizioni di ciascuno di questi attori furono reciprocamente differenti, condizionate dai

2008; M.P. REY, *La Sainte Alliance du tsar Alexandre I^{er}*, in *Rien appris, rien oublié?*, J.-C. CARON-J.-P. LUIS (sous la direction de), cit., pp. 199-212.

⁴⁵ AHN, Estado, b. 6815, f. 21, nota confidenziale del duca di Fernán Núñez al duca di Palmela, 5 ottobre 1817.

⁴⁶ Per “visione liberale” non si intende in questo caso una visione ideologica che richiamava una o più specifiche correnti del liberalismo sette/ottocentesco: si tratta piuttosto di una posizione organizzata intorno ad alcune istanze individuate come minimo comune denominatore fra diverse correnti intellettuali e movimenti politici liberali. Fra queste istanze vi erano l'adozione di un regime liberale per il governo delle colonie, nel quale cioè fossero riconosciuti un nucleo fondamentale di diritti civili e politici e di libertà economiche da declinare concretamente a seconda dei contesti. Nel caso specifico di Russia e Francia, l'instaurazione di regimi liberali sarebbe dovuta passare per l'approvazione di una Costituzione scritta, invece non contemplata dalla Gran Bretagna. La genericità delle istanze che caratterizzano tale visione liberale relativamente alle colonie è particolarmente esplicita al Congresso di Aquisgrana (1818), cfr. A. RICHELIEU-A.R. CISTERNES, *Le duc de Richelieu: son action aux conférences d'Aix-la-Chapelle*, Paris, Calmann Lévy, 1898.

percorsi peculiari nelle politiche domestiche, dalla posizione di ciascuno nella gerarchia post-Vienna e dalle strategie che ciascuno dispiegò nell'ambito delle relazioni internazionali e diplomatiche. Le vicende individuali, tuttavia, confluirono comunque in una prospettiva unitaria dello spazio atlantico, fondata su un'aspettativa e un'istanza. Per Gran Bretagna, Russia e Francia la preservazione dell'impero spagnolo non fu una priorità e, nel caso britannico, essa avrebbe potuto persino rivelarsi controproducente per il completo realizzarsi degli interessi commerciali della grande potenza marittima⁴⁷. Ciò che contava era invece salvaguardare le relazioni nello spazio atlantico figlie dell'eredità imperiale, mantenerle così com'erano, oppure reinventarle affinché fossero sempre funzionali all'egemonia del Vecchio Continente sul versante politico, ideologico, culturale ed economico. Contestualmente, tutte queste potenze caldeggiarono l'adozione di un regime liberale per il governo delle colonie, indispensabile non solo per evitare che si distaccassero dalla Spagna, ma anche per la convinzione della bontà intrinseca di questo tipo di regime rispetto ad altri.

È utile soffermarsi qui su due dei Paesi portatori delle visioni liberali. Accostarne le diversità e i punti di contatto può infatti rendere l'idea di quanto potessero essere disomogenee tra di loro le prospettive degli attori europei che si dissero ugualmente liberali, ma riflette anche l'ordine post congressuale nel suo portato costruttivo: cioè quello di creare alleanze e concordia su un nucleo minimo di principi ritenuti imprescindibili per stabilizzare le aree travolte da una rivoluzione⁴⁸. Per quanto riguarda la Russia, la sua linea alla Conferenza di Parigi fu volta

⁴⁷ C.K. WEBSTER, *The Foreign Policy of Castlereagh*, II, 1815-1822, London, G. Bell and sons, 1947, pp. 405 ss.; P. JAKÓBCZYK-ADAMCZYK, *Allies or enemies: political relations between Spain and Great Britain during the reign of Ferdinand VII (1808-1833)*, New York, Peter Lang, 2015; D. BESSEGHINI, *British Trade and the Fall of the Spanish Empire - Changing Practices and Alliances of Antony Gibbs & Sons in Lima during the Transition from Viceregal to Independentist Rule (1820-1823)*, in «Nuevo Mundo Mundos Nuevos», (2020), on-line: <https://journals.openedition.org/nuevomundo/79632>.

⁴⁸ Si tratta del portato su cui ha di recente insistito la storia culturale, cfr. il recente B. VICK, *The Congress of Vienna. Power and Politics after Napoleon*, Cambridge (Massachusetts), London, Harvard University Press, 2014; B. de GRAAF, *Bringing Sense and Sensibility to the Continent: Vienna 1815 Revisited*, in «Journal of Modern European History», XIII (2015), n. 4 pp. 447-457.

a convincere Ferdinando VII a dotare le colonie di una Costituzione. Un corpus di leggi fondamentali per la disciplina del rapporto fra i poteri e la garanzia dei diritti e le libertà avrebbe infatti a suo avviso consentito di tenere insieme le province del Messico, del Cile, del Perù e del Rio de la Plata, la cui coesione, sempre secondo lo zar, era debilitata dalla reciproca diversità amministrativa, economica e culturale e dalla lontananza del monarca.

La linea di Alessandro volta a influenzare i governi coloniali in senso liberal-costituzionale fu condizionata dalla direzione che egli stava cercando di adottare nei propri territori. A partire dai primi anni del proprio impero, Alessandro aveva infatti provato a imprimere una direzione liberale e modernizzatrice tanto alla politica interna, quanto alla politica estera. Nello scontro con Napoleone, egli si era trovato a contatto stretto con le ideologie scaturite dalla rivoluzione, maturando una duplice convinzione: non solo non gli sarebbe stato possibile tornare alla temperie prerivoluzionaria, ma la vittoria sulla Francia nella conquista dei nuovi territori e nel mantenimento di vecchi e nuovi possedimenti sarebbe dipesa dal rispetto accordato alle tradizioni e alle culture dei popoli conquistati⁴⁹. Così, a partire dal 1801, Alessandro aveva attuato una serie di riforme nelle quali era ravvisabile l'esigenza, prim'ancora di arrivare al riconoscimento dei diritti politici, di portare avanti l'opera della zarina Caterina II. Nel 1807, poi, egli aveva messo al centro della scena politica Mihail Speransky, promosso consigliere supremo. Lo statista, che fu in realtà molto sensibile all'illuminismo quanto al sistema rappresentativo che venne instaurato in Francia dopo la grande rivoluzione, contò di riformare in maniera radicale il sistema politico e amministrativo. Il programma minimo, visto con favore da Alessandro, contemplava la divisione dei poteri, con giudici eletti dai cittadini, un organo legislativo in grado di arginare le iniziative dell'esecutivo contrarie alle libertà personali e politiche e un esecutivo responsabile davanti al Parlamento, ma il cui potere effettivo (ed esclusivo in materia di guerra e pace) restava nelle mani dell'imperatore. Era inoltre significativo che Speransky pensasse ad una società con

⁴⁹ *Vnešnjaja politika Rossii XIX i načala XX veka: Dokumenty rossijskogo ministerstva inostrannyh*, I, a cura di A. LEONT'EVICH NAROČNICKIJ et al., Mosca, Politizdat, 1960, p. 327.

elevata mobilità sulla base del talento e dell'istruzione⁵⁰. Sotto la spinta delle élite politiche e sociali conservatrici, ben rappresentate dal Memoriale della Russia antica e moderna scritto da Nikolaj Karamzin e consegnate allo zar nel 1811, Alessandro desistette dall'applicazione totale del progetto di Speransky⁵¹.

Ma le resistenze sociali e politiche che aveva incontrato nella politica interna funsero da elemento catalizzatore affinché egli portasse avanti la politica estera all'insegna della protezione delle libertà costituzionali. In tale direzione, nel 1801, le isole Ionie al largo della costa occidentale della Grecia, che si trovavano sotto la protezione condivisa di Russia e Turchia, avevano fatto ricorso ad Alessandro perché il governatore aveva sostituito la Costituzione moderata del 1799 con un'altra che consegnava tutto il potere alla nobiltà ereditaria locale. L'intervento aveva portato ad una terza costituzione nel 1803, stabilita su basi più ampie delle precedenti. La Finlandia era stata il secondo territorio non russo a richiedere ad Alessandro un intervento contro la Svezia. Dopo l'annessione, avvenuta nel 1809, i finlandesi avevano mantenuta la propria autonomia, confermata dal fatto che non conobbero il servaggio, non vennero arruolati nell'esercito russo, possedevano la doppia cittadinanza (del Granducato di Finlandia e dell'Impero), godevano di proprie leggi e tariffe doganali, sebbene non avesse ottenuto, almeno fino al 1863, le libertà costituzionali che Alessandro aveva promesso al momento dell'invasione⁵². In Alessandro, insomma, lo slancio verso Ferdinando nella risoluzione del suo rapporto con le colonie fu contiguo alle inclinazioni liberal-costituzionali dimostrate nella politica interna. Anzi, quanto più le resistenze sociali e politiche interne al progetto di riforma istituzionale di Speransky si manifestarono, tanto più le prime si accentuarono⁵³.

⁵⁰ Ivi, pp. 62-66. Sulla figura e l'opera di Speransky, vedi M. RAEFF, *Michael Speransky: Statesman of Imperial Russia 1772-1839*, Den Haag, Nijhoff, 1957.

⁵¹ R. PIPES, *Karamzin's Memoirs on Ancient and Modern Russia. A Translation and Analysis*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1959, p. 139 ss.

⁵² *Finland and Russia 1808-1920: From Autonomy to Independence. A selection of Documents*, edited and translated by D.G. Kirby, Macmillan, London 1975, p. 11.

⁵³ D. SAUNDERS, *Russia in the Age of Reaction and Reforms*, London, Longman, 1992, pp. 67-69.

L'indirizzo zarista fu tuttavia anche motivato dalla specifica politica di potenza dell'impero russo che, come Gran Bretagna, Austria e Francia, andò conquistando una posizione egemonica nell'Europa post-napoleonica. Si trattò di una politica espansiva non soltanto dal punto di vista territoriale, ma che si basò anche sull'esercizio di influenza e protezione verso gli stati minori e sull'Europa intera. Dal punto di vista ideologico, a sua volta, l'influenza e la protezione vennero guidate da un progetto utopistico di pace. La tendenza a voler tutelare gli stati minori si riscontrò ad esempio nella posizione di portavoce che la Russia assunse verso il movimento serbo. Alessandro era intervenuto per la prima volta in favore dei serbi nella prima rivolta del 1804-1812, quando il tentativo di Napoleone di penetrare nei Balcani e la richiesta serba del supporto austriaco contro l'Impero ottomano avevano fatto temere alla Russia di perdere una zona d'influenza naturale, la cui sintonia era determinata dalla condivisione della religione ortodossa. Per questo, al termine della guerra russo-turca del 1806-1812, lo zar aveva forzato la Sublime porta a concedere una tregua ai ribelli serbi e a riconoscere l'autonomia del Principato di Serbia⁵⁴. D'altra parte, per ciò che riguardò l'indipendenza della Grecia, nel 1824 Alessandro avrebbe proposto alle potenze europee di renderle indipendenti e di gratificare i turchi creando tre principati semi autonomi fuori dal territorio greco e sotto la sovranità del sultano⁵⁵. Nei primi anni della Restaurazione, inoltre, Alessandro propose al Regno Sabauda, al Granducato di Toscana, allo Stato Pontificio e al Regno delle due Sicilie di smarcarsi dall'opprimente controllo austriaco per rientrare nella sfera d'influenza russa, a patto di invertire la rotta nelle politiche interne e adottare regimi costituzionali liberali⁵⁶.

⁵⁴ B. JELAVICH, *Russia's Balkan Entanglements, 1806-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, pp. 9-24.

⁵⁵ P. K. GRIMSTED, *The Foreign Ministers of Alexander I. Political attitudes and the conduct of Russian diplomacy, 1801-1825*, Berkeley and Los Angeles, California University Press, 1969, pp. 284-285. Più in generale, sulle reazioni del mondo russo al movimento di indipendenza greco, incluse le interazioni reciproche fra le chiese e le correnti ortodosse, cfr. L.J. FRARY, *Russia and the Making of Modern Greek Identity, 1821-1844*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

⁵⁶ A.J. REINERMAN, *Metternich, Alexander I and the Russian Challenge in Italy, 1815-20*, in «The Journal of Modern History», XLVI (1974), n. 2, pp. 262-276.

Dal punto di vista ideale, come si diceva, questa tendenza egemonica si legò ad una visione singolare di pace universale e di fratellanza coltivata da Alessandro. Essa aveva preso corpo, nel 1815, nella stipula di un patto internazionale: la Santa Alleanza. Il relativo accordo era stato firmato fra il 1815 e il 1817, dalla maggioranza degli stati europei. Il documento aveva sancito la nascita di una lega pacifista, nella quale vi sarebbe stato il ricorso sistematico alla mediazione, alla negoziazione e al soccorso reciproco fra gli stati aderenti nel caso fosse stato turbato l'ordine politico e morale stabilito a Vienna⁵⁷. Il progetto raccolse senza dubbio i timori condivisi dalle altre potenze europee circa il ripetersi degli eventi rivoluzionari, ma fornì una risposta lontana dal liberalismo "occidentale". Alessandro, che fu anche l'estensore materiale del testo, richiamò infatti più volte la comune confessione cristiana quale collettore morale e ideale fra i Paesi membri, affinché rispettassero l'accordo. La Santa Alleanza, in realtà, non può essere considerata indipendente dalla tendenza egemonica russa in contrapposizione alla Gran Bretagna, poiché essa era stata creata, nel 1815, attraverso un trattato che aveva l'ambizione di sostituire in parte le legislazioni e le prassi nazionali in materia di affari internazionali. Le decisioni adottate dalla lega si sarebbero inoltre sostituite al diritto nazionale, prefigurando insomma una specie di costruzione sovranazionale. Come se non bastasse, vi era la timida allusione alla costituzione di una forza militare che avrebbe riunito gli eserciti degli stati componenti⁵⁸.

Tornando allo spazio atlantico, lo zar pensò che la crisi della Banda Oriental e il relativo vacillare del rapporto di fedeltà delle colonie spagnole verso la corona spagnola sarebbe stata l'occasione propizia per presentare una versione allargata della Santa Alleanza da estendere al mondo americano. I plenipotenziari russi proposero il progetto nella primavera/estate del 1818, in concomitanza con il manifestarsi di una maggiore insofferenza di Alessandro verso la posizione rigidamente

⁵⁷ Sulla Santa Alleanza vedi M. BOURQUIN, *La Sainte-Alliance, un essai d'organisation européenne*, Genève, Georg, 1954; F. LEY, *Alexandre Ier et sa Sainte-Alliance*, Paris, Éditions Fischbacher, 1975; ID., *Madame de Krüdener (1764-1824), Romantisme et Sainte-Alliance*, Paris, Honoré Champion, 1994.

⁵⁸ Rimando di nuovo a S. GHERVAS, *Réinventer la tradition*, cit.; M.P. REY, *La Sainte Alliance*, cit.

assolutista del governo ferdinandino delle colonie. La Russia apparve ancora pienamente schierata a sostegno di Madrid, perché fu ferma sul principio per cui dovesse essere Ferdinando, e non la Gran Bretagna, a decidere quali riforme attuare nelle colonie. Rimase inalterato anche il sostegno di Alessandro a proposito dell'intervento militare, da attuare, a suo avviso, con maggiore probabilità di riuscita con l'aiuto dell'esercito portoghese⁵⁹. Tuttavia, proprio l'atteggiamento elusivo del segretario di stato spagnolo Pizarro circa il rapporto fra Ferdinando e le colonie, insieme alla consapevolezza che sarebbe stato impossibile scalfire la posizione britannica, spinse Alessandro a consegnare nello stesso giugno un importante, lunghissimo memorandum sulla mediazione fra Spagna e Portogallo articolato in 46 punti. Qui, significativamente, egli dichiarò che la crisi ispano-americana costituiva l'occasione per costruire quell'alleanza europea evocata dalla Santa Alleanza e che fino a quel momento era rimasta lettera morta. Vale la pena riportare i punti di nostro interesse:

Nous considérons l'acte qui résultera de la négociation actuelle comme une nouvelle pierre angulaire qui ajoutera à la solidité indestructible du système européen.

Nous trouvons dans l'esprit clair et conciliant qui devrait favoriser la conclusion de cet acte la seule source dans laquelle nous pouvons trouver les moyens de pacifier les colonies, dans le respect de tous les droits et de tout respect dus à la dignité, dans l'établissement d'une relation directe entre le bien qui est censé opérer dans l'autre hémisphère et ce qui se fait en Europe sous les auspices de l'Alliance générale.

Jugeant ce système comme une œuvre préméditée, ou attribuant son origine aux principes qui ont la plus grande affinité avec les conceptions humaines ordinaires, la raison en a été trouvée dans la passion aveugle visant la domination universelle et l'instrument a été identifié dans la méfiance et l'hypocrisie. Combattre ces erreurs de jugement par le raisonnement pourrait conduire à les accréditer; mais les opposer à des preuves fondées sur des faits irrécusables signifie les rejeter fermement et les éradiquer à jamais. Ces faits irrécusables n'ont pas encore pu opérer et n'ont pas pu donner, pour ainsi dire, une idée pratique de l'essence et des buts de ce système.

C'est donc du succès de cette négociation que dépend largement la mise en œuvre de ce système; même si son existence est un fait consolant pour la conscience des cabinets, ce n'est actuellement rien de moins qu'une théorie

⁵⁹ V. MELLONE, *La Restaurazione atlantica*, cit., p. 115.

abstraite, susceptible de toutes interprétations aux yeux des hommes qui prétendent représenter le tribunal de l'opinion publique dans le monde⁶⁰.

L'*Alliance générale* cui la crisi ispano-americana avrebbe dovuto dare avvio era insomma un disegno dagli spiccati tratti utopistici che l'imperatore russo concepì come sviluppo della Santa Alleanza. Un progetto di fratellanza e di pace universale che sarebbe arrivato a inglobare anche i popoli dell'America del Sud, i quali avrebbero beneficiato, ancora secondo Alessandro, dei risultati sociali, politici e in termini di benessere generale che l'Europa aveva nel complesso già conseguito grazie allo spirito di Vienna. Poiché la Santa Alleanza aveva l'ambizione di sostituire in parte le legislazioni e le prassi nazionali in materia di affari internazionali, si può dire che anche l'Alleanza generale non avesse lo scopo di accrescere e allargare il peso politico russo. Si trattava, tuttavia, di un progetto certamente volto ad affermare l'egemonia zarista in termini ideali e morali, non solo per la paternità alessandrina dell'iniziativa, ma anche perché essa rimandava a quell'idealismo cristiano tipico di Alessandro alternativo all'approccio britannico, austriaco o francese⁶¹.

Il progetto francese di monarchia costituzionale

La Francia fu portatrice di una propria soluzione per risolvere la crisi della Banda Orientale, alla quale lavorò sia dentro, sia fuori la Conferenza: un progetto di monarchia costituzionale. L'idea francese venne elaborata dagli esponenti ai vertici delle istituzioni in Francia. Nel 1817 diversi diplomatici ritennero oramai priva di speranze l'azione spagnola volta a recuperare l'ex Vicereame, prospettando la necessità di riconoscerne l'indipendenza. A questo proposito, il 14 maggio 1817 il barone Hyde De Neuville, inviato francese negli Stati Uniti, commentò allarmato con Richelieu che solo la monarchia costituzionale nell'ex colonia avrebbe offerto una prospettiva di stabilizzazione dell'America del Sud. In un'ottica geopolitica, la monarchia avrebbe arginato l'influenza inglese e nord-americana sulla Repubblica argentina.

⁶⁰ AHN, Estado, b. 6816, f. senza numero e senza data intitolato *De la negotiation relative a la question de Rio de la Plata*.

⁶¹ Su questi aspetti rimando ancora a S. GHERVAS, *Réinventer la tradition*, cit.; M. P. REY, *La Sainte Alliance*, cit.

Specialmente nel caso degli Stati Uniti, avvertì De Neuville, il loro riconoscimento della Repubblica avrebbe saldato in un unico blocco le due porzioni del continente americano allentandone il legame politico e commerciale con l'Europa⁶². Il colonnello LeMoyne, poi, fedelissimo di Luigi XVIII e inviato in Argentina dall'allora ambasciatore a Londra marchese d'Osmond per preparare i creoli ad accogliere la proposta monarchica, invitò il Direttore supremo delle Province Unite Juan Martín de Pueyrredón ad apprezzare la soluzione della monarchia come fattore di stabilizzazione interna⁶³. A suo avviso, il re uno e "inamovibile" avrebbe garantito la capacità di promuovere l'interesse generale della popolazione dell'ex Vicereame, mentre la repubblica, che si reggeva sulla coesistenza di più poteri e di molteplici gruppi, avrebbe generato, a sua volta, il conflitto fra interessi particolari. Il sovrano, continuava inoltre LeMoyne, avrebbe promosso la convergenza di gruppi sociali e politici eterogenei grazie all'identificazione fra re e popolo determinata dall'unicità della figura del primo. Queste motivazioni, così come l'idea conseguente che la repubblica non si attagliasse che a stati piccoli e avanzati, fu un portato comune dell'intellettualità moderata e liberale nel corso dell'Ottocento e venne condivisa, del resto, fra le élites creole formatesi in Europa o comunque a contatto con le idee europee⁶⁴.

⁶² AMAE, Correspondance politique, Etats Unis, b. 74, de Neuville al duca di Richelieu, 14 maggio 1817; ma si veda anche AMAE, Correspondance politique, Angleterre, b.74, Il marchese d'Osmond al duca di Richelieu, lettere del 15 febbraio e del 31 marzo 1817.

⁶³ Sui diversi progetti di monarchia costituzionale per l'America del Sud in questo periodo, cfr. F. BETANCOURT CASTILLO, *La monarquía como posibilidad. Los independentistas y sus proyectos para América del Sur*, in «Anuario de postgrado», IX (2009/2010), Facultad de Filosofía y Humanidades. Escuela de postgrado, Universidad de Chile, pp. 558-583; W. RELA, *Proyectos Monárquicos en el Río de la Plata 1808-1816*, in «Revista Digital Estudios Historicos», (2010), n. 3, disponibile al sito <https://dialnet.unirioja.es>, consultato il 30/5/2020.

⁶⁴ J.A. AGUILAR RIVERA, *Dos conceptos de República*, in *El republicanismo en Hispanoamérica. Ensayos de historia intelectual y política*, a cura di J.A. AGUILAR RIVERA-R. ROJAS, México, FCE, 2002, pp. 57-85; A. TIMMERMANN, *El concepto de "gobierno moderado" como hilo conductor en el constitucionalismo temprano de Hispanoamérica*, in «Estudios de historia moderna y contemporánea de México», XLIV (2012), n. 2, pp. 3-48.

Subito dopo, LeMoyne si fece portavoce della monarchia costituzionale perché la ritenne legata ad un ulteriore, duplice beneficio: i diritti che avrebbero assicurato la «felicità del popolo» e il mantenimento di buone relazioni con i Paesi europei. La monarchia costituzionale, in altre parole, poiché omogenea alla maggioranza dei regimi politici in Europa, avrebbe preservato le relazioni fra i due continenti: per questo l'intervento francese a suo sostegno rispose alla strategia di evitare l'isolamento politico ed economico del blocco americano paventato da De Neuville e Richelieu:

Le souverain, étant un chef d'État inamovible et avec l'héritage du trône assuré dans sa famille, s'intéresse au bien-être général, à son bonheur et à sa maison, et à faire un mariage heureux. La république ne convient qu'aux États de petite extension et de grande civilisation, puisque sa puissance repose sur la bonne harmonie de toutes les classes. Ces conditions ne sont pas réunies dans les Provinces-Unies, avec un territoire étendu, une culture primitive et des partis en lutte constante. [...] Le seul remède pour mettre fin à cette situation est dans une monarchie constitutionnelle et libérale qui, en assurant le bonheur de la population, ainsi que dans ses droits en général, placerait le pays dans de bonnes relations amicales avec toutes les puissances de l'Europe, avec lesquelles les relations commerciales sont indispensables⁶⁵.

Oltre a conseguire il consolidamento interno dell'ex Vicereame e la sua stabilizzazione geopolitica, l'intervento francese nelle politiche domestiche di Ferdinando VII si rivelò funzionale a consolidare il percorso monarchico-costituzionale intrapreso dalla stessa Francia della Restaurazione, secondo un meccanismo di rispecchiamento fra politica estera e politica interna che riguardò in quel momento anche Spagna, Gran Bretagna e Russia⁶⁶. Per la Francia, il cammino verso la ricostruzione fu particolarmente difficile dopo il secondo Trattato di Parigi. Con il reinsediamento del re nel luglio del 1814, la monarchia costituzionale significò non solo tradurre per Luigi XVIII la volontà di

⁶⁵ AMAE, Correspondance politique, Argentine, 1737-1819, b.1, il colonnello Le Moyne al marchese d'Osmond, 2 settembre 1818, citato in M. BELGRANO, *La Francia y la monarquía en la Plata, 1828-1820*, Buenos Aires, libreria de A. Garcia Santos, 1933, p. 48.

⁶⁶ Mi sono occupata distesamente di questo aspetto nel mio *La Restaurazione atlantica*, cit., pp. 60-67, 85-90, 130-139.

conferire nuova legittimazione alla monarchia borbonica, ma anche rasserenare il clima politico avvelenato dal lascito della Grande Rivoluzione e dell'Impero. L'amnistia del 1816⁶⁷, le misure di liberalizzazione della stampa nel biennio 1817-1819⁶⁸ furono il necessario corredo della Costituzione. Nonostante ciò, il regime fu sempre minacciato da tentativi eversivi o da gruppi istituzionalizzati: la Camera bassa a maggioranza ultra realista con le elezioni del 1814, il terrore bianco perpetrato dai realisti nello stesso anno, i cinque piani cospirativi – quattro monarchici e uno repubblicano – volti a rovesciare la monarchia di Luigi XVIII nel 1816⁶⁹ e, ancora, l'attentato repubblicano al duca di Berry, nel 1820⁷⁰. Di fronte alla minaccia permanente all'ordine costituito, Luigi XVIII, il duca di Richelieu e gli esponenti liberal-moderati ai vertici fecero, dunque, della scelta monarchico-costituzionale un elemento di identificazione forte dello Stato francese, che venne evocata nel dialogo fra gli uomini di governo al fine di accrescerne la coesione interna, ma che venne soprattutto impiegata concretamente nel rapporto con gli stati minori. Per ciò che riguardò l'ex Vicereame del Rio de la Plata, questa funzione dell'intervento francese si coglie bene nelle trattative diplomatiche, in cui gli interlocutori francesi tennero a sottolineare come il proprio progetto di monarchia nella Plata si coniugasse all'evoluzione liberale della monarchia di Luigi XVIII, da contrapporre alla miope chiusura di Ferdinando VII. Così, il marchese Jean Joseph Desolles, che successe al duca di Richelieu al governo nell'aprile 1818, in uno dei colloqui con l'inviato argentino, il canonico Valentín Gómez, giustificò il progetto della monarchia sotto l'egida francese facendogli notare «la justicia de las reclamaciones» delle Province Unite ed esprimendosi senza mezzi termini sulla «imbecilidad y la torpeza» della Spagna⁷¹.

⁶⁷ J. LOUVRIER, *Mémoires et miroirs de la Révolution française*, in «Annales historiques de la Révolution française», (2007), n. 348, pp. 243-246.

⁶⁸ P. ALBERT, *Histoire de la presse*, Paris, PUF, 2010, p. 38.

⁶⁹ G. BERTIER DE SAUVIGNY, *Metternich et la France après le Congrès de Vienne*, Parigi, Hachette, 1968, p. 97.

⁷⁰ E. DE WARESQUIEL-B. YVERT, *Histoire de la Restauration: naissance de la France moderne*, Parigi, Perrin, 2002, pp. 68 s.

⁷¹ M. BELGRANO, *La Francia y la monarquía en la Plata, 1828-1820*, Buenos Aires, libreria de A. García Santos, 1933, p. 120.

La Francia, come si diceva, lavorò alla soluzione monarchica sia dentro, sia fuori la Conferenza. Il progetto di monarchia coltivato per proprio conto fu volto a porre a capo del Vicereame un esponente del ramo spagnolo della casa Borbone. Il piano può dirsi emblematico della volontà francese di riallacciare con la Spagna le relazioni settecentesche. Non è superfluo a tal proposito ricordare che, fra il 1733 e il 1767, Francia e Spagna, guidate da due sovrani borbonici, avevano stretto i Patti di famiglia, i quali avevano avuto lo scopo di unire i diversi rami della casa regnante sul terreno politico ed economico, anche in funzione anti-inglese⁷². Nella fase post-napoleonica furono nuovamente due sovrani borbonici a sedere al trono: Luigi XVIII per la Francia e Ferdinando VII per la Spagna. L'Europa presentava adesso uno scenario nuovo nel quale era possibile ricreare l'alleanza. Solo per fare un esempio, relazioni privilegiate alla stregua dei Patti settecenteschi si sarebbero rivelate incompatibili con il criterio di concertazione multipolare e sistematica fra gli stati che si formalizzò gradualmente a partire dal Congresso di Vienna. Tuttavia, nelle ricerche recenti è emerso come la Francia volesse ritornare almeno in parte a un asse franco-spagnolo di tipo settecentesco. In tal senso, nel 1816 Richelieu rivelò il timore che il doppio matrimonio tra Ferdinando VII e lo zio Carlo, da una parte, e le due figlie di Giovanni VI di Braganza, dall'altra, avrebbe minacciato l'eredità borbonica della corona spagnola⁷³. Il pericolo avvertito da parte francese lascia emergere, in effetti, la tendenza a voler replicare una delle finalità dei Patti di famiglia, e cioè il rafforzamento delle relazioni fra i due stati non tanto attraverso le buone relazioni interstatuali di per sé, ma grazie all'intimità familiare fra i rispettivi

⁷² Nella letteratura sui Patti di famiglia, fra le analisi più accurate vi sono almeno: V. PALACIO ATARD, *El Terver Pacto de Familia*, Madrid, Marsiega, 1945; A. BETHENCOURT, *Patiño en la política internacional de Felipe V*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1954; D. OZANAM, *Les origines du troisième pacte de famille*, in «Revue d'histoire diplomatique», LXXV (1961), pp. 307-340; J.M. ZAMORRA, *España en la política internacional, siglos 18.-20*, Madrid, Pons, 1999; M.V. LOPEZ-CORDON CORTEZO, *Pacte de famille ou intérêts d'état? La monarchie française et la diplomatie espagnole du XVIIIe siècle*, in *La présence des Bourbons en Europe XVIe-XXIe*, a cura di L. BELY, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, pp. 185-206.

⁷³ AMAE, Correspondance politique, Espagne, b. 696, f. 34, lettera dell'inviato francese a Madrid duca di Montmorency Laval a Richelieu, 23 marzo 1816.

sovrani. Nella questione del Rio de la Plata, fu soprattutto la proposta francese di Carlo Ludovico I, esponente del ramo spagnolo dei Borbone, quale sovrano della eventuale monarchia, ad essere indicativa della relazione con la Spagna. Va ricordato, in questo senso, che con il Trattato di Madrid del 21 marzo del 1801 la Spagna aveva ceduto alla Francia il ducato di Parma ottenendo in cambio la Toscana, che divenne Regno d'Etruria con a capo Carlo Ludovico I di Borbone⁷⁴.

La Spagna venne presto beffata da Napoleone, che nel 1807 sopprime il Regno d'Etruria e annesse la Toscana all'Impero napoleonico. Ferdinando VII cercò quindi di denunciare l'usurpazione al Congresso di Vienna. Accanto a ciò, il 20 giugno 1814, Spagna e Francia sottoscrissero un trattato, nel quale la Francia si impegnò a impiegare i suoi buoni uffici in favore dei principi del ramo spagnolo della casa Borbone che avessero possedimenti in Italia, affinché la Spagna ottenesse un indennizzo per la mancata esecuzione del Trattato di Madrid del 1801⁷⁵. Nell'ottica francese, quindi, assegnare il Vicereame del Rio de la Plata a Carlo Ludovico avrebbe potuto efficacemente ricompensare la Spagna e lo stesso duca di Lucca delle aspettative in Italia che la Francia non era in grado di soddisfare.

All'interno della Conferenza, invece, la Francia non perorò il proprio progetto di monarchia, ma si mostrò disponibile a realizzare altre ipotesi di monarchia costituzionale nella regione della Plata. Negli stessi mesi in cui Richelieu lavorò alla realizzazione del proprio piano insieme agli esponenti delle élites creole, Giovanni di Braganza diede istruzioni ai propri plenipotenziari affinché proponessero alle potenze mediatrici la creazione di una monarchia nella regione del Rio de la Plata retta da un infante della casa spagnola. Nel caso in cui i plenipotenziari a Parigi avessero acconsentito, continuava il re portoghese, la corte del Brasile avrebbe ritirato le proprie precedenti richieste nei confronti della Spagna, ma avrebbe preteso anche l'azzeramento delle trattative portate avanti fino a quel momento. Lo scopo del sovrano Braganza era quello

⁷⁴ A. del CANTILLO, *Tratados, convenios y declaraciones de paz y de comercio que han hecho con las potencias extranjerias los monarcas españoles de la casa de Borbón, desde el año de 1700 hasta el día puestos en orden e ilustrados muchos de ellos con la historia de sus respectivas negociaciones*, Madrid, Imprenta de Alegria y Charlain, Madrid 1843, pp. 697 e ss.

⁷⁵ Ivi, pp. 734 e ss.

di impedire che l'esercito spagnolo partisse alla volta del Sud America, perché temeva che esso avrebbe attaccato il Brasile per rifarsi delle perdite nelle ex colonie ispano-americane. Il plenipotenziario portoghese Palmela fu invece propenso a che nella regione rioplatense si costituisse un Vicereame comunque dipendente dalla Spagna, guidato da Francesco di Paola (fratello minore di Ferdinando II), ma provvisorio, condizione da ridefinire una volta verificato l'impatto della nuova monarchia presso le popolazioni locali⁷⁶. Nonostante le perplessità interne all'entourage brasiliano, Castlereagh accolse favorevolmente l'idea, che risultò gradita anche alla Spagna⁷⁷.

Tuttavia, il progetto naufragò perché ricorsero alcuni dei principali motivi di attrito che stavano portando, contemporaneamente, nei primi mesi del 1819, al naufragio della trattativa principale. Richelieu, da parte sua, chiese al duca di Laval di informare la corte spagnola del progetto francese affinché esso, una volta accettato da Ferdinando, potesse essere proposto a Parigi. La reazione spagnola fu, tuttavia, fredda, inducendo così Richelieu a non proporlo agli altri plenipotenziari⁷⁸. Ciò nonostante, come ha riportato Sanz Lopez, quando Palmela informò Castlereagh del disegno brasiliano, diede segno di come l'idea fosse già «conocida y hasta auspiciada por el gobierno francés»⁷⁹, dimostrando quindi come la Francia avesse tenuto a sostenere l'idea di una monarchia nella Banda Oriental indipendentemente dai promotori. Nel medesimo spirito, quando Palmela espose in via confidenziale il disegno brasiliano a Castlereagh e questi si consultò a sua volta con l'ex ministro prussiano conte de Goltz, con il delegato francese al congresso di Aquisgrana barone Vincent e con lo stesso Richelieu, quest'ultimo acconsentì a far sì che il ministro britannico seguisse il progetto, in modo da renderne tutrice la monarchia Hannover⁸⁰. Il dialogo fra Gran Bretagna e gli esponenti della diplomazia argentina venne incoraggiato da Richelieu proprio negli stessi mesi in cui la Francia era impegnata a discutere con i medesimi inviati per condurre in porto il proprio progetto. Nel 1819,

⁷⁶ V. SANZ LOPEZ, *La Conferencia de Paris*, cit., pp. 269-274.

⁷⁷ Ivi, pp. 276-277.

⁷⁸ AMAE, *Correspondance politique, Espagne*, b. 699, 1818-1819, *Différend avec le Portugal, Médiation*, f. 249 ss., lettera di Laval a Richelieu, 3 novembre 1818.

⁷⁹ V. SANZ LOPEZ, *La Conferencia de Paris*, cit., p. 276.

⁸⁰ Ivi, p. 277.

poi, il disegno sotto l'egida britannica sembrò essersi vanificato, al punto che Luigi XVIII in persona incaricò l'inviato francese a Londra di verificare se «el gabinete britànico prestaba apoyo secreto a la corte del Brasil»⁸¹.

Negli stessi mesi, come se non bastasse, la Francia facilitò il dialogo fra la Spagna e i rappresentanti delle élite creola argentina a riguardo. Anche in questo caso, tuttavia, l'entourage francese non condivise con l'antico alleato borbonico la proposta di Carlo Ludovico di Borbone, ma solo la buona predisposizione verso la monarchia costituzionale retta da un infante spagnolo⁸². L'autonomia del piano francese rispetto a quello della corte portoghese dimostrò in sostanza la decisione di rispettare la tradizionale amicizia fra Gran Bretagna e Portogallo senza intromettersi. D'altra parte, la scelta operata nel dialogo con la Spagna di non comunicare la preferenza verso Carlo Ludovico di Borbone segnalò quanto per l'entourage francese fosse infine poco probabile che la Spagna accettasse il vicereame americano come equo risarcimento per l'usurpazione della Toscana. Circostanza di maggiore interesse, la linea francese volta alla realizzazione della monarchia, pur tenendo fuori dal tavolo delle trattative il progetto veramente convergente con gli interessi politico-strategici della Francia in quel momento, segnalò l'implicazione sostanziale del Paese della grande rivoluzione nella risoluzione della crisi ispano-americana. Si trattò di un coinvolgimento specifico da ricondurre a molteplici ragioni. Fra queste il piano di Richelieu di costituire un asse privilegiato con la Spagna, il desiderio di riscattarsi dalla condizione di subalternità indotta dal secondo Trattato di Parigi svolgendo il compito di mediatore fra i mediatori alla Conferenza, insieme alla profonda fiducia nella monarchia costituzionale quale strumento di stabilizzazione politica e pacificazione sociale nello scenario post-rivoluzionario.

Conclusioni

In queste pagine si è cercato di dimostrare come nei primi anni della Restaurazione le rivoluzioni liberali, l'affermarsi dei movimenti nazionali e il disgregarsi dell'Impero spagnolo non segnassero la brusca cesura dei rapporti politici, ideologici e culturali fra le colonie ibero-

⁸¹ Ivi, p. 287.

⁸² V. SANZ LOPEZ, *La Conferencia de Paris*, cit., p. 276.

americane e l'Europa. Spagna, Russia e Francia, anzi, reagirono alla crisi innovando la propria proiezione nello spazio atlantico. Nel caso della Spagna, sebbene il suo spazio atlantico contemplasse l'Impero spagnolo da recuperare con i confini antecedenti al 1808-1810, l'entourage borbonico ritenne che il vecchio impero avrebbe potuto preservarsi solo se inserito nel sistema di Vienna: di esso Ferdinando VII valorizzò il principio di legittimità, che avrebbe consentito l'affermazione dei regimi reazionari in Europa e il supporto morale e materiale alle spedizioni militari da inviare oltreoceano. Con riguardo alla Russia, lo zar Alessandro I pensò che il recupero delle colonie passasse per una soluzione che integrasse l'intervento militare e l'instaurazione di regimi costituzionali. La crisi delle colonie gli diede lo slancio per proporre una lega pacifista dotata di una legislazione e, eventualmente, di un esercito sovranazionale, che egli concepì come un'estensione della Santa Alleanza alle Americhe e che fu emblematica della tendenza egemonica zarista sull'Occidente in termini ideologici e morali. La Francia, in ultimo, lavorò a diversi progetti di monarchia costituzionale da instaurare nell'ex Vicereame del Rio de la Plata. L'entourage di Luigi XVIII si mosse sull'onda del piano di Richelieu volto a costituire un asse privilegiato con la Spagna, motivata dal desiderio di riscattarsi dalla condizione di subalternità indotta dal secondo Trattato di Parigi, ma anche per la profonda fiducia nella monarchia costituzionale quale strumento di stabilizzazione politica e pacificazione sociale nello scenario post-rivoluzionario (un punto, quest'ultimo, da non disgiungersi dal percorso intrapreso in politica interna).

I progetti confermano tanto l'agency europea delle connessioni atlantiche già evidenziata da Christopher Baily⁸³, quanto la densità dello spazio atlantico, definita dalle ricerche recenti in relazione alla capacità diffusiva del liberalismo nel lungo Ottocento fino in sostanza agli anni '70, quando la matrice nazionalista iniziò a prevalere su quella liberale⁸⁴.

⁸³ C.A. BAYLY, *La nascita del mondo moderno*, Einaudi, Torino 2007 (prima edizione 2004), pp. XX-XXI.

⁸⁴ D. ARMITAGE-T. BENDER-L. BUTLER-D. DOYLE-S.M. GRANT-C.S. MAIER-J. NAGLER, *Interchange: Nationalism and Internationalism in the Era of the Civil War*, in «Journal of American History», XCVIII (2011), n. 2, pp. 455-489; *The Civil War as Global Conflict. Transnational Meanings of the American Civil War*, edited by D. GLEESON-S. LEWIS, University of South Carolina Press, Columbia, 2014; B. SCHOEN, *The*

Tuttavia, queste prospettive nel loro complesso inducono anche a riflettere sul senso dell'equilibrio post-congressuale, inteso non soltanto come accordo strategico atto a ridisegnare la gerarchia degli stati, ma quale ordine di convivenza interstatale nuovo fatto di principi condivisi. Ciò che risalta è, in primo luogo, che per tutte le potenze, sia che ritenessero o meno imminente la perdita delle colonie, sia che fossero portatrici di visioni liberali o reazionarie, il sistema di Vienna fu imprescindibile per riarticolare le relazioni con le colonie. In secondo luogo, tutte le potenze concepirono tale sistema in maniera differente, con alterità reciproche che definirono non soltanto il modello reazionario spagnolo rispetto a quelli liberali francese e russo, ma anche i due modelli liberali fra di loro. Ciò sollecita una riflessione più ampia e profonda di quella sinora operata dalla storiografia sul tema. Individuando nell'azione a tutela dei diritti delle minoranze etniche e religiose, nella cultura di pace e dei diritti che spinse a mobilitarsi per l'abolizione degli schiavi il portato più costruttivo della Restaurazione, tale ricco cantiere di ricerca ha comunque focalizzato valori e pratiche connessi più o meno esplicitamente al liberalismo o a culture forgiate dal riformismo illuminato, lasciando dunque incompresi i meccanismi che indussero gli attori reazionari a fidelizzarsi all'ordine congressuale⁸⁵. Si tratta di un tipo di adesione che può probabilmente comprendersi allargando ulteriormente lo studio dei temi e degli spazi di cui realmente si occupò la diplomazia post-napoleonica, e valorizzando gli attori minori, quali la stessa Spagna dal 1814 in poi, che al di fuori della Quadruplice e poi della Quintuplice Alleanza contribuirono all'evoluzione del sistema.

Fragile Fabric of the Union. Cotton, Federal Politics, and the Global Origins of the Civil War, Johns Hopkins UP, Baltimore, 2009; D. DOYLE, *The Cause of All Nations: An International History of the American Civil War*, Basic Books, New York 2015.

⁸⁵ B. VICK, *The Congress of Vienna. Power and Politics after Napoleon*, Cambridge, London, Harvard University Press, 2014; B. DE GRAAF, *Bringing Sense and Sensibility to the Continent: Vienna 1815 Revisited*, in «Journal of Modern European History», XIII (2015), n. 4, pp. 447-457.

Parte II

Fra isole, coste e progetti federali: quando il Mediterraneo era al centro della rivoluzione¹

Paolo CONTE

Università degli Studi della Basilicata

paolo.conte@unibas.it

Una rivoluzione mediterranea

Agli inizi dello scorso decennio, in un contesto politico caratterizzato dal prorompere delle rivoluzioni arabe sulle coste dell’Africa settentrionale e dalla crisi finanziaria europea causata dall’indebitamento dei paesi meridionali, due dei più importanti storici della Rivoluzione francese suggerivano di meglio indagare il ruolo che, nel decennio seguito alla svolta del 1789, il Mediterraneo aveva avuto nel condizionare quegli eventi. A loro giudizio, tanto attraverso la circolazione di uomini e di idee, quanto per mezzo di concrete operazioni militari, il bacino mediterraneo aveva costituito uno scenario centrale nell’articolazione del processo rivoluzionario, tra l’altro non poco influenzando i più innovativi progetti che presero corpo in quella stagione.

Così, il francese Pierre Serna collocava in particolare negli anni del Direttorio, ossia nella stagione che aveva visto il delinearsi di quello straordinario laboratorio politico che furono le “Repubbliche sorelle”, le origini del sogno della «régénération de l’idée républicaine par le Sud». Un sogno, questo, che, in antitesi al dominante modello storiografico di origine illuminista fondato sulla centralità dell’influenza inglese, aveva avuto il suo luogo di nascita appunto nel bacino mediterraneo, «cœur antique des modèles à construire, base future de la constitution des

¹ Questa ricerca è stata realizzata nell’ambito del progetto PON 2019-2022 dell’Università degli Studi della Basilicata, AIM, azione 1.2.

libertés supra-nationales»². L'australiano Ian Coller, poi, sull'onda dei suoi studi sulla presenza araba in Francia durante i tre decenni successivi all'invasione repubblicana dell'Egitto avvenuta nel 1798³, sviluppava ulteriormente questa prospettiva ricordando come ancor prima di quella data, e quindi già lungo tutto il corso dell'ultimo decennio del XVIII secolo, si fossero registrati tanto, sul piano diplomatico, un netto cambiamento nelle relazioni fra Francia e paesi musulmani, quanto, sul versante della mobilità umana, un'intensa circolazione a carattere politico fra diversi paesi di tale bacino. Così, sottolineando la necessità di concepire il Mediterraneo non come uno spazio liquido, ma come un mare di possibilità tanto affascinanti quanto complesse, egli arrivava a sostenere che, nel decennio in questione, «the Mediterranean became in many ways the great laboratory of the Revolution»⁴.

E si trattava di una proposta resa ancor più suggestiva dal fatto che era concepita non in antitesi, ma quale ulteriore evoluzione di quelle teorie sulle «rivoluzioni atlantiche» che, inizialmente elaborate da Palmer e Godechot alla metà del secolo scorso, erano state non poco rilanciate agli albori del nuovo millennio⁵. Del resto, se da un punto di vista prettamente geografico il Mediterraneo risulta per l'appunto un mare

² P. SERNA, *Introduction – L'Europe une idée nouvelle à la fin du XVIII^e siècle?*, in «La Révolution française», n. 4, 2001, on-line: <http://journals.openedition.org/lrf/252>. Significative, in particolare, le pagine finali, dedicate al capitolo emblematicamente intitolato: «La régénération de l'Europe par la Méditerranée?». Il testo è stato poi riproposto in versione italiana in ID., *Fratelli di Francia. Storia e storiografia di una rivoluzione divenuta repubblicana (1792-1804)*, Milano, Guerini e Associati, 2013, pp. 219-245.

³ I. COLLER, *Arab France: Islam and the making of modern Europe, 1798-1831*, Berkeley, University of California Press, 2011.

⁴ ID., *The Revolutionary Mediterranean*, in *A Companion to the French Revolution*, a cura di Peter MCPHEE, Chichester, Wiley & Sons, 2013, pp. 419-434.

⁵ *Républiques sœurs. Le Directoire et la Révolution atlantique*, a cura di P. SERNA, Rennes, Pur, 2009; *Rethinking the Atlantic World: Europe and America in the Age of Democratic Revolutions*, a cura di M. ALBERTONE - A. DE FRANCESCO, New York, Palgrave, 2009; A. JOURDAN, *La Révolution, une exception française?*, Paris, Flammarion, 2004. Sulle proposte storiografiche di Palmer e Godechot si veda E. TORTAROLO et alii, «L'era delle rivoluzioni democratiche» di Robert R. Palmer, in «Contemporanea», n. 1, 2007, pp. 125-156; oltre ovviamente ai testi di riferimento: J. GODECHOT, *Les révolutions*, Paris, PUF, 1963; R. PALMER, *The Age of the Democratic Revolution: A Political History of Europe and America, 1760-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1959.

dipendente dall'oceano Atlantico, sul piano storiografico Coller aveva cura di precisare come l'elaborazione del concetto di «Revolutionary Mediterranean» implicasse, negli anni dell'ascesa della *global history*⁶, la volontà di restituire a quest'area tutta la sua centralità nello scenario internazionale, e dunque mirasse a rivalutare la complessità degli eventi e delle transazioni storiche in essa sviluppatasi. Non a caso, egli concludeva sostenendo che, in fondo, «in thinking of the French Revolution as a Mediterranean revolution, we do not seek to close off its internal complexities, its European networks, its Atlantic or Pacific connections, but rather to open it onto all of these»⁷.

Eppure, qui sembra che le affascinanti suggestioni interpretative avanzate da Serna e Coller sulla centralità mediterranea nella stagione rivoluzionaria siano state, nel corso dell'ultimo decennio, solo in parte sviluppate. Non a caso, più recentemente quest'ultimo – che già nel presentare la sua iniziale ipotesi storiografica aveva fatto notare come il Mediterraneo fosse da tempo «the great unasked question of the Revolution»⁸ – è tornato a ribadire che «the trans-Mediterranean dimensions of the Revolution have remained largely unexplored»⁹.

Certo, alle circolazioni politiche articolatesi fra i paesi di tale bacino è stata recentemente dedicata un'attenzione non da poco, soprattutto per merito delle ricerche sulle «Mediterranean Disaporas» coordinate da Konstantina Zenou e Maurizio Isabella, oltre che della proposta di una

⁶ Sul punto vedi P. SERNA, *La Révolution française à l'heure de la mondialité ou l'hypothèse d'un Empire républicain*, in «Rivista Storica italiana», n. 132, 2020, pp. 624-651; *L'âge des révolutions: rebonds transnationaux*, numero monografico in «Annales historiques de la Révolution française» (d'ora in poi AHRF), a cura di M. KACI - A. KARLA - A. LIGNEREUX, n. 397, 2019; *The Routledge companion to the French Revolution in world history*, a cura di A. FORREST - M. MIDDELL, New York, Routledge, 2016; *The French Revolution in global perspective*, a cura di S. DESAN - L. HUNT - W. M. NELSON, Ithaca, Cornell University Press, 2013; *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840*, a cura di D. ARMITAGE - S. SUBRAHMANYAM, Farnham, Palgrave, 2010; Ch. A. BAYLY, *The Birth of the Modern World, 1780-1914: Global Connections and Comparisons. Blackwell History of the World*, Malden, Blackwell Publishing, 2004.

⁷ I. COLLER, *The Revolutionary Mediterranean*, cit., p. 432.

⁸ *IVI*, p. 420.

⁹ *Id.*, *Muslims and Citizens: Islam, Politics, and the French Revolution*, Yale University Press, 2020, p. 4.

lettura mediterranea del Risorgimento avanzata da Gilles Pécout¹⁰. Tuttavia, tale attenzione ha riguardato essenzialmente una stagione successiva al decennio rivoluzionario, per quanto ad esso molto legata. Infatti, se Zenou e Isabella hanno concentrato i propri lavori sul lungo Ottocento ed in particolare sulle circolazioni adriatiche degli anni '20 animate dallo sviluppo del filellenismo, Pécout, pur riconoscendo come «des véritables expressions politiques d'une identité méditerranéenne de l'Italie datent de la domination française», ha sviluppato il suo discorso principalmente a partire dalla stagione napoleonica e comunque essenzialmente in una prospettiva inerente l'evoluzione ottocentesca del processo di costruzione dell'unità nazionale italiana. Un lavoro altrettanto significativo è stato poi pubblicato nel 2018 sotto la direzione di Joanna Innes e Mark Philp, i quali, nel loro *Re-imagining democracy in the Mediterranean: 1780-1860*, hanno meritoriamente tentato di delineare, soprattutto attraverso lo studio dei discorsi, i diversi modelli di democrazia articolatisi nei paesi dell'Europa meridionale in una lunga stagione, quella compresa fra lo scoppio della Rivoluzione americana e lo sviluppo dei processi di *State building*, in cui il Mediterraneo fu uno straordinario laboratorio di elaborazione politica¹¹.

Sul fronte più prettamente italiano, invece, le riflessioni più interessanti ci appaiono quelle sviluppate nel 2017 da Antonino De Francesco per il laterziano volume della *Storia mondiale dell'Italia*. Nel riflettere sulla stagione rivoluzionaria nella penisola, questi individuava quale momento di svolta non tanto il comunque cruciale 1796 della discesa nella penisola delle armate francesi, ma quel 1792 in cui la proclamazione della Repubblica in Francia aveva segnato, per l'Italia come per l'intero Mediterraneo, l'ora in cui un nuovo soggetto politico irrompeva sullo scenario europeo con tutto il suo dirompente carico innovativo. E così, proprio la posizione centrale della penisola italiana

¹⁰ M. ISABELLA - K. ZANOU, *Mediterranean Diasporas. Politics and Ideas in the Long 19th century*, Oxford, Bloomsbury, 2015; G. PECOUT, *Pour une lecture méditerranéenne et transnationale du Risorgimento*, in «Revue d'histoire du XIX^e siècle», n. 44, 2012, pp. 29-47. Di Pécout vedi anche: *Presagi dell'«invenzione del Mediterraneo» nell'Età napoleonica*, in *Storia dell'Europa e del Mediterraneo*, vol. 12, *Popoli, stati, equilibri di poteri*, a cura di R. BIZZOCCHI, Roma, Salerno Editore, 2013, pp. 893-943.

¹¹ *Re-imagining democracy in the Mediterranean: 1780-1860*, a cura di J. INNES - M. PHILP, Oxford, Oxford University Press, 2018.

nel bacino mediterraneo, da intendersi al tempo stesso come risorsa preziosa e motivo di debolezza, era presentata quale uno dei fattori determinanti l'intensa partecipazione italiana alle vicende rivoluzionarie¹².

Una prospettiva, questa di una rivoluzione francese dalla marcata vocazione mediterranea nella quale l'Italia fu sin da subito coinvolta, che qui si intende provare a sviluppare riflettendo in particolare su quanto, soprattutto negli anni della Convenzione Nazionale, ebbe modo di accadere fra le coste tirreniche, quelle liguri e quelle della Francia meridionale, oltre che nelle tre grandi isole del Mediterraneo occidentale quali Sicilia, Sardegna e Corsica. Pertanto, si proverà innanzitutto a delineare le principali iniziative militari avviate dalla neonata Repubblica francese nello scenario meridionale, per poi analizzare le più o meno volute conseguenze politiche che esse innescarono tanto nella formazione del nascente movimento patriottico peninsulare, quanto nel dibattito parigino del tempo. Infine, si cercherà di approfondire ruolo ed incidenza che, anche durante il Triennio 1796-1799, proprio gli spazi mediterranei ebbero nella formazione ideologica degli uomini della generazione giacobina italiana e nell'elaborazione dei loro più avanzati progetti politici.

Del resto, occorre ricordare come negli ultimi decenni del XVIII secolo – e dunque ancor prima della faticosa campagna d'Egitto del 1798, ed ancor prima finanche della formazione delle “Repubbliche sorelle” italiane avviate a seguito dell'avanzata repubblicana nella penisola del 1796 – il Mediterraneo rivestisse per la Francia una straordinaria importanza geopolitica e commerciale. Come noto, la svolta a tal riguardo era stata sancita dalla vittoria dell'Inghilterra nella Guerra dei Sette anni, la quale, consolidando l'egemonia britannica nei territori d'oltreatlantico, aveva indotto la monarchia borbonica a concentrarsi su un rafforzamento dei tradizionali interessi francesi nel bacino mediterraneo¹³. Non a caso, già nel 1764, ossia a solo un anno

¹² A. DE FRANCESCO, *1792: l'Italia e il Mediterraneo all'ora della rivoluzione*, in *Storia mondiale dell'Italia* a cura di A. GIARDINA, Bari, Laterza, 2017, pp. 478-481.

¹³ Riflessioni molto interessanti a tal riguardo sono in L. MASCILLI MIGLIORINI, *Il Mediterraneo tra Francia ed Inghilterra*, in ID., *Storia del Mediterraneo moderno e contemporaneo*, Napoli, Guida, 2009, pp. 219-221.

di distanza dalla Pace di Parigi che aveva segnato la fine di quel conflitto, la Francia interveniva ufficialmente in Corsica a fianco della Repubblica di Genova attraverso quel Trattato di Compiègne che avrebbe posto le basi per la definitiva acquisizione dell'isola, formalmente sancita quattro anni più tardi e poi definitivamente confermata nel maggio 1769 grazie alla vittoria sugli indipendentisti di Pasquale Paoli riportata nella storica battaglia di Ponte Nuovo. Non stupisce, pertanto, che agli albori della rivoluzione le principali iniziative politico-militari delle nuove istituzioni francesi riguardassero proprio lo scenario mediterraneo: se già nel novembre 1789 l'Assemblea Costituente, su richiesta del deputato còrso Christophe Saliceti, decretava ufficialmente l'annessione della Corsica alla Francia, nel settembre 1792 si procedeva all'occupazione militare di Nizza, poi formalmente sottratta al Regno di Sardegna con un decreto della Convenzione del gennaio 1793¹⁴. Ed era proprio in questo contesto che, poche settimane più tardi, si procedeva, in febbraio, alla dichiarazione di guerra alla Gran Bretagna: una decisione, questa, certo legata innanzitutto alle vicende indiane dell'assedio di Pondicherry, ma al contempo non avulsa dal quadro dell'Europa meridionale. Il Mediterraneo, infatti, oltre ad essere da tempo un cruciale luogo di conflitti commerciali fra Francia e Gran Bretagna, era non a torto ritenuto dai rivoluzionari transalpini un potenziale teatro di guerra con la corona di Giorgio III, come del resto i fatti successivi (dalla battaglia di Abukir dell'agosto 1798 alle contese territoriali relative all'isola di Malta che nel 1803 avrebbero portato alla fine della precaria Pace di Amiens) si sarebbero presto incaricati di confermare. È merito dell'americano Joshua Meeks e del suo fondamentale *France, Britain, and the struggle for the revolutionary western Mediterranean* l'aver restituito alla guerra franco-inglese combattuta nel Mediterraneo (con specifico riferimento al ruolo della Corsica) tutta la centralità che essa ebbe nell'evoluzione delle vicende rivoluzionarie¹⁵.

¹⁴ Sulle implicazioni dell'occupazione francese di Nizza vedi M. ORTOLANI, *Les conséquences de l'occupation française du Comté de Nice (1792-1814)*, in «Cahiers de la Méditerranée», n. 74, 2007, pp. 39-71.

¹⁵ J. MEEKS, *France, Britain, and the struggle for the revolutionary western Mediterranean*, Cham, Palgrave, 2017.

Da questo punto di vista, va detto che lo scenario mediterraneo ricoprì un ruolo centrale, seppur spesso ingiustamente trascurato, anche negli accordi di quel Trattato di Campoformio che, stipulato nell'ottobre 1797, segnò la fine degli scontri fra la Repubblica francese e la prima coalizione e che in Italia, soprattutto su impulso dei noti versi dell'Ortis foscoliano, è poi stato a lungo presentato quale testimonianza evidente del "tradimento" francese nei confronti dei sogni unitari italiani. Studi più recenti hanno dimostrato, attraverso un'attenta contestualizzazione dell'opera e della figura di Ugo Foscolo, come ancora a lungo quest'ultimo avrebbe continuato la sua militanza filo-francese: del resto, fra l'ottobre 1797 della stipula del Trattato e l'ottobre 1802 della prima pubblicazione ufficiale delle *Ultime lettere* ci sarebbero stati prima la partecipazione del poeta alla difesa della Genova repubblicana assediata dagli austriaci, poi, soprattutto, la stabilizzazione napoleonica della penisola sancita nel gennaio 1802 da quei Comizi di Lione che furono il vero grande impulso alla stampa del testo foscoliano¹⁶. Si è poi altrettanto meritoriamente sottolineato come a Campoformio una Repubblica istituita solo qualche mese prima, la cisalpina, avesse ottenuto – e non è cosa di poco conto – non solo significative acquisizioni territoriali (le province della Terraferma veneziana di Bergamo e Brescia), ma anche un riconoscimento diplomatico internazionale a dir poco impensabile fino a qualche mese prima se si tiene conto di quanto poco avessero contato sul terreno geopolitico europeo sia il più ristretto Ducato di Milano sia la penisola italiana tutta durante i lunghi secoli articolatisi fra le cinquecentesche Guerre d'Italia e le settecentesche Guerre di successione¹⁷.

¹⁶ U. CARPI, *Patrioti e napoleonici: alle origini dell'identità nazionale*, Pisa, Edizioni della normale, 2013, pp. 271-334. Molto utile anche C. DEL VENTO, *Un allievo della rivoluzione: Ugo Foscolo dal noviziato letterario al nuovo classicismo, 1795-1806*, Bologna, Clueb, 2003.

¹⁷ A. DE FRANCESCO, *L'Italia di Bonaparte. Politica, statualità e nazione nella penisola tra due rivoluzioni. 1796-1821*, Torino, Utet, 2011, pp. 10-13. Sull'operato dei patrioti italiani nei mesi immediatamente precedenti la stipula del Trattato di Campoformio, informazioni interessanti sono in V. MARTIN, *La République de Bergame: un avorton sans vie? La réécriture française d'une révolution en trompe-l'oeil*, in *La Repubblica bergamasca del 1797: nuove prospettive di ricerca*, a cura di D. EDIGATI - S. MORI - R. PERTICI, Roma, Viella, 2019, pp. 137-159.

In questa sede, tuttavia, preme soprattutto evidenziare come, fra le altre cose, il Trattato di Campoformio prevedesse all'articolo 5 il riconoscimento della sovranità francese su diverse isole Ionie ai tempi sotto il dominio di Venezia (fra cui le più importanti erano Corfù, Zante, Cefalonia e Cerigo) e dunque costituisse se non un vero e proprio tentativo di rilancio della guerra nel Mediterraneo, quantomeno una tappa cruciale nella preparazione della futura spedizione d'Egitto, poi realizzatasi solo qualche mese più tardi. Insomma, quel 1798 in cui la Rivoluzione avrebbe improvvisamente "scoperto" il Mediterraneo sbracando sulle coste egiziane si inseriva in realtà in un contesto ben più complesso, nel quale da tempo in Francia forte era la consapevolezza che proprio in quelle aree si giocava una partita decisiva tanto per le sorti del conflitto con l'Inghilterra quanto per la repubblicanizzazione dell'intero continente.

Non a caso, ancora, le operazioni che ai primi di luglio portarono allo sbarco francese in Egitto non solo avevano avuto quale rilevante passaggio iniziale l'occupazione, in primavera, della piccola ma strategica isola di Malta, ma erano anche state precedute dalla proclamazione, in febbraio, della Repubblica romana, la prima fra le "Repubbliche sorelle" italiane a pronunciata vocazione mediterranea. D'altronde, proprio la campagna dell'*Armée d'Italie* avviatasi nel 1796 nei territori della penisola aveva assunto, *ab origine*, un'ampia connotazione mediterranea, perché se certo l'occupazione in maggio della Lombardia aveva avuto una chiara finalità anti-austriaca, le operazioni successive avevano attestato come ad uno scenario altro (tanto meridionale, quanto costiero) le autorità francesi guardassero sempre con grande interesse. Infatti, già nel giugno di quell'anno, il generale Bonaparte ordinava la presa del porto franco di Livorno, ai tempi punto d'ancoraggio d'importanza strategica per quelle flotte inglesi che da circa due anni si erano impossessate della Corsica, e poi procedeva alla stipula dell'Armistizio di Bologna, per mezzo del quale otteneva da papa Pio VI oltre ai territori di Bologna e Ferrara anche il porto adriatico di Ancona, di cui i francesi si sarebbero poi effettivamente impadroniti nel febbraio seguente.

Proprio gli eventi successivi, invece, avrebbero posto le basi per la posteriore presentazione degli spazi dell'Italia mediterranea quali inespugnabili bastioni della conservazione, quali roccaforti inossidabili

delle monarchie peninsulari, quali aree che nella sostanza la Francia non seppe o non volle coinvolgere nella più ampia politica di espansione rivoluzionaria europea. Il 1799, in particolare, tutto ciò avrebbe attestato, prima con il riuscito approdo in Sicilia e Sardegna delle famiglie reali dei Borbone e dei Savoia costrette nel dicembre precedente alla fuga da Napoli e Torino, poi con il crollo della Repubblica napoletana sotto i colpi sia di quell'armata sanfedista partita dall'estrema punta meridionale della Calabria, sia delle flotte inglesi sbarcate nel porto della città partenopea. Quei drammatici mesi, dunque, a larghi tratti anticipavano quanto sarebbe poi avvenuto nella stagione napoleonica, durante la quale, soprattutto a seguito del blocco continentale del 1806, all'Italia continentale sotto il controllo francese si sarebbero emblematicamente opposte proprio le due isole, ancora una volta luogo di rifugio delle rispettive monarchie e sempre più orbitanti nella sfera d'influenza britannica.

Ma qui sembra che questa lettura, avviando la sua analisi dalla svolta del 1799, non tenga adeguatamente conto di quanto avvenuto nello scenario mediterraneo prima di quella data e che quindi essa, molto enfatizzando l'esito di quelle vicende, poco o nulla riconosca al loro svolgimento¹⁸. Pertanto, risulta oggi quanto mai necessario analizzare, anche al netto delle strumentali letture ottocentesche sulla "vocazione mediterranea" della penisola, il ruolo e l'incidenza che, sin dagli albori del decennio rivoluzionario, tali spazi ebbero nella storia d'Italia e, con essa, dell'Europa tutta.

¹⁸ Al riguardo utili anche le riflessioni di I. COLLIER, *Muslims and Citizens*, cit., p. 14.



Fig. 1 T. Kitchin, *Europe divided into its empires, kingdom, states, republic, Southern states*, London, Robert Sayer, 1787

Nel fronte meridionale: tra Roma e Napoli, tra Sardegna e Sicilia

Nei suoi studi sulla politica estera francese in Italia nei primi anni della Rivoluzione Pasquale Villani ha mostrato come la Penisola, per quanto almeno in un primo momento non ancora al centro delle preoccupazioni di Parigi, avesse inizialmente costituito un elemento comunque non trascurabile nel più esteso quadro diplomatico europeo per poi acquisire un'importanza via via crescente¹⁹. Del resto, già il 1791 aveva fatto registrare un significativo e non casuale ricambio del personale diplomatico francese operante nelle principali città italiane: ricambio dovuto tanto a singole rinunce personali quanto ad espliciti richiami governativi e che, ad ogni modo, attestava come i nuovi indirizzi rivoluzionari avessero dato avvio ad un processo di costruzione di una «nuova diplomazia» che rendeva sempre più difficile la presenza di funzionari formati nelle cancellerie d'*Ancien Régime*²⁰.

¹⁹ P. VILLANI, *Rivoluzione e diplomazia: agenti francesi in Italia (1792-1798)*, Napoli, Vivarium, 2002. Dello stesso autore, vanno segnalati anche: *La politica estera della Francia rivoluzionaria in Italia da Dumouriez a Robespierre*, in «Contemporanea», n. 3, 2000, pp. 537-555; *Agenti e diplomatici francesi in Italia durante la Rivoluzione*, in *Studi in onore di Paolo Alatri*, a cura di V. I. COMPARATO - E. DI RIENZO - S. GRASSI, Napoli, Esi, vol. 1, 1991, pp. 183-187.

²⁰ Sull'affermazione di una diplomazia rivoluzionaria, con particolare attenzione a operato e caratteristiche dei funzionari francesi operanti in Italia, fondamentale il rimando a V. MARTIN, *La diplomatie en Révolution. Structures, agents, pratique et*

Così, non meraviglia che sin dall'anno successivo, soprattutto a seguito di quella dichiarazione di guerra all'Austria del 20 aprile che inaugurava quasi un quarto secolo di conflitti continentali, l'intraprendenza dei diplomatici francesi nell'esortare ad una maggiore presenza rivoluzionaria nei territori della penisola si facesse decisamente più esplicita. Ad esempio, già ai primi di maggio, da Genova l'ambasciatore Charles-Huguet de Sémonville si affrettava a descrivere a Parigi le speranze che lo scoppio della guerra aveva suscitato nella popolazione locale sottolineando come «tous les regards par diverses motifs sont dirigés vers nous, toute homme dont l'âme et les idées sont un peu élevées sent que notre cause est celle de l'humanité»²¹. Solo qualche settimana più tardi, ancora, l'incaricato d'affari a Venezia Étienne-Félix Hénin rilanciava ancor più esplicitamente e, pur sostenendo di non voler «discuter s'il est de notre intérêt de porter dans le moment présent la guerre en Italie», nella sostanza non si sottraeva dal farlo: nel seguito del suo rapporto, infatti, proponeva al ministro degli Esteri Charles Dumouriez un nuovo piano d'attacco alle forze austriache che muovesse dal mare, ossia che, dopo un iniziale sbarco nei porti genovesi di Sestri e La Spezia, si articolasse poi in un'operazione militare via terra nei territori piemontesi e lombardi²².

Ma in quella “calda” estate del 1792, mentre a Parigi l'assalto popolare al palazzo delle Tuileries del 10 agosto segnava il crollo definitivo della monarchia anticipando di qualche settimana la proclamazione della Repubblica, ad acuire la tensione nello scenario italiano non erano solo i piani sempre più arditi dei diplomatici transalpini. In particolar modo in Sicilia, i movimenti associazionistici locali destavano la

renseignements diplomatiques: l'exemple des agents français en Italie (1789-1796), thèse de doctorat, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2011.

²¹ Archives du Ministère des Affaires Étrangères (d'ora in poi AMAE), Correspondance politique, Gênes, cart. 166, f. 109. Su Sémonville vedi J. PARENT, *Charles-Louis Huguet de Sémonville. De Mirabeau à Louis-Philippe. Haute politique et basses intrigues*, Paris, Kronos, 2002.

²² «Cependant, je pense jusqu'à présent que si nous nous obstinons à vouloir frapper du côté de l'Allemagne nous n'y ferons que très peu de progrès. C'est là où est la résistance. Les Allemands doivent être vaincus en Italie, attaquons l'Italie non par des petites entreprises qui ne sont que ruineuses, sans conduire à un but, mais une force ouverte». AMAE, Correspondance politique, Venise, cart. 249, f. 356.

preoccupazione della Corte di Napoli, tant'è che già a metà giugno il primo ministro John Acton riferiva con preoccupazione al re la denuncia del governatore di Messina circa l'esistenza di «Logge di Liberi Muratori» a Catania e Siracusa attive nel diffondere sulla costa orientale «libri e massime contrarie alla sana morale ed alla pubblica tranquillità»²³. Del resto, già negli anni immediatamente precedenti lo scenario isolano aveva non poco allarmato la monarchia borbonica, dato che, sin dal settembre 1790, il primo ministro, allarmato da un rapporto del governatore di Messina «circa il poter in quel porto approdare Bastimenti francesi» con a bordo individui che «portassero Coccarde e segni di Libertà da cagionare scandalo e disordine», aveva ordinato al viceré siciliano Caramanico di vigilare attentamente affinché nell'isola si impedisse l'ingresso di «Stranieri di qualsivoglia Nazione e specialmente gli emissari francesi», con particolare attenzione verso tutti «coloro i quali portassero coccarde nazionali, ed altri segni di strana libertà»²⁴. Ancora nel febbraio del 1792, poi, un sempre più preoccupato Acton aveva ribadito al viceré a Palermo la necessità di un rigido controllo sulla presenza transalpina nell'isola, poiché era stato informato dal regio incaricato in Torino Vincenzo Giacuzzi che «dal Club de' Giacobini di Parigi siansi scelti trecento soggetti della più raffinata scelleratezza per ispedirli travestiti ne' paesi Esteri a sovvertire i Popoli e trarre de' proseliti alla loro perniciosa dottrina»²⁵.

Non è dato sapere se e quanto queste voci fossero strumentalmente enfatizzate a Napoli per legittimare un'auspicata stretta autoritaria al di là del Faro, ma sta di fatto che la Sicilia assunse in quegli anni un ruolo sempre più rilevante nello scenario politico del tempo, in quanto la sua collocazione strategica nel Mediterraneo sollecitava non poco gli appetiti delle grandi potenze europee. Non a caso, la situazione divenne molto tesa proprio nell'agosto 1792, quando nel porto di Messina attraccò la nave da guerra francese la *Badine*, accolta dal vice-console di

²³ Archivio di Stato di Palermo (d'ora in poi ASP), Real Segreteria, Incartamenti, cart. 5267, f. 622.

²⁴ Nel marzo successivo, in un contesto già caratterizzato da un'attenta sorveglianza nei confronti di eventuali sbarchi francesi nell'isola, si spargeva sulle coste siciliane la voce di un attacco in Malta da parte di «Cavalieri francesi», alcuni dei quali sarebbero poi dovuti ripartire per Catania e di qui inoltrarsi verso Messina. Cfr. *IVI*, ff. 640, 657.

²⁵ *IVI*, f. 625.

Francia dimorante nella città dello Stretto Jean-Baptiste Lallement con un entusiasmo poco gradito alle autorità locali. Stando alle parole riportate nel suo diario da Léon Dufourny, architetto parigino in quelle settimane a Palermo, l'arrivo di una nave da guerra ebbe l'obbiettivo di «preparare una predisposizione degli animi eccitandoli, se possibile, alla rivolta»²⁶. Inoltre, per quanto durato solo pochi giorni, l'ancoraggio della *Badine* suscitò un certo scalpore sia per l'irregolare comportamento dell'equipaggio francese, sia per l'atteggiamento di alcuni ufficiali del Reggimento Real Macedone, i quali, dopo aver disertato, si erano rifugiati a bordo della nave francese e qui ebbero modo di pronunciare «discorsi indiscreti, insultanti ed abusivi contro del Governo», oltre che di cantare «pubblicamente canzone di strana Libertà e praticare altre insolenze perniciose alla pubblica quiete»²⁷. La vicenda fu risolta a stretto giro grazie all'intervento del governatore messinese Danero ed alla conseguente partenza della nave, ma essa non poteva certo passare inosservata alla corte di Napoli, in quanto, oltre a segnalare l'attivismo filo-rivoluzionario del vice-console francese a Messina Lallement e l'inquietudine serpeggiante nelle file di diversi contingenti dell'esercito di stanza nell'isola, risultava quanto mai indicativa del crescente interesse di parte francese nei confronti dello scenario mediterraneo²⁸.

²⁶ L. DUFOURNY, *Diario di un giacobino a Palermo, 1789-1793*, Palermo, Fondazione Lauro Chiazzese, 1991, p. 445.

²⁷ Per queste ragioni, l'ordine che Acton inviava l'11 agosto al governatore Danero a Messina era perentorio: «siccome tale stato d'insubordinazione e di totale sovvertimento di disciplina nell'indicato equipaggio della fregata, già partito da codesto porto (stato che si scorge generalmente anche in altri legni di genere di detta Nazione, come s'è veduto in quelli approdati in Siracusa) meritano cautele e precauzioni straordinarie, così ha risoluto e comanda S. M. che i legni armati in guerra della mentovata Nazione francese, i quali capitassero in codesto porto di Messina, vengano trattenuti in quarantena, senza permettersi loro comunicazione con veruno». AMAE, *Correspondance politique*, Naples, cart. 122, f. 121.

²⁸ In generale, sui fermenti politici siciliani negli anni della Rivoluzione francese vedi F. SCANDONE, *Il giacobinismo in Sicilia (1792-1802)*, in «Archivio Storico Siciliano», a. 43, 1921, pp. 279-315; a. 44, 1922, pp. 266-361, che individua proprio in quella stagione «gli inizi del movimento liberale della nostra maggiore isola». Meramente ripetitivo rispetto a quest'ultimo lavoro ci appare invece C. LO FORTE, *Sul giacobinismo in Sicilia*, in «Archivio Storico per la Sicilia», a. 8, 1942, pp. 3-86.

Un interesse, questo, che in autunno da Genova Pierre-Paul de Naillac – nel frattempo nominato nuovo ministro plenipotenziario nella città della Lanterna in sostituzione di Sémonville, a sua volta trasferito, seppur senza mai riuscire ad entrare in servizio, in un altro nodo cruciale del Mediterraneo quale Costantinopoli²⁹ – provava ad ulteriormente alimentare, seppur indirizzandolo appunto sulle coste genovesi³⁰. Infatti, se sul finire di ottobre inviava a Parigi una *Mémoire sur la République de Gênes relativement à l'influence de la France en Italie* in cui sosteneva che Genova fosse «le seul contrepoid que nous pouvons opposer au Royaume de Naples»³¹, ai primi di dicembre salutava con approvazione le operazioni navali che la madrepatria aveva avviato nel Mediterraneo. In quelle settimane, infatti, la Convenzione aveva affidato al contrammiraglio Laurent Truguet il comando di una flotta preposta a presidiare le coste nei pressi di Tolone e di cui alcune fregate proprio in quei giorni erano entrate nel porto genovese, dove, stando all'appassionato resoconto di Naillac che comunque sul punto non mancava di alimentare atavici pregiudizi circa l'ignoranza del popolo italiano e l'enorme distanza che lo separava dalle classi illuminate³², erano state accolte in un clima di generale entusiasmo innescato proprio dagli eventi di Francia.

²⁹ Sul punto si veda il seppur datato G. GROSJEAN, *La Mission de Sémonville à Constantinople, 1792-1793, documents réunis et commentés pour le cours d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne*, Paris, Charavay, 1887.

³⁰ Sull'operato di Naillac a Genova nel 1792 cfr. V. MARTIN, *La diplomatie en Révolution...*, cit., pp. 496-499.

³¹ AMAE, Correspondance politique, Gênes, cart. 166, f. 283.

³² In una nota del 3 dicembre, il diplomatico francese scriveva: «Le peuple italien est quelque fois susceptible d'énergie, mais sa paresse naturelle le domine à un tel point qu'il est plus propre à la soumission qu'à la liberté: il est d'ailleurs si corrompu par le libertinage et la superstition que la misère ne l'effraye point. Forcé à la tempérance et à la sobriété par l'indigence, la mendicité y est devenue une profession aussi lucrative que celles de l'industrie. Avec un pareil peuple abruti par toute sorte de corruption, vous ne pouvez espérer d'y faire fleurir l'arbre de la liberté, vous y occasionnerez sans doute une Révolution. La présence de vos armées y réveillera quelques esprits, mais leur inertie naturelle les remmènera à l'esclavage. [...] Voilà, mon Général, les deux nations chez lesquelles vous débuterez. La première enivrée de superstition et de haine contre nous [...]. La seconde, comme notre amie naturelle, nous offre toute sorte de secours par son grand commerce et des passages faciles sur les côtes». *IVI*, f. 352.

La vera accelerazione, tuttavia, sarebbe arrivata solo nell'inverno successivo, quando, fra dicembre e gennaio, una serie di avvenimenti decisivi aprì definitivamente un fronte mediterraneo che, per quanto ancora non prioritario rispetto a quello nord-orientale, avrebbe comportato l'intensificarsi della presenza francese su isole e coste italiane. I fatti sono oggi in gran parte noti: pertanto, più che ricostruirli nel dettaglio, qui preme darne una lettura d'insieme che aiuti a presentarli non come singoli e quasi casuali episodi slegati gli uni dagli altri, ma come dei tasselli – in alcuni casi anche del tutto imprevisi – di un più complesso scenario politico in cui l'attenzione di Parigi per l'Italia mediterranea non solo si rivelava quanto mai concreta, ma sarebbe poi stata densa di conseguenze significative anche per lo sviluppo del nascente movimento patriottico peninsulare. E va detto che tale attenzione era quanto mai legata alle più generali questioni che la neonata Repubblica francese si trovava ad affrontare tanto sullo scenario internazionale per via dell'acuirsi dei contrasti con il governo inglese, quanto sul fronte interno a causa dell'avvio della rivolta in Corsica. Non a caso, nelle stesse ore in cui, il 1 febbraio, la Convenzione dichiarava ufficialmente guerra al governo di Saint James, sempre sulle rive della Senna il Comitato di Sicurezza generale, dando seguito alla richiesta avanzata il 28 gennaio dal deputato corso Saliceti, procedeva alla nomina di una commissione composta da tre rappresentanti (poi designati nelle figure di Joseph Delcher, Jean-Pierre Lacombe-Saint-Michel e lo stesso Saliceti) incaricati di recarsi in Corsica per monitorare *in loco* l'operato di Paoli e quindi provvedere alla salvaguardia del controllo repubblicano sull'isola³³.

Innanzitutto, sul terreno diplomatico, alla nomina a Genova del nuovo incaricato d'affari Jean Tilly, che avrebbe a più riprese rilanciato la necessità di nuove operazioni militari sulla costa al punto da risultare presto invisibile al governo genovese (il quale ne avrebbe ripetutamente chiesto il richiamo tramite il suo ambasciatore a Parigi Bartolomeo

³³ Sulle vicende di Corsica e sulla loro straordinaria importanza nella politica estera francese, molto interessante è F. POMPONI, *Les îles du Bassin Occidental de la Méditerranée et la "redécouverte" par la France d'une politique Méditerranéenne (1769-1799)*, in «Cahiers de la Méditerranée», n. 57, 1998, pp. 1-32.

Boccardi³⁴), seguiva l'intensificarsi delle istanze che un altro inviato francese, Hugou de Bassville, dopo esser giunto a Roma da Napoli in novembre, avanzava circa la possibilità d'inalberare sugli edifici cittadini di proprietà della Francia lo stemma repubblicano. La vicenda si sarebbe conclusa in modo tragico, ossia con il drammatico eccidio del funzionario francese ad opera dell'inferocita folla romana avvenuto il 13 gennaio e poi reso celebre dai versi di Vincenzo Monti, ma, proprio per questo, essa attestava, oltre al radicalizzarsi degli eventi, la crescente insofferenza per le richieste francesi. Richieste, queste, che tuttavia meritano di essere lette non come mere provocazioni di un ardito e sfortunato protagonista, ma come il risultato di una più ampia strategia volta a destabilizzare una delle principali città costiere della Penisola³⁵.

Il massacro romano, infatti, va collocato in un contesto in cui, anche sul piano militare, l'offensiva nel Mediterraneo della Repubblica francese era ormai evidente, dato che se a metà dicembre 13 fregate sotto il comando dell'ammiraglio Louis-René Latouche-Tréville entravano nel porto di Napoli per imporre a Ferdinando IV specifiche condizioni diplomatiche, qualche giorno più tardi le navi agli ordini del contrammiraglio Truguet (che come visto avevano poche settimane prima ormeggiato nel porto di Genova) salpavano in direzione di Cagliari con l'obiettivo di occupare la Sardegna. Certo, nel primo caso si trattava di una sostanziale esibizione di muscoli con cui mostrare ai Borbone di Napoli che il cambio di regime in Francia non aveva significato nuovi equilibri nel Mediterraneo, mentre nel secondo, come noto, la spedizione si sarebbe presto conclusa con un clamoroso fallimento a causa della resistenza sarda. In Sardegna, infatti, all'iniziale facile occupazione delle piccole isole di San Pietro e Sant'Antioco, non sarebbe poi seguito un pari successo né nelle acque meridionali di Quartu Sant'Elena, né in quelle settentrionali de La Maddalena, tanto che la flotta repubblicana fu costretta ad un'umiliante ritirata. Tuttavia, quelle vicende avrebbero non solo dato una netta accelerazione al

³⁴ Sull'attività di Tilly a Genova vedi P. VILLANI, *Agenti e diplomatici francesi in Italia (1789-1795). Un giacobino a Genova: Jean Tilly*, in «Società e Storia», n. 65, 1994, pp. 529-558.

³⁵ V. MARTIN, *Rome assassine la République (13 janvier 1793): le diplomate Hugou de Bassville est-il le premier martyr républicain?*, in *Le Martyr(e), Moyen-Age, Temps Modernes*, a cura di M. BELISSA - M. COTTRET, Paris, Kimé, 2010, pp. 123-164.

processo di politicizzazione delle realtà locali, ma anche ulteriormente rilanciato le proposte di piani di guerra in Italia avanzate dai diplomatici francesi³⁶.

Su quest'ultimo aspetto, va fatto notare che, nelle settimane successive, tanto l'ex segretario di legazione a Napoli Francois Cacault (nuovamente inviato in Italia proprio in sostituzione di Bassville a Roma), quanto l'incaricato d'affari a Firenze Alexis La Flotte molto avrebbero utilizzato la vicenda dell'eccidio del 13 gennaio per presentare nuovi «projets de guerre en Italie». La loro convinzione, del resto, era che «la provocation absurde du pape autorise une grande invasion de l'état ecclésiastique»³⁷. Il primo, in particolare, scriveva prima da Nizza e poi da Firenze (dove fra febbraio e marzo era stato costretto a fermarsi durante il suo viaggio verso la città pontificia) per proporre un'impresa che andasse molto oltre l'esigenza di vendicarsi dell'uccisione di Bassville e che non si limitasse nemmeno ad occupare esclusivamente lo stato Pontificio: a suo avviso, infatti, «c'est peu d'humilier Rome ou Naples, il faut avoir en vue l'Italie entière qui n'a d'autre défense que les armées autrichiennes et piémontaises qui nous menacent vers les Alpes»³⁸. Pertanto, reputando inutili possibili «entreprises partielles en Italie», proponeva di combinare la spedizione di Roma con «un grand projet d'attaque en Italie par la Savoie et le comté de Nice et d'attaquer ainsi à la fois les Piémontais et les Autrichiens avec trois armées». Nei suoi progetti, dunque, il fronte nordico e quello mediterraneo si connettevano, perché il primo doveva costituire, a seguito della necessaria occupazione di Roma resa possibile dal preventivo sbarco nel porto genovese di La Spezia, il punto di forza da cui poi procedere verso nord:

Si les circonstances où la république se trouvait vis-à-vis de ses ennemis plus forts permet de tenter cette grande opération avant que les Anglais soient en force dans la Méditerranée, nos flottes en assureraient indubitablement le

³⁶ Per la ricostruzione di quelle vicende si veda, per Napoli, A. SIMIONI, *Le origini del Risorgimento politico dell'Italia meridionale*, Napoli, Società Napoletana di Storia, Patria, vol. 2, 1995 (ed. or. 1930); e, per la Sardegna, F. FRANCONI, *1793: I franco-corsi sbarcano in Sardegna*, Sassari, Condaghes, 1993.

³⁷ AMAE, Correspondance politique, Rome, cart. 916, f. 236.

³⁸ *IV*, f. 182.

succès, car qui empêchera qu'en même temps que notre armée débarquera sur les plages romaines, Civitavecchia soit bombardée, et prise par mer? Qui empêchera qu'un vaisseau, quelques frégates, des bombardes et mille hommes de troupes n'arrivent dans l'Adriatique menacer Ancône, Rimini, Sinigaglia et mettre le pape dans l'impossibilité de sortir et d'emporter ses richesses de ce côté? Les Vénitiens oseraient-ils remuer si les apparences indiquent que nous serons les maîtres en Italie? Qui empêchera même, lorsque la communication de la France, de l'île de Corse sera établie par Civitavecchia avec notre armée dans l'état ecclésiastique, avec notre flotte dans l'Adriatique, d'aller imposer à Trieste une contribution?³⁹

I progetti di Cacault erano poi rilanciati in aprile dal collega La Flotte, con l'unica differenza che mentre per il primo, non avendo «l'état ecclésiastique aucun bon port sur la Méditerranée», lo sbarco francese doveva effettuarsi inizialmente nel porto genovese di La Spezia per procedere in seguito nella marcia verso i territori pontifici, per il secondo le operazioni dovevano indirizzarsi «directement» su Roma, facendo scalo a Porto Ercole o ancora più a sud a Civitavecchia. Ad ogni modo, nella sostanza La Flotte ribadiva non solo il principio per cui l'obbiettivo politico di vendicare la morte di Bassville dovesse coniugarsi con quello militare di apportare un sostegno all'*Armée des Alpes* occupando poi Piemonte e Lombardia, ma anche la strategia per cui occorresse muovere da sud verso nord e non viceversa. A suo avviso, infatti, mentre una preliminare occupazione dei territori settentrionali avrebbe comunque costretto l'esercito a lasciare in quelle zone molte truppe a presidio di un possibile contrattacco austriaco e così impedito di muovere massicciamente verso lo Stato Pontificio, un iniziale attacco diretto su quest'ultimo, che al contrario sarebbe poi stato facilmente presidabile, non avrebbe ostacolato l'armata francese nel proposito di «remonter vers le nord» per mezzo di una «véritable promenade militaire». Del resto, a sostegno del suo progetto il diplomatico poteva addurre anche illustri precedenti storici, dato che egli ricordava come, da Carlo VIII in poi, «l'histoire prouve malheureusement que toutes les fois que les Français ont voulu porter leurs armes du nord au sud de l'Italie ce pays leur a été funeste»⁴⁰.

³⁹ *IVI*, f. 236.

⁴⁰ La Flotte sintetizzava il suo piano in una memoria indirizzata al CSP ed intitolata *Observations sur la guerre d'Italie*, cfr. *IVI*, Toscane, cart. 145/B, f. 88.

Ma qui preme soprattutto evidenziare come la citata presenza in quell'inverno di navi francesi nelle acque mediterranee avesse poi innescato conseguenze non da poco nella vita politica sia della Sardegna che del Regno di Napoli. Sull'isola, proprio la trionfale resistenza alle flotte guidate da Truguet avrebbe innescato quel "Triennio sardo" oggi molto enfatizzato in chiave independentista, ma che fu una cruciale tappa di politicizzazione intimamente connessa con gli avvenimenti francesi. Come noto, alle 5 richieste avanzate alla Monarchia sabauda nell'estate di quell'anno dagli Statamenti locali, seguì, a causa del rifiuto di Torino, la sollevazione anti piemontese del 28 aprile 1794 e di lì l'avvio di un serrato conflitto fra l'ala realista e quella patriottica filofrancese, la quale, dopo l'iniziale vittoria riportata nei tumulti di Cagliari del luglio 1795, sarebbe poi stata costretta, nella primavera successiva, a mettere a tacere le sue rivendicazioni antifeudali a causa della riorganizzazione del fronte baronale radunatosi a Sassari e sostenuto da Torino⁴¹. A Napoli, invece, la spedizione di Latouche-Tréville, protrattasi per circa un mese e mezzo, avrebbe portato a strutturare ulteriormente una «Società degli amici della libertà e dell'eguaglianza»⁴² che, nata già da qualche settimana⁴³, si sarebbe articolata in due diversi club, il Lomo (Libertà o morte) e il Romo (Repubblica o morte), per poi, nella primavera del 1794, dar vita ad un tentativo di congiura anti-monarchica la cui scoperta avrebbe causato l'arresto di un folto gruppo di patrioti meridionali e

⁴¹ L. CARTA, *La sarda rivoluzione. Studi e ricerche sulla crisi politica in Sardegna tra Settecento e Ottocento*, Cagliari, Condaghes, 2001; G. SOTGIU, *La Sardegna negli anni della repubblica*, Roma, Laterza, 1996; V. DEL PIANO, *Giacobini moderati e reazionari in Sardegna*, Cagliari, Castello, 1996; *La Sardegna e la Rivoluzione francese*, a cura di M. PINNA, Sassari, Lavoro e società, 1990.

⁴² Questa formula è tratta da una petizione ufficiale con cui i patrioti napoletani denunciavano l'ambiguo atteggiamento del diplomatico Armand de Mackau comunicando a Parigi il loro «sconcerto nel non trovare nel ministro francese che un corteggiamento napoletano», cfr. AMAE, Correspondance politique, Naples, cart. 122, f. 304.

⁴³ Sulla datazione dell'organizzazione, ci sembra condivisibile la precisa ricostruzione proposta da Luca ADDANTE, *Prima dei Raggi. I movimenti cospirativi dei giacobini italiani nel 1796-97 (e dintorni)*, in *Il ritorno dei giacobini*, in «Rivista storica italiana», di prossima pubblicazione.

l'esilio verso nord di tutti coloro i quali riuscirono a sottrarsi alla polizia⁴⁴.

Proprio gli atti giudiziari raccolti dalla Giunta di Stato in merito a quel tentativo permettono di ricostruire, almeno in parte, genesi e caratteristiche del movimento patriottico meridionale e l'evoluzione del suo operato⁴⁵. Le confessioni concordavano nel riferire come in quell'inverno 1792-1793 diversi patrioti locali fossero saliti sul *Languedoc* (la nave comandata da Latouche-Tréville) e qui avessero con lui pattuito di conferire alla nascente Società patriottica una struttura fondata sul modello detto «sans compromission»: una struttura che poi fu ulteriormente sviluppata grazie all'apporto del controverso ministro plenipotenziario Armand de Mackau e che doveva servire a garantire una maggiore segretezza circa l'identità degli affiliati⁴⁶. Ad esempio, uno dei leader della congiura, il matematico Annibale Giordano, avrebbe riferito che «in Febraro dell'anno 1793 seppe da Giovanni Pecher che parecchi francesi [...] impresero a formare un club col sistema di Marsiglia» e «di essere state le prime adunanze in casa di M. de Makau, espulso ministro della Francia»⁴⁷. La presenza della flotta repubblicana nel porto napoletano, inoltre, diede impulso non solo alla formazione

⁴⁴ Sulla missione del Latouche-Tréville è sulle sue conseguenze, seppur datato resta valido Nicola NICOLINI, *La spedizione punitiva del Latouche-Tréville (16 decembre 1792)*, Firenze, Le Monnier, 1939. Sull'esilio del personale patriottico meridionale in questa fase si veda A. M. RAO, *Esuli: l'emigrazione politica italiana in Francia (1792-1802)*, Napoli, Guida, 1992, pp. 5-128.

⁴⁵ *Fatto fiscale per lo scoprimento della congiura de' giacobini accaduta a' 21 marzo del prossimo passato anno 1794 con le di loro confessioni e carichi*, riportato in T. PEDIO, *Massoni e giacobini nel Regno di Napoli. Emanuele De Deo e la Congiura del 1794*, Matera, Fratelli Montemurro, 1976, pp. 277-521. Datato, ma sempre utile alla ricostruzione di quegli avvenimenti è anche M. ROSSI, *Nuova luce risultante dai veri fatti avvenuti in Napoli pochi anni prima del 1799*, Firenze, Barbera, 1890.

⁴⁶ Sulla figura di Mackau vedi C. TOURTIER-BONAZZI, *Un diplomate d'Ancien Régime aux prises avec la Révolution: Armand-Louis de Mackau (1759-1827)*, in «Revue d'histoire diplomatique», n. 1-2, 1989, pp. 46-69.

⁴⁷ Nel prosieguo dell'interrogatorio Giordano aggiungeva che un altro congiurato quale Troiano Odazi «estrinsecò una piena cognizione di questa forma di Loggia e facendo il parallelo tra l'antica liturgia massonica e la detta nuova forma di club detto *sans compromission* disse che la società massonica era una coglioneria ed unicamente questa nuova forma meritava andare in pratica». *Fatto fiscale...*, in T. PEDIO, *Massoni e giacobini*, cit., pp. 307-308.

della nuova struttura associazionistica latomica, ma anche all'intensificarsi di una più palese (ma comunque circospetta) attività propagandistica volta a trovare nuovi affiliati ed a far conoscere nel Regno le contemporanee vicende di Francia. Infatti, un altro degli inquisiti del 1794, ossia quel prete Pietro Patarino che con la sua iniziale denuncia causò la scoperta della congiura, avrebbe informato gli inquirenti che in quei mesi, su impulso del leader della Società e futuro presidente della Repubblica napoletana Carlo Lauberg si era proceduto alla stampa tanto delle traduzioni delle «Costituzioni Giacobiniche», quanto delle autoritarie lettere con cui, in quel fatidico dicembre 1792, Latouche-Tréville si era rivolto con toni minacciosi alle maggiori autorità italiane, *in primis* Ferdinando IV⁴⁸.

Ma soprattutto, le testimonianze insistevano sulla circostanza per cui i congiurati molto fondassero le loro speranze su uno sbarco repubblicano sulle coste napoletane che avrebbe dovuto apportare sostegno armato alla congiura, nella convinzione – quanto mai indicativa delle speranze che il processo rivoluzionario stava suscitando al di là dei confini francesi – che «il mondo tutto doveansi ridurre in Repubblica». Difficile dire quanto realmente fondate fossero queste voci, ma sta di fatto che esse non solo servirono a dare consistenza al progetto, ma

⁴⁸ Patarino riferiva che «Lauberg, avendo nelle mani la lettera ch'era stata mandata da Mons. La Tuscé al Pontefice, ne dispensava le copie ai suoi compagni tra quali (per farsi vedere quant'era più grande lo spirito dei Repubblicani) si faceva anche pompa di un'altra lettera che si diceva fatta dai Francesi al nostro Sovrano nella quale, tra l'altro, stava scritto: "o Acton nelle nostre mani o Napoli in polvere"», cfr. *IVI*, pp. 503-504. Va detto che le voci sulle minacce francesi di un attacco armato su Napoli erano tutt'altro che infondate, perché negli archivi parigini del Ministero degli Esteri si trova una lettera redatta per mano di quest'ultimo «au bord du vaisseau de la République le Languedoc, le 17 décembre 1792» che sostanzialmente conferma tale versione. Infatti, nel chiedere una «réparation éclatante de l'insulte faite à ma Nation par son Ministre le General Acton qui [...] s'est permis d'outrager le citoyen français Semonville investi de la confiance nationale et son Ambassadeur à la porte Ottoman», l'ufficiale repubblicano comunicava al re di Napoli: «j'ai ordre de regarder son refus comme déclaration de guerre et [...] je ferai usage de toutes les forces qui me sont confiées pour venger l'injure de la République. [...] Je ne dois pas dissimuler à Votre Majesté que si elle me force à recourir à l'usage des armes, je ne suspendrai la destruction et la mort qu'après avoir fait de Naples un monument de ruines». AMAE, Correspondance politique, Naples, cart. 122, f. 278.

andarono poi non poco intensificandosi nell'autunno 1793, ossia quando, nel pieno dell'assedio francese della Tolone nel frattempo occupata dagli inglesi, a Napoli si riteneva che la presa della città della Costa Azzurra avrebbe significato un rilancio delle operazioni repubblicane nel Mediterraneo. E così, secondo quanto riferito dal prete Patarino, in quelle settimane, mentre si andava diffondendo sempre più la voce che «alla resa di Tolone sarebbero venuti i Francesi in Napoli e ne avrebbero fatto una strage», molti altri cospiratori si dolevano per l'arresto, avvenuto ai primi di novembre, dell'ufficiale Cesare Paribelli, anch'egli fra i leader della Società patriottica e considerato figura decisiva nella gestione dei rapporti con i militari francesi:

I francesi in Marsiglia avevano fatto il giuramento di allora deponere le armi quando riducevano Napoli in polvere e forse nel mese di Dicembre passato si avrebbero ripigliato il porto di Tolone, come seguì, con che erano intenti a formar numero di compagni avendo per certo che da Marsiglia erano uscite diciotto navi francesi e venivano a distruggere Napoli ed *in queste circostanze* si lagnavano per la carcerazione seguita dell'Ufficiale D. Cesare Paribelli dicendo che avevano perduto uno de' migliori compagni⁴⁹.

Proprio la figura di Paribelli, poi, induce a rivalutare l'ipotesi dell'esistenza di forti legami fra lo scenario siciliano ed i patrioti operanti nel Mezzogiorno peninsulare, dato che questi, valtellinese di origine, era dal 1788 «aitante reale del viceré di Sicilia» Francesco d'Aquino di Caramanico e in questa veste nei primi anni della Rivoluzione aveva fatto la spola fra Napoli e Palermo. Del resto, va detto anche che non solo nei giorni dell'ancoraggio delle 13 navi francesi nel porto di Napoli una di esse si era allontanata per raggiungere le acque di Messina⁵⁰, non solo nel febbraio 1793 era stato trasferito al Consolato generale di Napoli quel vice-console Lallement che proprio nella città dello stretto aveva accolto con entusiasmo eccessivo la fregata la *Badine*, ma poi per tutti i mesi successivi le circolazioni di patrioti fra le due sponde del Faro

⁴⁹ *Fatto fiscale...*, in T. PEDIO, *Massoni e giacobini*, cit., p. 503 (il corsivo è mio). Sulla specifica figura di Paribelli e sulle circostanze del suo arresto, ci sia consentito rinviare a P. CONTE, *Cesare Paribelli. Un giacobino d'Italia (1763-1847)*, Milano, Guerini e Associati, 2013, pp. 43-62.

⁵⁰ F. SCANDONE, *Il giacobinismo in Sicilia*, cit., a. 43, 1921, p. 302.

si sarebbero intensificate al punto tale da arrivare a far ritenere l'isola un ulteriore sostegno per il progetto cospirativo⁵¹. Non a caso, proprio nella primavera 1794, ossia in coincidenza con l'intensificarsi della fallita congiura a Napoli, venivano intercettate delle corrispondenze fra non precisate «società» di Portopalo, all'estremità sud-orientale della Sicilia, ed il sempre operativo diplomatico francese a Genova Tilly⁵².

Proprio dalla città della Lanterna, ancora, nel marzo dell'anno successivo l'ammiraglio della marina d'Oltralpe Benoit Bordé inviava al suo governo a Parigi un piano di spedizione in Sicilia che confermava ulteriormente – pur non trovando in seguito concreta realizzazione – la grande attenzione di settori consistenti delle forze militari repubblicane nei confronti dell'ipotesi di una penetrazione francese nelle coste isolate. Ma ciò che più colpisce è che il progetto facesse particolarmente leva sulle forze locali attive in particolare nella costa orientale, dove le principali città, a differenza della capitale Palermo, erano da considerarsi saldamente repubblicane: se a Siracusa era attivo un «parti démocratique» i cui principali esponenti erano sia nella nobiltà che nella borghesia, a Modica, città «très vexée par le tribunal royal des finances», regnava un'analoga «fermentation démocratique», mentre Catania e Messina erano presentate come «des principales villes de la Sicile où règne l'esprit républicain». Proprio per questo, da un punto di vista militare, si proponeva di avviare le operazioni con l'ancoraggio nel porto di Augusta, nella zona sudorientale, avvalendosi dell'aiuto di quei «patriotes siciliens ayant formés une Assemblée pour concerter entre eux la manière de délivrer leur patrie de l'oppression»: di qui, si sarebbe in seguito potuta effettuare sia una discesa verso Siracusa e Noto, sia ad una risalita in direzione di Catania e Messina. Nella città dello Stretto, inoltre, la presa della Cittadella, reputata fondamentale per la conquista

⁵¹ Stando al verbale dell'interrogatorio di Polopoli, «avendo lui proposto il dubbio che la Truppa e la Sicilia potesse far argine alla macchinata rivoluzione, assicurò Giordano che nella Truppa vi erano club ed in Messina un generale era della loro Società». Va detto che proprio nella Cittadella di Messina era stato trasferito in quelle settimane Cesare Paribelli a cui con grande probabilità ci si riferiva nel passaggio riportato, dato che in altre testimonianze si diceva che poco prima della congiura Paribelli aveva «scritto da Messina di avere colà trovato delle unioni». Cfr. *Fatto fâscale...*, in T. PEDIO, *Massoni e giacobini*, cit., pp. 320, 464.

⁵² ASP, Real Segreteria, Incartamenti, cart. 5296.

dell'intera zona urbana, poteva far leva su un appoggio interno, in quanto nel progetto Bordé specificava che in essa «l'on tiens renfermé Don Cesare Paribelli», arrestato «à cause de ses sentiments favorables à la République Française»⁵³.

Circostanze, queste, che, inserite nel più generale scenario politico che qui si sta provando a delineare, inducono a mettere in discussione la lettura di un quadro isolano sostanzialmente estraneo agli avvenimenti innescati dal 1789 e piuttosto distante dai primi movimenti patriottici meridionali. Tutto ciò, infatti, ci sembra confermare la necessità di «collocare il giacobinismo isolano in un contesto largamente italiano e di conseguenza porlo in stretta correlazione alla politica estera della Francia rivoluzionaria» e, dunque, validare la proposta storiografica di una «stagione giacobina in Sicilia interamente inserita, nei termini di una comune pratica politica cospirativa, nel quadro ideologico proprio alla penisola tutta»⁵⁴.



Fig. 2 F. J. J. von Reilly-V. G. Kininger, XVI. Karte von Italien, Wien, Reilly'sches Landkarten und Kunstwerke Verschleiss Komptoir, 1796.

⁵³ Il *Projet d'une expédition en Sicile adressé au Comité de Salut Public par Benoit Bordé*, datato 19 ventôse an III (9 marzo 1795), è conservato in AMAE, Correspondance politique, Naples, cart. 123, f. 201.

⁵⁴ Fondamentale a tal riguardo è A. DE FRANCESCO, *La Sicilia negli anni rivoluzionari e napoleonici: una prospettiva di ricerca*, in ID., *Rivoluzione e costituzioni: saggi sul democratismo politico nell'Italia napoleonica (1796-1821)*, Napoli, Esi, 1996, pp. 91-126 (le citazioni sono alle pp. 97, 115).

Una costa pericolosa e un'isola in bilico

5 ottobre 1793, ore 11: mentre a Tolone l'esercito francese proseguiva il suo assedio alla città caduta in settembre nelle mani inglesi, mentre in Corsica imperversava la rivolta indipendentista guidata da Pasquale Paoli e non poco supportata dall'artiglieria navale britannica, mentre a Napoli i cittadini francesi erano costretti ad abbandonare i territori del Regno dopo che da circa un mese la corte borbonica aveva ufficializzato il suo ingresso nella coalizione antirepubblicana, nel porto di Genova uno squadrone navale inglese affiancava improvvisamente la fregata francese *Modeste* e procedeva ad assaltarla per poi rapidamente allontanarsi dalle coste. Il raid, che causò diversi morti, innescò subito la reazione indignata dell'incaricato d'affari repubblicano Jean Tilly, il quale sin dalle prime ore si affrettò a chiedere una «vengeance immédiate», *in primis* contro la nazione che aveva concretamente autorizzato quella rappresaglia e poi contro il governo che, seppur indirettamente, ne aveva permesso lo svolgimento omettendo la dovuta sorveglianza del suo porto⁵⁵.

D'altronde, già in agosto, il diplomatico francese aveva allarmato Parigi sui movimenti politici segretamente sviluppatasi a Genova, informando il ministro degli Esteri François Deforgues che all'ombra della Lanterna aveva avuto luogo un'«espèce de nouveau congrès» alla presenza di funzionari inglesi, russi e piemontesi ed allo scopo di «concourir aux succès des opérations des flottes anglaise et espagnole, la principale desquelles est pour la première notre expulsion de la Corse»⁵⁶. L'eclatante episodio della *Modeste*, quindi, autorizzava Tilly a tornare alla carica, sia ribadendo le critiche all'ambiguità della neutralità

⁵⁵ Queste le parole che, dalla sua residenza genovese, quella sera stessa Tilly scagliava contro i due governi: «Cette action lâche et atroce, contraire aux droit des gens et portant toutes les caractères d'infamie qu'il est possible à une nation barbare de réunir, cette action que les forbans, la lie de l'espèce humaine auraient à peine commise, s'est passée dans le port de Gênes au milieu des canons de cette République pusillanime. [...] Quelle que soit la conduite de la République de Gênes nous avons d'immenses représailles à exercer. Le sang de nos frères assassinés crie vengeance, il fructifiera pour l'accroissement de la liberté». AMAE, Correspondance politique, Gênes, cart. 167, f. 368.

⁵⁶ *IVI*, f. 298.

genovese, sia rilanciando i propositi di un'invasione francese della costa, ed anzi aumentandone gli obbiettivi:

Voici maintenant le moyen que je propose : que la République de Gênes sente tout le poids de sa faiblesse dont elle a donné le secret et dont elle a fait l'aveu; que les troupes de la République française entrent sans délai et sans ménagement dans son territoire; qu'elles disent: «Nous venons comme amis, si vous êtes résolus de vous venger de l'outrage que vous a été fait ralliez-vous autour de nous». [...] C'est ainsi que nous ménagerons, que nous rallierons, que nous unirons tous nos amis que nous avons dans le pays, c'est ainsi que nous éviterons tous les reproches et que nous obtiendrons l'avantage immense de porter la guerre dans les plaines fécondes de l'Italie. Dans aucune hypothèse je ne crois qu'il serait prudent de nous arrêter pour nous emparer de la ville de Gênes. Ce n'est point là que nous trouverions des subsistances, et à quoi nous reviendrait son port tandis que notre marine de Toulon est encore perdue? C'est à Turin et à Milan que sont nos ennemis, notre défense, nos représailles, notre vengeance⁵⁷.

Le posizioni di Tilly da un lato trovarono il convinto apprezzamento dei rappresentanti in missione presso l'*Armée d'Italie* Augustin Robespierre e Jean Ricord (in quei giorni di stanza a Nizza), dall'altro riuscirono a conciliare il conflittuale corpo diplomatico francese presente a Genova. Infatti, al netto delle possibili strategie future, nella sostanza erano tutti concordi nel sostenere la necessità di un'operazione armata che avesse una triplice funzione: innanzitutto, quella politico-diplomatica di render giustizia della strage della *Modeste* al contempo richiamando il governo genovese ad un maggiore rispetto della dichiarata neutralità; poi, quella economica di garantire ai dipartimenti meridionali francesi l'approvvigionamento del grano di cui le coste genovesi erano particolarmente ricche; infine, quella militare di assicurarsi un presidio navale nel Mediterraneo utile all'assedio in corso nella non lontana Tolone. Soprattutto su quest'ultimo aspetto, molto forte era altresì sentita l'esigenza di accompagnare l'operazione su Genova con l'occupazione delle enclaves piemontesi di Oneglia e Loano, situate nella costa del ponente ligure. Già da oltre un anno, infatti, tali enclaves stavano causando problemi al commercio francese per via dell'intensa attività di navi pirati orbitanti nelle loro acque e, per

⁵⁷ *IVI*, f. 391.

di più, in quelle settimane stavano garantendo all'esercito piemontese un importante sbocco nel Mediterraneo da cui avevano modo di salpare rinforzi per gli inglesi a Tolone.

E così, Augustin Robespierre⁵⁸, fratello minore del più celebre Maximilien, nel lodare il comportamento «en vrai républicain» di Tilly e pur dichiarandosi in attesa di ricevere «nouvelles de la Convention ou du Comité de salut public sur la conduite que nous devons tenir avec les Génois», proponeva la distruzione del porto di Oneglia e soprattutto sottolineava come l'occupazione della costa genovese avrebbe offerto un «passage facile pour renverser le trône du tyran sarde»: ciò avrebbe avuto la duplice positiva conseguenza che, da un lato, «des coalisés seraient obligés d'évacuer Toulon pour venir défendre leurs foyers» e, dall'altro, «l'Armée d'Italie ne se fondrait plus au milieu des montagnes stériles, elle arriverait après tant de déserts dans la terre promise»⁵⁹. Al tempo stesso, da Genova, il console Lachèze, nel comunicare l'esistenza nella città di un «parti patriote bien fortement prononcé, qui a déjà eu le courage de se déclarer l'ami et le partisan de nos principes», insisteva sull'importanza strategica del possesso del litorale costiero nella guerra europea, convinto com'era che «les Anglais, chassés bientôt et à la fois de Toulon et d'ici, perdraient à peu près tous les avantages qu'ils s'étaient promis de tirer de la Méditerranée»⁶⁰.

Gli facevano eco, in quegli stessi giorni, altri due diplomatici presenti a Genova quali Ange Marie Eymar e Karl Friedrich Reinhard, entrambi inviati in Italia dal ministro Lebrun poche settimane dopo l'omicidio di Bassville: il primo per un non precisato incarico da svolgersi proprio

⁵⁸ Sulla sua figura si veda S. LUZZATTO, *Bonbon Robespierre. Il Terrore dal volto umano*, Torino, Einaudi, 2009.

⁵⁹ Su Oneglia affermava: «Nous détruirions sur notre route le port d'Oneille, qui nous a harcelés, qui gêne notre cabotage, et qui l'a même interrompu», cfr. *Recueil des Actes du Comité de Salut Public* (d'ora in poi *RACSP*), a cura di A. Aulard, t. 8, pp. 195-196.

⁶⁰ Alquanto chiara era la sua posizione sul da farsi: «Voulez-vous arrêter la prise de Toulon et découvrir les projets de la coalition dans la Méditerranée? Faites entrer des troupes sur le territoire génois. Voulez-vous assurer d'abord des subsistances pour les armées de Nice et de Toulon? Faites entrer des troupes. Voulez-vous vous ouvrir une entrée sûre en Italie et étendre la révolution de proche en proche et paralyser ces escadres ennemies [...]? Je dirai encore faites entrer des troupes». AMAE, Correspondance politique, Gênes, cart. 167, f. 441.

nella città della Lanterna, il secondo in qualità di segretario d'ambasciata a Napoli, da dove era poi stato espulso ai primi di settembre per ritrovarsi di passaggio a Genova proprio nei giorni dell'episodio della *Modeste*⁶¹. Eymar aveva buon gioco a rispolverare i suoi iniziali inviti a «faire avec des forces majeurs une descente à Oneille et raser cette ville de fond en comble»⁶² esortando a concepire l'operazione sulla costa genovese come la prima tappa di una più ampia azione militare in Italia che riguardasse l'intero scenario continentale: era sua convinzione, infatti, che «l'Italie n'est dans cette guerre qu'une portion d'un grand cercle qui embrasse toute l'Europe» e che «dans cette révolution devenue générale, ce n'est plus la régénération particulière de la France qui s'opère, c'est celle de l'Europe qui commence»⁶³. Una simile lettura era ulteriormente rilanciata da Reinhard, il quale, tedesco di nascita ma francese d'adozione, a metà novembre indirizzava a Parigi una *Mémoire sur les motifs et les moyens de faire une invasion en Italie* in cui, ribadendo il principio per cui «dans ce moment toute entreprise est liée à un système général», sosteneva che un'operazione sulle coste orientali non solo non era incompatibile con l'assedio di Tolone, ma era in realtà ad esso funzionale. Egli sottolineava in particolare l'importanza dell'approvvigionamento di grano che un'operazione armata nella penisola avrebbe assicurato alla Francia, dato che «l'Italie est le grenier de quelques départements du Midi, de l'Armée d'Italie et même peut-être en partie de celle qui assiège Toulon»: per questo affermava che «la politique révolutionnaire conseille une invasion dans l'Italie et que la

⁶¹ Sulle loro missioni in Italia si veda P. VILLANI, *Agenti e diplomatici francesi in Italia durante la rivoluzione. Eymar e la sua missione a Genova (1793)*, in «Studi Storici», n. 36, 1995, pp. 957-975; ID., *Rivoluzione e diplomazia: la prima missione di Reinhard in Italia (1793)*, in «Studi Storici», n. 39, 1998, pp. 631-643.

⁶² AMAE, Mémoires et documents, Italie, cart. 11, f. 212.

⁶³ Continuava poi con queste parole: «De son côté l'Angleterre n'a pas assez de toute sa marine pour protéger ses établissements de l'Amérique et de l'Inde, pour garder son Isle du côté de l'Océan et pour conserver sa conquête dans la Méditerranée [...] Une fois maîtres de Turin, le Milanais sans défiance ne peut nous opposer aucune résistance. Le faible conseil du Grand-Duc de Toscan et la perfide cour de Naples sont à nos pieds, la neutralité de Venise et de Gênes sont assurées s'il nous convient que ces deux Républiques continuent de rester neutres, le port de Trieste s'ouvre, les abondants greniers de la Sicile se versent en France». *IVI*, f. 298.

necessité même l'exige»⁶⁴. Pertanto, nel criticare il «respect trop religieux pour les lois de la neutralité» che fino a quel momento aveva caratterizzato l'atteggiamento della Repubblica francese nei confronti di Genova e nel suggerire di non far troppo conto su possibilità di rivoluzioni autonome da parte della popolazione locale, invitava a preferire l'azione militare alla continuazione delle trattative diplomatiche al fine di definitivamente innescare nella penisola un processo rivoluzionario che avrebbe poi avuto conseguenze straordinarie tanto sul fronte settentrionale contro l'Austria, quanto su quello mediterraneo contro l'Inghilterra:

Cette expédition aurait deux objets très prochains et presque inmanquables; celui de rétablir la navigation des côtes, en nous assurant des ports génois et en détruisant Oneille et Loano, et celui de faire à l'Autriche une diversion puissante, en menaçant Turin et Milan. Le reste dépendrait des circonstances. Pour peu qu'elles nous favorisent, nous pénétrerons jusqu'à Rome, siège et centre de toutes les contrerévolutions, nous verrons bientôt Venise se raffermir, la Toscane revenir à nous et l'imbécile Cour de Naples frémir de rage et trembler de lâcheté. Les côtes étant en notre pouvoir ou dans nos intérêts, le cabotage suffirait pour le transport de nos troupes comme pour celui des subsistances, et avec les ports de Gênes et de Livourne, la Corse pourrait encore nous servir d'échelon pour remonter à la domination de la Méditerranée que la trahison la plus inouïe nous a momentanément arrachée⁶⁵.

Tuttavia, nonostante le numerose istanze ricevute da Genova e da Nizza, la decisione del governo di Parigi fu, almeno a stretto giro, quella di «agir avec plus de circonspection» e quindi evitare la tanto invocata operazione armata sulla costa genovese per aver modo di concentrare le proprie forze sul fronte di Tolone ed al tempo stesso evitare una possibile adesione alla coalizione antifrancese della Repubblica di Genova, la cui neutralità continuava ad essere considerata preziosa. Le cose, tuttavia, sarebbero ulteriormente cambiate di lì a breve, quando alla riconquista repubblicana di Tolone avvenuta a metà dicembre avrebbe fatto da contrappeso, nei primi mesi dell'anno successivo, l'avvio di trattative diplomatiche fra la Gran Bretagna e gli indipendentisti corsi di Pasquale Paoli. Così, se da un lato la Repubblica

⁶⁴ *IVI*, f. 288.

⁶⁵ *IBIDEM*.

tornava in possesso di un porto cruciale nel Mediterraneo situato all'interno dei suoi stessi confini, dall'altro perdeva il controllo della strategica Corsica, dove, all'intensificarsi fra febbraio ed aprile degli sbarchi inglesi, sarebbero seguiti prima, in maggio, la capitolazione della roccaforte rivoluzionaria di Bastia, poi, in giugno, l'approvazione della nuova costituzione indipendentista che faceva dell'isola un protettorato personale di Giorgio III d'Inghilterra⁶⁶. Era in questo scenario che, il 9 marzo, il Comitato di Salute Pubblica (CSP) ordinava finalmente la tanto attesa operazione militare sulla costa genovese, la quale, tuttavia, non doveva inoltrarsi fino a Genova, ma limitarsi ad una «*expédition dont l'objet est la prise d'Oneille*»⁶⁷.

Sul decreto dei rivoluzionari francesi è qui necessario adeguatamente sostare, perché – per quanto successivamente in parte disatteso – esso molto dice su modalità operative e finalità strategiche con cui quella operazione fu concepita e, più in generale, sulle ragioni alla base della prima presenza armata rivoluzionaria in Italia. Innanzitutto, a conferma di come l'iniziativa fosse quanto mai legata allo scenario mediterraneo, va detto che, per rendere possibile quell'azione, il CSP destinava sì all'*Armée d'Italie* 6.000 uomini che erano stati in un primo momento indirizzati in Corsica, ma lo faceva solo «*considérant que les forces qui avaient été destinées pour la Corse après la reprise du Port-de-la-Montagne ne peuvent remplir leur destination à cause des forces maritimes supérieures des ennemis dans la Méditerranée*». Poi, occorre precisare che, anche su pressione del ministro della guerra Jean-Baptiste Bouchotte⁶⁸, si aveva cura di specificare che la presa di Oneglia dovesse

⁶⁶ J. MEEKS, *France, Britain, and the struggle...*, cit., pp. 113-145. Per altre informazioni sulla lotta politica di Corsica durante la Rivoluzione, cfr. M. VERGE-FRANCESCHI, *Histoire de Corse. Le pays de la grandeur*, Paris, Félin, 2013, pp. 403-434; A. CASANOVA - A. ROVERE, *La Révolution française en Corse. 1789-1800*, Tolone, Privat, 1989, pp. 117-214; *Questions d'histoire de la Corse (fin XVIII^e siècle – Révolution française)*, numero monografico in «AHRF», n. 260, 1985.

⁶⁷ RACSP, t. 11, p. 604.

⁶⁸ Qualche giorno prima, il ministro, pur ribadendo che «il serait fort important d'enlever aux Piémontais cette petite principauté enclavée dans l'état de Gênes», aveva precisato che «elle ne peut être attaquée par terre sans emprunter le territoire de Gênes», sottolineando come «si cette République ne se détermine pas à faire cause commune avec la France, on ne pourra agir sur Oneille que par mer». Archives du Service historique de la Défense (d'ora in poi ASHD), B/3, cart. 9, 3 marzo 1794.

avvenire esclusivamente via mare salpando dal porto di Nizza, in modo tale da scongiurare il passaggio delle truppe francesi sulla parte di territorio genovese compresa fra Ventimiglia e l'enclave piemontese. Infine, il decreto affidava sì le responsabilità politico-militari di quell'operazione ai due rappresentanti già presenti presso l'*Armée d'Italie*, ossia i citati Augustin Robespierre e Jean Ricord, ma al tempo stesso affiancava loro un terzo rappresentante, ossia quel Christophe Saliceti che, dopo aver ottenuto nel 1789 dall'Assemblea Costituente il riconoscimento ufficiale della Corsica francese e dopo esser stato l'anno prima uno dei deputati incaricati dalla Convenzione di recarsi sull'isola per monitorare la rivolta paolista, era da poco rientrato a Parigi da Tolone dove aveva preso parte attiva alle operazioni finali del vittorioso assedio della città⁶⁹.

Del resto, qui sembra che fosse stato proprio Saliceti, ancor più che i diplomatici operanti a Genova, a fornire il principale impulso a quell'operazione, dato che il suo arrivo nella capitale francese era coinciso con l'accelerazione della decisione del CSP di autorizzare la presa dell'enclave⁷⁰. Ma soprattutto, proprio Saliceti conferì all'azione una direzione alquanto diversa da quella stabilita in partenza, perché se gli ordini parigini erano di agire via mare, egli, una volta giunto a Nizza e constatato che «nous ne pourrions, sans risquer de manquer notre but, suivre les dispositions de votre arrêté qui nous prescrit d'embarquer les troupes», ordinò di procedere su Oneglia «par terre»⁷¹. Una decisione, questa, che certo si sarebbe rivelata felice sul piano militare, tant'è che entro la prima decade di aprile l'*Armée d'Italie* occupò sia la vallata di Oneglia che il porto di Loano, ma che avrebbe al contempo causato diversi problemi diplomatici, in quanto l'ambasciatore genovese a Parigi

⁶⁹ *RACSP*, t. 11, p. 604.

⁷⁰ Sin da gennaio, nei suoi ultimi giorni a Tolone prima di far rientro a Parigi, Saliceti aveva prospettato al CSP l'opportunità d'impadronirsi di Oneglia: «Il serait utile à la République que nous nous emparassions d'Oneille. Cette opération ne serait ni longue, ni couteuse et nous pensons que vous ne devez pas déferer de déterminer cette attaque, elle est si important qu'elle pourrait contribuer à chasser les Anglais de nos parages. Nous pourrions même nous servir de quatre mille hommes destinés pour la Corse». Archives Nationales de France (d'ora in poi ANF), AF/II, cart. 299, dr. 2495, f. 21.

⁷¹ *RACSP*, t. 12, p. 167.

Boccardi avrebbe subito protestato a nome del suo governo per il mancato rispetto della sovranità dei territori di uno stato formalmente neutrale⁷².

Dunque, era nel pieno della guerra contro l'Inghilterra nel Mediterraneo che, nei territori peninsulari, cominciava la prima esperienza di contatto diretto fra militari repubblicani francesi e popolazione italiana: cominciava, cioè, quel Commissariato di Oneglia presto affidato al toscano Filippo Buonarroti ed a lungo presentato dalla storiografia rivoluzionaria come l'avamposto del robespierrismo nella penisola⁷³. In altra sede, si è provato a dimostrare come la nomina di Buonarroti a Commissario rivoluzionario ad Oneglia fosse dovuta non tanto ad Augustin Robespierre, ma all'altro rappresentante in missione presso l'*Armée d'Italie*, ossia appunto quel Saliceti che fino a quel momento era stato il principale protettore politico del rivoluzionario italiano, avendone favorito l'ascesa cominciata nel 1789 come direttore del *Giornale Patriottico di Corsica* e poi avendone stimolato le principali

⁷² Le corrispondenze di Boccardi di quelle settimane sono riportate in G. COLUCCI, *La repubblica di Genova e la rivoluzione francese: corrispondenze inedite degli ambasciatori genovesi a Parigi e presso il congresso di Rastadt*, Roma, Tip. delle Mantellate, 1902, pp. 28-63. In quei giorni Boccardi tornava a chiedere anche il richiamo dell'incaricato d'affari francese Tilly, a suo giudizio colpevole di manifestare «de plus en plus par des manières autres et par des sentiments toujours extrêmes et menaçants, presque dans toutes les occasions qu'on eut à conférer avec lui officiellement».

⁷³ Il riferimento è in particolare a P. ONNIS ROSA, *Filippo Buonarroti e i patrioti italiani dal 1794 al 1796*, in «Rivista Storica Italiana», a. 2, 1937, pp. 38-65; EAD., *Filippo Buonarroti commissario rivoluzionario a Oneglia nel 1794-95*, in «Nuova Rivista storica», a. 4-5, 1939, pp. 353-379, 471-500.

Una simile lettura di un Buonarroti quale apostolo robespierrista in Italia è stata poi rilanciata in chiave biografica soprattutto in A. GALANTE GARRONE, *Buonarroti e Babeuf*, Torino, De Silva, 1948; A. SAITTA, *Filippo Buonarroti. Contributi alla storia della sua vita e del suo pensiero*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, vol. 1, 1950. Successivamente essa è stata sviluppata approfondendo gli effetti del suo operato nel patriottismo italiano: A. SAITTA, *Il robespierrismo di Filippo Buonarroti e le premesse dell'unità d'Italia*, in «Belfagor», a. 3, 1955, pp. 267-270; J. GODECHOT, *Les Jacobins italiens et Robespierre*, in «AHRF», n. 30, 1958, pp. 65-81. Questa prospettiva storiografica è stata anni dopo messa in discussione da A. DE FRANCESCO, *L'ombra di Buonarroti. Giacobinismo e rivoluzione francese nella storiografia italiana del secondo dopoguerra*, in ID., *Mito e storiografia della «Grande Rivoluzione» nella cultura politica italiana del '900*, Napoli, Guida, 2006, pp. 341-376.

iniziative, fra cui spiccava, nel 1793, la pubblicazione parigina de *La Conjuration de Corse*, duro atto d'accusa contro il «tradimento» di Paoli. Si è poi altresì tentato di illustrare come l'esperienza repubblicana onegliese si fosse protratta ben oltre la fine della stagione robespierrista sancita con la svolta termidoriana dell'estate 1794 e fosse proseguita finanche dopo il richiamo di Buonarroti (comunque avvenuto nel marzo 1795, mesi dopo la morte dell'"Incorruttibile"), tanto da concludersi a due anni di distanza dal suo avvio, ossia solo a seguito della campagna d'Italia del 1796⁷⁴.

Pertanto, qui preme sottolineare come se in questa fase Oneglia divenne il principale luogo di rifugio del mondo patriottico italiano, ciò avvenne non tanto perché essa fu un avamposto italiano di una politica, quella robespierrista, che in realtà il Commissariato buonarrotiano conobbe solo per qualche mese, ma perché quell'esperienza – che comunque mai assunse le caratteristiche di una Repubblica indipendente come pur è stato detto, ma formalmente fu un presidio militare sempre e comunque sotto l'amministrazione francese – si inseriva nel più generale interesse della Repubblica rivoluzionaria nei confronti dello scenario mediterraneo. Ed è questo un punto centrale nel nostro discorso, perché qui sembra che, anche al di là delle vicende prettamente militari, proprio tale interesse abbia innescato, ancor prima dell'avvio del Triennio, conseguenze quanto mai significative finanche nella formazione politica del personale patriottico italiano. Del resto, a tal riguardo è alquanto emblematica la circostanza per cui le operazioni che portarono all'occupazione delle *enclaves* di Oneglia e Loano avvenissero in quella stessa primavera in cui, da Napoli a Torino passando per Bologna, avrebbero dovuto aver luogo dei tentativi – poi tutti falliti sul nascere – di cospirazione antimonarchica orditi proprio dai patrioti locali. Insomma, a far data da quel 1792 in cui la Rivoluzione era divenuta repubblicana, si era avviata – tanto attraverso l'attività del rinnovato personale diplomatico di stanza nelle principali città peninsulari, quanto per mezzo dei brevi soggiorni di fregate militari in alcuni porti – una prima intesa fra rivoluzionari francesi e nascente movimento patriottico italiano che poi, dopo esser stata ulteriormente

⁷⁴ P. CONTE, *Le Commissariat d'Oneglia: au-delà de Buonarroti (1794-1796)*, in «AHRF», n. 388, 2017, pp. 75-105.

rilanciata nell'autunno successivo quando l'assedio di Tolone aveva alimentato nuove speranze di iniziative militari nel Mediterraneo, si concretizzò in particolare nella primavera del 1794. In quelle settimane, infatti, prima l'organizzazione di molteplici tentativi cospirativi locali, poi la confluenza nella Oneglia appena repubblicanizzata di coloro i quali erano riusciti a sottrarsi agli arresti in patria stavano ad attestare come, da un punto di vista sia ideologico che organizzativo, l'impatto della formazione della Repubblica in Francia avesse sin da subito dato i suoi frutti anche nella penisola.

E così, tanto la straordinaria simultaneità di quei tentativi, quanto la successiva convergenza nelle coste liguri inducono a leggere quelle vicende non come episodi isolati, ma quali tasselli di un generale scenario in cui, sul fronte francese come su quello italiano, diversi erano gli uomini che provavano a favorire un'accelerazione rivoluzionaria anche al di qua delle Alpi. Da questo punto di vista, un ruolo davvero decisivo fu assunto dall'incaricato d'affari francese a Genova Jean Tilly, il quale se già da tempo aveva esortato i suoi superiori parigini a procedere ad un'invasione della costa ligure, in quei mesi prima intensificò i contatti con il personale patriottico della penisola, tanto da essere al corrente dei piani cospirativi orditi a Napoli e Torino, poi favorì l'arrivo ad Oneglia dei primi rifugiati riusciti a sottrarsi agli arresti. Fra le carte intercettate dalla polizia piemontese, appunto, spiccavano sue corrispondenze con alcuni patrioti locali nelle quali gli si comunicava un «plan de la Révolution qui devait se faire à Turin» e gli si sottoponevano richieste di chiarimenti su «ce qu'ils ont à espérer de la France en cas de révolution à Naples»⁷⁵. Dopo la presa di Oneglia, inoltre, egli raccomandò a Buonarroti diversi esuli napoletani che in quei giorni erano passati da Genova. Infatti, già ai primi di maggio, quest'ultimo – che nel frattempo in ossequio alle direttive del suo protettore Saliceti accoglieva altresì i rivoluzionari corsi costretti a sbarcare sulla costa genovese a causa della contemporanea occupazione inglese dell'isola⁷⁶ – gli comunicava entusiasta di aver dato ospitalità ai «napolitains patriotes» che questi gli aveva indirizzato. Nello specifico, Buonarroti lo

⁷⁵ Archivio di Stato di Torino, Materie politiche in rapporto all'estero, Negoziazioni, Francia, cart. 10, *Liste des papiers remis de Gênes*.

⁷⁶ P. CONTE, *Le Commissariat d'Oneille...*, cit., pp. 92-95.

informava di aver fornito loro «tous les secours que le peuple français donne généreusement aux amis de la liberté» e di aver già provveduto a richiedere ai rappresentanti del popolo l'autorizzazione per «pouvoir les employer ici très utilement pour la République»: la sua convinzione, del resto, era che «Oneille va devenir l'asile des sans-culottes italiens»⁷⁷.

Ma più che insistere sullo studio delle caratteristiche della prima presenza militare rivoluzionaria nei territori della penisola, qui si vuole seguire altra strada, che è quella dell'analisi delle conseguenze innescate da tali vicende nel dibattito politico di parte francese. Un dibattito, questo, che se da un punto di vista geografico si articolò fra due fronti strettamente connessi fra loro (quello dei rappresentanti in missione presso l'*Armée d'Italie* operanti fra Nizza ed Oneglia e quello degli uomini attivi in seno alle massime istituzioni politiche parigine, in particolare il CSP), quanto ai suoi contenuti fu poi alimentato da due contrapposte visioni strategiche relative, appunto, al prosieguo delle operazioni militari da adottare sul fronte italiano. Proprio la presa di Oneglia, infatti, fece emergere i differenti disegni dei tre rappresentanti in missione⁷⁸, i quali, seppur con obiettivi diversi, fino a quel momento erano stati concordi prima nell'esortare ad un'avanzata repubblicana sulla costa genovese e poi nel presentare l'occupazione delle enclaves piemontesi quale «opération préparatoire à l'ouverture de la campagne d'Italie», quale passaggio cruciale «pour ouvrir une campagne dont les succès rapides étonneront l'Europe»⁷⁹. Nelle settimane successive, invece,

⁷⁷ ANF, F/7, cart 4626, reg. 1, f. 35.

Tuttavia, la politica di accoglienza avviata ad Oneglia da Buonarroti su impulso di Saliceti e Tilly suscitò anche diverse critiche, come testimoniato da una lettera indirizzata da Loano al CSP: «La plus grande négligence règne dans les pays conquis par les armées de la République au-delà de Menton. Votre Commissaire y élève aux premières places les sujets des puissances qui sont en guerre avec la France. Des Piémontais, des Napolitains y vivent aux gages de la Nation, dont ils épient, peut-être, tous les mouvements, pour en instruire leurs despotes. Plusieurs d'entre eux font imprimer des discours en italien pour détromper le peuple; mais cette tentative, dans un pays limitrophe, pourrait irriter le gouvernement de Gênes, dont le midi de la France a le plus grand besoin». ASHD, B/3, cart. 11, 15 giugno 1794.

⁷⁸ Sul tema vedi anche G. CANDELA, *L'Armée d'Italie. Des missionnaires armés à la naissance de la guerre napoléonienne*, Rennes, Pur, 2011, pp. 57-86.

⁷⁹ La prima espressione è di Saliceti e A. Robespierre e serviva a concludere un rapporto datato 18 aprile con cui da Ormea i due descrivevano al CSP le operazioni

mentre Saliceti continuava a monitorare la situazione della natia Corsica, le attenzioni di Ricord e Augustin Robespierre erano tutte rivolte in direzione settentrionale, tant'è che già sul finire di aprile, nel comunicare la presa della roccaforte alpina di Saorgio, i due invitavano il governo ad attivarsi per «faire agir l'armée des Alpes de concert avec l'armée d'Italie» al fine di rilanciare le operazioni verso Torino⁸⁰. Non a caso, nei mesi successivi essi avrebbero incaricato per ben due volte un giovane generale d'artiglieria di nome Napoleone Bonaparte, considerato un patriota «d'un mérite transcendant» per quanto dimostrato durante l'assedio di Tolone, di redigere dei piani militari volti a favorire, attraverso l'unione fra le due armate, una «opération préparatoire à l'ouverture de la campagne du Piémont»⁸¹.

Ben lungi dall'essere la mera conseguenza di semplici antipatie personali, le divisioni fra i rappresentanti in missione sul fronte italiano non avrebbero tardato ad innescare importanti conseguenze politiche anche a Parigi. Ci fornisce a tal riguardo informazioni quanto mai interessanti l'ambasciatore genovese in Francia Bartolomeo Boccardi, il quale, ai primi di luglio, in una corrispondenza in cui fra le altre cose profeticamente accennava ad una «lotta segreta che sembra minacciare qualche inaspettato avvenimento nello interno», informava il suo governo che «Robespierre il giovane è giunto da tre giorni in Parigi, dicesi per concertare con il CSP il piano della campagna d'Italia». Boccardi avrebbe a stretto giro avuto conferma diretta della veridicità di tali voci, in quanto la mattina del 18 luglio (e dunque nei giorni “caldi”

di quei giorni; la seconda è di Ricord, che sul tema scriveva da Nizza solo tre giorni dopo, cfr. ASHD, B/3, cart. 10.

⁸⁰ Il rapporto continuava sostenendo: «L'équipage de siège pour les places fortes de Piémont est presque formé, il n'y a point un moment à perdre, organisons, agissons et le roi de Piémont aura existé. Ne remettez pas au lendemain vos délibérations sur un objet qui doit procurer à la République de si grands avantages et donner à l'Europe le spectacle d'un tyran étranger détrôné par un peuple philosophe», cfr. *Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre*, a cura di G. MICHON, Paris, Nizet et Bastard, 1941, pp. 103-104.

⁸¹ I due piani presentati dal giovane Bonaparte sono pubblicati in *Correspondance de Napoléon I^{er} publié par ordre de l'Empereur Napoléon III*, Paris, Imprimerie Impériale, 1858, t. 1, pp. 28-38, 41-51. Per altre informazioni sull'importanza dell'operato di quei mesi nella formazione politica del futuro Imperatore si veda L. MASCILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Roma, Salerno, 2001, p. 65.

che sulle rive della Senna anticipavano il colpo di stato anti-robepierrista del 9 Termidoro, avvenuto dopo poco più di una settimana da quella data) riceveva dal Comitato parigino la convocazione per un'udienza che poi ebbe realmente luogo la sera stessa, «dalle dieci fino dopo la mezzanotte». Nella riunione, alla presenza di Bertrand Barère, Louis Antoine de Saint-Just, Claude-Antoine Prieur de la Côte d'Or, Lazare Carnot, Jacques Billaud-Varenne e Jean-Marie Collot d'Herbois, egli veniva messo a conoscenza delle forti perplessità che il CSP nutriva sulla «sincerità della tranquillità della Serenissima Repubblica e delle attuali di lei disposizioni a riguardo della Francia». Per voce di Barère e Saint-Just, infatti, il CSP gli comunicava come, in riferimento alle posizioni politiche recentemente assunte dal governo genovese, la Repubblica francese fosse alquanto «inquietata sui di lui attuali rapporti con le Corti coalizzate e sulla di lui inesplicabile condotta colli Inglesi» e per questo chiedeva rassicurazioni formali sulla «neutralità sincera» di parte genovese. Le impressioni che quell'incontro suscitò in Boccardi, poi definitivamente confermate da un'udienza personale avuta l'indomani con Carnot, inducevano il diplomatico genovese a prefigurare scenari tutt'altro che pacifici per il suo paese, come egli stesso avrebbe esternato con preoccupazione al suo governo, al quale comunicò di temere «che si voglia fare una richiesta anche più seria, cioè la permissione di difendere le coste del Genovesato nelle parti ove potrebbero i loro nemici tentare uno sbarco per poi attaccarli di terra»⁸².

Gli eventi del 9 Termidoro, tuttavia, diedero a quelle vicende – così come a tutto il corso del processo rivoluzionario – un diverso indirizzo, perché sostanzialmente segnarono il trionfo di quel Lazare Carnot che era stato il principale avversario di Maximilien Robespierre in seno al CSP e che di lì a breve sarebbe riuscito ad affermare una linea che imponeva la fine delle operazioni offensive in Piemonte⁸³. Pur senza enfatizzare oltremodo l'importanza del fronte genovese in quella svolta, sta di fatto che, in quelle settimane, la politica estera da adottare oltre confine costituì un terreno di scontro non da poco nei dibattiti parigini

⁸² G. COLUCCI, *La repubblica di Genova...*, cit., pp. 138-157.

⁸³ V. BARRIER, *La question de l'armée d'Italie pendant la crise de Thermidor an II*, in «AHRF», n. 396, 2019, pp. 47-69.

e che, comunque, anche in seguito l'interesse per lo scenario mediterraneo risultò tutt'altro che accantonato. Infatti, se alla vigilia di quella svolta Barère si vedeva recapitare dal rappresentante in missione a Tolone Jeanbon Saint-André una lettera che lo esortava a presentare al Comitato un progetto volto ad attaccare via mare gli inglesi al fine di «devenir maîtres de la Méditerranée»⁸⁴, ai primi di agosto, non appena giunta la notizia del colpo di stato parigino, da Nizza Saliceti attaccava quei fratelli Robespierre a suo dire colpevoli di aver preparato sul fronte italiano operazioni offensive verso Torino invece di «adopter une défensive respectable» utile a monitorare la situazione corsa. Dunque, le settimane successive alla svolta termidoriana permettevano di consolidare l'asse anti-robespierrista Carnot-Saliceti: il primo avversario di Maximilian nel CSP e sempre attento a scongiurare l'apertura di nuovi fronti militari, il secondo oppositore di Augustin presso l'*Armée d'Italie* e sostenitore di una politica che facesse delle coste genovesi il punto di forza per una possibile riconquista della Corsica. Del resto, non è un caso che, scrivendo a metà agosto proprio ai rappresentanti in missione in Italia, Carnot sconfessasse i progetti avanzati per bocca del minore dei fratelli Robespierre ed ordinasse un atteggiamento più cauto che non mettesse in pericolo un'auspicabile riapertura del fronte mediterraneo:

Nous ne doutons pas que la nouvelle conspiration qui vient d'être punie n'étendit une de ses branches les plus dangereuses vers ces contrées où les Robespierre exerçaient une influence si perfide et si active. Le projet que Robespierre jeune est venu nous arracher, pour ainsi dire, par la tyrannie de son frère, le projet d'entrer dans le Piémont, en abandonnant nos propres frontières, en laissant enlever la Corse, en exposant le Port de la Montagne à

⁸⁴ «Voici mon opinion. Si tu la juges digne d'être proposée au Comité, il l'examinera avec attention et il prendra le parti que sa sagesse lui dictera. Faites partir de Brest vingt vaisseaux de ligne sous le commandement de Villars, et envoyez-les ici. Choisissez les meilleures voilières et qu'ils ne perdent pas un instant pour arriver. Réunis aux 15 vaisseaux de ce port, ils vous donneront une armée de 35 vaisseaux, avec lesquels vous pouvez poursuivre la flotte anglaise par tout où elle fera et la détruire. Que feront les Anglais? S'exposeront-ils à un combat inégal? Ils seront battus. Se réfugieront-ils dans le port de Livourne? Vous les y poursuivrez et si vous voulez que votre armée de terre prenne cette ville par derrière, vous vous en emparerez. Iront-ils dans un des ports de l'île de Corse? Il n'y en a pas un où ils puissent tenir». ASHD, B/3, cart. 11, 25 luglio 1794.

une invasion nouvelle, en livrant nos derrières à nos ennemis [...], ce projet, dis-je, nous paraît être le fruit de l'intrigue de ces conspirateurs. Aussi nous nous sommes hâtés de révoquer les mesures désastreuses auxquelles il nous avait forcés.

[...] Qu'à donc à faire l'armée d'Italie? Le voici: garder les côtés, rendre inutiles toutes les tentatives de descente ou d'invasion par le territoire de Gênes, détruire Saorgio, veiller sur le Port de la Montagne, étudier l'esprit des génois, contenir les malveillants et les fédéralistes qui abondent encore dans les contrées du Midi, sauver la Corse et perfectionner sa discipline⁸⁵.

Seguiva, il 21 agosto, l'ufficializzazione della nuova linea del CSP, sancita tanto dalla comunicazione alla Convenzione di Barère (che nel riferire della resa di Calvi ribadiva la centralità della Corsica per chiunque aspirasse ad essere «maître de la Méditerranée»⁸⁶), quanto dal citato ordine di Carnot, il quale, nel disporre la difensiva sul fronte con il Piemonte, precisava altresì che si sarebbe dovuta sfruttare «la première occasion possible de reprendre la Corse en y portant une masse de forces imposantes et capables d'en chasser entièrement les ennemis»⁸⁷. Parole, queste, che avrebbero trovato l'entusiastica approvazione di Saliceti, giuntone a conoscenza nelle stesse settimane in cui procedeva a far arrestare a Nizza il suo troppo intraprendente connazionale Bonaparte, punito per la sua passata vicinanza ad Augustin Robespierre e comunque liberato solo pochi giorni dopo⁸⁸. A metà settembre, infatti, il rappresentante in missione còrso ribadiva l'utilità dell'isola, a suo dire da considerarsi «l'avant-poste qui assure la possession de la

⁸⁵ *IVI*, 13 agosto 1794.

⁸⁶ *Archives Parlementaires*, t. 95, p. 345.

⁸⁷ *RACSP*, t. 16, pp. 247-248.

⁸⁸ Il 12 agosto, Saliceti ed Albitte comunicavano di aver proceduto all'arresto del giovane generale d'artiglieria Bonaparte accusandolo di aver operato a sostegno dei piani di Robespierre e Ricord sia recandosi da Tilly a Genova in un viaggio per ragioni non precisate svoltosi proprio nei giorni della svolta termidoriana, sia di aver fornito ad essi il loro sostegno militare: «Buonaparte était leur homme, leur faiseur de plans». Tuttavia, già il 24 di quel mese, per motivi di opportunità politico-militare, i due ne ordinavano la scarcerazione, dicendosi «convaincus de l'utilité dont nous peuvent être les talents de ce militaire, qui, nous ne pouvons le nier, devienne très nécessaire dans une armée dont il a mieux que personne la connaissance et où les hommes de ce genre sont extrêmement difficiles à trouver». Per queste vicende cfr. *RACSP*, t. 15, pp. 717-720; *ASHD*, B/3, cart. 11, 12-24 agosto 1794.

Méditerranée», ed esortava ad agire il prima possibile per una sua occupazione⁸⁹. Del resto, nei mesi successivi le cose sarebbero andate – almeno inizialmente – proprio nella direzione da lui auspicata, dato che, ai primi di novembre, il CSP ordinava, per l'appunto, di fare «dans le plus court délai une expédition ayant pour objet la conquête de l'île de Corse» e ne affidava il comando niente di meno che a Jeanbon Saint-André ed a Saliceti, «le premier à cause de son expérience dans la marine, le seconde à cause de sa parfaite connaissance de l'île». Inoltre, le stesse parole del decreto attestavano come esso nascesse, ancora una volta, dall'intesa fra Carnot e Saliceti, in quanto del primo si proponeva la celebre strategia volta a «livrer à l'ennemi une bataille navale décisive et [...] anéantir entièrement ses forces», mentre del secondo si approvava la proposta di utilizzare per tale operazione sia i militari dell'*Armée d'Italie* e dell'*Armée des Alpes*, sia i «refugiés corses»⁹⁰.

Certo, nel concreto il piano sarebbe presto fallito a causa dei dissensi sopraggiunti fra i due rappresentanti in missione e delle voci sollevatesi intorno ad una spedizione che sarebbe invece dovuta restare segreta il più possibile⁹¹. Tuttavia, esso avrebbe posto le basi per quel che sarebbe

⁸⁹ RACSP, t. 16, pp. 718-719.

⁹⁰ ASHD, B/3, cart. 12, 21 novembre 1794.

⁹¹ Va detto, tuttavia, che ancora ai primi del 1795, il CSP, proprio su impulso di Carnot, pur prendendo atto dell'impossibilità d'«entreprendre une expédition décisive» in Corsica, non abbandonava il piano di un attacco all'Inghilterra nelle acque del Mediterraneo: «Nos premières vues ont du se porter sur la Corse, il est naturel de reprendre ce qui est à nous avant de hasarder d'autres expéditions. Cependant, notre projet de reprendre la Corse est devenu, nous ne savons comment, d'une telle publicité que les ennemis sans doute en sont parfaitement informés et pour le succès de pareilles entreprises la première condition est le plus profond secret. Mais heureusement ce projet apparent en masque un autre plus important que nous n'avons perdu de vue et que par prudence nous n'avons jamais voulu mettre en avant, celui de la prise de Livourne. Cette dernière expédition a pour objet de dépouiller la Toscane et Livourne particulièrement, qui est l'entrepôt du commerce des Anglais dans le Levant pour en enrichir celui de Marseille. [...] Ce projet cependant ne nous fait point renoncer à l'expédition de la Corse et il est question seulement de savoir laquelle de ces deux opérations devra être tentée la première. Or, c'est ce que les circonstances seules peuvent décider. Le véritable but du Comité est de chasser les Anglais de la Méditerranée. [...] Si la flotte anglaise se réfugie en Corse ce sera la Corse qu'il faudra attaquer, si elle va à Livourne ce sera à Livourne qu'il faudra la poursuivre. Ici, l'expédition de terre est soumise à l'expédition maritime, chasser les

poi successo nella primavera 1796, quando la discesa nella penisola dell'*Armée d'Italie* non solo diede avvio al Triennio, ma facilitò anche le operazioni di quel Saliceti che, nella sua nuova veste di commissario civile al fianco del generale Bonaparte, dalle coste italiane si sarebbe nuovamente attivato, questa volta con successo, per favorire la riconquista repubblicana della Corsica⁹². Ad ogni modo, ciò che qui si è voluto mostrare è che già in quegli anni lo scenario militare nel Mediterraneo, ed in particolare la difficile situazione causata dalla formazione del Regno Anglo-corso⁹³, non solo era stato tema alquanto dibattuto a Parigi, non solo era stato causa di scontri tutt'altro che marginali, ma ebbe, in Francia come in Italia, delle ripercussioni decisive nell'evoluzione della lotta politica del tempo.

Per un'Europa democratica costruita da sud

Nel clima di generale entusiasmo patriottico instauratosi in Italia nella primavera del 1796 a seguito della discesa dell'armata francese, da Genova l'esule Matteo Galdi, trentenne intellettuale nativo della provincia di Salerno, si affrettava a scrivere al diplomatico François Cacault, a cui da poche settimane il neo ministro degli Esteri Charles-François Delacroix aveva affidato l'incarico di coordinare i rapporti fra militari francesi e patrioti locali, per metterlo a conoscenza della situazione creatasi nel Regno di Napoli dopo la scoperta della congiura antimonarchica avvenuta due anni prima⁹⁴. Nel descrivere uno scenario

Anglais de la Méditerranée, prendre l'île de Corse, enlever les richesses de la Toscane, saisir l'île d'Elbe; voilà le résultat auquel nous tendrons, peu nous importe l'ordre dans lequel ces divers points de l'expédition s'exécutent, pourvu qu'ils se fassent». *IVI*, cart. 13, 1 gennaio 1795.

⁹² Sul ruolo di Saliceti nella campagna d'Italia vedi J. GODECHOT, *Les commissaires aux armées sous le Directoire: contribution à l'étude des rapports entre les pouvoirs civils et militaires*, Paris, Fustier, t. 1, 1937, pp. 237-305, 402-490.

⁹³ Per altre informazioni sulle strategie adottate dalla Repubblica francese per porre fine alla presenza inglese in Corsica si veda J. MEEKS, *France, Britain, and the struggle...*, cit., pp. 147-170.

⁹⁴ In attesa di ulteriori studi su questa importantissima figura politica che avrebbe poi ricoperto ruoli di primo piano finanche nella Napoli dell'"ottimestre costituzionale" 1820-1821, i suoi più interessanti profili biografici restano: M. ORZA, *La vita e le opere di Matteo Angelo Galdi*, Napoli, Tip. Sordomuti, 1908; P. FRASCANI, *Matteo Galdi: analisi*

di sostanziale oscurantismo governativo in cui tuttavia nelle province non mancavano intensi fermenti patriottici⁹⁵, Galdi provava ad esortare le autorità francesi ad attivarsi per prolungare le operazioni militari repubblicane anche nella sua terra natia. Del resto, egli stesso aveva preso parte attiva al fallito tentativo antimonarchico della primavera 1794, in seguito al quale era poi stato costretto a prendere la via dell'esilio, in gran parte trascorso proprio nei territori della costa genovese. Secondo le testimonianze del processo indetto dalla Giunta di Stato, infatti, egli era stato in patria non solo fra i più assidui frequentatori delle riunioni tenutesi a casa di Carlo Lauberg, «ove frequentemente si discorreva di politica e degli attuali avvenimenti dell'Europa», ma anche fra i più accesi componenti del Club patriottico, nel quale aveva apertamente manifestato il suo apprezzamento per gli indirizzi politici rivoluzionari⁹⁶.

L'avvio del Triennio, dunque, permetteva a quel personale politico meridionale costretto alla fuga dal Regno di Napoli per il sostegno

di una trasformazione ideologica durante il periodo rivoluzionario-napoleonico in Italia, in «Rassegna storica del Risorgimento», n. 59, 1972, pp. 207-234.

⁹⁵ «Les hommes de lettres paraissent avoir excité particulièrement les soupçons du gouvernement, on n'imprime plus, on ne lit plus de peur d'être regardé comme tels [...]. Le numéraire a disparu, le commerce est anéanti et la désolation est à son comble. Les émigrés, les Anglais qui sont à Naples servent d'espion. [...] Le peuple de Naples n'a point de volonté, mais celui des campagnes désire ardemment d'être soulagé des impôts qui l'accablent, il voudrait être libre et la religion ne serait pas un obstacle puissant, car comme il est très ignorant il en est plus disposé à recevoir les impressions de la vérité. Les Provinces qui connaissent le mieux leurs intérêts sont la Calabre, Terre de Bari, et Salerne, on y rencontre des Patriotes enthousiastes, les habitants de l'Abruzze sont encore les meilleurs». ANF, AF/III, cart. 65, dr. 267, pl. 1, f. 98.

⁹⁶ Questo il rapporto finale sul suo conto: «Matteo Galdi si è dichiarato giacobino con Vincenzo Manna, ha tenuti secolui discorsi di questa materia. Ha frequentato la casa di Lauberg in tutti i giorni di domenica e di giovedì quando si leggevano le gazzette ed in queste congiunture ha dimostrato tutta la deferenza per la Francia. Egli e Manna, passeggiando di sera per la Fuglieria con Galiani, Lustrì e D. Giustino Fortunati il quale unicamente non era organizzato, il Fortunati in vedendo una conservazione di gente disse "Globus" ed esso Galdi, credendo organizzato, volle correggerlo dell'errore e ne fu dal Manna avvertito». *Fatto fiscale...*, in T. PEDIO, *Massoni e giacobini*, cit., p. 478 (altre informazioni sulla partecipazione di Galdi a quelle trame e sui ritrovi patriottici avvenuti a casa di Lauberg sono alle pp. 455-460).

fornito alla Repubblica francese di rilanciare gli iniziali sogni antimonarchici rimasti fino ad allora nel segreto delle trame cospirative ed al tempo stesso dava loro modo di contribuire, tanto sul piano militare quanto sul terreno dell'elaborazione culturale, al processo di repubblicanizzazione iniziato nei territori settentrionali⁹⁷.

Non a caso, proprio con un altro protagonista della cospirazione napoletana quale Andrea Vitaliani, negli stessi giorni dell'invio della lettera a Cacauly Galdi passava all'azione promuovendo, nell'aprile 1796, un tentativo di municipalizzazione del comune piemontese di Alba, il cui fallimento lo avrebbe indotto nei mesi successivi a recarsi, come molti dei suoi compagni in quegli anni attivi fra Nizza e Genova, nella Milano occupata dai francesi ormai sempre più luogo di convergenza dell'intero movimento patriottico peninsulare⁹⁸. Qui, in settembre, fu fra i partecipanti al celebre concorso indetto dall'Amministrazione Generale della Lombardia su *Quale dei governi liberi meglio convenga alla felicità d'Italia*: concorso non poco voluto dal generale Bonaparte per sondare gli umori politici di parte italiana e per il quale egli presentò una dissertazione emblematicamente intitolata *Necessità di stabilire una*

⁹⁷ Sull'operato politico di questa generazione si veda G. GALASSO, *I giacobini meridionali*, in «Rivista Storica Italiana», a. 96, 1984, pp. 69-104.

⁹⁸ Sull'impegno di Galdi e Vitaliani nei moti di Alba, e più in generale sulla loro partecipazione alle vicende militari di quelle settimane, alquanto significativo il dispaccio che il nuovo ambasciatore francese a Genova Guillaume Faipoult inviava al Direttorio parigino nel dicembre 1796: «Il parait hors de doute que deux réfugiés napolitains, Vitaliani e Galdi, furent arrêtés dernièrement sur la demande de la Cour de Sardaigne qui se plaignait de ce que ces deux patriotes avaient cherché à révolutionner Albe. [...] Au reste il n'est pas surprenant que ces deux napolitains aient été choisis pour être l'objet d'une persécution. L'un a toutes les qualités nécessaires pour entretenir la foule et jouer un rôle dans une révolution. L'autre est auteur de plusieurs écrits très énergiques et entre autres de l'essai *Sur la nécessité d'établir une République en Italie*. Tous les émigrés patriotes ont des droits à la protection de la République française, mais ces émigrés napolitains méritent d'être distingués. Ils ont montré un grand désintéressement, un grand dévouement à la cause de la Liberté et ils ont été utiles à la France en entretenant dans leur Patrie les espérances d'un grand nombre de partisans». ANF, AF/III, cart. 71, dr. 289, pl. 2, f. 144.

Sull'operato di Vitaliani durante il Triennio vedi anche A. M. RAO, *Conspiration et Constitution: Andrea Vitaliani et la République napolitaine de 1799*, in «AHRF», n. 313, 1998, pp. 545-573.

*repubblica in Italia*⁹⁹. Nel testo, poi stampato a più riprese nei mesi successivi, egli descriveva gli scenari positivi che una rapida repubblicanizzazione tanto della penisola quanto delle isole avrebbe dischiuso per la più estesa politica europea della Francia: a suo avviso, infatti, con un simile processo «il Mediterraneo, secondo si esprimeva Condorcet nella Convenzione Nazionale, diverrebbe come un lago di pertinenza della Repubblica francese»¹⁰⁰. Dalla formazione di un'asse franco-italiano, poi, avrebbe tratto giovamento, tanto sul piano commerciale quanto su quello militare, l'intera area dell'Europa meridionale, in quanto «il Nord, che perderebbe il commercio delle Indie, non sarebbe più necessario al Mezzogiorno» e «una quantità immensa di cedri, di cipressi, di pini, di palme, di ogni sorta di gomme ci verrebbe dalle due immense coste dell'Africa e dell'Asia»¹⁰¹.

Una proposta, questa, che l'esule napoletano avrebbe ulteriormente sviluppato nel biennio successivo, nella crescente convinzione che la repubblicanizzazione dell'Italia fosse per la Francia un solido sostegno in chiave mediterranea e contribuisse in maniera decisiva al rinnovamento dell'intero equilibrio geopolitico europeo¹⁰². Su tale progetto, pertanto, qui sembra doveroso adeguatamente soffermarsi perché esso risulta alquanto indicativo di come gli avvenimenti innescati a far data dal 1792 fra le coste e le isole del Mediterraneo

⁹⁹ Per una lettura integrale dei testi del concorso milanese cfr. *Alle origini del Risorgimento: i testi di un "celebre" concorso (1796)*, a cura di A. SAITTA, Roma, Istituto Storico per l'età moderna e contemporanea, 1964.

¹⁰⁰ Se della Sardegna, descritta come in stato di «insurrezione permanente», si auspicava una cessione alla Francia da parte della monarchia piemontese che ne avrebbe garantito la pacificazione interna, della Sicilia, presentata come «la più bella, la più ricca, la più grande delle isole del Mediterraneo», si esortava ad una rapida conquista, nella convinzione che questa sarebbe stata non poco favorita dalle «disposizioni rivoluzionarie degli abitanti». M. GALDI, *Necessità di stabilire una repubblica in Italia*, Milano, Veladini, 1797, pp. 69-72.

¹⁰¹ *IVI*, pp. 73-75.

¹⁰² Sul punto, doveroso il rimando a A. M. RAO, *L'espace méditerranéen dans la pensée et les projets politiques des patriotes italiens. Matteo Galdi et la «république du genre humaine»*, in *Droit des gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, a cura di M. DORIGNY - R. TLILI SELLAOUTI, Paris, Ser, 2006, pp. 115-137. Più datato, ma comunque utile, è F. BORLANDI, *Italia e Mediterraneo nel secolo XVIII*, in «Annali di scienze politiche», n. 5, 1932, pp. 25-46.

avrebbero avuto ripercussioni quanto mai concrete non solo nel delineare le traiettorie umane del personale italiano sin da subito attivatosi in chiave patriottica, ma anche nel condizionarne l'elaborazione politica.

Nella primavera del 1797, infatti, Galdi – che nel frattempo a Milano si stava consacrando quale intellettuale di punta del partito repubblicano grazie alla frequentazione dei neonati circoli patriottici ed agli articoli pubblicati sul *Giornale de' Patrioti d'Italia*, da lui fondato e diretto – dava alle stampe un intenso pamphlet intitolato *Discorso sui rapporti politico-economici dell'Italia libera con la Francia e col resto dell'Europa* nel quale rifletteva sulle positive conseguenze che un'auspicata proclamazione della Repubblica italiana alleata di quella francese avrebbe innescato nello scenario continentale¹⁰³. Nel testo, si sosteneva che il nucleo fondante della futura intesa fra i popoli liberi dell'intera Europa dovesse essere, appunto, un'asse repubblicano franco-italiano a sua volta da consolidare attraverso ordinamenti costituzionali il più possibile simili e per mezzo di politiche volte a rafforzare i legami fra le due nazioni.

Ad esempio, «il diritto all'ospitalità» doveva essere garantito per mezzo dell'erezione nelle principali città delle due repubbliche di un «palazzo pubblico per accogliere fraternamente i viaggiatori, chiamato *casa della fraternità*», mentre la cittadinanza doveva conferirsi «e agli italiani liberi e ai francesi» dopo un solo un anno di soggiorno nel paese d'accoglienza. Inoltre, se l'Italia avrebbe dovuto erigere pubblici monumenti ed organizzare feste trimestrali «in segno della sua gratitudine» ed in onore delle «epoche politiche o guerriere che contribuirono alla libertà francese e per cui la Francia rese libera l'Italia», dal canto loro i francesi avrebbero dovuto fare altrettanto «nella dolce rimembranza e nel sentimento sublime di aver liberato un popolo dalla schiavitù». Sul terreno militare, ancora, occorreva procedere alla realizzazione di una «lega offensiva e difensiva perpetua a difesa della comune libertà», mentre da un punto di vista istituzionale un Areopago composto da 12 membri e rinnovabile di un quarto ogni tre anni si sarebbe occupato di «decidere all'amichevole tutte le differenze fra le due nazioni per qualunque oggetto di diritto pubblico universale, cioè

¹⁰³ M. GALDI, *Discorso sui rapporti politico-economici dell'Italia libera con la Francia e col resto dell'Europa*, Milano, Villetard, anno primo della libertà italiana (1797).

d'interpretare i trattati di alleanza e di commercio». Su tale istituto, poi, a conferma della prospettiva mediterranea sulla quale l'alleanza franco-italiana doveva strutturarsi, Galdi, oltre a precisare come i 6 componenti italiani dovessero essere eletti dai francesi e viceversa, aggiungeva soprattutto che la sede di residenza dovesse essere «l'isola di Corsica, come quella ch'egualmente partecipa dei costumi e del clima delle due repubbliche»¹⁰⁴.

Ma ciò che più conta è che il patriota napoletano non concepisse questa intesa in un'ottica meramente bilaterale, bensì quale nucleo fondante di una vasta alleanza transnazionale, quale punto di partenza per la costruzione, grazie proprio dall'istituto dell'Areopago, di un'unione repubblicana da estendere il più possibile anche agli altri paesi europei¹⁰⁵. Si trattava, cioè, del germe di un progetto federalista che egli, nella dichiarata ambizione di fare degli italiani «i primi a gittar i fondamenti della vera diplomazia de' popoli liberi»¹⁰⁶, dopo aver preso atto che ancora molti erano i paesi soggiogati «nella schiavitù» provava ad offrire al resto del «Vecchio continente»:

Se altre nazioni vorranno far decidere all'amichevole le loro contese, l'Areopago potrà incaricarsene, ciò accrescerà riputazione alla giustizia de' popoli liberi, e de' loro magistrati supremi. Ciò condurrà all'esecuzione del più magnanimo progetto che abbian mai concepito uomini liberi, a formar del genere umano un sol popolo, una sola famiglia¹⁰⁷.

Di qui, Galdi arrivava a teorizzare la formazione di una «lega della libertà» che, «invece di aver per oggetto di sparger inutilmente il sangue degli uomini, invece di fondarsi sulle rapine e sulle discordie, avrà quale

¹⁰⁴ *IVI*, pp. 9-12.

¹⁰⁵ Sullo specifico punto cfr. M. LEONARDI, *L'apport des républiques italiennes et l'achèvement de la révolution*, in «AHRF», n. 296, 1994, pp. 297-305. Più in generale, sulle riflessioni di quegli anni circa una riorganizzazione dell'equilibrio europeo che stabilizzasse le conquiste rivoluzionarie istituzionalizzando la conflittuale coabitazione fra fronte repubblicano e monarchie, è doveroso il rimando a M. BELISSA, *Repenser l'ordre européen (1795-1802). De la société des rois aux droits des nations*, Paris, Kimé, 2006.

¹⁰⁶ A tal riguardo vedi anche A. M. RAO, *Républiques et monarchies à l'époque révolutionnaire: une diplomatie nouvelle?*, in «AHRF», n. 296, 1994, pp. 267-278.

¹⁰⁷ M. GALDI, *Discorso sui rapporti...*, cit., pp. 13-14.

solo oggetto la pace e la felicità universale». Nelle sue intenzioni, tale alleanza doveva avere una solida base mediterranea non solo per via della sede corsa dell'Areopago, ma anche perché a costituirla sarebbero dovuti essere, oltre ovviamente a Italia e Francia ed alla nordica ma pur sempre repubblicanizzata Olanda, anche la Spagna e l'Impero Ottomano¹⁰⁸. Ma la natura mediterranea di tale lega era data soprattutto dalla sua missione, in quanto essa doveva innanzitutto servire quale strumento di opposizione all'«unione dei popoli del Nord», i quali, «naturalmente nemici di ogni governo ben organizzato», nel corso della storia erano più volte «con le loro invasioni riusciti a distruggere i popoli liberi e i liberi governi del mezzogiorno». Nello specifico, se la Grecia aveva costituito l'oggetto d'attenzione della Russia, proprio l'Italia era stata la preda principale dell'«imperator di Germania» e continuava ad essere il terreno degli abusi del governo britannico. Su quest'ultimo, in un'ottica decisamente anglofobica¹⁰⁹, il patriota napoletano molto insisteva, sia per presentare i suoi abitanti quali «nemici universali di tutti i loro benefattori»¹¹⁰, sia per denunciarne l'invasione nociva nelle acque del Mediterraneo. A suo avviso, infatti, se l'Italia tutta era «divenuta più di ogni altra nazione dell'Europa tributaria degli Inglese» e principale

¹⁰⁸ Su questi ultimi due paesi Galdi aveva cura di aggiungere: «se mi si oppone che la Spagna e l'Impero Ottomano non sono stati repubblicani, la risposta è pronta: essi si miglioreranno col commercio degli uomini liberi, essi rinunceranno a una gran parte de' loro pregiudizi, essi profitteranno de' nostri lumi e diverranno un giorno ancor liberi e felici. L'attuale situazione di queste due potenze le rende necessaria l'unione dell'Olanda, della Francia, dell'Italia». *IVI*, pp. 29-30.

¹⁰⁹ Sul tema si veda A. BUTTI, *L'anglofobia nella letteratura della cisalpina e del regno italico*, in «Archivio storico lombardo», a. 36., n. 24, 1909, pp. 429-472.

¹¹⁰ Anche in altri passaggi il giudizio di Galdi sull'Inghilterra era alquanto duro: «Il sistema del governo Inglese, la sua condotta morale e politica con tutte le potenze della terra, il suo interesse mercantile, lungi dal farla entrare in alcun'alleanza, tenderebbero, come lo è dalle acque dell'Oceano, a dividerla da tutte le potenze del continente. Gli Inglese hanno bisogno di tutte le nazioni, hanno bisogno di un gran commercio, hanno bisogno di tutti i mezzi delle quattro parti del mondo per sostenere il lor credito nazionale e la loro marina. Questo dovrebbe render gli Inglese umili, temperati, moderati, amici dei popoli, come lo erano i Rodiani, e nel lor nascere gli Olandesi. Tutto all'opposto, gli Inglese tiranneggiano i popoli che loro somministrano le ricchezze e sostengono la loro politica esistenza, incominciano dal dimandar con umiltà, finiscono dal rapire con superbia». M. GALDI, *Discorso sui rapporti...*, cit., pp. 23-24.

«ramo del loro commercio nel Mediterraneo», le province del Regno di Napoli erano oramai, anche a causa della politica di Acton e Carolina, «più tributarie della compagnia Inglese del Mediterraneo che non lo è il Bengala della compagnia delle Indie». Pertanto, proprio in considerazione della sua posizione geografica, la repubblicanizzazione dell'Italia doveva essere intesa quale momento cruciale per l'istaurazione di un nuovo equilibrio nel Mediterraneo nel quale, anche grazie al rafforzamento della marina peninsulare ed alla libertà di commercio nei porti franco-italiani, l'egemonia della monarchia britannica avrebbe lasciato il posto alle nuove potenze repubblicane meridionali:

L'Italia ha i più comodi porti, le migliori rade, è in una delle situazioni le più felici per esercitare un gran commercio ed avere per conseguenza una gran marina: gl'Inglese allora non potrebbero più esercitare impunemente i loro monopoli, le loro piraterie, perciò non vogliono ch'esista questa repubblica, tutta la loro condotta politica ha dimostrato in faccia di tutta l'Europa questo loro sistema nauseante e contrario ai diritti imprescrittibili delle nazioni¹¹¹.

La proposta federalista di Galdi, dunque, non mirava ad un'indistinta unione economica, ma nasceva da una ben chiara scelta di campo politica a sostegno della causa repubblicana francese e tutta da collocarsi in una prospettiva che facesse del Mediterraneo la sua principale area di realizzazione.

Inoltre, che si trattasse di un progetto tutt'altro che estemporaneo è testimoniato non solo dalle vicende precedenti che avevano portato il suo autore a fuggire dalla natia Napoli dopo aver concepito un tentativo cospirativo incentrato su un possibile sbarco francese su quelle coste, ma soprattutto dall'evoluzione successiva tanto delle fortune editoriali del testo, quanto della riflessione del suo redattore. Sul primo aspetto, va detto che il *Discorso* galdiano trovò presto una straordinaria ricezione proprio Oltralpe, dove già nell'aprile 1797 veniva elogiativamente recensito in un articolo pubblicato sulla prima pagina del *Moniteur*¹¹², mentre nel febbraio successivo sarebbe apparso nelle librerie parigine in versione francese grazie alla traduzione realizzata dal giornalista Louis-

¹¹¹ *IVI*, pp. 27-28.

¹¹² *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 26 germinal an V (15 aprile 1797).

Pierre Couret de Villeneuve¹¹³. E quanto mai rilevanti ci appaiono i dati editoriali di tale traduzione, perché se il suo editore era quel François Baudouin ai tempi stampatore ufficiale del Corpo Legislativo, la sua data di pubblicazione (per la precisione il 3 febbraio) anticipava di pochi giorni quanto sarebbe poi accaduto in quel mese nel più ampio contesto internazionale, ossia la proclamazione della Repubblica romana e l'avvio della campagna d'Egitto. Il testo, dunque, s'inseriva a pieno titolo in un dibattito politico in cui a Parigi, anche per volontà di quelle massime istituzioni direttoriali ai tempi alquanto interessate a dare legittimazione teorica alle iniziative nel frattempo assunte sul terreno militare, si cercava di rilanciare una prospettiva mediterranea del processo rivoluzionario.

Da questo punto di vista, non sembra un caso che, nelle settimane immediatamente successive, quel Bertrand Barère che ai tempi del CSP aveva non poco sostenuto la necessità di una repubblicanizzazione del Mediterraneo tornasse a far sentire la propria voce con una pubblicazione, *La liberté des mers ou le gouvernement anglais dévoilé*, in cui, dalla denuncia dell'incompatibilità fra il modello inglese e gli interessi degli altri paesi continentali alla proposta di un libero commercio navale come elemento di riunificazione europea, molti dei tratti teorizzati da Galdi venivano più o meno esplicitamente ripresi¹¹⁴. E tutt'altro che casuale appare anche la circostanza per cui, quasi in contemporanea, Charles-Philippe-Toussaint Guiraudet – un intellettuale con importanti entrate nelle massime istituzioni del tempo che poi sul finire di quell'anno avrebbe dato alle stampe la prima sistematica traduzione francese delle opere di Niccolò Machiavelli nella quale molto enfatizzava

¹¹³ *Discours sur les rapports politiques économiques de l'Italie libre avec la France et les autres États de l'Europe, traduit de l'italien de Galdi par L.-P. Couret-Villeneuve, sur l'exemplaire imprimé à Milan, Paris, Baudouin, 15 pluviôse an VI (3 febbraio 1798)*. È significativo, poi, che due anni più tardi il giornalista francese dedicatesse un acclarato elogio funebre ad uno degli eroi del processo di repubblicanizzazione dell'Egitto quale il generale Jean-Baptiste Kléber, cfr. L.-P. COURET DE VILLENEUVE, *Éloge de Kléber prononcé dans le temple de la Loi*, Gand, Stéven, 1800.

¹¹⁴ B. BARERE, *La Liberté des mers, ou le Gouvernement anglais dévoilé*, France, ventôse an VI (febbraio-marzo 1798). In riferimento ai disordini dei primi del decennio, nel testo si attribuivano alla «politique profondément atroce» della monarchia britannica anche gli «émeuts sanguinaires» che avevano avuto luogo «à Gènes, à Rome, en Corse».

il ruolo della Repubblica direttoriale come «nuovo principe» dell'Italia non ancora unificata – presentasse al suo governo un *Précis d'un système politique* tutto volto a sottolineare la necessità di procedere ad un'occupazione delle principali isole europee, *in primis* la Sicilia, al fine di «nous assurer la domination de la Méditerranée»¹¹⁵.

Quanto alle successive iniziative di Galdi, invece, occorre aggiungere che se già nel luglio 1797, sull'onda dell'entusiasmo suscitato dalla proclamazione della Repubblica Cisalpina, tornava con forza sul tema del rafforzamento della marina italiana in un lungo articolo apparso in più numeri sul *Giornale de' Patrioti d'Italia*¹¹⁶, nell'estate successiva completava in maniera ormai definitiva le proposte inizialmente avanzate nel *Discorso* pubblicando un più articolato testo intitolato *Dei rapporti politico-economici fra le nazioni libere* che egli stesso presentava quale naturale evoluzione della «specie di programma» enucleato l'anno precedente¹¹⁷. In questo nuovo lavoro, descrivendosi quale costante sostenitore della causa repubblicana sin dai tempi in cui era riuscito a sottrarsi «alla perfidia de' siciliani tiranni e respirare le aure felici di libertà», Galdi ribadiva la sua proposta di un Areopago franco-italiano

¹¹⁵ La memoria, inviata al presidente del Direttorio Philippe-Antoine Merlin de Douai il 3 germinale anno VI (23 marzo 1798), è conservata in ANF, AF/III, cart. 21/C, dr 70. Sull'opportunità di collocare la traduzione machiavelliana di Guiraudet nel contesto europeo della formazione delle «Repubbliche sorelle» si rimanda a B. GAINOT, *Lectures de Machiavel à l'époque du Directoire et du Triennio jacobin*, in *Machiavel au XIX^e et XX^e siècles*, a cura di P. CARTA - X. TABET, Padova, Cedam, 2007, pp. 17-48.

¹¹⁶ *Giornale de' patrioti d'Italia*, a cura di P. ZANOLI, Roma, Istituto Storico per l'età moderna e contemporanea, vol. 2, 1989, pp. 236-237, 243-245, 254-256, 261-263, 269-270.

¹¹⁷ M. GALDI, *Dei rapporti politico-economici fra le nazioni libere*, Milano, Pirotta e Maspero, an VI.

Necessario evidenziare come proprio nel tempo intercorso fra le due pubblicazioni della riflessione galdiana (la prima apparsa nella primavera 1797 e la seconda nell'estate 1798) fosse stato ratificato il Trattato di Campoformio (ottobre 1797): infatti, seppur limitata, questa specifica circostanza contribuisce ad attestare come quegli accordi s'inserissero in uno scenario politico in cui il mondo patriottico italiano, soprattutto meridionale, guardava con costante attenzione al Mediterraneo. Tutto ciò, dunque, legittima le ipotesi di chi ha sostenuto che, in fondo, le disposizioni assunte a Campoformio fossero state considerate in maniera non particolarmente critica da un buon numero di repubblicani peninsulari: per una simile lettura cfr. A. M. RAO, *L'espace méditerranéen...*, cit. p. 126.

da adottare quale esempio per la nuova diplomazia dell'Europa rivoluzionata, così come tornava sulla necessità di garantire «la libertà assoluta di tutti i mari, e particolarmente del Mediterraneo considerato come un lago delle medesime repubbliche». Ma soprattutto, nella convinzione che «la rivoluzione francese [avesse] rotto l'equilibrio della bilancia dell'Europa» introducendo il principio per cui «un governo democratico esser doveva il natural nemico di qualunque governo arbitrario e dispotico», non solo confermava le dure critiche al governo inglese, ma poi contestava anche quel «mal inteso spirito di moderazione» che spesso aveva fatto sì che anche in Francia si fosse rifiutato il dovuto sostegno ai popoli in difficoltà¹¹⁸. Cosicché, sin dalla prefazione poteva chiarire come alla base della sua volontà di sviluppare ulteriormente l'iniziale riflessione sull'istituzione di una «lega della libertà» vi fosse il proposito di contribuire alla redazione di un nuovo codice politico che – anche oltre l'area franco-italiana, anche oltre lo scenario mediterraneo – mirasse ad un'affermazione concreta dei principi del 1789:

Il diritto pubblico universale e delle genti non fu finora che un gioco di parole, di formule oscure, non fu che l'arte di sorprendere l'ignoranza col gergo filosofico, e la debolezza con la forza. A questo aborrito sistema la rivoluzione dee sostituirne un nuovo. Se furon conosciuti e dichiarati con semplicità e chiarezza inimitabile i diritti degli uomini, i doveri de' cittadini, cioè i rapporti degl'individui fra loro costituiti nella istessa società; perché mai non potranno conoscersi quelli di tutto il genere umano?¹¹⁹

Certo, l'anno seguente, i successi della seconda coalizione ed il conseguente crollo delle “Repubbliche sorelle” in Italia avrebbero non poco messo in discussione un simile progetto. Ma sta di fatto che, proprio in quelle drammatiche settimane del 1799, mentre i sempre più numerosi esuli italiani presenti sulle rive della Senna provavano a rilanciare le operazioni militari nella Penisola facendo leva appunto sulla

¹¹⁸ In un altro passaggio spiegava: «Quelli che han detto “si lascino i popoli sotto i propri governi senza darci pena delle loro opinioni” han reso gli oracoli de' tiranni, ed han voluto dire in lor senso “non si diminuiscano i nemici della repubblica”», cfr. M. GALDI, *Dei rapporti politico-economici...*, cit., p. 71.

¹¹⁹ *IVI*, *Avviso ai lettori*.

sua centralità mediterranea, l'idea di un'Italia repubblicana quale principale sostegno alla ripresa rivoluzionaria contro l'avanzata delle potenze del nord affiorava finanche nelle massime istituzioni della Francia direttoriale. E così, quel Cesare Paribelli a lungo recluso a Messina e poi fra i componenti del governo repubblicano napoletano del 1799 invitava la Repubblica francese a rafforzare la sua alleanza con le «puissances maritimes de l'Italie» per sottrarre alle forze anglo-russe il dominio del Mediterraneo¹²⁰. Sempre a Parigi, poi, Giovanni Maria Angioy, dopo esser stato nella Sardegna del 1794-1796 il leader della fazione democratica ed antifeudale, reiterava al Direttorio le sollecitazioni ad occupare la sua terra natia, convinto com'era che quest'isola, «située dans le centre de la Méditerranée entre les deux continents de l'Italie et de l'Afrique, offre à une puissance maritime, guerrière et commerciante, par les nombreux ports qu'elle contient, les plus grandes avantages»¹²¹. Al tempo stesso, dalla tribuna del Consiglio dei Cinquecento, il deputato del Doubs Pierre-Joseph Briot, uno degli uomini di punta di quella ricostituita corrente neo-giacobina francese particolarmente attiva in quell'estate nel sostenere le richieste d'indipendenza di parte italiana, sul finire di agosto proferiva un lungo discorso sulla situazione della Repubblica francese in cui, proprio sul modello teorizzato da Galdi, insisteva in particolare sulla centralità di una definitiva democratizzazione dell'Italia quale base di un nuovo equilibrio europeo¹²².

¹²⁰ P. CONTE, *Cesare Paribelli...*, cit., pp. 214-218.

¹²¹ ANF, 284AP, cart. 13, dr. 8, *Observations générales sur la Sardaigne et sur les moyens de s'en emparer*, par G. M. Angioy. Sulla figura di Angioy e sul suo ruolo nella Sardegna degli anni rivoluzionari cfr. *Parabola di una rivoluzione: Giovanni Maria Angioy tra Sardegna e Piemonte*, a cura di A. LO FASO, Cagliari, Aisara, 2008.

¹²² Queste le parole più significative del discorso di Briot: «L'Italie ne peut plus être réorganisée comme elle était avant la guerre; vous y avez fondé des républiques; vous vous êtes alliés avec elles, ce ne sera pas en vain que vous aurez fait des serments solennels. Le sang qui coule à Naples crie vengeance, et l'ombre de Brutus, du haut du Capitole antique, rappelle nos cohortes. Il faut que non seulement l'Italie n'appartienne pas à l'Autriche, mais il faut encore qu'elle soit libre et républicaine. Il vous faut une barrière contre l'Autriche et la Russie; il vous faut un point de contact avec l'Égypte, l'Inde et le Levant; Malte et Corfou ne sont rien pour vous, si la Sicile n'est pas révolutionnée, et il faut enfin ôter à l'Angleterre l'empire de la Méditerranée, en attendant qu'elle perde la domination des mers». Bibliothèque historique de la ville

Il modello del patriota napoletano, dunque, tornava utile finanche nel dramma di quel 1799 che stava segnando il crollo della rivoluzione in Italia, e ciò avveniva al punto tale che, più recentemente, uno dei massimi storici di quella stagione quale Bernard Gainot ha sostenuto l'opportunità di leggere «le projet de fédération franco-italienne de Matteo Galdi [comme] la référence pour toute confédération républicaine future»¹²³.

de Paris, *Opinion de Briot (du Doubs) sur la situation intérieure et extérieure de la République*, séance du 12 fructidor an VII (29 agosto 1799). Il passaggio citato è alla p. 58.

¹²³ B. GAINOT, *Vers une alternative à la «Grande Nation»: le projet d'une confédération des États-nations en 1799*, in *Républiques sœurs...*, a cura di P. SERNA, cit. pp. 75-86: l'autore giudica «la rencontre avec les patriotes italiens» quale momento decisivo nella lotta politica della Francia del Direttorio ed invita condivisibilmente a «repartir de la question italienne pour comprendre la radicale originalité de 1799». Sul «rôle culturel et politique autonome» assunto a livello internazionale dai patrioti italiani in questa fase si veda anche ID., *Révolution, Liberté = Europe des nations? La sororité conflictuelle*, in *Mélanges Michel Vovelle. Sur la Révolution, approches plurielles*, Paris, Ser, 1997, pp. 457-468.

Sull'importanza dei progetti federalisti di Galdi, oltre al già citato P. SERNA, *Fratelli di Francia...*, cit. pp. 241-244, interessanti sono anche: M. VAGHI, *Matteo Galdi, l'ordre international et le progrès des peuples*, in *Europe de papier: projets européens au XIX^e siècle*, a cura di S. APRILE - C. CASSINA - Ph. DARRIULAT - R. LEBOUTTE, Villeneuve-d'Ascq, Pus, 2015, pp. 23-34; G. FOSCARI, *Vers une fédération européenne: le projet de Matteo Angelo Galdi (1798)*, «Siècles», n. 41, 2015, on-line su: <http://journals.openedition.org/siecles/2552>.

Infine, va detto che sull'importanza di un dominio franco-italiano nel Mediterraneo Galdi sarebbe tornato con forza ancora anni dopo, quando, nella primavera 1806, dall'Aja, dove ai tempi svolgeva la funzione di ambasciatore del Regno d'Italia presso la Repubblica Batava, indirizzava a Milano delle memorie sul Mediterraneo in cui, sulla spinta dell'avanzata francese nei territori del Regno di Napoli seguita alla trionfale battaglia di Austerlitz, invitava a procedere verso una completa espansione nel Mediterraneo. Certo, il riferimento ad un modello repubblicano era nel frattempo scomparso, ma nella sostanza si ribadiva non solo il concetto per cui il Mediterraneo, «per la sua fisica posizione», dovesse essere inteso come un «immenso lago dipendente» da Francia e Italia (questa volta non repubbliche, ma «Impero Francese e Regno d'Italia»), ma anche l'importanza di quell'area nella guerra contro l'Inghilterra. La più significativa aggiunta – seppur in fondo anch'essa più uno sviluppo delle riflessioni precedenti, che un'innovazione vera e propria – era costituita dalla grande attenzione dedicata alle coste dell'Africa: per il Galdi che scriveva negli anni successivi alla rivoluzione nera di Haiti ed alla vittoria inglese di Trafalgar, quei territori dovevano sostituire le Indie e le Americhe quale motore

Insomma, qui sembra – e davvero non ci sembra poco – che i primi sogni di un’Europa unita e democratica, i primi progetti di un’unione continentale intesa come realtà etico-politica e non quale mero agglomerato economico-finanziario nascessero nelle acque del Mediterraneo, marchiati dai fuochi dei conflitti rivoluzionari.

economico della Francia. Essi dovevano soprattutto essere il teatro di un processo di colonizzazione da inoltrare anche nelle regioni interne e da intendersi quale «sorgente di pace e di prosperità», quale «mezzo di riunire gl’interessi di tutti i popoli, di far loro godere i vantaggi di tutti i climi». Per queste corrispondenze e più in generale per le posizioni politiche di Galdi negli anni napoleonici si rimanda all’utile M. GALDI, *Memorie diplomatiche*, a cura di A. TUCCILLO, Napoli, Guida, 2008 (le riflessioni sul Mediterraneo sono alle pp. 119-156, mentre sulla loro contestualizzazione cfr. pp. 44-64).

A workers' international behind the Irish Rising of 1798? James Coigly, the Irish, Scottish and English popular movements and the Republican Federation project (1797-1798)

Mathieu FERRADOU
TEMOS (UMR 9016), Le Mans Université
ferradou.mathieu@wanadoo.fr

Timothy MURTAGH
Trinity College, Dublin
murtagti@tcd.ie

Introduction

On 7 June 1998, 200 years to the day after his execution, *Cumann Seanchais Ard Mhacha* (the Armagh Diocesan Historical Society) erected a plaque in Armagh cemetery, the first memorial to the memory of James Coigly (1761-1798), who had been hanged for high treason at Pennington Heath, Maidstone, Kent in England¹²⁴. On 10 October 2010, another memorial, in the form of a Celtic cross, was erected in the new cemetery in Coigly's native parish of Kilmore, Armagh. The ceremony, conducted after Sunday mass, was attended by 200 people¹²⁵. These memorials were the first ones erected in Ireland to James Coigly as previous attempts in England on the occasion of the centenary of his

¹²⁴ James Coigly's name was also spelled «Coigley» or «Quigley» (all these variants sometimes with a preceding «O», which Coigly refuted in an address to the court which judged him). He himself preferred and used the form «Coigly», closest to its Irish original *Ó Coighligh*, and sometimes humorously signed Fivey (from *chúig*, «five», in Irish).

¹²⁵ B. FEARON, *Unveiling of memorial cross to Fr. James Coigly, 10 October 2010*, in «Seanchas Ardmhacha: Journal of the Armagh Diocesan Historical Society», 2011, vol. 23, n. 2, 2011, pp. 303-308.

execution had failed to raise interest in Ulster¹²⁶. Only with the Bicentenary of the 1798 Irish «Rebellion» and its aftermath did the memory of Coigly resurface in Ireland, and yet only at the local scale. This late and localised memorial resurgence is, at first glance, baffling, as it contradicts what Theobald Wolfe Tone (1763-1798), who himself was erected as a central figure in the memory of Irish nationalism, had written about Coigly in his journal when he read the news of his execution: «If ever I reach Ireland and that we establish our liberty, I will be the first to propose a monument to his memory»¹²⁷. An explanation is to be found however in the confusion surrounding Coigly's memory as testified by what Benedict Fearon, chairman of the memorial committee, said during the ceremony: «Today we have reversed a crime committed 212 years ago when an innocent man was so unjustly condemned»¹²⁸.

This declaration of innocence echoes the claims made by Coigly himself in his autobiography which was published by his friend, relative and fellow United Irishman, Valentine Derry from Louth. It was a sentiment also expressed by Coigly's friend John Fenwick, a member of the London Corresponding Society and editor of the pro-Irish *Courier* newspaper whose London offices were a meeting place of radicals and republican revolutionaries before and after the «Rebellion»¹²⁹. Fenwick published his own observations on the trial¹³⁰. Both books were written

¹²⁶ G. BEINER, *Forgetful Remembrance: Social Forgetting and Vernacular Historiography of a Rebellion in Ulster*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 265.

¹²⁷ Entry of 20 June 1798 in *The Writings of Theobald Wolfe Tone, 1763-1798*, edited by Th.W. MOODY-R.B. MCDOWELL-Ch.J. WOODS, Oxford, Clarendon Press, 2007, vol. 3, p. 308 (hereafter referenced as Tone, *Writings*).

¹²⁸ B. FEARON, *Unveiling*, cit., p. 307.

¹²⁹ *The Life of the Rev. James Coigly, an Address Written by Himself during his Confinement in Maidstone Gaol*, London, 1798 (a new edition was supervised by D. KEOGH, *A Patriot Priest. The Life of Father James Coigly, 1761-1798*, Cork, Cork University Press, 1998). On the *Courier* and its radical connexions see below.

¹³⁰ J. FENWICK, *Observations on the Trial of James Coigly, for High-treason, Together with an Account of His Death, Including his Address to the Spectators, To which is Added an Appendix, Containing an Interesting Correspondence, Relative to the Trial, Between Mr. Coigly's Solicitor and the Duke of Portland, &c., And also Letters Written By Mr Coigly to the Attorney-General and the Duke of Portland; and Other Documents Connected to the Trial*, London, John Fenwick, 1798.

in an apologetic mode, claiming the innocence of Coigly as he had done himself in his final declarations before the court, denying that he had been the bearer of a treasonous address to the French Directory which had been found on his coat pocket during his arrest and had served as the decisive evidence of his treason. Coigly's (and his friends') intent was to follow in the traditions of Catholic martyrs, innocents unjustly condemned, and going through their ordeal and death with dignity. He also tapped into the very popular memory of the "martyr" William Orr, the United Irishman sentenced to death in 1797 (another instance of "social forgetting" since then)¹³¹. In doing so, with a book that ran through three editions and 40,000 copies, Coigly blurred his own memory which was soon covered by the atrocities of the "rebellion" and its repression. For Coigly was indeed guilty of high treason: in the months and even years previous to his trial, he had actively worked to bring forth a union between Irish, Scottish and English disaffected workers, expanding the United Irishmen/ Defenders organisation in the Three Kingdoms, and securing ties with the French Republic. As this republican conspiracy failed, both in Ireland and in England, its actors, the memory of the revolutionary Coigly as well as their radical political ideals, were consigned to oblivion.

The aim of this article is therefore to unearth the layers of forgetfulness and the memorial screens that have prevented a more accurate picture of James Coigly, and more importantly of the significance of the republican conspiracy he spearheaded, from emerging. While this episode, from late 1796 to early 1798, has already been examined by historians, a greater attention to the social networks that Coigly used and their transnational dimension warrants a re-examination in order to uncover. Behind Coigly's actions was an attempt to forge what must be called a workers' international between Ireland, Scotland, England and France. In essence, Coigly hoped to revolutionize the Three Kingdoms and establish a federation of

¹³¹ G. BEINER, *Forgetting to Remember Orr: Death and Ambiguous Remembrance in Modern Ireland*, in *Death and Dying in Ireland, Britain, and Europe: Historical Perspectives*, edited by J. KELLY-M.A. LYONS, Dublin, Irish Academic Press, 2013, pp. 171-202.

European republics¹³². Unearthing this extraordinary project from British, Irish and French archives sheds new light on the events behind the rising of 1798 and on the debates about the social dimension of the United Irish desired independent Irish republic in relation with the French Revolution.

**«He certainly was then not a friend to the French Revolution»?
Coigly's role as a mediator between Catholics and Protestants,
between France and Ireland (1785-1795)**

To understand Coigly's commitment to social equality and the revolutionary project, we need to examine the context of his background and his surroundings. Coigly grew up in the north of Ireland, in county Armagh to be exact. This fact is significant. At the end of the eighteenth century, Armagh was a place where one could most clearly see the changes affecting Irish society, most notably in terms of demography. The second half of the eighteenth century had seen the population of Ireland almost double in size, growing from 2.5 million people in 1750 to near 5 million by 1800. This demographic growth, unparalleled in Western Europe, had produced a new set of social pressures and tensions, many of which were extremely visible in Armagh, which by 1780 was one of the most densely populated counties in the country¹³³. Closely related to this population growth was Armagh's central role in the Irish linen industry. A cottage industry that could often be carried out alongside small farming, the manufacture of linen had produced a remarkable economic upswing in Ulster and in

¹³² On previous studies of Coigly, see: M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, New Haven & London, Yale University Press, 1982, pp. 174-189; R.Ó MUIRÍ, *Father James Coigly, in Protestant, Catholic and Dissenter. The Clergy and 1798*, edited by L. SWORDS, Dublin, The Columba Press, 1997; D. KEOGH, *Coigly (Coigley, Quigley, O'Coigley), James*, in *Dictionary of Irish Biography*, edited by J. MCGUIRE-J. QUINN, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, <http://dib.cambridge.org/viewReadPage.do?articleId=a1814> (hereafter cited as *DIB*); D. KEOGH, *An Unfortunate Man*, in *History Ireland*, vol. 6, Issue 2, 1998, <https://www.historyireland.com/18th-19th-century-history/an-unfortunate-man/>

¹³³ L. KENNEDY-L.A. CLARKSON, *Irish Population History, 1700-1921*, in *An Historical Geography of Ireland*, edited by B.J. GRAHAM-L.G. PROUDFOOT, Academic Press, 1993, pp.160-161.

Armagh in particular. Yet the success of domestic manufacturing produced additional tensions, exacerbating religious divides. Armagh, significantly, was a religiously mixed county, being stratified into three distinct but overlapping zones: the north-east which was largely Anglican, a middle region that was predominantly Presbyterian, and a third lower sub-region that was home to a population that was not only strongly Catholic, but largely Irish speaking. As Armagh experienced a demographic boom, the result was a frontier region in which long standing patterns of settlement between the different religious sects were being disrupted¹³⁴.

Part of this process was the destabilising effect of new laws which repealed earlier restrictions on Irish Catholics, with Relief Acts in 1782 and 1792 allowing Catholics to purchase land (which they had previously only been able to rent), as well as granting them the parliamentary vote. The ability to purchase land was particularly contentious in Armagh, as it led to a dramatic rise in prices and competition for land, with younger Protestant farmers resentful at the prospect of being outbid by their Catholic counterparts. Meanwhile, the extension of even limited political rights to Catholics damaged a traditional sense of superiority that even the humblest Protestant could feel over his Catholic neighbours. Exacerbating this was the fact that employment in the linen trade allowed young men to achieve economic independence from their parents at an earlier age than before, as the inheritance of farmland was no longer so important. This loss of parental control resulted in a breakdown of social order in which neither fathers nor landlords could exert control over unruly and feuding young people¹³⁵. The result was an escalating series of brawls, faction fights and riots between young Catholics and Protestants during the 1780s. Often referred to as the «Armagh Troubles» or the «Armagh Disturbances», this conflict eventually resulted in two opposing and clandestine groups, the Protestant «Peep O'Day Boys», and the Catholic «Defenders».

¹³⁴ *Ulster Since 1600: Politics, Economy and Society*, edited by L. KENNEDY-P. OLLERENSHAW, Oxford, Oxford University Press, 2013, pp. 25, 96, 178.

¹³⁵ D. MILLER, *Armagh Troubles 1784-95*, in *Irish Peasants violence and political unrest 1780-1914*, edited by S. CLARKE-J. DONNELLY, Manchester, 1983, pp. 155-191.

The Defenders were to emerge as a significant group and one which Coigly was to have extensive dealings with. The Defenders displayed some common features with earlier Irish agrarian movements, such as pursuing pragmatic grievances like regulation of rents, tithes and wages. Yet Defenderism represented a new phenomenon in the history of Ireland's secret societies. While religious and agrarian concerns may have often been motivators for Defender activity, the key issues around which agitation centred in the 1790s were issues connected to the State: possession of arms, the franchise, militia schemes and the rule of law, particularly martial law. Their aspirations to social and political revolution also marked out the Defenders as something new. While it is difficult – but not impossible – to discern a clear Defender “ideology”, it is nonetheless obvious that they differed from earlier agrarian redresser groups. Admittedly, some of these previous groups had invoked “Jacobite” symbols, professing loyalty to the deposed Catholic kings, the Stuarts. However, the Defender symbolism constituted a powerful (if not always coherent) mix of traditional Jacobite themes with the new doctrines of the American and French revolutions. Defenderism mixed the language of natural rights and democracy with a Gaelic literary tradition that emphasised themes of dispossession, deliverance and religious antagonism. Common to both this Gaelic tradition and the new republicanism of the 1790s was the idea of France as a source of liberation: either as a base for a Stuart (and Catholic) restoration or as a source of Revolutionary aid. Similarly, elements of a new political language of “equality” and universal rights blended into older motifs from Jacobite traditions, the idea of dispossession by foreign conquerors and a biblical trope of «the first shall be last»¹³⁶. In

¹³⁶ B. Ó BUACHALLA, *Jacobite to Jacobin, in 1798: Bicentenary Perspective*, edited by Th. BARTLETT et al., Dublin, Four Courts, 2003, pp 75-97. For an overview of the controversy about the significance of the discontentment of the eighteenth-century agrarian protest movements, see J.J. DONNELLY-J.S. DONNELLY, *The Righthoy Movement 1785-8*, in «Studia Hibernica», n. 17-18, 1977, pp. 120–202; J.S. DONNELLY, *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. 83C, 1983, p. 293–331. S.J. CONNOLLY-V. MORLEY have entered into a long debate, with the latter challenging the assertion of the former, found in S.J. CONNOLLY, *Eighteenth century Ireland. Colony or Ancien Régime?*, in *The Making of Modern Irish History. Revisionism and the Revisionist Controversy*, edited by D.G. BOYCE-A. O'DAY, New York, Routledge, 1996, pp. 15-33, that Irish popular

a recent study of the Irish “popular mind”, Vincent Morley has argued that republican and Jacobite ideas often co-existed easily. Morley argues that the long tradition of Irish Jacobitism had served to undermine the legitimacy of the Hanoverian state, opening up an oppositional space in which republican doctrines could take advantage. But how to meld republicanism with a worldview based around long standing religious antagonism?¹³⁷

Into this situation, Coigly emerged as a mediator, attempting to diffuse the tensions between Protestants and Catholics but also to connect France and Ireland from 1785 to 1792. Three seminal moments in Coigly’s role as a cultural, political and spatial mediator can be briefly retraced before the crucial year of 1797-1798. First, Coigly, immediately after his ordination in Dungannon (that centre of Volunteer activity), in 1785 (at 24) was sent to Paris to receive his education in theology in the *Collège des Lombards*, as was usual for Catholic priests because of the «penal laws» forbidding the existence of Catholic schools and seminaries in Ireland. Paris was then the main training place for Irish Catholic priests among the numerous Irish colleges on the Continent: in 1788, 478 clerics in Ireland had been trained abroad, among whom 348 in France and 180 in Paris (including fifteen of the 26 Irish bishops). The Irish College in Paris was a dual structure: the *Collège des Lombards* (rue des Carmes) trained already-ordained priests since the seventeenth century while the new *Collège des Irlandais*, which opened in 1775 on the rue du Cheval Vert (today rue des Irlandais), near the Sainte-Geneviève church (the future Panthéon), housed younger pupils (starting at 12 or

discontentment was largely apolitical. See V. MORLEY, “*Tá an cruatan ar Sheoirse*”: *Folklore or Politics?*, in *Eighteenth-Century Ireland / Iris an dá chultúr*, vol. 13, 1998, pp. 112-120; V. MORLEY, *George III, Queen Sadbh and the Historians*, in *Eighteenth-Century Ireland / Iris an dá chultúr*, vol. 17, 2002, pp. 112-120. S. J. CONNOLLY responded with *Jacobites, Whiteboys and Republicans: Varieties of Disaffection in Eighteenth-Century Ireland*, in *Eighteenth-Century Ireland / Iris an dá chultúr*, vol. 18, 2003, pp. 63-79, to which Morley responded with an important article, *The Continuity of Disaffection in Eighteenth-Century Ireland*, in *Eighteenth-Century Ireland / Iris an dá chultúr*, vol. 22, 2007, pp. 189-205, and two important books: V. MORLEY, *Irish Opinion and the American Revolution, 1760-1783*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, and *The Popular Mind in Eighteenth-century Ireland*, Cork, Cambridge university press, 2017.

¹³⁷ V. MORLEY, *The Popular Mind in Eighteenth-century Ireland*, pp. 230-242, 244-249, 254.

13 years of age) who attended the different colleges of the University of Paris, sent over by their families to be trained before entering priesthood, the army or pursuing medical studies – all three main careers opened to Catholics¹³⁸. There, students were in contact with the current trends and debates within Catholic thought, and it is probable that Coigly imbibed the teachings of teachers like Irish theologian Luke Joseph Hooke (1714-1796), a representative of the “Catholicism of the Enlightenment”. Hooke considered that *religio*, as a theology and a practice, was what unifies and links individuals to form a community, and that laws (*jus*) had to be designed in order to enable individuals to conform, through their free will, to the natural rights (*lex*), given by God to men. Laws, in other words, should enable men to live in a just society, a republic. Republic and religion were one and the same¹³⁹. What exact influence this ideology may have had on Coigly is unknown, but it is certain that two years after arriving in Paris, Coigly entered into a protracted conflict with the newly appointed superior of the *Collège des Lombards*, the Abbé Jean-Baptiste Walsh. In 1787, Coigly demanded the benefice of a *bourse* financed through the Maginn foundation, a family to which Coigly belonged through his mother who was a direct descendant of the co-founder of the *collège*. Walsh refused, supporting the claims of two other Ulster priests on this bourse, John MacAllister and Edward MacMullin. A two-years lawsuit ensued, one during which Coigly was threatened with a *lettre de cachet* which would have seen him imprisoned in the Bastille. In 1788, the royal justice gave satisfaction to

¹³⁸ P. O’CONNOR, *The Irish College in Paris, from penal days seminary to Irish cultural centre, in Franco-Irish connections. Essay, Memoirs and Poems in Honour of Pierre Joannon*, edited by J. CONROY, Dublin, Four Courts, 2009, pp. 258-268; L. SWORDS, *The Green cockade: the Irish in the French Revolution, 1789-1815*, Dublin, Glendale, 1989, pp. 13-20. For a comparative and a longue durée perspectives, see L. CHAMBERS, *Introduction*, Th. O’CONNOR, *The Domestic and International Roles of Irish Overseas Colleges, 1590-1800*, in *College Communities Abroad: Education, Migration and Catholicism in Early Modern Europe*, edited by L. CHAMBERS-Th. O’CONNOR, Manchester, Manchester University Press, 2017, pp. 1-33, 90-114.

¹³⁹ Th. O’CONNOR, *An Irish Theologian in Enlightenment France, Luke Joseph Hooke, 1714-96*, Dublin, Four Courts, 1995; B. PLONGERON, *Théologie et Politique au Siècle des Lumières, 1770-1820*, Paris, Droz, 1973.

Coigly, who was awarded 200 *livres* a year for the rest of his studies¹⁴⁰. He then went after Walsh himself, contesting his appointment as superior obtained through the support of the archbishop of Paris, Antoine Leclerc de Juigné, and of his cousin, the count Antoine-Joseph-Philippe Walsh de Serrant, whereas, Coigly argued, the *Collège des Lombards* should have four superiors, one for each Irish province, elected by the students. He also denounced Walsh's corruption and prevarications¹⁴¹. Framing his conflict with Walsh as one against tyranny, Coigly presented himself and his fellow students as a victim of Walsh and his powerful network. This new conflict was cut short however by the French Revolution, and Coigly left France for Ireland, explaining that «having run many risks and narrowly avoided being lanternised», he, «with great difficulty, made [his] escape from Paris on the 12th of October 1789»¹⁴². Despite his departure, however, other students took up the mantle of the fight of the students against the “despotism” of their superiors in both colleges, as the attempt of the former to oust the latter and seize control of their college, in October 1792, in the context of the advent of the republic in France would later show¹⁴³.

Coigly's explanation on his sudden departure from France must be taken with a grain of salt, however, as he wrote his autobiography while in prison awaiting execution, and framed it as an apologist narrative of a persecuted Catholic. It is doubtful that he was threatened with hanging *à la lanterne*, as in 1789 the divide between the Catholics and the Revolution – caused by the Civil Constitution of the Clergy – did not

¹⁴⁰ L. CHAMBERS, *Irish Foundations and Boursiers in Early Modern Paris, 1682-1793*, in «Irish Economic and Social History», vol. 35, 2008, pp. 1-11. L. SWORDS, *History of the Irish College, Paris, 1578-1800. Calendar of the Papers of the Irish College, Paris*, in «Archivium Hibernicum», vol. 35, 1980, pp. 3-233, (pp. 173-174). For Coigly's own narrative on these events: *A Patriot Priest, The Life of Father James Coigly, 1761-1798*, edited by D. KEOGH, Cork, Cork University Press, 1998, pp. 29-32.

¹⁴¹ L. SWORDS, *The Green Cockade*, cit., p. 18. The regulations concerning the election of students is an *arrêt* of the royal council of 1728, a copy of which is conserved in the Dublin Diocesan Archives [hereafter DDA] 121/9.

¹⁴² *A Patriot Priest*, cit., p. 32.

¹⁴³ On this extraordinary event, see M. FERRADOU, “*La République au collège*”, Paris, 29 octobre 1792: catholicisme, radicalisme et républicanisme entre France et Irlande pendant la Révolution française (1792-1795), in «Études irlandaises», n. 41-2, 2016, pp. 119-133.

yet exist. To the contrary, it is highly probable that Coigly's personal experience of the French Revolution convinced him to go back to Ireland to transpose it to his native country, much like Theobald Wolfe Tone's identification of the French Revolution as the «morning star of liberty to Ireland»¹⁴⁴. By recovering their liberty, the French, long associated with despotism, had proven that Catholics were *capaces libertatis* and could now demand equality in Ireland. Contemporaries and later historians have noted that many Irish who came back to Ireland after having studied in Paris brought with them a radical conception of religion and politics. Indeed, Irish informer Leonard McNally even considered these French-trained priests responsible for the Irish Rising in 1798¹⁴⁵. There is evidence linking Coigly to the efforts of certain radicals who attempted to form a union of Catholics and Protestants in 1791-1793, such as Theobald Wolfe Tone and John Keogh in County Down and Napper Tandy in County Louth¹⁴⁶. Yet, Coigly's role in these attempts did not mean he was estranged or opposed to the Defenders, quite the contrary. Not only was Coigly almost certainly a member of the Defenders, but he was linked through kinship to several families which were Defender leaders. While local or lower-ranking Defender leaders were often «alehouse keepers, artisans, low schoolmasters and a

¹⁴⁴ Tone to Russell, 9 July 1791, in *The Writings of Theobald Wolfe Tone, 1763-1798*, edited by Th.W. MOODY-R.B. MCDOWELL-Ch.J. WOODS, Oxford, Clarendon Press, 1998, vol. I, p. 105. See also Tone's pamphlet: Northern Whig [Th. W. TONE], *An Argument on Behalf of the Catholics of Ireland, in which the Present Political State of that Country, and the Necessity of a Parliamentary Reform, are Considered. Addressed to the People and more particularly to the Protestants of Ireland*, Dublin, P. Byrne, 1791, in *The Writings of Theobald Wolfe Tone*, vol. I, pp. 108-128.

¹⁴⁵ [MacNally] to ___, 6 June 1798, National Archives of Ireland (hereafter NAI), Rebellion Papers [hereafter RP], 620/10/121/111. For historical discussions on these aspects, see: W.E.H. Lecky, *History of Ireland in the Eighteenth Century*, London, Longman, Green & co., 1903, vol. 3, pp. 354-356; Th. O'CONNOR, *An Irish Theologian*, cit., p. 10-11; L. CHAMBERS, *A Displaced Intelligentsia: Aspects of Irish Catholic Thought in Ancien Régime France*, in *The Irish in Europe, 1580-1815*, edited by Th. O'CONNOR, Dublin, Fourt Courts, 2001, pp. 158-174.

¹⁴⁶ *The Writings of Theobald Wolfe Tone*, cit., vol. I, p. 206-275.

few middling farmers»¹⁴⁷, above this was a further leadership composed of families that had traditionally provided community leadership: families such as the Teelings, Coyles, McCanns, Magennises or McArdles. These were the “underground gentry” of the province: the descendants of earlier seventeenth century proprietors who still retained significant influence among the Catholic inhabitants of their former estates. Several members of these families held leadership positions in the Defenders while also having a close acquaintance with Dublin and Belfast reformers, as a result of Catholic reform campaigns during 1792-1793. Members of these families acted as intermediaries, helping to integrate Defender lodges into the United Irish structure¹⁴⁸. As an early biographer of the United Irishmen would recount, Coigly was identified by the United Irishmen as a «person who had great influence over the Defenders and was supposed to have been connected with them, was early sought after to promote the views of the Northern United Irishmen»¹⁴⁹. Also, as Louis Cullen has argued, Coigly was probably behind the publication of a very influential pamphlet in 1792 in the context of the Catholic campaign for emancipation, as well as responsible for formalizing and for introducing references to revolutionary France in the oaths and catechisms of the Defenders¹⁵⁰. One of these catechisms ran thus:

¹⁴⁷ Second Digest on Defenderism, in PRO-HO 100/58/344-50, quoted in Th. BARTLETT, *Defenders and Defenderism in 1795. Select Documents XXXVIII*, in «Irish Historical Studies», vol. 24, n. 95, 1985, p. 394.

¹⁴⁸ C.J. WOODS, *A Gallant, Intrepid, Unfortunate Officer: Bartholomew Teeling*, in *Victory or Glorious Defeat: Biographies of participants in the Mayo Rebellion of 1798*, edited by Sh. MULLOY, Westport, 2010, pp 167-171. The most extensive attempt to try and discern these early links is still: J. SMYTH, *Men of No Property*, London, Macmillan, 1992, pp. 66-70,152.

¹⁴⁹ R.R. MADDEN, *The United Irishmen; their lives and times*, vol. II, 1846, p.2.

¹⁵⁰ L.M. CULLEN, *Late-Eighteenth Century Politicisation in Ireland: Problems in its Study and its French Links*, in *Culture et pratiques politiques en France et en Irlande, XVIe-XVIIIe siècle, Actes du colloque de Marseille, 28 septembre-2 octobre 1988*, edited by L.M. CULLEN - J.-L. BERGERON, Paris, Publications du CRH, 1991, pp. 137-157; L.M. CULLEN, *The Political Structures of the Defenders*, in *Ireland and the French Revolution*, edited by H. GOUGH-D. DICKSON, Dublin, Irish Academic Press, 1990, pp. 117-138.

Where did you get your commands from? First from Orleans castle we first got our commands to plant the Tree of Liberty in the Irish lands; The French Defenders will uphold the cause and Irish Defenders will pull down the British¹⁵¹.

Another oath, which can be dated from the winter of 1792-1793, made explicit references to the French Convention:

Are you consecrated? I am.

To what? To the National Convention – to quell all nations – to dethrone all Kings, and plant the Tree of Liberty in our Irish lands – whilst the French Defenders will protect our cause, and the Irish Defenders pull down British laws¹⁵².

The sense of shared destiny and solidarity with the newly established French Convention, with the sans-culottes identified as Defenders, when read in perspective with the probability that Coigly may have been one of the mediators between the two countries, belies Marianne Elliott's interpretation that the Defenders did not understand the exact meaning of their oaths. Or to put it differently, "defenderism" was a complex, hybrid and autonomous synthesis of different influences, a powerful vector of popular politicisation, one that cannot be interpreted as a mere downgraded version of French revolutionary ideology. Another tract found in Cavan (Co. Cavan) reproduced an oath by which the would-be member of the Defenders gave his allegiance to an imaginary and desired state:

Now you A. B. voluntarily declare to be true to the present United States of France and Ireland and of every combined ~~kingdom~~ state in Christianity that is now or hereafter may be for the welfare of our United Brethern; that you aid them as far as in your power lies without hurting your soul or body as long as they to you prove loyal¹⁵³.

¹⁵¹ Th. BARTLETT, *Defenders and Defenderism*, cit., p. 389. The reference to Orléans is very puzzling. It might be an implicit reference to Lord Edward FitzGerald who married Pamela, the putative daughter of the Duke of Orléans.

¹⁵² Quoted in M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 42.

¹⁵³ *IBIDEM*. The original of this oath, wherein the word kingdom is very tellingly struck, is in NAI, RP 620/22/19. The version found in the compilation, made by

The United Irishmen were eager to establish a junction with the Defenders because of the astonishing growth of that movement, as it secretly spread as a system of federated “lodges”, giving the group a scope and coherence that earlier such movement had lacked. The years 1791-1793 were thus crucial for the development of the Defenders who expanded thanks to the Catholic campaign in 1792 and the 1793 anti-militia riots that spread to almost all of Ireland¹⁵⁴. In parallel, the Defenders established links with revolutionary France, arming themselves and planning a general insurrection, which was thwarted by the English government¹⁵⁵. Coigly was very certainly at the heart of both dynamics.

By 1796 there was a Defender network that spanned nearly the entire island¹⁵⁶. Moreover, it proved that it was not an exclusively rural or peasant movement, as it successfully recruited from among the artisans of towns and cities. One government report described how «the Defenders in the country had the greatest wish to spread Defenderism in Dublin because they thought if they became strong enough in Dublin to rise, it would be better than all they could do in the country». When a sizeable group of Defenders were arrested in Dublin in 1795, several newspapers noted how «they are all apprentices and journeymen of different trades». If reports were to be believed, by this stage the Defenders could boast a membership of four thousand people in

Lord-Lieutenant Camden in 1795, of documents concerning the Defenders, and sent to London does not include the erasure: HO 100/ 58 ff 178-210, 345-350.

¹⁵⁴ On these aspects, see L.M. CULLEN, *Political Structures of the Defenders, in Ireland and the French Revolution*, cit., pp. 117-138.

¹⁵⁵ M. FERRADOU, *The Rising that Might Have Been: The Atlantic Republic Project, Ireland and the French Wars*, in «Annales historiques de la Révolution française», n. 397, 2019, pp. 127-149.

¹⁵⁶ D. MILLER, *The Armagh troubles, 1784-95*, in *Irish Peasants. Violence and Political Unrest, 1780–1914*, edited by S. CLARK-J.S. CONNELLY, Manchester, 1983, pp. 155-91; Th. BARTLETT, *Defenders and Defenderism in 1795*, cit., pp. 373-394; J. SMYTH, *The Men of No Property*, cit., pp. 45-51; L.M. CULLEN, *The Political Troubles in County Armagh: A Comment*, in *Eighteenth Century Ireland*, n. 23, 1996, pp.18-23; M.J. POWELL, *Popular Disturbances in Late Eighteenth-Century Ireland: The Origins of the “Peep of Day” Boys*”, in «Irish Historical Studies», vol. 34, n. 135, 2005, pp. 249-265.

Dublin¹⁵⁷. Could the United Irishmen have claimed the same? Certainly, there were some renegade United Irishmen, who had made overtures to the city's workers, but they were the exception. Indeed, the leadership of the Dublin United Irish was particularly wary of inviting the participation of working men in the first half of the 1790s. After 1795, however, the United Irishmen now shared the explicitly revolutionary aspirations of the Defenders. They were also eager to graft the United Irish organization onto the radical underworld of artisan radical clubs that had sprung up among Dublin's journeymen. However, several of these artisan clubs had already been infiltrated or taken over by the Defenders. As the United Irishmen began to recruit from the same clubs, these groups of Dublin artisans provided a United Irish-Defender alliance by proxy¹⁵⁸.

Coigly was not necessarily active in this process of recruiting Dublin workers, but he was nonetheless active in Dublin radical circles. It is likely that he was sworn into the United Irishmen by Valentine Lawless in Dublin at some point in late 1795 or 1796. In 1795, during the «Armagh outrages», Coigly's family home was attacked and burned by a «King and Church» mob, destroying in the process his entire library, including his notes for a history of seventeenth-century Ireland (and perhaps of the 1641 Rebellion). While Coigly continued to live in Dundalk, most accounts have him travelling frequently to Dublin and Belfast throughout 1796 and early 1797¹⁵⁹. Several sources link Coigly with Defender activity in relation with the French expedition of December 1796-January 1797 and with the naval mutinies in the Royal

¹⁵⁷ List of names titled *Dublin United Irishmen* (NAI RP620/52/183); *Faulkner's Dublin Journal* 1 September, 1795; *Dublin Evening Post* 1 September, 1795; *Hibernian Journal* 31 August, 1795.

¹⁵⁸ K. WHELAN, *The Tree of Liberty*, Cork, Cork University Press, 1996, p. 79; J. SMYTH, *Men of No Property. Irish Radicals and Popular Politics in the late Eighteenth Century*, New York and Basingstoke, Macmillan, 1992, pp. 147-149, 152-154.

¹⁵⁹ J. COIGLY, *The Life of the Rev. James Coigly: An Address to the People of Ireland*, London, 1798, pp. 21-25; D. KEOGH, *The French Disease. The Catholic Church and French Radicalism, 1790-1800*, Dublin, Four Courts, 1993, p. 188. See the Information of Charles McFillin of the parish of Artray in the County of Londonderry, Farmer, nd., NA PC 1/41/136 for confirmation that Coigly was organising the Defenders as a delegate from Co. Louth in preparation for the French invasion as soon as June 1796.

Navy in April-June 1797. Coigly continued to have links to the Defenders through his brother (first name unknown), who lived in Armagh, and another Quigley (a publican in Armagh), probably a relative. Coigly was in contact, through another Armagh publican named Robert Campbell with the Defenders-United Irishmen clubs of Dublin such as the *Spread Club*, which was the reformation of the *Telegraph* (or *Telegraphic*) *Club* in Pill Lane, which merged with the *Philanthropic Club* of John Daly Burk, a key-actor of the reformed United Irishmen-Defenders merge in 1794-1795. This club was the center of activities of the Defenders in the larger Dublin area, with one of the most prominent leaders, Peter Carey acting in liaison with several Irish-French agents such as William Duckett in 1794-5 and Richard O'Shee¹⁶⁰.

¹⁶⁰ [Thomas Boyle] to [Alexander Worthington?], nd. [Aug. 1796], nd. [after Aug. 1796?], 17 August [1796], 25 August [1796], nd [1796], NA RP 620/18/3/86, 68, 77, 78, 87; [Thomas Boyle] to Alexander Worthington, nd. [August-September 1796], NA RP 620/52/212; Thomas Boyle to Edward Cooke, 8 Oct. [1796], NA RP 620/18/82. These letters from the informer Thomas Boyle, who frequented the Defenders, have sometimes been misdated from 1797 but internal elements refer to contemporary events that happened in 1796 (such as preparations for the French expedition in Brittany). See also F[rancis] H[iggins] to [Edward Cooke], 19 Aug. 1796, quoted in *Revolutionary Dublin, 1795-1801, The Letters of Francis Higgins to Dublin Castle*, edited by Th. BARTLETT, Dublin, Four Courts, 2004, pp. 95-97. On this dazzling and complex set of activities, see: M. DUREY, *Transatlantic Radicals and the Early American Republic*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997, pp. 112-118; R.B. MCDOWELL, *Ireland in the Age of Empire and Revolution*, Oxford Clarendon Press, 1979, p. 475 ; T. GRAHAM, *The Transformation of the Dublin Society of United Irishmen into a mass-based revolutionary organization, 1791-6, in 1798*, edited by Th. BARTLETT et al., pp. 136-146; On Peter Carey, see Downshire to ___, [c. November 1797] in C.J. WOODS, *Samuel Turner's Information on the United Irishmen, 1797-8*, in «Analecta Hibernica», n. 42, 2011, pp. 181-227 (pp. 188-199); D. KEOGH, *The French Disease*. pp. 127-129, 131; M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 140; R. WELLS, *Insurrection. The British Experience, 1795-1803*, London, Breviary Stuff Publications, 2013, p. 109. Both Marianne Elliott and Roger Wells (the later using the former) mistakenly calls Carey Christopher when his first name is Peter as proven by the examination of Murphy who was his companion on board the Anacreon during one of the French expeditions, led by James Napper Tandy, in 1798: Murphy's examination, taken by Richard Ford, 2 Nov. 1799, NA HO 100/87 ff. 334-335.

Coigly's Irish period can be thus described as one during which he acted as a key cultural and political go-between between different religious and discontent groups as well as different spaces. In this sense, he was instrumental in linking the Defenders with the United Irishmen and in linking the Defenders with revolutionary France. In many ways, the Defenders preceded the United Irishmen when it came to graft their fight with the larger Atlantic revolutionary and republican fight, belying the idea that they were characterized by their «parochial outlook», «vulgar democratic republicanism» and «gut Catholic nationalism»¹⁶¹.

Coigly and the Irish, English and Scottish workers' international (June 1797)

These activities took place against the backdrop of a ruthless government programme of repression and counter-insurgency, as the authorities targeted the United Irish network in Ulster. In the early months of 1797, the authorities were closing in on Coigly and his circle of friends, with a warrant issued for his arrest in the spring of 1797. Like many of his associates, Coigly fled to England, travelling through Liverpool, Manchester and eventually London¹⁶². Coigly's flight from Ireland for England in June 1797 took place in the midst of an upheaval in the United Irishmen organisation. The French-Irish expedition of December 1796-January 1797, led by General Hoche, despite its failure, had renewed Irish expectations, and the United Irishmen, now fully merged with the Defenders, experienced their greatest growth: from 38.000 members in October 1796, the United Irishmen's ranks amount to 70.000 in February 1797 and almost 118.000 in May¹⁶³. The frightened Anglo-Irish government of Dublin Castle decided to launch a series of repression to contain the threat: a first wave of arrests took place in October 1796, followed by a second one in February, alongside the campaign of "terror" led by General Lake in Ulster. The effect of this repression was to demoralize much of the North's United Irish

¹⁶¹ N.J. CURTIN, *The United Irishmen. Popular Politics in Ulster and Dublin, 1791-1798*, Oxford, Clarendon Press, 1998 [1994], pp. 65, 159; J. SMYTH, *The Men of No Property*, cit. p. 183.

¹⁶² J. COIGLY, *The Life of the Rev. James Coigly*, cit., pp. 21-25.

¹⁶³ N.J. CURTIN, *The United Irishmen*, cit., p. 69.

rank-and-file, but also to provoke the Northern leaders to push for an immediate uprising in 1797¹⁶⁴. The United Irishmen leaders were torn apart: on the one hand, they encouraged recruitment and to prepare for a rising; on the other hand, they had to save their strength for when the French would come again. Two emissaries were sent to France to re-establish communication with the French Directory: Edward Joseph Lewines in February and William James MacNeven in June. The Ulster directory was growing impatient and bold and was in favour of an immediate rising while the Leinster directory was more cautious and urged to wait for the French. A violent meeting of the National Directory of the United Irishmen took place in Dublin during the first week of June during which the two sides clashed and afterwards «a coolness took place between the Ulster and Leinster delegates»¹⁶⁵. As a result, there was an exodus of United Irishmen from the north to England, hoping to flee repression at home and also hoping to precipitate the rebellion that they had been refused by their Dublin counterparts. James Coigly, the Rev. Arthur MacMahon and Samuel Turner (a young member of the Ulster Directory who was turning informer for the English government) were targeted by the authorities and had to flee to escape arrest, leaving Ireland.

As he travelled through Britain, Coigly moved among the communities of Irish workers present in various English cities. Much like the workers he would have encountered in Dublin or Armagh, Coigly found these Irish migrants to be highly receptive to republicanism and the revolutionary message. It is important to emphasise this, as Irish workers are too often depicted as being

¹⁶⁴ *Report Comm. of Sec.*, 1798, pp. 18-19; A report from McNally in the beginning of the year had confirmed that the dominant plan among leaders was for an uprising in the North which would then march on Dublin. J.W.' [Leonard McNally] to Cooke, 2 January 1797, NAI RP 620/10/121/42.

¹⁶⁵ Account of Richardson [Samuel Turner], TNA, PRO HO 100/70/339-342; *Report Comm. of Sec.*, 1798, pp. 18-19; Downshire, to ___, [c. Nov. 1797], in Ch. J. WOODS, *Samuel Turner's Information on the United Irishmen*, cit., pp. 188-199. The main source on this clash is Samuel Turner, who exaggerated the division between the Leinster and Ulster United Irishmen in order to ingratiate himself with Charles-Frédéric Reinhard, the French ambassador in Hambourg, and it has been taken at face value by the subsequent historiography.

estranged from the English radical movement, and alienated from their English workmates more generally. Indeed, it is not an exaggeration to say that the story of Irish migration to Britain is frequently depicted as having certain eternal characteristics: that the Irish always gravitated to low-skilled and low-paid employment, that they undercut English labour and stood apart from local trade unions. In this view, the Irish were a reserve army of labour, depressing the living standards of English workers; that they were more concerned with Catholic issues in their native Ireland than any wider British reform programme. This is an image found in the works of Thomas Carlyle, or in the British Parliamentary enquiries that proliferated after 1830. It is a depiction of the Irish in Britain as «an example of a less civilized population spreading themselves, as a kind of substratum, beneath a more civilized community»¹⁶⁶. The communist Frederick Engels, in his 1844 *The Condition of the Working Class in England*, described Manchester's «Little Ireland» district as the home to crowded masses of desperately poor Irish migrants, «often packed like cattle, [and who] insinuate themselves everywhere». Arguing that the Irish would accept a very low standard of living, Engels warned that «the Irish have discovered the minimum of the necessities of life, and are now making the English workers acquainted with it»¹⁶⁷.

While certain aspects of these descriptions might ring true for the mid-19th century, they are wholly inaccurate for the 1790s. At this stage, Irish immigration was still relatively small in relation to the population of the British towns affected. Moreover, these early migrants tended to be skilled artisans and weavers. In these early decades the Irish were often integrated into communities of English workers, with little segregation either occupationally or residentially. In the manufacturing towns of Lancashire, the Irish moved with relative ease into highly-paid weaving and textile printing jobs during the 1790s and 1800s¹⁶⁸. Indeed,

¹⁶⁶ British Parliamentary Papers, *Royal Commission on the Condition of the Poorer Classes in Ireland, Appendix G., Report into the State of the Irish Poor in Great Britain* (1836), p. IV.

¹⁶⁷ F. ENGELS, *The Condition of the Working Class in England*, Oxford World Classics, 1999, pp.101-105.

¹⁶⁸ R. GLEN, *Urban Workers in the Early Industrial Revolution*, London, Crook Helm, 1984, pp. 21-2; M. BUSTEED – R. HODGSON, *Irish Migrant Responses to Urban Life in Early Nineteenth Century Manchester*, in «Geographical Journal», n. 162, 1996, pp. 139-

there is ample evidence that, in the opening decades of the 19th century, Irish workers were at the forefront of trade unions and labour agitation in towns such as Bolton, Manchester and Stockport. It was alleged that after 1808 Irish immigrants played a part in virtually every major strike in the Lancashire cotton industry. In the 1830s, Manchester employers complained of a long history of strikes which were «almost entirely organized by the Irish»¹⁶⁹. The prominence of Irish workers in British labour agitation was also facilitated by pre-existing links between illegal trade societies in both countries. There were well-developed networks between journeyman «combinations» that crossed the Irish Sea and which dated from at least the mid-eighteenth century, and resembled the French system of «compagnons du devoir». This system enabled artisans to go «on the tramp» in both Britain and Ireland, with a regular correspondence existing between curriers, hatters, iron moulders and foundry men in both countries¹⁷⁰. In a parliamentary enquiry in 1824, evidence was provided of long-standing links between British and Irish journeymen societies in several trades, including a system of lending each other money that went back to the 1770s¹⁷¹.

52. In Liverpool it seems that the Irish, even when poor, were not initially segregated from the English or other migrant groups. P. LAXTON, *Liverpool in 1801*, in «Transactions of the Historic Society of Lancashire and Cheshire», n. 130, 1981, pp. 73-84. See also T. CROWLEY, *Scouse: A Social and Cultural History*, Liverpool, 2012, pp. 9, 19-21.

¹⁶⁹ Report of Col Fletcher, no date 1808, TNA PRO HO 42/95/ 5; Ralph Wright to Home Office, 25 May 1808, TNA PRO HO 42/95/ 288-90; R.A. Farington to Hawkesbury 4 June 1808 in A. ASPINALL, *The Early English Trade Unions*, Batchworth Press, London, 1949, p. 99; J. H. TREBLE, *The attitude of the Roman Catholic Church towards trade unionism in the north of England, 1833-42*, in «Northern History», n. 5, 1970; *Parliamentary Papers, Report into the State of the Irish Poor in Great Britain*, 1836, pp. 28, 62.

¹⁷⁰ For a recent study of tramping networks, see D. FINKELSTEIN, *Nineteenth-Century Print on the Move: A Perilous Study of Translocal Migration and Print Skills Transfer*, in *Theory and Practice in Book, Print and Publishing History*, edited by J. MCELLIGOTT-E. PATTEN, Basingstoke, 2014, pp. 150-166. For a classic study of the 'tramp' see E.J. HOBSBAWN, *The Tramping Artisan*, in «The Economic History Review», New Series, vol. 3, n. 3, 1951, pp. 299-320. For confirmation of tramping links that extended across the Irish Sea, see R.A. LEESON, *Travelling Brothers*, London, Allen & Unwin, 1979.

¹⁷¹ PP, *First Report from the select Committee on Artisans and Machinery*, H.C. 1824, n. 51, pp. 289, 292, 307, 426, 456, 461-2; see also J.W. BOYLE, *The Irish Labor Movement in*

Irish participation in English labour organisation was important. British journeymen's combinations and «friendly societies» provided the bedrock for building a revolutionary movement in the 1790s. While the nature of industrial dispute and its political overtones in these years is controversial, the very confusion over these links underscored the chameleon-like character of workers' combinations¹⁷². It is useful to recall Edward Thompson's observation that «any organized movement is likely to have fallen upon a minority of active spirits» and those with the courage and ability to organize a strike were likely to have been «no strangers to the rights of man»¹⁷³. There were also longstanding links between working-class radicals in Ireland and England, as during the 1790s the United Irishmen had been critical to building a revolutionary underground in Britain. Indeed, the United Irishmen have even been credited with enlarging the programme of British radicals to include total revolution by physical force. In the years 1796-1799, Irish agitators had been active not only in London, but throughout towns in Lancashire, Yorkshire and Lanarkshire. These Irish emissaries had included near legendary figures like Roger O'Connor and William Putnam McCabe (later described as a sort of «Emerald Pimpernel»)¹⁷⁴. But also critical to this process was James Coigly.

By early 1797, United Irishmen, mostly from the more radical Ulster faction of the movement, were increasingly active on the British mainland. Coigly arrived in Manchester bearing an official address from Ulster's United Irish leaders, promising imminent aid from France. He was assisted by fellow Ulstermen like James Dixon, a Belfast man now

the Nineteenth Century, Washington D.C., Catholic University of America Press, 1988, p. 14; J.D. CLARKSON, *Labour and Nationalism in Ireland*, New York, 1925, pp 116-119.

¹⁷² For adequate summaries of the various arguments about the conjuncture of radicalism and organized labour, see M. CHASE, *Early Trade Unionism*, London, 2000, pp 73-83; J. Rule, *Trade Unions, the government and the French Revolution 1789-1802*, in *Protest and Survival: Essays for E.P. Thompson*, London, 1993.

¹⁷³ E.P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, London, Gollancz, 1963, p. 546.

¹⁷⁴ M. ELLIOTT, *The "Despard Conspiracy" reconsidered*, in «Past and Present», n. 75, 1977, pp. 46-61; K. WHELAN, *Fellowship of Freedom: The United Irishmen and 1798*, Cork, Cork University Press, 1998, p. 33.

working as a manufacture in Manchester. Dixon had sworn the United Irishmen's oath in November 1796. In January 1797, he was appointed as delegate to Belfast to discover information to discover information on the French negotiations and to bring back copies of United oaths and tests, consolidating the links between Manchester and Belfast. In May 1797, reports sent to Whitehall claimed that 900 people in Manchester had taken the United Irishmen's oath. Coigley found ample support among local British radicals, including those who in the Manchester Corresponding Society would join the clandestine and explicitly republic «United Englishmen». He was assisted by Isaac Perrins, an innkeeper of the public house *The Engine*, at Ancoats Lane in Angel Meadows, Engels's «Little Ireland». Perrins was also otherwise employed by the firm Bolton & Watt as engineer. William Cheetham, a local employer, organised the followers into divisions, took care of finances, and raised a subscription to purchase arms for the United Irishmen, and to assist Coigley's journey to France (the remainder was paid by the London Corresponding Society). Another supporter was David Law, who kept «an ale house»¹⁷⁵. At the same time, in early 1797, the Scottish democrats were organizing along the structural lines of the United Irishmen, forming the United Scotsmen. Much like what happened in Ireland in 1793, the resentment and riots against the new Scottish Militia Act contributed to the spread of the United Scotsmen¹⁷⁶. One Waltern Brown from Cupar, in the Shire of Fife in Scotland, declared in October 1797 that societies in England and Scotland were organised «with a view to overthrow the present established Government & to seize all officers and magistrates». His declaration offers a window into a tight network of societies in which public houses are places where contacts were made and where the

¹⁷⁵ Deposition of Robert Gray by T. Bayley, 23 Mar. 1798, NA PC 1/43/136; M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., pp. 145-150.

¹⁷⁶ R. WELLS, *Insurrection: The British Experience 1795-1803*, London, Breviary Stuff Publications, 2013 [1983], p. 94-96. D. KEOGH, *An Unfortunate Man: James Coigley, 1761-98*, in «History Ireland», n. 2, Vol. 6, 1998, pp. 27-32; B. MCEVOY, *Father James Quigley, priest of Armagh and United Irishman*, in «Seanchas Ardmhacha», n. 2, 1970, pp. 247-259. On the 1793 anti-Militia riots in Ireland: Th. BARTLETT, *An End to Moral Economy: The Irish Militia Disturbances of 1793*, in «Past & Present», n. 99, 1983, pp. 41-64.

organisation spread. «This Society», he added, «extends over all Great Britain & Ireland & keeps up a communication both there & with France. [...] They [...] told the declarant that their intention was to form a Republic & that there were a hundred thousand people in the Army & in the Militia in England who had been sworn with the society & got a sign or mark by which they could make themselves known to one another»¹⁷⁷. Delegates were sent between societies and they recruited within the local regiment of the Windsor Forrester Cavalry stationed in the town, the tradesmen of Cupar as well as the workers in W. Geddis Factory. In the north of England and in the midlands, the same developments were compared by the *Nottingham Journal* with Defenderism, and indeed the strategy were the same: organisation in tight cells, infiltration of the military, drillings to prepare for an armed insurrection¹⁷⁸.

The picture that emerged is thus one of working-class politicisation and revolutionary commitment to the point that Marianne Elliott writes that Coigly «was introduced into working-class reform circles with an ease which suggests that the United system had already taken a firm hold»¹⁷⁹. She interprets these Irish-English links as a manoeuvre from the Ulster leaders of the United Irishmen «to fortify their position by pressure from the outside», further concluding that militant English republicanism corresponded to a violent and largely foreign tradition (one brought over from Ireland), and that the English movement would only be a decoy to maintain troops in England in case of an Irish insurrection¹⁸⁰. To the contrary, Coigly's actions show that he was instrumental in fortifying the transnational (Irish, English and Scottish) character of the republican movement by synchronizing the different cells and branches whose delegates attended the meetings organised at the occasion of his being in Manchester. He also bridged the gap between the plebeian and gentlemen components of the movements, securing the trans-class character of the United Irishmen-Defenders

¹⁷⁷ Declaration of Walter Brown, Cupar, Shire of Fife, [Scotland], 9 Oct. 1797, NA PC 1/40/A. 132. For similar developments in Perth, see Copy of Declaration of Robert Sands, 1797, NA PC 1/40/A. 132.

¹⁷⁸ R. WELLS, *Insurrection*, cit., pp. 101-102.

¹⁷⁹ M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., pp. 145-146,

¹⁸⁰ *IVI*, p. 150.

organisation by grafting it to the working classes of tradesmen of the industrial north of England and Scottish Lowlands. In other words, Coigly was aware of the necessity of a popular, working-class movement¹⁸¹.

The London government was dimly aware of these developments from 1798 (after Coigly's arrest), as report sent to the Privy Council shows: «The Combinations amongst Workmen, as well Manufacturing as others, have of late years advanced step by step to a System which calls for the timely aid of the Legislature»¹⁸². The report continues thus:

If Bricklayers – Carpenters – Clothdressers – Weavers – Shoemakers – Tailors – Cabinet Makers Labourers – Chuse to require an advance of Wages – an Accession of perquisite or to reduce the hours of Labour – Notice is given to the respective Masters that on such a day the required regulation must take place¹⁸³.

The report then describes the projected mode of action: a general strike, which would be supported by a «general purse» and noted the influence of the Irish tradesmen «associated under the denomination of Ticket Men» who protest violently against «new machinery» in the «West of England, Lancashire, Yorkshire», where «the destruction of the work by a mob» was observed. They also organised a «general sick club»¹⁸⁴. This report can be dated from 1798, given the place it occupies with other documents of the same year. It was arranged in a bundle to be examined before the Privy Council in preparation of the *Report of the Committee of the Secrecy of the House of Commons*, which surveyed the activities of republican and democrat secret societies in the Three Kingdoms, their overall organisation and links with revolutionary France through Hamburg. Published in March 1799, which resulted in the anti-combinations law of the same year. This report was contained in the same files as evidence concerning James Coigly, prepared by the government officials William Wickham, Richard Ford and William

¹⁸¹ See also R. WELLS, *Insurrection*, cit., pp. 99-100.

¹⁸² Observations respecting the combinations of workmen (copy), nd., NA PC 1/43/152.

¹⁸³ *IBIDEM*.

¹⁸⁴ *IBIDEM*.

King. These officials were working in the context of the British Alien Office, preparing material for examination for the Privy Council. This fact demonstrates that the British government took seriously the renewed threat of a revolutionary “Jacobin” and working-class movement, especially given its links with Republican France¹⁸⁵.

This attention to the necessity of a transnational and trans-class movement was due to Coigly’s own philosophy and outlook, which has been described as «closer to the egalitarianism of the Defenders than to the bourgeois radicalism of the United Irishmen»¹⁸⁶. This raises some interesting questions about the merger of the Defenders and the United Irishmen. But it also raises questions about the nature of Irish radicalism. For instance: to what degree did United Irish rhetoric (and the ambiguities within it) successfully appeal to urban workers and to what degree was this a cynical ploy by the United Irishmen? Certainly, as the United Irishmen expanded their popular base, the more socially radical their rhetoric had become. Several historians, notably Marianne Elliott and Nancy Curtin, have argued that, despite the addition of a populist dimension, the United Irishmen remained conventional in their views on economic rights and social reform¹⁸⁷. Elliott in particular is sceptical of the United Irishmen’s potential as social reformers, arguing that despite the «republicanisation of their political aims there was no corresponding extension of their social programme. By all accounts, therefore, the Irish people might have considered the changes involved in a United Irish republic as little more than a palace revolution»¹⁸⁸. In response, both Jim Smyth and James Quinn have argued that, while the United Irishmen’s social beliefs could be characterised as «unformed and contradictory», their focus on political reform did not preclude

¹⁸⁵ On the Alien Office as a counter-insurrection secret service and Wickham’s central role, see: E. SPARROW, *The Alien Office, 1792-1806*, in «The Historical Journal», vol. 33, 1990, pp. 361-384; M. DUREY, *William Wickham, the Christ Church Connection and the Rise and Fall of the Security Service in Britain, 1793-1801*, in «The English Historical Review», vol. 121, n. 492, 2006, pp. 714-745; M. DUREY, *William Wickham, Master Spy: The Secret War against the French Revolution*, Cambridge, Routledge, 2009.

¹⁸⁶ D. KEOGH, *An Unfortunate Man: James Coigly, 1761-98*, in «History Ireland», n. 2, vol. 6, 1998, p. 30.

¹⁸⁷ M. ELLIOTT *Partners in Revolution*, cit. p. 29.

¹⁸⁸ *IVI*, p. 228.

serious concern for social amelioration¹⁸⁹. Indeed, the two were seen as inseparable. Several United Irishmen believed that the economic grievances of the poor were created by the political system and could only be rectified by a reform of that system.

Moreover, such a large and heterogeneous revolutionary movement as the United Irishmen was bound to contain internal tensions, but these were more potential than actual. The ambiguities in eighteenth-century radicalism, particularly in the writings of someone like Thomas Paine, were sufficiently broad to mask conflicts of interest between different social groups. Both Quinn and Smyth have pointed out how economic liberalism and collectivist social policies could be reconciled in 1790s radical thought¹⁹⁰. Certainly some members of the United Irishmen did espouse a genuine sympathy for the economic plight of workers. For instance, Thomas Russell (a figure who in many ways resembled Coigly) is an example of a United Irishman who championed the rights of journeymen to form trade unions and to strike. Unlike many of his colleagues, Russell also foresaw some of the potential shortcomings of industrial growth, including the detrimental side-effects of factory work. In his journals, Russell denounced laws made by the rich that valued property more than human welfare and the common good, declaring that «property must be altered in some measure»¹⁹¹. Why should the views of someone like Coigly or Russell be considered less representative of the United Irishmen than its more socially conservative members?

In any case, few within the United Irish leadership foresaw how the unrestricted operation of the free market would not bring about a harmonious society of independent producers, but lead to wider

¹⁸⁹ J. SMYTH, *Men of No Property*, cit., p. 165.

¹⁹⁰ *IVI*, p. 166; J. Quinn, *The United Irishmen and Social Reform*, in «Irish Historical Studies», 1998, p. 200.

¹⁹¹ For Russells' advocacy of journeymen combinations see *Northern Star* 14 November 1793; for essay on industrial effects on the family see 'Draft essay by Russel' (TCD Sirr MSS 868/1 f.323); Russell's *Journals*, p.83 (9 July 1793). For a discussion of his views on these matters see J. QUINN, *Soul on Fire: A Life of Thomas Russell*, Dublin, Irish Academic Press, 2002, pp. 83-94.

inequalities¹⁹². Moreover, the economic individualism that characterised Painite radicalism appealed not only to middle-class entrepreneurs, but to journeymen too. The thought of both middle-class and lower-class radicals was essentially *pre-industrial* in more than just a technological sense. British and Irish artisans were still immersed in the dying culture of the guilds and craft manufacture. While they recognised the power of collective action, they could not yet view the world as starkly divided between labour and capital. The tradesmen and labourers who were radicalized in the 1790s did not yet have a concept of themselves as a unitary «class». However, the ideas embodied in artisan radicalism would nonetheless help produce a working-class discourse. Yet it is important not to mistake the popular radicalism of the 1790s as a form of “proto-socialism”. Instead, the radicals of the 1790s occupy a transitional position: they displayed an embryonic economic liberalism, but one complicated by a number of proposals for altering property relations.

«The British Islands shall form distinct republicks»: Coigly and the federation project (summer 1797-February 1798)

After leaving Manchester, Coigly was instrumental in convincing a significant number of London Corresponding Society members to fully commit to pursuing a domestic revolution to establish a republic, in conjunction with a greater revolutionary conspiracy involving Ireland. This alliance between the United Irishmen and the militant wing of the LCS was perhaps the most significant achievement of Coigly’s time in England, linking the Irish, North English and Scottish movement with the English metropolis. Moreover, this movement spreading throughout the Three Kingdoms was to be allied with revolutionary France.

When arriving in London, Coigly took part in the process of the radicalisation of the LCS, aided by the brothers John and Benjamin Binns as well as the most militant members of the society like Joseph Stuckey, John Bone, Thomas Evans, Robert Watson, Alexander

¹⁹² Arthur O’Connor in particular placed a great emphasis on the ability of a free market to encourage both virtue and individual independence. A. O’CONNOR, *The State of Ireland*, edited with an introduction by J. LIVESEY, Dublin, Four Courts, 1998, pp. 14-17, 62-66.

Galloway, Richard Hodgson, Dr. Thomas Crossfield, and Col. Edward Despard. Coigly arrived and offered an alliance with the UI. The Binns brothers had been tailor's apprentices in Dublin before coming to London in April 1794. They were key-actors into representing and helping the popular component of the LCS win control of the society over the more bourgeois or "respectable" element¹⁹³. Coigly had met Benjamin Binns in 1796. Together, they penned a very important «Memoir on the state of England, on insurrection in the Three Kingdoms and founding of republicks» that Coigly carried to France. This memoir, in the handwriting of Benjamin Binns, has often been cited but never truly quoted and analysed.

The memoir begins with a direct rebuttal of the myth of the "freeborn Englishman": «The English nation has been for many Years past cajoled by an imaginary freedom», blaming the «security given to Property» for this «tyranny under a mask», for which both the government and the so-called opposition who claimed «that no Nation on the Earth was so prosperous, so free as England» are responsible. Reaching back to the American war of Independence as «one of the first experiments of this system», identified as «war of the King and his Ministers against Liberty and [...] accordingly reprobated by every honest man», it was also responsible for leaving «the country involv'd in an immense debt and saddl'd with a vast standing army» – these two banes of republican liberty. The memoir continues with an examination of the state of the army, the Navy and the finances of the country, all three identified as instruments to further the despotism of the government, as the «middling class is nearly extinct» because of exorbitant taxes. To correct these wrongs, the memoir explains finally, societies were formed for the purpose of «reformation of the representative body», but since their members were «arrest'd, prosecut'd, imprison'd & ruin'd», 'an immense Armed force [...] constantly kept up against them, [...] watch'd by spies», the prospect of armed insurrection in conjunction with a French landing is wished for.

¹⁹³ For the schism within the popular, Painite part and the "aristocratic" reformist part of the society, and the role played by the Binns brothers, see E.P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, cit., pp. 153, 182-191; R. WELLS, *Insurrection*, cit., pp. 91-92, 157-167.

Only «a few opulent Individuals enrich'd by the spoils of their country may [...] dread its effect as it would let loose popular anger against them». The memoir finishes with a lucid and bold

conjecture [that] the French would on a [landing] publish a proclamation containing [the] following articles, which would inevitably insure success –

- 1.st – That the British Islands shall form distinct republicks
2. That these Republicks shall chuse their own form of Government
3. That Those who will join the Invaders shall have Arms provid'd
4. That no contribution shall be exacted, except the actual expenses of the Invasion¹⁹⁴.

Proposing a plan for a general insurrection which, aided by the French, would result in the formation of independent and sovereign republics in England, Scotland and Ireland, this memoir was brought forth to France by Coigly. Leaving London for Cuxhaven with the Rev. Arthur MacMahon, Coigly stayed in the Texel where the Dutch fleet was preparing for an invasion of England and Scotland¹⁹⁵. They continued to Paris where they arrived in September, delivering an address directly inspired by Binns's memoir. This address, signed by both the Catholic priest Coigly and Presbyterian Reverend MacMahon as «United Irishmen», cast their fight in a transnational light, asserting that they are in contact with the «revolutionary committee of England» who transmit the above message (points 1, 2 and 4). It also stresses that they are joined in their endeavours by the United Scotsmen¹⁹⁶.

However, a bitter rivalry broke out in Paris within the United Irishmen: the newly arrived refugees, among whom was Coigly but also the experienced French-Irish bureaucrat Nicolas Madgett, led by the veteran militant James Napper Tandy, freshly arrived from an American

¹⁹⁴ Paper carried by Coigly to Paris, in Binns' handwriting, Memoir on the state of England, on insurrection and founding of republics, NA PC 1/43/152.

¹⁹⁵ *Report of the Committee of Secrecy of the House of Commons*, London, John Stockdale, 1799, p. 24. On the Dutch invasion project see C.J. WOODS, *A Plan for a Dutch Invasion of Scotland, 1797*, in «The Scottish Historical Review», vol. 53, n. 155, 1974, pp. 108-114.

¹⁹⁶ James Coigly and Arthur MacMahon to the Executive Directory of the French Republic or the Minister for Foreign Affairs, 13 vendémiaire [sic] 6 Year of the Republic (4 October 1797), AD CPA 592, f. 43.

exile, urged for immediate action. Meanwhile the older emissaries like Theobald Wolfe Tone and Edward Joseph Lewines were more cautious, enjoying the confidence of some of the officials within the Directory. This rivalry has often been seen as a conflict between inflated egos, an interpretation reinforced by common stereotypes towards Irishmen, shared by the contemporaries, including Napoléon Bonaparte, then appointed as general-in-chief for the future invasion of England. Historians, dependent on the sources, have also contributed to this interpretation¹⁹⁷. Yet, behind this somewhat lazy historical analysis, a deeper conflict is perceptible: Tandy and his associates believed that the key to success laid in the internal insurrection in the Three Kingdoms and that the French invasion was the necessary spark for this general uprising while Tone and Lewines were eager to secure French help as a mean to insure that the popular uprising would remain as limited and contained as possible. In the end, Tone and Lewines defeated Tandy and Coigly's attempt at replacing them as interlocutors with the French Directory, a failure that convinced Coigly of two necessities: one, he had to go back to England and Ireland to consolidate the United movement in the Three Kingdom and prepare for a general insurrection, a revolution from within and not imported from without; two, Lewines should be replaced as the official representative of the United Irishmen to the Directory. This split was a prolongment of the conflict that had emerged within the United Irish leadership that Spring, which was continuing: Edward FitzGerald and Arthur O'Connor, faced with the ruthless repression of the government, urged for an immediate rising,

¹⁹⁷ The two main sources for this conflict are Theobald Wolfe Tone's journal entries of 25 November 1797 and of 3 March 1798, reporting a dinner that took place in the preceding autumn (Tone, *Writings*, vol. III, p. 178, pp. 197-199, 210-211) and the information by Samuel Turner (Downshire to __, [c. November 1797], Richardson [Turner] to Downshire, Hamburg, 19 November 1797, in C.J. WOODS, *Samuel Turner's Information on the United Irishmen, 1797-1798*, p. 193, 203-204). Both M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., pp. 170-171, *Theobald Wolfe Tone*, 2nd ed., Liverpool, Liverpool University Press, 2012, pp. 354-355; P. WEBER, *On the Road to Rebellion. The United Irishmen and Hamburg, 1796-1803*, Dublin, Four Courts, 1997, pp. 92-93 have used indiscriminately these sources without questioning them when the first (Tone) is clearly deeply jealous of his access to the halls of French power and the second (Turner) is an informer who delights in clearing his own name by incriminating and ridiculing his former associates.

which would prompt the French to come to help, and would also secure their position as natural leaders of the newly freed Ireland. In contrast, the rest of the United Irishmen's Directory, led by Thomas Addis Emmet, refused to act before the French invasion¹⁹⁸. This division confirms that FitzGerald and O'Connor were confident in the numbers of the United Irishmen and of the support of their brethren in Britain: to them the popular support of the peoples of Ireland, Scotland and England would ensure success. Yet, disowned by the central committee, they renounced their scheme in order to assuage the split within the United Irishmen and maintain unity based on the project of the establishment of establishing in Ireland «a free and independent republic»¹⁹⁹. The arrival of Coigly in Dublin at this time revived the scheme of an immediate, popular insurrection.

Coigly had left Paris on 16 November 1797 for Hamburg where he may have had contact with William Duckett, who had resided there since the summer²⁰⁰. He reached London just before Christmas 1797.

¹⁹⁸ The second conclusion can be deduced from Turner to Downshire, 17 November 1797 and J. B. Thompson [Bartholomew Teeling] to William Thompson [Arthur O'Connor], 23 October 1797, quoted in C.J. WOODS, *Samuel Turner's Information on the United Irishmen, 1797-1798*, pp. 199-201. On the Dublin split, see R. WELLS, *Insurrection*, cit., p. 157; M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., pp. 172-173. Both rely on the information of government spy L. MACNALLY, J.W. [MacNally] to John Pollock, 17 Dec. 1797, J.W. [MacNally] to __, 26 December 1797, NA RP 620/11/121/85 and 86.

¹⁹⁹ J. W. [MacNally] to __, 29 December 1797, 2 Jan. 1798, NAI RP 620/11/121/87 and 88.

²⁰⁰ Coigly's and Duckett's presence and meeting in Hamburg may be inferred from Turner's information, who was also there at this time: William Wickham to Edward Cooke, 16 March 1798, NAI RP 620/18A/11/3 (with a copy of the French passport of Coigly); Samuel Turner, 'List of patriots Emigrants at Paris', May 1798, in *Samuel Turner's Information on the United Irishmen, 1797-8*, edited by C.J. WOODS, pp. 216-220; P. WEBER, *On The Road to Rebellion*, cit., pp. 93-94; M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 145; R. Ó MUIRI, *Father James Coigly*, cit., pp. 139-145. The last two commit an error of reference and of datation concerning Turner's information, dating them of December 1797. The return of Turner to Hamburg can be asserted from Reinhard to Talleyrand, 30 brumaire an VI [20 Nov. 1797], AD CPH 112 f° 120. Interestingly, it is precisely at this moment, when Coigly passed through Hamburg, that Duckett's correspondence with the French government began anew and in which he detailed to the French minister of Foreign Affairs (Delacroix and then Talleyrand) the

There, he attended the meetings and contributed to the founding of the central revolutionary committee of the United Britons at the *Furnival's Inn* in Holborn, the centre of LCS revolutionary activity since Coigly's last visit, with Edward Despard, Edmund O'Finn (a Corkman and *protégé* of Arthur O'Connor), William Hamilton (a law student from Enniskillen, Co. Fermanagh, and close friend to Benjamin Binns), John and Benjamin Binns, Joseph Stockey and William Bailey (from Co. Down in Ulster and a member of the LCS since its founding in 1792) with Thomas Crossfield acting as secretary²⁰¹. The composition of the committee shows that the central elements of the United Britons were Irishmen and even Ulstermen and yet, as Benjamin Binns later testified, were appointed by delegates from the United English, Scotch, and Irish²⁰². The Committee met first on 3 January and then officially for the first time on 5 January 1798. However, Coigly, Benjamin Binns and Bailey had already left for Dublin as «deputies to the national Irish committee». Before leaving, Coigly and Arthur O'Connor, who had arrived in London shortly after Christmas, sent O'Finn and John Murphy (from Co. Armagh) to France through separate ways to bear there the news of the founding of the United Britons. Richard Watson, a former member of the LCS who broke away in June 1797 when the society refused to fully commit itself to supporting the naval mutinies, sent Henry Hastings, a LCS member who had recruited soldiers, to inform Léonard Bourdon, French emissary in Hamburg, and his secretary William Duckett, that secret societies were organised in England and Scotland and could summon 50.000 armed men in case of a French invasion among the 200.000 sympathizers of the cause of liberty²⁰³. He also had to convey the insurance that a French invasion

organization of the United Englishmen and Scotsmen and their links with the United Irishmen, mentioning also for the first time Edward Despard: Duckett to [Delacroix], 8 brumaire and VI [29 October 1797], Duckett to Talleyrand, 19 brumaire an VI [9 November 1797], AD CPA 592 ff 80-1, 84-5.

²⁰¹ Extract from a report on the United Britons, enclosed in John King to Edward Cooke, 12 January 1798, NAI RP 620/18A/14/1.

²⁰² Benjamin Binns's statement in answer to Madden's queries, 1843, TCD, Ms. 873, Madden Papers, 451.

²⁰³ On Léonard Bourdon's mission to Hamburg, see: M.J. SYNDENHAM, *Léonard Bourdon. The Career of a Revolutionary, 1754-1807*, Waterloo, Wilfried Laurier University

would instantly provoke a rising in Ireland and Scotland²⁰⁴. Coigly also worked with Valentine Lawless, Binns and James Powell, a former secretary of the LCS (and also a secret informer to the government), visiting the office of the *Courier* to supervise the printing of oaths and addresses²⁰⁵.

Coigly, Binns and Bailey brought with them to Ireland information in the form of letters, including one from James Napper Tandy to his son announcing the imminent French invasion²⁰⁶. Coigly also carried an address, written by LCS member and future Spencean Thomas Evans (with whom Coigly had sojourned while in London), from the United Britons to the United Irishmen. This address assured the United Irishmen of the desire to form a union with them to obtain the «emancipation of both countries»²⁰⁷. Coigly also brought with him a

Press, 1999, pp. 244-284; P. WEBER, *On the Road to Rebellion*, cit., p. 88-100. The significance of Bourdon's and Duckett's mission in Hamburg calls for a reassessment.

²⁰⁴ Bourdon [Duckett] to the Directory, Hamburg, 9 ventôse an VI [27 February 1798], AN AF III 57 doss. 225, p. 3; Bourdon [Duckett], 'Mémoire sur l'Irlande envoyé au ministre de la Police', 1 floréal an VI [20 April 1798], AN F7 6151 pl. 9, p. 47; Murphy's examination, taken by R. FORD, 2 November 1799, NA HO 100/87 f. 334-5; List of suspects (in French), NA FO 33/15 f. 172; Fourth examination of Henry Hastings, NA PC 1/43/152; [Edmund O'Fin], « Lettre sur la descente en Irlande », [14 octobre 1798], AN AF IV 1671 plaq. I p. 33. Marianne Elliott, *Partners in Revolution*, p. 176, asserts that Murphy's journey took place after O'Fin's, which is not the case.

²⁰⁵ James Powell is an informer for the government since 1796: NA HO 42/44, PC 1/23/38.

²⁰⁶ J. W. [Leonard MacNally] to __, 2 January 1798, J. W. [Leonard MacNally] to __, 3 Jan. 1798, NAI RP 620/11/121/88; J. W. [Leonard MacNally] to __, 6 February [1799 *recte* 1798], NA RP 620/7/74/7. A comparison between these three letters enables to date without any doubt the third one from 1798 and not 1799 as an archivist seems to have believed, adding the date in pencil. Moreover, it allows to identify Coigly as «the Person» who brought the letter from Tandy, and who «came directly from Paris to Hamburg to London to Dublin». Cf. M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 174; R. WELLS, *Insurrection*, cit., p. 160 who mistakenly believed that Coigly was present at the first meeting of the central committee of the United Britons when MacNally informs of his arrival in Dublin as soon as 2 January.

²⁰⁷ *United Britons to the United Irishmen*, 5 January 1798, in *Report from the Committee of Secrecy of the House of Commons*, Dublin, 1798, appendix XIV, p. 148-151. The date of 5 January indicates that Coigly, Binns and Bailey were sent over to Ireland even

potent symbol of revolution and insurrection: the new seal of the United Irishmen which serves as a passport to the French Directory: «the seal is a long oval Device, Britannia stealing the Crown from the Harp & cutting the strings whilst the Irish Mastiffs are sleeping»²⁰⁸. This description omits the revolutionary and republican dagger, which shows that the alliance between Britannia and the harp of Erin was to lead to the destitution of royalty (the crown) through the republican conspiracy



Fig. 1: *Seal of a certificate of membership in the society of the United Irishmen of London, (found during the arrests of 18 and 19 April 1798, NA PC 1/44/158)*

before the address had been formally approved by the central committee of the United Britons. Another address of the LCS «to the Irish Nation» exists, signed by R. T. Crossfield, president, and Thomas Evans, secretary, dated 30 Jan. 1798, NA PC 1/43/A. 155.

²⁰⁸ Extract from a report on the United Britons, enclosed in John King to Edward Cooke, 12 January 1798, NAI RP 620/18A/14/1. See also William Wickham to Edward Cooke, Whitehall, 7 March 1798 NAI RP 620/18a/11/2.

The imagery clearly reinforces the idea of the transnational revolutionary project: it is Britannia who removes the crown of royalty and colonial dependence from Ireland and thus makes her republican through insurrection (the dagger).

While Arthur O'Connor planned to print the United Britons' address in his newspaper *The Press* through the intermediary of his associate William Dowdall. Dowdall would receive a copy from Edward and Pamela FitzGerald, Binns and Coigly. After meeting with such United Irishmen leaders as Edward FitzGerald and Henry Jackson, they brought the news to the rest of Ireland, respectively to Cork and Belfast²⁰⁹. In the first week of February, Coigly left Ireland again for Manchester where he organised the working classes into the United Britons, promising them that the next time he would come, it would be to see «the tree of liberty planted in Manchester»²¹⁰. Back to London on 11 February, Coigly joined with Arthur O'Connor. Both planned to leave England for France bearing an address of the «secret Committee of England» to the French Directory and to replace Lewins whom they suspected of betrayal²¹¹.

The address of the United Britons is signed by Thomas Crossfield, President, and Thomas Evans, secretary, and dated «6 Pluviôse A[année] R[épublicaine] P[remière] [of] G[rande] B[retagne]» (first republican year of Great Britain). It urges France to invade England:

Affairs are now drawing to a great and awful Crisis; Tyranny, shaken to its Basis, seems about to be buried in its own Ruins. With the Tyranny of England, that of all Europe must fall. Haste then, Great Nation! Pour forth thy gigantic Force! Let the base Despot feel thy avenging Stroke, and let One

²⁰⁹ Arthur O'Connor to Edward FitzGerald, nd [February 1798] (enclosing two copies); O'Connor to Dowdall, nd [February 1798] (sending instructions and money for the Press: «I sent a copy of a pamphlet to Pamela. She will give it to you»), PC 1/43/153.

²¹⁰ M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 179-180; R. WELLS, *Insurrection*, cit., p. 157-167.

²¹¹ Benjamin Binns's statement in answer to Madden queries [1843?], TCD Madden Papers MS. 873/451: «What was his object then in purposing to go to France? To displace Lewins. He was commissioned by the Executive to supersede Lewins in Paris; whom they had good reason to believe were betraying the interests of Ireland into that of the British».

oppressed Nation carol forth the Praises of France at the Altar of Liberty. We saw with Rapture your Proclamations, they met our warmest Wishes, and removed Doubts from the Minds of Millions. Go on! Englishmen will be ready to second your Efforts. [...]

Already have the English fraternized with the Irish and Scots, and a Delegate from each now fits with us. The sacred Flame of Liberty is rekindled, the holy Obligation of Brotherhood is received with Enthusiasm; even in the Fleets and the Armies it makes some Progress – Disaffection prevails in both, and united Britain burns to break her Chains.

Fortunately, we have no Leader; Avarice and Cowardice have pervaded the rich, but we are not therefore the less united. Some few of the opulent have indeed, by Speeches, professed themselves the Friends of Democracy, but they have not acted; they have considered themselves as distinct from the People, and the People will, in its Turn, consider their Claims to its Favour as unjust and frivolous. They wish, perhaps, to place us in the Front of the Battle, that, unsupported by the Wealth they enjoy, we may perish, when they may hope to rise upon our Ruin. But let them be told, though we may fall through their criminal Neglect, they can never hope to rule, and that Englishmen, once free, will not submit to a few political Impostors. United as we are, we now only wait with Impatience to see the Hero of Italy, and the brave Veterans of the great Nation. Myriads will hail their Arrival with Shouts of Joy; they will soon finish the glorious Campaign! Tyranny will vanish from the Face of the Earth, and, crowned with Laurel, the invincible Army of France will return to its native Country, there long to enjoy the well earned Praise of a grateful World, whose Freedom they have purchased with their Blood²¹².

The rhetoric deployed here might seem at first glance pompous and empty, a «high sounding nothing»²¹³. However, its four-fold argumentation – the appeal to the French as the “Great Nation” fighting against despots, the trust they command through their proclamations, the fraternization between the three nations of England, Scotland, and Ireland, and the class struggle against the oppressing rich – is not only significant in what it tells us of how the popular movement conceived

²¹² Letter from the Secret Committee of England to the Executive Directory of France, 6 Pluviose [Year 6 – 25 January 1798], NA PC 1/42/143. The address is printed in the *Report of the Committee of the Secrecy of the House of Commons*, London, 1799, appendix X, pp. 73-74.

²¹³ M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., p. 181.

itself (and indeed, a working class fighting for its emancipation), but it must also be taken seriously when considering its appeal to an international brotherhood fighting for liberty against tyranny.

This is exactly what the British government feared. For this reason, O'Connor and Coigly were watched while in London. William Pitt was especially eager to incriminate O'Connor in order to compromise the Whig opposition and their leader, Charles James Fox. On 27 February, O'Connor, Coigly, Arthur O'Leary (O'Connor servant), John Allen (a *protégé* of Edward FitzGerald), and John Binns were arrested at the *King's Head*, a tavern in Margate, Kent, en route to France. O'Leary managed to get rid of several compromising papers, including the certificates of the United Britons and their seal, but the Bow Street runners found the address in Coigly's coat. In the wake of this arrest a wave of arrests swept through the popular societies throughout England and Ireland, most notably in several public houses in London on the 18 and 19 April as several delegates of the LCS and of the United Britons were meeting to discuss a merger²¹⁴. The ensuing trial at Maidstone was framed by the government as an ideological one: lacking evidence against O'Connor, the government is anxious to use the trial as a powerful propaganda tool, framing the conspiracy as a Catholic, plebeian, brutal plot which would have threatened the existing order (of course) and civilisation itself. The message is clear: the Irish and the Catholic are inimical to society. In a letter to under-secretary Edward Cooke, William Wickham explained that the desire to put forward Coigly's identity as a Catholic Irish priest came explicitly from George III²¹⁵.

The trial is therefore a turning point, one when the imagery of the Irish took on a new form which is perhaps best encapsulated by genius

²¹⁴ Delegates of the Lond[on] Corresponding Society apprehended in a Committee at Crave, House, Drury Lane, 19 April 1798; United Englishmen taken at a Meeting at the George in Compton Str., Clerkenwell; United Men taken at meetings at Manchester, March 1798, NA PC 1/44/158; M. ELLIOTT, *Partners in Revolution*, cit., pp. 182-189.

²¹⁵ William Wickham to Edward Cooke, Whitehall, 7 March 1798 NAI RP 620/18a/11/2. See NA TS 11/689 and Th. B. HOWELL-Th. J. HOWELL, *A Complete Collection of State Trials and Proceedings for High Treason*, London T. C. Hansard, 1819, vol. XXVI, pp. 1191-1432; vol. XXVII, pp. 1-255.

satirist James Gillray's powerful caricature of the arrests published on the following day .



Fig. 2: James Gillray, *London Corresponding Society alarm'd, - vide guilty conscience*, hand-coloured etching and aquatint, London, Hannah Humphrey, 20 April 1798, National Portrait Gallery D12634.

Six republicans are seated around a table, listening with anxiety as the president reads from the newspapers about the arrests of O'Connor,

Binns, Evans and Coigly. The president, with the liberty cap, is immediately identified as a «jacobin». At the foot of his seat, the open book is the «Proceedings of the LCS», listing «T. Firebrand, secretary. Delegates: Forging Sam, Barber Joe, Dick Butcher, Filching Ned, Dissenting Nick, Sheepiness Will, Seamping Jack, Cut down Liam», all of them identified by the tools of their trade («Joe» with a barber plate and scissors, and a comb behind his ear; next to him «Dick» with a knife at his belt, etc.). It's a potent counterrevolutionary vision of a proletariat of republican tradesmen who meet in dim candlelight in back rooms or cellars (a reference to the meetings at the *Furnival's Inn*) and who play the part of revolutionaries, adoring such figures as Thomas Paine and John Horne Tooke (whose portraits are on the wall). This working-class underworld is literally monstrous: the features of the conspirators are vulgar, and their faces have a clear racial undertone. To our knowledge, this is the first time that Gillray used these features to depict popular classes and which he then will systematically use to represent Irishmen (especially during the Irish Rising in the following summer of 1798)²¹⁶. Their full lips and swarthy complexions are a conscious attempt at assimilating the working classes with Irish and the Irish with African slaves. The workers are tainted by their association with Irishmen. Just as the slaves in Haiti rose up for their liberty, sending waves of panic and provoking frightened stories of pillage and massacres throughout the Atlantic world, the «Irishicised» working tradesmen are therefore racialised for conspiring in conjunction with the United Irishmen. Gillray transforms a political assimilation (the struggle for liberty) into a racial one. In this sense, Gillray is a precursor of that enduring 19th-century imagery of ape-like Irishmen, assimilated with African slaves. The presence of Coigly in this caricature is essential: Catholicism («popery»), as a religion of slaves in the Protestant mindset, is used to bridge the gap between Irish and Africans as both are essentially slaves²¹⁷.

²¹⁶ J. GILLRAY, *United Irishmen upon Duty' and United Irishmen in Training*, London, Hannah Humphrey, 12-13 June 1798.

²¹⁷ On the images of the Haitian revolution: A. E. GÓMEZ, *Images de l'apocalypse des planteurs*, in «L'Ordinaire des Amériques», n. 215, 2013, on-line: <http://journals.openedition.org/orca/665>; R. HÖRMANN, *Thinking the "Unthinkable"? Representations of the Haitian Revolution in British Discourse*, in *Human*

Conclusion

On 7 June 1798, James Coigly was hanged at Pennington Heath, near Maidstone, Kent, the only one sentenced to death during the Margate arrests trial. Before his execution, he wrote seven letters, composed as seven epistles in which he endorsed the accusation against him as a Catholic priest and presented himself as an innocent religious man who always had worked for peace and understanding between factions and peoples (which is, in a sense, true), and denying that he was the bearer of the incriminating address to the French Directory (which may also be technically true). In the aftermath of his execution, Coigly was revered as a martyr both of religion and of liberty, uniting again in his person Catholicism and republicanism. The «Patriot Priest» was remembered alongside other martyrs such as William Orr²¹⁸. Yet, after the bitter failure of the 1798 Rising, and despite occasional resurgences, his memory soon faded as it offered too great an evidence for accusations levelled with the likes of ultra-Protestant Sir Richard Musgrave. Musgrave framed the «Rebellion» as a «papist» plot in league with France while the Irish Catholic hierarchy, who had found a

Bondage in the Culture Contact Zone. Transdisciplinary Perspectives on Slavery and its Discourses, edited by R. HÖRMANN-G. MACKENTHUN, Berlin, Waxmann, 2010, pp. 137-170. On the invention of an «iconoirlogie» in these crucial years of the «scientific» racial turn: P. SERNA, *Tenir les Noirs à l'oeil. Hypothèse pour une "iconoirlogie"*, in «Annales historiques de la Révolution française», n. 395, 2019, pp. 171-191. On how the Irish were associated with African slaves in the 19th century: N. IGNATIEV, *How the Irish Became White*, New York, Routledge, 1995; G. K. PEATLING, *The Whiteness of Ireland under and after the Union*, in «Journal of British Studies», vol. 44, n. 1, 2005, pp. 115-133.

²¹⁸ For an example of a popular song, see *The Patriot Remembered*, NA PC 1/43/152. This song was printed in November 1798 in London and was supposed to be brought forth to rebel leader Joseph Holt in the Wicklow mountains by smuggler Michael Doyle (who was arrested). The song finishes with: « But while the Nations around admire/ And wonder at the fight/ With anguish keen, my Souls on fire/ for MARTYR'D COIGLY's fate/ Oppressed with grief Dame Nature sate/ And wept o'er him she trained/ Whom as the form'd a HERO GREAT/ The Die she ne'er retained.

«Thou friend of Man, and foe to strife/ By *Perjury* base, consigned/ To Yield thy spotless, Virtuous life/ Thus manly and resigned/ Thy Godlike deeds, shall far ouvie/ All Tyrant's baneful Charter/ Let Erin ne'er forget the Day/ That Coigley died a Martyr».

compromise with the government, excommunicated rebel priests as «drunkards» and the «dejections» of the Church²¹⁹. In the 1810s and 1820s, in the context of the post-Union Ireland and of the Catholic campaign led by Daniel O’Connell, the participation of Catholics in the Rising was downplayed in order to stress their loyalty and compatibility with the British imperial project²²⁰.

With this forgetfulness, the developments in which Coigly had been instrumental were also forgotten: the United Irishmen-Defenders merging in 1795-1796, the creation of the United Englishmen and United Scotsmen in 1797, merged into the United Britons in 1797-1798. Indeed, all these developments were structures designed to forge a transnational and popular movement, tying together the working tradesmen in Ireland, Scotland and England, creating a tight network of interconnected cities with Dublin, Belfast, Glasgow, Edinburgh, Manchester and London acting as nodes with their surrounding hinterlands. This transnational, popular organisation was allied with the French Republic in the hope of transforming it into an international federation of independent republics. Finally, Coigly also crucially bridged the gap between Catholics and Protestants. From this picture it is possible to assert that Coigly was a key-actor in the making not of an «English» working class, but of a transnational working-class consciousness, along original lines, blending republicanism with Catholicism and class awareness and with revolutionary activism. In this sense, it is certainly not a coincidence that where he planted the «tree of liberty», that this tree sprouted, with William Duckett as soon as 1792 in Paris, or the many working men and women who drove the creation of the workers movement in the 19th century in cities like Manchester.

²¹⁹ R. MUSGRAVE, *Memoirs of the Different Rebellions in Ireland, from the Arrival of the English: Also, a Particular Detail of that which Broke out the XXIIID of May, MDCCXCXVIII; with the History of the Conspiracy which Preceded it*, Dublin, 1801; K. WHELAN, *98 after ‘98: the Politics of Memory*, in ID., *The Tree of Liberty*, cit., pp. 133-175.

²²⁰ L. COLANTONIO, *L’impossible rencontre : nationalistes irlandais et républicains français dans la première moitié du XIXe siècle*, in «La Révolution française», n. 11, 2016, on-line: <http://lrf.revues.org/1683>.

Competizione imperiale, repubblicanesimo e reti transfrontaliere: la Rivoluzione francese nel Paese Basco spagnolo¹

Andoni ARTOLA RENEDO
Università dei Paesi Baschi
andoni.artola@ehu.eus

Alvaro ARAGÓN RUANO
Università dei Paesi Baschi
alvaro.aragon@ehu.eus

Sembra ormai esistere un certo consenso sull'attendibilità di un approccio di ricerca transnazionale volto ad indagare le vicende rivoluzionarie coniugando studi microanalitici ad indagini globali². Da questo punto di vista, il caso specifico che qui sarà analizzato, ossia quello del Paese Basco spagnolo, risulta, per quanto poco noto al di là

¹ Questo lavoro è stato realizzato nel quadro del programma di ricerca del Ministero spagnolo dell'Economia e della Competitività HAR2017-84226-C6-5-P: *Los cambios de la modernidad y las resistencias al cambio. Redes sociales, transformaciones culturales y conflictos, siglos XVI-XIX*. Esso è il frutto di un lavoro congiunto delle unità di ricerca del Sistema Universitario dei Paesi Baschi, *Sociedad, poder y cultura (siglos XIV a XVIII)* (IT896-16) e *País Vasco, Europa y América: vínculos y relaciones atlánticas* (IT938-16). L'articolo è stato tradotto in italiano da Angela De Pinto Giaume.

In questo lavoro, si è deciso di utilizzare l'espressione «Paese Basco» e non «Paesi Baschi», in quanto si vuole far riferimento alla regione storica e culturale estesa in Francia ed in Spagna, e non solamente all'attuale regione autonoma composta dalle tre province di Biscaglia, Guipuzcoa et Álava. Per questo, quando ci si riferirà all'insieme di queste tre province, si utilizzerà l'espressione «Paese Basco spagnolo» o «province basche».

² D.A. BELL-J. INNES-A. JOURDAN-M. KACI-A. KARLA-A. LIGNEREUX-U. PLANERT-P. SERNA-C. THIBAUD, *L'âge des révolutions: rebonds transnationaux*, in «Annales Historiques de la Révolution Française», CCCXCVII (2019), pp.193-223.

della storiografia spagnola, alquanto interessante per diversi ordini di motivi³.

Innanzitutto, tale studio permette di approfondire la ricezione, l'assimilazione e/o il rifiuto del progetto rivoluzionario anche oltre le frontiere francesi. Naturalmente si sarebbe potuto prediligere uno stato-nazione, come l'attuale Spagna, ma la monarchia spagnola d'*Ancien Régime*, costituita da un insieme composito di corpi ed istituzioni, non si presta necessariamente ad un'analisi come quella che si vuole presentare in questa sede. Ed una simile analisi estesa a tutta la penisola iberica è ancora meno possibile per quanto riguarda l'ultimo decennio del XVIII secolo, dal momento che non tutte le regioni della monarchia spagnola furono influenzate dalla Rivoluzione in egual misura, anzi reagirono ad essa in modi molto diversi. Pertanto, una generalizzazione porterebbe sicuramente ad una semplificazione che non aiuterebbe a comprendere in profondità la partecipazione di quei territori agli eventi rivoluzionari.

In secondo luogo, va precisato che, come noto, il Paese Basco costituiva un'area culturale e politica geograficamente piuttosto estesa e collocata su entrambi i lati della catena pirenaica: di fatto, la libertà del popolo basco rispetto all'assolutismo monarchico costituiva potenzialmente un elemento di unificazione per province che erano in parte spagnole e in parte francesi. Nel 1785, ad esempio, in un *Essai sur la noblesse des Basques* pubblicato a Pau si escludeva con convinzione il

³ La bibliografia disponibile in francese si limita fondamentalmente a: P. VILAR, *Quelques aspects de l'occupation et de la résistance en Espagne en 1794 et au temps de Napoleon*, in *Occupants-occupés, 1792-1815*, Bruxelles, Université Libre, 1969, pp. 221-256; L. DOMERGUE, *Note sur l'occupation française des provinces basques au temps des guerres de la Convention (1794-1795)*, in «Revista de História das Ideias», X (1988), pp. 69-99; J.-R. AYMES, *L'Espagne et la Révolution Française: les réponses régionales*, in *Voir, comparer, comprendre. Regards sur l'Espagne des XVIII^e et XIX^e siècles*, J.-R. AYMES, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, pp. 121-150; A. ELORZA, *L'invasion des Provinces Basques. La guerre de la Convention face à l'Espagne*, in *L'image de la Révolution française*, dirigé par M. VOVELLE, Oxford, 1989. Sfortunatamente non ci è stato possibile consultare la tesi di J.C. RIVET, *L'annexion des provinces basques par le gouvernement français, notamment le Guipuzcoa, 1793-1795*, discussa all'Institut d'Histoire de la Révolution Française (Paris 1 Panthéon-Sorbonne). Sulla mancanza di interesse della storiografia francese per la guerra della Convenzione contro la Spagna si veda anche G. DUFOUR, *La historiografía francesa y la guerra de la Convención*, in «Studia Historica. Historia Moderna», XII (1994), pp. 17-22.

possibile intervento del Fisco reale in Navarra e soprattutto si sosteneva che l'antico Regno facesse parte di una comunità ancestrale, quella basca, da sempre libera, discendente da quei cantabri che avevano prima combattuto l'Impero romano e poi avversato qualsiasi forma di dominazione feudale. Secondo l'autore, quindi, si trattava di una comunità dotata di leggi proprie e fondata su un modello sociale privo di distinzioni di ceto, poichè tutti i suoi abitanti erano nobili. Questo popolo, a seconda della diversa collocazione spaziale, aveva volontariamente aderito sia alla monarchia spagnola che a quella francese, diventandone parte integrante, ma comunque conservando una serie di prerogative culturali e linguistiche molto pronunciate, oltre che costumi propri ed istituzioni democratiche *ante litteram*. Si potrebbe pertanto parlare di una sorta di repubblicanesimo *sui generis* potenzialmente compatibile con la Rivoluzione. Composto sulla base di documenti raccolti da un nobile basco francese, il saggio era stato redatto da un monaco benedettino, Don Sanadon, che poi negli anni della Rivoluzione sarebbe divenuto vescovo costituzionale nei Bassi Pirenei. Inoltre, il testo era poi stato tradotto in spagnolo da un prete eterodosso di nome Diego de Lazcano, che sarebbe in seguito divenuto un sostenitore della causa repubblicana francese nel Paese Basco di Spagna⁴.

Questo legame tra i rivoluzionari delle due aree costituisce un terzo fattore d'interesse, che mostra ulteriormente la rilevanza del nostro caso di studi: il Paese Basco fu l'unica regione della penisola iberica in cui, a seguito dell'invasione di una delle sue province nell'agosto del 1794, l'amministrazione repubblicana francese riuscì ad imporsi realmente. Per quanto si sia molto scritto su questo episodio, il pregiudizio ideologico gravante sul suo conto e la scarsità di fonti in grado di consentire l'analisi dell'esercizio quotidiano del potere nella zona occupata rendono quella presenza una vicenda ancora poco chiara⁵.

⁴ ANONIMO [DON SANADON], *Essai sur la noblesse des Basques. Pour servir d'introduction à l'Histoire Générale de ces Peuples*, Pau, Vignancour, 1785. L'anno seguente fu pubblicata l'edizione spagnola dal titolo *Ensayo sobre la nobleza de los bascongados, para que sirva de Introduccion a la Historia general de aquellos Pueblos*, traduzione di D. LAZCANO, Tolosa, Lama, 1786.

⁵ Sul tema ci si limita a citare di seguito i contributi più importanti: F. LASALA, *La separación de Guipúzcoa y la Paz de Basilea*, Madrid, Establecimiento Tipográfico de

Ci sembra di fondamentale importanza situare il nostro oggetto di studio nel contesto storico della competizione imperiale che animava i rapporti fra la Monarchia spagnola, la Gran Bretagna e la Francia. Già all'epoca, uno dei testimoni diretti dell'invasione dei repubblicani francesi quale Ignacio Vincente Sarasti interpretò la Rivoluzione come un epifenomeno della successione ciclica degli imperi⁶. Più di recente, José Maria Portillo ha ritenuto indispensabile tenere conto di queste logiche imperiali nello studio del Paese Basco⁷. Ricordiamo che il controllo della regione fu un elemento alquanto importante nei negoziati che nel 1795 portarono alla pace di Basilea, in quanto, come si vedrà, la restituzione di tale territorio alla Corona spagnola implicò la cessione di Santo Domingo alla Repubblica francese.

In ultimo luogo, l'incontro con la Rivoluzione sconvolse i rapporti di potere su scala locale e contribuì in modo decisivo alla crisi delle strutture d'*Ancien Régime* presenti nell'area. Anche per questo, l'eminente antropologo Julio Caro Baroja ha fatto coincidere la guerra contro la Rivoluzione con l'inizio di una crisi di civiltà, ossia con un ciclo

Fortanet, 1895; J. GOÑI, *La Revolución francesa en el País Vasco: la guerra de la Convención (1793-1795)*, in *Historia del Pueblo Vasco*, III, San Sebastián, Erein, 1979, pp. 5-69; A. ELORZA, *Los vascos y la revolución francesa*, in «Revista de História das Ideias», X (1988), pp. 101-103; J. M. PORTILLO, *El País Vasco: el Antiguo Régimen y la Revolución*, in *España y la Revolución*, J.-R. AYMES, cit., pp. 238-282. Ci sia consentito citare anche A. ARAGÓN, *La Guerra de la Convención, la separación de Guipúzcoa y los comerciantes vasco-franceses y bearneses*, in «Pedralbes», X (2011), pp. 167-229. Importante anche lo studio di C. CHICO, *Actitudes políticas en Guipúzcoa durante la Guerra de la Convención (1793-1795)*, tesi presentata all'Uned, 2012, disponibile on-line su: <http://espacio.uned.es/fez/view/tesisuned:GeoHis-Cchico>. Purtroppo, le ultime pubblicazioni in lingua straniera su tale periodo non trattano affatto queste vicende: P. RÚJULA, *Patriotisme monarchique et pouvoir absolu pendant la guerre d'Espagne contre la Convention (1793-1795)*, in «Siècles», XLIII (2016), on-line su: <http://journals.openedition.org/siecles/3023>; ID., *International War, National War, Civil War: Spain and Counterrevolution (1793-1840)*, in *Republics at War, 1776-1840. Revolutions, Conflicts and Geopolitics in Europe and the Atlantic World*, edited by P. SERNA-A. DE FRANCESCO-J. MILLER, New York, Palgrave, 2013, pp. 241-259.

⁶ J.R. CRUZ MUNDET (ed.), *Memoria de la Revolución Francesa y de la guerra de España por la parte de Navarra y J Guipúzcoa en los años 1793, 1794 y 1795*, San Sebastián, Diputación Foral de Gipuzkoa, 1993, p. 63.

⁷ J.M. PORTILLO, *Imperialización de la Monarquía y foralidad a finales del siglo XVIII*, in «Iura Vasconiae», XV (2018), pp. 195-217.

«catastrofico» per la società tradizionale basca che, dopo ben tre secoli d'integrazione sostanzialmente pacifica nell'Impero spagnolo, sul finire del XVIII secolo dava i primi segni del suo irreversibile crollo⁸.

Per analizzare questi avvenimenti si ritiene utile partire dagli attori sociali. Infatti, lo studio della rete di contatti stabilitisi tra mercanti, uomini politici, patrizi e burocrati del Paese Basco spagnolo con quelli operanti nei territori francesi aiuta a comprendere meglio sia le modalità di ricezione locale della Rivoluzione, sia le reazioni che – dalla cooperazione con il governo repubblicano alla frattura in seno alla società basca – gli eventi francesi avrebbero presto innescato⁹.



Fig. 1 - Carta del golfo di Biscaglia, del nord della penisola iberica e delle province basche di Spagna e Francia (Biscaglia, Guipuzcoa, Alava, Navarra, Labourd, Bassa Navarra, Soule)

Il primo contatto: l'incontro con la Rivoluzione

La posizione frontiera dei territori analizzati influì in maniera rilevante sulla ricezione delle prime notizie relative alla Rivoluzione francese. Nelle principali zone commerciali quali Bilbao e San Sebastian queste informazioni furono accolte con un certo entusiasmo da alcuni abitanti, mentre altri ne furono atterriti. Dal canto suo, la Corona spagnola impose un regime del silenzio che impedì la diffusione di ogni tipo di informazione sugli eventi che andavano prendendo forma nella vicina monarchia francese. Dall'autunno del 1789, furono confiscati

⁸ J. CARO, *Cultural Cycles and Basque Identity*, in *The Selected Essays of Julio Caro Baroja*, Reno, Center for Basque Studies, 2011 [edizione spagnola 1981-1982], pp. 79-96. Per studi più recenti, si veda J. PESCADOR, *The New World inside a Basque Village. The Oiartzun Valley and its Atlantic Emigrants, 1550-1800*, Reno, University of Nevada Press, 2004, pp 127-129.

⁹ Abbiamo affrontato quest'aspetto in Á. ARAGÓN, *Motivaciones políticas, comerciales, familiares y personales en torno a la separación de Guipúzcoa durante la guerra de la Convención*, in «Jura Vasconiae», XIV (2017), pp. 141-170.

tutti gli oggetti che potevano evocare gli eventi rivoluzionari (stampe, manoscritti, volantini e persino i berretti frigi). Fu anche proibito qualsiasi genere di manifestazione e poi furono addirittura posti sotto sorveglianza tanto i luoghi di sociabilità pubblici come i caffè quanto le riunioni private¹⁰. La Corona cominciò a far ricorso all'Inquisizione, la cui attività, riattivatasi in particolare nelle città portuali e nelle zone di frontiera, venne a sua volta rinforzata dal consolidarsi della ritrovata intesa fra Trono ed Altare. La Rivoluzione francese, insomma, divenne la "nuova eresia" che rimise in moto un'istituzione, quale appunto l'Inquisizione, che, soprattutto grazie alla sua fitta rete di impiegati e delatori locali, intensificò subito sia il controllo di libri già messi all'indice, sia la censura dei nuovi discorsi rivoluzionari e di tutti quei testi giudicati lesivi nei confronti della Corona¹¹.

Tuttavia, questo sforzo di reprimere lo slancio rivoluzionario si rivelò sostanzialmente impotente di fronte all'arrivo incessante nella regione di opuscoli, giornali, stampe ed altri oggetti sulla Rivoluzione¹². Del resto, non poche testimonianze scritte continuavano ad arrivare regolarmente nelle capitali delle tre province basche (la Biscaglia, la Guipuzcoa, l'Alava). A Bilbao, in particolare, esse giungevano proprio in concomitanza con gli eventi parigini tanto che diversi abitanti decisero di abbonarsi a giornali come il *Mercuré Universel* o la *Gazette Nationale*¹³. A San Sebastian, la circolazione di pubblicazioni francesi fu intensa, tanto che, già nell'ottobre del 1789, il commissario del Sant'Uffizio parlò di una vera e propria «inondazione» di scritti sospetti cominciata proprio nel mese di luglio. Secondo tale testimonianza, molti

¹⁰ L. DOMERGUE, *Le livre en Espagne au temps de la Révolution Française*, Lyon, Presses Universitaires, 1984, cap. 1; A. ELORZA, *El temido árbol de la libertad*, in, *España y la Revolución...*, J.R. AYMES, cit., pp. 69-117.

¹¹ M. TORRES ARCE, *Inquisición, regalismo y reformismo borbónico. El Tribunal de la Inquisición de Logroño a finales del Antiguo Régimen*. Santander, Universidad de Cantabria, 2006, pp. 183-185; ID., *Represión y control inquisitorial a finales del siglo XVIII: el caso del Tribunal de Logroño*, in «Cuadernos de Ilustración y romanticismo», XIII (2005), pp. 253-296.

¹² M. DEFOURNEAUX, *Inquisición y censura de libros en la España del siglo XVIII*, Madrid, Taurus, 1973, pp. 70, 112-115, 127, 129-130.

¹³ I. REGUERA, *La Inquisición*, in *Bizkaia (1789-1814)*, Bilbao, Diputación, 1989, pp. 111-127.

francesi residenti nella città leggevano questi scritti ed esaltavano apertamente le notizie in essi contenute ed i decreti dell'Assemblea Nazionale. Qualche mese più tardi, ancora, lo stesso commissario condannò con veemenza le riunioni tenutesi in un caffè in cui giovani locali e alcuni militari «parlavano con libertà [...] di Religione e degli eventi di Francia»¹⁴.

Dal 1789 al 1791 l'Inquisizione sequestrò a Bilbao diverse copie della *Gazette Nationale*, del *Mercure Universel*, degli *États Généraux*, del *Journal de Genève*, ed anche alcuni manoscritti di cronache della rivoluzione e diversi numeri dell'*Assemblée Nationale*. Furono rinvenuti altresì una copia del saggio intitolato *Adresse aux amis de la Constitution*, una *Lettre pastorale* di Don Sanadon e le *Considérations sur les gouvernements* di Jean-Joseph Mounier. Ma fu soprattutto a San Sebastian che le confische attuate dall'Inquisizione furono particolarmente abbondanti, dato che furono rinvenute decine di numeri dell'*Année de la Fenille Villageoise*, del *Courier Français* e del *Bulletin et Journal des Journaux*, oltre che copie dell'*Histoire Générale et particulière des Religions*, di un *Discours prononcé au Club des Jacobins* e di diversi altri indirizzi all'Assemblea Nazionale. Tutti scritti, questi, che, secondo gli inquisitori, suscitarono grande entusiasmo fra la popolazione locale¹⁵.

Inoltre, va detto che le pubblicazioni ed i manoscritti fatti circolare fra i due paesi non furono gli unici strumenti di informazione. Gli emigrati provenienti dalla Francia, infatti, riportavano personalmente le loro esperienze anche a voce e, per quanto si trattasse per lo più di considerazioni critiche nei confronti della Rivoluzione, esse erano comunque considerate dalla burocrazia spagnola piuttosto pericolose, in quanto forte era la convinzione che le reazioni contro-rivoluzionarie potessero in un certo senso servire da strumento di propaganda della causa democratica. Alcuni aristocratici francesi, poi, si stabilirono nel

¹⁴ P. MIRANDA DE LAGE-DAMÓN, *Las publicaciones francesas en Gipuzkoa en tiempo de la Revolución francesa*, in *Hace 200 años en Gipuzkoa*, San Sebastián, Diputación Foral, 1993, pp. 32-49; A. OTAZU, *La Inquisición y la Revolución francesa en el País Vasco (1789-1796)*, in *La burguesía revolucionaria vasca a fines del siglo XVIII*, San Sebastián, Txertoa, 1982, pp. 105-142.

¹⁵ J.I. TELLECHEA, *La Revolución francesa en el País Vasco. Secuestro de impresos revolucionarios por la Inquisición*, in «Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País», XXIII (1967), pp. 45-53; L. DOMERGUE, *Le livre...*, cit., p. 208.

nord della Spagna ed organizzarono addirittura un esercito contro-rivoluzionario, che comunque si sarebbe poi rivelato poco pericoloso¹⁶.

Del resto, proprio un'emigrazione di massa, quella del clero refrattario francese rifugiatosi oltre confine a seguito della proclamazione della Costituzione Civile, contribuì, a partire dal 1791, a diffondere nella penisola iberica una lettura ferocemente critica degli avvenimenti rivoluzionari. Da questo punto di vista, le province basche e la Navarra fecero registrare la più alta concentrazione di preti provenienti soprattutto dalle zone dell'ovest e del sud-ovest della Francia¹⁷. Certo, è difficile oggi cogliere fino in fondo il peso dell'influenza esercitata da tali ecclesiastici, ma essa fu senza dubbio molto rilevante, come testimoniato dal fatto che si procedette a stretto giro ad isolare tali preti per evitare la propogazione dei loro racconti sulla Rivoluzione.

Il contesto locale

Finora ci si è soffermati sui canali principali che fecero giungere le notizie della Rivoluzione francese nel Paese Basco spagnolo. A questo punto, occorre chiedersi come tali voci furono accolte in quei territori, e farlo nella consapevolezza che per dare a questo interrogativo una risposta adeguata è necessario mettere da parte alcuni pregiudizi. A tal riguardo, una delle tesi avanzate più di frequente riguarda il carattere intrinsecamente controrivoluzionario delle regioni che parlavano il patois o idiomi locali: secondo tali tesi, queste regioni avrebbero sviluppato una cultura comunitaria molto forte, oltre che una struttura gerarchica e paternalistica che, fondata su solidi legami di parentela, si sarebbe spontaneamente opposta a qualunque processo di trasformazione politica e sociale. L'accanita difesa dei privilegi registratasi nelle province basche francesi durante la prima parte della Rivoluzione e il fatto che il Paese Basco spagnolo fosse al contempo

¹⁶ J.-R. AYMES, *La guerra de España contra la revolución francesa (1793-1795)*, Alicante, Instituto de Cultura Juan Gil-Albert, 1991, pp. 253-254.

¹⁷ L.M. ARETA, *Los eclesiásticos franceses emigrados en la diócesis de Calaborra y Santo Domingo de la Calzada durante la Revolución francesa de 1789*, in «Sancho el Sabio», XVII (1973), pp. 158-206; M. GUTIÉRREZ, *El exilio del clero francés en España durante la revolución (1791-1815)*, Zaragoza, 2004, pp. 270-277.

diventato un focolaio della controrivoluzione nel XIX secolo sembrerebbero avvalorare una simile ipotesi.

Tuttavia, qui si ritiene opportuno suggerire un'analisi più sfumata che eviti facili generalizzazioni. Infatti, se si approfondiscono le caratteristiche dei gruppi sociali della regione è possibile trovare al tempo stesso, da un lato, una comunità rurale, arcaica e fondata sulla tradizione, e, dall'altro, settori altamente globalizzati, inseriti nelle reti del commercio coloniale e connessi tanto con i centri vitali delle nuove teorie intellettuali dell'Illuminismo quanto con la più avanzata amministrazione borbonica. D'altronde, se si studia il ruolo del Paese Basco nelle reti commerciali globali emerge come tali territori si trovassero in una posizione di primo piano per accogliere le trasformazioni che in quei decenni stavano avendo luogo negli spazi atlantici. Ad esempio, l'abbondanza nei territori baschi di ferro (materiale utile sia per la costruzione di navi ed edifici che per la fabbricazione di armi) aveva permesso alla regione di svolgere un ruolo di primo piano nell'Impero spagnolo, rendendola strategicamente fondamentale per l'intero complesso coloniale. Non a caso, nel XVIII secolo la percentuale relativa alle province basche del commercio estero dell'intero Impero oscillava tra il 20% e il 30%. Bilbao e San Sebastian collegavano i mercati americani con quelli dell'Europa del nord, mentre una parte dei suoi gruppi dirigenti alimentava relazioni internazionali fra le due sponde dell'Atlantico. In cambio di ferro, lana della Castiglia e manufatti europei, la regione importava argento e merci coloniali dall'America¹⁸.

Alcuni commercianti delle principali città facevano affari con le colonie britanniche del Nord America¹⁹. Di fatto, parte dell'élite mercantile del paese era in stretti rapporti con gli Stati Uniti, avendovi svolto un ruolo rilevante negli avvenimenti che avevano portato al conseguimento dell'indipendenza di quelle colonie. La folgorante ascesa economica della ditta *Gardoqui e hijos*, una delle più note di Bilbao, fu

¹⁸ A. ARAGÓN-A. ANGULO, *The Spanish Basque Country in Global Trade Networks in the Eighteenth Century*, in «International Journal of Maritime History», XXV (2013), pp. 149-172.

¹⁹ A. ANGULO-A. ARAGÓN, *No solo pescado y harina a cambio de oro. Vascos en el comercio con los Estados Unidos durante el siglo XVIII*, in «Boletín Americanista», LXXVII (2018), pp. 147-166.

resa possibile anche grazie alle relazioni da questa intrattenute con i mercati dell'America britannica, in particolare nella seconda metà del XVIII secolo. Tale ditta fornì segretamente le armi e l'equipaggiamento militare agli insorti americani e, a far data dal 1777, la sua rete mercantile fu utilizzata dalla Corona per prestare aiuto agli indipendentisti. Diego de Gardoqui ebbe un ruolo chiave nelle trattative tra la Spagna e gli insorti, diventando il primo rappresentante diplomatico nelle *Province Unite d'America*, per le quali mostrò sempre una grande simpatia²⁰. Di sicuro gli uomini con cui questi era in contatto nel Paese Basco erano a conoscenza dei principi guida della rivoluzione americana e, più in generale, della tradizione repubblicana d'oltreatlantico.

D'altro canto, il pensiero illuminista poté farsi strada e trovare legittimità nel paese grazie all'operato delle sue élites, particolarmente vicine alla prima associazione scientifica della monarchia spagnola quale la *Real Sociedad Bascongada de Amigos del País* (*Società Reale Basca degli Amici della nazione*). Si trattava di un circolo d'intellettuali piuttosto legato alla Corona e ben inserito nell'apparato amministrativo imperiale²¹. Piuttosto competente soprattutto su questioni di economia politica, tale *Sociedad* mantenne sempre una certa distanza dalle teorie illuministe più radicali. Tuttavia, i suoi componenti non nascondevano, attraverso i loro scritti, una certa adesione ai postulati di Montesquieu, del reverendo Pluche, di Rousseau, di Voltaire, di Mirabeau e di Quesnay. Ma soprattutto, essi rifiutavano gerarchie fondate sull'ordine e propugnavano forme di sociabilità basata sostanzialmente su legami amicali. Insomma, le loro attività assumevano una natura «pubblica» e si inserivano pienamente in uno spazio nuovo fondato su categorie concettuali quali la «società», l'«uguaglianza» e la «libertà»²².

²⁰ R. CALDERÓN, *Empresarios españoles en el proceso de independencia norteamericana: la casa Gardoqui e Hijos de Bilbao*, Madrid, 2004.

²¹ J.M. IMÍZCOZ-Á. CHAPARRO, *Los orígenes sociales de los ilustrados vascos*, in *Ilustración, ilustraciones*, II, J. ASTIGARRAGA - M.V. LÓPEZ-CORDÓN - J.M. URKIA (eds.), San Sebastián, Rsbap, 2009, pp. 993-1028.

²² L.M. ARETA, *Obra literaria de la Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País*, Vitoria, Institución Sancho el Sabio, 1976, cap. X; C.-M. TROJANI, *L'écriture de l'amitié dans l'Espagne des Lumières: la Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País, d'après la source épistolaire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, cap. 3.

Come conseguenza dell'assimilazione di questi concetti, una parte della *Sociedad* assunse un atteggiamento di decisa apertura nei confronti della Rivoluzione, o almeno questo è quanto ritennero sia i suoi nemici sia, soprattutto, l'Inquisizione. Così, fin dalla sua istituzione la *Sociedad* divenne prima il bersaglio dei gesuiti, delle élites tradizionali e degli "antifilosofi" di ogni genere, poi, a far data dal 1790, in particolar modo del Sant'Uffizio dell'Inquisizione. L'economista politico Valentin de Foronda fu accusato di essere un «ardente sostenitore del governo francese», mentre il marchese di Narros, segretario della società, fu perseguitato con l'accusa di essere un simpatizzante delle teorie rivoluzionarie (anche se i suoi comportamenti ulteriori sembrerebbero dimostrare quanto poco rivoluzionarie fossero le sue convinzioni). Il famoso fabulista Felix Maria de Samaniego fu processato nel 1793 per aver letto Rousseau, La Mettrie e il reverendo Reynal, oltre che per aver proferito parole ingiuriose nei confronti del clero e dell'Inquisizione²³.

Un terzo gruppo di ricettori delle idee rivoluzionarie fu costituito dalla rete francese del mondo degli affari che univa le due coste dei Pirenei. Tale gruppo fu vittima di gallofobia e i suoi membri furono considerati sostenitori, veri o presunti, della causa della Rivoluzione, tanto da ricevere numerose e violente minacce²⁴. Non sempre a torto, le autorità municipali di Bilbao informarono Madrid dell'esistenza di rapporti tra i commercianti della città e l'Assemblea Nazionale ed i circoli rivoluzionari²⁵. Ad esempio, Dominique Millan, commerciante di Baiona residente a Bilbao e fratello del deputato alla Convenzione per i Bassi Pirenei Arnaud Jean, fu costretto a rientrare in Francia nel maggio 1793²⁶. Del resto, anche suo suocero, il commerciante di San Sebastian Jacques Francine, fu tacciato di essere un rivoluzionario sin dal 1791: i Meilland e i Francine erano a loro volta legati a Bernard Douat, un mercante nato a Ciboure, nel Paese Basco francese, e che in cambio della sua fortuna – accumulata soprattutto in Inghilterra, Germania e Stati Uniti – aveva acquistato il titolo di marchese della Colonilla nel 1789 per

²³ Archivo Histórico Nacional (d'ora in poi AHN), Inquisición, 3729/85; E. PALACIOS, *Vida y obra de Samaniego*, Vitoria, Caja de Ahorros Municipal, 1975.

²⁴ P. FEIJOO, *Bizkaia y Bilbao en tiempos de la Revolución francesa*, Bilbao, Diputación, 1991. Cfr. anche il manifesto apparso a Bilbao nel marzo 1793, AHN Consejos, 6322.

²⁵ AHN, Consejos, 6322.

²⁶ Archivo Foral de Bizkaia (d'ora in poi AFB), JCR-518/2.

poi cadere in disgrazia quando un prete emigrato dalla Francia sparse la voce dell'esistenza di un club giacobino nella sua abitazione di Bilbao, provocando in tal modo l'intervento del Consiglio di Castiglia e l'avvio del conseguente processo²⁷.

Questi gruppi, tutti inseriti nelle fasce più alte della società, non furono i soli a mostrare una certa simpatia per gli ideali rivoluzionari: tra il 1789 ed il 1794, nel Paese Basco spagnolo più di 200 persone furono processate dall'Inquisizione per il loro presunto sostegno agli ideali rivoluzionari. Per quanto una parte importante dei ceti dirigenti supportasse tali ideali, essa era pur sempre quantitativamente meno numerosa dei settori più modesti della popolazione: oltre ai grandi commercianti ed ai notabili, si schierarono a sostegno della Rivoluzione anche calderai, artigiani, chirurghi ed i professionisti delle attività forensi²⁸. Quanto mai necessario, pertanto, ci sembra uno studio approfondito su tali settori, che invece continua purtroppo a mancare.

Il Paese Basco: una terra di espansione repubblicana?

Nella convinzione che qualsiasi ipotesi sulla ricettività dei postulati rivoluzionari di una data comunità necessita di uno studio preliminare dei suoi assiomi politici e delle sue istituzioni, in questa sede ci sembra doveroso precisare come fin dalla fine del XV secolo alcune comunità basche della penisola iberica presero a definirsi «repubbliche» libere, non riconoscendo l'autorità del «re», ma solo quella di un «signore» a cui si erano liberamente associate. I principi fondamentali della loro costituzione non contemplavano sistemi di feudalesimo e tirannia, ma prevedevano la soppressione di qualsiasi forma di distinzione di ceto. Tuttavia, malgrado le differenze significative esistenti tra una provincia e l'altra, occorre precisare come nel periodo intercorso tra il XVI ed il XVIII secolo vi furono evoluzioni non da poco, dato che, almeno inizialmente, queste comunità furono, per quanto sempre inserite nel sistema della Monarchia Cattolica, repubbliche con ampi margini di

²⁷ Marqués de SALTILLO, *Un comerciante bilbaíno del siglo XVIII. El marqués de la Colonilla (1742-1816)*, Madrid, Estanislao Maestre, 1932, pp. 14, 17, 21-36, 81-130. Sul rapporto tra i Francine e i Douat cfr. AHN Consejos, 6320.

²⁸ I. REGUERA, *Ilustración y censura en el País Vasco*, in «Letras de Deusto», XLI (1988), pp. 159-170.

autonomia, i cui abitanti, tutti nobili, avevano costantemente difeso le proprie prerogative nei confronti del potere centrale²⁹.

Ogni provincia aveva un proprio autogoverno, ma tutte condividevano elementi comuni che ci consentono oggi di descriverle come facenti parte di un modello unico. Ognuna di esse aveva una *Giunta* in cui erano rappresentate le «repubbliche» locali e che rappresentava l'autorità politica sovrana di ogni provincia. I suoi rappresentanti venivano scelti tra i membri di spicco dei nobili casati di ogni comune ed essi nominavano periodicamente la *Deputazione*, un'istituzione esecutiva con l'incarico di fare applicare le decisioni della *Giunta*. Inoltre, in una parte importante del territorio basco, la nobiltà comunitaria era particolarmente diffusa e, di conseguenza, gli abitanti erano giuridicamente tutti uguali. Ciò nonostante, la rappresentanza politica nelle Giunte era nelle mani dei notabili che occupavano le posizioni chiave del sistema³⁰.

La soppressione dei privilegi a Valenza, in Aragona e nella Catalogna attuata dai Borbone all'inizio del XVIII secolo aveva lasciato le province basche e la Navarra peninsulare in una condizione di minoranza che continuava a resistere al livellamento amministrativo della monarchia assolutista. La difesa di queste leggi particolari di fronte all'assolutismo dei Borbone contribuì al consolidamento di un'ideologia «repubblicana» basca che raggiunse il suo apice verso la metà del secolo e che poneva l'accento sulla libertà, sul “pattismo” e sul diritto alla resistenza³¹.

Le osservazioni etnografiche di un certo numero di stranieri che attraversarono la regione confermarono l'indole «repubblicana» delle province basche. Infatti, la mancanza di dogane e di agenti del Fisco reale, l'esistenza di una sorta di «democrazia rurale» sotto il controllo degli esponenti eminenti delle casate nobiliari, l'assenza di qualunque

²⁹ J.A. ACHÓN, *República sin tiranos. Provincia libre. Sobre cómo llegó a concebirse al pariente mayor banderizo como enemigo de las libertades de las repúblicas guipuzcoanas*, in *La lucha de bandos en el País Vasco: de los Parientes Mayores a la Hidalguía Universal*, J.R. DÍAZ DE DURANA (ed.), Bilbao, Upv-Ehu, 1998, pp. 341-364; J.J. LABORDA, *El Señorío de Vizcaya. Nobles y fueros (c. 1452-1727)*, Madrid, Marcial Pons, 2012.

³⁰ J.M. PORTILLO, *Monarquía y gobierno provincial. Poder y constitución en las provincias vascas*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1991, pp. 217-243.

³¹ ID., *Crisis atlántica. Autonomía e independencia en la crisis de la monarquía hispánica*, Madrid, Marcial Pons, 2006, pp. 40-48.

forma di feudalesimo, facevano di questa regione l'esempio compiuto di un certo repubblicanesimo che suscitò l'interesse degli Illuministi europei³². Su questa stessa linea si colloca anche uno dei padri fondatori degli Stati Uniti quale John Adams, il quale, pur rilevando come quel sistema fosse alquanto controllato da una casta aristocratica, inserì il Paese Basco fra i paesi a suo giudizio da considerare *democratic republics*³³.

A questo punto, preso atto degli elementi politici ed etnografici sin qui descritti, occorre chiedersi se le province basche della penisola fossero pronte ad accogliere la Rivoluzione. A tal riguardo, va detto che già verso la metà del secolo, il padre gesuita Manuel de Larramendi propose il progetto di una repubblica delle *Province Unite dei Pirenei* che comprendesse sia i territori peninsulari sia il Soule, il Labourd e la Bassa Navarra in Francia, in risposta all'assolutismo dei Borbone³⁴. L'arrivo delle truppe repubblicane francesi avrebbe messo alla prova questa idea.

Guerra e conquista di fronte alla Rivoluzione: la Dichiarazione di indipendenza della Guipuzcoa

Sin dalla proclamazione della Repubblica francese nel settembre 1792, le province basche cominciarono ad organizzare la propria difesa seguendo il loro sistema tradizionale in cui ogni comune era tenuto a dare il proprio contributo al controllo della provincia all'interno dei rispettivi confini e rifiutando di fornire truppe all'esercito regolare. Si trattava di un modello "domestico", in quanto ogni casato doveva organizzare la sua protezione e, per aggregazione, il grande casato provinciale finiva con l'essere in grado di difendersi. In Biscaglia i primi provvedimenti furono assunti già nell'ottobre 1792, quando si decise che, essendo tutti gli abitanti considerati soldati «senza distinzioni», gli uomini in grado di prendere le armi fossero tenuti a prepararsi per la guerra. La Giunta stabilì la formazione di milizie di 50 uomini per comune, le quali dovevano essere addestrate militarmente la domenica e i giorni festivi, e dispose che la popolazione fosse preparata

³² ID., *Locura cantábrica, o la república en la monarquía. Percepción ilustrada de la constitución vizcaína*, in «Anuario de Historia del Derecho Español», LXVII (1997), pp. 749-776.

³³ J. AGIRREAZKUENAGA, *John Adams, USAko bigarren presidentearen ikuspegiak 1780ko Bilboko egonaldia-aren ondoren*, in «Bidebarrieta», XIV (2003), pp. 85-91.

³⁴ M. LARRAMENDI, *Sobre los fueros de Guipúzcoa*, edizione a cura di J.I. TELLECHEA, Saint-Sébastien, 1983, pp. 55-62.

all'eventuale resistenza contro i francesi anche per mezzo di celebrazioni religiose e parate militari³⁵. Nella Guipuzcoa, la Giunta organizzò nel 1793 la formazione di milizie comandate dai capi locali per difendere la frontiera³⁶ e nell'Alava, la provincia cercò, seppur con scarso successo, di mobilitare i volontari³⁷.

La morte di Luigi XVI, nel gennaio 1793, sancì la fine definitiva della politica moderata spagnola nei confronti della Rivoluzione, anche perché qualche settimana più tardi la Francia repubblicana e la Spagna monarchica si dichiararono reciprocamente guerra, la prima rompendo gli indugi il 7 marzo e la seconda replicando a sua volta il 23. Tuttavia, le milizie delle province basche continuavano a non essere affatto pronte per una guerra «moderna», perché ancora poco professionali, non disciplinate e senza un'adeguata formazione: così, il loro contributo a quell'esercito regolare della Monarchia che avrebbe dovuto provvedere alla difesa tradizionale dei baschi fu alquanto modesto. Nel 1794, l'invio dei generali Moncey, Fregeville e Delaborde nei Pirenei Occidentali e l'arruolamento di 60.000 uomini contro la Spagna fece oscillare l'equilibrio di forze tra i due eserciti³⁸.

Il primo Termidoro dell'anno II (19 luglio 1794) Jean-Baptiste Cavaignac e Jacques Pinet il vecchio, in qualità di rappresentanti del popolo presso l'*Armée* dei Pirenei Occidentali, informavano il Comitato di Salute Pubblica dell'imminenza di un attacco generale contro gli spagnoli. Il Comitato, dal canto suo, li incoraggiò e pochi giorni dopo (il 5 termidoro) le truppe francesi cominciarono ad invadere il territorio occupando la valle di Baztan. In quegli stessi giorni, mentre al nord della Navarra aumentavano le grida inneggianti alla libertà rivoluzionaria ed alla Repubblica francese, il 15 termidoro (2 agosto) cadeva Fuenterrabia e 48 ore più tardi aveva luogo la capitolazione dell'importante città di San Sebastian. Così, i rappresentanti del popolo potevano scrivere con entusiasmo a quel Lazare Carnot che in quelle settimane dirigeva le

³⁵ *Manifiesto histórico de los servicios que ha hecho el Muy Noble y Muy Leal Señorío de Vizcaya en la última guerra con la Francia*, Bilbao, Francisco San Martín, 1798, pp. 2-6.

³⁶ J.M. MUTILOA, *La crisis de Guipúzcoa*, Saint-Sebastián, Caja de Ahorros Provincial, 1978.

³⁷ A.M. ORMAECHEA, *Álava y la guerra contra la Convención francesa*, in «Letras de Deusto», LXV (1994), pp. 29-60.

³⁸ J.-R. AYMES, *La guerra de España...*, cit., pp. 86-87.

operazioni militari in seno al Comitato di Salute Pubblica: «Mio caro amico, che vittoria quella che abbiamo appena riportato sugli schiavi del tiranno di Madrid!»³⁹. L'invasione della Guipuzcoa era dunque cominciata e la parte orientale della provincia era caduta rapidamente sotto il controllo delle truppe repubblicane, tanto che già nei mesi successivi migliaia di soldati ne occuparono i centri nevralgici⁴⁰.

Da parte spagnola vi fu grande costernazione, come attestato con chiarezza dai comunicati nel frattempo giunti a Madrid. All'inizio di agosto una lettera inviata da Pamplona comunicava il tradimento di una parte del patriziato basco considerato responsabile della capitolazione di San Sebastian per non aver opposto alcuna resistenza⁴¹. I rappresentanti del popolo confermarono che «un piccolo comitato di cittadini in apparenza invaghiti della Rivoluzione francese» aveva ceduto la città⁴². Dato l'esito degli eventi, la maggior parte dei notabili, molti commercianti, ricchi mercanti e una parte del clero fuggirono dalla provincia, dando vita, come si vedrà, ad un'ampia frattura in seno alle élites locali. Nel Regno continuarono a circolare voci allarmistiche sulla scelta della provincia di Guipuzcoa di schierarsi con la Repubblica francese⁴³.

I rappresentanti del popolo di stanza a San Sebastian imposero subito il coprifuoco ed arrestarono i sospetti, ma soprattutto istallarono la ghigliottina e piantarono l'albero della libertà nella piazza nuova (ribattezzata appunto «della Libertà») allo scopo di mostrare le loro ferme intenzioni di fronte alla popolazione locale⁴⁴. Per garantire l'ordine del territorio fu sospesa la corporazione locale e fu istituita una Commissione municipale di vigilanza, formata da undici francesi e da

³⁹ *Recueil des actes du comité de Salut Public* (d'ora in poi *RACSP*), Paris, Imprimerie Nationale, XV (1903), pp. 303, 488, 550, 616-617.

⁴⁰ Nel frimaio dell'anno III (dicembre 1794) erano 6.222 gli effettivi della fanteria e 46 quelli della cavalleria che si trovavano dislocati fra Hernani, Usurbil, Fontarabie, Irun e Oyarzun, cfr. Service Historique de la Défense (d'ora in poi *ASHD*), GR 4, B4, cart. 77.

⁴¹ *Guerras de Francia con España*, manoscritto anonimo, Biblioteca Nacional de España, mss. 6814, f. 267.

⁴² *RACSP*, XV (1903), p. 691.

⁴³ *Guerras de Francia...*, cit., ff. 267, 271.

⁴⁴ C. CHICO, *Actitudes...*, cit., pp. 92-93.

uno spagnolo. Costoro godevano della «fiducia dei vincitori» ed erano per lo più «patrioti amici della Rivoluzione francese» che avrebbero dovuto difendere le conquiste dell'esercito dalle possibili imboscate delle forze controrivoluzionarie⁴⁵.

Dopo la presa di San Sebastian, la Deputazione Generale della provincia, che nel frattempo si era stabilita a Getaria, cercò di avviare contatti con i repubblicani francesi ed anche per questo il delegato del re nella provincia, essendo in totale disaccordo con l'ipotesi di avviare negoziati, preferì darsi alla fuga. Convinta che i francesi avrebbero continuato l'invasione del territorio, la Deputazione nominò una commissione al fine di favorire la riunificazione della Giunta: essa propose ai rappresentanti del popolo un progetto destinato a garantire una certa armonia, che prevedeva la pratica libera del cattolicesimo, la tutela della proprietà, provvedimenti a favore del rientro degli emigrati e, a sorpresa, il riconoscimento dell'indipendenza della provincia. I rappresentanti decisero di permettere la riunione della Giunta, che avvenne realmente a metà agosto del 1794 e che fece registrare un'alta presenza di comuni. La più importante decisione assunta dalla Giunta fu di proporre una bozza della dichiarazione di indipendenza della Guipuzcoa e della costituzione di una eventuale Repubblica sotto la protezione francese⁴⁶.

Qual era il senso di questa dichiarazione? Diverse sono le risposte ad oggi fornite dalla storiografia. Per alcuni si è trattato di una sorta di tattica per evitare l'umiliazione della sconfitta vera e propria e per non essere poi trattato come un «paese di vinti» contrariamente a quanto era avvenuto in Belgio solo due mesi prima⁴⁷. Per altri la dichiarazione fu l'opera di alcuni rivoluzionari formati su testi illuministici quale l'*Encyclopédie*, mentre il resto del popolo non avrebbe mai manifestato una concreta volontà di procedere all'unione con la Repubblica

⁴⁵ Biblioteca deell'Accademia Reale di Storia (BRAH), fondi Vargas Ponce (VP), libro 49, 217-219. Questo libro contiene la copia di diversi documenti dell'amministrazione francese nella Guipuzcoa. Il testo è riprodotto, seppur con errori significativi, in Marchese DE SEOANE, *Documentos referentes a la invasión francesa en Guipúzcoa (1794 y 1795)*, in «Euskal-Erria: revista bascongada», LXI-LXV (1909-1911).

⁴⁶ J.-R. AYMES, *La guerra de España...*, cit., pp. 281-287.

⁴⁷ A. ELORZA, *Los vascos...*, cit., p. 103.

francese⁴⁸. D'altra parte, la storiografia nazionalista basca considera la dichiarazione una delle prime manifestazioni moderne del rifiuto della dominazione spagnola⁴⁹.

Qui si può senza dubbio affermare che si trattò di una dichiarazione repubblicana. Infatti, in un *Rapport sur la conduite de la province du Guipuzcoa* del 1795, molto probabilmente scritto da uno spagnolo coinvolto nei fatti, la provincia era descritta quale unico territorio «che avesse conservato in parte la sovranità del popolo tra quelli che si sono sottomesse al giogo del tiranno». Secondo l'autore, una parte della sua classe dirigente avrebbe preso parte attiva al successo dei repubblicani e proprio grazie a questi accordi sarebbe stata «proclamata l'indipendenza della Guipuzcoa e la sovranità del suo Popolo», come previsto dagli articoli 118 e 119 della Costituzione francese del 1793 («il Popolo francese è amico e alleato naturale dei Popoli liberi, esso non interferisce con il governo delle altre nazioni») ⁵⁰.

Ma il repubblicanesimo basco non si riduceva a quanto cercavano di far credere i rappresentanti francesi, i quali dal canto loro, indignati dalla proposta della Giunta provinciale, il 19 agosto si opposero alla possibilità della formazione di una Repubblica indipendente sotto la protezione francese. Alla Guipuzcoa fu ingiunto di accettare nell'arco di 24 ore l'annessione alla Repubblica e dunque di vedersi «sottoposta alle stesse leggi e condividere oneri e onori del Governo» se non voleva essere considerata un paese vinto a tutti gli effetti. In mancanza di risposta, il decreto del 6 fruttidoro anno II (23 agosto 1794) dichiarò la provincia di Guipuzcoa paese sconfitto e sottomesso ad un regime militare rigoroso⁵¹. In seguito a questo provvedimento tutti i deputati della Giunta furono arrestati e portati a Baiona come ostaggi.

⁴⁸ Questa fu la tesi sostenuta da F. LASALA, *La separación...*, cit. (vedi in particolare pp. 102-110, 122-128, 151-186) poi ripresa e sviluppata fino all'idea della «cospirazione» da parte di C. CHICO, *Actitudes...*, cit. Una lettura nel complesso simile è proposta anche in A. OTAZU-J.R. DÍAZ DE DURANA, *El espíritu emprendedor de los vascos*, Madrid, Sílex, 2008, p. 635.

⁴⁹ Su tale interpretazione vedi J. M. PORTILLO, *Las provincias vascas y la guerra de la Convención: primer encuentro con la Revolución*, in «Studia Historica. Historia Moderna», XII (1994), pp. 71-89.

⁵⁰ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 636, ff. 264-275.

⁵¹ BRHA, VP, cart. 49, ff. 228-232; M. DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

Pinet e Cavaignac considerarono il progetto della Giunta una decisione di «assoluta demenza» e non avvalorarono questa possibilità: del resto, a loro giudizio pensare di istituire una repubblica che la Francia avrebbe difeso dai suoi nemici senza tuttavia aver voce in capitolo nel suo governo altro non era che il sogno di «un pugno di individui». Dunque, per assicurare il mantenimento del potere, furono introdotti divieti di raduni e la condanna a morte per tutti coloro i quali intraprendevano azioni volte a destabilizzare la presenza francese⁵². Due giorni dopo, nel rapporto indirizzato al Comitato di Salute Pubblica, Pinet e Cavaignac ribadivano di trovarsi «circondati dai nostri nemici più crudeli» e di essere davanti a un «popolo di lebbrosi e superstiziosi, fanatico e schiavo, con a capo un tiranno, un tribunale di sangue e dei preti»⁵³. Insomma, qui sembra evidente come la popolazione della Guipuzcoa fosse tutt'altro che accomunata da una generica fratellanza repubblicana.

L'amministrazione repubblicana francese nel Paese Basco: cronaca di un fallimento?

Le autorità francesi furono costrette ad attuare un'economia legata alla guerra che ebbe presto una notevole influenza tanto sulla loro politica quanto sui rapporti con la popolazione locale. La necessità di rispondere alla resistenza spagnola per vendicare le incursioni monarchiche nel territorio conquistato li spinse ad adottare provvedimenti bellici molto duri. Dal mese di agosto, allo scopo di evitare infiltrazioni realiste, si decise di mettere sotto sorveglianza il passo alla frontiera, poiché si riteneva che i «fanatici presenti ancora nei territori del Paese Basco» francese tentassero di «fomentare la pericolosa superstizione» degli abitanti della Guipuzcoa contro il progetto repubblicano. All'inizio di settembre, religiosi di ogni tipo, dai preti alle suore, furono arrestati e condotti a Baiona insieme a diversi notabili dei comuni dell'area con l'accusa di aver ordito una cospirazione. I beni della chiesa e degli emigrati, così come la decima, finirono nelle casse della Repubblica⁵⁴.

⁵² *Ibidem.*

⁵³ RACSP, XVI, pp. 353-354.

⁵⁴ BRHA, VP, cart. 49, ff. 250-252. M. DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

Ciò nonostante, la forza militare e l'entusiasmo repubblicano delle truppe, di cui i rappresentanti del popolo andavano particolarmente fieri, non erano sufficienti per ottenere il sostegno della popolazione indigena e per consentire un'affermazione durevole della Rivoluzione. Nei fatti, sembra piuttosto che i provvedimenti assunti nei territori conquistati abbiano in gran parte influito nel creare malcontento fra una popolazione che inizialmente avrebbe accolto in maniera piuttosto positiva il progetto rivoluzionario. Secondo l'autore del citato *Rapport sur la conduite de la province du Guipuzcoa*, infatti, la capitolazione senza resistenza di San Sebastian e la generosità del comportamento dei francesi verso i suoi abitanti «contribuirono a disporre lo spirito del popolo in loro favore», tanto che anche le altre province basche osservarono con attenzione il modo di procedere dei repubblicani francesi non escludendo la possibilità di seguire l'esempio della Guipuzcoa. Sempre secondo tale fonte, due sarebbero state le ragioni principali che successivamente spinsero la popolazione basca a prendere le distanze dalla presenza francese. Innanzitutto, l'arresto dei rappresentanti della provincia: questa circostanza rese legittime le aspirazioni di una parte delle élites desiderose di costituire una provincia separata ma fedele alla Monarchia, così radicalizzando il processo di istituzionalizzazione della controrivoluzione fondato su un comando militare da opporre all'esercito francese. In secondo luogo, il trasferimento coatto di preti e dei notabili a Baiona, in quanto la loro detenzione finì con il trasmettere al popolo una pessima immagine della Rivoluzione. Queste misure, dunque, avrebbero sparso il terrore nella popolazione, favorendo l'emigrazione politica non solo del «popolo debole e fanatico», ma anche delle persone maggiormente «legate alla nazione francese», sempre più deluse per il comportamento di parte repubblicana⁵⁵.

L'attività repressiva attuata da Pinet e Cavaignac e le sue conseguenze disastrose per la causa repubblicana hanno alimentato una narrazione da parte della storiografia basca e spagnola in cui si è fondamentalmente sostenuto che, per più di un anno, l'occupazione del territorio fosse stata condotta unicamente con la forza armata e la violenza e che essa fosse stata attuata grazie al sostegno di un gruppo di ristretti “enciclopedisti”

⁵⁵ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 636, ff. 268-269.

cospiratori. Questi, dunque, avrebbero operato contro la volontà di un popolo, quello basco, nella sostanza sempre monarchico e pronto alla resistenza controrivoluzionaria.

Tuttavia, è piuttosto difficile verificare l'esattezza di tali letture e finora nessuno si è mai cimentato in uno studio sistematico sulle caratteristiche dell'amministrazione francese in questi territori. Inoltre, occorre altresì tener presente che questa amministrazione dovette far fronte a problemi che andavano al di là della semplice economia bellica e della repressione, ossia a questioni quali la salute pubblica, la regolamentazione dei prezzi e delle risorse naturali, la gestione della polizia, le realizzazioni di infrastrutture, l'organizzazione urbanistica⁵⁶. Così come occorre tener presente, ancora, che i rappresentanti in missione attuarono sin da subito una politica nettamente a favore dei ceti meno abbienti che avrebbe con grande probabilità potuto interessare una popolazione gravata dalla recente crisi della produzione del grano⁵⁷. Infatti, già nell'atto che dichiarava ufficialmente la Guipuzcoa un paese conquistato si sosteneva che «la parte industriosa e laboriosa del popolo, quella parte preziosa le cui braccia vigorose colpiscono la classe fannullona e inutile dei ricchi» sarebbe stata «protetta e aiutata». Significativo, a tal riguardo, che la Commissione Municipale e di Vigilanza di San Sebastian procedesse all'emanazione di provvedimenti contro i furti, alla regolamentazione del prezzo della merce ed alla distribuzione di generi alimentari alle famiglie povere⁵⁸. Le manifestazioni di sostegno, poi, furono talmente numerose da non poter essere affatto ignorate, e va detto che esse furono animate non solo da una ristretta élite borghese⁵⁹, in quanto numerosi furono gli abitanti che offrirono un contributo spontaneo ai lavori dalla Commissione Municipale di San Sebastian. Ad esempio, la popolazione di Villafranca mise l'argenteria della chiesa al riparo dai briganti realisti della Biscaglia⁶⁰. Al contempo, va precisato che il saccheggio dei beni dei notabili e della chiesa non fu opera esclusiva dei francesi, ma anche della

⁵⁶ BRHA, VP, cart. 49; M. DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

⁵⁷ E. FERNÁNDEZ DE PINEDO, *Crecimiento económico y transformaciones sociales en el País Vasco, 1100-1850*, Madrid, Siglo XXI, 1976.

⁵⁸ BRHA, VP, cart. 49; M. DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

⁵⁹ A. OTAZU, *La Inquisición*, cit. p. 141.

⁶⁰ M. DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

«gente del posto, gente indegna [...] che rubò tutto ciò che c'era di buono nelle case»⁶¹. A Vergara, poi, la popolazione diede protezione a «molti amici dei francesi» e i contadini saccheggiarono il più possibile le truppe della monarchia borbonica⁶². Pertanto, qui sembra che la teoria di un unanime sentimento controrivoluzionario è ben lungi dall'essere corroborata dalla prova dei fatti e che la comunità locale fu più incline a seguire i propri interessi che a mostrarsi costantemente in contrasto con la Rivoluzione.

Inoltre, i comuni delle tre province basche rifiutarono di fornire il loro contributo alla difesa del regno contro la Rivoluzione. E così, se nella Guipuzcoa della fase precedente all'invasione repubblicana molti contadini delle zone di frontiera si ribellarono alle autorità locali⁶³, nell'Alava l'entusiasmo controrivoluzionario non penetrò mai fra le classi popolari e spesso nei comuni costretti ad inviare soldati all'esercito reale vi furono atti di ribellione contro il governo⁶⁴. Anche in Biscaglia, dove la Deputazione Generale provò ad avviare una prima forma di organizzazione militare autonoma, diffusa fu la tendenza a protestare contro le élites locali ed a rifiutarsi di prendere le armi. Insomma, nell'agosto 1794, la semplice idea di dover abbandonare la propria provincia per correre in aiuto alla Guipuzcoa fu causa di sommosse antiélitiste e persino di discorsi a favore della Rivoluzione francese⁶⁵.

Le reti transnazionali della cooperazione

A questo punto, al di là dell'ipotetica attrazione delle classi popolari per i risvolti sociali della Rivoluzione e della partecipazione occasionale di una parte delle élites influenzate dalle idee illuministe prima e repubblicane dopo, occorre chiedersi quale fu la base locale della popolazione che favorì prima l'ingresso dell'esercito e poi

⁶¹ I.V. SARASTI, *Memoria...*, cit., pp. 86-87.

⁶² *Guerras de Francia...*, cit., 327.

⁶³ *Registro de las Juntas Generales que esta Muy Noble y Muy Leal Provincia de Guipúzcoa ha celebrado en la Noble y Leal Villa de Rentería este año de 1793*, San Sebastián, Lorenzo José de Riesgo, 1794, pp. 126-128.

⁶⁴ A.M. ORMAECHEA, *Álava y la guerra contra la Convención francesa*, in «Letras de Deusto», LXV (1994), pp. 29-60.

⁶⁵ EAD., *Protestas en Vizcaya en tiempo de la Revolución francesa*, in «Letras de Deusto», XLVI (1990), pp. 5-32.

l'insediamento di un organo amministrativo repubblicano nel Paese Basco spagnolo.

La logica imperiale adottata dalla Monarchia spagnola dalla metà del XVIII secolo fornisce una spiegazione non esaustiva di questi fatti. In effetti, dopo la guerra dei Sette Anni, la Corona avviò un programma di difesa militare nelle colonie americane che richiese risorse finanziarie piuttosto ingenti. Tra le varie possibilità di trovare questi fondi, molti consiglieri della Corona optarono per un aumento delle attività commerciali, convinti che una simile manovra avrebbe generato fondi supplementari. A tal fine, certo la Corona abolì il monopolio di Cadice e favorì l'apertura commerciale alle navi americane di molti porti, ma nella sostanza escluse i porti baschi, in quanto le loro province godevano già di alcuni privilegi, come l'assenza di dogane. Privilegi, questi, per i quali si impose appunto la rinuncia come condizione imprescindibile per partecipare legalmente agli scambi commerciali americani.

La pressione che la Monarchia esercitò contro questi privilegi ebbe quale principale risultato il progressivo allontanamento di una parte dei ceti sociali più alti della società basca, sempre più insoddisfatti della politica reale nelle province. Composti prevalentemente da ricchi mercanti, tali settori avevano intensificato un'attività, quella del contabbando, che generò grandi ricchezze nel Paese Basco dell'*Ancien Régime*, al punto tale che nel 1786 la Corte di Madrid procedette alla nomina di un giudice del contrabbando a San Sebastian con il compito di indagare sul commercio illegale dell'area. Molti degli inquisiti di tale agente reale ebbero un ruolo importante nell'occupazione repubblicana della Guipuzcoa⁶⁶.

Dal punto di vista sociale, i gruppi che interagirono con i repubblicani erano formati da individui tra loro molto vicini. I due attori principali di quelle vicende, perlomeno per il loro ruolo politico, furono José Fernando Romero e Joaquin Barroeta Aldamar, i quali erano non solo legati da vicoli di parentela, ma soprattutto entrambi esponenti di quell'alta società tradizionale che negli ultimi decenni aveva subito il fascino degli ideali illuministi ponendosi in conflitto con gli esponenti dell'aristocrazia provinciale. Essi favorirono l'arrivo dei repubblicani e

⁶⁶ P. FERNÁNDEZ ALBALADEJO, *La crisis del Antiguo Régimen en Guipúzcoa, 1766-1833*, Madrid, Akal, 1975; A. OTAZU, *La Inquisición*, cit., pp. 124-131.

furono fra gli autori della citata proposta indirizzata alla Repubblica francese nella quale si chiese la formazione di uno stato indipendente in Guipuzcoa sotto la protezione repubblicana.

Nella vicenda furono coinvolti anche altri notabili e commercianti autoctoni, quali, ad esempio, i fratelli Joaquin e Juan Augustin di Zuaznavar, amici intimi di Romero e Aldamar ed in seguito fra i funzionari dell'apparato amministrativo repubblicano. I Zuaznavar erano, a loro volta, parenti del marchese d'Iranda, commerciante e finanziere di origini francesi, su cui ricaddero anche le accuse avanzate dai settori più reazionari della provincia⁶⁷. Simile fu il caso del sindaco di San Sebastian Juan José Michelena, che già in passato aveva avuto problemi con le autorità doganali della Corona (dalle quali era stato denunciato per contrabbando) e che, imparentato anch'egli con il marchese d'Iranda, preferì rimettere il suo incarico alle autorità repubblicane⁶⁸.

Ad ogni modo, il nucleo più interessante, almeno secondo la nostra prospettiva, fu composto da diversi commercianti provenienti dal Paese Basco francese e dal Béarn. Questi, infatti, erano ben integrati nella società locale, in quanto ormai da tempo gestivano i propri affari commerciali su ambo i lati della frontiera e commerciavano sia con l'Europa settentrionale sia con le colonie francesi, tanto da esser riusciti ad acquisire proprietà terriere tanto in Francia quanto in Spagna. Attirate dalle prospettive di commercio con la Compagnia reale di Caracas che le aveva indotte a stabilirsi nel Paese Basco spagnolo, le famiglie dei Douat, Betbeder, Francine, Blandin, Tastet, Larralde, Queheille, Uhagon, Carrese, Cabarrus e Aragorri furono gruppi familiari endogami capaci di commerciare nel golfo di Guascogna come se si trattasse di un spazio unico. Dalle basi di Bilbao e San Sebastian, queste famiglie avevano esteso i loro traffici anche in America, Africa ed Asia adoperandosi in attività di varia natura, dal commercio atlantico al contrabbando, dalla costruzione navale alla finanza, fino all'approvvigionamento dell'esercito facilitato dalla mediazione del

⁶⁷ AHN, Estado, cart. 3957, citato in C. CHICO, *Actitudes...*, cit., pp. 361-364.

⁶⁸ A. ARAGÓN, *Motivaciones...*, cit., p. 148; A. OTAZU, *La Inquisición*, cit.; ID., *José María Zuaznavar y Francia (1764-1838)*, in «Boletín de Estudios Históricos sobre San Sebastián», V (1971), pp. 263-283.

marchese d'Iranda⁶⁹. Molti dei loro esponenti, già processati o multati dal governo spagnolo per le loro attività commerciali, condividevano non solo legami familiari, ma anche una formazione culturale strutturata sui principi della filosofia liberale particolarmente sensibile alla nuova economia politica: non a caso, in un rapporto del 1791 una parte di essi (fra cui i Blandin, i Francine e i Queheille) fu denunciata come seguace della Rivoluzione⁷⁰. Anche per questo, al momento dell'arrivo delle truppe repubblicane, l'opzione filo-francese per loro significò essenzialmente poter non solo continuare a svolgere le proprie attività economiche, ma anche manifestare apertamente le proprie convinzioni politiche.

La famiglia dei Carrese rappresenta a tal riguardo un ottimo esempio. Il suo capostipite Pablo Carrese, originario di Tardets nella Soule, si era stabilito nella Guipuzcoa all'età di circa vent'anni e qui, dopo essersi sposato con una donna spagnola, era stato a lungo impegnato in attività commerciali di ogni tipo fino ad arrivare ad acquisire una rilevante posizione sociale nella comunità locale anche grazie alla proprietà di una fabbrica di farina a Tolosa ed ai suoi traffici con Stati Uniti e Cuba. Altre due famiglie con origini simili erano arrivate nel Paese Basco spagnolo nello stesso periodo e probabilmente grazie a lui: si trattava degli Aguirre e dei Queheille, che poi consolidarono i loro legami con Pablo Carrese per mezzo del matrimonio fra due figlie di quest'ultimo e Domingo de Aguirre e Pedro Queheille. Quest'ultimo, poi, era in rapporti professionali con i Betbeder, i Larralde ed i Blandin, tutte famiglie impegnate nel commercio europeo⁷¹. Si può quindi affermare che un

⁶⁹ A. ARAGÓN, *Horizontes no muy lejanos. Comerciantes vascofranceses y bearneses asentados en el País Vasco peninsular durante el siglo XVIII*, in *Recuperando el Norte: empresas, capitales y proyectos atlánticos en la economía imperial hispánica*, A. ANGULO-A. ARAGÓN (editori) Bilbao, Upv-Ehu, 2017, pp. 345-371.

⁷⁰ AHN, Estado, cart. 629-I.

⁷¹ A conferma dei fitti legami di parentela fra queste famiglie, occorre aggiungere che una terza figlia di Pablo Carrese sposò Santiago Blandin, mentre il ricco mercante Pedro Larralde convogliò a nozze con Maria Betbeder, che a sua volta sposò in seconde nozze un certo Nicolas d'Aragorri, parente del marchese d'Iranda. Per queste informazioni cfr. S. INSAUSTI, *Apuntes*, cit; Archivo de la Chancillería de Valladolid (d'ora in poi ARChV), Criminales, cart. 1289, f. 3; Archivo General de Gipuzkoa, JD AIM, cart. 551.

réseau politico-culturale alquanto favorevole alla Rivoluzione si era strutturato intorno ai Carrese.

Del resto, non è un caso che il citato prete Diego de Lazcano fu per un certo tempo consigliere di Antonio Carrese: sostenitore della Costituzione Civile del Clero, questi fu fra i più attivi nel condurre attività di propaganda repubblicana in Guipuzcoa e per questo nel 1792 venne recluso in un convento. L'arrivo delle truppe repubblicane nella provincia gli permise innanzitutto di ritrovare la libertà, poi di mostrare pubblicamente il suo sostegno alla causa rivoluzionaria oltre a riavviare i suoi precedenti contatti. Ad esempio, già quattro giorni dopo l'invasione repubblicana egli procedette alla benedizione del matrimonio tra Domingo Aguirre e Antonia Josefa Carrese che era stato celebrato con rito civile presso la Municipalità di San Sebastian. Lazcano professava convinzioni dottrinali di matrice giansenista ed approvava i principi della Costituzione Civile del Clero, come avrebbero in seguito attestato i suoi scritti pubblicati nel 1797 durante l'esilio in Francia⁷². Al fine di dare un quadro esaustivo sulle caratteristiche ideologiche di questi ambienti, è opportuno ricordare qui che già nella sua introduzione all'*Essai sur la noblesse des Basques* di Don Sanadom pubblicato in versione spagnola nel 1786 Lazcano dimostrava di conoscere le idee rousseauiane e giusnaturalistiche sulle origini della società civile e presentava la storia del Paese Basco spagnolo e francese come una forma di resistenza all'imperialismo e alla tirannia nei secoli⁷³.

Fonti del periodo successivo all'occupazione testimoniano diffusamente la naturalezza con cui in particolare i componenti più giovani della famiglia dei Carrese presero parte agli eventi rivoluzionari. Fra questi vi era Juan Antonio, che nel 1793 s'installò in Francia collaborando attivamente con i girondini fino alla loro caduta e

⁷² D. LAZCANO, *Satisfacción del presbítero, capellán (que fue) de las religiosas brígidas de la población de Lasarte, a los cargos que se le hacen sobre la conducta que ha tenido, desde la última invasión del ejército francés en la provincia de Guipúzcoa*, Baiona, Viuda de Duhart-Fauvet, 1797.

⁷³ AHN Inquisición, 3732/181; L. SIERRA, *El Episcopado español ante el decreto de Urquijo. Seiscientos talamos inquietos: Las travesuras canónicas del ministro Urquijo, 1795-1813*, Madrid, Ediciones Castilla, 1963; ID., *Don Diego Martín de Lazcano. Un clérigo disconforme en el San Sebastián de 1800*, inserto di *San Sebastián. Curso breve sobre la vida y milagros de una ciudad*, s.l., s.d., pp. 1-12.

favorendo, fra le altre cose, i contatti fra Brissot ed il capo massone lionese Jean-Baptiste Willermoz allorché il primo fu costretto alla fuga a causa dell'affermazione montagnarda a Parigi. Nello stesso periodo, i suoi familiari in Guipuzcoa accolsero con entusiasmo l'arrivo delle truppe francesi collaborando con le famiglie dei Romero, degli Aldamar e dei Zuaznavar nel tentativo di favorire la separazione della Guipuzcoa dalla Corona spagnola e poi rivestendo ruoli di rilievo presso la Municipalità di Tolosa al fianco di Domingo de Aguirre. Essi si segnalano per il loro sostegno all'*Armée* repubblicana, per la loro intensa attività di propaganda filo-rivoluzionaria, per l'avvio di comunicazioni segrete con gli invasori e per i loro comportamenti pubblici: ad esempio, ostentarono a più riprese la coccarda tricolore e, nel gennaio 1795, festeggiarono l'anniversario dell'esecuzione di Luigi XVI con una celebrazione intorno all'albero della Libertà⁷⁴. Per tutti questi motivi, essi sarebbero stati in seguito duramente perseguitati dopo la guerra.

Si tratta solo di un esempio che tuttavia permette di mostrare adeguatamente come la lotta politica fosse profondamente connessa a interessi economici, rapporti familiari e legami transfrontalieri. Come visto, infatti, molte famiglie di mercanti baschi francesi e bearsesi stabilitesi da tempo in Spagna ebbero, così come altri esponenti locali, ruoli di peso negli eventi dell'epoca. Gli interessi economici che essi avevano sui due lati della frontiera li spinsero senza dubbio a favorire la presenza francese sul territorio fino ad auspicare persino un'eventuale annessione di quelle province alla Repubblica, nella convinzione che il Paese Basco spagnolo e francese fosse inserito in un'unica regione economica e fosse pienamente integrato nelle reti globali del commercio coloniale.

⁷⁴ ARChV, Criminales, Pleitos, cart. 1021, 1; L. DOMERGUE, *Note...*, cit., pp. 71-76; S. INSAUSTI, *Apuntes para la historia comercial donostiarra. Un clan de comerciantes zuberotarras: Pablo Carrese Barrullet*, in «Boletín de Estudios Históricos de San Sebastián», IV (1970), pp. 273-288; J.F. FUENTES, *Informe de Juan Antonio Carrese a la policía francesa (1824)*, in «Trienio», VII (1986), pp. 261-269.

Una repubblica nella Repubblica? La geopolitica atlantica e i suoi possibili scenari

Settembre 1794: un prete fuggito dalla zona occupata dai francesi riuscì a raggiungere la città di Vitoria in possesso di informazioni ricevute da un capitano francese secondo le quali l'esercito rivoluzionario era alquanto demoralizzato a causa della notizia della morte di Maximilien Robespierre⁷⁵. In effetti, dalla svolta di Termidoro, la politica intrapresa dai rappresentanti del popolo nel Paese Basco spagnolo non seguì più gli indirizzi politici di Parigi.

Fu in questo contesto che diverse riflessioni sul destino politico-istituzionale della Guipuzcoa, e più in generale dell'intero Paese Basco spagnolo, furono recapitate al Comitato di Salute Pubblica. Ad esempio, sul finire di quel mese, il colonnello Alloys Herculais aveva modo di redigere una lunga memoria sui *Moyens qui paroissent devoir obliger l'Espagne à tout sacrifier pour obtenir la paix* in cui si sosteneva la possibilità per la Francia di conservare la Guipuzcoa e di conquistare al contempo la Biscaglia. Per una simile operazione, a suo avviso occorreva convincere il popolo spagnolo che la sostanziale uniformità territoriale di tali province con quelle francesi aveva oramai «già corrotto le menti dei suoi abitanti [...] in buona parte eretici, e che il Re di Spagna [era] tanto potente da non esitare a separare questa parte incancrenita dal resto della Monarchia»⁷⁶. Qualche mese più tardi, nel gennaio 1795, il capo del distretto del dipartimento delle Landes indirizzava al Comitato di Salute Pubblica un testo sulla necessità di riunire alla Repubblica le province basche spagnole, in quanto «gli abitanti di questa regione formano un solo e unico popolo con noi baschi di Francia, stessa lingua, stesse usanze, stessi costumi». Un testo, questo, in cui è possibile ritrovare diversi elementi di un discorso poi utilizzato durante le trattative di pace e nel quale sarebbero stati attentamente valutati i benefici di un'eventuale annessione alla Francia del Paese Basco spagnolo⁷⁷. Allo stesso tempo, la memoria molto sottolineava anche i vantaggi che la stessa Repubblica avrebbe tratto dal possesso di quei territori,

⁷⁵ *Guerras de Francia...*, cit., f. 292.

⁷⁶ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 637, f. 6.

⁷⁷ J. GOÑI, *Guipúzcoa en la Paz de Basilea (1795)*, in «Boletín de Estudios Históricos sobre San Sebastián», XVI-XVII (1982-1983), pp. 761-803.

evidenziando ad esempio l'utilità del controllo dei porti di San Sebastian, Portugalete, Castro e Santander, reputati tutti molto utili sia per la gestione delle tratte commerciali, che per l'approvvigionamento della marina. Inoltre, in chiave politica si evidenziava come l'inserimento del commercio basco nelle traiettorie dei mercati francesi avrebbe comportato gravi danni agli interessi della Monarchia inglese. L'autore era convinto che fosse fondamentale assicurarsi il controllo del golfo di Gascogna e della costa compresa fra Santander e Baiona al fine di garantire ai settori schieratisi a sostegno della Rivoluzione uno spazio commerciale unico⁷⁸.

L'accordo con la Francia divenne una delle opzioni possibili sin dai primi tempi della guerra, in quanto all'interno degli apparati spagnoli forte fu il senso di insoddisfazione nei confronti della loro eccessiva dipendenza dai mercati britannici. Del resto, come emerge dallo scambio di dati statistici tra le due potenze, tanto Parigi quanto Madrid erano ben consapevoli della loro inferiorità commerciale e navale rispetto agli inglesi⁷⁹ ed anche per questo l'impulso maggiore all'approvazione di un eventuale trattato di pace giunse proprio da parte francese, in quanto il governo repubblicano si proponeva di cogliere quell'occasione per uscire dall'isolamento internazionale nel quale si ritrovava. Tuttavia, se da un lato si intensificarono le trattative con la Spagna, dall'altro si tenne fermo sull'opportunità di escludere qualsiasi tipo di armistizio anche a costo di un ritorno alle armi, per poter così ampliare l'estensione territoriale delle zone occupate ed esercitare una certa pressione sulla corte di Madrid. Cosicché, quando nel marzo 1795 furono presentate le condizioni dei negoziati di pace, certo emerse la richiesta francese di un'uscita della Spagna dalla coalizione antirepubblicana, ma ciò che qui più interessa sono le proposte circa la continuazione del controllo repubblicano in Guipuzcoa⁸⁰. A tal

⁷⁸ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 637, ff. 80-83; Archivo Provincial de Álava, DH, 1264-37.

⁷⁹ L. SIERRA, *La cesión de Santo Domingo a Francia en la paz de Bâle: trueque de intereses comerciales, en las correspondencias de Godoy con sus plenipotenciarios Iriarte e Iranda. Con una referencia a la devolución de las Vascongadas (1795)*, in *Euskal Herria y el Nuevo Mundo. La contribución de los vascos a la formación de las Américas*, edición a cargo de R. ESCOBEDO, A. ZABALLA, O. ALVAREZ, Vitoria, Upv-Ehu, 1996, pp. 319-337.

⁸⁰ J. GOÑI, *Guipúzcoa en la Paz de Basilea...*, cit.

riguardo, andarono profilandosi due diverse posizioni. Da un lato, il cavaliere francese Jean-François de Bourgoing, diplomatico di lungo corso, mise duramente in discussione l'opportunità d'insistere sul possesso della Guipuzcoa, in quanto era convinto, contrariamente alle considerazioni etnografiche prevalenti sul tema, che i baschi spagnoli fossero ancora alquanto immaturi sul piano politico ed ideologico. A suo giudizio, infatti, la libertà a cui essi aspiravano non corrispondeva a quella introdotta dalla Rivoluzione, bensì ad una libertà di tipo corporativo tipica dell'*Ancien Régime*. Inoltre, le differenze legate a lingua, cultura e mentalità avrebbero reso impossibile una loro mutazione nei termini della cittadinanza repubblicana. A ciò occorre aggiungere che, sempre secondo le sue valutazioni, la Corona spagnola era talmente legata ai territori baschi da preferire piuttosto la cessione dei suoi possedimenti a Santo Domingo, mentre l'eventuale unione dei porti basco-spagnoli con quelli basco-francesi non avrebbe fatto altro che causare la fine di quel commercio illegale rivelatosi per la Francia più vantaggioso che dannoso⁸¹.

Sul fronte opposto, ad insistere sull'utilità di conservare la Guipuzcoa era soprattutto il Comitato di Salute Pubblica, sostenuto in particolare dal generale Jeannot de Moncey. Questi, dopo esser stato informato dei sondaggi del governo sulla possibilità di dividere tali territori dalla dominazione spagnola per creare uno specifico protettorato, volle partecipare al dibattito con un testo in cui, sulla scorta di quanto personalmente osservato durante l'occupazione, propose l'istituzione di una Repubblica indipendente formata dalle tre province basche. A suo giudizio, la Biscaglia, l'Álava e la Guipuzcoa erano destinate, per l'identità dei loro principi politici e per il loro comune «odio verso il governo di Madrid», a dar vita ad una nuova organizzazione politica. Pertanto, se apparentemente suggeriva il ristabilimento di un governo tradizionale in Guipuzcoa, era solo perché esso doveva servire a mostrare alle altre province le intenzioni positive della Repubblica, dato che poi, nel concreto, tale governo sarebbe dovuto essere altro, e molto più, di una semplice vestigia dell'*Ancien Régime*. Del resto, secondo le sue parole la costituzione di quelle province era «vicinissima alla nostra», in

⁸¹ Ivi, pp. 786-787.

quanto essa non contemplava «alcun privilegio di nascita, nessuna distinzione di casta» e «mai nessun retaggio feudale l'avvili»⁸².

Una simile proposta fu sostenuta soprattutto dai notabili locali schieratisi per la Rivoluzione, i quali, in una memoria intitolata *Projet pour que la République française, en rétablissant d'abord la confiance dans le Peuple de Guipuzcoa, puisse tirer de la domination du tyran de Madrid les Provinces de Vizcaye & Alava*, si affrettarono ad indicare al Comitato di Salute Pubblica le loro strategie per favorire l'integrazione delle province basche alla Repubblica⁸³. A loro giudizio, occorreva innanzitutto recuperare la fiducia della popolazione attraverso il parziale ristabilimento delle precedenti istituzioni e della libertà di culto, poi era necessario procedere all'unificazione della Guipuzcoa con le altre due province basche, in quanto senza la Biscaglia e l'Alava questa regione non sarebbe stata di grande utilità alla Repubblica francese e non avrebbe più attirato gli emigrati costretti alla fuga. Era convinzione comune, infatti, che l'unificazione con le altre due province avrebbe conferito una forza nuova al progetto, perché se la Biscaglia avrebbe assicurato la disponibilità tanto di risorse naturali quali ferro e legna, quanto della ricca città mercantile di Bilbao, l'Alava avrebbe completato il quadro soprattutto fornendo all'economia della regione significative risorse in grano e vino. Da un punto di vista militare, il piano prevedeva di avviare le operazioni con un'incursione militare in Biscaglia dove si sarebbe minacciato di «bloccare i porti [...] e bruciare villaggi e fabbriche» per indurre il governo locale a dichiarare l'indipendenza dalla Spagna e nominare una commissione preposta alla redazione di una Costituzione: di qui si sarebbe poi dovuto ufficialmente procedere con la proclamazione di una «Repubblica una e indivisibile con la Guipuzcoa e con altre parti della Spagna che potranno essere riunite sotto la protezione della Repubblica francese». In seguito, sarebbe stato il turno dell'unione dell'Alava⁸⁴, che avrebbe completato la formazione di quella che, secondo il *Projet*, avrebbe dovuto essere la «Repubblica di

⁸² AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 637, ff. 122-123. Il documento è pubblicato anche in F. LASALA, *La separación*, cit., ed in J. GOÑI, *Guipúzcoa en la Paz de Basilea...*, cit.

⁸³ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 636, ff. 270-275.

⁸⁴ *Ibidem*

Cantabria»⁸⁵. E va detto, ancora, che con grande probabilità un alto numero di notabili baschi schieratisi per la causa rivoluzionaria fu a conoscenza di tale progetto, in quanto chiari riferimenti ad esso furono rinvenuti in corrispondenze private del tempo⁸⁶.

Ad ogni modo, il Paese Basco spagnolo costituiva soltanto un piccolo tassello nel più complesso quadro geopolitico globale. Ad esempio, un certo Le Bourgne, rivolgendosi al Comitato di Salute Pubblica con una lunga memoria intitolata *Traité des rapports politiques et particuliers entre la République française et la Nation espagnole, relativement à leurs possessions respectives dans les Indes Occidentales*, sottolineava tutta l'importanza dei territori d'America per la difesa reciproca di Spagna e Francia nei confronti dell'Inghilterra. In effetti, a suo giudizio la questione coloniale conferiva un volto nuovo agli affari d'Europa e permetteva un'alleanza fra la Monarchia iberica e la Repubblica francese tale da consentire alla prima di conservare Messico, Perù e La Havana senza troppo preoccuparsi degli inglesi. In cambio, la Spagna avrebbe dovuto restituire alla Francia la Luisiana ed i suoi territori a Santo Domingo, permettendole in tal modo di consolidare il suo controllo delle derrate coloniali destinate al commercio con l'Europa. In questa prospettiva, la questione del Paese Basco assumeva un'importanza minore agli occhi degli uomini del Comitato di Salute Pubblica, dato che a restituire alla Francia l'antico splendore e la storica supremazia commerciale non era la Guipuzcoa, ma solo il crollo del commercio britannico e la perdita dei possedimenti inglesi in America⁸⁷.

Questa priorità di obiettivi e questa pluralità di progetti riguardanti il Paese Basco non era solo una questione diplomatica, dato che in ballo vi erano anche molti interessi economici, tanto personali quanto di estesi gruppi professionali. Costituisce a tal riguardo un'emblematica testimonianza il caso di François Cabarrus, il quale, discendente di una famiglia di corsari installatasi a Baiona, dopo il suo arrivo in Spagna nel 1771 si era molto arricchito grazie ad operazioni finanziarie intraprese nel corso della guerra d'Indipendenza americana, mentre in seguito si era poi mostrato particolarmente abile nell'utilizzare i suoi contatti per

⁸⁵ Ivi, f. 275.

⁸⁶ L. DOMERGUE, *Note...*, cit., p. 81.

⁸⁷ AMAE, Correspondance politique, Espagne, cart. 637, ff. 187-190.

sviluppare ulteriori interessi nell'ambito della produzione industriale, del commercio internazionale e del traffico illegale. Tutta la sua famiglia abbracciò con convinzione la causa rivoluzionaria, tanto che suo fratello Etienne, residente da anni a San Sebastian, fu fra i più attivi collaboratori del governo francese in Guipuzcoa durante l'occupazione⁸⁸. Tale famiglia, del resto, possedeva ingenti ricchezze su entrambi i lati dei Pirenei ed era anche inserita nei più prestigiosi réseaux politici francesi. Ad esempio, Thérésia, la figlia di Cabarrus, dopo essersi trasferita a Parigi nel 1783, prese il titolo di marchesa de Fontenay e, negli anni della Rivoluzione, fu particolarmente attiva nel sostenere le posizioni dei fratelli Lameth in seno all'Assemblea Costituente: in seguito, proprio grazie alla legge del 20 dicembre 1792, riuscì ad ottenere il divorzio e, dopo esser riuscita a sottrarsi alla condanna a morte durante il Terrore, alla caduta di Robespierre si sposò con il convenzionale Jean-Lambert Tallien⁸⁹.

D'altronde, non è certo un caso che proprio in questo periodo i rapporti avviati da Tallien con il Paese Basco s'intensificassero non poco. Ne dava conferma la circostanza per cui, nell'aprile 1795, egli tenne un acceso discorso alla Convenzione in cui sostanzialmente riprendeva la citata proposta del generale Moncey nella quale venivano denunciate le violenze giacobine commesse in Guipuzcoa e Biscaglia e si descrivevano le province basche come una realtà regolamentata da «leggi costituzionali» simili a quelle francesi e talmente «fatta per la libertà» che aveva subito accolto positivamente la Rivoluzione, per poi allontanarsene solo quando a Parigi «il regime del sangue, della stoltezza e della distruzione» aveva preso il sopravvento con le sue violenze e i suoi eccessi antireligiosi. Pertanto, allo scopo di risarcire il paese dei torti subiti, egli chiedeva alla Convenzione non solo di condannare il comportamento della fazione montagnarda nel Paese Basco spagnolo e di condurre davanti alla giustizia i responsabili dei crimini commessi, ma anche di favorire il più possibile la diffusione fra la popolazione locale di quei «principi d'umanità e di giustizia» il cui rispetto era reputato

⁸⁸ ASHD, B4, cart. 90; Marquis DE SEOANE, *Documentos...*, cit.

⁸⁹ T. CHARLES-VALLIN, *François Cabarrus: un corsaire aux finances*, Paris, 2013, cap. 1-4.

fondamentale «nei territori conquistati, e in particolare in Guipuzcoa ed in Biscaglia»⁹⁰.

In pratica, il progetto avanzato da Moncey cominciò a prender forma proprio grazie alla svolta parigina di Termidoro, in quanto il decreto della Convenzione fu applicato in tutta la Guipuzcoa, mentre in seguito fu approvato anche un altro decreto volto a ripristinare i diritti civili e politici. Ai primi del maggio 1795, ancora, il rappresentante del popolo Guillaume Chaudron-Rousseau convocò i componenti delle destituite autorità provinciali della Guipuzcoa ed annunciò loro il ripristino delle precedenti istituzioni in un acclarato discorso che fu seguito dalle grida di «Viva la Repubblica» da parte dei notabili locali. Alla riunione era presente anche Moncey, il quale prese la parola esprimendosi in favore del mantenimento del paese sotto il controllo repubblicano ed annunciando un futuro piano di espansione militare nelle altre due province basche con l'obiettivo di formare un'unica entità politica⁹¹.

Ad ogni modo, anche altre soluzioni restavano possibili ed infatti il giorno stesso in cui a San Sebastian i notabili locali dichiaravano il loro sostegno alla Repubblica, a Parigi il Comitato di Salute Pubblica inviava nuove istruzioni per i negoziati di pace che stavano avendo luogo a Basilea: in esse si informava la diplomazia francese che se da un lato occorreva fare il possibile per conservare il controllo della Guipuzcoa, dall'altro la priorità doveva comunque esser data, in una più estesa ottica internazionale, all'acquisizione della Louisiana e della parte spagnola di Santo Domingo⁹².

Pur desiderose del raggiungimento della pace, col prosieguo dei negoziati di Basilea le due parti manifestavano sempre più la volontà di difendere le proprie posizioni. Proprio in questo contesto, da un punto di vista diplomatico, al fine di facilitare le trattative nei Pirenei, si decise di fare ricorso ad una figura centrale nella più estesa rete transnazionale quale Simon d'Aragorri, il marchese d'Iranda. D'altronde, anche l'onnipotente ministro Manuel Godoy era perfettamente a conoscenza

⁹⁰ Il documento è stato più volte pubblicato, ma si usa la trascrizione a cura di C. CHICO, *Actitudes...*, cit., pp. 342-346.

⁹¹ Ivi, pp. 352-359; J. GOÑI, *Imagen política del País Vasco en algunos documentos franceses de la Guerra de la Convención (1793-1795)*, in *Historia del País Vasco (siglo XVIII)*, Bilbao, Universidad de Deusto, 1985, pp. 247-294.

⁹² J. GOÑI, *Guipúzcoa en la Paz de Basilea...*, cit., p. 800.

delle posizioni filo-rivoluzionari assunte in Guipuzcoa dalla famiglia di quest'ultimo. Inoltre, egli stesso era imparentato con il governatore spagnolo della Luisiana, cosa che gli permise di avere informazioni sempre precise ed aggiornate sulla situazione delle Antille. Ritornato nella parte occupata della Guipuzcoa con il pretesto di avere obblighi da espletare riguardo le sue proprietà in Francia⁹³, Iranda riuscì, sempre facendo leva sulle sue relazioni con il governo repubblicano, ad entrare in contatto con il nuovo rappresentante del popolo⁹⁴.

L'obiettivo del marchese d'Iranda era di evitare ad ogni costo l'invasione delle province basche, ma la sua missione fallì. Infatti, nel luglio 1795 le truppe repubblicane, dopo aver preso atto dei costanti rinvii imposti dalla Corte spagnola nelle trattative diplomatiche, procedevano militarmente all'occupazione della Biscaglia e dell'Alava riuscendo ad ottenere a stretto giro la capitolazione delle principali piazze armate. Una simile iniziativa avrebbe potuto portare a compimento il progetto di Moncey e, quindi, costituire l'inizio di una nuova stagione nella storia del Paese Basco. Tuttavia, nel frattempo la Corona spagnola ordinò ai suoi rappresentanti diplomatici presenti a Basilea di procedere quanto prima alla stipula del trattato di pace, in seguito al quale, come noto, a discapito delle rivendicazioni avanzate dalle élites rivoluzionarie locali, tutti i territori conquistati nella penisola iberica dalle armate repubblicane francesi furono ceduti in cambio dei possedimenti di Santo Domingo. Ciò nonostante, il marchese d'Iranda riuscì comunque ad ottenere quanto desiderato, ossia, da un lato, l'avvio di una politica di conciliazione da parte della Corona borbonica che avrebbe tutelato i suoi interessi familiari nel Paese Basco e, dall'altro, l'imposizione di un generale silenzio sugli avvenimenti che avevano avuto luogo in quei territori negli intensi mesi dell'invasione francese. Un silenzio, questo, che avrebbe presto accomunato tutti quei baschi di Spagna che, sul finire del XVIII secolo, avevano sognato di diventare repubblicani cantabri e francesi.

⁹³ L. SIERRA, *La cesión...*, cit., pp. 325-329.

⁹⁴ *Ibidem*.

*De la révolution de Genève à la révolution
en Dauphiné: existe-t-il des
«révolutions montagnardes»?*

Jean-Loup KASTLER

IHRF-IHMC, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

jean-loup@kastler.me

Evviva San Marino! Evviva la Libertà!

Introduction

L'historiographie classique de la Révolution française associe l'image de la Montagne à l'engagement révolutionnaire de Maximilien de Robespierre et de Jean-Paul Marat. La Montagne s'oppose ainsi de façon polémique à la Gironde ou au Marais. Elle devient un symbole déconnecté de sa dimension concrète et territoriale au moment même où l'autonomie des pouvoirs locaux est remise en cause par la restauration d'une certaine verticalité du pouvoir. C'est ainsi d'ailleurs que l'imagine le peintre Jacques-Louis David à l'occasion de la fête de l'Être suprême du 20 prairial an II (8 juin 1794): «Une montagne devient l'immense autel de la patrie; sur sa cime s'élève l'arbre de la liberté; les représentants s'élancent sous ses rameaux protecteurs». La montagne comme symbole participe dès lors de la sacralisation de la représentation nationale et de la Convention.

Cette élévation symbolique de la montagne est d'autant plus étrange qu'elle correspond en réalité à une véritable révolution sémiotique. En effet, la montagne renvoie dans le discours des «améliorateurs»¹ des années 1760 aux années 1780 à un pouvoir décentralisé et confédéral

¹ Ce terme renvoie à l'ensemble de ceux qui cherchent à réformer la monarchie française sans pour autant vouloir la renverser.

sur le modèle suisse ainsi qu'à une régulation de la vie économique au service d'une solidarité matérielle entre citoyens. Le caractère décentralisé de ce «modèle montagnard» s'accompagne d'une intervention directe et omnisciente des citoyens dans la vie politique locale. Nous reprenons le terme d'*omnicratie* au philosophe italien Aldo Capitini. Il renvoie pour nous à toute modalité d'implication directe des citoyens dans la vie de la cité qui leur permette de déterminer de façon effective l'exercice du pouvoir souverain sans avoir besoin de représentants : droit de pétition, assemblée populaire, référendum. Le «modèle montagnard» s'oppose en cela au «modèle atlantique» imaginé par les historiens Jacques Godechot et Robert Palmer². En effet, ce dernier correspond malgré sa décentralisation à ce qu'il est possible de qualifier de «démocraties représentatives absolues». Nous désignons par cette expression tout type de régime qui impose un filtre social à la participation directe et souveraine des citoyens à la vie politique, en cantonnant ceux qui n'y correspondent pas au rôle d'électeurs et de spectateurs de leurs représentants issus de la bourgeoisie³.

Nous analyserons dans cet article les conditions d'émergence du modèle montagnard et de son colportage de Suisse en France. Nous nous interrogerons au passage sur le rôle discret mais majeur que la République de San Marino a pu jouer dans l'émergence d'un tel modèle.

La Suisse: archétype du modèle montagnard dès les années 1760

Dans les années 1760, il n'est pas rare que la critique de la monarchie française contourne la censure par le biais d'un discours sur les mœurs faisant des relations de famille et de voisinage la base de tout projet politique vertueux. De là découle une critique à mots couverts de la centralisation monarchique, mais aussi une remise en cause de la

² J. GODECHOT - R. R. PALMER, *Le problème de l'Atlantique du XVIII^e au XX^e siècle*, in *Relazioni del X Congresso internazionale di Scienze Storiche, Storia contemporanea*, Florence, Sansoni, 1955, t. V, pp. 175-239.

³ En France, sa forme la plus achevée pendant la période révolutionnaire est le régime du Directoire: voir à ce sujet *Républiques sœurs: Le Directoire et la Révolution atlantique*, sous la direction de P. SERNA, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

mondialisation⁴ qu'accompagne la condamnation de l'esclavage. Dans ce contexte, Genève et la Suisse se retrouvent au centre de l'attention et servent de base à la construction que ce qu'il est possible d'appeler le « modèle montagnard ».

a) Servan et Mably: les montagnes suisses, refuge des vertus antiques

En 1769, l'avocat général Michel Antoine Servan prononçait à l'occasion de la rentrée du Parlement du Dauphiné un discours qui devait servir de prologue à un ouvrage qu'il préparait sur les mœurs. Il fut porté en triomphe par le public venu l'écouter à cette occasion et l'ouvrage fut publié sous le titre de *Discours sur les mœurs*. Il y faisait l'éloge des mœurs de la Rome républicaine en les opposant de façon classique à celles de l'Empire corrompu d'après lui par le luxe. Le terme de mœurs y est employé de façon volontairement vague afin de déguiser une réflexion politique en réflexion morale. L'exemple de Caton et de la loi Opienne est invoqué par Servan pour justifier la thèse d'une décadence impériale au regard des vieilles mœurs républicaines. Mais l'auteur considère que ces mœurs n'ont pas entièrement disparu. Elles se sont d'après lui réfugiées en Suisse:

Les noms de Rome et de Lacédémone nous effraient; ces grands cœurs nous semblent plus humains, et notre délicatesse baisse les yeux devant leur mâle austérité, comme la noble pudeur d'une vierge sévère fait rougir un jeune débauché: mais quoi! Nos temps modernes n'ont-ils pas leur héroïsme? Ne trouverai-je pas dans la Hollande, dans la Suisse, des exemples de la prodigieuse efficacité des mœurs? [...] Sur les stériles rochers de la Suisse, voyez fleurir le laurier cultivé par les mœurs: les bonnes lois n'avaient point encore osé paraître devant la tyrannie, qui achevait de dessécher ce sol aride; mais la vertu ne les attend pas [...]. Du haut des Alpes, elle appelle à grand cri la liberté, qui répond à sa voix terrible⁵.

⁴ Nous utilisons ici le terme de « mondialisation » par référence au développement du négoce et à l'affirmation d'une classe marchande sur la scène politique et sociale du XVIII^e siècle.

⁵ J. M. A. SERVAN, *Discours sur les mœurs prononcées à Grenoble en 1769*, Lyon, Grabit, 1773, pp. 9-10.

Cet extrait campe parfaitement l'idéal type du «modèle montagnard», dont l'étude constitue le cœur de cet article par l'association de la vertu et de la liberté comme essence du *Freistaat* helvétique. Pour autant, il ne s'agit pas d'une idée neuve. Le discours sur les vertus républicaines du peuple suisse est en réalité un topos littéraire hérité de Machiavel par l'intermédiaire des œuvres de Mably. Cette filiation peut sembler paradoxale au regard des nombreuses critiques présentes dans l'œuvre de l'abbé dauphinois à l'égard de Machiavel. La plus virulente d'entre elles se situe dans une note des célèbres *Entretiens avec Phocion* (1763):

Machiavel [...] (qui ne donne) dans son Prince que des exemples de tyrannie, d'injustice et de fourberie, veut cependant que son disciple emprunte le masque de plusieurs vertus, et que pour éviter d'être haï et méprisé, il paraisse clément, fidèle à sa parole, intègre et religieux⁶.

Ce passage s'inscrit dans la tradition de l'anti-machiavélisme initiée par l'un des premiers commentateurs de Machiavel en français: le protestant dauphinois Innocent Gentillet⁷. Pour ce juriste qui fut aussi le traducteur de Josias Simler en français⁸, la critique de l'absolutisme cynique du *Prince* de Machiavel est étroitement liée à l'éloge du modèle Suisse. Mably prolonge cette tradition intellectuelle qui nourrit chez lui ce qu'il est possible de qualifier de républicanisme montagnard sur le modèle helvétique. L'éloge des vertus républicaines des montagnes suisses par le philosophe dauphinois est encouragé par l'accueil enthousiaste que lui réserve l'opinion publique helvétique. De fait, la société littéraire de Berne décerne un prix aux *Entretiens avec Phocion* dès l'année de leur parution⁹. Le public helvétique n'était vraisemblablement

⁶ G. B. de MABLY, *Entretiens avec Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, Amsterdam, 1763, p. 207

⁷ A son sujet, on pourra consulter la thèse de José Luis EGIO, *La pensée politique d'Innocent Gentillet (1532-1588) : calvinisme, gallicanisme et anti-machiavélisme*, Thèse soutenue à l'Université de Murcie sous la direction de Antonio Rivera García, 2015; Théa PICQUET «Machiavel parodié, Machiavel réfuté», *Cahiers d'études romanes*, 40, 2020.

⁸ J. SIMLER, *La république des suisses*, Genève, 1577.

⁹ *Correspondance inédite de Mably à Fellenberg 1763-1778*, sous la direction de J.-L. MALVACHE, Institut historique allemand, 1992.

pas indifférent au parallèle élogieux que les *Entretiens avec Phocion* établissaient entre les cantons suisses et les cités grecques de l'Antiquité. Dès lors, Mably ne tarit plus d'éloge au sujet des petites républiques des Alpes.

Les œuvres écrites par Mably avec son frère Condillac dans le cadre du préceptorat de l'Infant de Parme, jeune prince héritier du Duché de Parme et petit-fils de Louis XV, ne font que confirmer cet enthousiasme. Dans *De l'étude de l'histoire*, le philosophe Dauphinois utilise l'exemple des républiques suisses pour instruire la critique du luxe et faire l'éloge de la frugalité:

La Suisse vous présente, monseigneur, une image de la République fédérative des anciens Grecs. [...] Des lois somptuaires en privant les Suisses de la plupart des besoins des autres nations, accoutument leur âme à la frugalité, au travail et à l'économie, et rendent superflue une grande fortune dont ils n'oseraient ni ne sauraient jouir. Aucun citoyen n'est pauvre parce qu'aucun citoyen n'est trop riche: ainsi la République ne connaît ni les vices que donne les richesses, ni les vices que donne la pauvreté¹⁰.

De fait, tout se passe comme si le Duché de Parme contrôlé par les affidés de Choiseul servait alors de laboratoire à une expérience de «républicanisation» d'un régime monarchique dont les participants attendaient vraisemblablement des effets en retour à l'intérieur des frontières françaises. Et ce n'est pas anodin si c'est l'exemple de la Suisse qui vient à l'esprit de Mably lorsqu'il s'agit de vanter les mœurs républicaines.

La Suisse se trouve alors promue au rang de modèle comme le surgissement de vertus antiques au sein du monde moderne. Par ailleurs, elle n'est plus associée à une condamnation systématique et sans nuance de l'œuvre de Machiavel. Depuis ses fameuses *Observations sur les romains* (1751), Mably développe une lecture plus nuancée de l'œuvre du Florentin que ce que laissent transparaître ses *Entretiens avec Phocion*. Il y fait référence au chapitre LV du *Discours sur la première décade de Tite Live* qui propose une image idéalisée des Républiques helvétiques,

¹⁰ G. B. de MABLY, *De l'Etude de l'Histoire*, in *Collection complète des œuvres de Mably*, t. 12, Paris, Desbrieres, 1795, pp. 144-147.

fondement de ce que nous appelons le «modèle montagnard»: «Machiavel a prouvé dans ses discours politiques sur Tite Live que la liberté ne peut subsister longtemps dans une République où il y a des nobles »¹¹.

Il est remarquable que Mably se distingue sur ce point d'Innocent Gentillet, qui ne voyait pas d'un bon œil la critique de la noblesse développée par Machiavel à partir d'une observation qu'il considérait erronée des Républiques helvétiques¹². Par sa critique du *Prince* et son éloge du modèle suisse, Mably est néanmoins d'après nous l'héritier du «républicanisme» d'Innocent Gentillet. Mais l'expérience parmesane du préceptorat a délesté son républicanisme de la dimension anti-italienne qui caricaturait l'œuvre du Florentin chez Gentillet¹³. En d'autres termes, l'œuvre de Mably donne au modèle républicain montagnard une dimension machiavélienne et florentine que Gentillet ne lui avait pas reconnue tout en l'associant à une critique très actuelle de l'absolutisme et de la noblesse. Pour reprendre le schéma interprétatif de Pierre Serna et François Quastana¹⁴, Mably recueille les idéaux de vertu et d'indépendance issu du «républicanisme classique dans sa tradition humaniste»¹⁵ pour les adapter aux nécessités politiques du temps. Le modèle suisse dont il fait l'éloge rencontre un tel succès qu'il nourrit la pensée utopique en France et s'incarne dans l'étrange projet de Versoix.

b) Le projet utopique de Versoix: coloniser ou «suissiser» la France?

Dans son *Discours sur les mœurs*, Michel Antoine Servan critique de façon radicale la mondialisation économique de son époque par le biais d'une allégorie:

¹¹ ID., *Observations sur les romains*, Genève, La Compagnie des Librairies, 1751, p. 55.

¹² I. GENTILLET, *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume ou une principauté*, 1577, p. 827.

¹³ Ce rejet des Italiens et plus particulièrement des Florentins s'explique par le rôle de la florentine Catherine de Médicis dans la Saint-Barthélemy.

¹⁴ F. QUASTANA-P. SERNA, *Le républicanisme anglais dans la France des Lumières et de la Révolution: mesure d'une présence*, dans «La Révolution française» n. 5, 2013, en ligne: <http://journals.openedition.org/lrf/984>.

¹⁵ Q. SKINNER, *Machiavel*, Paris, Éditions du seuil, 1989, p. 8.

Si j'étais Poète, et que je voulusse figurer la politique moderne, j'imaginerais un colosse sans proportion dans son immense stature; sa tête excessive qui s'élève fièrement sur un corps desséché, porte, sous des yeux perfides, un voile brillant sur sa bouche; ses pieds s'appuient sur les deux mondes; sa main droite est armée d'une épée et dans la gauche, elle tient la plume de la finance et la balance du commerce; impétueuse et sensible, un souffle l'agite et la met en convulsion: toutes les parties de la terre tremblent sous ses moindres mouvements; cependant froide dans sa fureur, et méthodique dans ses violences, elle calcule en combattant, évalue des hommes avec des monnaies et pèse le sang avec des marchandises¹⁶.

Cette critique des excès du négoce exprime les inquiétudes d'une partie de la bourgeoisie française de l'époque qui considérait que la colonisation et le commerce international appauvrissait davantage les provinces de la monarchie qu'ils ne les enrichissaient. Le projet de Versoix qui émerge au bord du lac Léman à la fin des années 1760 s'inscrit dans ce contexte. Il obtient le soutien très officiel du principal ministre de la monarchie française, le Duc de Choiseul. Il s'agit d'un projet utopique en Pays de Gex à la frontière de Genève auquel Voltaire collabore à partir de son château de Ferney. Ses objectifs sont multiples.

Il répond dans un premier temps à la fascination qu'exerce en France à cette époque le modèle suisse de la Cité-État. Il s'agit en d'autres termes de créer une petite république helvétique en territoire français. Ce projet émerge au lendemain de l'échec de celui de Kourou en Guyane dont il peut être considéré comme une sorte de rapatriement¹⁷. La création d'une petite colonie de peuplement à Versoix en Pays de Gex présuppose la mise en œuvre d'une certaine forme de liberté de conscience afin d'attirer des horlogers protestants de Genève en territoire français. Les *actes de soumission* que ces derniers doivent signer pour obtenir l'asile mentionnent qu'ils pourront y vivre «suivant leurs usages et leurs mœurs», même si aucun édit ne semble avoir été adopté à ce sujet de façon définitive¹⁸. Cet idéal de tolérance s'exprime dans les

¹⁶ M. A. SERVAN, *Discours sur les mœurs*, Lyon, Grabit, 1770, p. 45.

¹⁷ M. GODFROY, *Kourou, 1763, le dernier rêve de l'Amérique française*, Paris, Vendémiaire, 2011.

¹⁸ F. WEIL, *Un édit de Tolérance jamais signé, L'Édit de Versoix 1770-1786*, dans «Bulletin

plans de la future cité dont la symétrie permet de prévoir des emplacements équivalents pour un futur temple et une future église. Le chevalier de Jaucourt qui est en charge de ce projet propose même au début de l'année 1770 que les officiers municipaux soient moitié catholiques moitié protestants et imagine que le syndic soit choisi en fonction de sa seule popularité auprès des futurs habitants¹⁹. Il s'agit en réalité de créer une sorte de Genève française tout en battant en brèche les idées physiocratiques. En créant une cité florissante grâce à l'industrie horlogère en plein milieu d'une terre ingrate sur le plan agricole, Choiseul veut démontrer que c'est bien la population qui crée la richesse et non pas l'inverse. Contrairement au projet de Kourou qui l'avait contraint à composer avec les Physiocrates proches de la Pompadour, le principal ministre veut faire de Versoix un projet entièrement à sa main.

Par ailleurs, il s'agit non seulement d'intégrer tous les partisans du modèle helvétique mais aussi de les associer de façon plus ou moins consciente à une réorientation du projet impérial de la monarchie française au lendemain de la «Guerre de Sept Ans» et de la défaite de Rossbach. L'Amérique semble alors perdu pour la France et Choiseul ne pense pas pouvoir y revenir si ce n'est en encourageant l'indépendance des colonies anglaises. Il s'agit dès lors pour le principal ministre de déterminer les nouveaux horizons de la politique impériale française face à l'Angleterre. Cela l'amène à focaliser ses efforts sur l'espace méditerranéen où il cherche à imposer une hégémonie française. Versoix n'est de ce point de vue qu'un élément d'une stratégie plus large dont la pièce maîtresse est la conquête de la Corse que le principal ministre justifie de la façon suivante dans un rapport de mars 1770:

Je crois que la Corse peut assurer à Votre Majesté et à l'Espagne cette domination dans la Méditerranée, et que cette île est plus essentielle au royaume, la dépense qu'elle coûte et qu'elle a coûtée moins onéreuse que ne

de la Société de l'histoire du Protestantisme Français», n. 142, 1996, pp. 277-292.

¹⁹ J.-L. KASTLER, *Aux origines de la Révolution française en Dauphiné: Les visiteurs du soir du château de Voltaire et la cité idéale de Versoix (1768-1787)*, Mémoire de Master II sous la direction de Pierre Serna, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019.

L'aurait été une île en Amérique, très difficile et très coûteuse à défendre en temps de guerre, et qui ne procureraient que des avantages de commerce momentanés. Je crois que je puis même avancer que la Corse est plus utile de toutes les manières à la France que ne l'était et ne l'aurait été le Canada²⁰.

Ce projet de cité idéale au bord du lac Léman est en effet accompagné d'une véritable guerre commerciale qui vise moins Genève que la Savoie. En imposant un blocus à la cité de Calvin, Choiseul veut avant tout obtenir une redirection des flux de marchandises en provenance du Nord de l'Europe vers la France et le port de Marseille aux dépens de la Savoie alliée de l'Angleterre. Cette dernière est très inquiète à ce sujet et engage pour cette raison un agent en Pays de Gex pour surveiller le projet de Versoix²¹. Il y rejoint un agent de Berne²² mais aussi des agents français qui cherchent à établir des relations avec des horlogers genevois susceptibles de s'installer à Versoix. L'un d'entre eux se fait appeler Bernard-Louis Verlac de La Bastide: il s'agit d'un contrebandier de livres interdits qui semble proche de Nicolas Barthe et d'Antoine Léonard Thomas nommé en 1766 secrétaire interprète des Cantons suisses par Choiseul²³. La Bastide propose aux horlogers de les aider dans leur combat politique en écrivant une héroïde en leur honneur. Il ne semble pas que cette proposition ait beaucoup intéressé les personnes concernées qui y ont vu une démarche vaniteuse. Ils souhaitaient plutôt une aide sur le plan juridique afin de défendre leurs droits politiques à Genève et leurs droits religieux en France. C'est dans ce contexte qu'ils rencontrèrent un agent dauphinois de la monarchie nommé Gaspard Bovier dont nous reparlerons par la suite et qui avait l'intérêt pour eux de posséder des compétences d'avocat et de marchand gantier.

Nous souhaitons insister pour finir sur l'inscription du projet de

²⁰ Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Mémoires et documents, cart. 53, f. 318, *Mémoire lu au conseil du Roi le 16 mars 1770*. Nous produisons ici notre propre transcription car celle qui a été jusqu'ici publiée est fautive par rapport au manuscrit original.

²¹ Archivio di Stato di Torino, *Lettere di particolari*, mazzo 18-21.

²² B. EMIL, *Die Erbauung der Stadt Versoix vorzüglich nach den Akten des Berner Archivs*, «Jahrbuch für Schweizerische Geschichte», t. 4, 1879.

²³ Il ne connaissait pas l'allemand mais les ambassadeurs suisses connaissaient le français.

Versoix dans une transition entre deux modèles impériaux: à un modèle centré sur l'Amérique et dominé par une conception physiocratique de l'économie, Choiseul tente de substituer une stratégie néo-mercantiliste centrée sur la Méditerranée jusqu'à son exil à Chanteloup en décembre 1770. C'est dans ce contexte qu'il est possible de comprendre cette tentative de colonisation intérieure du territoire français sur le modèle Suisse qu'est la cité idéale de Versoix. Le vieux monde se meurt, le nouveau tarde à apparaître et c'est dans ce clair-obscur que surgit ce projet utopique républicain et montagnard²⁴.

Cependant, il n'aurait pas été envisageable sans l'agitation politique qui régnait à la même époque à Genève.

Genève: la politisation en deux temps du modèle «montagnard»

Si la République de Genève ne fait pas partie au XVIII^e siècle des cantons suisses à proprement parler, elle est considérée depuis le traité de Ryswick (1697) comme une partie intégrante du territoire helvétique. Il existe donc une résonance ambiguë et permanente entre le discours sur les montagnes suisses et les événements politiques qui secouent la République de Genève à la fin du XVIII^e siècle. Les philosophes améliorateurs comme Mably s'en servent comme d'un masque pour avancer leurs idées et reprochent à Rousseau de le déchirer allègrement.

a) Le compromis de 1768: le triomphe des idées de Mably

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la République de Genève est avec Saint-Marin la seule Cité-État indépendante dont l'organisation politique puisse être considérée comme démocratique. Les secousses auxquelles elle se trouve confrontée dans les années 1760 sont indissociablement liées aux écrits de Rousseau. C'est en effet la publication de *l'Émile* et du *Contrat social* qui ravive les conflits entre l'oligarchie dite «négative», qui gouverne la Cité de Calvin à partir des

²⁴ Il s'agit d'une réponse optimiste à la célèbre phrase d'Antonio Gramsci tirée de ses *Cahiers de Prison* (Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere*, edizione critica a cura di Valentino Gerratana, vol. 1, Torino, Einaudi, 2014 [ed. or. 1975], Quaderno n. 3, nota n. 34, p. 311). Ici, l'utopie remplace les monstres.

Conseils inférieurs, et la bourgeoisie «représentante», qui revendique un rôle central du Conseil général des citoyens, garantie d'après elle par les Franchises médiévales d'Adhémar Fabri²⁵.

L'analyse des événements politiques durant cette période a souvent été obscurcie jusqu'à la caricature par l'analyse qu'en a proposée Rousseau identifiant l'ensemble de ceux qu'ils percevaient comme ses ennemis (le principal ministre Étienne de Choiseul, Voltaire...) à des opposants du parti démocratique. La réalité est cependant plus complexe. Le Duc de Choiseul entretient en tant que principal ministre de la monarchie des relations étroites avec le parti démocratique des bourgeois «représentants». Il a recours pour cela à Necker et à une diplomatie secrète qui contourne en partie Pierre-Michel Hennin, l'influent résident de France à Genève, dont Servan déplore le soutien servile à l'oligarchie des Négatifs²⁶.

Par ailleurs, les conflits politiques genevois opposent trois partis et non pas deux. Les natifs, enfants de réfugiés protestants installés à demeure sur le territoire genevois, jouent un rôle déterminant dans la vie politique genevoise de cette époque aux côtés de l'oligarchie dite «négative» et de la bourgeoisie «représentante». Ils se comportent de plus en plus comme un groupe politique autonome et possèdent leurs propres revendications, qu'elles soient économiques, au sein de la corporation des horlogers, ou politique, la volonté d'être intégrés au conseil général des citoyens. Ils expriment ainsi une volonté de participation directe et omniscratique du peuple dans les affaires de la Cité. Ce désir d'auto-représentation populaire incarné par les natifs enrichit le «modèle montagnard» confédéral et mercantiliste d'un nouvel élément de définition. Il le distingue des «révolutions atlantiques» portées par la bourgeoisie négociante et dont le système politique de référence est la démocratie représentative absolue.

Même si Choiseul ne les soutient pas directement, il tente d'établir des relations avec leurs chefs afin de les amener à s'installer sur le

²⁵ Il s'agit là d'un élément de démocratie directe qui contribue à une tendance à l'omnicratie citoyenne dont l'unique équivalent en Europe à cette époque est l'Arengo de San Marino.

²⁶ BM, Grenolbe, R 7037.

territoire de la ville nouvelle de Versoix. Il ne s'agit pas pour autant de les utiliser contre la bourgeoisie «représentante». Choiseul cherche au contraire à créer un compromis entre représentants et négatifs qui aboutit à un édit de conciliation en 1768 bien plus favorable aux représentants que ne l'était le *Prononcé de Soleure* qu'avait tenté d'imposer la monarchie française un an plus tôt.

Par cette relative neutralité, la diplomatie française reprend les idées défendues par Mably depuis la rédaction de son ouvrage intitulé *De l'étude de l'histoire* en 1765²⁷. Il y affirme en effet son opposition à une médiation extérieure en ce qui concerne le règlement des conflits internes des républiques helvétiques et de la cité de Genève. Il la dénonce comme le résultat d'une corruption profonde des institutions républicaines:

[Les cantons] prendraient part aux querelles de leur voisin, ils leur permettraient de se mêler de leurs affaires domestiques; et de vains traités, de frivoles garanties les exposeraient à tous les malheurs qu'ils croiraient prévenir²⁸.

Mably cherche à cette époque à convaincre l'oligarchie négative genevoise de la nécessité de compromis avec le peuple grâce à la correspondance soutenue qu'il entretient avec la femme de leur principal représentant: Marie-Charlotte Saladin. C'est d'ailleurs la divulgation d'une partie de ces échanges qui provoque une brouille avec Rousseau car ce dernier apprend que Mably juge sévèrement ses *Lettres de la montagne* qu'il voit comme un appel à la sédition. Il reproche au citoyen de Genève la radicalité de ses méthodes et le contenu de ses écrits sur la forme davantage que sur le fond. Il faut par ailleurs noter que c'est Mably qui attribue pour la première fois au terme de Montagne une forme de radicalité démocratique. En effet, il ressuscite dans ses *Entretiens avec Phocion* une typologie politique héritée de la *Vie de Solon* de Plutarque dont la postérité fait débat:

²⁷ H. BEDARIDA, *Parme et la France de 1748 à 1789*, Paris, 1928.

²⁸ G. B. de MABLY, *De l'Etude de l'Histoire*, in *Collection complète des œuvres de Mably*, t. 12, Paris, Desbrières, 1795, p. 147-148.

Les habitants de la Montagne voulait qu'on établît à Athènes une pure Démocratie, ceux de la Plaine demandaient une aristocratie rigoureuse, tandis que les citoyens établis sur la côte, souhaitaient, avec plus de sagesse que les autres, qu'on fit un mélange de ces deux gouvernements. Alors les Athéniens étaient pauvres; ils n'avaient aucun luxe, et ne connaissaient que les Arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avaient de bonnes mœurs, que le sacrifice que chaque parti fit de ses intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour arbitre, pour Juge et pour Législateur²⁹.

Dans le contexte des années 1760, le parallèle entre la situation d'Athènes et celle de Genève est évident et ne nécessite pas plus de commentaires. Comme le montre cette citation, Mably est séduit politiquement par le modèle républicain «montagnard», mais il reste un «montagnard modéré» confronté à la radicalisation du mouvement démocratique genevois sous la pression de la catégorie des natifs³⁰.

Notons que cela n'empêche pas la monarchie française gouvernée par Choiseul d'établir avec cette catégorie des relations cordiales dans le cadre du projet de Versoix. Cette attitude ne peut être réduite à une forme d'hypocrisie. Il est au contraire possible d'y voir l'avènement d'une nouvelle diplomatie qui cherche moins à confirmer l'ordre social établi chez les partenaires de la France qu'à prendre en compte les dynamiques en cours. Cette démarche n'est pas nouvelle dans la diplomatie française. C'est ce que montre, vingt ans plus tôt, la tentative du célèbre aventurier des lettres Ange Goudar d'intercéder auprès du maréchal de Belisle pour soutenir le peuple de Gênes face à l'envahisseur autrichien. Ce parallèle entre la situation génoise et la situation genevoise n'est pas anodin et pourrait être poursuivi pour les années 1760 par l'étude de la question corse dont les relations avec le «modèle montagnard» seraient à éclaircir. Il s'agit là d'un chantier à ouvrir pour

²⁹ ID., *Entretiens avec Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, Amsterdam, 1763, p. 247.

³⁰ Voir sur ce sujet les travaux les plus récents de Johnson Kent WRIGHT (*A Classical Republican in Eighteenth-Century France: The Political Thought of Mably*, Stanford University Press, 1997) et de Julie FERRAND (*Droit naturel, sensualisme et libre-échange : l'économie politique de Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785)*, Thèse de sciences économiques soutenue à Paris 1 sous la direction Arnaud Orain, 2014) qui nous semblent converger en direction d'une analyse proche de la nôtre.

évaluer la pertinence de l'approche que nous proposons dans le cadre de cette contribution.

b) La révolution de 1781: la monarchie française contre le modèle montagnard

Avec la disgrâce de Choiseul à la fin de l'année 1770, le comte de Vergennes et le parti dévot deviennent les maîtres du jeu en ce qui concerne les relations avec Genève. Le réseau de Choiseul est pour cette raison mis à pied et Necker doit céder sa place à Paris aux réseaux financiers de l'oligarchie genevoise au pouvoir³¹. Ce changement d'orientation gouvernementale de la monarchie française est à l'origine de la répression de la révolution genevoise de 1781 fondée sur une alliance novatrice entre la bourgeoisie représentante et le peuple des Natifs.

De fait, Vergennes n'entretient pas avec les idées républicaines les mêmes rapports que Choiseul. Il n'y voit pas un levier pour moderniser la monarchie et les manipule seulement lorsqu'il s'agit d'affaiblir les ennemis du royaume comme le montre l'exemple du soutien aux insurgés américains. Genève devient donc pour de nombreux français le symbole du divorce entre la monarchie absolue et le souci d'indépendance locale. Le rêve républicain des améliorateurs de la monarchie est dans une impasse qui sert de prélude à la Révolution française.

Il est donc important de décrire ici la stratégie qu'employa Vergennes pour tenter de déstabiliser le mouvement démocratique à Genève qui n'est pas sans rappeler celle qu'employa le légat de Ravenne Alberoni près de 40 ans plus tôt pour s'emparer de la petite République de San Marino, dans la partie centro-septentrionale de la péninsule italienne. Vergennes tenta de fait de retourner le peuple des natifs genevois contre les aspirations démocratiques des Représentants en leur faisant miroiter une amélioration de leur statut économique. Pour mener à bien cette besogne, le comte de Vergennes dut avoir recours à des agents différents de ceux de Choiseul et put compter sur le soutien du résident de France

³¹ H. LÜTHY, *La Banque protestante de la Révocation de l'édit de Nantes à la Révolution*, Paris, Sevpen, 1959.

à Genève Pierre-Michel Hennin qui par son mariage était lié à l'oligarchie négative. C'est dans cette perspective que ce dernier entra en contact avec le natif Isaac Cornuaud qui fut chargé de mener des opérations de propagande intensive contre les natifs favorables aux représentants emmenés par Jean-Pierre Bérenger. Cette activité dirigée essentiellement contre l'Édit du 10 février 1781 lui valut le surnom de «Brochuromane». L'Édit en question reposait sur un compromis politique entre natifs et représentants et introduisait une forme de droit du sol qui ouvrait la citoyenneté aux Natifs. Il était issu d'une prise d'armes organisée durant le même mois contre l'oligarchie négative au pouvoir afin de réduire son pouvoir. Le débat sur la situation politique de Genève prenait alors une dimension internationale et sortait de l'espace des seules montagnes helvétiques ou dauphinoises. Dans le camp conservateur, nombreux furent ceux qui réclamèrent à une intervention militaire de la France. Ainsi, le *Mercur Turc*, journal sarcastique et hostile aux mouvements patriotiques et démocratiques, appelle dans son deuxième numéro à la répression des patriotes genevois:

Leur envoyer les correcteurs des quatre Nations avec des verges eut été le plus court parti. Le blâme, ou la peine du blâme glisse sur le corps comme la pluie sur de la toile cirée. Le carcan, le pilori, les galères, voilà ce qui convient à de pareilles canailles. [...] Toi aussi, République superbe, tu subiras le joug qu'ont porté Lacédémone, Athènes et Rome [...], oui tu auras les étrivières comme la République de San-Marino! Oh ça! Aux San-Marinois et aux Calvinois-Genevois, on peut bien leur sangler le fouet jusqu'au sang; il n'y aura pas de mal: qu'on respecte le caractère mais qu'on tape fort sur le moule³².

Le parallèle avec l'occupation de San-Marino par Alberoni n'est pas innocent. Comme Alberoni, Vergennes tenta de mobiliser le peuple contre le souci d'indépendance et d'autonomie de la République. Comme lui, il ne trouva au sein du peuple qu'un nombre assez faible de partisans. Comme lui, il finit par organiser une intervention militaire. À cette différence près que l'intervention militaire de Vergennes à Genève à l'été 1782 fut couronnée de succès et ne fut pas suivie d'une évacuation

³² *Le Mercur Turc*, p. 7

en catastrophe comme dans le cas de l'occupation de San-Marino par Alberoni. Genève connut alors une occupation militaire humiliante et le renforcement du pouvoir de l'oligarchie décrété par l'Édit de Pacification du 21 novembre 1782 qualifié de *Code noir* par les représentants³³. De son côté, la République de San-Marino fut reconstituée dans ses droits aux lendemains de son occupation aux cris de: «Evviva San Marino! Evviva la Libertà!». Les similitudes entre l'histoire genevoise et celle de San Marino permettent de poser une question qui mériterait d'importants travaux: les événements de 1739-1740 ne constituent-ils pas la première «révolution montagnarde» associant indépendance locale et compromis social? La révolution du Mont Titan?

Elle ne fut en tout cas pas la dernière, le gant de la révolution montagnarde de Genève fut relevé à Grenoble dans le cadre de la révolution dauphinoise de 1788. Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve aux avant-postes de ces événements un certain Jean-Baptiste Barthélémy d'Orbanne, le beau-frère de l'espion de Choiseul nommé Gaspard Bovier.

La Révolution française face au «modèle montagnard»

Les événements de la vie politique genevoise jouent un rôle fondamental dans la formation du paysage intellectuel qui sert d'arrière-plan au déclenchement de la Révolution française. Ils constituent la référence fondamentale de l'insurrection municipale dauphinoise à partir de 1788. De fait, la révolution prend en Dauphiné la forme d'une insurrection menée par la municipalité de Grenoble comparable dans sa quête d'indépendance comme dans sa dimension démocratique à la révolution esquissée à Genève en 1781.

³³ La référence au *Code noir* dans le contexte genevois montre comment l'espace des révolutions montagnardes et celui des révolutions atlantiques peuvent à certains moments s'interpolar.

a) La révolution en Dauphiné: le rapatriement du modèle montagnard genevois

Dans un texte qui précède de peu les premiers pas de la Révolution française en Dauphiné, l'avocat grenoblois protestant Antoine Barnave fait écho à la répression de la révolution genevoise. Il la condamne comme un des signes de décadence de la Monarchie française en des termes qui ne laissent pas prévoir son rôle ultérieur de conseiller privé auprès de la reine:

Déjà notre gloire et notre puissance ont déchu dans l'opinion des autres États; déjà considérés au dehors comme une Nation ruinée, nous allons être méprisés comme des hommes avilis; on ne craint plus notre ressentiment, on n'estime plus notre amitié, un peuple rival dévore impunément notre substance, à l'abri d'un traité garanti par notre faiblesse une République alliée s'est vue opprimée en nous tendant les bras; l'orient que nous avons protégé nous appelle en vain, et semble nous donner à son tour des exemples de courage³⁴.

Dans ce texte, Barnave joue le rôle de porte-plume de toute une ville dont il n'est pour l'instant qu'un des nombreux logographes. Il exprime avec emphase l'intérêt commun que les Dauphinois ont eu pour les événements de Genève et le désir d'indépendance de cette Cité-État. Il faut de fait souligner que la pré-révolution prend en Dauphiné la forme originelle d'une «insurrection municipale». Un de ses chefs d'orchestre est un juriste dauphinois nommé Barthélémy d'Orbanne. Il fut avec Mounier et le Docteur Henri Gagnon l'un des principaux rédacteurs de la lettre au roi du 2 juillet 1788. Cette dernière justifiait l'Assemblée provinciale de Vizille du mois de juin 1788. Elle la présentait comme le droit légitime des «bonnes villes» du Dauphiné de s'assembler afin de répondre aux besoins d'un peuple «tombé dans la misère».

Ce mélange d'indépendantisme urbain et de solidarité communautaire n'est pas sans rappeler les révolutions de Genève ou de San-Marino. De fait, Barthélémy d'Orbanne fut impliqué dans les événements politiques de Genève aux côtés de son beau-frère Gaspard Bovier. Ils rédigèrent ensemble un *Mémoire justificatif* en faveur de la cause des natifs qui fut publié au début de l'année 1770. Ce texte est un

³⁴ A. BARNAVE, *Esprit des Édits enregistrés militairement*, 1788, p. 20

manifeste en faveur de la reconnaissance de ces habitants de Genève exclus du fonctionnement démocratique de leur propre cité. Bovier et Barthélémy y affirment le rôle central de l'Assemblée générale des citoyens et demandent d'y intégrer les natifs. Le *Mémoire* menace dans sa conclusion Genève de perdre son indépendance et d'être remplacée par la cité idéale de Versoix si elle n'intègre pas convenablement les natifs. Choiseul a-t-il été satisfait par ce mémoire au ton très démocratique? Les auteurs eux-mêmes se demandent si leur Patrie considère qu'ils en ont trop fait. À lire de près leur conclusion, il est clair en tout cas qu'ils expriment dans ce texte leurs convictions profondes: «L'humanité et la compassion pour [nos] semblables ont seul conduit [notre] plume»³⁵.

Ces convictions montagnardes et démocratiques ne sont pourtant pas du goût de tous les participants de la révolution dauphinoise. Même s'il rédige et signe avec Barthélémy d'Orbanne la lettre du 2 juillet 1788, Mounier s'inquiète rapidement des conséquences que pourrait avoir la disparition d'un pouvoir fort, seul garant d'après lui de l'ordre social. Le rejet d'un système politique de type fédéral s'accompagne dans ses nombreux discours à ce sujet d'une volonté de restreindre l'accès au droit de vote par le biais du cens, alors même que dans sa ville d'origine sont organisées de grandes assemblées populaires dans l'Église Saint-Louis³⁶. Mounier a avant tout pour objectif de protéger et de sacraliser le droit de propriété privée et les événements politiques récents de Genève ont sur lui l'effet d'un anti-modèle. En d'autres termes, Mounier, tout en étant dauphinois, n'est pas un partisan de ce que nous appelons le «modèle montagnard». Comme l'a bien montré Paolo Viola, ce monarchien est hanté par l'image du trône vide qu'il perçoit comme l'origine possible d'une forme de despotisme populaire³⁷. Il est intéressant de rappeler à ce sujet le célèbre texte rétrospectif tiré de l'ouvrage intitulé *Recherche sur les causes qui ont empêché les Français de devenir*

³⁵ G. BOVIER, *Mémoire justificatif pour les citoyens de Genève connus sous le nom de Natifs*, 1770, p. 151.

³⁶ Il est possible d'y voir une imitation du conseil général des Citoyens de Genève qui se réunissait à la Cathédrale Saint-Pierre au son de la Clémence, la *Liberty Bell* genevoise.

³⁷ P. VIOLA, *Il trono vuoto. La transizione della sovranità nella rivoluzione francese*, Turin, Einaudi, 1989.

libres.

Celui qui a le mieux caractérisé cette prétendue souveraineté du peuple est un zélé partisan de la démocratie, qui pour la cérémonie du 14 juillet 1790, conseilla sérieusement de placer au milieu du champ de mars un trône vide au pied duquel seraient assis le roi et le président de l'Assemblée Nationale. Ce trône vide devait représenter la souveraineté de la nation française. En effet, on peut dire que chez un peuple qui a le malheur et la sottise de se croire souverain, le trône est vide, la souveraineté vacante, et que rien ne s'oppose aux ravages de l'anarchie³⁸.

Cette hantise du trône vide est le point de départ d'une rhétorique qui identifie le souci d'autonomie locale à une forme d'anarchie. La véritable pensée de Mounier s'exprime davantage dans la *Lettre écrite à Messieurs les syndics-généraux des Etats de Béarn* du 24 octobre 1788 que dans celle du 2 juillet. Certes, Mounier y reconnaît la possibilité pour les provinces de devenir un jour des «républiques fédératives», mais c'est pour mieux récuser leur impossible autonomie. Il en donne alors l'explication suivante:

Bornant leurs soins à ce qui les intéresse directement, [les individus] n'ont pas vu que leur division n'est propre qu'à les affaiblir; qu'en s'attachant uniquement à la conservation de leurs privilèges [provinciaux], ils négligent la défense de la liberté personnelle et celle des propriétés³⁹.

En transformant la quête d'autonomie provinciale en revendication de privilèges archaïques incompatibles avec la modernité révolutionnaire, Mounier veut avant tout conjurer la possible remise en cause du droit de propriété pour des raisons liées à des rapports de forces locaux. Ce mode de pensée est profondément anti-montagnard en ce sens qu'il cherche à éviter toute «dérive» de la Révolution française sur le modèle genevois. Le discours anti-montagnard de Mounier est aussi profondément anti-politique au sens que Paolo Viola donne à ce

³⁸ J.-J. MOUNIER, *Recherche sur les causes qui ont empêché les français de devenir libre et sur les moyens qui leur restent pour acquérir cette liberté*, t. II, Genève, 1792, p. 158.

³⁹ *Lettre écrite par plusieurs citoyens du clergé, de la noblesse et des communes de Dauphiné à messieurs les syndics généraux des États de Béarn*, 1788, p. 4.

terme⁴⁰. Il a pour objectif de récuser a priori toute forme de débat politique sur les inégalités économiques ou sur la discordance des intérêts sociaux en construisant un pouvoir central fort et lointain dominé par la puissance exécutive du Roi. L'ironie de l'histoire veut que ce pouvoir ait fini dans les mains de révolutionnaires qui prirent le titre de «Montagnards»: paradoxe d'une appellation très politique pour des révolutionnaires contraints par l'évolution tragique des événements à occuper une fonction anti-politique, fonction que les amis de Mounier avaient par ailleurs imaginée pour leur faire barrage. De fait, c'est bien le contexte de la guerre qui imposa comme une fatalité patriotique la restauration d'un pouvoir central fort et une mise sous tutelle relative des autorités locales. Dans cette perspective, force est de constater que ce sont les «Montagnards» Robespierre et Marat qui s'opposèrent avec cohérence à l'entrée en guerre de la France quand le «Girondin» Brissot l'encouragea. Ce dernier reniait ainsi les liens étroits qu'il avait établi entre républicanisme et cosmopolitisme dans son ouvrage intitulé *De la vérité* (1782)⁴¹. Cette posture malheureuse lui coûta la vie.

b) 1793: Triomphe ou confiscation des idéaux montagnards?

Nous sommes habitués par l'historiographie du XIX^e siècle à associer l'idéal fédéraliste d'une république décentralisée à la figure de Brissot et au mouvement des Girondins. Dans un récent article, Pierre Serna a démontré le caractère précoce de l'engagement de Brissot pour un projet révolutionnaire décentralisateur dont témoigne de façon indubitable le contenu du journal *Le Patriote français*⁴². Le projet fédéraliste est de fait moins fortuit et conjoncturel que n'a pu le penser l'Américain Alan Forrest, qui en cherchait sans doute les origines au mauvais endroit dans une perspective orientée par le modèle des

⁴⁰ P. VIOLA, *Il crollo dell'antico regime. Politica e antipolitica nella Francia della Rivoluzione*, Rome, Donzelli, 1993.

⁴¹ R. COURSIN, *Brissot et la république en acte*, dans «La Révolution française», n. 13, 2018, <http://journals.openedition.org/lrf/1894>.

⁴² P. SERNA, *Le pari politique de Brissot ou lorsque le Patriote Français, l'abolitionniste anglais et le Citoyen Américain sont unis en une seule figure de la liberté républicaine*, dans «La Révolution Française», n. 5, 2013, <https://journals.openedition.org/lrf/1021>.

révolutions atlantiques⁴³. Si le concept de «Montagne» s’oppose dans notre esprit à tout projet fédéraliste et décentralisateur, c’est parce que l’historiographie ne le rencontre habituellement qu’en 1793 au moment où éclate la révolte fédéraliste hostile aux Montagnards.

Nous n’ignorons pas que l’historiographie explique traditionnellement le terme de «Montagne» par la position d’altitude occupée par les révolutionnaires les plus radicaux sur les gradins de l’Assemblée nationale. Mais cette explication ne permet pas de comprendre le choix de la métaphore par rapport à l’ensemble de celles qui pouvaient se présenter à l’époque. Le choix du terme de «montagne» renvoie d’après nous à un univers symbolique qui l’associe étroitement à l’idée républicaine et démocratique. C’est bien l’ensemble du camp républicain qui est d’ailleurs regroupé sous cette appellation dès les premières années de la Révolution. Le chef girondin Brissot est paradoxalement l’un des premiers à utiliser la référence à la montagne comme un mot d’ordre mobilisateur au mois d’avril 1791 à l’occasion d’un débat sur l’organisation de la Garde nationale:

Ecrasons l’hydre! Ne voyez-vous pas la faction aristocratique renaître sous le nom de modérés? Enfants de la Montagne, serrez vos rangs, réunissez-vous en faisceau. Opposez votre amour de la patrie et de la liberté aux factions corrompues qui veulent faire reculer la révolution. Ecrasons l’hydre!⁴⁴

Il arrive même que Brissot soit présenté comme un «patriote de la Montagne» par certains de ses proches durant l’année 1792⁴⁵. De fait, le terme de Montagnard ne s’oppose pas encore à celui de Girondin et rassemble tous les républicains. Brissot est considéré à cette époque-là comme un Montagnard fédéraliste, ce qui tient alors davantage du

⁴³ Comme le remarquait à demi-mot Michel Vovelle, il nous semble que l’influence des travaux d’Edward Fox a poussé Alan Forrest à voir dans le fédéralisme en France un phénomène d’origine atlantique alors que ses origines sont avant tout montagnardes et continentales.

⁴⁴ L. GALLOIS, *Histoire des Journaux et des journalistes de la Révolution française*, Société de l’industrie fraternelle, 1845, p. 219.

⁴⁵ R. DELACHENAL, *Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des Affaires étrangères 1793-1794*, Grenoble, Allier, 1894.

pléonasme que de la nuance. Ce sont les événements du 31 mai-2 juin 1793 qui exacerbent l'antinomie entre les Montagnards et les Girondins qui prennent la tête d'une révolte fédéraliste. Les Montagnards de Robespierre deviennent les maîtres d'un pouvoir central dont ils héritent sous la pression de la commune insurrectionnelle de Paris hostile aux Girondins pour des raisons de justice sociale. Il est possible de considérer que la scission entre Montagnards et Girondins dissocie de ce fait deux composantes que le modèle montagnard des origines associait étroitement: la solidarité économique et l'idéal fédératif de l'indépendance locale.

Dans cette perspective, il est intéressant de noter que les républicains de certaines provinces françaises n'ont pas toujours compris les enjeux de cette scission. C'est le cas de Grenoble où le camp républicain est resté globalement uni et stable et où la lutte entre classes sociales n'a pas débouché sur une situation de guerre civile. Le peuple y fut associé à la prise de décision politique par le biais d'une *Société populaire* toute puissante permettant aux revendications de justice sociale d'être entendues par les élites bourgeoise⁴⁶. Cette société forma le laboratoire d'une *omnicratie* citoyenne en reconstruction permanente qui permet à la communauté urbaine de conjurer la guerre civile en l'absence d'une démocratie directe institutionnalisée. En d'autres termes, le modèle montagnard a résisté à l'explosion à Grenoble, son lieu d'origine, alors qu'il a explosé à Paris ou à Lyon où la conciliation des intérêts de classes a été impossible. Dès la fin de l'année 1792, la capitale des Gaules est au bord de la guerre civile de façon permanente et la bourgeoisie négociante ne compte pas intercéder en faveur du peuple. L'ancien maire et représentant en mission Louis Vittet le signale au ministre de l'intérieur Roland dans une lettre au ton défaitiste:

Les ouvriers restent sans ouvrage, prêts à entrer en insurrection et capables de tout quand ils ont faim. Bientôt les agitateurs commenceront à exciter les affamés contre les riches [...] n'attendez rien des négociants, ils aiment mieux mourir que de perdre leur cher argent⁴⁷.

⁴⁶ R. TISSOT, *La société populaire de Grenoble pendant la Révolution*, Grenoble, Aubert, 1910.

⁴⁷ L. VITTET, *Lettres de Vittet à Roland*, dans «Revue d'histoire de Lyon», 1905, p. 313.

Cette situation tranche singulièrement avec celle qui existe alors à Grenoble où la municipalité en place agit activement en constituant des stocks municipaux de grains pour répondre aux besoins de ceux qui ont faim. L'historienne du droit Marie-France Brun-Jamsen souligne à ce sujet l'importance du «dirigisme économique» qui caractérise la politique municipale grenobloise pendant la révolution sans parvenir à en expliquer l'origine⁴⁸.

Il est en effet fréquent de souligner l'attachement au libéralisme économique des élites dauphinoises depuis les travaux de Jean Egret⁴⁹. Cette analyse repose sur l'absence d'opposition du Parlement du Dauphiné à la libéralisation du commerce des grains. Elle passe cependant sous silence les autres modes de régulations du marché des grains dont disposaient alors les municipalités du Dauphiné. On peut citer par exemple les greniers à blé dont la fréquence constituait pour Jules Michelet une spécificité de cette province⁵⁰. Il est vrai que le Dauphinois Mably avait proposé d'en généraliser l'usage pour les principales villes de chaque district du territoire français dans son ouvrage intitulé *Du commerce des grains (1775)* qui parut en pleine guerre des farines⁵¹. Il s'inspirait alors sans aucun doute du monde helvétique où chaque république disposait d'un grenier à blé (y compris Genève) qui permettait de garantir jusqu'à 18 mois d'approvisionnement pour l'ensemble de la population. En contexte monarchique, la situation était fort différente. La satisfaction des besoins alimentaires du peuple était un devoir du roi nourricier. En s'emparant de cette fonction, les villes du Dauphiné faisaient donc valoir leur aspiration à l'autonomie. Elle s'emparait ainsi de cette politique de la faim dont Antonino De Francesco a souligné à plusieurs reprises le rôle centrale pour la

⁴⁸ M.-F. BRUN-JAMSEN, *Histoire de l'administration municipale (1789-1795)*, Grenoble, Pug, p. 165.

⁴⁹ J. EGRET, *Le Parlement de Dauphiné et les affaires publiques*, t. II, Grenoble, Allier, 1942, p. 345.

⁵⁰ J. MICHELET, *Œuvres*, t. III, Bruxelles, Meline, 1840, p. 134.

⁵¹ F. GAUTHIER, *De Mably à Robespierre: un programme économique égalitaire 1775-1793*, dans «Annales historiques de la Révolution française», n. 261, 1985, pp. 265-289.

construction de toute démocratie urbaine à la fin de XVIII^e siècle⁵². L'aspiration révolutionnaire à l'indépendance de la municipalité grenobloise se nourrit en 1789 de cette défaillance du pouvoir royal face à la faim pour créer une véritable révolution montagnarde.

De fait, le modèle républicain montagnard qui s'épanouit en contexte révolutionnaire présuppose un minimum de régulation économique. Cette dernière s'exprime dans le domaine des denrées de première nécessité comme dans le secteur de l'industrie et de l'artisanat. Elle correspond à une forme de néomercantilisme social qui accompagne la quête d'indépendance des autorités locales⁵³. C'est d'ailleurs une des différences entre le modèle montagnard et le modèle atlantique où la quête d'autonomie est étroitement liée à une aspiration libérale sur le plan économique. La décentralisation n'est pas forcément synonyme de libéralisation.

Conclusion

À l'exception de certaines critiques salutaires⁵⁴, la question des modèles révolutionnaires et de leur circulation a longtemps été dominée par la problématique hégémonique des «révolutions atlantiques» portée par les historiens Jacques Godechot et Robert Palmer en contexte de Guerre froide. Elle correspondait à une époque d'intenses réflexions sur les héritages communs du monde occidental en matière de droits de l'individu par opposition aux totalitarismes. Elle faisait par ailleurs écho aux réflexions de Tocqueville sur le modèle américain, son organisation décentralisée et son fédéralisme qui ont servi de matrice à tant de travaux de sciences politiques dans la seconde moitié du XX^e siècle.

⁵² A. DE FRANCESCO, *Il governo senza testa. Movimento democratico e federalismo nella Francia rivoluzionaria, 1789-1795*, Naples, Morano, 1992.

⁵³ Nous avons eu l'occasion de développer ce sujet dans J.-L. KASTLER, *Les étrangers et la révolution entre Genève et Grenoble: peut-on faire la révolution sans se sentir étranger?*, dans *L'étranger en révolution(s)*, numéro spécial de «La Révolution Française», sous la direction de P. CONTE-M. FERRADOU-J.-L. Le QUANG, n. 22, 2022.

⁵⁴ M. COTTRET, *De Genève et du Brabant, quelques grains de sable dans la révolution atlantique*, in *Cosmopolitismes, patriotismes 1773-1802*, sous la direction de M. BELISSA-B. COTTRET, Rennes, Les Perséides, 2005.

Le «modèle montagnard» que nous proposons ici se rapproche du modèle américain ou atlantique par le poids qu'il accorde à la question de l'indépendance locale et communale. Il permet de ce fait d'introduire une salutaire distinction entre fédéralisme et girondinisme qu'ont passé sous silence nombre de partisans du modèle atlantique dans leur analyse de la Révolution française. De fait, l'idée fédéraliste semble davantage provenir en France des montagnes helvétiques que de l'océan atlantique. La distinction entre fédéralisme et un girondinisme d'origine atlantique est par ailleurs d'autant plus nécessaire qu'elle permet de mieux rendre compte de la complexité des attitudes et des parcours individuels pendant la période révolutionnaire.

Il ne s'agit pas pour autant de substituer un nouveau modèle hégémonique à l'ancien à l'heure de nécessaires analyses plurielles du phénomène révolutionnaire mais d'introduire de nouvelles nuances et de nouvelles distinctions. Le modèle que nous proposons s'éloigne dans la pratique du modèle des révolutions atlantiques par *la participation directe et souveraine* du peuple dans les affaires de la cité. C'est donc dans cette dernière caractéristique associée au rejet d'un libéralisme économique sans frontière qu'il faut chercher l'originalité du modèle républicain montagnard tel que nous l'avons défini. En effet, le modèle des «révolutions montagnardes» n'a pas comme point de fuite et d'achèvement la prise de contrôle de l'État par la bourgeoisie négociante. Il participe d'un idéal de cogestion de la Cité entre les différentes classes sociales pensées comme une des formes possibles de la «modernité politique». Essayer de retracer sa circulation à travers l'espace et le temps pose d'épineuses questions qui débouchent sur des enjeux considérables dans le domaine de l'histoire des systèmes politiques qui entretiennent entre eux des relations complexes d'interaction et de contamination réciproque. Nous nous contenterons d'en poser deux en guise de conclusion: quel rôle a joué l'assimilation de l'implication directe du peuple dans la vie politique à la tradition bonapartiste dans l'occultation du «modèle montagnard» de 1815 à nos jours? Comment prendre en compte ce modèle montagnard dans l'écriture de l'histoire de la souveraineté à l'époque contemporaine?

Sezione II

Problemi storiografici, di scienze sociali ed umane

L'impero prima dell'Impero: il mondo atlantico e l'accumulazione del capitale imperiale

Francesco DENDENA

Bibliothèque nationale de France, Università della Svizzera Italiana

francesco.dendena@gmail.com

«Nuovo Mondo»: sorta negli ambienti iberici nei primi decenni del XVI secolo e poi ripresa universalmente nella cultura europea, l'espressione all'inizio designava meno una realtà che un sentimento. Un sentimento di siderazione di fronte alla radicale alterità americana che da una parte legittimava la rappresentazione delle Americhe come rovesciamento, sorta di specchio invertito in cui la tradizione cessava di essere operante, rendendo possibile tutto ciò che in Europa non lo era e che d'altra parte attribuiva all'Atlantico, il ruolo essenziale di elemento di rottura, di spazio catartico in cui si creava l'abissale differenza che opponeva le due rive e che era capace di trascendere qualsiasi cosa. Qualsiasi cosa, meno una: la sovranità delle potenze europee che avevano imposto la loro conquista e organizzato la colonizzazione almeno fino alla fine del XVIII secolo, quando le idee di emancipazione, formatesi in Europa avevano portato al trionfo delle identità nazionali locali. Coniata per indicare un'alterità radicale, l'espressione è così diventata con il passare del tempo l'elemento integrante e legittimante di un racconto ereditato dalla colonizzazione ripreso in quanto mito fondatore del Continente, in cui la storia della modernità si poteva leggere come un racconto a lieto fine che non solamente confortava la centralità e la preminenza del paradigma politico europeo, erigendolo a modello rispetto al resto del mondo, ma arrivava a riassorbirne l'eccezionalità dei secoli precedenti all'interno di un progresso di

crescita, la cui fine giustificava teleologicamente i mezzi che erano stati utilizzati per realizzarlo¹.

Per accorgersi che la trama degli scambi era stata più complessa e che il vento non era sempre soffiato in direzione di Filadelfia, Port-au-Prince o Bueno Aires partendo dai salotti europei, ma si era caricato invece della sua forza grazie a un gioco di triangolazioni, influenze reciproche e riappropriazioni transnazionali che avevano creato un linguaggio e una koiné comune, si sono dovuti aspettare gli studi pionieri di Jacques Godechot e Robert Palmer e la guerra fredda, Cyril James e la decolonizzazione². Nella loro diversità si tratta di lavori che hanno aperto prospettive radicalmente nuove, nonostante fossero ancora incardinati in una visione “nazionale” dello spazio atlantico, che la storiografia successiva ha progressivamente superato. Seguendo le vie degli scambi economici e demografici, che avevano caratterizzato l'epoca moderna, questa nuova storia atlantica ha proposto una nuova lettura degli scambi intercontinentali e dei rapporti che lo caratterizzavano, incentrata sulle nozioni di rete, di transfert, di fluidità, in cui le frontiere politiche (ed epistemologiche) erano utili solo per denunciarne la caducità, se non la fondamentale inutilità³. A cavallo tra

¹ A questo proposito: S. GRUZINSKI, *La machine à remonter le temps*, Paris, Fayard, 2015.

² R. PALMER-J. GODECHOT, *Le problème de l'Atlantique*, in *Comitato Internazionale di scienze storiche, X congresso internazionale*, V, Roma, 1955, p. 175-239. Se il libro di Cyril James è stato scritto nel 1938, il suo valore sarà riconosciuto in Europa più tardivamente alla fine degli anni 1950. C. L. R. JAMES, *I giacobini neri: la prima rivolta contro l'uomo bianco*, Milano, Feltrinelli, 1968 [ed. inglese originale 1938 e prima ed. francese 1949].

³ La storia atlantica, intesa in senso lato, ha costituito uno dei cantieri storiografici internazionali più importanti degli ultimi 30 anni. Sarebbe qui vano tentare di presentare una lista di titoli esaustiva. Mi limito a rinviare quindi ai testi che ho consultato per questo articolo, cosciente del fatto che nonostante si completino con gli altri citati nelle pagine seguenti, questo elenco non ha la pretesa di presentare un quadro completo, ma solo di suggerire qualche testo fondamentale. In lingua inglese, vedere, ormai un classico, B. BAYLIN, *Atlantic History, Concepts and Contours*, Cambridge, Harvard University Press, 2005; *The Atlantic in global history, 1500-2000*, edited by J. CAÑIZARES-ESGUERRA - E. R. SEEMAN, New York, 2018, 2 ed. [2003]; *The Atlantic World Essays on Slavery, Migration, and Imagination*, a cura di W. KLOOSTER e A. PADULA New York e London, 2019, 2 ed. [2005]. Per questioni teoriche in lingua

XX e XXI secolo quindi, l'Atlantico del XVII e del XVIII secolo era diventato una sorta di specchio storiografico della narrazione della globalizzazione che i suoi studiosi stavano vivendo in quanto cittadini e che le loro opere contribuivano, indirettamente, a confortare. Il mondo nuovo non era più, in altri termini, il continente americano, ma l'Oceano stesso, o meglio l'ibridazione che nasceva dai traffici che lo attraversavano con il risultato infine che le logiche sociali e i tempi economici non si costruivano e non si leggevano più in un'ottica *trans-atlantica*, ma *inter-atlantica* (o *circum-Atlantic*)⁴, diventando il riflesso di una contemporaneità con cui lo Stato-Nazione, nato nella seconda parte del XVIII secolo era entrato in conflitto, mettendo un termine (provvisorio) al mondo senza confini⁵.

Ormai doxa dominante, queste posizioni, tuttavia, hanno costituito una vera rivoluzione storiografica che se logicamente marginalizzava les *enjeux* politici in quanto considerati incapaci di spiegare il corso della Storia, d'altro canto permetteva di cogliere fenomeni e pratiche a lungo "dimenticate" o chiaramente sottovalutate⁶, con il risultato di frantumare la narrazione della modernità in una serie di racconti

inglese rinvio a: D. ARMITAGE, *Three Concepts of Atlantic History*, in *The British Atlantic World, 1500-1800*, edited by D. ARMITAGE-J. BRADDICK Basingstoke, 2002, pp. 11-27, 250-54. Queste posizioni sono a loro volta discusse (in francese) da C. VIDAL, *Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique?*, in «Annales. Histoire, Sciences Sociales», LXVII (2012), pp. 391-413 e anche *Africains et Européens dans le monde Atlantique*, a cura di G. SAPIN, Rennes, 2014, pp. 7 s. In ambito italiano vedere, ammirevole per precisione e chiarezza, F. MORELLI, *Il mondo atlantico: una storia senza confini (secoli XV-XIX)*, Carocci, Roma, 2013.

⁴ Definizione data da D. ARMITAGE, *Three Concepts of Atlantic History*, cit., pp. 11-27.

⁵ Gli specialisti si accordano nel notare che questo mutamento avrebbe luogo alla fine del 1700, spiegando la frattura tra modernisti e contemporaneisti del periodo atlantico, più volte sottolineata. Per esempio, J. CAÑIZARES-ESGUERRA - E. R. SEEMAN, *The Atlantic in global history*, cit., p. XXII e seguenti, ma anche C. VIDAL, *La nouvelle histoire atlantique en France: Ignorance, réticence et reconnaissance tardive*, in «Nuevo Mundo Mundos Nuevos», Colloques, mis en ligne le 24 septembre 2008, consultato il 27 ottobre 2020: <http://journals.openedition.org/nuevomundo/42513>.

⁶ Fino agli 1980, per esempio, la questione della schiavitù era globalmente ignorata in Francia. Vedere su questo punto: A. FORREST, *The Death of the French Atlantic, Trade, War, and Slavery in the Age of Revolution*, Oxford, 2020, pp. 270-285.

concettualmente autonomi, gerarchicamente indipendenti sia pur strettamente connessi.

La storiografia della rivoluzione haitiana, ormai molto ricca, costituisce un buon esempio per cogliere questi cambiamenti che hanno completamente mutato l'approccio rispetto al primo lavoro scientifico sull'argomento, *The Black Jacobins* di James. Questi aveva costruito il racconto della rivoluzione haitiana «offering parallels between the Haitian Revolution and modern revolutionary movements, looking at the relationship between leaders and the masses in revolutions; and rendering the leaders of the Revolution not savage Africans but fully modern, European-influenced “Black jacobins”»⁷, inserendo così lo spazio americo-caraibico all'interno di un movimento generale di progresso per smentire un'eccezionalità che avrebbe potuto indirettamente legittimare il discorso delle vecchie classi dominanti. La storiografia più recente ha invece insistito sull'importanza dei fattori endogeni all'isola, quali le tensioni legate ai pregiudizi legati alla razza, per spiegare le dinamiche della rivolta che ha portato alla nascita della prima repubblica nera della storia. All'approccio universalista di James, che faceva sedere Toussaint e i suoi compagni accanto a Danton e ai sanculotti parigini nel pantheon ideale della libertà, si preferisce contrapporre il fatto che «the metropolitan revolution created new possibilities and conflicts for people in the colonies. In *both revolutions*, participants were continually reacting to news from the other side of the Atlantic that was several months out of date»⁸. In queste righe, la proclamazione della dichiarazione dei diritti dell'uomo del 1789 cristallizza una tensione più antica, dandole una prospettiva nuova senza tuttavia mutarla fondamentalmente, mentre la costruzione e la decostruzione della questione schiavistica, con l'annesso corollario razziale, diventano gli snodi epistemologici attorno a cui ritmare la narrazione dell'avvenimento, la cui logica si sviluppa secondo linee interne, in quanto l'influenza della rivoluzione europea interviene come

⁷ A. GOLDSTEIN SEPINWALL, *Beyond “The Black Jacobins”: Haitian Revolutionary Historiography Comes of Age*, in «Journal of Haitian Studies», n. 23, 2017, pp. 4-34.

⁸ D. GEGGUS, *The Haitian Revolution: A Documentary History*, Indianapolis, Hackett Publishing Company, 2014, p. XV.

elemento acceleratore e distorsore di uno scontro tra masse nere e coloni bianchi⁹. Si tratta di un mutamento maggiore che, aldilà delle sfumature delle posizioni dei singoli autori, tradisce uno scivolamento dell'attenzione verso la questione identitaria e impone di ripensare non solo il rapporto tra Haiti e Parigi, non solo il concatenarsi degli avvenimenti e l'influenza dialettica che hanno gli uni sugli altri¹⁰, ma anche una diversa concettualizzazione del fatto rivoluzionario. L'intrinseca originalità della rivoluzione haitiana permette di interrogare i limiti degli altri due episodi che l'hanno preceduta oppure ne rivela in fondo l'irriducibile eccezionalità, che deriva dall'eredità del sistema di produzione schiavistico e dalla perversione statale? Se così fosse, è davvero possibile utilizzare lo stesso termine per indicare fenomeni politici molto diversi come la nascita della democrazia rappresentativa americana o la creazione della Repubblica sui ruderi della monarchia?

L'interesse di *The death of the French Atlantic* di Alan Forrest, pubblicato da Oxford University Press all'inizio del 2020¹¹ risiede nel suo tentativo di inserirsi pienamente in questo dibattito, apportando spunti utili per superarne le antinomie e lasciando persino intravedere potenzialità euristiche utili a sviluppare un nuovo percorso interpretativo. In modo particolare, lo storico inglese invita a reinserire la fine di Santo Domingo e la contemporanea nascita di Haiti in una prospettiva di più largo respiro che ha il vantaggio di collocare gli avvenimenti all'interno di un approccio globale, che se da una parte relativizza la loro importanza per l'Europa in generale e la Francia in particolare, dall'altro permette di cogliere meglio le dinamiche che hanno portato allo svolgimento dei fatti, insistendo sull'importanza della

⁹ In questa direzione, sia pure con sfumature diverse e più classiche, vedere l'opera J. D. POPKIN, *You are all free: the haitian revolution and the abolition of slavery*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

¹⁰ J. D. POPKIN, *Un-Silencing the Haitian Revolution and Redefining the Revolutionary Era*, in *The Atlantic World Essays*, a cura di W. KLOOSTER-A. PADULA, cit., pp. 230-251. Su questo argomento vedi anche: M. COVO, *La Révolution haïtienne entre Révolution française et Atlantic History*, in *L'Atlantique révolutionnaire. Une perspective ibéro-américaine*, a cura di G. ENTIN-A. GOMEZ-F. MORELLI-C. THIBAUD, Paris, 2013, pp. 259-288.

¹¹ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic*, cit.

guerra dei Sette anni che trasforma l'isola nella perla ricchissima di un impero amputato.

Il primo elemento interessante della riflessione di Forrest risiede nel sottolineare come la crisi di fine secolo non sia altro che una conseguenza, per altro largamente prevedibile, dell'asimmetria mondiale venuta a crearsi in seguito al grande conflitto della metà del secolo. Una conseguenza diretta nella misura in cui la firma del trattato di Parigi sancisce non soltanto una sconfitta epocale che alimenta un anelito di rivincita determinando la scelta diplomatica della monarchia di intervenire a fianco degli *insurgents* nel 1778, ma contemporaneamente pone anche la basi dell'inferno schiavile che conosce Santo Domingo nella seconda parte del secolo. Certo, esso, come il sistema di produzione coatto cui era strettamente legato, risaliva agli albori della dominazione francese nei Caraibi alla fine del XVIII secolo¹², ma Forrest nota, analizzando i registri di imbarco, che circa il 40% del totale degli schiavi deportati dalle coste africane durante tutto il XVIII secolo si concentrano nei 15 anni immediatamente precedenti la fine della schiavitù¹³. Questo aumento è il riflesso dell'accresciuto sfruttamento delle piantagioni dell'isola e dell'allargamento delle zone messe a coltura, entrambi fortemente incoraggiati dalla monarchia che crea un sistema di incentivi fiscali sulla tratta, pur di rilanciare l'economia dell'isola duramente colpita dal blocco britannico durante le ostilità. James aveva riassunto icasticamente la correlazione tra sfruttamento schiavile e accumulazione del capitale, Forrest, dal canto suo, mostra invece chiaramente un'altra correlazione, quella che esiste tra la debolezza sistemica del regno borbonico nei confronti del suo avversario e la dipendenza crescente della madrepatria nei confronti del sistema di potere gestito dalle élites coloniali. Più forte è la prima, minore è la capacità coercitiva della monarchia borbonica nei confronti dei coloni, che si impongono progressivamente, e anche contro le autorità ufficiali, come gli unici garanti di un ordine sociale da cui dipende meno il

¹² Per una visione d'insieme sull'argomento: F. REGENT, *La France et ses esclaves : de la colonisation aux abolitions, 1620-1848*, Paris, Le Grand livre du mois, 2007.

¹³ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic*, cit., p. 60.

benessere della Francia che la possibilità di un riequilibrio dei rapporti di forza rispetto alla potenza britannica.

Considerato *ex-post* quest'obiettivo pare un'impossibile chimera, nonostante la vittoriosa campagna americana del 1778 avesse portato effettivamente un riequilibrio dei rapporti di forza e avesse inaugurato una parentesi dorata per i coloni e le città marittime della costa atlantica. L'esame dei registri portuali rivela in effetti un'innegabile espansione del commercio trans-atlantico in direzione delle isole francesi dopo la fine della guerra dei Sette anni e, di nuovo, dopo il trattato di Versailles del 1783 tanto che una città come Bordeaux triplica la massa delle merci movimentate nell'arco di cinquant'anni. Tuttavia, Forrest è attento a ricontestualizzare e a decostruire la vulgata coloniale, che insisteva sull'epoca d'oro degli anni 1780, proiettandola indietro in un dolce passato che celava una realtà molto più ambigua. Ambigua innanzitutto perché, quasi inutile ricordarlo, tale racconto ometteva o minorava la sofferenza schiavile e il sorgere razionale dei pregiudizi razziali funzionali alla strutturazione delle gerarchie sociali all'interno dell'isola. Poi ambigue perché quel racconto cancellava le tensioni interne alla stessa comunità dei coloni e la loro refrattarietà nei confronti di qualsiasi tentativo di razionalizzare il governo dell'isola nel quadro delle riforme promosse dalla monarchia assolutista¹⁴. Infine, ambigua perché Forrest dimostra come la fragilità intrinseca e strutturale dell'Atlantico francese lasci il traffico marittimo alla mercé della *Royal Navy*, che ad ogni conflitto è in grado di scompaginare completamente il sistema avversario, il quale si caratterizza così per un'alternanza di crolli repentini dei traffici e di pesanti perdite cui fanno seguito brusche fasi espansive: «War and peace were the principal determinants of maritime activity in Atlantic waters during the eighteenth century, and with good

¹⁴ Forrest non insiste molto su questo aspetto, che pure è importante per capire le scelte fatte dei coloni nel 1789 e la loro capacità ad erigersi in lobby, influenzando il lavoro legislativo delle Assemblee rivoluzionarie. Il club di Massiac si inserisce in una tradizione di ribellismo e di negoziazione che, certo, non era estranea alla cultura politica d'*ancien régime*, ma che trova a Saint Domingue un terreno di sviluppo particolarmente propizio in ragione del contesto geopolitico. A questo proposito vedi Ch. FROSTIN, *Les révoltes blanches à Saint Domingue aux XVII et XVIII siècles (Haïti avant 1789)*, Rennes, Pur, 2008 [1975].

reason. Almost as soon as war was declared, Britain profited from its naval strength to blockade the French coast and cut off the principal shipping channels, and the French ports began to suffer serious losses of ships, cargoes, and crews»¹⁵.

Come più tardi la violenza rivoluzionaria creerà *a posteriori* il mito de “la doucer de vivre d’ancien régime”, anche l’età d’oro di Santo Domingo è una costruzione retrospettiva, elaborata da una parte degli ormai ex-coloni per compensare le sofferenze umane e il declassamento sociale subito a causa della rivolta nera e della diaspora. L’isola è condannata *prima* del 1789, condannata dalle sue proprie contraddizioni interne e ancora di più dalla supremazia britannica: «Even without the revolution, France’s traditional position in the Caribbean [...] was coming under pressure, and *many* were persuaded that as the century drew to a close, it was Britain, and not France, that looked best placed to assume the role of a truly global power»¹⁶. *Many*, ma non tutti. Soprattutto non ne erano persuasi coloro che erano direttamente coinvolti nel processo, che vivono nella certezza di poterlo cambiare o perlomeno di ritardarne la fine in modo da poter sfuggire all’apocalisse. Da qui la fuga in avanti continua, a cui ciascuno di loro si abbandona a detrimento degli altri componenti con cui interagiscono, non accorgendosi di essere prigionieri di un sistema irriframabile, senza via di uscita.

La prova dell’insostenibile situazione a lungo termine dell’Atlantico francese in fondo è rivelata proprio dalla questione schiavile, metastasi nello stesso tempo necessaria e incurabile su cui poggia e prospera tutto il sistema e da cui è impossibile separarsi, pena l’implosione brutale e immediata dell’isola e dell’ambizioni di grandezza francesi. L’incertezza della situazione a medio termine, la precarietà dei traffici, che si sommano ai bisogni urgenti dei coloni desiderosi di colmare le perdite subite in precedenza aumentano il valore della merce schiavile, spingendo gli armatori della coste atlantiche, indeboliti dalle perdite della guerra dei Sette Anni e quindi incapaci di ricostituire le reti di scambio complesse attive prima del 1756, a riconvertirsi nel commercio

¹⁵ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic*, cit., p. 48.

¹⁶ Ivi, p. 21.

triangolare o lineare, due settori che sono protetti da «l'exclusif colonial» e suscettibili (almeno teoricamente) di procurare profitti immediati. Cosciente del fatto che essa sarebbe stata beneficiaria indiretta dell'incremento dei traffici attraverso le tasse e la costruzione di un *kenon-how* marittimo di fondamentale importanza in vista di ulteriori conflitti¹⁷, la monarchia incoraggia dal canto suo questa riconversione massiccia, con il risultato di accrescere le tensioni sociali e razziali di Santo Domingo, e di rendere quindi, in ultima analisi, ancor più indispensabile l'ottenimento del consenso dei coloni. Il cerchio si chiude laddove era cominciato, senza che tuttavia si ritorni ad una situazione di equilibrio: ogni viaggio transatlantico, ogni nave negriera che parte dai moli di Nantes o di Lorient non porta con sé solo un carico di umanità dolente, ma con essa si sbriciola la sovranità della monarchia, come è provato dall'impossibilità di applicare il *Code noir* di fronte alle proteste dei coloni. Questa debolezza legittima l'eccezionalità dello spazio coloniale, accelerando la trasformazione di quest'ultimo, tanto nella maniera di concepirlo tanto nella maniera di governarlo¹⁸. In questo senso, l'affermazione dei pregiudizi di colore, il trionfo de «l'aristocratie de l'épiderme» costituisce la traduzione sul piano identitario dell'incapacità della monarchia di affermare il suo potere, cosa che la obbliga a una connivenza sempre più infamante con il potere coloniale: sullo schiavo

¹⁷ La questione dell'importanza di un capitale marittimo come strumento di costruzione della potenza atlantica è evocata da Forrest, ma è più largamente (e magnificamente) trattata in un altro testo, pubblicato quest'anno: G. PLANK, *Atlantic Wars: From the Fifteenth Century to the Age of Revolution*, Oxford, 2020, in particolare per la fase di costruzione pp. 15-58, per i suoi effetti pp. 227-273.

¹⁸ Su questo punto vedere i saggi raccolti in *La Colonisation nouvelle (fin XVIII^e-début XIX^e siècles)*, a cura di M. DORIGNY-B. GAINOT, Paris, SPM, 2018; e anche F. CROUZET, *La guerre économique franco-anglaise au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2008. Per un inquadramento teorico della questione: F.-J. RUGGIU, *Des nouvelles France aux colonies - Une approche comparée de l'histoire impériale de la France de l'époque moderne*, in «Nuevo Mundo Mundos Nuevos», (2018), *Débats*, URL: <http://journals.openedition.org/nuevomundo/72123>. Un caso di studio che esula dalla questione di Santo Domingo, ma che indaga la costruzione del mondo coloniale e del pregiudizio di colore all'interno di una lettura imperiale attraverso al prisma della Louisiana, rinvio al libro importante di C. VIDAL, *Caribbean New Orleans: Empire, Race, and the Making of a Slave Society*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2019.

non si costruisce la grandezza dell'Atlantico francese, ma molto più modestamente attraverso la sua sofferenza si cercano di ovviarne le debolezze, le aporie.

Una metastasi, necessaria, incurabile, il commercio schiavile, lo si è già detto, ora bisogna aggiungere che i suoi effetti non mancano di ripercuotersi anche sugli equilibri interni al Regno nella misura in cui, in ragione dei minori investimenti che richiede, la tratta diventa lo strumento di ricostituzione del capitale primario dei porti e degli armatori a corto di capitali, spiegando perché il commercio schiavile acquisti un peso sempre maggiore, in modo particolare per gli attori economici che sono incapaci di inserirsi nelle nuove dinamiche di scambio commerciale della fine del secolo. Questo elemento spiega perché se il commercio negrerio ha un'importanza relativamente secondaria per centri come Bordeaux o ancora Le Havre (i quali, avendo conservato maggiori risorse finanziarie, riescono a garantire una maggiore diversificazione degli sbocchi commerciali), esso risulta decisivo per i piccoli porti di Nantes e Lorient, che rovinati dalle guerre assolutiste, costituiscono il proprio modello economico sullo e grazie allo schiavo nel tentativo di ritrovare la ricchezza perduta e poi poter eventualmente diversificare gli investimenti. Tuttavia, dato che a causa della debolezza strutturale del sistema francese accade piuttosto l'inverso, nuovi porti, prima estranei alla tratta, cominciano ad armare vascelli negrieri man mano che sono esclusi da altri mercati, come avviene per esempio a Marsiglia. Lo studio degli archivi portuali mette in evidenza il fatto che il commercio schiavistico è tanto più importante quanto più è fragile colui che vi partecipa, nonostante le cifre dimostrino che i guadagni che si realizzano siano in realtà nettamente inferiori alle aspettative. I margini importanti che si possono realizzare grazie a un viaggio senza guerre, naufragi, malattie, rivolte e terminatosi con buone aste di vendita a Santo Domingo sono eccezioni nei libri contabili, spiegando perché i mercanti più solidi, i mercanti che hanno risorse e tempo sufficienti per ammortizzare i rischi preferiscano investire in circuiti commerciali dai rendimenti più bassi, investendo solo sporadicamente nel commercio schiavile. Così se è vero che la ricca Bordeaux tra il 1783 e il 1792 diventa «the leading slaving port in France»

per numero di viaggi negrieri intrapresi, globalmente il loro peso in termini di valore prodotto è ridotto rispetto a Nantes o La Rochelle, il cui lento impoverimento va di pari passo con un aumento dei viaggi negrieri. Come ricorda Forrest, dalla vecchia piazzaforte ugonotta, «which fitted out 13 per cent of French slaving voyages over the century, the years after the American War saw an increasing dependence on the triangular trade, to the point where slaving accounted for 58 per cent of the vessels it despatched outside France»¹⁹. Indipendentemente da qualsiasi questione razziale o morale, il capitale va sempre verso il capitale e lo schiavo si rivela essere il capitale del marginale. L'aumento tendenziale dei traffici negrieri nell'Atlantico francese, quindi, non fa che provare la sua subalternità rispetto all'egemonia inglese, nonostante la sua complessità e i profondi legami che ne uniscono le due rive, perché, «transatlantic communication was always a two-way process, with messages about commerce, family illness, and life and death crossing the ocean in both direction»²⁰.

Senza dubbio le pagine più belle, le più originali, dell'analisi forrestiana sono quelle dedicate alla descrizione delle comunità che si costruiscono e che sorgono attorno alle rive dell'Atlantico. Si tratta un riflesso senza dubbio dell'ampiezza delle fonti consultate per scriverle e della profonda familiarità che Forrest ha nei confronti di un soggetto a cui ha consacrato i primi studi su impulso del suo maestro Richard Cobb,²¹ ma sono, anche e soprattutto, l'espressione di una sensibilità verso l'umano che costituisce uno degli aspetti caratterizzanti di tutta l'opera dello storico inglese, segnata dalla convinzione che la comprensione del sociale e del collettivo siano la chiave per cogliere le logiche e i tempi del mutamento storico²². In *the Death of French Atlantic*,

¹⁹ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic*, cit., p. 61.

²⁰ Ivi, p. 93.

²¹ A. FORREST, *Society and politics in revolutionary Bordeaux*, London, 1975. Nel nuovo libro, ID., *The Death of the French Atlantic*, pp. 22-39.

²² Segnalo qui *alcuni* dei titoli più significativi dell'opera di Forrest nella loro edizione originale in lingua inglese: A. FORREST, *The French Revolution and the poor*, Oxford, 1981; ID., *Conscripts and deserters: the army and French society during the Revolution and Empire*, New York, Oxford, 1989; ID., *The soldiers of the French revolution*, Durham (N.C.), 1990; ID., *The Revolution in provincial France: Aquitaine, 1789-1799*, Oxford,

questa sensibilità si traduce in un'attenzione verso la comunità dei coloni, di cui Forrest illustra da un lato le origini prima della loro partenza e dall'altro la dispersione dopo l'abbandono dell'isola in seguito alla vittoriosa resistenza condotta da Dessalines. Se lo studio delle origini degli immigrati mette in luce il carattere regionale dell'immigrazione nei Caraibi, caratterizzata dalla preponderanza dell'afflusso di immigrati dalle regioni costiere della Francia e l'assenza di una politica migratoria della corona, l'esame delle vicissitudini della comunità coloniale dal 1791 rivela invece chiaramente come l'isola diventi il luogo di *brassage* di un'identità propriamente atlantica, che trascende gli antichi legami e ne forgia di nuovi senza mai cancellare le vecchie appartenenze. Così, per certi aspetti pare discutibile la tendenza a identificare la fine dell'Atlantico francese con la fine di Santo Domingo, che sembra emergere dalle riflessioni dell'autore e che forse converrebbe separare²³. Davvero la fine di una sovranità implica la fine di un insieme di riferimenti culturali e sociali che si erano definiti al suo interno?

Sono infatti minoranza coloro che rientrano in una Repubblica indifferente al loro destino, una Repubblica incapace perfino di organizzare una politica assistenziale coerente nei loro confronti e lascia rinchiusi nei porti che li hanno visti partire in un contesto completamente diverso. La maggioranza degli antichi coloni sceglie di rimanere in quel mondo che ormai è il loro, il mondo atlantico, un mondo retto sulla schiavitù e dal pregiudizio razziale, ma anche un mondo libero dalle antiche gerarchie e dalle nuove spaccature introdotte dalla Rivoluzione, come prevedibile, a cui sono attribuiti tutti i mali.

1996. È da notare il ruolo svolto da Forrest, insieme a Rafe Blaufarb e Karen Hagemann come curatore e contributore della collana: *War, culture and society, 1750-1850*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, dal 2008. Con Matthias Middell, Forrest ha anche curato *The Routledge companion to the French Revolution in world history*, Abingdon, Oxon, New York, 2016.

²³ A proposito di questa distinzione vedere le riflessioni sviluppate da C. VIDAL, *L'Atlantique français*, in «Outre-Mers. Revue d'Histoire», XCVII (2009), n° 362-363, pp. 7-37; M. COVO, *Baltimore and the French Atlantic: Empires, Commerce, and Identity in a Revolutionary Age*, in *The Caribbean and the Atlantic World Economy: Circuits of Trade, Money and Knowledge, 1650-1914*, edited by A. LEONARD-D. PRETEL, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015, pp. 87-107.

Poco importa quale sia il regime sotto cui si impegnano a vivere queste donne e questi uomini, la monarchia spagnola a Cuba o la repubblica degli Stati Uniti d'America in Louisiana, la loro scelta è determinata dalla fedeltà a un ordine sociale, la cui sconfitta è evidente solo *ex post*.

La prospettiva adottata da Forrest si rivela da questo punto di vista efficace nel dimostrare che se la fine del sistema coloniale nei Caraibi non era altro che una questione di tempo visto il disequilibrio di forze, diverso era il discorso per quanto riguarda il sistema schiavistico il cui ristabilimento rimane invece un'opzione del tutto realistica almeno fino al Congresso di Vienna, quando la pressione del movimento abolizionista inglese e dell'opinione pubblica europea impongono all'ordine dei lavori la questione schiavile. Anche in questo caso, tuttavia, nonostante i Borboni debbano piegarsi alle richieste di coloro che li hanno portati sul trono, la tratta riprende clandestinamente sotto l'occhio complice delle autorità per iniziativa di una lobby schiavistica e coloniale a dispetto dei cambiamenti di regime. Peraltro la vitalità dimostrata in questa occasione da questo gruppo di pressione permette di cogliere a posteriori la discrasia delle logiche che motivano il tentativo riconquista bonapartista del 1802. Per i coloni, Santo Domingo costituisce un obiettivo costante non negoziabile, per il Primo Console si tratta solo di «maintaining France's colonial empire, and securing the wealth that might once again flow from it»²⁴. Per gli uni la schiavitù è un presupposto necessario, la *conditio sine qua non* per restaurare il sistema sociale a cui dovevano la loro potenza e ricreare quell'Atlantico francese di cui erano stati i protagonisti, per Bonaparte, la schiavitù è la variabile di aggiustamento di un'ambizione geopolitica per questo, «so [...] while promising to maintain liberty in those colonies where slaves had been freed, he also vowed to resist abolition elsewhere, including in Santo Domingo and in France's colonies in the Indian Ocean»²⁵. Per questo, una volta sconfitto il corpo di spedizione di Rochambeau, Bonaparte archiverà immediatamente, senza scrupolo alcuno, l'idea di ritornare a Santo Domingo e con essa quella di costruire un impero oceanico, nonostante le pressioni degli antichi coloni: *quell'impero* è

²⁴ A. FORREST, *The Death of the French Atlantic*, cit., pp. 181-182.

²⁵ Ivi, p. 181.

definitivamente morto, mentre un altro, comincia a prendere forma, raccogliendo l'eredità del sistema federativo creato dalla Francia direttoriale.

La grandezza del libro di Forrest sta in questa intuizione interpretativa che unisce due mondi, due epoche, due spazi. Un'intuizione che è appena accennata nel testo, quasi implicita, ma che apre possibilità di ricerca inedite, certo già astrattamente teorizzate, ma reinserite in un impianto narrativo coerente. Limitarsi infatti a lodare la capacità nell'offrire un'interpretazione rinnovata del sistema dell'Atlantico francese, evitando, forse anche in maniera eccessiva, ogni tentazione di definizione teorica che sembra essere invece una costante negli studi atlantici, significa cogliere solo una delle qualità del libro. La forza di *The Death of the French Atlantic* risiede nella sua capacità di mostrare la valida euristica di una visione unitaria della storia atlantica della tarda età moderna e dell'epoca rivoluzionaria. Una visione capace di oltrepassare le aporie a cui si era urtata la storiografia precedente con il risultato di rinnovare profondamente la lettura del ruolo giocato dal mondo atlantico all'interno della definizione dell'identità e della cultura politica francese. Da un lato, infatti, le pagine di Forrest incitano a abbandonare l'idea di una cesura rivoluzionaria, di impronta francese o americana che sia, come spartiacque all'interno del mondo atlantico per individuare invece la rottura nella guerra dei Sette Anni, che viene a costituire così la svolta decisiva del XVIII secolo. Svolta perché dalla sconfitta deriva un disequilibrio geopolitico talmente flagrante da orientare tutte le scelte e le riforme compiute dal regno borbonico. Svolta poi perché il disastro rivela le fragilità intrinseche dall'assolutismo dando corpo a una nuova forma di patriottismo che eroderà il capitale di legittimità del regno dei Borboni, avviandone la crisi²⁶. Svolta, infine e soprattutto, perché la perdita di quelle terre d'oltremare, dal Canada all'India, accelera una presa di coscienza della natura composita del Regno di Francia, dei legami che lo uniscono alle terre transoceaniche, costituendo un'occasione per discutere della loro integrazione tanto in

²⁶ Vedere a questo proposito il lavoro di E. DZIEMBOSKI, *Un nouveau patriotisme français, 1750-1770: la France face à la puissance anglaise à l'époque de la guerre de Sept ans*, Oxford, Voltaire foundation, 1998.

termini istituzionali quanto in termini economici. Da questo punto di vista, è estremamente significativo che nel dibattito politico e nella terminologia della monarchia, quest'ultima cominci a essere definita e a definirsi in termini di *Empire* proprio a partire dagli anni 1760²⁷. Se la realtà e la natura di questo governo imperiale sono oggetto di discussione, il mutamento terminologico è rivelatore di un mutamento ideologico di cui la monarchia di Luigi XVI e poi la Nazione sovrana si fanno attrici e interpreti.

Da questo punto di vista, le vicissitudini che investono il mondo atlantico e il trauma che generano nella classe dirigente francese diventano l'occasione per forgiare un'idea e un'ambizione imperiale che a quel mondo sopravvive e che si prolunga, *mutatis mutandis*, attraversando tutto il XIX secolo e arrivare fino alla metà di quello successivo. Le convulsioni di Santo Domingo cominciate a metà del XVIII secolo possono allora essere interpretate come si svelano essere le contrazioni da cui nasce l'idea della "Greater France" del secolo successivo²⁸, minorando l'importanza della Rivoluzione, che in quest'ottica non sarebbe altro che la *consequenza*, la più grande senza dubbio, dell'onda di choc del 1763²⁹. Al contrario di quanto affermava de Maistre, non è la ghigliottina a uccidere il mistero della monarchia, ma le vittorie inglesi di tre decenni prima, che costringono l'assolutismo ad avviare un processo di riforme che non sarà tuttavia capace di condurre a termine portando al crollo brutale dell'*ancien régime* del 1789.

²⁷ F.-J. RUGGIU, *Des nouvelles France aux colonies - Une approche comparée...*, cit. Pierre Serna propende per una altra datazione, leggermente più tardiva, suggerendo che l'uso del termine impero risalirebbe agli anni dopo la guerra di Indipendenza americana. P. SERNA, *Toute révolution est guerre d'indépendance* in J.-L. CHAPPEY - B. GAINOT - G. MAZEAU - F. REGENT - P. SERNA, *Pour quoi faire la révolution?*, Marseille, Agone, 2012, pp. 32-44.

²⁸ Riferimento al testo che ha rinnovato la storia dell'impero coloniale francese e che rimane ancora un punto di riferimento: R. ALDRICH, *Greater France: A History of French Overseas Expansion*, New York, St. Martin's press, 1996.

²⁹ Vedere a questo proposito la prospettiva interessante, seppur argomentata in termini narrativi e un poco deludenti vista la qualità delle opere precedenti dell'autore, di Edmond DIEZBOSKI, che riprende un celebre titolo hobsbwaniiano applicandolo però al XVIII secolo: ID., *Le siècle des révolutions (1660-1789)*, Paris, Perrin, 2019.

Il punto della questione non è cronologico, *il va de soi*. Non si tratta soltanto di insistere sulla validità di un approccio interpretativo di ampio respiro, insistendo sul fatto che a partire dal 1763 si entri in un'unica sequenza politica che, almeno per quanto riguarda la Francia continua alternando fasi più o meno acute fino al 1848. Piuttosto, conviene qui sottolineare come il trauma che genera la guerra dei Sette Anni costituisca il momento fondatore di una cultura politica, quella della futura classe rivoluzionaria, che si struttura attorno a un'endiadi, certo dialettica, ma non di meno *profondamente operante e decisiva*: Nazione e Impero. La Nazione come antidoto alla crisi di un assolutismo incapace di provare la sua ragion d'essere e da cui scaturisce il sogno di un monarca patriota, l'Impero come orizzonte di attesa politico in cui si esercita la sovranità e come strumento di costruzione dell'egemonia mondiale³⁰. Questo elemento spiega tanto l'accelerazione della costruzione del regime coloniale negli anni 1770 e 1780, quanto il contemporaneo sorgere del movimento antischiavistico, due tematiche, queste, che hanno un'importanza crescente nel dibattito francese degli ultimi decenni dell'*ancien régime* e di cui l'immenso successo dell'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* costituisce la miglior prova³¹. La prova non soltanto dei crescenti, ancorché fragili, scrupoli morali di fronte alla situazione degli

³⁰ Sulla compatibilità della nozione di impero e del processo di costruzione nazionale, vedi *Nationalizing empires*, edited by S. BERGER-A. MILLER, Budapest, St. Berger, 2015.

³¹ Sulla ricezione e sulla carica politica dell'opera di Raynal, vedere i contributi raccolti: *Autour de l'abbé Raynal: genèse et enjeux politiques de l'"Histoire des deux Indes"*, textes éditées par A. ALIMENTO-G. GOGGI, Ferney-Voltaire, Centre International d'étude du XVIIIe siècle, 2018. Questo confronto si iscrive all'interno di una sfera transnazionale, in cui l'influenza degli apporti britannici è particolarmente importante come hanno mostrato numerosi lavori. Oltre al classico A. GOODWIN, *The Friends of liberty: the English Democratic Movement in the age of the French Revolution*, London, Hutchinson, 1979 vedere i più recenti, dotati di ampia bibliografia a cui rinvio a *Cultural transfers: France and Britain in the long eighteenth century*, edited by A. THOMSON-S. BURROWS-E. DZIEMBOWSKI, Oxford, Voltaire foundation, 2010; F. QUASTANA-P. SERNA, *Le républicanisme anglais dans la France des Lumières et de la Révolution: mesure d'une présence*, in «La Révolution française», n. 5, 2013: <http://journals.openedition.org/lrf/984>.

schiavi o, ancora, dell'importanza cruciale delle colonie nel sistema politico europeo, ma anche della convinzione che l'oppressione schiavistica sull'isole e l'ingiustizia del despotismo nella metropoli sono il frutto dello stesso processo di corruzione della libertà³². In Raynal, si legge meno un'alterità di quanto non si veda descritta la propria condizione o quanto meno non si colga lo stretto nesso che unisce la critica anticolonialista e il sistema di potere in Europa, *nomine* nel regno di Francia³³. Un nesso talmente evidente, una convinzione talmente fondata che, a partire dagli anni 1760, nessuna riflessione significativa sullo stato della Francia può eludere una prospettiva transnazionale.

La diversa periodizzazione permette infatti di includere pienamente questo aspetto e quindi di considerare diversamente il processo di costruzione della Nazione francese, quest'ultima intesa come un corpo politico sovrano, che pure è stata già lungamente e recentemente dibattuta. Obbliga ad abbandonare definitivamente l'idea di un eccezionalismo francese e a prendere in conto il carattere imperiale del regno, la trasformazione che lo investe esattamente sulla scorta di quanto era già successo nel Regno Unito e che ha un'influenza determinante sul seguito degli avvenimenti³⁴. L'orizzonte imperiale

³² Come ha giustamente sottolineato Pierre Serna già qualche anno fa: «Est-ce que seulement le nombre de kilomètres et la séparation de la métropole par un océan, une mer, qui fonde un espace en tant que colonie, ou bien sont-ce des modes particuliers de domination, issus d'une conquête précise d'un espace et de sa gestion ultérieure en fonction de ses richesses qui définissent ce qu'est une situation coloniale?». P. SERNA, *Toute révolution est guerre d'indépendance*, cit., p. 36.

³³ Per evidenziare l'impatto politico e la lettura universalistica che è fatta dei contenuti dell'*Histoire philosophique*, Michelet la definì «la bibbia delle Rivoluzioni», cioè di *tutte* le Rivoluzioni del mondo Atlantico.

³⁴ Per le pubblicazioni in questo senso rinvio qui alle riflessioni sviluppate da L. COLLEY, *Britons. Forging the nation. 1707-1837*, London, Yale University Press, 2005 [prima ed. 1992] e ancor più K. WILSON, *The Island Race: Englishness, empire and gender in the eighteenth century*, New York, Routledge, 2003, pp. 15-18 e più in generale pp. 3-30. Queste considerazioni sono riprese da Cécile Vidal, la quale ricorda che «si le processus de politisation de la nation ne s'amorça qu'au cours du XVIII^e siècle, les rivalités imperiales, mais aussi les contraintes de l'absolutisme à distance, les migrations en provenance de toutes les provinces métropolitaines [...], le recours à l'esclavage et à toutes les autres formes de travail forcé, [...] tous ces phénomènes

settecentesco costituisce quello che, in termini kosellekiani, si potrebbe definire lo spazio d'esperienza (sociale, istituzionale, culturale, ecc.) entro cui comincia a definirsi e a svilupparsi un discorso sulla Nazione in quanto entità unitaria, che ha una portata performativa e accelera il processo di autonomizzazione rispetto all'assolutismo che l'ha creata³⁵. La distanza geografica di Santo Domingo non implica affatto una marginalità politica, come prova la sua centralità nel dibattito della fine dell'assolutismo e della Rivoluzione. Per limitarsi solo a quest'ultima, quale altra regione provoca altrettanti dibattiti e spaccature? Quale altra realtà merita la creazione di un comitato specifico e permanente in tutte le Assemblee? L'estensione dell'isonomia repubblicana a Santo Domingo, atto emancipatorio che cancella l'eccezione giuridica che fondava l'eccezionalità coloniale non risponde alle stesse logiche che portarono da lì a qualche mese alla fondazione del "systeme federatif" direttoriale negli spazi liberati dalle armate rivoluzionarie?

La realtà coloniale non è semplicemente uno spazio subalterno in cui si esercita un controllo più o meno astratto della metropoli, che è più o meno integrata in un sistema commerciale, ma un «espace civilisationnel engagé, selon des nuances différentes, dans la même communauté de pensée depuis les transformations du XVIème siècle»³⁶. Per questo,

concoururent à donner très précocement une importance nouvelle à la nation, dans l'imaginaire collectif et dans les représentations individuelles, tout en en faisant une identité problématique». C. VIDAL, *Nos ancêtres les Gaulois» ou la francité dans le laboratoire colonial (XVI^e-XIX^e siècle)*, in *Français? La nation en débat entre colonies et métropole (XVI^e-XIX^e siècle)*, sous la direction de ID., Paris, Ed. EHESS, 2014, p. 13.

³⁵ Per l'autonomizzazione della sfera dell'opinione pubblica, prodotto dell'assolutismo che gli si ritorce contro, vedi R. KOSELLECK, *Critica illuminista e crisi della società borghese*, Bologna, Il Mulino, 1994 [ed. or. in tedesco, 1969], ma anche più recentemente K. WILSON, *The Island Race: Englishness, empire*, cit. p. 17.

³⁶ P. SERNA, *Toute révolution est guerre d'indépendance*, cit., p. 28 Tra gli storici del fatto rivoluzionario, Pierre Serna è l'unico ad avere insistito sul carattere imperiale del regno di Francia, incontrando o anticipando alcuni degli spunti più tardi sviluppati dalla storia atlantica (francese) e sulla nuova storia imperiale (anglosassone) dell'epoca moderna, che sono stati discussi nel corso di queste pagine. A questo proposito, offre chiavi di lettura interessanti e innovative: P. SERNA, *The sister republics, or the ephemeral invention of a French republican commonwealth*, in *The Routledge companion to the French*

l'impero è tanto una realtà geografica assolutamente centrale da cui da un lato dipende la posizione della Francia all'interno dei rapporti di forza geopolitici ed economici mondiali quanto l'oggetto di una riflessione politica elaborata e conflittuale, che concorre in maniera decisiva a strutturare la cultura politica della fine dell'*ancien régime* e della Rivoluzione. Ben prima del 1791 e delle rivolte schiavistiche esiste invece un impero, o per riprendere un'altra definizione una «monarchie imperiale»³⁷, concepita come un insieme politico coerente che genera un discorso, una pratica di governo e un'identità imperiale. Da questo punto di vista, e indipendentemente dall'eterogenesi dei fini a cui è confrontata, forse sarebbe più pertinente pensare la Rivoluzione non tanto come una guerra d'indipendenza, ma come una reazione *contro* il disgregamento dell'Impero settecento da parte di una monarchia impotente pur restaurando poi un impero che deve essere riarticolato su nuovi principi che devono garantirne la perennità e l'indipendenza nei confronti della potenza britannica³⁸. Se questa ipotesi di lavoro è valida, allora le vittorie di Bonaparte offrono uno spazio di realizzazione e di applicazione per quello che Aurelien Lignereux ha recentemente definito come un «capital imperiale» che si accumulato nel corso del secolo precedente³⁹.

Nel raccontare con la maestria del grande storico la morte dell'Atlantico francese, il libro di Forrest non può considerarsi soltanto come il primo capitolo di una storia che descrive il suo processo di accumulazione. Esso deve essere accolto costituisce un invito, forse non il primo sul piano teorico, ma senza dubbio il più convincente, ad andare oltre la storia atlantica e fonderla quella della continentale, a quella mediterranea per restituire *l'unità di un progetto politico* che modella e

Revolution in world history, edited by M. MIDDELL-A. FORREST, New York, Routledge, 2016, pp. 39-61.

³⁷ P. SERNA, *Toute révolution est guerre d'indépendance*, cit., p. 28.

³⁸ Rinvio su questo punto ai lavori di Marc Belissa e Virginie Martin. In particolare, ai loro interventi raccolti in *Republics at War, 1776-1840, Revolutions, Conflicts, and Geopolitics in Europe and the Atlantic World*, edited by P. SERNA-A. DE FRANCESCO-J. MILLER, New York, Palgrave Macmillan, 2013, pp. 65-82.

³⁹ A. LIGNEREUX, *Les impériaux: administrer et habiter l'Europe de Napoléon*, Paris, Fayard, 2019.

determina la storia francese. *The Death of Atlantic* è un invito a immaginare e scrivere una nuova storia imperiale della Francia. Una storia che vada oltre il pur difficile compito di ricostruire il gioco di scambi, di trasferti e di circolazioni transazionali che caratterizzano gli «etrangled empires» atlantici per interrogare e ricostruire le logiche politiche che li gerarchizzano, li animano, li determinano, lasciando un'eredità entro cui si iscrive una cultura politica e un orizzonte di attesa che da Parigi e Santo Domingo porterà ad Algeri, passando e trasformando la Penisola italiana. Una storia, insomma, che da atlantica e transnazionale, si faccia imperiale.

Medicina e “malattia” nella storiografia. Il dibattito storiografico

1. Medicina e rivoluzione: la rivoluzione della medicina

Giuseppe Ottavio ARMOCIDA
Università dell’Insubria
giuseppe.armocida@uninsubria.it

Ci troviamo oggi certamente in un nodo di passaggio epocale della storia. Ne siamo tutti consapevoli, guardando quel che accade nel mondo, nella società, nel vivere quotidiano trasformato e in trasformazione. E di certo sappiamo che gran parte di quello che è cambiato e sta cambiando si deve soprattutto all’innovazione tecnologica e scientifica che, con la sua forza, ha agito su di noi e su tutto quanto ci sta intorno. Anche la scienza medica sta affrontando un processo di trasformazione che sembra delinarsi come rivoluzionario. La biomedicina dell’ultimo scorcio del Novecento e dell’avvio del Duemila, agendo con potenti tecnologie, ha fatto sussurrare che è oramai superata la medicina che si praticava fino a quattro o cinque decenni fa. Una «piccola» medicina esercitata dai singoli professionisti con limitati mezzi diagnostici e terapeutici è stata sostituita da una «grande» medicina, incardinata a ricchi strumentari ospedalieri. Così, i medici più anziani si riconoscono sempre meno nella clinica che avevano studiato e che avevano esercitato all’inizio delle loro carriere specialistiche. Peraltro, non sono più gli assoluti padroni della scena curativa e degli ospedali, perché sono accompagnati da altre figure professionali, tecniche e scientifiche, che acquistano via via sempre maggiore importanza. L’orizzonte in cui operano ora è nuovo e diverso. Questa medicina è appena iniziata e non ha ancora una sua storia; si

raccogliono le cronache sulle quali tra poco la storiografia rifletterà per spiegare quel che è successo e quel che sta succedendo, mentre cerchiamo di cogliere i significati intrinseci dei mutamenti in corso.

Ma qui voglio dire che la trasformazione in corso non ha rappresentato ancora una vera rivoluzione della medicina, una frattura con il passato come quella che, invece, fu determinata due secoli fa, nei primi decenni dell'Ottocento. La nostra medicina, pur con le straordinarie novità che la stanno arricchendo e trasformando, resta ancora incardinata nel modello che si affermò allora, quando la medicina europea visse la sua grande e vera rivoluzione storica, consegnandosi a una scienza del tutto nuova. All'aprirsi del secolo XIX, nell'intendere la natura dell'uomo sano e di quello malato, i medici abbandonarono le idee scientifiche che avevano guidato l'arte del guarire fino dall'età classica, attraverso il medioevo e lungo l'età moderna. In pochi anni affidarono agli archivi della storia i nomi di Ippocrate e di Galeno, l'importanza degli «umori» e pure le più recenti «teorie dei sistemi», nonché l'antica e netta separazione tra medicina e chirurgia, per cambiare la dottrina e la prassi della clinica che fu veramente rivoluzionata, dando nuova identità anatomo-patologica alle malattie riconoscibili nel loro localizzarsi negli organi e negli apparati. La nostra storiografia, in anni non lontani, ha chiarito il percorso seguito per rinnovare completamente il dottrinario del medico¹, intrattenendosi soprattutto sul momento essenziale che vide la formulazione diagnostica come atto essenziale del procedere operativo² e che segnò la «nascita della clinica»³. Si sono esplorati gli studi di fisiologia per comprendere come conciliare le diverse concezioni della vita che si andavano consolidando all'aprirsi dell'Ottocento⁴, ma non sembra

¹ R.G. MAZZOLINI, *I lumi della ragione: dai sistemi medici all'organologia naturalistica*, in «Storia del pensiero medico occidentale», a cura di M.D. GRMECK, vol. II, Roma-Bari, Laterza, 1996; G. COSMACINI, *L'arte lunga. Storia della medicina dall'antichità a oggi*, Roma-Bari, Laterza, 1997.

² L. BONUZZI, *Modello dottrinale e diagnosi in Chiarugi e Pinel*, «Rivista di Storia della Medicina», XXV NS (XLVI), fasc. 1, 2015, pp. 49-56.

³ O. KEEL, *La nascita della clinica moderna in Europa 1750-1815, Politiche, istituzioni e dottrine*, Firenze, Edizioni Polistampa, 2007.

⁴ *Vitalismo o meccanicismo? I fenomeni della vita e la fisiologia europea del secolo XIX*, a cura di A. DE PALMA-G. PARETI, Pisa, Edizioni ETS, 2017.

ancora esaurita una discussione esauriente sui protagonisti di quel profondo rivolgimento di pensiero. Quindi voglio qui considerare l'importanza di un autore che con il suo contributo segnò la data simbolicamente più significativa di quella rivoluzione scientifica. Non è stabilire il momento in cui si lasciò il disordine precedente per affidarsi allo spirito razionale di una scienza rinnovata, nel processo che si era delineato lungo alcuni decenni, ma a mio giudizio si può trovare un punto autentico di svolta nel 1819, quando il francese Laennec mise nelle mani dei medici lo stetoscopio, primo strumento di efficacia semeiotica. Credo sia giusto riconoscere in quell'anno la data convenzionale di spartiacque tra l'antico e il moderno della medicina.

In realtà, il fondamentale libro di Giovanni Battista Morgagni destinato a rivoluzionare il concetto di patologia (*De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*) era apparso fin dal 1761, ma avrebbe sonnecchiato indisturbato negli scaffali delle librerie dei medici fino all'inizio del secolo successivo, perché la medicina settecentesca era imprigionata nelle teorie dei sistemi e orecchiava ancora il dettato ippocratico-galenico che sopravviveva da duemila anni⁵. Mentre le altre scienze stavano progredendo tumultuosamente, con le scoperte della fisica e della chimica, la medicina era in deplorabile ritardo. Non si liberava dalle visioni tradizionali, dalla dominanza filosofica della propria cultura e restava impantanata nelle dande meta-scientifiche, accreditando teorie fragili come l'anima sensitiva di George Ernst Stahl o l'effimero flogisto, che aveva ingannato persino Alessandro Volta. Peraltro, un esercizio clinico largamente inefficace di fronte ai grandi problemi della malattia e del dolore giustificava una sorta di diffusa diffidenza nell'opinione pubblica. Il rapporto medico-paziente era condizionato da sentimenti misti di fiducia e di timore, raccolti ed espressi anche presso gli strati intellettuali della società, quando sembrava facile burlarsi apertamente della medicina e metterne in

⁵ Il mondo medico settecentesco era affollato da dottrine diverse che vedevano affacciarsi molte proposte, perlopiù imprigionate nelle teorie dette dei 'sistemi'. Verso la metà del secolo si era affermato il 'vitalismo', così chiamato perché i suoi sostenitori non riconducevano i fenomeni della vita né alla materia né all'anima, ma pensavano ad una terza via e ad una forza vitale con facoltà intermedie all'una e all'altra. Le parti dell'organismo erano viste come dotate di una «vita» propria, una energia di caratteristica attività che doveva regolare le funzioni della motilità e della sensibilità.

ridicolo i rappresentanti, come sappiamo da diverse fonti letterarie. Tra le testimonianze d'epoca, possiamo limitarci a citare qui la voce di radicale sfiducia di un illuminato intellettuale lombardo, Pietro Verri, che alla fine del Settecento si univa alle critiche, distinguendo comunque tra l'opera dei medici e quella dei chirurghi:

Poco pochissimo ajuto possiamo sperare da' medici, ed assaissimo vi è da temere [...] Cittadini, uomini che amate di vivere, non vi fidate ai medici; e se dovete chiedere consiglio ad alcuno, scegliete uomo che si fidi pochissimo della sua arte, che abbia studiato il mestiere, e che sia d'indole moderatissima e placidissima [...] della chirurgia abbiamo un reale bisogno, laddove della medicina ne possiamo ragionevolmente far senza. La chirurgia poi dividiamola in due parti, giacchè sono due mestieri realmente diversissimi che fa il chirurgo. Un mestiere è dipendente dalla facoltà medica, ed è fallacissimo; l'altro mestiere è quello di operatore, ed ha norma e principj sicuri⁶.

Correva la diffidenza e tra la gente si era stabilita una «giusta» opinione, ben diffusa, che faceva dubitare delle reali capacità della clinica. Una acuta visione critica fu quella del medico Pierre Jean Georges Cabanis⁷ che sul finire del secolo aveva cercato di applicare ai suoi studi i principi dell'*Idéologie*, confidante nella filosofia empirica di Locke⁸. Cabanis voleva discutere del «grado di certezza in medicina», rivelando attenzione per lo stesso concetto di «verità» che doveva guidare lo studio dell'uomo in salute e in malattia. Mentre ci si poteva liberare da asserzioni metafisiche e da sistemi filosofici oramai tentennanti, la conoscenza dei fatti naturali si doveva fondare sull'esperienza come fonte di dati certi. Così, dovevano uscire dagli interessi degli uomini colti le «scienze segrete», l'alchimia, la cabala, l'astrologia e la magia. Adottando il criterio, totalmente nuovo, di tradurre l'esperienza in teoria e non di fabbricare teorie per produrre pseudo-conoscenza, ci si impegnava a studiare con strumenti concettuali e tecnici aggiornati, all'intersezione con il bagaglio delle idee che andavano diffondendosi in tutta Europa. L'atteggiamento della

⁶ P. VERRI, *Scritti inediti del conte Pietro Verri milanese*, Londra (i.e. Lugano) 1825, p. 168, 181-182.

⁷ CABANIS, *La certezza nella medicina*, Torino, Boringhieri, 1961.

⁸ G. DELVECCHIO, *Rilettura di un classico: la Certezza della medicina in Cabanis*, «Rivista di Storia della Medicina», XXI NS (XLII), fasc. 1-2, 2011, pp. 37-54.

società verso la scienza si era fatto fiducioso, grazie ai successi raggiunti nelle discipline di base, la chimica, la fisica e la matematica che concorrevano ad arricchire dall'esterno anche gli strumenti e le speranze della medicina. Si sviluppavano le conoscenze della biologia e i medici procedevano anch'essi in un processo di transizione, verso lo svincolarsi dai metodi tradizionali. Sfide di ricerca di grande interesse venivano proposte da scienziati non medici, come Anton Laurent Lavoisier che aveva saputo leggere un atto della vita - la respirazione - come una combustione interna dell'organismo e quindi come un fatto chimico.

Tra gli anni della Grande Rivoluzione e la Restaurazione, la medicina dovette impegnarsi nel confronto con i nuovi fermenti, avviandosi ad una propria rivoluzione interna, collegata ai tanti fattori di più ampia portata che stavano trasformando profondamente la società. Si erano resi disponibili diversi strumenti che rendevano possibili imprese prima nemmeno immaginabili, con macchine che potevano sostituire la forza muscolare dell'uomo e riuscivano a facilitare i trasporti. Un generalizzato ottimismo fiducioso nel progresso dava l'impronta sostanziale anche alle esigenze ed alle aspettative della medicina. È pur vero che molti medici tardarono a liberarsi dalle briglie dei «sistemi» che avevano imprigionato la cultura e l'esercizio clinico, continuando a coltivare concetti vitalistici, ma il gruppo dei tradizionalisti andò sottomigliandosi presto nel tempo. Le loro teorie si apprestavano ad essere superate e degradate, come credenze non sostenute dai dati oggettivi delle scienze rinnovate. Occorreva abituarsi a nuove forme di pensiero e considerare degli snodi fondamentali, tra i tanti osservabili:

- era sceso oramai un velo sulle pretese delle scienze segrete, l'alchimia, l'astrologia, la magia;
- si era aperta la conoscenza di mondi lontani e diversi, stimolanti a conoscere la natura con i sensi dell'esperienza;
- cominciava ad affermarsi l'importanza dell'esperimento e del calcolo, metodi tendenti alla certezza obiettivamente dimostrabile.

Nell'esplosione prodigiosa di tante nuove idee, in un rapporto obbligato di scambio e di sprone reciproco con le altre acquisizioni scientifiche, la medicina cambiò dunque volto e anima. Nel principiare

del XIX secolo era stata riconosciuta la rivoluzionaria importanza del volume di Morgagni del 1761, offrendone traduzioni nelle lingue moderne. Istruiti dal *De sedibus et causis morborum*, si poteva superare il concetto dell'organismo inteso come complessità di funzioni sistemiche che dovevano mantenersi in equilibrio tra loro, suggerendo invece una lettura della malattia legata alla patologia dei singoli organi colpiti. L'epistemologia di questo modello «localistico» rompeva il legame con il passato. Dando valore a una diversa concezione del patologico e individuando le lesioni nelle diverse parti del corpo sofferente, si andava trasformando l'intero apparato concettuale della clinica. Era l'avvio dello sviluppo che ci porterà ad oggi, consegnandoci alla localizzazione anatomo-patologica che ancora costituisce la peculiare visione della clinica.

Il vero simbolo della nuova clinica era il «cilindro ascoltatorio», lo stetoscopio proposto nel 1819 da René Marie Théophile Hyacinthe Laennec, che lo descrisse pubblicandone l'immagine nel trattato *De l'auscultation médiate ou traité du diagnostic des maladies des poumons et du coeur fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration*, una importante testimonianza della medicina d'osservazione. Laennec affrontava l'esame del malato nella linea suggerita dall'anatomia patologica di Morgagni; istruiva a conoscere i segni patologici delle malattie di cuore e polmoni, palpando, percuotendo e auscultando il torace. Il suo stetoscopio faceva «vedere con l'udito» l'interno dei corpi e per usarlo i medici dovevano compiere davvero una profonda rivoluzione del loro stesso modo di pensare. Dallo sguardo che intendeva la malattia come una condizione anormale di tutto l'organismo, si passava a leggere la patologia localizzata, con una epistemologia rivoluzionaria rispetto al passato. Il successo di questa impostazione era legato anche alla sagacia di Marie Francois Xavier Bichat che già aveva guidato a cercare quale fosse la possibile natura del processo patologico, elaborando il pensiero morgagnano (*Anatomie Générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 1801). Un altro eminente francese, Jean-Nicolas Corvisart, aveva dato stimolo all'opera successiva di Laennec, istruendo ad esaminare il malato con manovre semeiotiche⁹, in luogo della tradizionale osservazione

⁹ Nel progettare una vera scienza diagnostica, spiegando come si dovessero identificare le malattie con le lesioni locali, Corvisart aveva tradotto e pubblicato nel

passiva (*Essai sur les maladies et les lésions organiques du coeur et des gros vaisseaux*, 1806). Il parallelismo tra lesione anatomica e sintomo clinico spingeva lo studio verso la tipizzazione delle lesioni e nel cambio di paradigma si sviluppavano nuove proposte di classificazione dei quadri morbosi, come aveva fatto Philippe Pinel proponendo una divisione delle malattie in classi differenti (*Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, anno VI [1797-1798]). Un'eccellente testimonianza della definitiva consacrazione del metodo anatomo-clinico fu poi data da Jean Cruveilhier, autore di un celebre atlante nel quale, accanto alla descrizione della malattia, si dava il disegno della lesione constatata all'autopsia. Il modello localistico, fattosi storicamente dominante, si imponeva nella classificazione delle malattie fornendo così la peculiare prospettiva clinica, da allora fino ad oggi. Possiamo dunque dire che in quella rivoluzione di duecento anni fa nacque la nostra medicina contemporanea. Consacrata l'utilità dello stetoscopio come guida allo schema di investigazione della scienza medica, il 1819 può convenzionalmente essere preso come data accettabile della frattura tra due medicine, quella che sostava ancora nel passato e quella che stava portando al futuro della clinica.

Infatti, la sicurezza di quel procedimento intellettuale si era confermato saldamente nel progredire dell'Ottocento e da allora la clinica non avrebbe più dubitato di dover andare alla ricerca dell'essenza delle malattie (nosologia) come entità unitarie e quindi alla loro descrizione (nosografia) per giungere ad una diagnosi, al fine di distinguere le diverse malattie, con descrizioni sempre più minuziose. Costituita una classificazione, la sintomatologia era uno dei cardini su cui doveva ruotare l'operare clinico, consapevole del cammino logico da seguire, delle ipotesi diagnostiche che aveva esplorato e di quelle che aveva escluso. La somma dei sintomi e l'andamento della malattia permettevano le spiegazioni possibili e si ampliava lo studio dei segni. All'ispezione, alla palpazione, alla percussione e all'auscultazione, si aggiungevano nuove misurazioni, di atti respiratori, di temperatura corporea, di pulsazioni cardiache. Cambiò pure la dottrina dei polsi e la

1808 il modesto trattatello con il quale un medico viennese, Leopold Auenbrugger, già nel 1761, aveva proposto la percussione del torace per scoprire i morbi del polmone.

sensibilità soggettiva dei movimenti registrata dal polpastrello fu sostituita dalla oggettiva misura della frequenza e del ritmo, da confrontare con le lancette dei secondi. La *diagnostica differenziale* era diventata anch'essa un capitolo indispensabile nell'individuazione di classi di individui malati, per riconoscere come entità costanti le patologie conosciute. Se prima si era sempre pensato che lo stato generale dell'organismo avesse un ruolo fondamentale nella malattia, ora le ricerche e le nuove idee galoppavano nella direzione opposta, perché oramai il clinico era interessato soprattutto alla specificità delle malattie e considerava lo stato generale dell'organismo come un fattore sempre meno importante. Per immaginare quel che era accaduto, potremmo ricordare la figura scientifica di Benjamin Rusch che fu sicuramente uno dei medici più celebri del tempo, autore di un modello dottrinario assai apprezzato dai suoi contemporanei, in sintonia con la visione tradizionale. Alla sua morte, nel 1813, Rusch venne commemorato come uno dei più grandi medici di ogni tempo, ma solo una trentina di anni dopo le sue teorie erano state del tutto abbandonate e severamente criticate come inqualificabili assurdità. Si è scritto che Rush ebbe la sfortuna di essere uno degli ultimi medici incardinati ancora nelle dottrine del passato, mentre subito dopo di lui si ebbe un capovolgimento radicale della scienza medica¹⁰.

L'influenza della dottrina della patologia locale, abituando a riferire le malattie a sedi ed organi determinati, aveva dato slancio particolare alla chirurgia e aveva spinto i medici a confrontarsi con il campo che era stato lasciato da sempre alla competenza dei chirurghi, guidando ora la formazione e l'esercizio della pratica su strade nuove. Nei primi decenni del secolo, un segno inequivocabile del processo scientifico rivoluzionario si coglieva nella trasformazione dei piani di studio delle facoltà mediche che ora riunivano i medici e i chirurghi in un unico percorso formativo. Superando l'antica differenza anche gerarchica tra le due figure, ora dalle università uscivano i nuovi laureati in «medicina e chirurgia». Il processo di passaggio alla piena affermazione della medicina localistica giunse a maturazione negli anni definiti della

¹⁰ R. H. SHRYOCK, *Storia della medicina nell'età moderna*, Milano, Istituto editoriale Internazionale, 1977, p. 5.

«nascita della clinica»¹¹. Le basi anatomo-patologiche e quelle nosografiche, sul percorso di classificazione delle malattie, avevano fatto maturare la sintesi del nuovo pensiero, ruotante intorno alla «lezione clinica». Le scuole delle grandi città di Vienna e di Parigi, vere capitali scientifiche della prima metà dell'Ottocento, erano stati i centri propulsori di questo movimento che si legò indissolubilmente all'idea di «specificità» delle patologie. Fra i successi conseguiti dalla scienza rinnovata si ebbe allora il moltiplicarsi degli ospedali, governati da rinnovati criteri igienici. Si è notato che quella trasformazione dei luoghi del guarire non fu modulata solo dalle componenti strettamente scientifiche, ma anche da quelle civili, sociali e politiche, nell'atmosfera d'epoca attenta alle istanze umanitarie. Nei Luoghi Pii e nei vecchi asili, la carità e l'assistenza ai malati in condizione di povertà avevano vicariato la modesta efficacia delle terapie mediche e chirurgiche a disposizione. Il medico era stato uno degli esecutori del comandamento divino di fare opera di misericordia verso persone che rappresentavano la sintesi di debolezze portate al ricovero dall'infermità coniugata con la povertà. Nella prima metà del XIX secolo, invece, gli ospedali si trasformarono in veri centri di cura, che accoglievano ed accompagnavano il rinnovamento della scienza medica. Le corsie diventavano tappa obbligata per l'istruzione e l'addestramento in medicina e chirurgia, dal momento che raccoglievano una casistica sulla quale fondare l'esperienza clinica che nell'ospedale trovò raccolto il materiale di studio sul quale rinnovare esperienze e osservazioni. Si dice che senza la medicina forse i grandi ospedali sarebbero potuti sorgere ugualmente, ma senza gli ospedali la medicina avrebbe fatto più fatica a progredire.

Il criterio di localizzazione patologica diventò padrone della clinica e da allora l'insieme degli atteggiamenti e delle convinzioni dei medici è stato forgiato così. Nell'avanzare del XIX secolo, la medicina localistica non aveva fornito soltanto le basi per lo studio scientifico della malattia e delle sue cure, ma si avviò ad affermarsi come la peculiare prospettiva nei confronti della malattia, fino diventare il modello tradizionale, un imperativo culturale dominante oramai da due secoli. Localizzando le

¹¹ M. FOUCAULT, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

malattie negli organi ed apparati, la medicina si era fatta davvero potente, con sicurezze di risultati clinici prima impensabili. Oggi, dopo due secoli da quella rivoluzione, ci troviamo di nuovo in un punto di passaggio incoraggiante. Non sembra ancora arrivato il momento per la revisione storica del concetto di diagnosi d'organo e non si è persa del tutto la fiducia nelle capacità intuitive del clinico¹², ma una parte riflessiva della medicina va esplorando, con concetti aggiornati, le frontiere della genetica e del molecolare, cercando di scoprire dove si nasconde il momento eziologico dell'ammalarsi. L'ingegneria molecolare e la soluzione del codice genetico presentano dei volti complessi, con un aspetto «interno» ricco degli straordinari progressi ed un aspetto «esterno» caratterizzato dall'impatto di queste informazioni e delle loro interpretazioni sulle altre dimensioni sociali, verso ambiti estesi nei quali si destano discussioni che trascendono gli aspetti scientifici. Convinzioni collettive nascono e si alimentano per il sensazionale che coinvolge la coscienza e l'immaginario. L'essenza umana e la sua immagine vengono proposte in dimensioni nuove, talvolta inquietanti, mentre l'uomo comune non riesce sempre a comprendere ciò che è vero e ciò che è falso, possibile o impossibile, reale o immaginario. Forse la storia che abbiamo davanti ci porterà in un futuro che chiarirà l'eziologia di tante malattie, ancora ignota. Forse giungeremo a superare il dettato localistico ed allora dovremmo trovare una nuova data a chiusura del lungo periodo iniziato con la vera sostanziale rivoluzione della dottrina medica di duecento anni fa; una rivoluzione che, a nostro giudizio, come abbiamo detto, può trovare nel 1819 una data convenzionalmente significativa dell'affermarsi del modello localistico e del suo successivo glorioso prosperare.

¹² J.-J. GUILBERT, *Comment raisonnent les médecins. Réflexions sur la formation médicale*, Genève, Editions Médecine et Hygiène, 1992.

2. Le metafore della malattia in alcuni recenti studi¹

Concetta FALCONE

Università degli Studi di Catania

concetfafalcone@outlook.com

Giovanni ALTADONNA

Università degli Studi di Catania

altadonnagiovanni415@gmail.com

Nel sostenere la validità del circolo ermeneutico fra narrativa e temporalità, e dunque il legame che intreccia a doppio filo il racconto e l'esperienza di vita, Paul Ricoeur afferma: «Noi raccontiamo delle storie perché in ultima analisi le vite umane hanno bisogno e meritano di essere raccontate. Questa osservazione assume tutto il suo valore quando richiamiamo la necessità di salvare la storia dei vinti e dei perdenti. Tutta la storia della sofferenza grida vendetta e domanda di essere raccontata»². A nostro giudizio, questa sentenza può ben servire a descrivere la cifra tematica, metodologica ed epistemologica del volume a cura di Arianna Rotondo; una miscellanea di saggi che condividono, al di là del diverso soggetto di volta in volta affrontato dai vari Autori, il fine di presentare la “storia della sofferenza” umana come risultato di una codificazione narrativa di immagini, metafore ed emozioni, evidenziando l'importanza del metodo del racconto come chiave di comprensione, oltre che di comunicazione, della storia generale e delle storie individuali. Ben consapevole della lezione che Ricoeur offre in *Temps et récit*, la stessa Rotondo scrive nell'introduzione:

¹ La rassegna prende spunto dai contenuti del volume di Arianna Rotondo (a cura di), *Memorie, storie e metafore della malattia. La narrazione come metodo*, Viagrande, Algra, 2020.

² P. RICOEUR, *Tempo e racconto*, vol. I, trad. it. di G. Grampa, Milano, Jaca Book, 2016 [ed. or. 1983], p. 123.

«All'interno del racconto un'esperienza viene organizzata sotto forma di costruzione narrativa, nel tentativo di trovare un significato allo svolgimento temporale degli avvenimenti che ne compongono la storia. Se l'esperienza narrata è la malattia ecco che la scrittura crea uno spazio di riflessione, esprime consapevolezza o il tentativo di trovarle, e può financo rappresentare una vera e propria terapia» (pp. 7-8).

D'altronde, che l'importanza del metodo narrativo, inteso come facoltà tipicamente umana di risemantizzare il tempo vissuto in tempo raccontato al fine di una più autentica comprensione delle dinamiche storiche, non sia ristretto alle sole *Humanities* ma coinvolga anche quante delle *Natural sciences* possano definirsi *Natural History*, è nozione ben chiara alla stessa Curatrice del volume, la quale significativamente riporta all'inizio del libro proprio una citazione in merito del noto biologo ed evoluzionista Stephen Jay Gould.

Il testo approfondisce dunque un particolare versante della storia troppo spesso ignorato da una certa storiografia annalistica ed evenemenziale, la quale si sofferma sui grandi eventi e sui grandi personaggi dimenticando la quotidianità della maggior parte delle persone vissute in passato. La malattia, esperienza comune a tutti gli uomini di tutte le epoche, è, da questo punto di vista, un ottimo tema su cui impostare una ricerca che risponda adeguatamente ai requisiti della nuova storiografia, sensibile all'insegnamento della "scuola delle *Annales*": la storia è (potremmo dire) storia di tutti o, per citare Marc Bloch, scienza «degli uomini, nel tempo»³. In tal senso, appare sorretta da un preciso indirizzo metodologico la scelta di privilegiare, nei saggi inclusi nel volume, le testimonianze personali, i resoconti soggettivi, i diari e le lettere private di chi, in epoche e in modi diversi, ha vissuto l'esperienza della malattia; ciò, lungi dal rappresentare un passaggio «dalla macrostoria alla micro narrazione, significa invece offrire un giacimento di informazioni su realtà altrimenti invisibili, fornire altri elementi e consentire a ciascun lettore di riflettere, di trarre le proprie conclusioni», come giustamente sottolinea Pina Travagliante (pp. 73-74).

³ M. BLOCH, *Apologia della storia o mestiere di storico*, trad. it. di G. Gouthier, Torino, Einaudi, 2009, p. 23.

Ogni inchiesta storiografica non può prescindere dalla consapevolezza del ruolo della contingenza, degli accidenti imprevisi, nel condizionare più o meno pesantemente il corso degli eventi storici. Emblematico di questo fondamentale assunto che ogni storico conosce è il saggio di Lina Scalisi (pp. 17-34), che indaga le sorti del casato dei Moncada nella prima metà del Seicento da una prospettiva paleopatografica. Esso da un lato mostra come la malattia rappresenti uno di quegli accidenti in grado di stravolgere un «destino» apparentemente glorioso, portando quasi all'annichilimento una delle più potenti famiglie dell'aristocrazia siciliana; e dall'altro come quella stessa contingenza, passata al vaglio della retorica del potere, sia cooptata da parte dello storiografo di corte, Antonino Collurafi, come occasione per tracciare un'ulteriore pennellata agiografica sul duca Antonio IV Moncada, la cui patologia pare «quasi un adeguarsi della carne ai desideri dell'anima» (p. 32).

Il tema della malattia declinato tramite i binomi corpo/mente e stirpe/decadenza ci rimanda quasi inevitabilmente alla percezione personale del dolore e alla sua trasposizione letteraria da parte di Federico De Roberto, il cui articolo *La medicina dello spirito* costituisce il tema del saggio di Rosalba Galvagno (pp. 55-70). In esso si pone particolare attenzione all'illusoria fiducia che l'autore dei *Viceré* – capolavoro in cui (fra le altre cose) aveva affrontato il tema della malattia in termini di consunzione fisica e insieme morale, narrando la degenerazione del «sangue impoverito della vecchia razza»⁴ degli Uzeda di Francalanza – aveva accordato, su sollecitazione dell'amico e corrispondente Arrigo Boito, alla dottrina del neuropatologo svizzero Paul Dubois, una controversa figura di medico-filosofo facente parte di «quel vasto e farraginoso panorama scientifico-psicologico a cavallo fra Otto e Novecento, ancora diviso e confuso e *pour cause* – nonostante la presenza sempre più imponente di Freud – tra medicina, filosofia, psichiatria, religione, letteratura, arte e perfino suggestione e superstizione, nel quale va iscritta l'avventura terapeutica ma soprattutto la strenua avventura letteraria di Federico De Roberto» (p. 61).

⁴ F. DE ROBERTO, *I Viceré*, a cura di L. LUNARI, Milano, Feltrinelli, 2019 [ed. or. 1894], p. 608.

La prima guerra mondiale rappresenta uno scenario privilegiato per riflettere in sede storiografica sulle forme terribili e devastanti della sofferenza in generale, e in particolare sulle fenomenologie inedite che la patologia può assumere quando è la guerra stessa a diventare metafora della malattia. Ciò emerge chiaramente dai saggi di Pina Travagliente (pp. 71-101) e Arianna Rotondo (pp. 103-127).

Il primo prende le mosse dalla opportuna constatazione che la storiografia recente non può più prescindere dall'accostare, accanto alle fonti tradizionali della storia delle istituzioni collettive, l'esame dei racconti privati dei protagonisti, i quali restituiscono un sostrato soggettivo alla storiografia *mainstream* di cui lo storico non può non tener conto: «La narrazione delle storie è, infatti, la componente qualitativa e personalizzante delle malattie, delle epidemiologie, dei conflitti: quella che rende "abitate" le tabelle, invita/obbliga a guardare al di là dei numeri e dei documenti ufficiali» (p. 71). Pina Travagliente propone dunque tre diverse narrazioni della Grande Guerra le quali, evidenziando lo scarto fra storia (ciò che realmente è accaduto) e memoria (ciò che del passato è interiorizzato dall'individuo o dalla collettività), sottolineano l'importanza della seconda per una comprensione non ingenua della prima. La narrazione dell'ebreo palermitano Guido Jung, in cui l'entusiasmo interventista di matrice nazionalista cede il passo al crudo realismo della sofferenza in trincea, non è sovrapponibile alla prospettiva di chi, come il duca Giovanni Colonna di Cesarò, narra i momenti cruciali intercorsi fra il settembre 1914 e il maggio 1915 che porteranno il Regno d'Italia, nel nome (anche) di ambizioni imperialiste oltre che irredentiste, dalla neutralità all'intervento in guerra al fianco dell'Intesa. Ancora diverso è il racconto che del conflitto offre l'economista Achille Loria il quale, attraverso testimonianze e lettere dei soldati dal fronte, mostra come la guerra sia veramente stata una grande malattia, non solo per il gran numero di morti quanto anche dal punto di vista economico e sociale. I paradossali effetti insieme psicologici ed economici che la Grande Guerra arreca al protagonista de *La Coscienza di Zeno*, sono chiamati in causa da Italo Svevo come prova dell'insensatezza anche economica della guerra, per l'Europa in generale e per Trieste in particolare.

Nel saggio di Arianna Rotondo, il cupo teatro del fronte italiano della prima guerra mondiale diventa occasione per approfondire la narrazione

della malattia negli scritti poetici ed epistolari di Clemente Rebora. Il suo calvario personale ha inizio (ironia della storia) sulla collina del Calvario nei pressi di Gorizia nel 1915, quando un obice da 305 gli scoppia vicino causando una frana che gli provoca un forte trauma cranico. Le conseguenze sono devastanti soprattutto dal punto di vista psichico: egli sarà affetto dal cosiddetto *shell shock*, termine introdotto proprio nel 1915 per indicare collettivamente «i disturbi psicologici che colpiscono molti militari impegnati nei fronti più caldi durante il primo conflitto mondiale. I sintomi erano stanchezza, tremori, confusione, incubi, disturbi alla vista e all'udito, disfunzioni motorie e nei casi più invalidanti paralisi» (pp. 103-104). Solo a partire dagli anni '80 tale patologia fu identificata come «disturbo post-traumatico da stress» e trattata con le cure adeguate; fino ad allora essa veniva vista come una sorta di “finzione” messa in atto dai soldati, in quanto si credeva comunemente che essi simulassero disturbi o infermità per sottrarsi al “dovere” verso la “Patria”: sospettati di insubordinazione o di diserzione, molti venivano fucilati⁵. Sebbene lo *shell shock* fosse un disturbo mentale non simulato, non auto-provocato, ma del tutto reale e involontario, nel migliore dei casi i soldati venivano considerati pazzi e mandati in case di cura dove vi era la totale assenza non solo di cure adeguate ma anche di umanità: è il caso dello stesso Rebora, che sperimentò per due volte questa situazione mortificante; la prima per aver scagliato un calamaio contro un sergente che si beffava delle sue condizioni. Di fronte alla malattia il poeta trovò parziale sollievo nell'amore verso la pianista russa Lydia Natus, nonché nella letteratura e in particolar modo nella traduzione dal russo della novella *Eleazar* di Leonid Andréev. Lazzaro

⁵ Questi dubbi da parte delle gerarchie militari (seppure inconsistenti rispetto al caso specifico dello *shell shock*) non erano, in generale, infondati: non era infrequente infatti che un soldato stanco di vivere continuamente nel terrore scegliesse di attraversare la “terra di nessuno” o fosse disposto anche all'autolesionismo pur di smettere di combattere. Sono molte le testimonianze al riguardo: un esempio evidente si può trovare all'interno dei quaderni di soldati che parteciparono alla Grande Guerra. Uno di essi ci parla della cosiddetta “pallottola intelligente”: «Con questa pallottola intelligente intendono ricevere una pallottola che non offenda le parti principali ma solo che dia loro l'occasione di allontanarsi dalle trincee per trenta o quaranta giorni» (<http://www.novecento.org/pensare-la-didattica/parole-in-trincea-la-memoria-della-grande-guerra-nelle-testimonianze-scritte-dei-soldati-1868/>).

è, non a caso, un personaggio a metà fra la vita e la morte: dopo la sua resurrezione per mano di Cristo, egli è evitato dalla sua comunità per la sua condizione, quella di un emarginato sociale che ha avuto esperienza della morte ma che è costretto di nuovo a fare i conti con la vita e con un mondo che non può comprendere appieno la sua condizione, un mondo a cui egli non appartiene più. La vicenda di Clemente Reborà, che nel personaggio di Lazzaro trova un archetipo in cui rispecchiarsi e in cui trasfigurare infine la sua sofferenza secondo un paradigma cristologico, è molto vicina anche a situazioni odierne: anche oggi, infatti, molti malati sono costretti ad affrontare un ambiente che li rifiuta perché considerati deboli o “contagiosi”, ad affrontare in solitudine la perdita del proprio lavoro e il senso di inutilità e pesantezza che questo comporta⁶.

Questo senso di chiusura interiore e di inadeguatezza emerge anche dagli scritti di Harriet Martineau esaminati da Manuela D'Amore (pp. 35-54). La poetessa britannica di età vittoriana, provata dall'esperienza della malattia fin dalla giovinezza e perso definitivamente l'udito dopo il primo ciclo di studi, prova un'estrema difficoltà nel parlare della propria malattia e tiene per sé i propri sentimenti: eppure, capisce che la narrazione del proprio dolore può essere una via d'uscita, almeno parziale, da quella sfera d'isolamento in cui la sordità l'ha condannata; nonché un tentativo per prendere posizione, in un contesto storico non certo favorevole alle voci femminili, contro i pregiudizi sociali e il rigido formalismo delle pratiche mediche. Dalle parole che usa «è chiaro che l'universo interiore di Martineau è stato segnato dalla sofferenza lacerante per la distanza dagli altri. La malattia potrà anche essere fatta di accertamenti e cure, ma l'inestricabile intreccio di *perceptions* e *self-perceptions* non potrà alla lunga che incidere sui più stretti rapporti familiari e sociali, facendo maturare anche l'impegno a combattere ogni debolezza ed essere di aiuto agli altri» (p. 42).

Un'altra voce femminile che narra il tema della sofferenza è, nel secolo successivo, quella di Lalla Romano, analizzata da Novella Primo, la quale nel suo saggio (pp. 149-161) evidenzia come la narrazione della malattia intrida specialmente il romanzo *Nei mari estremi* del 1987. In

⁶ *Per una sanità sostenibile. Le trame della cura tra etica ed economia*, a cura di P. TRAVAGLIANTE, Viagrande, Algra, 2020.

esso, la scrittrice piemontese racconta l'esperienza della malattia del marito Innocenzo Monti usando un linguaggio che utilizza immagini e metafore artistiche e musicali, piuttosto che il lessico specialistico della medicina. In ciò emerge chiaramente, ancora una volta, la fecondità del metodo narrativo circa il tema della malattia: *narrare* le fasi del decorso clinico, piuttosto che *descrivere* analiticamente, permette di render conto della percezione soggettiva del tempo vissuto da parte del malato e di chi gli sta accanto, di quella *temporalità* che non coincide con il tempo degli orologi e dei calendari.

A questo punto dovrebbe risultare tutt'altro che fuori luogo parlare di "medicina narrativa" e persino di "giustizia narrativa": lo scopo di Antonio Virzì, nell'ultimo saggio inserito in volume (pp. 163-194) è mostrare la plausibilità e la necessità di applicare la prospettiva della narrazione non solo alla professione medica, ma anche al lavoro del magistrato, per ridare umanità a delle attività che, seppur sorte in risposta a bisogni fondamentali dell'uomo quali la salute e la giustizia, spesso sacrificano la soggettività della persona in nome della presunta "garanzia" assicurata da un "oggettivo" ed esclusivo riferimento alle "carte". «Come il medico si è abituato a raccogliere l'anamnesi che è la ricostruzione della storia della malattia, e non più la storia del paziente che con quella non ha niente a che vedere, così il magistrato interroga più che ascoltare, e anche lui ricostruisce la storia del reato e non quella di chi lo subisce o lo compie. La differenza è fondamentale» (p. 166). Anche qui, la narrazione implica inevitabilmente una considerazione non quantitativa e atemporale, ma qualitativa e temporale del vissuto individuale. Se a proposito della medicina narrativa è opportuno ricordare che «malattia e salute, disastro e guarigione non sono ma accadono. Avvengono, come ogni cosa, nel tempo»⁷ e che «una medicina statica, incapace di pensare il Tempo, si rivela incapace di guarire. L'io umano è infatti costituito di memoria e di attese, il cui convergere dà vita e senso al presente»⁸, lo stesso discorso può essere fatto *a fortiori* per la giustizia, dal momento che questa si basa spesso sulla atemporalità delle carte piuttosto che sull'ascolto delle testimonianze narrate dai protagonisti dei fatti; sulle lungaggini

⁷ A.G. BIUSO, *Temporalità e Differenza*, Firenze, Olschki, 2013, p. 46.

⁸ Ivi, p. 47.

burocratiche, percepite o spacciate come ineluttabili, piuttosto che sul rispetto delle attese sofferte delle parti in causa.

Marco Lino Leonardi (pp. 129-147) ci offre un ulteriore spunto di riflessione circa il rapporto fra tempo e intreccio, fra storia e narrazione, a partire dall'esame del *Signore degli Anelli* di Tolkien, una delle meglio riuscite reinvenzioni letterarie del Medioevo. La tesi di Leonardi è che il capolavoro del filologo e scrittore britannico non può essere meramente ricondotto al genere del romanzo *fantasy*, ma che esso può essere interpretato anche come un riuscito tentativo di creare una "medicina narrativa" dalle forti connotazioni simboliche: ciò è testimoniato dalle figure degli Orchi, «creature mostruose generate attraverso la diffusione di malattie degenerative indotte da Sauron tra alcuni esponenti delle razze degli Elfi» (p. 136), la cui caratterizzazione da parte di Tolkien risente evidentemente dello studio di fonti epiche e cronachistiche tardo-antiche e medievali, ma anche dell'esperienza personale dello scrittore, che in quegli orribili personaggi ha voluto personificare la malvagità dell'uomo che Tolkien ha sperimentato nell'inquinamento della campagna inglese, nello sfruttamento dei minatori di Birmingham e nella Battaglia della Somme, sul fronte occidentale della prima guerra mondiale: tutti processi forieri di malattie e sofferenze indicibili.

Questo volume polifonico, che riunisce contributi molto diversi, è unito dunque da un filo conduttore molto chiaro, che è quello di narrare la malattia. Ciò «rappresenta un bisogno, un'opportunità, uno sfogo, un modo di essere presenti a sé stessi soprattutto in situazioni aberranti come le guerre. Abbiamo letto di malattie presentate come guerre e di guerre interpretate come malattia collettiva. Si conferma altissimo il potenziale creativo di quest'esperienza radicale, trasformativa, che impatta l'uomo in modo totalizzante nel corpo e nella mente, sfida le sue certezze, apre varchi verso un bisogno di trascendenza. La malattia pone di fronte alla paura della morte, ma consente di vivere anche l'esperienza rigenerante della guarigione e della cura, il ritorno alla vita» (pp. 14-15). Noi concordiamo con queste parole di Arianna Rotondo, che assumono un peso particolare nella congiuntura storica che stiamo vivendo. A ciò aggiungiamo che riflettere sul tema della malattia a partire dalle narrazioni individuali ci aiuta, oltre che come pratica catartica, anche a comprendere (come abbiamo visto) da un lato l'importanza del

metodo narrativo per le scienze storiche, dall'altro la necessità di superare una visione ingenuamente teleologica della storia, in realtà punteggiata da contingenze che, a posteriori, possono rivelarsi decisive nel condizionare le tendenze future. Dopotutto, aveva ragione Gould quando affermava: «Ci dilettiamo dei particolari della storia perché essi sono all'origine della nostra esistenza»⁹. La lettura di questo volume ne è una testimonianza ulteriore.

⁹ S.J. GOULD [1991], *Bravo Brontosauero. Riflessioni di storia naturale*, trad. it. di L. Sosio (1992), Milano, Feltrinelli, 2018⁴, p. 29.

Sezione III

Il dibattito storiografico contemporaneo

La rivoluzione «sbiadita». La recente storiografia sulla Rivoluzione francese nel dibattito accademico.

Daniele DI BARTOLOMEO legge Antonino DE FRANCESCO¹

Daniele DI BARTOLOMEO

Università degli Studi di Teramo

ddibartolomeo@unite.it

Evento grandioso e terribile, la Rivoluzione francese ha cambiato non solo il corso della storia, ma anche il modo di intendere i rapporti tra passato, presente e futuro. Essa, infatti, ha costituito per lungo tempo il più grande serbatoio di idee, identità e modelli d'azione con cui è stata immaginata e praticata la politica moderna. La “Grande Rivoluzione” è stata il prisma attraverso il quale sono stati interpretati gli snodi più importanti della storia successiva ed è stata perfino riscritta quella precedente.

Il racconto della Rivoluzione è iniziato in presa diretta, già nel 1789, ed è proseguito ininterrottamente durante e dopo il suo svolgimento, generando un inteso dibattito politico e storiografico internazionale che per due secoli ne ha amplificato enormemente le conseguenze. A questo interminabile capitolo della storiografia moderna è dedicato l'importante libro di Antonino De Francesco, *Tutti i volti di Marianna. Una storia delle storie della Rivoluzione francese* (Donzelli, 2019), che è l'edizione italiana del volume uscito in Francia da Perrin l'anno precedente con un titolo diverso, *La guerre de deux cents ans*. Il titolo francese, più di quello italiano, evidenzia la centralità e l'influenza esercitate tanto dall'evento della Rivoluzione quanto dal suo racconto storiografico.

¹ A. DE FRANCESCO, *Tutti i volti di Marianna. Una storia delle storie della Rivoluzione francese*, Roma, Donzelli, pp. 402.

Oggi, però, le cose sono cambiate. La rivoluzione è sbiadita. Il concetto che per tanti anni ha consentito di pensare e realizzare il cambiamento risulta debilitato. Non c'è da meravigliarsi, quindi, se la Rivoluzione francese e la sua storiografia hanno perso simultaneamente la loro centralità nell'immaginario politico e nel dibattito accademico. Tuttavia, De Francesco fa bene a suggerire prudenza a chi vorrebbe certificare la definitiva dismissione dell'evento e del concetto moderno di rivoluzione.

Con *Tutti i volti di Marianna*, l'autore si conferma tra i maggiori e più influenti esperti internazionali di storia rivoluzionaria. Studioso di fama mondiale, svolge da sempre ricerche di ampio respiro e vanta prestigiose affiliazioni accademiche, tra cui quella con l'*Institut d'histoire de la Révolution française* (IHFR), il centro studi della Sorbona fondato nel 1937 dal grande storico Georges Lefebvre. Oltre allo studio della storia e della storiografia della stagione rivoluzionaria e napoleonica, i temi delle sue monografie spaziano dai movimenti democratici e mondo del lavoro a cavallo tra la fine dell'Antico regime ed il 1848 al ruolo dell'antichità italica nella costruzione del discorso nazionale italiano, dal tema del federalismo nella Rivoluzione francese all'analisi del pregiudizio antimeridionale nel Risorgimento ed oltre.

Nel libro di De Francesco emerge come la scrittura della storia della Rivoluzione abbia svolto molteplici funzioni nel corso del tempo, il più delle volte intrecciate tra loro: essa ha contribuito ad orientare le scelte concrete degli attori storici, è stata indispensabile per la costruzione delle identità nazionali e delle dottrine filosofiche, è stata un mezzo di propaganda e ancora un oggetto di competizione tra istituzioni accademiche e scuole di pensiero.

Il libro ha riscosso apprezzamenti anche nel mondo del giornalismo italiano, dai grandi ai piccoli quotidiani, oltre che sulle riviste storiche. In Francia, al volume è stata dedicata anche una puntata di *France Culture*. Diversamente dall'Italia, tuttavia, Oltralpe tra un elogio e l'altro è emersa anche qualche osservazione critica. Ad esempio, Jean-Numa Ducange sulla *Revue d'histoire moderne et contemporaine* loda l'erudizione e lo spessore intellettuale dell'opera, ma contesta all'autore di aver scritto un libro eurocentrico e, soprattutto, di aver sottovalutato l'apporto degli storici

che si sono occupati di aspetti coloniali². A sua volta, Valentine Brunet, sulla rivista *La Révolution française*³, pur largamente apprezzando il consistente lavoro di De Francesco, ne contesta l'eccessivo spazio concesso a François Furet. Oltre a questi rilievi, nel merito non sono emerse finora critiche particolarmente degne di nota.

Merita però soffermarsi ancora sull'appunto mosso da Ducange per sottolineare la giustezza dell'impostazione di De Francesco come monito alla tentazione di retroproiettare nel passato la categoria attualizzante della globalizzazione. La scelta di De Francesco in tal senso è molto sobria e metodologicamente ineccepibile. Egli, infatti, esplicita sin da subito che il suo intento è quello di studiare le principali reazioni all'evento rivoluzionario francese espresse sotto forma di storie pubblicate in Francia, Inghilterra, Germania, Italia, Stati Uniti e Russia, con lo scopo di mostrare come le culture, gli eventi politici e le tradizioni storiografiche di questi Paesi ne siano state profondamente influenzate. L'autore si è posto l'obiettivo originale di rileggere le interpretazioni della "Grande Rivoluzione" mettendo in relazione i libri di storia editi in Francia con quelli pubblicati nei principali Paesi occidentali e presentando questo dibattito internazionale come il laboratorio intellettuale dove si è costruita, tra Ottocento e Novecento, la cultura politica europea e americana e dove sono state elaborate in stretta connessione le varie storiografie nazionali. L'autore, quindi, accoglie l'osservazione di chi sostiene che le principali storie della Rivoluzione francese partorite a partire dalla fine del XVIII fino al XX secolo siano state essenzialmente euro-centriche, ma fa notare, a giusto titolo, che si tratta di una polemica mal posta e che ad ogni modo questa prospettiva non ha impedito «alle migliori storie della rivoluzione di accompagnare il processo di democraticizzazione nel mondo, sottolineando i suoi slanci e le sue resistenze, ma anche straordinarie accelerazioni e paurose derive» (p. 9).

La prima cosa che emerge dalla lettura del libro è la straordinaria capacità dell'autore di selezionare le più importanti interpretazioni

² «Revue d'histoire moderne et contemporaine», LXVII (2020), pp. 161-162.

³ «La Révolution française», XVI (2019), on-line: <https://journals.openedition.org/lrf/2912#quotation>.

dell'evento rivoluzionario mettendole in connessione sia con i risvolti e le urgenze dell'attualità otto e novecentesca, sia con le evoluzioni dei metodi e dei discorsi storiografici. Secondo De Francesco, l'importanza dell'evento rivoluzionario francese è stata tale da incidere in modo radicale contemporaneamente sulla storia della Francia e dei più importanti stati occidentali e sui modi di fare e pensare la storia di queste realtà nazionali. Da qui, la sua idea di «leggere la costruzione della cultura politica dei principali Paesi dell'Europa e dell'America per mezzo delle fortune storiografiche della Rivoluzione francese» (p. 9).

L'autore avvia meritoriamente la sua analisi dal cuore dell'evento rivoluzionario, nel momento in cui i protagonisti e gli osservatori della Rivoluzione iniziano a scriverne a caldo la storia, in Francia e nel mondo, ossia quando essa non ha ancora assunto la fisionomia che oggi conosciamo. I primi storici della Rivoluzione appaiono, per usare un'espressione dei nostri tempi, *embedded* ovvero coinvolti dall'interno, con i loro testi e con le loro azioni, nello sviluppo degli eventi.

Con riferimento agli storici successivi, De Francesco spiega che le loro visioni della Rivoluzione sono condizionate dalle esigenze e dalle urgenze dell'attualità, dai modi, dai luoghi, dalle atmosfere storiche e dalle vicende personali, e tutto ciò in un formidabile gioco di specchi nel quale si parla contemporaneamente e con le stesse parole del passato, del presente e del futuro. Ed è così che i profili dei personaggi e dei gruppi politici, i racconti degli eventi e le interpretazioni degli atti normativi della Rivoluzione interagiscono con l'attualità, ne sono condizionati e la condizionano a loro volta.

A partire da queste premesse, il libro si lancia in un magistrale racconto dell'intensa e formidabile stagione storiografica ottocentesca: il tempo in cui la scrittura e la divulgazione della storia rivoluzionaria erano parte integrante della battaglia politica e l'esempio della Rivoluzione francese rappresentava un riferimento ineludibile per chi si trovava a vivere o immaginare una nuova rivoluzione. Esempio a tal proposito è la lettura che l'autore fa degli scritti di Alphonse de Lamartine, pubblicati prima e dopo la sua partecipazione alla rivoluzione del 1848. Altrettanto affascinante è il viaggio che De Francesco intraprende nel Novecento: fase durante la quale la

rivoluzione torna d'attualità in un posto inatteso, la Russia nel frattempo diventata bolscevica, dove si produce un gigantesco cortocircuito che proseguirà per gran parte del secolo, finché la critica sferzante di François Furet e la caduta del Muro di Berlino non sganceranno definitivamente la Rivoluzione francese dal suo omologo sovietico, consentendo nuove importanti interpretazioni e al tempo stesso contribuendo a depotenziarne severamente l'appel per l'opinione pubblica. In questo nuovo scenario, vanno poi ad aggiungersi la crisi degli stati nazionali e l'infittirsi dei processi di mondializzazione che suggeriscono un ripensamento della vicenda storica della Rivoluzione francese in una prospettiva globale: un approccio che sta declassando il 1789 in un momento certo importante, ma non più decisivo della storia delle rivoluzioni e della democrazia, in un evento le cui cause sono da ricercarsi nello scenario globale.

A De Francesco va riconosciuto il merito di aver costruito un ordito solido e capiente che potrà servire da guida ai nuovi studi, i quali potrebbero muoversi nella direzione di infittirne la trama includendo non solo e non tanto altre storie della Rivoluzione (comprese quelle minori o quelle prodotte in altri contesti nazionali), ma soprattutto le altre modalità narrative con le quali essa è stata tramandata e attualizzata: i discorsi politici, gli articoli di giornale, i romanzi, le rappresentazioni visuali e performative e, più in generale, i circuiti transmediali di ricezione e rielaborazione sociale dell'evento rivoluzionario.

Per concludere, possiamo dire che, all'idea che l'unico modo per rivitalizzare la storia della Rivoluzione francese sia quella di "annacquarela" nell'oceano della *global history*, De Francesco contrappone giustamente la convinzione che il 1789 debba continuare a rappresentare un riferimento peculiare per l'Europa, un riferimento di cui il «Vecchio continente dovrebbe far tesoro per trovare, nel quadro globale, la propria legittimità, il proprio ascendente e dunque la propria forza» (p. 346). A questo si può aggiungere che l'obiettivo non dovrebbe essere tanto quello di difendere a tutti i costi una certa immagine della Rivoluzione o la sua centralità nel contesto politico e storiografico globale, ma piuttosto quello di tentare la mossa ardita di offrire nuove interpretazioni dell'evento rivoluzionario e di individuare tra le questioni

più importanti poste da questo avvenimento quelle che potrebbero esserci ancora utili per leggere meglio il nostro tempo. Forse gli storici hanno accettato troppo presto di piegarsi all'idea che il laboratorio rivoluzionario francese non abbia più nulla da dire al presente.

Integrazione amministrativa ed esperienza sociale nell'Europa napoleonica.

Jeanne-Laure LE QUANG legge Aurélien LIGNEREUX¹

Jeanne-Laure LE QUANG,
IHRF-IHMC, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
jeannelaurelequang@gmail.com

Per capire la politica condotta da Napoleone Bonaparte tra il 1799 e il 1815 ed il progetto dell'impero che intese creare, bisogna guardare ai funzionari che dovevano costruire quotidianamente l'impero e interrogarsi sull'«integrazione amministrativa» e l'«esperienza sociale» che supportò le sue conquiste militari. Questa è la tesi sostenuta da Aurélien Lignereux nel suo ultimo lavoro, *Les Impériaux*. Frutto di un'indagine molto estesa da un punto di vista sia quantitativo che qualitativo, lo studio presenta i percorsi di carriera di 1.500 funzionari, tutti uomini, e caratterizzati dall'«espatrio imperiale», cioè dal fatto di aver occupato un posto amministrativo nei nuovi dipartimenti annessi dall'Impero. Supponendo che si tratti di un gruppo specifico, nonostante la diversità delle loro carriere e delle loro concezioni politiche, l'autore sceglie di riferirsi a loro come «Imperiali» (e non come espatriati o imperialisti). Questo termine mette in evidenza i punti comuni che uniscono un gruppo molto eterogeneo di uomini, e li distingue dai funzionari in servizio nella «vecchia Francia»: un'esperienza specifica, quella dell'espatrio, della cui originalità erano essi stessi consapevoli.

L'obiettivo di Lignereux è quello di considerare l'intero percorso professionale e personale di questa coorte di «Imperiali», esplorandone sia il ruolo ufficiale, sia gli aspetti più intimi, ossia la loro sensibilità, «il modo in cui hanno vissuto e concepito questa esperienza, sia personale

¹ A. LIGNEREUX, *Les Impériaux: administrer et habiter l'Europe de Napoléon*, Parigi, Fayard, 2019, pp. 436.

che collettiva, ciò che sono diventati, ciò che hanno voluto ricordare e tramandare» (p. 14). Per farlo, fa appello a un corpus di fonti molto consistente: almanacchi imperiali, dizionari biografici o prosopografici, schedari della *Légion d'honneur*, statistiche prefettizie, fonti professionali (dogane, lavori pubblici, etc.), alberi genealogici, ma anche scritti privati come corrispondenze e memorie. Le informazioni provenienti da queste fonti sono poi incrociate con strumenti quantitativi informatizzati. Oltre a una bibliografia molto estesa sia sui funzionari studiati che sull'area specifica dei dipartimenti interessati, il libro è arricchito da numerose tabelle statistiche e grafiche: 21 mappe che ripercorrono i percorsi di carriera di alcuni membri del personale, un inserto di illustrazioni e gli indici dei luoghi e delle persone: tutti strumenti molto utili a facilitare la ricerca di chi è interessato a un determinato settore, al percorso di carriera di un uomo in particolare o di uno specifico corpo del personale.

Strutturato cronologicamente, il lavoro ripercorre l'intera carriera di questi 1.500 «Imperiali». Mette in evidenza innanzitutto la preparazione e le motivazioni di questi uomini, poi analizza il loro soggiorno nei territori annessi, prima di considerare il momento del loro ritorno in Francia dopo la caduta dell'Impero, quando – orientativamente fino agli anni 1840 – essi avrebbero cercato di valorizzare il ricordo dell'esperienza napoleonica.

Si tratta, quindi, di una storia attenta ai destini individuali, che parte da un materiale concreto. Capitolo dopo capitolo, Lignereux dipinge un ritratto certamente collettivo, ma ricostruito in tutta la sua complessità. Lungi dall'uniformare i percorsi di vita in un unico quadro interpretativo, in un ritratto di gruppo che potrebbe rivelarsi monotono e noioso, l'autore sottolinea costantemente le sfumature e le diverse aspirazioni dei vari attori.

Il primo capitolo mostra come l'espansione dell'Impero napoleonico sia stata concepita e vissuta da un'intera generazione di giovani amministratori come un'opportunità per realizzare una prestigiosa carriera professionale. Con il passare degli anni, le opportunità di avanzamento si moltiplicarono, dato che il numero di posti aumentò rapidamente e furono create diverse «direzioni generali» centralizzate

(Ponts et chaussées, Dogana, Droits réunis, etc.). Lignereux descrive tutto ciò come una «scommessa sociale napoleonica»: la mobilità di questi funzionari, infatti, costituì un «terreno d'incontro tra lo Stato napoleonico e la società post-rivoluzionaria» (p. 26). In particolare, egli dimostra come l'espansione territoriale abbia giocato un ruolo nella depoliticizzazione degli oppositori e nella riconciliazione nazionale, permettendo sia il riavvicinamento al regime di antichi nobili (il cui senso di declassamento è almeno parzialmente compensato dalla concessione di un posto in un territorio annesso), sia l'asservimento di ex rivoluzionari progressivamente emarginati su un terreno più prettamente politico. In questi due casi, per l'autore la concessione di un posto nei nuovi dipartimenti costituisce una sorta di «rifugio di carriera» («*carrière refuge*») (p. 52). Al tempo stesso, progressivamente aumentò anche il numero di nativi (o «neo-francesi») chiamati a svolgere funzioni amministrative: si trattava di un personale indigeno a cui inizialmente si era guardato con sospetto, ma che poi – all'interno di una politica volta ad evitare la contestazione locale e dunque finalizzata ad una generale «acclimatazione imperiale» – fu sempre più inserito nelle nuove istituzioni napoleoniche.

A questa «politica imperiale di offerta», si aggiunse poi una vera e propria «domanda sociale» a favore dell'Impero (p. 83), che si evince nell'aumento della produzione di atlanti e racconti di viaggio, nell'apprendimento di lingue straniere, nell'interesse per l'archeologia. Il secondo capitolo fa luce da una prospettiva innovativa sulle motivazioni della partenza degli Imperiali e sottolinea per contrasto le difficoltà di adattamento che essi furono costretti ad affrontare una volta scoperto il divario tra la realtà locale e le idee preconcepite. Vi si sottolinea l'influenza che, anche al di là della competenza effettiva dell'agente, ebbero le raccomandazioni personali nella concessione di posizioni più o meno invidiabili. Tutto ciò stimola all'apertura di un dibattito importante sulla questione del merito, considerando il grado di apertura o di chiusura della società napoleonica: gli «uomini nuovi», gli «arrivati» furono emarginati da un nuovo regime che nella sostanza puntò principalmente sulla riconciliazione con la vecchia Francia e che, soprattutto, si rivelò favorire gli eredi di grandi casate nobiliari. Dunque, l'autore mette in

discussione la centralità del «merito» nella politica napoleonica e affronta le «contraddizioni interne del progetto imperiale» (p. 131).

Lignereux si concentra poi sul modo in cui l'Impero fu vissuto sul posto dai suoi agenti (cap. 3), studiando in particolare il modo in cui gli «Imperiali» dipingono un quadro differenziato della loro vita in quei territori a seconda del destinatario della loro corrispondenza (moglie, superiore, amici, colleghi). La realtà è che vi fu un divario notevole tra le loro modeste remunerazioni e il costo della vita locale, tra la loro origine sociale e il sentimento di declassamento che essi provarono. L'autore sottolinea la grande diversità del loro inserimento nelle reti locali (il più delle volte piuttosto limitato), del loro zelo professionale, del loro apprezzamento dell'esperienza imperiale, del loro inserimento nella società del posto. Ogni volta, l'analisi è alquanto differenziata, in quanto viene fatto un costante sforzo di differenziare le reazioni del variegato personale politico-amministrativo analizzato sempre tenendo conto della specificità del territorio sul quale esso opera (dal caso di un paese conquistato, dove la tensione è palpabile e dove gli «Imperiali» sono percepiti come occupanti, al dipartimento più anticamente annesso e quindi più «pacificato»). Ad ogni modo, una delle conclusioni importanti del libro è quella di dimostrare il relativo fallimento dell'integrazione degli «Imperiali» in queste zone: di solito questi uomini furono poco accettati e, costretti ad affrontare una «resistenza passiva», non cercarono di integrarsi nel contesto locale. Insomma, essi provarono un'innegabile nostalgia di casa e la speranza di un ritorno alla «vecchia Francia» fu una costante del loro operato. Questi percorsi dimostrano quanto l'Impero napoleonico sia rimasto essenzialmente «una sovrastruttura amministrativa e militare» (p. 176).

Cercando di decompartmentare lo sguardo, Lignereux riflette anche sull'esperienza dell'espatrio, concependola come «una fase dell'esistenza, legata alle fasi della vita che la precedono e la seguono» (cap. 4). Attraverso numerose tabelle statistiche e mappe che permettono di rappresentare graficamente la mobilità di alcuni individui, l'autore s'interroga sull'incidenza della permanenza nel territorio annesso nell'evoluzione della carriera del singolo funzionario, nella relativa durata e nella circolazione degli «Imperiali», la quale tuttavia è

piuttosto limitata in quanto si articola principalmente in un determinato spazio regionale. Anche se non sono alimentate da una concezione imperialista, ma da mere aspirazioni di carriera personale, le traiettorie degli «Imperiali» finiscono con il rivelarsi un momento in cui si concretizza l'esperienza imperiale, in quanto inducono questi uomini a sviluppare un atteggiamento patriottico spesso sdegnoso nei confronti dei nativi e dunque a meglio rivendicare la loro identità francese.

Gli ultimi due capitoli approfondiscono il percorso degli «Imperiali» dopo la caduta del regime napoleonico. Nei primi anni della Restaurazione, si consolidò una «memoria imperiale» che andò molto oltre il semplice ricordo dell'imperatore caduto. Dopo un primo periodo di instabilità e di rarefazione dei posti di lavoro, gli Imperiali, cercando per la maggior parte di trovare un lavoro unendosi al nuovo regime nel quale erano diventati «outsiders» (p. 274), continuarono le loro carriere dopo il 1815. Trascurando le divisioni classiche, Lignereux descrive l'espatrio napoleonico come «un tempo intenso, ma breve nei suoi itinerari» (p. 276), mentre la Restaurazione è davvero per una parte di essi un periodo di splendore. L'autore analizza le modalità con cui questi uomini riescono a trarre il massimo dalla loro esperienza in terra straniera nella stagione napoleonica, utilizzando il concetto di «capitale imperiale» (p. 280): un concetto che include tanto il «capitale sociale», cioè la rete di relazioni stabilite durante l'espatrio, quanto il complesso di conoscenze acquisite in quel periodo. Se alcuni «Imperiali» ambiscono semplicemente a un ritorno alla calma e alle proprie radici, altri imperiali concepirono questo «sapere dell'Impero» come un'esperienza eccezionale, ponendosi come «esperti» e continuando a pesare (attraverso la produzione di opere statistiche, erudite e artistiche) nelle scelte del presente, con particolare riferimento all'esperienza coloniale. Alcuni di essi, infatti, sarebbero diventati «funzionari-governanti» (soprattutto deputati) attivi fino alla *Monarchie de Juillet* cominciata nel 1830.

L'autore analizza le posizioni politiche di questi uomini interrogandosi sull'influenza esercitata dalla loro passata esperienza imperiale. Anche qui, lo studio è molto differenziato, ed evidenzia, da un lato, i casi in cui la stagione precedente è evocata (e difesa) con

orgoglio e nostalgia, dall'altro, quelli in cui si preferisce presentare quegli anni con una maggiore distanza critica e in cui ci si presenta «come servitori onesti e critici di una dominazione ingiusta» (p. 334). Per immaginare la costruzione di questa memoria imperiale, la ricerca fa ricorso a fonti originali, dai necrologi ai dizionari d'epoca, alle carte private, ai ritratti, alle opere romantiche letterarie e artistiche. Esse permettono di dimostrare l'esistenza di un senso di appartenenza di questi uomini, il quale, basato sulla passata esperienza nell'Impero, sopravvisse alla caduta del sistema napoleonico e può essere letto come una «suggerione imperiale» («impensé impérial») che continuò lungo tutta la prima metà del XIX secolo.

Lo studio di Lignereux costituisce senza dubbio un contributo importante per la conoscenza storica del periodo imperiale e del primo XIX secolo, per la sua capacità di articolare studi di casi estremamente precisi, percorsi di gruppo più sfumati e riflessioni complessive che fanno emergere vie interpretative nuove. Inoltre, diverse grandi linee di forza lo attraversano, ponendo quest'opera all'avanguardia del recente rinnovamento storiografico. In primo luogo, perché esso si inserisce nel discorso sulla *New Napoleonic History* e ci invita a non considerare più l'Impero Napoleonico come l'opera di un solo uomo, ma come un'impresa collettiva, resa possibile dall'intenso movimento di uomini al servizio dello Stato e tenendo conto anche delle reazioni delle popolazioni indigene sul posto. Gli «Imperiali» non sono strumenti anonimi di una dominazione cieca, ma i protagonisti attivi di una «costruzione imperiale» senza precedenti: essi hanno investito in questo progetto e ne sono stati segnati durevolmente. Così, secondo l'autore, «liberarsi dallo schema di un impulso proveniente dall'alto» (p. 83) permette di aprire nuove domande sull'*agency* e sulle emozioni degli attori del processo imperiale.

Inoltre, questo lavoro reintegra l'episodio napoleonico in processi sociali, politici e memorialistici di più lunga durata, sottolineando l'importanza della memoria del “fatto imperiale in sé” (e dunque non del suo uomo-simbolo) nel XIX secolo. Inoltre, Lignereux opera un vero cambiamento di scala nella visione storica del periodo napoleonico, reintegrandolo nella svolta imperiale e coloniale. L'autore mobilita un

certo numero di ipotesi sollevate dal campo degli studi imperiali e coloniali per confrontarle con il suo campo di studio, introducendo così prospettive decisamente nuove. Egli rifiuta di considerare l'Impero secondo i termini classici di «centro» e «periferia» per proporre una geografia «alternativa» operante per aree di influenza (non necessariamente sovrapponibili alla divisione schematica tra Vecchia-Nuova Francia/Regni satelliti), che rende più facile prevedere l'integrazione differenziata dei loro abitanti e il sentimento di estraneità dei funzionari.

Attento a mettere in discussione l'esistenza di una «cultura dell'impero» condivisa, che nasconderebbe la diversità dei profili degli imperiali, l'autore solleva anche l'ipotesi di un «imperialismo femminile» o «femminismo imperiale», trasponendo i contributi della storiografia di genere nelle situazioni coloniali per rivalutare tanto il posto delle donne imperiali quanto il ruolo della «diplomazia femminile» (p. 166). Infine, Lignereux ha il merito di presentare la brevità della stagione napoleonica come un'importante chiave interpretativa per una migliore comprensione della dominazione imperiale: a suo avviso, infatti, lo storico può considerare questa stagione solo come una fase di avvio di un movimento di rinnovamento che poi, alla fine, non si è potuto realizzare, ossia come un tempo di incontri e possibilità» (p. 371) la cui complessità non consente, oggi, di avanzare facili e generiche conclusioni.

Formazione dello Stato ed amministrazione nel periodo napoleonico.

Cecilia CARNINO legge Valentina DAL CIN¹

Cecilia CARNINO

Università degli Studi Torino

cecilia.carnino@unito.it

Negli ultimi decenni si sono moltiplicati i lavori sull'Italia napoleonica, che nel loro insieme hanno di molto arricchito il quadro interpretativo delle vicende del dominio francese nella penisola², portando anche a riflettere più criticamente sull'impatto reale del cosiddetto processo di modernizzazione realizzato dalle riforme napoleoniche³. La formazione dello Stato e l'amministrazione rimangono un tema centrale di questa nuova storiografia. L'interesse è soprattutto per gli spazi sociali, il controllo territoriale e l'identità di individui e gruppi che interagirono con le amministrazioni. Proprio in tale prospettiva si inserisce *Il mondo nuovo. L'élite veneta fra rivoluzione e restaurazione* di Valentina Dal Cin, che segue i mutamenti istituzionali nella parte nord-orientale della penisola italiana tra il 1797 e il 1815, ricostruendo, attraverso un susseguirsi di fratture politiche, le vicende di uomini inglobati, a diverso titolo e con diverse funzioni, nelle strutture istituzionali e amministrative.

Questa ricerca ha il merito non solo di puntare l'attenzione su una realtà, quella veneto-friulana, che aveva ricevuto minore attenzione nel quadro dei più recenti filoni di studi sull'Italia e sull'Europa napoleonica,

¹ V. DAL CIN, *Il mondo nuovo. L'élite veneta fra rivoluzione e restaurazione (1797-1815)*, Venezia, Edizioni Ca' Foscari, 2019, pp. 398.

² Si veda l'ampia bibliografia in A. DE FRANCESCO, *L'Italia di Bonaparte. Politica, statualità e nazione nella Penisola tra due rivoluzioni, 1796-1821*, Torino, Utet, 2011.

³ A. M. RAO, *Napoleonic Italy: Old and New Trends in Historiography*, in *Napoleon's Empire. European Politics in Global Perspective*, edited by U. PLANERT, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016, pp. 84-97.

ma anche di andare oltre le discontinuità politico-istituzionali. Essa supera infatti la distinzione, che caratterizza ancora molti lavori sul periodo, tra la fase del Triennio, inteso come vero e unico momento di elaborazione di ideali politici, e la fase napoleonica, segnata dall'affermazione di nuove pratiche amministrative. Del resto, già nel Triennio si introdussero nuove pratiche amministrative e la cultura e l'azione politica rivoluzionarie non finirono con il 1799. L'interesse di Dal Cin è comunque quasi tutto incentrato sulla prima dimensione, vale a dire quella amministrativa. Siamo però molto lontani da una storia tradizionale delle istituzioni focalizzata sui rapporti tra i differenti organi di governo, alla quale si sostituisce piuttosto la scelta di leggere da dentro, dal basso, i sistemi di relazione, ricostruendo pratiche relative a specifiche reti formali e informali e focalizzandosi sugli individui. Al centro della ricerca ci sono, infatti, gli uomini che esercitano incarichi politico-amministrativi, l'élite locale (nozione nella quale l'autrice ingloba quella di notabilato), nel solco di una tradizione storiografica italiana che ha sentito la necessità di valorizzare il ruolo giocato dai ceti dirigenti locali nella realizzazione delle riforme napoleoniche.

Attraverso un approccio prosopografico, fondato su un'imponente e solida ricerca d'archivio, Dal Cin affianca a un utilizzo quantitativo dei dati raccolti anche un'analisi qualitativa, dalla quale deriva una ricostruzione che permette di rilevare comportamenti generali, senza però nascondere il permanere delle tensioni tra gruppo e traiettorie personali. La ricerca si muove così in modo convincente tra l'analisi di quadri generali – i cui contorni rischiano però talora di sfuggire al lettore proprio per la quantità di situazioni e informazioni presentate – e la messa a fuoco minuziosa di singoli episodi in grado di far luce in modo esemplare sui dati trattati.

La prima parte del libro, organizzata a partire dalle grandi cesure politico-istituzionali, è dedicata alla descrizione della composita élite veneta che andò riconfigurandosi dopo il 1797. A Venezia e in tutta la terraferma l'esperienza della Municipalità e dei Governi centrali – i cui membri furono selezionati in modo non uniforme, talvolta attraverso consultazioni popolari, in altri casi attraverso la selezione operata da una minoranza del notabilato locale o ancora, più spesso, sulla base della

scelta delle autorità militari francesi – portò alla mescolanza di esponenti dell'aristocrazia tradizionale, del mondo delle professioni liberali, del mondo del commercio e ancora di una minoranza di individui di estrazione popolare. Dopo Campofornio e il passaggio sotto la dominazione austriaca, a un primo ripristino delle prerogative delle aristocrazie della terraferma seguì una forte riduzione del peso dell'aristocrazia lagunare e di terraferma, progressivamente sostituita da personale lombardo. Il passaggio alla seconda Cisalpina marcò, per quelle province venete integrate sotto il controllo francese, in primo luogo il territorio veronese, una nuova rottura, con il ritorno dell'amministrazione cittadina nelle mani di alcuni dei protagonisti del periodo democratico. La Repubblica italiana inaugurò una fase diversa ancora. La politica dell'amalgama messa in atto dal primo console, resa indispensabile nel contesto italiano anche dalla necessità di ottenere l'appoggio di quei ceti che avevano una forte presa su una società ancora in maggioranza ostile e dall'impossibilità di creare in poco tempo un'élite alternativa, indusse a operare fianco a fianco all'interno degli stessi organi esponenti dell'aristocrazia tradizionale e personalità affermatesi durante il Triennio. L'introduzione del sistema amministrativo del Regno d'Italia nelle nuove province dell'area veneto-friulana comportò la progressiva affermazione dell'élite provinciale, e un parallelo ridimensionamento del ruolo degli ex patrizi veneziani, che pure continuarono ad avere un forte presenza su scala cittadina e dipartimentale.

La seconda parte della ricerca si concentra invece sulla ricostruzione di dinamiche interne all'élite, anche attraverso l'utilizzo dell'analisi formale delle reti, e, sul piano diverso della legittimazione esterna, sugli sfaccettati aspetti del rapporto tra l'élite e le autorità governative che si succedettero fra il 1797 e il 1815. Se fino al 1815 mancò una vera e propria ridefinizione dello status nobiliare, abolito con il crollo dell'antico regime, già in epoca napoleonica, a partire dal 1808, vi fu una reintroduzione dei titoli nobiliari, che si legò alla definizione di nuove gerarchie e di nuove modalità di attribuzione e trasmissione. Si diede così forma a un sistema nel quale non era più la società ma lo Stato a farsi garante dell'ascesa sociale, attraverso la nobilitazione, determinata

da meriti acquisiti e dal servizio reso. Con l'avvio della Restaurazione, questo orientamento non fu abbandonato, nel solco di una continuità che evidenzia l'impatto e la persistenza delle rotture e innovazioni realizzatesi durante l'età napoleonica. In area veneta l'amalgama prodotta dalla nuova ridefinizione dello status nobiliare implicò un avvicinamento sia tra vecchi e nuovi titolati, sia tra ceti dirigenti della terraferma e dell'ex Dominante. A permanere fu anche, sul piano dei mutamenti culturali, la progressiva separazione tra sfera pubblica e sfera privata, che trovò applicazione all'interno di un nuovo apparato burocratico; l'impiego pubblico iniziò a essere riconosciuto come conseguenza di un merito, pur sopravvivendo pratiche di lungo corso, clientelismo, favoritismo e raccomandazioni, e pur permanendo soprattutto l'importanza fondamentale dell'inserimento in una rete di relazioni. Sul piano infine dei rapporti tra élite e autorità governative, indagati seguendo i principali momenti di transizione politico-istituzionale, in particolare nel passaggio dalla fase napoleonica all'istituzione del Regno Lombardo-Veneto, alla scelta di larga parte del notabilato di servire governi diversi senza soluzione di continuità corrispose da parte di quest'ultimi la volontà di continuare ad avvalersi dello stesso personale amministrativo che aveva servito il governo precedente e che possedeva conoscenze ed esperienze necessari, anche di fronte alla mancanza di possibili alternative.

Il Mondo nuovo. L'élite veneta fra rivoluzione e restaurazione rappresenta senza dubbio un contributo importante nel dibattito storiografico sul notabilato italiano tra fine Settecento e metà Ottocento. In Italia i lavori sul tema hanno ricevuto nuovo impulso negli ultimi decenni anche sulla scia delle ricerche sviluppate Oltralpe, alimentando la riflessione sulle differenze tra caso francese, dove la rivoluzione aveva segnato la presenza prevalente di «uomini nuovi» negli organi rappresentativi e di governo, e caso italiano, dove il differente impatto del fenomeno rivoluzionario portò invece a una larga sovrapposizione tra il notabilato di antico regime e quello rivoluzionario e napoleonico⁴. Valentina Dal Cin dimostra in modo convincente come sebbene l'élite tradizionale

⁴ S. LEVATI, *Notabili ed élites nell'Italia napoleonica: acquisizioni storiografiche e prospettive di ricerca*, in «Società e storia», C-CI (2003), pp. 387-406.

abbia continuato a comporre in larga parte la nuova élite nell'area veneto-friulana, la fine dell'antico regime comportò comunque cambiamenti significativi: la marginalizzazione degli individui che provenivano dalla nobiltà più povera, l'imporsi di un variegato mondo nobiliare estraneo al ceto patrizio e soprattutto la progressiva presenza nelle nuove strutture amministrative e negli organi rappresentativi di uomini nuovi provenienti dai ceti intellettuali, dalle libere professioni e dal mondo degli affari. Ricchezza e merito sostituirono il sangue come criteri di selezione dell'élite, che doveva trovare legittimità attraverso il riconoscimento esterno dell'autorità di governo. Era il risultato, pur imperfetto e parziale, del progetto di un nuovo sistema sociale perseguito dalle autorità francesi nel contesto italiano, fondato sulla fusione tra élite tradizionali e «uomini nuovi», sulla base della consapevolezza di dover contare sull'appoggio di una preminenza sociale ben radicata e riconosciuta per legare il paese alle nuove istituzioni di governo e dare loro legittimità.

Con questa sua ricerca Dal Cin aggiunge anche un tassello agli studi relativi alla «New Napoleonic history», incentrata sull'impatto avuto dalle riforme napoleoniche nei diversi territori europei e sull'interazione del nuovo sistema di potere con le realtà locali. Studi, questi, che ad oggi non avevano riservato particolare attenzione all'area veneto-friulana, considerata come marginale rispetto all'esperienza dei territori della Repubblica cisalpina e poi italiana. Il quadro ricostruito in questo libro mette infatti in discussione la tesi avanzata da Michael Broers secondo la quale l'area veneta sarebbe tra le zone che meno riuscirono a integrarsi nel progetto imperiale napoleonico⁵. Al contrario, l'élite veneto-friulana non fu esclusa dall'apparato amministrativo napoleonico a favore di funzionari lombardi, e dimostrò, durante le diverse fasi di transizione attraversate, capacità di collaborazione e soprattutto di adattamento al sistema istituzionale che le autorità francesi cercarono di imporre. Più in generale *Il mondo nuovo. L'élite veneta fra rivoluzione e restaurazione* permette di riflettere – sebbene il momento descrittivo prevalga

⁵ M. BROERS, *Europe under Napoleon, 1799-1815*, New York, Arnold, 1996; ID., *The Napoleonic Empire in Italy, 1796-1814. Cultural Imperialism in a European Context?*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

nettamente su quello interpretativo – su continuità e rotture che segnarono il passaggio dal Triennio rivoluzionario alla fase della Repubblica italiana e del Regno d'Italia fino alla Restaurazione, a partire dal nesso tra rivoluzione e bonapartismo, così come sul significato dell'esperienza del periodo napoleonico in Italia, sui suoi lasciti, sulla sua eredità, sulla sua capacità di sopravvivere anche dopo il 1814, in primo luogo – anche se certamente non solo – proprio nello stile amministrativo.

La questione della cultura di genere nel lungo periodo: la scrittura quotidiana femminile.

Luca DI MAURO legge Tiziana PLEBANI¹

Luca DI MAURO

Università degli Studi di Pisa

luca.d.mauro@gmail.com

Tiziana Plebani propone un'opera di vasta ambizione e di lunghissimo periodo, scegliendo come oggetto di ricerca l'attività scrittoria delle donne in Europa dall'alto Medioevo alla fine della prima guerra mondiale. Già confrontatasi con la storia di genere in passato in ambiti più ristretti dal punto di vista cronologico o geografico², l'autrice decide di affrontare un lavoro che appare come una sintesi su larga scala non solo dal punto di vista della ricerca scientifica ma anche delle proprie riflessioni civiche ed etiche sulle questioni di genere, in particolare per quanto riguarda i temi della cultura e della capacità espressiva femminile nella sfera pubblica.

Il saggio della Plebani è infatti esplicitamente volto a sottolineare l'importanza della scrittura femminile lungo il vasto arco cronologico prescelto al fine di sfatare la «leggenda del ruolo marginale delle donne nella storia» (p. 20). A tal fine, da un lato si punta a valorizzare la scrittura come *agency* – ovvero, *lato sensu*, come capacità individuale o collettiva di intervenire sulla realtà dall'alto –, dall'altro l'obbiettivo è non limitare la propria indagine all'ambito letterario, ma considerare la scrittura nella

¹ T. PLEBANI, *Le scritture delle donne in Europa. Pratiche quotidiane e ambizioni letterarie*, Roma, Carocci, 2019, pp. 367.

² Si vedano, della stessa autrice, *Il "genere" dei libri, storia e rappresentazioni della lettura al femminile e al maschile tra medioevo ed età moderna*, Milano, FrancoAngeli, 2001; *Storia di Venezia, città delle donne, guida ai tempi, luoghi e presenze femminili*, Venezia, Marsilio, 2008; *Un secolo di sentimenti. Amori e conflitti generazionali nella Venezia del Settecento*, Venezia, Istituto Veneto per le Scienze, 2012.

sua accezione più ampia, analizzando gli scritti femminili nella vita quotidiana o comunque non destinati alla pubblicazione.

Proprio la concezione dei «vasi comunicanti» tra il ristretto numero delle letterate e il ben più vasto insieme delle alfabetizzate (o parzialmente alfabetizzate) costituisce uno dei punti di forza del saggio, poiché permette di far luce su un uso progressivamente più diffuso della scrittura da parte femminile e dunque sul ruolo giocato in generale dalle attrici di ogni livello e condizione nelle società in cui vissero. L'appunto, il ricettario, la testimonianza o il testamento diventano così tasselli di una *history from below*³ delle donne europee per quasi mille anni, mentre le opere letterarie a firma femminile si configurano come la punta di un iceberg profondamente radicato nel tessuto sociale.

In tal senso la formazione paleografica e archivistica dell'autrice (la cui penna è in costante ed esplicito dialogo con l'opera di Armando Petrucci⁴) risulta particolarmente utile – così come la scelta di accompagnare il testo con puntuali rappresentazioni fotografiche dei documenti più significativi – per valorizzare la dimensione materiale più che artistica o calligrafica dei documenti stessi. Infatti, non è tanto la qualità grafica degli scritti ad essere al centro della trattazione, quanto la volontà o la necessità che ha spinto le «penne traballanti» (p. 31) di alcune donne ad avvicinarsi alla carta nel corso dei secoli. Se un radicato pregiudizio vuole le loro scritture più imperfette e più arretrate di quelle maschili, tanto da aver fatto supporre in molti casi la mano di un uomo quando troppo lineari, le donne hanno tuttavia praticato la scrittura fin dal X secolo, e in maniera assai meno episodica di quanto si è a lungo ritenuto.

La materia è trattata cronologicamente per mostrare il progressivo ampliarsi della capacità e della volontà femminile di lasciare traccia di sé attraverso la scrittura. I quasi dieci secoli presi in esame sono suddivisi in cinque macro-capitoli che seguono la suddivisione tradizionale degli studi storici mentre la geografia, annunciata come «sussultoria» nell'introduzione metodologica, fa sostanzialmente coincidere l'Europa

³ E. P. THOMPSON, *History from Below*, in «Times Literary Supplement», VII (aprile 1966).

⁴ A. PETRUCCI, *La scrittura, ideologia e rappresentazione*, Torino, Einaudi, 1986.

con la parte occidentale del continente (Italia, Francia, Spagna e Inghilterra) con rapide incursioni nel mondo germanico, soprattutto per quanto riguarda la scrittura religiosa dell'epoca della Riforma. I confini orientali dell'area presa in considerazione sono invece meno definiti poiché, a parte un rapido accenno agli scritti di Anna Comnena, il mondo bizantino e quello slavo restano esclusi dalla trattazione.

La trattazione storica, portata avanti con uno stile colloquiale, emerge da un'alternanza tra figure ben note di letterate (Christine de Pizan, Caterina da Siena, Mme Rolland, Mme de Stael, Cristina Trivulzio di Belgioioso) e anonime autrici di lettere familiari e coniugali. In tal modo, il lettore è prima immerso in epoche in cui l'alfabetizzazione (in entrambi i sessi) era tanto limitata che la sua mancanza non era percepita come un handicap in nessun settore della società, e poi è condotto alla quasi contemporaneità dell'inizio del XX secolo.

Sono delineati molto efficacemente i fattori culturali, linguistici ed educativi che hanno favorito l'avvicinamento dell'universo femminile alla scrittura – come l'emergere delle lingue volgari o l'apertura di scuole pensate per le bambine – o, simmetricamente, i fattori di allontanamento, come il ritorno alle lingue classiche nella cultura umanistica e, parimenti, i generi letterari come l'epistolografia. Generi, questi, che non solo hanno visto una presenza significativa di mani femminili, ma hanno anche costituito un ponte tra il mondo della scrittura quotidiana e quello di un universo letterario il cui accesso era ad esse generalmente negato. L'opera, quindi, è un utilissimo repertorio di esperienze grafiche femminili, estremamente variabili per funzione, valore artistico/letterario, utilità e consapevolezza, ma il filo rosso che nelle intenzioni dell'autrice le lega tutte è l'espressione di una volontà di emancipazione e liberazione insita nella volontà stessa di scrivere e nel «coraggio» necessario per provare a farlo.

Proprio tale impostazione, tuttavia, è uno dei punti più controversi del libro, poiché la volontà di mostrare lo «spirito filosofico e politico teso alla riforma dei costumi e all'affermazione della pienezza dell'essere umano femminile» (p. 32) rischia a volte di far premio sulla contestualizzazione dello stesso e descrivere una diacronica *querelle des femmes* sempre e comunque opposta al resto della produzione culturale

coeva immancabilmente maschile ed oppressiva. Il fenomeno appare più evidente nei periodi di più intenso fermento politico – quali la Rivoluzione francese o il Risorgimento italiano – in cui il lettore a volte fatica a cogliere, all'interno dell'attivismo scrittoriale femminile, posizioni differenti e a volte anche in netto contrasto tra loro, poiché esse appaiono in qualche caso appiattite nel comune interesse alla liberazione dalla discriminazione di genere. In altre occasioni, il ruolo delle donne appare ingigantito in singoli episodi, come nel caso delle «mazarinades», dipinte come un genere letterario prettamente femminile (p. 120) o come l'attribuzione a scrittrici di molteplici opere la cui autorialità è invece dubbia o sconosciuta. La scelta di decostruire una vulgata che vede le donne costantemente in secondo piano, sebbene legittima, avrebbe dovuto forse dialogare maggiormente con la ormai cospicua storiografia di genere che, almeno a partire dagli anni '70 del XX secolo, si è posta l'obiettivo di mettere in discussione una storiografia che fino ad allora era stata declinata quasi esclusivamente al maschile⁵.

In altre occasioni, al contrario, Tiziana Plebani riesce in maniera eccellente a riportare alla luce momenti – quali il misticismo duecentesco o le varie anime della Riforma nel mondo germanico – in cui le donne hanno nel loro complesso contribuito in maniera determinante al movimento culturale di cui hanno scelto di essere protagoniste, e riesce altresì a mettere in luce figure – forse non notissime ad un pubblico di non specialisti – che anche in epoca pre-moderna hanno portato avanti istanze profemministe (sebbene la categoria non venga mai esplicitamente utilizzata).

La scelta di non proporre al lettore riferimenti bibliografici puntuali se non per le citazioni dirette, d'altro canto, rende poco agevole l'approfondimento nelle occasioni (a dire il vero abbastanza numerose) nelle quali ci si appoggia su “studi recenti” per sposare teorie innovative o in contrasto con settori anche rilevanti della letteratura specialistica. È il caso, ad esempio, dell'*Évangile de quenouilles*, per il quale l'autrice esclude l'ipotesi della finzione letteraria e attribuisce l'opera a sei autrici donne

⁵ Si vedano, ad esempio, R. BRIDENTHAL-C. KOONZ, *Becoming visible: Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin, 1977; *L'Histoire des femmes en Occident*, sous la direction de G. DUBY-M. PERROT, Paris, Plon, 1991-1992.

che si sarebbero servite di Fouquart de Cambray, Duval Antoine e Jean d'Arras come semplici redattori (p. 37). Più in generale, sebbene l'introduzione specifichi che l'opera non va intesa come un'antologia, non è sempre chiaro quale sia la metodologia che ha guidato l'autrice nella scelta dei testi nel *mare magnum* della scrittura femminile.

In conclusione, il libro di Tiziana Plebani è un testo ideale per introdurre il lettore alla storia di genere, poiché fornisce al lettore una visione complessiva e di lunghissimo periodo del fenomeno. Inoltre, la scrittura come punto d'osservazione risulta assolutamente convincente per mostrare l'apporto femminile allo sviluppo della società dell'occidente europeo. Se la metodologia prescelta non è sempre giustificata e la contestualizzazione a tratti meritevole di approfondimento, ciò è forse inevitabile in un'opera dalla periodizzazione tanto lunga.

L'«incorruttibile tiranno»: la dicotomia tra promesse e realizzazioni rivoluzionarie.

Giuseppe SCIARA legge Marcel GAUCHET¹

Giuseppe SCIARA

Università degli Studi di Bologna

giuseppe.sciara3@unibo.it

Publicato in Francia per Gallimard nel 2018 con un titolo che è già di per sé un programma, *Robespierre. L'homme qui nous divise le plus*, il volume di Marcel Gauchet affronta uno dei «nervi scoperti» della storia francese. La figura di Robespierre, rappresentativa più di ogni altra dell'evento storico che ha forgiato l'identità politico-culturale della Francia e dell'Europa moderna, la Grande Rivoluzione, ha infatti da sempre polarizzato (non solo in Francia) il dibattito storiografico e pubblico tra ammiratori e detrattori, fino a subire negli ultimi decenni un doppio processo di riduzionismo. Da un lato, quanti ritengono che la Rivoluzione non abbia più nulla da insegnare hanno di lui un'immagine mostruosa legata esclusivamente ai mezzi estremi a cui ricorse durante il Terrore. Dall'altro, quanti invece mirano a sfruttare la carica radicale e il valore fondativo dell'evento rivoluzionario tendono a ridimensionare e a tralasciare questo stesso versante della vicenda storico-politica dell'Incorruttibile. Secondo Gauchet, invece, «una coscienza democratica degna di questo nome [...] deve appropriarsi del senso della tragedia delle nostre origini e meditare l'esempio della tragica figura in cui le sue contraddizioni distruttrici si riassumono» (p. 212). La parabola politica di Robespierre, infatti, se da una parte costituisce l'emblema di quel «rischio di sconfinamento» nel radicalismo che da allora sarà onnipresente nella vita politica francese, dall'altra si situa all'origine del percorso di consolidamento della democrazia europea,

¹ M. GAUCHET, *Robespierre. L'incorruttibile e il tiranno*, Roma, Donzelli, 2019, pp. 216.

continuamente combattuta tra «le esigenze dei suoi principi fondativi e gli imperativi del suo quadro politico» (p. 5).

Lungi dal proporre un ulteriore ritratto del personaggio e dal tentare di sciogliere il mistero che da sempre vi aleggia intorno – «nessuno saprà mai dirci chi fu veramente Robespierre» (p. 7) – Gauchet accenna appena agli anni della formazione e pre-rivoluzionari. Tuttavia, se è per lui inutile ricercare improbabili motivazioni psicologiche nell'infanzia ordinaria di Robespierre e nella sua banale carriera di piccolo notabile di provincia, non si può negare un tratto particolare del suo carattere: «l'inclinazione all'impersonalità e all'astrazione da sé stesso che gli ha permesso di identificarsi totalmente con la causa rivoluzionaria» (p. 14). Attraverso l'analisi del *corpus* immenso degli scritti e dei discorsi di Robespierre, l'autore si concentra esclusivamente su quel primo lustro della Rivoluzione (1789-1794) che segna l'ascesa repentina e la caduta violenta dell'avvocato di Arras e che è possibile suddividere in due fasi: quella dell'oppositore e quella, più breve, dell'uomo di governo, corrispondenti ai due volti che la storia gli riconosce, l'«incorruttibile» e il «tiranno». Il senso del lavoro di Gauchet risiede proprio nel tentativo di comprendere in che modo queste due immagini trasmesse alla posterità possano raccordarsi tra loro.

Fin dagli esordi del percorso rivoluzionario i punti cardine del pensiero politico di Robespierre appaiono chiari: i diritti della Nazione, coincidenti con i principi di libertà, giustizia e ragione, hanno la priorità sulle istanze di qualsiasi altro soggetto. In linea con la timidezza che caratterizza questa prima fase della Rivoluzione e che consiste nell'individuare come obiettivo iniziale la semplice ridefinizione delle basi del governo e le attribuzioni dei diversi poteri, Robespierre «è, a suo modo, un “moderato” che non prospetta affatto la sovversione totale delle istituzioni costituite» (p. 16). L'assenza di un posizionamento repubblicano non gli impedisce, nei discorsi di fronte all'Assemblea Costituente e alla Società dei giacobini, di schierarsi contro il veto per il sovrano, né di porsi come il primo difensore del suffragio universale. Tra l'estate del 1789 e l'autunno del 1791 la sua linea politica si può riassumere in una semplice formula: «nient'altro che la *Dichiarazione dei diritti dell'uomo*, tutta la *Dichiarazione dei diritti dell'uomo*» (p. 24). Il costante richiamo ai principi e il suo «moderato radicalismo» si esplicitano nella lotta contro il potere esecutivo, nell'esaltazione del potere legislativo

quale potere supremo, nel negare al re lo *status* di rappresentante della Nazione. Se sul piano politico si batte in maniera intransigente per l'uguaglianza dei diritti, sul piano sociale il Robespierre della Costituente non si scaglia affatto contro le diseguaglianze materiali e di ricchezze, ritenute un male ineliminabile. Dal punto di vista giudiziario, poi, i suoi discorsi contro la pena di morte e contro il diritto del potere di tutti di togliere la vita a uno dei suoi associati mostrano «una prospettiva liberale» assai distante dall'idea di una sovranità illimitata. Insomma, con le sue battaglie a favore delle libertà, quella di stampa in particolare, in questa prima fase della Rivoluzione Robespierre è tutt'altro che un demagogo e un trascinato: è un oratore che acquisisce una certa popolarità grazie alla propria moralità e alla capacità di mostrare «il divario fra la promessa» che la *Dichiarazione* «conteneva e le sue concrete realizzazioni» (p. 39).

Con l'entrata in carica dell'Assemblea legislativa e l'impossibilità per i membri della Costituente di farne parte, Robespierre prosegue le proprie battaglie dalle colonne del suo giornale *Le Défenseur de la Constitution*, in cui si fa portavoce di uno «scrupoloso legalismo». Con sano realismo ridimensiona la disputa tra monarchia e repubblica, ai suoi occhi irrilevante per la risoluzione del problema sociale, e si oppone all'interno della Società dei giacobini a Brissot, membro dell'Assemblea legislativa, sostenitore della guerra come mezzo idoneo a esportare i principi rivoluzionari nel resto d'Europa. Proprio in questa battaglia anti-bellica che nulla ha a che fare con ideali pacifisti² e che nei primi mesi del 1792 si trasforma in una battaglia contro la maggioranza dell'Assemblea, Gauchet individua il punto di svolta dell'atteggiamento di Robespierre, con l'emergere di «un'idealizzazione mistificante del cosiddetto “popolo”» (p. 52).

Per la verità l'avvocato di Arras ne aveva tratteggiato un'immagine idilliaca fin dagli anni della Costituente, pur premurandosi di chiarire di fronte ai propri uditori di non farne affatto parte: il popolo è portatore di virtù che risiedono nella sua povertà ed è fautore dell'interesse

² Sullo scontro polemico tra Robespierre e Brissot, esemplificativo della contrapposizione tra carattere nazionale o internazionale della Rivoluzione, cfr. J. P. BRISOT-M. ROBESPIERRE, *Discorsi sulla guerra*, a cura di A. DE FRANCESCO, Viella, Roma 2013.

generale in opposizione all'interesse particolare dei ricchi. Ora, nello scontro con Brissot e con la maggioranza dell'Assemblea sulla guerra – una battaglia da cui esce sconfitto, ma infinitamente rafforzato sul piano della popolarità, del prestigio, dell'autorevolezza – si consuma, come dimostra il discorso del 27 aprile 1792, l'identificazione di Robespierre con questo popolo idealizzato e virtuoso, attraverso una retorica basata sull'autocelebrazione, l'autogiustificazione, l'esaltazione di sé stesso, nella quale causa personale e interesse pubblico finiscono per coincidere. L'acuta analisi condotta da Gauchet in questa parte del volume mette in luce un meccanismo che non riguarda semplicemente la psicologia individuale di Robespierre, ma che investe a tutti gli effetti la politica, dal momento che si tratta di «una sorta di espansione dell'io mediante una sua proiezione e dissoluzione in una dimensione più vasta» (p. 64).

È dunque un nuovo Robespierre quello che troviamo al tornante fondamentale del 10 agosto 1792, giorno dell'abbattimento della monarchia, e della successiva nascita della repubblica (22 settembre): non più un oratore che si tiene ai margini dell'insurrezione, ma un capo di partito, capace di acquisire il potere alla Comune di Parigi e un posto di primo piano in seno alla neoletta Convenzione nazionale. Di fronte a coloro che lo accusano di mirare al potere supremo e che gli imputano le misure eccezionali della Comune insurrezionale, Robespierre abbandona la prudenza della fase precedente, ridimensionando i massacri di settembre come frutto inevitabile del movimento popolare, presentando come espressione di una maggioranza la condotta di una minoranza e giustificando l'arbitrarietà dei mezzi con la nobiltà dei fini. Insomma, troviamo già qui «tutto l'argomentario della retorica rivoluzionaria dei due secoli a venire» (p. 76). Il nuovo atteggiamento di Robespierre, che insieme a Marat e Danton assume di fatto il ruolo di leader della cosiddetta Montagna, si conferma nel suo posizionamento intransigente e radicale e nel consueto «appello al popolo» in occasione della discussione sulla condanna del sovrano, ma soprattutto si esplicita nei convulsi eventi del maggio e giugno 1793 durante i quali si risolve di fatto la contesa tra montagnardi e brissottini (girondini). Durante il dibattito sul progetto di costituzione presentato tre mesi prima da Condorcet, da una parte Robespierre delinea i principi cardine del proprio pensiero sociale e costituzionale, peraltro non privo di afflati

liberali; dall'altra, sotto la spinta degli eventi dimostra tutto il proprio profondo manicheismo, scagliandosi contro i «nemici del popolo», perorando la causa della «salute pubblica» e invitando infine i parigini a insorgere contro la Convenzione per ottenere l'estromissione dei deputati corrotti. È quanto avviene effettivamente tra il 29 maggio e il 2 giugno con l'ingresso armato dei Comunardi nella Convenzione e l'ottenimento del decreto di arresto nei confronti di ventidue girondini.

All'indomani del colpo di Stato e dell'adozione della nuova costituzione nella sua versione giacobina, si apre l'ultima tappa del percorso politico di Robespierre con il suo ingresso – in qualità di uomo capace di mettere d'accordo membri della Comune, forze popolari e deputati della Pianura – al Comitato di salute pubblica (27 luglio): e così, «l'oppositore per eccellenza diventa uomo di governo, il difensore intransigente dei principi si ritrova incaricato di applicarli» (p. 101). Ed è proprio per portare a termine questo compito che, nel processo di consolidamento dell'autorità del Comitato, mette a punto tra luglio e dicembre una vera e propria teoria del governo rivoluzionario – «lo scopo del governo costituzionale è conservare la Repubblica, quello del governo rivoluzionario è fondarla» (p. 117) – che è al contempo una giustificazione della contraddizione, che lo riguarda personalmente, fra i principi di cui era stato strenuo difensore da oppositore e i mezzi che si ritrova invece ad impiegare da uomo di governo. Tutta la fragilità dell'alleanza che sostiene il Comitato di salute pubblica si rivela apertamente nelle pressioni che esso subisce tanto dalla fazione moderata della Convenzione (Danton), quanto dai rivoluzionari più radicali (Hébert e i capi della Comune), i quali già avevano domandato e ottenuto che «il terrore» fosse posto «all'ordine del giorno» e ora si mostrano sempre più decisi a mettere in discussione il cristianesimo e il diritto di proprietà. Tuttavia, come noto, di fronte al timore di complotti la politica robespierrista del Terrore colpirà per primi proprio i cosiddetti Esagerati, per poi rivolgersi anche contro gli Indulgenti.

Gli aspetti peculiari del pensiero di Robespierre in quest'ultima fase sono soprattutto due: il primo riguarda da una parte la continuità dei fini – la sua idea di una repubblica virtuosa e la sua concezione «liberale» del governo democratico non sono cambiate rispetto alla fase precedente – , dall'altra il mutamento dei mezzi: egli «accetta e giustifica nella sostanza l'impiego del terrore» e «ne elabora la dottrina, ne fa un elemento del

suo sistema della virtù» (p. 127). Il secondo elemento riguarda la valorizzazione della religione e il ruolo puramente strumentale e pratico che le viene assegnato. Liberata la Francia dai nemici interni, nella primavera del 1794, Robespierre si pone l'obiettivo di eliminare la corruzione e di fondare davvero la repubblica virtuosa. Ciò può avvenire ai suoi occhi soltanto ricorrendo alle idee religiose, istituendo il culto dell'Essere supremo e sviluppando nel cittadino quella forza interiore, la morale, che permette di anteporre l'interesse pubblico al proprio. Ma la giornata di celebrazioni dell'Essere supremo segna di fatto l'inizio della fine politica di Robespierre. La pacificazione prospettata dall'introduzione di questo culto lascia ben presto il posto a un rilancio della campagna contro i complotti. Il giugno e il luglio 1794 sono mesi di forte recrudescenza del Terrore, durante i quali il sospetto invade gli animi di tutti, compresi quelli di coloro che fino a quel momento avevano sostenuto Robespierre: l'incorruttibile, ormai divenuto tiranno, appare sempre più disconnesso dalla realtà dei fatti, isolato nella sua condotta dittatoriale e, sempre più incapace di porre fine alle epurazioni, cade anch'egli vittima del sospetto. Nell'ora della verità, in quell'ultimo discorso tenuto davanti alla Convenzione l'8 termidoro (26 luglio), il suo narcisismo vittimistico raggiunge il parossismo. È un intervento che Gauchet analizza in profondità, ricostruendone argomentazioni, riferimenti polemici e cedimenti psicologici, salvo ammettere, in conclusione, l'impossibilità di coglierne gli obiettivi ultimi: «il groviglio delle logiche di condotta è inestricabile e consegna il personaggio a una definitiva opacità» (p. 177).

Patrioti ed associazionismo nel Triennio giacobino italiano.
Carlo BAZZANI legge Alessandro GUERRA¹

Carlo BAZZANI

Università degli Studi di Genova – Université Grenoble Alpes

carlo.bazzani1@gmail.com

Diffusamente evocate, spesso poco studiate, le società patriottiche che furono istituite nella Penisola durante il Triennio repubblicano rappresentano uno snodo essenziale per comprendere i reali obiettivi dei patrioti. Ancor prima – e forse più incisivamente – dei Circoli costituzionali, che dovettero conformarsi alle non rare e stringenti disposizioni governative, esse offrono la possibilità di indagare l'operato dei rivoluzionari italiani, accogliendo così l'acuto invito di due eminenti studiosi, Michel Vovelle e Anna Maria Rao, volto a privilegiare studi che percorrano il binario della pratica e dell'iniziativa politica, spesso adombrata dall'interesse per la pubblicistica del periodo². È bene ricordare che negli ultimi decenni non sono mancate analisi che si sono addentrate in questo mondo associativo, a partire, ad esempio, da quelle di Stefano Nutini, che si è soffermato soprattutto sul caso milanese³, per giungere ai recenti lavori di Glauco Schettini, attenti ad esplorare la rete dei Circoli costituzionali cisalpini⁴. Tuttavia, sarebbe improprio affermare che si sia imposto un filone di studi, per cui è da accogliere positivamente la presente monografia, specificatamente dedicata alle

¹ A. GUERRA, *Il nuovo mondo rivoluzionario. Per una storia delle società politiche in Italia durante il Triennio (1796-1799)*, Roma, Sapienza, 2020, pp. 265.

² M. VOVELLE, *Geopolitica della Rivoluzione francese*, Bari, Edipuglia, 1995 (ed. or. 1985), pp. 157-158; A. M. RAO, *Martiri o «mestatori»: i giacobini italiani*, in *Quando San Secondo diventò giacobino. Asti e la Repubblica del luglio 1797*, a cura di G. RICUPERATI, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1999, p. 376.

³ S. NUTINI, *La Società di pubblica istruzione di Milano*, in «Studi storici», XXX, 1989, n. 4, pp. 891-916.

⁴ G. SCHETTINI, *La «fucina dello spirito pubblico»: l'organizzazione dei Circoli costituzionali nella prima Cisalpina (1797-1799)*, in «Società e storia», 2015, n. 150, pp. 689-719.

società del Triennio. L'A., non nuovo a indagini sulle forme di partecipazione politica dei patrioti italiani⁵, chiarisce fin da subito che le ricerche sull'associazionismo mettono «in crisi il paradigma della passività della rivoluzione» (p. 2), quando, invece, si organizzarono forme di partecipazione alla vita pubblica e si discusse alacramente sulle sorti dell'Italia. Non un improduttivo astrattismo, bensì una «militanza capace di includere il popolo e farlo accedere alla libera discussione non solo per comporre quaderni di doglianza, ma per immaginare una rigenerazione possibile» (p. 3).

Una lucida intuizione è quella di dedicare il primo capitolo ai *club* francesi, prendendo le mosse dalla costituzione di quello Bretone, primo nucleo del futuro e più noto gruppo giacobino, apertosi in concomitanza dell'inaugurazione degli Stati Generali. La trattazione procede cronologicamente, attraverso tutte le tappe della Rivoluzione, riuscendo a coniugare la storiografia, più o meno recente, con le fonti coeve, come i discorsi e gli atti relativi alle società. I meccanismi che regolavano la vita all'interno dei *club* vengono minuziosamente analizzati, così come vengono attentamente messe in luce le dinamiche interne e le non rare dissonanze tra i loro membri. Guerra riserva ampio spazio alla fase costituente, durante la quale «le società si mostrarono in grado di presentare un volto di relativa unità» (p. 17) di fronte sia ai pericoli interni – la controrivoluzione e le resistenze del clero – che a quelli esterni. L'intento manifesto è quello di tracciare la storia del corso rivoluzionario alla luce dell'associazionismo, con la convinzione che, attraverso questa lente, sia possibile cogliere le sfumature più marcatamente democratiche e sociali. Non manca, d'altro canto, la narrazione delle difficoltà che affrontarono le società, specialmente dopo la fuga di Varennes, tra la scissione fogliante e la richiesta governativa di relegarle entro la sfera delle opinioni, circoscrivendo così la loro azione politica. Di «pressione antisocietaria» parla l'A. in relazione all'entrata in vigore della Costituzione del 1791, analizzando nel dettaglio il dibattito che si generò proprio sull'opportunità dello

⁵ A. GUERRA, *L'apprendistato della Rivoluzione: Società popolari e Circoli costituzionali nel dibattito sul Triennio*, in «Leussein», a. III, 2010, pp. 107-118; ID., *L'esperienza associativa nell'Italia del Triennio (1796-1799)*, in «Nuova Rivista Storica», a. XCV, 2011, pp. 471-498.

strumento associativo, difeso con la sua notoria retorica da Robespierre. Alla fase repubblicana e terroristica è dedicato un corposo paragrafo, che si sofferma sulle discussioni relative alla natura e gli obiettivi dei *club*, oltre che sulle misure restrittive adottate dal Comitato di salute pubblica, a cui si cerca di attribuire parte della crisi societaria all'indomani del 9 termidoro. Ora, «la nuova legittimazione della socialità rivoluzionaria non corrispondeva all'apertura di un canale di espressione politica, ma era subordinata a una sorta di *autodafé*, un'autocritica pubblica per aver sostenuto il regime precedente» (p. 36). La stagione direttoriale viene così indagata in considerazione delle oggettive difficoltà delle società, strette tra la morsa della censura, del controllo e della repressione.

L'apprendistato francese è il collante che permette di introdurre il complesso e variegato mondo associativo italiano, raramente studiato oltre i casi locali⁶. Ad occupare la scena è l'esperienza di Filippo Buonarroti, al centro della riflessione storiografica fin dal secondo dopoguerra. Uno degli aspetti più rilevanti, efficacemente sottolineato dall'A., è l'attenzione rivolta al periodo che precede il Triennio repubblicano, anni di azione politica, cospirazione e di sperimentazione di un modello di società che sarebbe fiorito nella fase successiva. Fu proprio in quel frangente che, tra le pratiche coercitive dei diversi governi peninsulari, si formarono diversi gruppi avvolti dalla segretezza, che cercavano di emulare i *club* francesi, assorbendone l'organizzazione e i principi. Si trattava di esperienze fortemente evocative, spesso segnate dalla drammaticità dell'esilio, che importanti conseguenze ebbero proprio sul proliferare di società patriottiche a partire dal 1796.

La narrazione si sofferma sulla Società popolare degli amici della libertà e dell'eguaglianza di Milano, che aprì le sue porte il 16 maggio 1796, analizzata grazie allo spoglio del suo organo di stampa. Capillarmente vengono descritti i protagonisti e passati in rassegna i momenti topici del gruppo, facendo venir meno, tuttavia, lo studio dei rapporti che sussistevano tra il *club* milanese e quelli di altre località di area lombarda, veneziana o emiliana. È questo un cantiere di ricerca aperto ed estremamente fruttuoso, in grado di mostrare come tra i

⁶ In controtendenza è il datato lavoro di N. BIANCHI, *I Circoli Costituzionali durante la prima Repubblica Cisalpina nella Romagna, nelle Marche e nell'Umbria*, in «Rassegna storica del Risorgimento», a. VI, n. 3, 1919, pp. 387-424.

gruppi rivoluzionari di diverse città sussistesse un patto di reciproca assistenza, finalizzato alla completa diffusione degli ideali democratici e repubblicani, oltre che di istanze marcatamente unitarie. Ad ogni modo, uno degli elementi che più connotano il volume, che ne deve fare un punto di riferimento per future ricerche sul tema, è l'attenzione rivolta alle società popolari, troppo spesso dimenticate a favore dei Circoli costituzionali, sui quali si dispone di più fonti. L'A. effettua un'indagine che investe diversi aspetti del vivere societario, dall'entusiasmo per la liberazione, alla mobilitazione democratica, alla discussione sulle sorti della Penisola, senza dimenticare la crisi che accompagnò la giornata del 14 novembre 1796 e l'irrigidimento del controllo governativo. Inoltre, grazie ad un consistente apporto storiografico, viene effettuata anche una panoramica sociale di coloro che frequentavano le sale delle società. Ciò che manca, però, è un'analisi che, con la stessa pertinenza ed efficacia utilizzata per il caso di Milano, vada a toccare le tante altre realtà che composero il mosaico associativo del Triennio, benché ampio spazio venga riservato alla Società di Pubblica Istruzione di Venezia.

La vita associativa, si è detto, è il cardine della trattazione, che mira a mettere in evidenza l'importanza dell'educazione civica e dell'apprendistato politico, una novità assoluta per quei cittadini che per secoli erano stati esclusi dall'agone pubblico. Gli uomini e le donne, per la prima volta, toccarono con mano lo spazio politico, entro il quale si muovevano come soggetti attivi, arricchendosi proprio in virtù del confronto e delle discussioni che intrattenevano nelle società. E anche a causa di questa libertà, come viene sottolineato, le autorità francesi non tardarono a mettere in mostra l'arma della repressione.

Un corposo paragrafo viene dedicato al ruolo delle donne, che, con l'instaurazione dei nuovi regimi repubblicani, vennero invitate a dibattere, partecipare alle sedute delle società o alle solenni feste in occasione dell'innalzamento dell'albero della libertà. Tuttavia, l'A. sapientemente mostra come ciò non avesse comportato una ridefinizione della gerarchia esistente tra i generi. A differenza di quanto era avvenuto olttralpe, in Italia non si crearono società femminili e, in definitiva, «le donne erano ammesse a parlare ma con l'implicito vincolo di intervenire su temi concreti attinenti al lavoro di cura», oltre che «per testimoniare la bontà del sistema di valori su cui gli uomini fondavano la propria egemonia» (p. 166). Degno di menzione è il riferimento al

caso veneziano, dove Elisabetta Caminer e, soprattutto, Fulvia Mattei denunciarono le contraddizioni del sistema democratico adottato, imponendosi come «l'avanguardia di un primordiale movimento emancipazionista» (p. 169).

L'ultimo capitolo è dedicato ai ben noti Circoli costituzionali, sorti sulle ceneri delle società sciolte dalla Costituzione della Repubblica cisalpina. La trattazione si prodiga a mostrare come l'intento fosse quello di limitare le frange più democratiche e radicali, conformandosi a quanto avveniva in Francia. La nuova realtà viene analizzata con dovizia di particolari, soffermandosi sul dibattito, portato alla luce grazie ai giornali del periodo, relativo al ruolo dell'associazionismo e al sempre più incrinato rapporto con la nazione francese. E non manca la descrizione delle difficoltà con cui dovettero convivere i patrioti italiani; difficoltà che portano a riconsiderare il mondo delle società, non più «palestre di pubblica istruzione», bensì «poli di attrazione per quanti chiedevano soluzioni alternative nel governo della nazione» (pp. 233-234).

In conclusione, grazie ad un'attenta rilettura della documentazione esistente il volume propone una ricostruzione storica e storiografica che ha il merito di porre nuovamente l'attenzione su un aspetto determinante del Triennio repubblicano, quel mondo associativo che rappresentò il nerbo dell'azione patriottica. Il parallelismo con la realtà francese, il fondamentale ruolo svolto da Buonarroti, l'emergere di nuovi spazi di attività politica, l'organizzazione e la vita all'interno delle società, la travagliata esperienza dei Circoli sono i principali elementi di un'opera che mira a fornire nuovi elementi di riflessione sui caratteri e gli obiettivi di un movimento democratico che si configura come estremamente dinamico, propositivo e dotato di una propria autocoscienza.

Élite transnazionali nella monarchia spagnola tra XVII e XVIII secolo.
Juan SÁNCHEZ GARCÍA de la CRUZ legge Valentina FAVARÒ¹

Juan SÁNCHEZ GARCÍA DE LA CRUZ
Universidad Autónoma de Madrid
Juan.sanchezgarcia@uam.es

El mundo globalizado en el que nos insertamos a día de hoy invita a la reflexión y el estudio de los fenómenos transversales e internacionales. Teniendo esto presente, no sorprende que la historiografía modernista haya comenzado a prestar atención al carácter transnacional de las élites presentes en una entidad sumamente compleja a nivel político, social y cultural como era la Monarquía de España. Cada vez más estudios señalan el rol de estas élites como elemento protagonista en la configuración y articulación del poder entre los siglos XVI y XVII.²

Desde esta perspectiva se ha puesto a examen las élites dentro de la órbita de la monarquía analizando su movilidad entre la periferia y el centro de este vasto complejo muchas veces ocasionada por la búsqueda de títulos, honores, cargos y cargos dentro del gobierno y administración

¹ V. FAVARÒ, *Pratiche negoziali e reti di potere: Carmine Nicola Caracciolo tra Europa e America (1694-1725)*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2019, pp. 200.

² Véase C. CREMONINI, *Carreras de distinción en tiempo de Carlos II. Carlos Manuel de Este, marqués de Borgomanero, entre Milán, Madrid y Viena, en vísperas de sucesión. Europa y la Monarquía de Carlos II*, B.J. GARCÍA GARCÍA–A. ÁLVAREZ-OSSORIO ALVARIÑO (eds.), Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2015, pp. 183-208. F. SÁNCHEZ-MONTES GONZÁLEZ–J.J. LOZANO NAVARRO–A. JIMÉNEZ ESTRELLA (eds.), *Familias, élites y redes de poder cosmopolitas de la Monarquía Hispánica en la edad moderna (siglos XVI-XVIII)*, Granada, Comares, 2017. J. WATKINS, *Premodern Non-State Agency. The Theoretical, Historical, and Legal Challenge*, in *Beyond Ambassadors. Consuls, Missionaries, and Spies in Premodern Diplomacy*, Edited by M.A. EBBEN–L. SICKING, Leiden, Brill, 2020. M.A. NOTO, *Élites transnazionali. Gli Acquariva di Caserta nell'Europa asburgica (secc. XVI-XVII)*, Milano, FrancoAngeli, 2018. G. CIRILLO, *L'Europa tra Asburgo e Borbone. Il ruolo delle élites transnazionali nella sperimentazione delle forme di governo*, en «Nuova Rivista Storica», CIV (2020), n. 2 pp. 771-784.

de estos territorios. De esta manera, la concepción de una élite proyectada excesivamente en su ámbito local da paso a esta óptica transnacional en la que se logra insertar mejor la lógica del servicio a la corona y la creación de redes relacionales y de patronazgo como plataforma de promoción y apoyo en contextos geográficos y políticos diversos.

Dentro de este marco, también cambia el acercamiento al estudio del propio linaje que se convierte en una red de sostenimiento transnacional si nos acercamos a él desde una óptica más “global”.³ Esto supone que los individuos pertenecientes a estas élites tengan que ser estudiados desde diversos planos que se yuxtaponen y relacionan entre sí: el interés de la facción, del linaje, su rol en su ámbito local, su papel en el servicio al soberano, etc. Al mismo tiempo, la construcción de esas redes políticas extendidas por diversos espacios geográficos se explican a través de la prestación de servicios a la Corona más allá de la dimensión local del individuo.

Un perfecto ejemplo de este tipo de historiografía y del estudio multinivel al que hemos hecho referencia viene de la mano de la profesora de la Università degli Studi di Palermo, Valentina Favaro. El eje central de su obra es Carmine Nicola Caracciolo miembro de una de las casas aristocráticas más importantes del reino de Nápoles y un destacado servidor de la monarquía de España en un periodo convulso y de redefinición de los equilibrios políticos existentes. Su caso de estudio añade un plano más como es la división de fidelidades en la aristocracia de la monarquía tras la muerte de Carlos II, lo que complejiza aún más si cabe el análisis del contexto y redes de poder de este personaje.⁴

Caracciolo es un ejemplo paradigmático de una élite en constante movimiento y cosmopolita como bien muestra la variabilidad geográfica de su trayectoria vital y política. A lo largo del estudio, la profesora

³ Véase *Las redes del imperio: élites sociales en la articulación de la Monarquía Hispánica, 1492-1714*, B. YUN CASALILLA (dir.), Madrid, Marcial Pons, Universidad Pablo de Olavide, 2009.

⁴ Acerca de la Guerra de Sucesión, los exilios de las élites y la crisis de lealtad y fidelidad dinástica R. QUIRÓS ROSADO, *Monarquía de Oriente. La corte de Carlos III y el gobierno de Italia durante la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2017.

Favarò desgana los cargos que el príncipe de Santobuono tuvo y que le llevaron por Nápoles, la corte de Madrid y Perú. Este punto refuerza la evidencia que han puesto de manifiesto estudios que entienden la movilidad de los ministros como una pieza clave en la construcción de la monarquía y un elemento fundamental en la articulación de las redes de poder y la conexión entre los distintos territorios. Además, la experiencia transnacional en el ámbito político-diplomático tanto en el Nuevo como en el Viejo mundo pone de manifiesto, más aún si cabe, esa carácter de “Bifronte Imperio” que las posesiones de Carlos II y, posteriormente de Felipe V, tenían y que durante los últimos años se ha subrayado.

También el enfoque “multinivel” al que es sometido en este estudio revela aspectos interesantes. Su recorrido propio, sus aspiraciones personales y los intereses faccionales se integran en un cuadro interpretativo mucho mayor como es el de la monarquía. Este juego de perspectivas permite desvelar con mayor claridad las estrategias de supervivencia y promoción que en vista del cambiante y convulso panorama global tuvo que adoptar a aristocracia. El dilema de la fidelidad frente la mudanza de la dinastía en el trono acerca a la reconstrucción y consolidación de las redes de poder para sostener las ambiciones políticas en un momento de cambio.

El rango cronológico al que se ciñe el estudio (1694-1725) se corresponde, como apunta la profesora Favarò, al proceso en el que Caracciolo construyó su carrera política y diplomática. Es decir, desde que recayó sobre él el título de quinto príncipe de Santobuono hasta la restauración de sus bienes confiscados por la invasión austríaca del reino napolitano tras la paz de Viena. Este arco cronológico no coincide plenamente con su vida, pero sí con el tiempo en el que creó redes familiares y de poder que condicionaron su experiencia; los años en los que entabló diversas negociaciones que le ayudaron a consolidar su función en los diversos lugares por los que desarrolló su actividad política.

El periodo histórico en el que Caracciolo desarrolla su actividad es de sumo interés. La fidelidad hacia Felipe V articula la biografía de este personaje. Ese momento de transición dinástica ha cobrado interés los últimos años con la proliferación de estudios y la reconsideración del reinado de Carlos II. Este trabajo nos acerca a las vicisitudes del

ambiente de la Guerra de Sucesión y sus consecuencias, pero también a la atmósfera política de las postrimerías del reinado del último Austria madrileño. De esta manera se pueden deducir interesantes conexiones entre dos reinados que cada vez atraen la atención de un mayor número de especialistas.

Las prácticas negociadoras, otro de los ejes de la obra, cobran sentido gracias a que la autora reconstruye el recorrido del príncipe de Santobuono sin perder de vista la interacción con el resto de los actores políticos. De esta manera pone de manifiesto que para desarrollar su trayectoria política la negociación era la herramienta a utilizar a fin alcanzar un equilibrio entre los intereses territoriales y aquellos que expresaban los diferentes actores políticos, económicos y sociales. La negociación y el lenguaje político también aparecen como elementos cambiantes en función de lugar y la mutación del marco más amplio en el que se integraban. También, gracias al momento cronológico en el que se inserta la obra se puede ir más allá en la reflexión de estas prácticas negociadoras intrínsecamente relacionadas con la fluidez del equilibrio de facciones y de las dinámicas que determinaban la concesión de honores como mecanismo de atracción y conservación de fidelidades.

Además del príncipe de Santobuono, la obra analiza los actores protagonistas de esas prácticas de negociación teniendo en cuenta su doble dimensión pública y privada. Dos planos que son indisociables a la hora de proceder al análisis de estas cuestiones, pero que, de hecho, permiten profundar en la experiencia de estos sujetos e interpretar su actividad y conducta en un dinámica de gestión del poder que iba mucho más allá del contexto local o regnícola. De acuerdo con esto, la figura de Caracciolo se presta ser interrogada acerca de cuestiones como qué mecanismos implementaron para crear redes de comunicación en esa dinámica transnacional o qué margen de maniobra tenían los ministros reales en un contexto que mutaba rápidamente.

Por otro lado, la experiencia de Carmine Nicola Caracciolo, su ascenso y desgracia, su *cursus honorum* transnacional, así como la multiplicidad de lugares, agentes, redes y lenguas con las que se relacionó e interactuó sirven como base para que la autora recalque la naturaleza policéntrica de la monarquía española, que solo puede ser comprendida a través del análisis profundo y comparado de los fenómenos sociales

políticos y económicos que, si bien a priori pueden resultar independientes, en su esencia se muestran correlacionados.⁵

La reconstrucción de la trayectoria del príncipe de Santobuono y las propuestas y conclusiones que de ella derivan es fruto de una investigación concienzuda de archivos y bibliotecas europeas y americanas. Se aporta un rico y heterogéneo catálogo de fuentes que en sí mismo da una idea y un primer acercamiento de la complejidad de este personaje y la época en la que se desarrolló.

En cuanto a la estructura del libro la hallamos dividida en cinco capítulos con una introducción y un epílogo. En el primer capítulo se analizan los orígenes del linaje de la casa de los Caracciolo y la educación de Carmine Nicola la cual será el punto de partida fundamental de la futura proyección de este personaje. El siguiente capítulo aborda la carrera diplomática de este personaje la cual se inicia con su embajada extraordinaria en Roma durante el pontificado de Clemente XI y continúa con el puesto de embajador ordinario ante la república de Venecia hasta 1711. Como se observa, los primeros compases políticos del príncipe de Santobuono se desarrollan en la península italiana y se guía por el intento de atracción de los distintos actores de su entorno a la causa Borbónica.

Desde su puesto como embajador ante la Serenísima, Caracciolo dio el salto a la corte de Felipe V en Madrid. El capítulo tercero está dedicado a su periodo matritense dónde se presenta el complejo mundo de facciones marcado por la presencia del “partido italiano” encabezado por el cardenal Giulio Alberoni. La integración en este partido le permitió beneficiarse de las redes relacionales que entorno a este se habían tejido. La corte se convierte en la plataforma desde la cual el príncipe de Santobuono alcanzó la dignidad de virrey del Perú. En el capítulo cuarto se analiza las relaciones a ambos lados del Atlántico, la adaptación del noble napolitano a un nuevo lenguaje político y a unas élites e interés locales en muchas ocasiones contrapuestos a las acciones de gobierno que pretendían ponerse en marcha desde Madrid.

⁵ Acerca de la tesis del policentrismo *Polycentric Monarchies: How Did Early Modern Spain and Portugal Achieve and Maintain a Global Hegemony?*, P. CARDIM-T. HERZOG-J.J. RUIZ IBÁÑEZ-G. SABATINI (eds.), Eastbourne, Sussex Academic Press, 2012.

El último capítulo aborda la vuelta a España del aristócrata napolitano marcada por la pérdida de influencia del cardenal Alberoni. Privado del favor regio tuvo que hacer frente al juicio de residencia en un contexto adverso para sus intereses. La transformación del equilibrio en Madrid marcó la última etapa del príncipe de Santobuono. Los referentes en la corte habían cambiado, así como las prácticas de negociación a las que podía recurrir. Además, tal como se apunta en el epílogo, la redefinición de la estructura política internacional con el ascenso al trono de Nápoles de Carlos de Borbón no permitieron al hijo de Carmine Nicola proyectarse a través de la misma estrategia que su progenitor. La participación política de la aristocracia napolitana cambió súbitamente tras su separación de Madrid.

En suma, nos encontramos ante un trabajo que supera ampliamente una biografía al uso en tanto que Caracciolo se convierte en un hilo conductor excepcional que nos acerca al estudio de una serie de dinámicas y mecanismos de gobierno, poder y negociación complejos y cambiantes. El noble napolitano permite ahondar en el servicio a la Monarquía, en las prácticas negociadores y en la construcción de las redes de poder y patronazgo que desarrolló la aristocracia. Atendiendo a todo esto, el libro de la profesora Favaro es una lectura que aporta una visión enriquecedora de un periodo y una temática muy presentes en los estudios recientes.

***Elisabetta Farnese.* Giuseppe CIRILLO legge Giulio SODANO¹**

Giuseppe CIRILLO

Università della Campania Luigi Vanvitelli

Giuseppe.cirillo@unicampania.it

Il libro di Giulio Sodano su Elisabetta Farnese affronta diversi problemi in merito al ruolo delle regine e reggenti nell'Europa Moderna. Non è solo una classica biografia, per i tipi della collana Salerno Editore, su un'importante regina del Settecento. Accanto al genere biografico l'autore sperimenta temi nuovi di storia del potere e di storia sociale che si intrecciano con la storia di gender. Già l'autore si era misurato su questo percorso con l'esame della storia del potere al femminile curando due volumi dedicati a Maria Carolina d'Asburgo, la regina consorte di Ferdinando IV di Borbone, re di Napoli².

Così la biografia di Elisabetta Farnese si intreccia con l'esame della dialettica tra corte e monarchia, con la storia politica, culturale, amministrativa, istituzionale, economica della Spagna. Una storia del potere al femminile è anche la storia delle politiche monarchiche, del *patronage* regio, delle carriere e clientele, delle nobiltà cortigiane, dei cerimoniali e rituali monarchici e di corte, del mecenatismo e della politica culturale, del funzionamento della casa del re e della regina e del suo personale, dei costi dell'apparato e della corte.

Divideremo la nostra trattazione in due parti. Nella prima, partendo dal libro di Sodano, si prenderanno in esame i seguenti punti: i tratti biografici di Elisabetta Farnese, la monarchia spagnola tra politica dell'equilibrio ed aspirazioni imperiali; la prospettiva della corte: favoriti e segretari di stato; nella seconda esamineremo alcune nuove

¹ G. SODANO, *Elisabetta Farnese. Duchessa di Parma, regina consorte di Spagna, matrona d'Europa*, Roma, Editrice Salerno, 2021, pp. 480.

² Cfr. G. SODANO - G. BREVETTI, *Io, la regina. Maria Carolina d'Asburgo-Lorena tra politica, fede, arte e cultura*, Palermo, Quaderni Mediterranea - Ricerche storiche, n. 33, 201; G. SODANO - G. BREVETTI, *Io, la Regina II. Maria Carolina d'Asburgo-Lorena e il suo tempo*, Palermo, Quaderni di Mediterranea - Ricerche storiche, n. 37.

prospettive che emergono dal volume di Sodano: l'importanza di quella che viene definita come la nuova storia culturale che esamina il potere attraverso le strategie monarchiche; le nuove élite di governo ed il ruolo dei militari e degli esuli; la storia di gender delle strategie monarchiche al femminile e il superamento della politica dell'equilibrio europeo.

1. Una biografia avvincente, quella di Elisabetta Farnese, caratterizzata sempre da un protagonismo politico. Elisabetta proviene da una famiglia che era emersa grazie al pontefice Paolo III Farnese, ad Alessandro Farnese, il capitano di Carlo V, ai diversi cardinali Farnese ed alle politiche matrimoniali che metteva in piedi la famiglia. Non vi è dubbio che Elisabetta sia stata influenzata, a livello di educazione, dalla madre Dorotea Sofia Neuburg, una delle figlie dell'elettore del Palatinato che andrà in sposa a Odoardo Farnese³.

La famiglia di Dorotea Sofia, duchessa di Parma, era molto grande ed aveva sperimentato attraverso le figlie dell'elettore del Palatinato l'accesso a nuovi spazi del potere. Queste sposano molti sovrani, fra cui Carlo II di Spagna (Marianna) o l'imperatore Leopoldo I (Eleonora Maddalena Teresa). Molto si è discusso sull'infanzia di Elisabetta: educazione bigotta ricevuta da parte di Dorotea Sofia, o educazione di livello superiore all'interno di una delle principali corti principesche italiane? Sicuramente Elisabetta Farnese ha una buona educazione equestre, musicale e teatrale, sa dipingere, ha una discreta cultura, pratica discretamente le lingue ed il latino. I detrattori, in merito all'educazione, facevano pesare il fatto che l'educazione religiosa era preponderante e che fossero completamente escluse cognizioni militari o di stato. Nonostante il vaiolo, che in parte le deturpa il viso, Elisabetta è brillante e di bella presenza: diventerà la seconda moglie di Filippo V di Spagna⁴.

La Farnese, secondo Sodano, oltre ad essere dotata di un forte carattere, come la madre, ha ricevuto anche una precisa educazione da Dorotea Sofia a trattare di affari di stato. Questo emerge molto bene già nel suo viaggio verso la Spagna, una volta che erano stati firmati i capitoli

³ Alcuni tratti biografici su Elisabetta Farnese erano già stati individuati dalla storiografia. Cfr. M. MAFRICI, *Fascino e potere di una regina. Elisabetta Farnese sulla scena europea (1715-1759)*, Cava de' Tirreni, Avagliano 1999; EAD., *Coniugare la politica, costruire alleanze. Elisabetta Farnese nell'Europa dei Lumi*, Roma, Aracne 2009.

⁴ G. SODANO, *Elisabetta Farnese*, cit., pp. 37 ss.

matrimoniali, dall'incontro con la Ursini, divenuta la "favorita" di Filippo V dopo la vedovanza del sovrano. La Ursini, legata alla corte francese, di fatto, facendo leva sul rapporto affettuoso subentrato col sovrano dopo la vedovanza, controllava la persona fisica di Filippo V ed incideva sulle principali decisioni in merito alla nomina dei segretari di stato, sulle questioni di politica interna ed estera⁵. Destò stupore -ma qui aveva operato sicuramente anche l'Alberoni, all'epoca agente dei Farnese alla corte di Spagna- la fulminea liquidazione della Ursini, che si era precipitata ad incontrare Elisabetta durante il viaggio verso Madrid, alla quale fu imposto di rientrare in Francia⁶.

Giunta a Madrid, da subito, diventa il referente diretto dello sposo in merito alla politica interna ed internazionale. Non solo controlla la persona del re, circondandolo di attenzioni affettive, ma tiene a bada i Grandi di Spagna, gli intrighi di corte, le pretese degli esponenti della casa del re, l'influenza degli ambasciatori stranieri a partire da quello francese.

I problemi, però non mancano, Elisabetta deve risolvere gli effetti della rigida educazione ricevuta da Filippo V. Sodano puntualizza il fatto che questa rigida e bigotta educazione proviene dalla corte francese di Luigi XIV. Filippo V, con il fratello maggiore aveva ricevuto dal precettore Fénelon, l'ecclesiastico francese che per l'educazione dei principi scrisse le *Flabes* e *Les aventures de Télémaque*, una educazione rigida⁷. Il programma pedagogico prevedeva molte attività fisiche fra cui camminate e cavalcate; l'educazione dell'anima era molto più severa: una profonda religiosità, messe quotidiane, rispetto rigidissimo dei precetti liturgici⁸. Soprattutto l'educazione di Fénelon rende impreparati sessualmente e nel *menage* familiare i principi francesi, fra cui il re di Spagna. Filippo V sarà profondamente legato agli insegnamenti sentimentali che provenivano dal *Telemaco*: l'unico amore che deve

⁵ Ivi, pp. 59 ss.

⁶ I. POUTRIN - M.-K. SCHAUB (dir.), *Femmes et pouvoir politique. Les princesses d'Europe, XV^e-XVIII^e siècle*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2007. Vedi anche M. BOTTINEAU, *Le Bouborns d'Espagne 1700-1808*, Paris, Fayard, 1993.

⁷ G. SODANO, *Elisabetta Farnese*, cit., pp. 28 ss.

⁸ M. TORRIONE-B. TORRIONE, *Da Felipe de Anjou, Enfant de France, a Felipe V. L'educazione di Telemaco*, in *L'arte alla corte di Felipe V*, coord. por J.M. MORÁN, Turina, 2002.

ispirare i principi è quello casto e coniugale verso la propria legittima consorte. Dunque, una grave insufficienza educativa che lo esponeva al controllo di regine dotate di un forte carattere⁹.

Altro problema che dovette affrontare Elisabetta fu il fatto che il sovrano attraverserà diverse crisi depressive, fasi di malinconia, seguite da periodi di forte euforia o di terribile ira, che sfioravano la pazzia. Fasi che si aggravano negli ultimi venti della sua vita, costringendo Elisabetta a ritirarsi in ambienti dorati come nei siti reali, a partire da S. Idelfonso, fino allo spostamento della famiglia reale per ben 5 anni a Siviglia¹⁰.

Elisabetta tende ad accentrare il potere nelle sue mani. Circondata da informatori e persone di fiducia, non solo controlla le nomine dei segretari di stato ma anche dei membri del consiglio di Castiglia. Soprattutto i rapporti con la corte e con i Grandi non sono idilliaci. Nel tempo matura una vera e propria frattura con la prima nobiltà spagnola.

La costruzione della leggenda nera che circonda Elisabetta, come megera ed intrigante, è stata messa in atto all'interno di ambienti della corte spagnola. Anche agli occhi degli ambasciatori e degli stranieri presenti a corte la regina non colpisce favorevolmente, anche se si prende atto della sua versatilità, nel ricevere gli ospiti, nell'organizzare ed iniziare i balli di corte, nella partecipazione ai rituali di stato e dei rituali monarchici. Sempre presente alle corride o alle frequenti battute di caccia. Era la sola, circondata da maschi, a partecipare come cacciatrice alle battute di caccia, mentre le altre seguivano a distanza.

Elisabetta è animatrice di una grande politica di comunicazione e propaganda monarchica. Importante il suo ruolo di incoraggiamento dell'Accademia di Spagna; importanti soprattutto le raccolte di opere d'Arte non solo quadre, che colleziona con Filippo V non solo a Madrid ma nei principali siti reali spagnoli. Amante della musica e del teatro stimola i gusti della corte e dell'élite di potere spagnola verso la musica ed il teatro italiano. Poi, grande raffinatezza nei gusti alimentar

⁹ Ivi.

¹⁰ L. BELY, *La corte de España bajo la mirada de la diplomacia francesa*, in *Sevilla y corte: las artes y el lustro real (1729-1733)*, estudios reunidos por N. Morales y F. Quiles García, Casa de Velázquez, 2010.

(soprattutto prodotti di origine italiana) e grande collezionista, a partire dalla mania delle tabacchiere di alta manifattura¹¹.

Importante l'arrivo a corte, in pianta stabile, del Farinelli fatto arrivare dall'Italia ed ingaggiato a peso d'oro per spettacoli quasi quotidiani destinati ai principi ed alla famiglia reale, ma soprattutto funzionali ai momenti di cupa malinconia di Filippo V.

Tenace e generosa con le persone a lei fedeli, vendicativa contro le figure intriganti ed inaffidabili. Molto tesi furono i rapporti con alcuni Grandi di Spagna e con Ferdinando e Barbara di Braganza. Le dimore della corte del principe delle Asturie sono meta degli intrighi dei Grandi di Spagna e degli ambasciatori europei, a partire da quello francese: Ferdinando e consorte sono segregati e rigidamente controllati nelle loro stanze¹². Un isolamento che provoca l'interruzione dei rapporti diplomatici con il Portogallo.

Elisabetta sarà ripagata, allo stesso modo, da Ferdinando e Barbara di Braganza, dopo la morte di Filippo V. Poi il grande affetto per i figli, Carlo e Filippo e la ferrea volontà di fargli ereditare i propri possedimenti italiani e di procurargli nuovi regni.

2. Un secondo punto concerne l'élite di potere che si va affermando intorno ad Elisabetta Farnese ed a Filippo V. Una prima figura, artefice del successo di Elisabetta Farnese è costituita dall'Alberoni. L'abate - elevato a cardinale nel periodo in cui riveste la carica di primo segretario di stato della monarchia spagnola - è suddito dei Farnese. Inviato, nel 1713, come agente dei duchi di Parma e Piacenza alla corte spagnola intesse una fitta trama per operare un'alleanza matrimoniale tra i Farnese e Filippo V. Attraverso l'organizzazione di feste, banchetti, rifornimenti di formaggi ed altri cibi, di vino, mette in piedi una rete politica composita. Ne fanno parte molti esuli italiani che hanno seguito Filippo V a corte, alcuni grandi di Spagna; gli agenti e diplomatici francesi che gravitano intorno alla Ursini. Tutti propendono per un'alleanza matrimoniale tra Filippo V ed i Farnese¹³.

¹¹ J.F. LABOURDETTE, *Philippe V réformateur de le Espagne*, Paris, Siecre -Editions, 2001

¹² J. MARTINEZ MILLAN, *La casa de la reina Isabel de Farnesio (1715-1766)*, in *Las relaciones discretas entre las Monarquías Hispana y Portuguesa: Las Casas de las Reinas (Siglos XV-XIX)*, Actas del Congreso Internacional, Madrid, 2007, J. Martínez Millán, M.P. Marçal Lourenço (dir.), Madrid, Polifemo, 2008.

¹³ G. SODANO, *Elisabetta Farnese*, cit., pp. 134 ss.

Alberoni gioca in più direzioni per chiudere quest'alleanza: alle ambasciate europee è fatta pervenire una versione tranquillizzante che trattandosi di un piccolo ducato non avrebbe sconvolto la politica degli equilibri europei stabilita con i trattati di Utrecht e Rastadt; alla corte spagnola viene fatto intendere che il matrimonio è funzionale ad una presenza politica dei Borbone di Spagna in Italia, dopo che l'imperatore ha azzerati i domini italiani nella penisola dopo la Guerra di Successione Spagnola; alla favorita Ursini ed alla fazione filofrancese viene assicurato il fatto che Elisabetta sia di indole mite e non si sarebbe occupata degli affari di stato e che non avrebbe incrinato il rapporto tra la principessa e Filippo V. I Farnese sarebbero poi stati favoriti dal fatto che avrebbero fornito una regina alla Spagna. È questo rappresentava a questa dinastia un salto di qualità rispetto ad altri principi italiani come i Savoia ed i Medici che avevano fornito diverse regine alla Francia ed alla Spagna.

In realtà la visione politica dell'Alberoni era molto vicina a quella di Elisabetta Farnese. Il cardinale voleva recuperare le posizioni mediterranee della Spagna, soprattutto sui regni italiani persi dalla Spagna dopo le paci di Utrecht e Rastadt; la regina spagnola condivideva questa posizione con l'aggiunta che in Italia dovessero crearsi regni borbonici autonomi per i figli Carlo e Filippo.

Elisabetta, una volta a Madrid, passa ad una epurazione del gruppo di potere francofono legato alla Ursini. È il momento della fazione italiana. Prima dell'emergere di Alberoni, la figura principale di potere che domina politicamente in Spagna è il cardinale Francesco Del Giudice, che ricopre la carica di grande inquisitore e di ministro degli esteri. Il suo avvicinamento al principe delle Asturie porta, però, alla rottura con la Farnese ed al suo licenziamento. Subentra l'era dell'Alberoni che stringe un nuovo rapporto di collaborazione con Filippo V e con Elisabetta Farnese. Tutto ciò si riflette a discapito delle competenze dei Consigli ed anche a danno della corte e dei Grandi di Spagna. È in questo frangente che si consuma definitivamente la rottura tra i monarchi e la grande nobiltà spagnola. Significativo è l'episodio che riporta Sodano dello scontro, legato a problemi di precedenza, tra Alberoni e Villena, il maggiordomo maggiore di Filippo V¹⁴.

¹⁴ G. SODANO, *Elisabetta Farnese*, cit., pp. 192 ss.

La politica dell'Alberoni portava, però, come conseguenza ad accondiscendere troppo Filippo V ed Elisabetta a livello di prospettive di recupero delle posizioni perdute a livello internazionale, soprattutto in merito agli ex domini italiani. Tutto ciò determinava l'isolamento della Spagna, dopo l'invasione della Sardegna e della Sicilia da parte di formazioni militari, con la formazione della Quadruplici alleanza, alla quale partecipava anche la Francia¹⁵. Contro il tradimento della Francia si consumavano anche tentativi di congiure, da parte di Elisabetta Farnese, per scalzare gli Orleans dalla reggenza francese, che erano saliti al potere con la minore età di Luigi XIV. Le responsabilità della sconfitta spagnola venivano attribuite, dai sovrani spagnoli, al solo Alberoni che veniva bruscamente liquidato. Si ritornava a politiche di alleanza con la Francia. Così, Luigi sposava la figlia del reggente di Francia e la piccola Marianna veniva promessa sposa a Luigi XV.

Poi, la parentesi dell'abdicazione di Filippo V a favore del figlio primogenito Luigi. Filippo V ed Elisabetta Farnese si ritiravano a S. Ildefonso che diventava, con le ristrutturazioni volute dai sovrani e con l'arredo e quadriere scelte da Elisabetta, uno dei più belli siti reali spagnoli. Ma il regno di Luigi è breve. Moriva poco dopo essere diventato re. Alla sua morte un gruppo di Grandi di Spagna e la corte cercano di imporre una reggenza che guidasse il paese fino alla maggiore età del nuovo principe delle Asturie, Ferdinando VI. Prevale la posizione di Elisabetta Farnese che convince Filippo V a riproporsi come monarca.

Il nuovo rientro della coppia reale a Madrid sarà lungo e condizionerà la politica spagnola ed europea. Si emarginano i Grandi di Spagna e le élite filofrancesi. È il momento della scalata al potere del barone Ripparda, un avventuriero che ricopre un ruolo importante a corte e presso i nuovi sovrani. Il nuovo segretario, di fronte all'inaffidabilità della Francia, tenta un ribaltamento degli equilibri: un accordo politico con l'imperatore Carlo VI con alla base alleanze matrimoniali, che mirano al riconoscimento dei possessi della Farnese sui ducati di Parma e Piacenza e sulla Toscana. Anche la meteora di Ripparda doveva essere breve. L'inaffidabilità dell'Imperatore che non manteneva fede ai suoi

¹⁵ M. LUZZI TRAFICANTE, *La transformación de la Monarquía en el siglo XVIII. Corte y casas reales de Felipe V*, Madrid, Polifemo, 2016.

impegni, l'ostilità della Francia, erano tutti motivi che spingono alla sua rimozione¹⁶.

Intanto Elisabetta veniva nominata da Filippo V “governadora” del regno. Subentrava una nuova classe politica; Grimaldo, uomo di Filippo, diventava il nuovo segretario di stato; i Patiño (Baldassar e soprattutto Jose), fedeli ad Elisabetta, ricoprivano importanti segreterie di stato. Ed accanto a questi Orendain, il Santa Cruz, il duca d'Arco. Dopo il pensionamento di Grimaldo l'uomo di fiducia di Elisabetta diventa Jose Patiño, attraverso cui passano i principali affari di stato. È proprio Jose Patiño a guidare -come segretario di guerra e marina e poi dopo la morte di Orendain anche con la segreteria degli esteri- la politica della Spagna. Il nuovo segretario di stato riorganizza l'apparato istituzionale e militare spagnolo, curando il reclutamento di nuovi reparti militari e di una nuova flotta. È lui l'artefice della nuova politica estera di avvicinamento alla Francia ed all'Inghilterra che permette all'infante Carlo di prendere possesso dei ducati di Parma e Piacenza. È sempre lui che crea le condizioni per nuove alleanze dei Borbone di Spagna concludendo il matrimonio tra Carlo di Borbone e Maria Amalia Wettin, figlia dell'elettore di Sassonia e re di Polonia. Durante la guerra di Successione Polacca, nel 1734, Carlo guida l'esercito spagnolo che conquista il Regno di Napoli ed il Regno di Sicilia.

Alla morte di Patiño subentrerà, in Spagna, una nuova classe dirigente con Sebastian de la Quadra, primo segretario di stato e José Campillo, nominato segretario di guerra e marina.

Poi, un cambiamento di rotta con la morte di Filippo V e l'ascesa al trono di Ferdinando VI e della regina Barbara di Braganza, figlia del re di Portogallo. Con il nuovo regno di Ferdinando vi è un cambiamento della politica interna ed estera spagnola: i Grandi di Spagna influenzano fortemente il sovrano e la corte; sono rimossi i politici troppo vicini ad Elisabetta Farnese; la Spagna ritorna alle negoziazioni diplomatiche rinunciando a portare avanti una politica di potenza in Italia e nel Mediterraneo; ora le attenzioni sono rivolte soprattutto verso i domini americani. È il momento in cui Elisabetta Farnese viene “esiliata”, lontano da Madrid a S. Ildefonso.

¹⁶ IBIDEM.

Infine, il rientro a Madrid della regina vedova, nel 1759, quando, ancora una volta, assume la carica di “gobernadora” del Regno, in attesa che ne prenda possesso Carlo di Borbone. Il nuovo sovrano si affida ad una classe dirigente di esuli italiani che lo seguono dall’Italia alla Spagna. Poi, l’astro emergente del segretario Floridablanca che guiderà le riforme in Spagna nel lungo Regno di Carlo III¹⁷.

3. Un terzo punto concerne le riforme statali apportate dalla monarchia spagnola di Filippo V e di Elisabetta Farnese. Nel 1714, dopo la conclusione della Guerra di Successione Spagnola, cambia il volto della Spagna¹⁸. Non più Monarchia Composita, ma si ha la formazione di un efficiente stato moderno. Le riforme della Nuova Pianta, per l’Aragona, per la Navarra, per la Catalogna, per i regni minori di Maiorca e di Minorca, porta ad un accentramento sulla base dell’apparato castigliano. Venivano soppressi i privilegi di regno autonomi per le parti dei complessi statali che avevano appoggiato Carlo VI durante la Guerra di Successione. L’accentramento perseguito secondo il modello madrilenico subiva ulteriori modifiche con l’adozione delle segreterie di stato derivanti dal modello francese. Le segreterie di stato, di fatto, eliminano o esautarono le competenze dei Consigli e delle Giunte.

Il regno spagnolo cambia volto soprattutto perché in Spagna si impone una monarchia militare che ben presto influenza la composizione degli apparati, della corte e determina una forte mobilità sociale anche all’interno della nobiltà. Secondo Luzzi Traficante il panorama politico e sociale della monarchia e della nobiltà si doveva

¹⁷ J. MARTÍNEZ MILLÁN-C. CAMARERO BULLÓN-M. LUZZI TRAFICANTE (dir.), *La Corte de los Borbones. Crisis del modelo cortesano*, I, Madrid, Polifemo, 2013, pp. 301-335. Su Carlo di Borbone, cfr. *The Modern State in Naples and Bourbon Europe. Historiography and Sources*, Edited by G. CIRILLO - M.A. NOTO. International conference Caserta-December, Monday 5th-Tuesday 6th, 2016, Napoli, COSME B.C.-MIBACT, 2019; *Le vite di Carlo di Borbone: Napoli, Spagna, America*, a cura di R. Cioffi, L. M. Migliorini, A. Musi, A. M. Rao, Napoli Arte’m, 2019; *Corte e cerimoniale di Carlo di Borbone a Napoli*, a cura di A.M. RAO, Napoli, Federico II University Press-fedoa Press, 2020.

¹⁸ B.J. García García, A. Álvarez-Ossorio Alvariño, V. León (dir.), *La pérdida de Europa: la guerra de sucesión por la Monarquía de España*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2007.

trasformare radicalmente nel Settecento con l'ascesa dei Borbone¹⁹. Secondo questo autore con la Guerra di Successione la monarchia borbonica di Filippo V diventava di tipo militare e la stessa gerarchia della nobiltà di corte finiva per esserne influenzata²⁰. Di particolare importanza risultano gli studi di Andujar Castillo in merito alla figura del militare che acquisisce anche le sembianze del burocrate delegato direttamente dal re, innescando un processo di uso politico dell'esercito. L'elemento rilevante è che il reclutamento di personale militare alla monarchia è gestito da privati che provvedono anche alla fornitura di armi e vettovagliamenti. Quest'ultimo autore sostiene che con la Guerra di Successione il reclutamento privato arrivò a fornire la fetta più numerosa dei soldati nelle file dell'esercito spagnolo, rispetto al numero di uomini provenienti dalle leve tradizionali²¹.

Sempre secondo Andújar Castillo occorre parlare di riforme militari e non di riforma, in quanto siamo in presenza di due ordinamenti, due sistemi militari paralleli, due eserciti all'interno di un solo ordinamento. Il sistema dell'esercito regolare e quello dell'esercito cortigiano (*cortesano*), che rappresentavano due modelli diversi di organizzazione, di composizione sociale, di privilegi e giurisdizioni specifiche, di funzioni e caratteristiche diverse, che diedero luogo a due strutture militari

¹⁹ Vedi anche M. LUZZI TRAFICANTE, *La transformación de la Monarquía en el siglo XVIII*, cit.

²⁰ Si veda E. MARTÍNIZ RUIZ, *El ejército español de la ilustración: caracteres y pervivencia de una modelo militar*, in *El equilibrio de los imperios: de Utrecht a Trafalgar*, a cura di A. GUIMERA-V. PERALTA, vol. 2, Madrid, Fundación Española de historia moderna, 2005, pp. 420-421. 47 J.-P. DEDIEU, *Dinastía y élites de poder en el reinado de Felipe V*, in *Los Borbones: dinastía y memoria de nación en la España del siglo XVIII*, a cura di P.F. ALBALADEJO, Madrid, Marcial Pons, 2002, p. 396.

²¹ F. ANDUJAR CASTILLO, *La privatización del reclutamiento en el siglo XVIII. El sistema de asientos*, in *Stud. His. Historia moderna*, 25, 2003, 123 – 147; ID., *La corte y los militares en el siglo XVIII*, in *Estudis*, 27, 2001, pp. 91 -120; ID., *El fuero militar en el siglo XVIII. Un Estatuto de privilegio*, in *Chronica nova*, 23, 1996, pp. 11-31; ID., *El reformismo militar de Carlos III: mito y realidad*, in *Cuadernos de Historia moderna*, 41.2, pp. 337–351. Vedi anche i saggi di R. Quiros Rosado e di Th. Glesener in “*Presencia de flamencos y valones en la milicia española*”. Numero monografico della Revista internacional de historia militar 96, cuaderno de historia militar, 7.

nettamente differenziate²². Così risulta importante il reclutamento di reggimenti stranieri al completo servizio della monarchia spagnola ed in particolare del Corpo delle Guardie Reali. Questo sistema militare influenza ben presto l'accesso a corte e determina una rapida mobilità sociale anche all'interno della nobiltà. Si crea una gerarchia nobiliare che si identifica sempre più come una nobiltà di servizio, reclutata fra i nuovi quadri delle compagnie militari. Tutto ciò non può che provocare il malcontento dei Grandi di Spagna che vedono compromessi i loro privilegi nei confronti della monarchia.

Saranno proprio i vecchi lignaggi dei Grandi i maggiori oppositori della politica di Elisabetta Farnese ed i principali fautori del regno di Ferdinando VI.

Il libro di Giulio Sodano impone la discussione di diversi problemi storiografici.

Un primo punto concerne l'importanza di quella che viene definita come la nuova storia culturale che esamina il potere non dal punto di vista dello stato moderno o assoluto ma da quello delle strategie monarchiche (anche declinate come tipo di potere al femminile). Questa storiografia prende le distanze, nell'inquadrare l'organizzazione del potere esclusivamente attraverso l'esame della funzionalità o meno degli apparati e delle istituzioni statali, dal ruolo della diplomazia, secondo schemi legati alla classica lettura di Max Weber. Contro questa visione di accentramento progressivo in mano al principe del potere, che si serve del monopolio della violenza, sono fioriti gli studi sulle corti come luoghi del potere, sul ruolo dei *validos* e dei favoriti. Soprattutto per comprendere il regno di Filippo V, diventano importanti le ricerche sulle strategie monarchiche e delle famiglie reali.

Dal libro di Sodano emerge chiaramente come non vi siano convergenze tra la politica dell'equilibrio portata avanti dagli stati moderni europei dopo le paci di Utrecht e Rastadt e le strategie delle famiglie monarchiche. La Guerra di Successione Spagnola ha penalizzato eccessivamente la Spagna nella nuova geopolitica europea.

²² F. ANDUJAR CASTILLO, *La privatización del reclutamiento en el siglo XVIII: el sistema de asientos*, in «Studia Historica. Historia Moderna», n. 25 (2003), pp. 123-147. F. ANDÚJAR CASTILLO, *La corte y los militares en el siglo XVIII*, in *Estudis*, n. 27 (2001), pp. 211-238.

Luigi XIV non è stato fino in fondo il garante del testamento di Carlo II in merito al mantenimento dei domini spagnoli in Italia e nelle Fiandre. Di qui l'aprirsi di strategie monarchiche, che integrino i trattati, basati su nuove alleanze matrimoniali. In questo contesto va letto il matrimonio di Elisabetta Farnese con Filippo V, nonché la politica portata avanti dall'elettore del Palatinato Filippo Guglielmo che era il padre di diversi principi e principesse palatine. Oltre a Dorotea Sofia, di Eleonora Maddalena Teresa che andò in sposa all'imperatore Leopoldo I e da cui dovevano nascere Giuseppe I e Carlo VI. Altre sorelle sposavano Carlo II di Spagna (Marianna); Maria Sofia, Pietro II di Portogallo; Edvige Elisabetta Amalia, il primogenito del re di Polonia.

Le stesse politiche matrimoniali cercano di portare avanti Elisabetta e Filippo V con principesse francesi e spagnole. Ancora questo filo rosso va seguito per il matrimonio di Maria Amalia di Sassonia da parte di Carlo di Borbone. Tra le motivazioni: l'alleanza con la Sassonia dei Wittin, che sono anche re di Polonia; cercare di trovare alleanze nell'area imperiale, alternative a quelle degli Asburgo. Ma il tutto va letto anche in rapporto al fatto che si seguiva una linea politica a livello di *matronage* che partiva da Dorotea Sofia e la collegava -attraverso la regina vedova di Leopoldo I, ai Neuburg del Palatinato ed ai loro diritti ereditari- ad Elisabetta Farnese. Sullo sfondo, la Prammatica Sanzione, voluta da Carlo VI, per la successione femminile di Maria Teresa sui regni ereditari degli Asburgo²³.

Insomma, le strategie matrimoniali, attraverso la politica di *matronage*, potevano ribaltare o integrare o rinsaldare definitivamente gli equilibri raggiunti tra gli stati. I matrimoni delle arciduchesse figlie di Maria Teresa servirono per rinsaldare definitivamente gli equilibri statali faticosamente raggiunti.

Altro punto: il potere esercitato da Elisabetta come “governadora” della Spagna. López-Cordón Cortezo ha studiato la funzione di Margherita d'Austria, la moglie di Filippo III. Questa svolge, un ruolo nella gestione del potere molto importante, ma informale. Importante la funzione esercitata di mediazione: ascoltare consigli, vigilare sulla

²³ M. VERGA, *Alla morte del re: Sovranità e leggi di successione nell'Europa dei secoli XVII-XVIII*, Roma, Salerno 2020.

corruzione e dare soddisfazione ai propri sudditi.²⁴ Invece, Laura Olivan Santaliestra prende in esame Anna d’Austria²⁵. La principessa spagnola, che sposa Luigi XIII, si scontra in più occasioni con Caterina de Medici, svolgerà un ruolo di mediazione che si trasforma in una gestione notevole di potere con la morte del sovrano e la minore età di Luigi XIV. La Zum Kolk ha esaminato le funzioni svolte a livello di governo da Caterina de Medici, incaricata di delicate funzioni politiche dai suoi tre figli: Francesco II, Carlo IX e Enrico III²⁶. Caterina de Medici è nello stesso tempo: madre del re; suddito del re, ministro e favorito del re. Ricopre incarichi di governo molto delicati durante il Regno dei suoi tre figli²⁷.

Questa differenziazione tra regine spagnole e francesi emerge soprattutto dall’iconografia di Maria de Medici²⁸. Anche se la reggenza è una parentesi nella storia del potere reale funzionale ad assicurare continuità dinastica tra un re e l’altro, all’ombra della sovranità del marito o dei figli, la regina esercita un potere rilevante²⁹. Sono le regine francesi che durante il periodo di reggenza tentano di

²⁴ Particolarmente vero per la moglie di Filippo III, Margherita d’Austria, cfr. M. V. LÓPEZ-CORDÓN CORTEZO, *L’immagine della regina nella Monarchia hispánica*, in F. CANTÙ (a cura di), *I linguaggi del potere nell’età barocca*, 2. *Donne e sfera pubblica*, Roma, Viella, 2009, pp. 20-21.

²⁵ L. OLIVÁN SANTALIESTRA, *Mariana de Austria: imagen, poder y diplomacia de una reina cortesana*, Madrid, Editorial Complutense, 2006. ID., *Retour souhaité ou expulsion réfléchie? La maison espagnole d’Anne d’Autriche quitte Paris (1616-1622)*, a cura di G. CALVI - I. CHABOT (dir.), *Moving Elites: Women and Cultural Transfers*, cit., pp. 21-32. Ora vedi della stessa autrice il prologo nel volume curato da C. BRAVO LOZANO, R. QUIRÓS ROSADO (a cura di), *La corte de los Chapines. Mujer y sociedad política en la monarchía de España, 1649-1714*, Milano, EduCatt, 2018, pp. 9-24. Sulla casa della regina di Anna d’Austria il contributo di E. GARCÍA PRIETO, *La Casa de Ana de Austria: un modelo para el espacio femenino hasbúrgico*, in C. BRAVO LOZANO, R. QUIRÓS ROSADO (a cura di), *La corte de los Chapines*, cit., pp. 23-42.

²⁶ C. ZUM KOLK, *Catherine de Médicis et l’espace: résidences, voyages et séjours*, in G. CALVI and I. CHABOT, Edited by, *Moving Elites*, cit., pp. 51-64.

²⁷ ID., pp. 68 ss.

²⁸ F. COSANDEY, *Honneur aux dames. Préséances au féminin et prééminence sociale dans la monarchie d’Ancien Régime (XVIe-XVIIe siècles)* in G. CALVI - I. CHABOT, Edited by, *Moving Elites*, cit., pp. 65 ss.

²⁹ F. COSANDEY, *Puissance maternelle et pouvoir politique. La régence des reines mères*, in *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, n. 21 (2005), pp. 63-83.

appropriarsi di parti di sovranità, nominando i ministri e controllano le fazioni di corte. La Cosandey ha esaminato in merito il ciclo di Rubens, dedicato a Maria de Medici, del palazzo del Lussemburgo. I dipinti, realizzati tra il 1622 ed il 1625, sono stati concepiti all'interno di una precisa simbologia del potere, pensata per il matrimonio di Enrichetta di Francia con il principe di Galles. Il ciclo, vera opera di propaganda politica, narra i diversi episodi legati alla vita di Maria de Medici dopo la fase della reggenza³⁰. Il fatto che faccia raffigurare in “veste di Minerva” (che rappresenta la sovranità al femminile) -mentre i sovrani, sono raffigurati in veste di Giove, di Marte o di Ercole- è un indizio molto importante del reale potere detenuto dalle regine francesi³¹.

Nessuna sovrana spagnola, tanto meno Elisabetta Farnese, poteva utilizzare questa iconografia in quanto detentrici solo di poteri informali. Tuttavia, Elisabetta nominata “gobernadora” di Spagna assume sia la funzione di viceré, l'alter ego del re, sia di regina consorte dotata di dignità reale in quanto erede di propri stati sovrani in Italia³².

Altro punto che emerge dal volume di Sodano concerne il ruolo politico degli esuli utilizzati dalla monarchia di Filippo V, ma anche da Carlo VI, a livello di élite militare, di ambasciatori e nel ceto politico³³. Importanti gli studi di Glesener ed uno di Roberto Quirós Rosado, che concernono il periodo del conflitto che coinvolge, con la Guerra di Successione spagnola, Filippo V e Carlo III (poi Carlo VI).

Glesener, ha studiato le élite fiamminghe dopo il trattato di Utrecht nel 1713, che sancisce lo smembramento della Monarchia ispanica e il suo ritiro nella penisola Iberica³⁴. Invece, Quirós mette in luce la fortuna di alcuni esuli dei territori ex asburgici che svolgono un ruolo politico di

³⁰ F. COSANDEY, *Représenter une reine de France. Marie de Médicis et le cycle de Rubens au palais du Luxembourg* in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n. 19 (2004), pp. 63-83.

³¹ G. CIRILLO, *Emblems of Power in the Europe of the Bourbons. Semantic Research Paths on Historical Archives. Ontology* edited by F. MOSCATO, Roma, MIBACT, 2018.

³² A. MUSI, *L'Impero dei Viceré*, Bologna, Il Mulino, 2013.

³³ *En tierra de confluencias. Italia y la Monarquía de España (siglos XVI-XVIII)*, C. BRAVO LOZANO-R. QUIROS ROSADO (Eds), Valencia, Albatros, 2013.

³⁴ Th. GLESENER, *L'empire des exilés. Les Flamands et le gouvernement de l'Espagne au XVIIIe siècle*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 2017

primo piano nella gestione dei governi degli stati italiani. Basti pensare ai ruoli ricoperti da Francesco Moles o da Rocco Stella.³⁵

Ma il discorso si allarga. Si è visto nel volume di Sodano i molti aristocratici italiani in esilio presenti alla corte spagnola, con un ruolo importante nelle istituzioni: un partito italiano con i personaggi di spicco individuati nella regina Elisabetta Farnese, nel cardinale del Giudice, nell'Alberoni, nel Grimaldo ed altri.

Carlo di Borbone farà lo stesso portando in Spagna a funzioni di governo di primo piano molti italiani che raggiungeranno elevate posizioni di governo.

Un ultimo punto concerne le funzioni e agli spazi della corte. Gli elementi essenziali sul funzionamento della corte viennese (ma anche spagnola) sono stati ben illustrati da Duindam^{36,37}. La corte è simultaneità e molteplicità; svolge funzioni sociali in rapporto alle funzioni del Monarca e della sua famiglia; ha fini sociali, personali, politici e culturali. Secondo Duindam nella corte di Vienna si impone la *pietas* cattolica (che accomuna il ramo spagnolo e viennese degli Asburgo), che si origina dalla politica confessionale e controriformistica (rimanda agli stili austeri dei palazzi-monasteri), che vede una ridotta cerimonialità monarchica e attribuisce un'importanza notevole – nel contatto tra comunità e Corte – ai riti religiosi, alle processioni della Settimana Santa o del *Corpus Domini*³⁸.

Secondo Antonio Alvarez Ossorio la corte era composta da 3 dimensioni: a) la casa reale; b) i *consejos* con i tribunali e i ministri; c) il seguito cortigiano³⁹.

³⁵ R. QUIRÓS ROSADO, *Monarquía de Oriente. La corte di Carlos III y el gobierno de Italia durante la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2017, pp. 139 ss.

³⁶ Cfr. J. DUINDAM, *Myths of power. N. Elias and the Early Modern European Court*, Amsterdam, Amsterdam University press, 1995, p. 15.

³⁷ J. DUINDAM, *Vienna and Versailles: the courts of Europe's major dynastic rivals, 1550-1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

³⁸ *IVI*, pp. 27 ss.

³⁹ A. ÁLVAREZ OSSORIO ALVARIÑO, *Las esferas de la corte: príncipe, nobleza y mudanza en la Jerarquía, en la monarquía de España*, *Annali di storia moderna e contemporanea*, n. 8 (2002), p. 58.

Il funzionamento delle corti asburgiche e borboniche sono state studiate soprattutto da Martínez Millán e da Luzzi Traficante⁴⁰. Più recentemente Vasquez Gestal ha fornito ulteriori elementi sui cerimoniali nel periodo di Filippo V ed Elisabetta Farnese. Secondo l'autore, i sovrani instaurano un nuovo ambiente domestico affettivo di vita coniugale consono alla nuova coscienza europea descritta da Hazard⁴¹. Sono gli anni in cui diminuisce il peso a corte dei Grandi ed aumenta quello della nuova nobiltà legata al reclutamento militare, al ceto amministrativo, alle segreterie di stato. Il nuovo accentramento statale porta al controllo delle province grazie agli intendenti ed ai nuovi corpi militari⁴². Secondo Gestal i cerimoniali sono costruiti intorno a quattro aspetti della regalità: a) la struttura cortigiana; b) la cultura politica; c) la società politica; d) il sistema di rappresentazione. La politica dei cerimoniali ruota intorno agli spazi dei palazzi reali, dei siti reali, degli altri spazi del sovrano e della corte; intorno ad una dimensione temporale, misurando la giornata e l'anno del re e della regina; i riti e le cerimonie: degli ambasciatori, della nobiltà, del popolo. Risultano importanti gli spazi privati del re, che dai Palazzi Reali sono proiettati sempre più verso i Siti Reali. Questa è soprattutto- insieme allo studio delle reti di *matronage* del potere al femminile individuate dalla storia di gender- una nuova prospettiva che si sta studiando.

Giulio Sodano in diverse parti del volume ha messo in rilievo l'importanza dei siti reali spagnoli e la loro funzione per il controllo fisico di Filippo V che veniva staccato dalla capitale e dalla corte e dalle interferenze dei Grandi, dai membri dei consigli e dei segretari di stato.

È una tendenza che si ha anche nel Regno di Napoli ed in Sicilia. Non più forme di «Corte accentrata», come quella riscontrabile a Parigi e

⁴⁰ J. MARTÍNEZ MILLÁN - M. RIVERO RODRÍGUEZ - G. VERSTEEGEN (dir.), *La Corte en Europa. Política y religión (siglos XVI-XVIII)*, 3 vols., Madrid, Polifemo, 2012; J. MARTÍNEZ MILLÁN - C. CAMARERO BULLÓN - M. LUZZI TRAFICANTE (dir.), *La Corte de los Borbones. Crisis del modelo cortesano*, 3 vols., Madrid, Polifemo, 2013; M. LUZZI TRAFICANTE, *La transformación de la Monarquía en el siglo XVIII. Corte y casas reales de Felipe V*, Madrid, Polifemo, 2016; J. MARTÍNEZ MILLÁN y D. QUILES ALBERO (dir.), *Crisis y descomposición del sistema cortesano (siglos XVII-XIX)*, Madrid, Polifemo, 2020.

⁴¹ P. HAZARD, *La crisi della coscienza europea*, Torino, 1946

⁴² P. GESTAL VASQUEZ, *Una nueva majestad. Felipe V, Isabel de Farnesio y la identidad de la Monarquía (1700-1729)*, Madrid, Marcial Pons. Ediciones de historia, 2013.

Vienna, dove rituali, cerimoniali - l'anno del re, della regina- si svolgono in spazi ben ristretti ed individuabili, descritti in profondità dalla storiografia. In Spagna e nei regni borbonici italiani l'anno del re e della Corte si dividono tra la Reggia ed una serie di Siti Reali. Risultano importanti gli spazi privati del re, che dai Palazzi Reali sono proiettati sempre più verso i Siti Reali. Per i Borbone di Spagna, di Napoli e di Sicilia, i luoghi dell'esercizio della sovranità si moltiplicano, contemplando non solo le capitali – Madrid, Napoli, Palermo – ma anche i vicini Siti Reali, che, pur restando un luogo di svago dei sovrani e della Corte, assumono un'accentuata connotazione politica e dinastica. Nei siti reali vi è lo spostamento periodico di re e regine con «de loro case», i cortigiani, lo stuolo di ufficiali e ministri, il Consiglio di Stato ed i Segretari di Stato, con i loro archivi, le guardie del corpo (provenienti da reparti speciali dell'esercito cortigiano), e così via. In Spagna e nei Regni di Napoli e di Sicilia i Siti Reali diventano il luogo di rituali politici, riti di iniziazione o di passaggio, o di altri rituali effimeri (carnevali, cuccagne, tori e canne, altre feste e ricevimenti)⁴³. Tutto diventa parte di un unico apparato scenico e propagandistico, di cui si dotano i sovrani borbonici, che si sposava con la scoperta delle classicità, dei siti archeologici (ritenuti beni privati del sovrano), del collezionismo, del rito del *Grand Tour*. La conseguenza è un processo che concerne un decentramento degli spazi dove si esercita il potere, a favore di un parallelo accentramento decisionale del sovrano e delle segreterie. Il sovrano tende ad escludere, allo scopo di esercitare un esclusivo potere, dai suoi spazi privati gran parte della corte e dell'apparato, come i membri delle segreterie, dei Consigli in Spagna o dei tribunali regi nel Napoletano⁴⁴.

⁴³ G. CIRILLO, *Un cavallo per il mio regno. Monarchie militari e rituali monarchici e nobiliari tra Spagna e Regno di Napoli* in *Le monarchie europee tra cerimoniali pubblici e rituali privati*, in Mo.do digitale, nn. I-II (2020), cit., pp. 21-84.

⁴⁴ Si rimanda all'introduzione di Giuseppe Cirillo e di Roberto Quiros al volume *Europe between Centralized and Decentralized Courts. Power, Elites, Ceremonials and Monarchic Rituals in the Bourbonic Era*, Napoli, Cosme-MIC, 2021.

Filippo IV. Cinzia CREMONINI legge Aurelio MUSI¹

Cinzia CREMONINI

Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano

cinzia.cremonini@unicatt.it

Filippo IV, penultimo sovrano del ramo spagnolo degli Asburgo, ha conosciuto uno strano destino nella tradizione storiografica nostrana che pure negli ultimi quarant'anni ha mostrato larghissimo interesse per la storia della Monarchia cattolica². Infatti, pur incarnando uno dei periodi più fulgidi della storia spagnola, Filippo IV non ha suscitato molti interessi presso gli studiosi italiani e mentre ha avuto in Spagna numerose rivisitazioni (tutte ampiamente citate e commentate da Musi nel suo libro³) qui da noi, complice l'atmosfera di decadenza che la storiografia ha sempre voluto sottolineare in relazione al periodo in cui visse il penultimo Asburgo di Spagna, mancava ancora una biografia che ne sondasse a fondo la vita e ne ridisegnasse l'epoca.

Molto opportuno giunge dunque il libro di Aurelio Musi che si presenta come poderosa sintesi di molte ricerche, sul personaggio

¹ A. MUSI, *Filippo IV. El rey Planeta imperatore malinconico di due mondi tra sfarzo e declino*, Roma, Salerno, 2021, pp. 312.

² L'abbondanza di titoli consente qui solo qualche citazione esemplificativa, senza pretesa di esaustività: G. SIGNOROTTO (dir.), *L'Italia degli Austrias. Monarchia cattolica e domini italiani nei secoli XVI e XVII*, in «Cheiron», 17-18 (1992), P. PISSAVINO - G. SIGNOROTTO (dir.), *Lombardia Borromaica, Lombardia spagnola (1554-1659)*, Roma, Bulzoni Editore, 1995; A. SPAGNOLETTI, *Principi italiani e Spagna nell'età barocca*, Milano, Bruno Mondadori, 1996; E. BRAMBILLA - G. MUTO (dir.), *La Lombardia spagnola. Nuovi percorsi di ricerca*, Milano, Unicopli, 1997; F. CHACÓN-M.A. VISCEGLIA - G. MURGIA - G. TORE (dir.), *Spagna e Italia in Età moderna: storiografie a confronto*, Roma, Viella, 2009; G. GALASSO, *Il Regno di Napoli. Società e cultura del Mezzogiorno moderno*, in *Storia d'Italia*, vol. XV, Torino, UTET, 2011; G. Cirillo, *Spazi contesi*, 2 voll., Milano, Guerini e Associati, 2011, G. BRANCACCIO - A. MUSI (dir.), *Il Regno di Napoli nell'età di Filippo IV (1621-1665)*, Milano, Guerini e Associati, 2014; S. D'AMICO, *Nel cuore della monarchia. Milano nell'età spagnola (1535-1706)*, Milano, EDUCatt, 2019.

³ A. MUSI, *Filippo IV*, cit.

Filippo IV, ma non solo tanto che il volume appare molto più che una semplice biografia ed è forse una biografia che rappresenta il pretesto per sondare un intero mondo. Infatti l'attenzione agli aspetti biografici serve a Musi per ricostruire con grande maestria l'affresco di un'intera epoca e per accompagnare il lettore in una immersione nelle più riposte pieghe della personalità di questo sovrano, dal contesto familiare, all'orizzonte culturale e politico in cui era immersa l'Europa quando nacque, si formò e visse Filippo IV.

Significativo il metodo con cui prende forma la biografia: per avvicinarci alla *forma mentis* e alla cultura politica a cavallo tra XVI e XVII secolo, Musi prende in esame i libri che hanno costituito in Europa la cultura politica, testi grazie ai quali Filippo IV poté superare le difficoltà dettate dalla morte del padre e dai problemi legati ai primi anni di governo. Questi libri furono una sorta di *vademecum* che gli permise di assorbire ed insieme governare la complessità del proprio tempo: Musi ricorda come Filippo poté assimilare l'antimachiavellismo di Ribadeneyra che pubblicando *Il principe politico cristiano* nel 1591 intese ribadire il primato della Provvidenza sulla Fortuna; da lui Filippo imparò il nesso inscindibile tra Ragion di Stato e legge divina, di governo e fede, perché non era possibile: «conservar el imperio sin la fe»⁴. Attraverso il tacitismo di Alamos de Barios che nel 1614 aveva pubblicato il *Tacito español ilustrado con aforismos*, il sovrano spagnolo aveva potuto disporre di una sorta di “breviario” per aristocratici, consiglieri e ministri, nel quale si affermava invece la piena autonomia della Ragion di Stato. A questi si era aggiunto proprio nel 1621, anno di inizio del suo regno, il testo di Francisco de Quevedo, *Grandes Anales de Quince dias* attraverso il quale si sottolineava come il monarca per definizione dovesse essere cristiano e capace di una difesa del bene comune contro gli interessi particolari di governanti e nobiltà⁵.

Grazie alle molte ricerche spagnole ed europee, nonché all'analisi dei carteggi, Musi ci rivela le molte sfaccettature del mondo in cui visse Filippo IV; ci ricorda l'importanza che in quel complesso scenario d'Antico Regime era attribuita al valore della storia, vera e propria disciplina della conoscenza che rivestiva un ruolo fondamentale nella

⁴ IVI, p. 38.

⁵ IVI, p. 41.

cultura e nella formazione di un sovrano. Gli stessi modelli storici che in questo modo Filippo IV venne a costruirsi, rappresentano una sorta di programma politico: se Marco Aurelio l'imperatore-filosofo, incarnava la monarchia come governo del saggio, Antonino Pio era il modello del buon sovrano, capace di garantire stabilità sociale; l'imperatore Adriano era un modello non foss'altro perché di origine spagnola; infine Massimiliano II d'Asburgo incarnava il modello di principe umanista.

Un dettaglio particolarmente interessante è l'attenzione che Musi attribuisce ai risvolti psicologici dei personaggi: questo permette di seguire la crescita del sovrano, il suo processo di sviluppo come uomo e come re, di mettere in luce i tratti del carattere e, attraverso le vicende dei genitori, l'ambiente in cui ebbe modo di crescere. Conosciamo le personalità con cui è stato in contatto ed insieme i luoghi in cui Filippo IV bambino e poi adulto ha vissuto, le donne e gli uomini che ha incontrato, primo fra tutti il conte-duca di Olivares, o le mogli e i figli, l'impressione che suscitò tra i contemporanei all'inizio della sua avventura di sovrano e poi nel corso degli anni.

Di questo sovrano -che sottolinea Musi, giocò la propria vita entro il contrasto tra irrefrenabili istinti sessuali e il divorante senso di colpa dettato dall'educazione cattolica, che possiamo aggiungere, ebbe molti figli, ma una discendenza sfortunata, incapace di evitare l'estinzione della dinastia-, emerge dunque una figura complessa, esatta immagine del suo tempo; una figura piena di contraddizioni: Filippo IV appare infatti allo stesso tempo vitale e malinconico, rigido burocrate e fine traduttore di Guicciardini o raffinato collezionista, appassionato di arte, teatro e musica, dunque specchio di una Monarchia al culmine della potenza e allo stesso tempo all'inizio del proprio declino.

Uno dei punti interessanti del libro è il riemergere della grande capacità di Musi di fare sintesi, di concettualizzare, di organizzare per punti le caratteristiche di un fenomeno, di una struttura, di spiegare attraverso una serie di concatenazioni logiche come è organizzato un sistema di governo, con i suoi strumenti di potere, con le sue figure rappresentative. Attraverso questo metodo contemporaneamente di analisi e sintesi sono molti gli aspetti messi a fuoco; mi soffermerò su uno dei più dibattuti, la natura del "sistema imperiale spagnolo" e la rappresentanza della sovranità attraverso i cerimoniali. Sistema

imperiale, riconosce Musi, è «una denominazione impropria dal punto di vista della forma giuridica, ma assai propria sul piano politico sostanziale»⁶. Cinque sono i caratteri che definiscono tale sistema, l'Autore ne aveva già parlato in precedenti ricerche⁷, ma qui li riorganizza e riconsidera in modo nuovo e in parte diverso.

1) L'unità politica e religiosa: ricorda Musi che l'unione inscindibile tra dinastia e spirito religioso era l'unico elemento presente in tutti i contesti del vasto sistema spagnolo. Si tratta di un punto interessante che porta a mio avviso a considerare il sovrano come una sorta di *trade-union* tra i vari *reynos* e dunque a ritenere che sovrano e corona rappresentassero in ogni territorio del sistema imperiale il punto di sintesi tra centralità dello spirito religioso e governo politico.

2) Secondo elemento è la «presenza di una regione-guida», la Castiglia, territorio “centrale”, sia perché al centro geografico della penisola iberica, sia perché rappresentava il modello di governo anche se la centralizzazione accentuata che caratterizzava la Castiglia, non era riscontrabile negli altri *reynos* e, sottolinea Musi, aveva caratteristiche che trovavano netta antitesi, ad esempio, nel modello aragonese, contrassegnato invece da un «modello di tipo pattizio», fondato sull'esigenza di una «maggiore considerazione delle strutture rappresentative dei singoli paesi della Monarchia Cattolica e su un'ipotesi più ampia di collaborazione tra centro e periferia dell'impero»⁸ tanto che il modello aragonese rappresentava l'opposto del centralismo castigliano.

3) Il terzo punto caratteristico del sistema imperiale spagnolo era l'«interdipendenza tra le parti», un meccanismo che fu all'origine di spazi politici unitari dotati di una loro omogeneità interna ed esterna ovvero al contempo capaci di interagire gli uni con gli altri: si tratta dell'esistenza dei cosiddetti «sottosistemi» su cui l'Autore già si era soffermato parlando del sottosistema italiano⁹.

⁶ IVI, p. 112.

⁷ Ad esempio in ID., *L'Italia dei viceré. Integrazione e resistenza nel sistema imperiale spagnolo*, Cava de' Tirreni, Avagliano editore, 2000, p. 24; ID., *L'Europa moderna tra Imperi e Stati*, Milano, Guerini e Associati, 2006, pp. 61-78.

⁸ A. MUSI, *Filippo IV*, cit., p. 113.

⁹ IVI, p. 27.

4) Quarto elemento del sistema imperiale spagnolo era la «concentrazione e partecipazione politica» concetto col quale probabilmente Musi fa riferimento al fatto che esistevano linee politiche di accentramento, che tuttavia assicuravano un certo grado di autonomia locale.

5) Infine, il quinto punto caratterizzante il sistema, è dato dall'aspirazione a far entrare tutti i paesi del mondo in «combinazioni internazionali che abbracciano tutto il pianeta»¹⁰ e dunque l'ambizione della Monarchia iberica ad esercitare un'indiscutibile egemonia nelle relazioni internazionali.

Dalle argomentazioni di Musi mi pare si possa scorgere implicitamente una sorta di duplice dimensione del sistema imperiale, ovvero una “dimensione interna” e una “esterna”, tra loro fortemente interconnesse e rispondenti a precisi obiettivi. La dimensione interna prevedeva la necessità di “orchestrare” la gestione del complesso di *reynos* e territori, conservando il consenso delle *élites*, tenendo insieme le necessità e le aspirazioni locali con gli interessi della dinastia e della monarchia. La “dimensione esterna” contemplava invece l'ambizione di conservare per la Spagna e la corte di Madrid la preminenza entro lo stesso sistema dinastico asburgico (tra ramo imperiale e ramo spagnolo) e di conservare o meglio rafforzare la posizione della Spagna nel concerto degli stati europei. Del resto, il sistema imperiale si proiettava in una dimensione che andava oltre la penisola iberica, si proiettava in Italia, in Europa, nel Nuovo Mondo e in Asia.

L'accordo tra queste due dimensioni (interna ed esterna) appare estremamente complesso nell'età di Filippo IV a causa della crisi generale che, come ricorda Musi portò Filippo IV a non vivere neppure un giorno di pace¹¹, ma che fu anche connessa profondamente alla grave crisi economica: si tratta di un aspetto che è possibile misurare attraverso le sei rivolte o rivoluzioni che si sono verificate, quasi contemporaneamente, tra gli anni Venti e gli anni Sessanta del XVII secolo; in almeno 4 casi tali crisi coinvolsero il mondo spagnolo (rivolte in Portogallo, Catalogna, Palermo, Napoli) mentre due riguardarono

¹⁰ IVI, cit., p. 114.

¹¹ IVI, cit., p. 119.

Inghilterra e Francia¹². Il libro ricorda come le cause delle rivolte fossero legate certo a tensioni, inefficienza, incapacità tecniche di chi aveva nelle mani il governo, ma al di là delle specifiche circostanze di ciascuna rivolta o rivoluzione, è possibile individuare ragioni fiscali ed economiche di grande rilievo che permettono di rilevare la profonda interazione tra i conflitti sociali locali e le crisi, i conflitti internazionali¹³.

Partendo dalle considerazioni di Musi, un elemento che permette a mio avviso di osservare in parallelo tanto la dimensione interna quanto quella esterna del sistema imperiale spagnolo è relativa alla questione dei “sottosistemi: se la Spagna ha retto negli anni Quaranta del XVII secolo e anche successivamente, nonostante la forza disgregante delle rivolte, lo dobbiamo proprio alla sostanziale stabilità dei sottosistemi individuati nel libro. Essi sono sostanzialmente tre: Italia, Paesi Bassi e Americhe. Nella loro composizione, nel loro tessuto connettivo, i sottosistemi consentono di collegare facilmente la dimensione interna con quella esterna, perché essi erano allo stesso tempo dentro e fuori al sistema imperiale che aveva il suo fulcro nella penisola iberica. I sottosistemi imponevano al sovrano e alle sue strutture di governo relazioni con gli altri mondi connessi ai sottosistemi stessi: tali legami erano ovviamente di tipo economico, commerciale, culturale, sociale, politico. Ciò era particolarmente evidente nel Nuovo Mondo, ma pure in Italia, basti pensare alla forte connessione tra alcuni territori del sistema spagnolo con il mondo dell’Impero asburgico o con lo stato pontificio, anch’esso largamente intessuto di legami con tutti i restanti sistemi politici e sociali nonché religiosi, europei e non solo.

A ben guardare se, come ritengo, nel sistema imperiale spagnolo convivevano dimensione interna e dimensione esterna, in entrambe le direzioni esso si poteva avvalere di quei numerosi elementi di aggregazione, coesione e integrazione segnalati da Musi. Ad esempio l’apparato amministrativo e la corte erano certamente “strumenti di integrazione”, elementi portanti che ad esempio permettevano la circolarità delle carriere -il fatto che chiunque potesse essere chiamato a svolgere un ruolo ovunque, in ogni parte del sistema e dunque giocava

¹² Ivi, p. 125.

¹³ Ivi, cit., p. 126.

la propria carriera in una dimensione plurima¹⁴; a ciò vanno aggiunte le strategie di acquisizione degli onori da parte delle famiglie aristocratiche, i legami matrimoniali, l'elargizione di mercedi e pensioni, l'attribuzione di titoli nobiliari. Si tratta di elementi che si ritrovavano declinati in modo analogo in ciascuna delle parti del sistema, in Europa e nel Nuovo Mondo come accadeva per molti aspetti della civiltà europea tanto che forse si potrebbe notare come l'unico aspetto a non essere esportato e replicato oltre l'Europa fu la dimensione feudale, nonostante fosse una delle parti fondative, della società del Vecchio Mondo.

A tali elementi di aggregazione/integrazione potremmo aggiungere il fatto che il sistema imperiale aveva i già richiamati elementi di sintesi nel sovrano e nella corte: Filippo IV, come i predecessori, fu punto di arrivo e partenza, principio ed elemento "terminale", di una rete di poteri articolata ed efficiente che, prima di tutto era una rete di legami, di relazioni e in quanto tale era, potremmo dire, l'anima della monarchia e dunque certamente aggregava e in tal senso teneva insieme la dimensione interna e quella esterna del sistema imperiale. Tra gli elementi che funsero da leganti non dobbiamo trascurare la metodologia di governo dei sottosistemi e, potremmo aggiungere, il fatto che questo sistema era a sua volta parte di "un sistema dinastico" che grazie agli intensi rapporti familiari tra gli Asburgo delle due corti continuò a rinnovarsi fino alla fine del XVII secolo.

Ma accanto all'individuazione dei "fattori aggreganti" della dimensione interna, Musi ci aiuta a decifrare il funzionamento del sistema imperiale osservando contemporaneamente gli elementi che (all'interno e all'esterno) lo ponevano continuamente sotto stress, ovvero le rivolte e i conflitti, elementi che al contempo connettevano la dimensione interna e quella esterna.

¹⁴ Questo è un dato che appare evidente studiando ad esempio le biografie collettive di chi fu chiamato a reggere i ruoli più rilevanti dei governi viceregi o governatoriali italiani, cito ad esempio i lavori prosopografici di Franco Arese Lucini pubblicati sull'«Archivio Storico Lombardo», reperibili nel volume C. CREMONINI (dir.), *Carriere, magistrature e stato. Le ricerche di Franco Arese Lucini per l'Archivio Storico Lombardo (1950-1981)*, Milano, Cisalpino, 2008; importante è anche il lavoro collettivo coordinato da Albane Cogné sulle élite italiane, per l'«Ecole Française de Rome», al seguente indirizzo <https://www.efrome.it/it/elitesit>.

In questo universo complesso un altro elemento di aggregazione del sistema imperiale era rappresentato dai cerimoniali di corte. Filippo IV si mostrava al mondo partecipando alle frequenti cerimonie religiose ma al contempo «il re era insieme coperto, nascosto, e pubblico»¹⁵ tanto che fu istituita una Giunta per l'Etichetta cosicché gli apparati cerimoniali rappresentarono uno dei maggiori elementi di condivisione tra corte e territori, centro e periferie all'interno dei sottosistemi e nel sistema imperiale nel suo complesso.

Non era facile governare il sistema imperiale spagnolo, sottolinea Musi: la complessità dei tempi caratterizzati da guerre, rivolte, conflitti personali, epidemie, si affiancava all'intrico di elementi che lo componevano.

Ma dunque partendo da Filippo IV e dal suo mondo abbiamo strumenti nuovi per definire questo sistema? Mi pare utile riflettere sulle ipotesi interpretative che si stanno confrontando a proposito della natura e del funzionamento del sistema spagnolo, del ruolo del sovrano nel rapporto tra il centro della Monarchia e i territori da essa governati. In un recente studio¹⁶ sulle città presenti in tale sistema ho avuto modo di sottolineare come le molte capitali dei territori che componevano il sistema, vere e proprie “capitali senza re”¹⁷, avessero una centralità enorme rispetto ai territori circostanti e fossero certamente luoghi di potere in cui i cerimoniali locali ripetevano dinamiche imposte e volute dalla corte, magari adattandole alle consuetudini locali. Tuttavia, se osservate dal punto di vista delle dinamiche cortigiane, queste capitali (e dunque i territori che esse rappresentavano) appaiono realtà

¹⁵ A. MUSI, *Filippo IV*, cit. Sul sistema di corte e dei cerimoniali cfr. J. MARTÍNEZ MILLÁN - M. RIVERO RODRÍGUEZ - G. VERSTEEGEN (dir.), *La Corte en Europa. Política y religión (siglos XVI-XVIII)*, 3 vols., Madrid, Polifemo, 2012; P. VASQUEZ GESTAL, *El Espacio del poder. La corte en la historiografía moderna española y europea*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2005. J.H. ELLIOTT - L.W.B. BROCKLISS (dir.), *The World of the Favourite*, New Haven e London, Yale University Press, 1999; M. RIVERO RODRÍGUEZ, *El conde duque de Olivares. La búsqueda de la privanza perfecta*, Madrid, Polifemo, 2017; J.H. ELLIOTT, *Richelieu e Olivares*, Barcelona, Crítica, 1984.

¹⁶ C. CREMONINI, *Capital Cities, Peripheral Courts*, in C. CREMONINI - S. D'AMICO - R. KAGAN (eds.), *Political Power and Urban Space in the Early Modern Habsburg World*, in «Cheiron», 2021.

¹⁷ R. CANCELILA (dir.), *Capitali senza re nella Monarchia spagnola. Identità, relazioni, immagini (secc. XVI-XVIII)*, 2 voll., Palermo, Associazione no profit “Mediterranea”, 2020.

inequivocabilmente periferiche in quanto mediatizzate¹⁸ e marginali rispetto al luogo in cui era collocata e agiva la corte del sovrano. Non a caso un celebre testo di Alonso Nuñez de Castro, pubblicato la prima volta nel 1658 recitava che «solo Madrid es corte»¹⁹, in quanto capitale dell'intero sistema e stabile luogo di residenza del sovrano.

Pertanto, il sistema imperiale spagnolo, se osservato partendo dalle “città capitali senza re” può apparire come connotato da un'identità multipolare, policentrica, perché ciascuna città era centro di un sottosistema che veniva a confrontarsi in modo orizzontale con il resto del sistema²⁰. Infatti, l'idea di un sistema espressione di una “monarchia multipolare” è stata recentemente contrapposta a quella, elaborata negli anni Settanta/Novanta che vedeva la Monarchia Cattolica sostanzialmente caratterizzata da una natura “composita”²¹ in cui la molteplicità delle componenti era tuttavia sintetizzata e governata attraverso una peculiare forma di accentramento che era data dalla figura del sovrano, estremo garante dell'unità del tutto. Il concetto di monarchia composita tiene conto dei vincoli creati in modo verticale tra Madrid e le province che componevano il sistema, mentre il concetto di monarchia policentrica parte dalla constatazione della configurazione politica mondiale del potere degli Austrias, della sua natura

¹⁸ Ne ha parlato a proposito di Milano: C. CREMONINI, *Alla corte del governatore. Feste, riti e cerimonie a Milano tra XVI e XVIII secolo*, Roma, Bulzoni Editore, 2012.

¹⁹ Cito dalla riproduzione pubblicata nel 2015 a cura di E. Suárez Figaredo, dell'opera di A. NUÑEZ DE CASTRO, *Libro histórico y político. Solo Madrid es corte y el cortesano en Madrid. Dividido en cuatro libros*, en Madrid, por Andre García de la Iglesia, 1658, dedicato a Fernando de Fonseca Ruiz de Contreras, marchese de la Lapilla. Il testo è reperibile al sito: https://parnaseo.uv.es/Lemir/Revista/Revista19/Textos/03_Solo_Madrid.pdf.

²⁰ Lo ha ricordato R. CANCELILA, *Introduzione*, cit. p. IX. R. CANCELILA, *Introduzione*, in (ed.), *Capitali senza re nella Monarchia spagnola*, cit. p. IX e bibliografia citata.

²¹ Si vedano in particolare: H. KOENIGSBERGER, *Dominium regale or Dominium politicum et regale. Politicians and Virtuosi: Essays on Early Modern History*, London, Hambledon Press, 1986; J.H. ELLIOTT, *Europe of Composite Monarchies*, in «Past and Present», 137 (1992), pp. 48-71 e per quanto riguarda l'Italia spagnola, in particolare: P. F. ALBALADEJO, *De "llave de Italia" a "corazón de la Monarquía: Milán y la Monarquía Católica en el reinado de Felipe III*, in *Lombardia Borromaica Lombardia Spagnola* a cura di P. PISSAVINO-G. SIGNOROTTO, Bulzoni, Roma, 1995, pp. 41-91; A. MUSI, *L'Italia dei viceré*, cit.

«multiterritoriale [...] basata su sovranità multiple e condivise»²², una multiterritorialità che mette in risalto la “valenza orizzontale” della monarchia stessa²³.

Mi pare che il libro di Musi su Filippo IV confermi²⁴ come queste due ipotesi interpretative offrano spunti di riflessione importanti per comprendere la complessità del sistema: la scelta di una prospettiva o dell'altra dipende a mio avviso da cosa stiamo studiando. L'essenziale è tenere ben presente il punto di vista da cui si guarda e il risultato che si va cercando²⁵. Se osserviamo ad esempio il sistema dalle strutture urbane del Nuovo Mondo lo percepiamo come costituito da parti di un organismo policentrico perché si tratta di città e strutture composte secondo uno schema analogo²⁶.

Tuttavia se si osserva il sistema dal punto di vista della corte, anche alla luce del volume di Musi, la prospettiva mi pare possa portare a differenti conclusioni. La necessità di replicare nei reynos e nei territori, i riti e le cerimonie (si pensi alle esequie o ai Te Deum) contribuiva a rendere più forti i legami con la “madrepatria”, e quindi non poteva che rimarcare in modo più netto la differenza tra i territori e la corte, tra le periferie e il centro, le città capitali e Madrid. Perché come scriveva Nuñez de Castro la vera corte poteva esserci solo laddove c'era il sovrano, l'unico cui spettasse dire l'ultima parola sulle consulte dei vari Consejos, l'unico che con la sua presenza segnava la distanza tra un luogo che poteva essere il centro di un territorio, ma era poi sempre una periferia se si consideravano gli equilibri e le dinamiche della corte.

²² R. CANCELILA, *Introduzione*, in (ed.), *Capitali senza re nella Monarchia spagnola*, cit. p. IX e bibliografia citata.

²³ P. CARDIM - T. HERZOG - J. J. RUIZ IBAÑEZ - G. SABATINI (eds.) *Polycentric Monarchies: How Did Early Modern Spain and Portugal Achieve and Maintain a Global Hegemony?*, Brighton-Portland-Toronto, Sussex Academic Press, 2012.

²⁴ Si tratta di una proposta che ho già inserito in: C. CREMONINI, *Capital Cities, Peripheral Courts*, in C. C. CREMONINI - S. D'AMICO - R. KAGAN (eds.), *Political Power and Urban Space in the Early Modern Habsburg World*, in «Cheiron», 2021

²⁵ Lo ha sottolineato R. CANCELILA *Introduzione*, in *Capitali senza re nella Monarchia spagnola*, cit., pp. V-X (qui p. VIII).

²⁶ Si tratta di dati che emergono in maniera chiara sia nei contributi presenti nella raccolta V. FAVARÒ - M. MERLUZZI - G. SABATINI (eds.), *Fronteras, Procesos y practicas de integración y conflictos entre Europa y América (siglos XVI-XX)*, cit., sia in R. CANCELILA (ed.), *Capitali senza re nella Monarchia spagnola*, cit.

La forte sinergia esistente tra corte e governo²⁷, non annullava il fatto che ogni decisione trovava nel monarca e nella corte la sintesi, tanto che ogni organo consultivo del policentrismo doveva poi confrontarsi con gli orientamenti della corte e la volontà del sovrano e del suo *entourage*²⁸. Pertanto, se studiamo i territori o le città del sistema spagnolo, le capitali dei vari viceregni o territori e le mettiamo a confronto con il centro del sistema, in particolare con la capitale dell'“impero”, con Madrid, esse ci appaiono semplici corti periferiche. Dunque, il concetto di monarchia policentrica può costituire una prospettiva interessante entro un panorama politico-amministrativo, ma appare meno efficace quando ci si concentra sulla corte, sulle dinamiche e sulle procedure con cui venivano prese le decisioni.

In conclusione, se osserviamo il regno di Filippo IV, l'idea di una natura “composita” non può essere né contrapposta né alternativa a quella “policentrica”, bensì entrambe devono essere intese come lenti di lettura funzionali all'oggetto che vogliamo indagare e alla prospettiva da cui guardiamo, in entrambi i casi strumenti per indagare e spiegare la complessità.

²⁷ Come ha sottolineato A. ÁLVAREZ OSSORIO ALVARIÑO, *Las esferas de la corte: príncipe, nobleza y mudanza en la Jerarquía*, cit., p. 58, la corte era composta da 3 dimensioni: a) la casa reale; b) i *consejos* con i tribunali e i ministri; c) il seguito cortigiano. La necessità di superare la mera contrapposizione tra corte e governo è ribadita in J. DUINDAM, *Vienna e Versailles (1550-1780)*, cit., che stigmatizza «l'ossessiva ricerca degli antecedenti dello stato moderno» che avrebbe impedito agli storici di comprendere il ruolo della corte, IVI, p.14.

²⁸ Nel testo di Nuñez de Castro peraltro emerge con chiarezza la prospettiva sistemica, che tra l'altro riguardava non solo i territori direttamente governati dalla Spagna, ma il sistema asburgico nel suo complesso.